



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

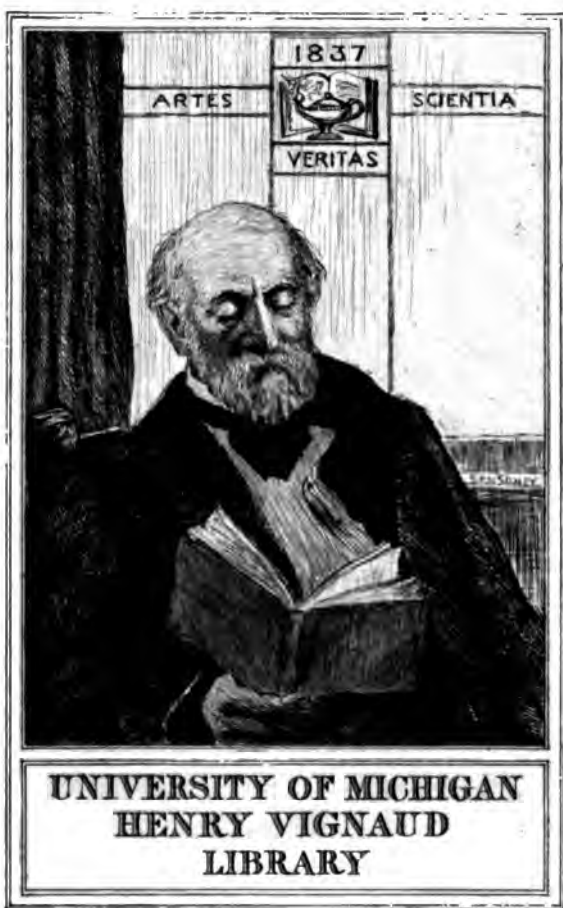
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









BULLETINS
DE LA SOCIÉTÉ
D'ANTHROPOLOGIE
DE PARIS.

~~~~~  
**PARIS. — TYPOGRAPHIE MENNuyer, RUE DU BOULEVARD DES BATIGNOLLES, 7.**  
~~~~~

BULLETINS
DE LA SOCIÉTÉ
D'ANTHROPOLOGIE
DE PARIS
—
TOME PREMIER.

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR MASSON,
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

—
1860

629-10000
7-31-1925

1000

BULLETINS
DE LA SOCIÉTÉ
D'ANTHROPOLOGIE
DE PARIS

SÉANCE D'OUVERTURE.

19 Mai 1859.

Les membres fondateurs de la Société se réunissent le 19 mai 1859, à trois heures, à l'École pratique, dans un local provisoire mis à leur disposition par M. le doyen de la Faculté de médecine.

M. MARTIN-MAGRON est invité à exercer les fonctions de président provisoire; M. Broca remplira également les fonctions de secrétaire provisoire.

La parole est à M. le rapporteur de la Commission provisoire. Il rappelle que dans la dernière réunion préparatoire on a rédigé et adopté provisoirement les Statuts de la nouvelle Société, et qu'une Commission, composée de MM. Béclard, Robin, et Broca, rapporteur, a été chargée de faire les démarches nécessaires pour régulariser la position de la Société vis-à-vis de l'administration. Ces démarches sont aujourd'hui terminées. M. le rapporteur donne ensuite lecture des cinq articles des Statuts qui ont été acceptés dans la dernière réunion prépa-

ratoire, et qui doivent aujourd'hui être soumis à la sanction de la Société.

Après une discussion générale, et avant de mettre aux voix les articles des Statuts, M. le président consulte la Société sur le titre qu'elle prendra définitivement.

Il est décidé à l'unanimité que la Société prendra le titre de :

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS.

Les cinq articles des Statuts sont successivement adoptés à l'unanimité.

La Société arrête ensuite la liste de ses membres fondateurs, qui sont au nombre de dix-neuf, savoir :

MM. ANTELME.	MM. ISIDORE GEOFFROY SAINT-
BÉCLARD.	HILAIRE.
BERTILLON.	GODARD (ERN.).
BROCA.	GRATIOLET.
BROWN-SÉQUARD.	GRIMAUD DE CAUX.
DE CASTELNAU.	LEMERCIER.
DARESTE.	MARTIN-MAGRON.
DELASIAUVE.	RAMBAUD.
FLEURY.	ROBIN.
FOLLIN.	VERNEUIL.

Tous les membres fondateurs prendront le titre de : *membres titulaires.*

On procède à un scrutin de liste pour la nomination d'une Commission de trois membres chargée de préparer le règlement intérieur des séances.

Sont nommés : **MM. Broca, de Castelnau et Lemer cier.**

La séance est levée à cinq heures.

Le secrétaire provisoire : P. BROCA.

~~~~~

2<sup>e</sup> SÉANCE. — 9 Juin 1859.

Présidence de M. LEMERCIER, président d'âge.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. BROCA, rapporteur de la Commission du règlement, donne lecture du projet de règlement préparé par les commissaires. Ce projet se compose de soixante articles et d'un article transitoire.

Personne ne demandant la parole sur l'ensemble du projet, les articles sont successivement discutés, mis aux voix et adoptés avec diverses modifications.

Après l'adoption de tous ces articles, la Société décide, sur la proposition de M. Grimaud de Caux, qu'un second article transitoire, relatif à la possibilité de la révision du règlement au bout de six mois, sera ajouté aux articles précédemment adoptés.

L'ensemble des soixante articles du règlement et des deux articles transitoires est mis aux voix par M. le président, et adopté à l'unanimité. Ce règlement sera imprimé et distribué.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire provisoire : P. BROCA.*

3<sup>e</sup> SÉANCE. — 7 Juillet 1859.

Présidence de M. MARTIN-MAGRON.

M. MARTIN-MAGRON est invité à présider la séance jusqu'à l'installation du bureau, qui doit être élu aujourd'hui.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

## CORRESPONDANCE.

M. Georges Pouchet (de Rouen) fait hommage à la Société des ouvrages suivants, dont il est l'auteur : 1° *De la pluralité des races humaines* ; Paris, 1858, in-8° ; 2° *Science et religion* ; Paris, 1859, in-8° ; 3° *Programme d'une géographie nosologique* ; Paris, 1859, in-8°.

## CANDIDATURES.

M. le docteur GIRALDÈS, chirurgien de l'hospice des Enfants trouvés, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, écrit à la Société pour demander le titre de membre titulaire, en bénéficiant du premier article transitoire du règlement. Il est présenté par MM. Broca, de Castelnau et Follin.

M. le docteur BAILLARGER, membre de l'Académie impériale de médecine, médecin de l'hospice de la Salpêtrière, demande également le titre de membre titulaire. Il est présenté par MM. Antelme, Broca et Rambaud.

Ont demandé le titre de membre associé national :

M. le docteur MORPAIN, présenté par MM. Béclard, Broca, Lemer cier ;

M. le docteur LABRUNIE, présenté par MM. Bertillon, Broca, Godard ;

M. le docteur Ach. FOVILLE, présenté par MM. Bertillon, Broca, Verneuil ;

M. Georges POUCHET (de Rouen), présenté par MM. Broca, de Castelnau, Dareste.

## ÉLECTIONS.

La Société, considérant qu'elle n'est pas encore définitivement organisée, puisque son bureau n'est pas en-

core nommé, et qu'il est désirable que les nouveaux élus puissent concourir à l'élection du bureau, décide qu'il sera procédé séance tenante à un vote sur chacune des candidatures précédentes. Le vote a lieu immédiatement par scrutins successifs. Sont nommés :

*Membres titulaires* : MM. BAILLARGER, GIRALDÈS; .

*Membres associés nationaux* : MM. Ach. FOVILLE, LABRUNIÈ, MORPAIN, Georges POUCHET.

## ÉLECTIONS DU BUREAU.

L'ordre du jour appelle les élections pour la nomination du bureau, qui restera en fonctions jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1860. Sont nommés :

|                             |                   |
|-----------------------------|-------------------|
| <i>Président.</i> . . . .   | M. MARTIN-MAGRON. |
| <i>Vice-président.</i> . .  | M. BÉCLARD.       |
| <i>Premier secrétaire.</i>  | M. BROCA.         |
| <i>Second secrétaire.</i> . | M. DARESTE.       |
| <i>Archiviste.</i> . . . .  | M. LEMERCIER.     |
| <i>Trésorier.</i> . . . .   | M. GODARD.        |

## LECTURE.

M. BROCA commence la lecture de son mémoire intitulé : *Recherches sur l'ethnologie de la France*.

La fin de cette lecture est renvoyée à la prochaine séance.

La séance est levée à cinq heures.

*Le secrétaire* : P. BROCA.

---

4<sup>e</sup> SÉANCE. — 21 Juillet 1859.

Présidence de M. MARTIN-MAGRON.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

## CANDIDATURE.

M. POUCHET (Félix), directeur du Muséum d'histoire naturelle de Rouen, demande le titre de membre associé national. Il est présenté par MM. Broca, Follin et Verneuil.

Aux termes du règlement, il sera procédé dans la prochaine séance à un vote sur cette candidature.

## CHANGEMENT DE LOCAL.

Sur la proposition de M. de Castelnau, la Société décide qu'une Commission de trois membres sera chargée d'aviser au choix d'un local définitif. Cette Commission, nommée au scrutin de liste, se compose de MM. Béclard, de Castelnau et Follin.

## COMMISSION DES CONGÉS.

Sont élus membres de cette Commission : MM. de Castelnau, Verneuil et Rambaud.

## LECTURE.

**Recherches sur l'ethnologie de la France.**

M. BROCA termine la lecture de ses *Recherches sur l'ethnologie de la France*. Nous donnons ici l'analyse de ce travail, qui a été suivi d'une discussion.

L'auteur s'est proposé de démontrer que la population actuelle de la France présente, presque partout, les ca-

ractères d'une race croisée, et que le croisement des races ne porte pas toujours atteinte, comme le professent plusieurs savants modernes, à la fécondité, à la vigueur et à l'intelligence des peuples issus de ce croisement. Un travail de ce genre aurait pu paraître inutile il y a une trentaine d'années ; mais aujourd'hui, tout ce qui se rattache à l'étude du croisement des races humaines a été remis en question. Deux opinions opposées et exclusives se partagent les suffrages des anthropologistes. Les uns pensent, avec Gerdy, que toutes les races ont été croisées une ou plusieurs fois, et que les types primitifs ne sont peut-être plus représentés sur la terre ; les autres admettent, avec MM. de Gobineau, Knox, Nott, Gliddon, que les races pures peuvent seules se perpétuer et prospérer d'une manière durable. Les premiers se basent sur l'histoire des migrations, des colonisations et des conquêtes, qui ont partout ou presque partout été suivies de la fusion des races ; les autres citent plusieurs exemples qui tendent à prouver effectivement que *certain*s croisements donnent des résultats désavantageux. Les partisans de cette dernière doctrine ne contestent pas la validité de toutes les races qui ont subi des mélanges ; mais ils pensent que, lorsqu'un mélange s'effectue en proportions très-inégales, la race la moins nombreuse ne tarde pas à se fondre dans la race la plus nombreuse, qui revient à son type primitif au bout de quelques générations, et reprend ainsi tous les caractères des races pures. Ils réfutent les faits sur lesquels se basent leurs adversaires, en disant que la plupart des croisements indiqués par l'histoire n'ont été que des mélanges partiels, où l'une des races, conservant une grande prépondérance numérique, a bientôt absorbé l'autre.

Tout en reconnaissant qu'il faut une notable proportion d'éléments étrangers pour imprimer à une race des

modifications durables, et que l'opinion de Gerdy est beaucoup trop exclusive, M. Broca ne saurait admettre les conclusions de l'école opposée. Il pense que, si les croisements effectués entre des races très-éloignées peuvent quelquefois n'enfanter que des métis doués d'une fécondité restreinte, les croisements des races moins éloignées, et surtout des races appartenant au même groupe, engendrent des populations parfaitement vivaces, qui peuvent se reproduire indéfiniment sans revenir au type de l'une ou de l'autre des races primitives. C'est pour établir cette dernière proposition qu'il a étudié l'origine de la population des diverses parties de la France ; il s'est efforcé de démontrer qu'on retrouve encore dans chaque département l'empreinte des principales races qui s'y sont superposées ; que les résultats du croisement ne sont pas encore effacés au bout d'un grand nombre de siècles, et que, dans ce pays, dont la prospérité matérielle et intellectuelle ne fait que s'accroître de jour en jour, la plupart des habitants portent le cachet de l'hybridité.

Ce qui distingue les races pures, c'est l'uniformité des caractères ethnologiques, tels que la forme de la tête, les principaux traits du visage, la couleur de la peau, des yeux, des cheveux, les dimensions générales du corps, etc. Cette uniformité n'exclut pas les variations individuelles ; mais deux individus d'une race pure doivent toujours se ressembler entre eux plus qu'ils ne ressemblent aux individus des autres races pures. Dans les races croisées, au contraire, les caractères qui ne sont pas communs aux deux races mères peuvent, chez chaque individu, osciller dans des limites beaucoup plus étendues : si l'on suppose, par exemple, le mélange d'une race caractérisée par une haute taille, une tête longue, une peau blanche, des yeux bleus, des cheveux blonds, avec une race de petite taille, à la tête ronde, aux yeux bruns,



aux cheveux foncés, les métis pourront être grands ou petits, bruns ou blonds, etc. Ils pourront être à la fois grands et bruns, ou petits et blonds, avoir à la fois les cheveux blonds et les yeux noirs, ou les cheveux bruns et les yeux clairs ; on trouvera chez eux tous les degrés intermédiaires entre les limites extrêmes de la taille et de la couleur. Enfin, toutes ces variétés peuvent se produire dans la même famille, parmi des frères ou des sœurs. Un père blond et une mère blonde peuvent donner le jour à des enfants bruns, sur lesquels reparaissent quelques-uns des caractères d'un ancêtre brun plus ou moins éloigné. L'instabilité des caractères, leur variabilité continuelle de génération en génération, voilà ce qui distingue les races croisées des races pures. On remarque, toutefois, que l'ensemble de la population d'une localité se rapproche davantage de la race qui était la plus nombreuse dans cette localité à l'époque du croisement, et c'est ainsi que la population actuelle de la France, quoique offrant partout les caractères instables des races croisées, présente cependant encore, dans les divers départements, une ressemblance plus ou moins étroite avec celle des races primitives dont le sang prédomine dans telle ou telle région.

L'auteur indique d'abord les caractères des deux vieilles races gauloises qui ont été les deux principales souches de la nation française. Les Galls ou Gaëls, plus connus sous le nom de Celtes, étaient des hommes bruns et petits ; les Gaulois Kimris, ou Cymris, ou Cimbres, étaient, au contraire, grands et blonds. Les premiers avaient la tête ronde, le front large, le nez moyen, le visage arrondi, le corps velu ; les derniers avaient la tête longue, le front plus haut et moins large, le nez long, saillant, recourbé, la pointe en bas, les ailes relevées, le menton saillant, le visage allongé, les poils moins

développés. Au temps de César, les Celtes formaient la majeure partie des habitants de la Gaule ; ils occupaient la grande zone comprise entre la Garonne et la Seine, depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Armorique, qui fut plus tard la Bretagne. Les Kimris, désignés par César sous le nom de Belges, étaient compris entre la Seine et le Rhin. Au sud-ouest, entre la Garonne, les Pyrénées et l'Atlantique, existait encore une troisième race, celle des Aquitains ; mais, déjà sans doute modifiée par le sang des Celtes, et d'ailleurs trop peu nombreuse pour survivre aux autres croisements qu'elle allait bientôt subir, cette race aquitaine, qui avait occupé jadis la plus grande partie de la Gaule, et que les Celtes avaient refoulée jusqu'au pied des Pyrénées, ne devait conserver sa pureté que dans la région des montagnes, où elle est aujourd'hui représentée par les Basques. Une quatrième race, la race latine, avait déjà pris possession du littoral de la Méditerranée, et allait s'étendre du sud au nord, sur la rive gauche du Rhône ; enfin, le moment approchait où les hommes de race germanique allaient faire irruption sur le sol gaulois, les Francs dans le nord-est, les Burgondes dans le bassin de la Saône, les Wisigoths dans l'Aquitaine, et plus tard les Normands vers l'embouchure de la Seine.

Parmi ces nombreux éléments ethnologiques, il y en a deux qui ont toujours gardé la prépondérance numérique, ce sont les Kimris dans le nord-est, les Celtes dans le sud, le centre et le nord-ouest. Quoique l'influence des autres races soit encore appréciable dans les régions respectives où elles se sont établies, ce sont les Celtes et les Kimris qui ont laissé sur nos populations l'empreinte la plus profonde. L'influence kimrique prédomine notablement entre la Seine et le Rhin ; au sud de la Loire et dans les départements de la Bretagne,

c'est, au contraire, l'influence celtique qui est prépondérante. Dans la *zone kimrique* les hommes grands et blonds sont en majorité; dans la *zone celtique*, la majorité est composée d'hommes bruns et d'une taille moins élevée. Mais partout, excepté dans quelques régions circonscrites que l'auteur indique en passant, comme le pays des Basques (Aquitains), la côte de Léon (Kimris) et l'ancien district de Cornouailles (Celts), les inégalités considérables de la taille, les variations notables des traits, des formes céphaliques, des yeux, des cheveux, du teint, etc., indiquent que la race principale a été plus ou moins modifiée par les croisements. Enfin, dans une zone intermédiaire, comprise entre la Seine et la Loire, et désignée par l'auteur sous le nom de *zone kimro-celtique*, les deux grandes races des Celts et des Kimris se sont nécessairement mêlées, et leur double empreinte se retrouve encore sur les populations, plus ou moins évidente, suivant les localités, plus ou moins atténuée par l'influence relativement légère des Romains, des Burgondes et des Normands.

La plupart des caractères ethnologiques qui viennent d'être indiqués échappent à une appréciation rigoureuse, dans une population aussi mélangée que celle qui habite la plus grande partie de la France. L'observation attentive permet bien de les distinguer encore : en se transportant successivement dans les départements où les Celts ont subi le moins de mélanges (départements du centre, départements de la Bretagne), on peut faire abstraction des variétés individuelles et saisir des caractères communs, qui permettent de reconstituer le type de la race celtique; on retrouve de même les traits de la race kimrique dans quelques départements de l'est (Côte-d'Or, Doubs, Jura), et c'est ainsi que William Edwards a pu établir entre les deux grandes races gauloises un

parallèle complété récemment par les recherches de M. Périer. Mais lorsqu'on cherche à apprécier dans chaque localité la proportion relative des individus qui représentent plus ou moins exactement l'une ou l'autre race, de ceux qui participent à peu près également à toutes deux et de ceux qui participent en outre de quelque race étrangère, on se trouve bien vite arrêté par l'impossibilité d'une statistique multiple qui devrait porter successivement et en particulier sur chacun des caractères de race. On en est donc réduit à consulter les documents historiques pour évaluer l'importance numérique des divers éléments ethnologiques qui se sont mêlés dans chaque localité, et, comme cette appréciation ne peut même pas être faite d'une manière approximative, l'étude des résultats des croisements des races fixées sur notre sol est restée jusqu'ici presque entièrement arbitraire.

Il est heureusement un caractère qui se prête mieux que les autres à des évaluations exactes : c'est celui de la taille. Les registres de la conscription fournissent des documents précis sur la taille des Français parvenus à l'âge de vingt ans. Il ne s'agissait que de consulter ces registres, qui, comme on le sait, donnent chaque année, pour chaque département, le chiffre exact des conscrits réformés pour défaut de taille. On a déjà vu que les Celtes étaient petits et que les Kimris étaient grands; on doit s'attendre à trouver la taille moyenne plus élevée dans les départements de la zone kimrique que dans ceux de la zone celtique. Ce premier résultat ressort immédiatement des relevés de M. Broca, et pour le rendre plus saisissant, il a dressé des cartes pittoresques, sur lesquelles chaque département est teinté d'une nuance d'autant plus foncée que la taille moyenne y est moins élevée. La Seine et la Corse, départements excep-

tionnels, ont été mis de côté. Les 84 autres sont répartis en quatre séries, contenant chacune vingt et un numéros. Les 21 départements où la taille est la plus haute sont blancs ; les 21 départements où elle est la moins haute sont noirs ; les autres sont divisés en deux séries égales, caractérisées par deux nuances intermédiaires. Un seul coup d'œil jeté sur cette carte permet d'apprécier immédiatement l'influence des origines ethnologiques et celle des croisements sur la taille actuelle des Français. En rapprochant ce résultat des données historiques, l'auteur est parvenu à établir que les croisements ont eu pour effet d'augmenter la taille moyenne des Celtes et de diminuer celle des Kimris ; que les départements où la taille est la moins élevée sont ceux où les Celtes ont subi le moins de croisements ; que la taille de ceux-ci a grandi en proportion de l'abondance des éléments étrangers auxquels leur race s'est alliée. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans les nombreux détails historiques qu'il a invoqués à l'appui de sa thèse ; nous nous bornerons à dire que les particularités importantes indiquées sur la carte trouvent dans l'histoire leur application et leur confirmation. Nous ajouterons cependant que ce n'est pas seulement le croisement avec les Kimris qui a amélioré la taille des Celtes ; les départements du littoral de la Méditerranée et de la rive gauche du Rhône, où les Kimris ne se sont jamais établis et où la race celtique n'a été sérieusement modifiée que par la colonisation romaine, donnent des hommes d'une taille notablement supérieure à celle des Bretons et des Français du centre. De même, ce n'est pas seulement le croisement avec les Celtes qui a diminué la taille des Kimris. Les six départements du nord-est (Alsace et Lorraine), qui firent jadis partie du royaume d'Austrasie, royaume tout germanique, et où les Kimris, par conséquent, se sont trouvés

en présence d'une population germanique très-considérable, sont inférieurs, sous le rapport de la taille, aux autres départements de la zone kimrique, où les Francs pénétrèrent en nombre assez restreint pour adopter promptement les mœurs et la langue des vaincus.

Avant d'expliquer par la différence des origines ethnologiques les notables variations de la taille dans les divers départements, l'auteur a dû se demander si ces variations ne pouvaient pas dépendre de quelque autre cause. Il a donc passé en revue, l'une après l'autre, les causes qui ont été considérées, à tort ou à raison, comme capables de modifier la taille humaine, telles que l'alimentation, le climat, la richesse, l'état sanitaire, l'agglomération, etc. Sans prétendre, d'une manière générale, que ces influences hygiéniques soient sans efficacité, il démontre que toutes les hypothèses tendant à leur attribuer les variations de la taille dans les diverses régions de la France sont en contradiction flagrante avec les faits; et après avoir examiné ces hypothèses séparément et collectivement, après les avoir réfutées, il arrive à cette conclusion : que la taille moyenne des Français de chaque région dépend principalement et peut-être exclusivement de la nature des races d'où sont issues les populations correspondantes, et de la nature des croisements qu'elles ont subis. Une autre conclusion qui ressort de cette étude, c'est que les croisements qui se sont effectués en France, d'une part, entre les Celtes et les Kimris, d'une autre part, entre ces deux races et les races germanique et latine, n'ont exercé aucune action fâcheuse sur la population, attendu que la force, la validité, la fécondité et la longévité des hommes, étudiées sur les statistiques de naissances ou de décès et sur les tables de recrutement, sont les mêmes, en moyenne, dans les dé-

partements où les races ont subi le moins de mélanges et dans ceux où elles en ont subi le plus.

La séance est levée à cinq heures.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

5<sup>e</sup> SÉANCE. — 4 Août 1859.

Présidence de M. MARTIN-MAGRON.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE.

M. le secrétaire donne lecture d'une lettre qu'il a reçue de M. d'Omalus d'Halloy. Ce savant a appris avec joie qu'une Société d'anthropologie venait d'être fondée à Paris, et il fait des vœux pour la prospérité d'une œuvre aussi utile.

CANDIDATURES.

M. le docteur Ulysse TRÉLAT, professeur agrégé à la Faculté de médecine, demande le titre de membre titulaire, en bénéficiant du premier article transitoire du règlement. Il est présenté par MM. Broca, Brown-Séquard, Verneuil.

Ont demandé le titre de membre associé national : M. le docteur LIÉGEOIS, aide d'anatomie à la Faculté de médecine de Paris, présenté par MM. Dareste, Follin, Martin-Magron ; et M. le docteur LUYA, présenté par MM. Broca, Follin, Martin-Magron.

M. le professeur Ch. MARTINS (de Montpellier) demande le titre de correspondant national. Il est présenté par MM. Follin, Lemer cier, Verneuil.

M. AUDAM, de Port-au-Prince (Haïti), ancien élève des

hospitaux de Paris, demande le titre de correspondant étranger. Il est présenté par MM. Lemer cier, Martin-Magron et Verneuil.

Enfin, MM. Broca, Lemer cier et G. Pouchet proposent de conférer le titre de membre associé étranger à M. D'OMALIUS D'HALLOY, président du sénat belge. Cette candidature est régulièrement inscrite sur le grand registre, ainsi que les précédentes.

Le vote sur ces diverses candidatures aura lieu dans la prochaine séance, aux termes des articles 53 et 54 du règlement.

M. le président, considérant que la prochaine séance sera la dernière de l'année scolaire, et que le bureau a besoin de connaître exactement avant les vacances le personnel et les ressources de la Société, propose de décider que les candidatures qui se produiront dans la quinzaine ne seront pas soumises aux délais indiqués dans les articles 53 et 54 du règlement.

La Société adopte à l'unanimité la proposition de M. le président. En conséquence, il sera voté dans la prochaine séance, non-seulement sur les candidatures annoncées aujourd'hui, mais encore sur celles qui pourront se présenter d'ici là.

#### ÉLECTIONS.

L'ordre du jour appelle le vote sur la candidature de M. le professeur Félix Pouchet (de Rouen), régulièrement inscrite dans la dernière séance.

M. Félix POUCHET est nommé à l'unanimité membre associé national.

#### Discussion sur le mémoire de M. Broca.

M. Georges POUCHET. Je félicite M. Broca d'avoir confirmé et complété par ses recherches le parallèle établi



par William Edwards et par M. Périer, entre les deux races gauloises des Celtes et des Kimris. Il ne peut désormais subsister aucun doute sur la taille relative des hommes de ces deux races. Ce qu'on n'avait pu admettre jusqu'ici que par voie de supposition se trouve maintenant établi sur des preuves scientifiques et rigoureuses. Je m'empresse de reconnaître que, sous ce rapport, le travail de notre collègue a une grande importance.

Je suis loin toutefois de m'accorder avec lui sur les détails. Cherchant l'explication des variations singulières qui existent, surtout sous le rapport de la taille, entre les habitants des divers départements, il a cru trouver la cause de ces variations dans les conquêtes et les invasions de la période romaine et de la période du moyen âge. Je remarque d'abord que cela n'était point nécessaire, attendu que deux races différentes de taille et de couleur, les Celtes et les Kimris, occupaient déjà la Gaule avant Jules César, et le mélange de ces deux grandes races suffit pour expliquer l'état actuel des choses. J'ajoute que l'invasion d'une armée conquérante, et même d'une armée nombreuse, n'exerce sur la race conquise, toujours bien supérieure en nombre, qu'une influence légère et sans durée. Pour produire des résultats durables, il faut que tout un peuple, hommes, femmes et enfants, vienne s'établir et prendre racine au milieu d'un autre peuple. En dehors de cette condition, les résultats sont passagers et insignifiants. Par exemple, M. Broca a fait jouer un certain rôle à l'invasion des Normands. Mais les Normands ont envahi aussi l'Italie méridionale, et n'y ont laissé aucune trace. Ils n'en ont pas laissé davantage au Labrador où, comme on sait, ils firent un établissement plusieurs siècles avant Christophe Colomb. On a prétendu que les Vandales n'avaient pas donné seulement leur nom à l'Andalousie ;

que leur race s'y était perpétuée, et que les individus blonds qu'on y rencontre aujourd'hui en assez grand nombre étaient les descendants de ces conquérants germaniques. Mais quelques passages d'historiens antérieurs à l'invasion des barbares paraissent établir qu'il y avait déjà en Andalousie, dans les temps les plus reculés, une race blanche, aux yeux bleus, aux cheveux blonds.

De même, l'existence d'une race d'hommes blonds et de haute taille, entre la Seine et le Rhin, remonte aux temps anté-historiques, et c'est là, bien plutôt que dans l'invasion des Francs, que M. Broca aurait dû chercher la cause des variétés ethnologiques de la population française actuelle. Les renseignements qu'il a recueillis sur la population de la côte de Léon, dans le département du Finistère, sont certainement fort intéressants; il n'est pas douteux que les hommes de cette localité descendent d'une colonie germanique du cinquième siècle. Toutefois, je remarque que toutes les dénominations géographiques de ce pays sont d'origine celtique et tout à fait semblables à celles du reste de la Bretagne. Cela semblerait indiquer que l'influence germanique y aurait été moindre peut-être que ne le pense M. Broca. .

Je remarque enfin que les documents scientifiques que M. Broca a introduits dans la question sont relatifs seulement aux variations de la taille. Je reconnais l'importance de ces documents, mais je me demande s'ils ne pourraient pas être autrement interprétés. Ainsi, il y a des départements où la taille indiquée par les listes de recensement est intermédiaire entre celle qu'on constate dans les départements celtiques et celle qu'on rencontre dans les départements kimriques. M. Broca attribue cette taille intermédiaire au croisement des races. Mais on remarquera qu'un simple mélange sans croisement donnerait un résultat tout à fait semblable, et, d'une

manière générale, je pense que M. Broca a trop aisément substitué l'idée du croisement à celle du mélange des races.

M. BROCA. Je suppose que M. Pouchet n'a pas parfaitement saisi le but de mon travail. Je n'ai nullement prétendu attribuer toutes les variétés ethnologiques de la France actuelle, ni même les principales de ces variétés, à l'influence des colonisations romaines et germaniques. Cette influence, relativement moderne, est infiniment moindre à mes yeux que celle qui appartient aux deux races gauloises des Celtes et des Kimris. Je n'ai nullement méconnu l'importance du mélange kimro-celtique antérieur à la conquête romaine ; j'ai même décrit, presque au début de mon mémoire, les caractères ethnologiques de la race kimrique, et je les ai comparés à ceux de la race celtique. Je n'ai pas cru devoir y insister longuement, parce que cette étude a été faite avec succès par William Edwards, par M. Périer, et par tous les historiens modernes. Mon but n'était pas de revenir sur des faits déjà acquis à la science, ni d'étudier dans leur ensemble toutes les questions relatives à l'ethnologie de la France. Je me proposais de combattre une opinion que je crois erronée. On a admis, *à priori*, et sans aucune preuve directe, que l'occupation romaine et l'invasion des barbares germaniques n'avaient pu modifier d'une manière durable les races gauloises. C'est ce point, et ce point seulement, que j'ai voulu examiner, et voilà comment j'y ai été conduit. Je croyais d'abord, comme mes prédécesseurs, et comme M. Pouchet le croit encore, que l'élément celtique et l'élément kimrique avaient seuls laissé leur empreinte sur la population de la France. Toutefois, en examinant les diverses régions de notre territoire, sous le rapport spécial des variations de la taille humaine, je trouvai dans beaucoup de départements des

particularités qui ne pouvaient évidemment pas tenir à la seule influence des deux races gauloises. Je me demandai si ces particularités ne dépendaient pas de l'influence des climats, de celle de l'alimentation, de la richesse du sol, de la sécheresse ou de l'humidité, de l'altitude ou de toute autre cause. Aucune de ces influences ne me donna la solution du problème. Il me vint alors des doutes sur la doctrine que j'avais acceptée sur la foi de mes devanciers. Je voulus voir si la colonisation romaine et l'invasion germanique avaient été aussi peu efficaces que je l'avais cru jusqu'alors, et je ne tardai pas à reconnaître que ces éléments, négligés par les ethnologistes, permettaient d'expliquer d'une manière presque rigoureuse la plupart des particularités dont j'avais vainement cherché la cause ailleurs.

M. Pouchet vient de dire avec juste raison qu'une armée conquérante, même nombreuse, modifie fort peu une population. Déjà au temps de Tite-Live les descendants des soldats d'Alexandre, établis en Égypte, en Syrie, en Babylonie, étaient devenus tout à fait semblables aux autres habitants des mêmes contrées. On a singulièrement exagéré les effets des conquêtes pures et simples, et on peut dire qu'en général là où des *hommes* seuls s'établissent, l'ancienne race absorbe très-promptement la race conquérante. Mais il ne faut pas confondre les conquêtes avec les colonisations, avec l'émigration des familles. Ce qui a romanisé la population de certaines parties de la Gaule, ce n'est pas le sang des soldats de César, mais celui des innombrables familles romaines qui affluèrent en Gaule pendant plusieurs siècles, avant ou après la conquête. La Gaule centrale a été conquise aussi bien que la Provence ; elle a été occupée militairement, mais elle est restée presque entière celtique, tandis que sur le littoral de la Méditerranée, sur la rive

gauche du Rhône, sur le trajet des deux grandes voies romaines, où les villes latines se succédaient d'étape en étape, l'élément celtique a été très-notablement modifié. L'établissement des Francs entre le Rhin et la Seine est en partie comparable au précédent. Jusqu'à Clovis, les Francs ne firent sur la Gaule que des incursions militaires. Je veux bien croire que, lorsqu'ils étaient vainqueurs, ils violaient les femmes gauloises ; mais s'il n'y avait eu que cela, la population du Nord n'aurait pas été plus germanisée par eux que celle du Sud n'a été sémitisée par les Arabes. L'influence germanique ne commença à se faire sentir qu'après que Clovis eut partagé la terre entre ses soldats, et que ceux-ci, se fixant sur le sol conquis, avec leurs familles, eurent fait souche de Francs dans la zone kimrique. Cette population franque, maîtresse du sol, et formant une caste supérieure, s'accrut probablement beaucoup plus rapidement que la population indigène, et lorsque, dans les siècles suivants, le mélange des races s'effectua, l'élément germanique, quoique numériquement très-inférieur à l'élément kimrique, constituait pourtant une minorité très-respectable. Quant à l'Alsace et à la Lorraine qui firent partie du royaume d'Austrasie, royaume tout germanique, ce ne fut pas seulement pendant quelques années, mais pendant plusieurs siècles consécutifs qu'elles continuèrent à recevoir de nombreuses familles d'immigrants germains. J'ai tenu compte de ces conditions diverses. J'ai considéré l'influence des Francs comme à peu près nulle au sud de la Loire, comme légère dans l'ancienne Neustrie, comme considérable dans le groupe des départements austrasiens.

Pour réfuter mon opinion sur les effets ethnologiques de l'invasion des barbares, M. Pouchet s'est appuyé sur un exemple que je n'avais point invoqué. Il nous a parlé

des individus blonds qu'on rencontre en assez grand nombre dans l'Andalousie, et qu'on a considérés comme les descendants des Vandales. Il nous a dit qu'un peuple blond existait déjà dans la Bétique, au dire de quelques historiens antérieurs au cinquième siècle. Je serais pour ma part fort étonné que les Vandales eussent laissé leur empreinte sur les peuples de l'Andalousie. L'Espagne était trop loin de leur patrie originelle. Les soldats de Genseric pouvaient traîner après eux leurs femmes et leurs enfants; mais ils ne pouvaient recevoir ces renforts continuels de population que les Francs tiraient de la patrie germanique. D'ailleurs, ils ne firent que traverser l'Espagne. Ce fut en Afrique qu'ils allèrent fonder leur empire éphémère, et là, sous un climat ennemi, séparés à jamais du reste de leur nation, ils ne purent se maintenir qu'en se croisant avec les Maures. On a prétendu que les Kabyles blonds du mont Aures descendaient de ces conquérants vandales. Mais on sait que Bélisaire, vainqueur, transporta en Grèce et en Asie la plupart de leurs descendants, que la plupart des autres furent exterminés par les barbares voisins, et d'ailleurs les Kabyles blonds qui occupent aujourd'hui la chaîne de l'Aures ne diffèrent des autres Kabyles que par le teint et la chevelure. Ils ont la tête conformée comme les autres peuples berbères, et leur langue est un dialecte berbère où on ne trouve aucun mot germanique. Enfin, il résulte de divers documents historiques, qu'une race d'hommes, au teint blanc et aux cheveux blonds, existait en Afrique, dans la chaîne de l'Atlas et jusque dans le Sahara, avant l'arrivée des Vandales. Quant aux hommes blonds de l'Andalousie, s'ils ne descendaient pas d'une race plus ancienne, ce serait aux Wisigoths et non aux Vandales qu'il faudrait rapporter leur origine, car les Visigoths firent en Espagne un établissement du-

nable. Ils y régnèrent jusqu'à l'invasion des Maures, pendant près de deux siècles, et on sait qu'un très-grand nombre de familles de leur race vinrent chercher un refuge au milieu d'eux, lorsque les Goths furent chassés de la France et de l'Italie.

M. Pouchet ajoute que les Scandinaves n'ont pu se maintenir dans la partie de l'Amérique septentrionale où ils fondèrent un établissement, au dixième siècle, après avoir occupé l'Islande. Cela est si vrai qu'on discute aujourd'hui sur la situation de cette *terre du vin*, de cette *Winland*, où ils avaient abordé, et où ils n'avaient probablement qu'une station maritime. Mais je ne vois pas de rapport entre cet exemple et la question actuelle, puisqu'il n'est dit nulle part que les Européens établis sur cette côte aient mêlé leur sang à celui des indigènes.

M. Pouchet réduit à zéro l'influence que l'invasion des Francs a pu exercer sur l'ethnologie de la France, et s'efforce d'attribuer à la race kimrique tout ce que j'ai attribué aux races germaniques. Je lui ferai remarquer pourtant que l'établissement des Kimris entre la Seine et le Rhin fut tout à fait semblable à l'établissement ultérieur des Francs. L'arrivée des Kimris n'est point antérieure aux temps historiques; elle date au plus tôt du septième siècle avant notre ère. Hérodote rapporte que les Cimmériens (nommés depuis Cimbres ou Kimris) occupaient primitivement les bords de la mer Noire. La Crimée a conservé leur nom, et le détroit qui fait communiquer la mer Noire avec la mer d'Azof garda dans toute l'antiquité le nom de Bosphore cimmérien. Chassés par l'invasion des Scythes, les Cimmériens cherchèrent une autre patrie. Hérodote, ayant perdu leur trace, crut qu'ils s'étaient réfugiés en Asie, mais il est certain qu'ils se dirigèrent vers le nord-ouest, gagnèrent

la Baltique, occupèrent le Danemark, qui prit le nom de Péninsule cimbrique, et que de là, passant le Rhin, ils s'établirent sur le territoire des Celtes. Dix siècles plus tard, les Germains les traitèrent comme ils avaient traité les Celtes, seulement la nouvelle modification introduite par l'élément germanique fut moins évidente que celle produite mille ans auparavant par l'élément kimrique, parce que les Germains, grands et blonds, ressemblaient beaucoup plus aux Kimris que ceux-ci ne ressemblaient aux Celtes.

M. Pouchet a commis une petite erreur en disant que les hommes grands et blonds de la côte de Léon, dans le Finistère, sont de race germanique. Ils ne sont pas Germains, ils sont Kimris. Ils y sont venus au cinquième siècle, chassés de la Grande-Bretagne par l'invasion des Anglo-Saxons. Avant les temps historiques, les Celtes avaient occupé la Grande-Bretagne et l'Irlande, où une autre race, qui ignorait l'usage des métaux, les avait précédés. Lorsque les Kimris s'établirent dans le nord de la Gaule, ils traversèrent le détroit du Pas-de-Calais et s'emparèrent du sud de la Grande-Bretagne, refoulant les tribus celtiques dans le pays de Galles. César, qui n'envahit que la partie méridionale de l'île d'Albion ou de Bretagne, n'eut affaire qu'aux Kimris. Il les désigna sous le nom de Belges, comme les Kimris du continent dont ils parlaient le dialecte. Ce dialecte différait du dialecte des Celtes, mais n'en différait pas beaucoup ; les Kimris, en occupant la Gaule, avaient, comme les Francs le firent plus tard, adopté la langue des vaincus, en lui faisant subir quelques changements. Lorsque les Anglo-Saxons firent la conquête de l'Angleterre, ils débarquèrent dans la région du sud-est, et s'étendirent de l'est à l'ouest, refoulant devant eux les Kimris, qui se retirèrent peu à peu jusqu'à la pointe de la Cornouailles



anglaise (*Cornu Galliæ*), et qui, enfin, traqués dans leur dernier asile, prirent la mer et vinrent s'établir sur la côte du Finistère. C'est depuis lors que la province de l'Armorique a pris le nom de Bretagne. Ce sont donc des Kimris, et non des Germains, qui occupent aujourd'hui le pays de Léon. Lorsqu'ils y débarquèrent, au cinquième siècle, les Celtes de l'Armorique les reconnurent à leur langage pour des hommes de race gauloise. Il n'est donc pas étonnant que les villes du pays de Léon portent des noms de racine celtique.

M. Pouchet pense que les croisements des races humaines ne donnent pas de résultats durables, et attribue à de simples mélanges plutôt qu'aux croisements la taille intermédiaire des habitants de la zone kimro-celtique. Il est certain que si un département est mi-parti de Kimris purs et de Celtes purs, chaque classe de conscrits comprendra parties égales de Kimris qui donneront très-peu d'exemptions par défaut de taille, — et de Celtes qui en donneront beaucoup ; le résultat sera donc le même que si la population tout entière était d'une race intermédiaire pour la taille entre les Kimris et les Celtes. La théorie de M. Pouchet expliquerait donc aussi bien que la mienne les résultats consignés sur ma carte d'exemptions pour défaut de taille dans les départements kimro-celtiques, mais elle est réfutée par l'étude des départements kimro-germains de l'Alsace et de la Lorraine. Dans ces départements, où l'élément celtique est moindre que partout ailleurs, et où les Kimris et les Germains se sont trouvés presque seuls en présence en proportions à peu près égales, la taille des Français est descendue aussi bas que dans les départements kimro-celtiques. Or, les Germains étaient au moins aussi grands que les Kimris. On sait que lorsque Caligula voulut simuler un triomphe sur les Germains, il fit choisir

dans la Gaule belgique (ou kimrique) les hommes les plus grands et les fit déguiser en captifs germains. Le simple mélange de deux races de haute taille n'aurait pas pu diminuer la taille moyenne. Le croisement, au contraire, permet de comprendre ce résultat. Dans les expériences sur l'hybridité animale, la taille des métis est loin d'être toujours intermédiaire entre celle des deux races que l'on croise ; elle est tantôt plus élevée que celle de la plus grande, tantôt moindre que celle de la plus petite. Il n'y a à cet égard aucune règle générale ; c'est quelque chose de comparable aux combinaisons chimiques, c'est-à-dire que la nature des résultats varie avec chaque cas particulier. Je crois avoir démontré que partout où les Celtes se sont croisés, leur taille s'est élevée ; c'est ce qu'on voit dans la Provence, et je n'en conclus pas que les Celtes fussent plus petits que les Romains. De même, partout où les Kimris se sont croisés, leur taille a diminué, et ce qui prouve bien que ce n'est pas le résultat d'un simple mélange, c'est que le chiffre des exemptions pour défaut de taille est le même là où les Kimris se sont croisés avec les Celtes, qui étaient petits, et avec les Germains, qui étaient grands. D'ailleurs, cette hypothèse d'un mélange sans croisement me semble tout à fait impossible. Des préjugés de caste ont pu pendant le premier temps de la conquête empêcher les alliances des Francs et des Gallo-Romains ; mais il n'en est plus question aujourd'hui, et, en tout cas, les alliances des Celtes et des Kimris n'ont été empêchées par aucun obstacle de ce genre. Dès lors, le croisement des races était inévitable, et on trouve effectivement que la plupart des Français présentent aujourd'hui les caractères des hommes de race croisée, c'est-à-dire l'absence de ce type fixe qu'on observe dans les races pures.

**M. Pouchet.** En disant que les hommes blonds chassés de la Grande-Bretagne au cinquième siècle, et établis depuis lors sur la côte de Léon, sont de race germanique, je n'ai pas prétendu nier leur origine kimrique, mais je suis de ceux qui pensent que les Kimris et les Germains n'étaient que deux variétés d'une même race. Il n'y a eu, à proprement parler, que deux races dont le mélange a produit la population actuelle de la France : une race d'hommes blonds, à laquelle appartenaient les Kimris, les Burgondes, les Wisigoths, les Francs et les Normands, et une race aux cheveux bruns ou noirs, à laquelle je rattache à la fois les Celtes et les Romains. Ainsi, je ne vois que deux races là où M. Broca en trouve quatre. Ses démonstrations, au surplus, ne reposent que sur l'étude des variations de la taille, et il suffit pour produire toutes ces variations de deux races, l'une grande, l'autre petite. De même, pour expliquer les variations de la couleur du teint, des yeux et des cheveux, il suffit de deux races, l'une brune, l'autre blonde.

**M. Broca.** J'ai insisté surtout sur le caractère de la taille, parce que je possédais sur ce point des documents numériques positifs; mais je n'ai pas négligé pour cela les autres caractères : seulement, ce que j'ai dit du teint et des cheveux ne repose que sur des observations générales, et non sur des statistiques évidemment impossibles. Il me semble que M. Pouchet se laisse aller bien facilement à restreindre le nombre des races caucasiques. Il paraît se ranger à une idée que j'ai entendu exprimer nettement par mon maître Gerdy, et qui se trouvait déjà en germe dans sa *Physiologie*, savoir : qu'il n'y aurait que deux races caucasiques, l'une blonde, l'autre brune. Il est certain que si l'on se propose, purement et simplement, d'expliquer par des croisements ou des mélanges toutes les variétés de taille et de couleur que pré-

sentent les individus du type caucasique, on peut à la rigueur y parvenir en admettant seulement une race grande et blonde et une race petite et brune. Mais c'est un procédé trompeur que d'admettre les faits en vue d'une explication. Il vaut mieux commencer par les observer. Or, le type caucasique renferme au moins trois races blondes : les Kimris, les Germains et les Slaves, et si quelques auteurs, aujourd'hui bien peu nombreux, ont pu croire que les Kimris étaient de souche germanique, la distinction des Slaves et des Germains n'est douteuse pour personne. Quant aux races brunes, elles sont bien plus distinctes encore. Il y a d'abord les Celtes ; M. Pouchet est disposé à confondre avec eux les Latins. Je ne partage pas cette opinion, mais c'est un détail qu'on peut lui concéder. Le type grec est un type à part, et il est bien difficile de confondre la race pélasgique avec les autres ; les Basques sont une des races les mieux caractérisées que l'on connaisse, leur type est aussi spécial que leur langue. Les Juifs, les Arabes et les autres peuples sémitiques forment un groupe de races brunes parfaitement distinct ; les Berbères Kabyles et Touaregs forment une autre famille tout aussi naturelle. Je ne parle pas des Egyptiens primitifs, qui n'étaient, suivant moi, ni Berbères, ni Sémites, ni Ethiopiens, mais dont l'histoire ethnologique est encore un sujet de discussion. Il y a donc dans le type caucasique plusieurs races blondes et plusieurs races brunes.

M. POUCHET. Je me sens disposé à admettre l'opinion de Gerdy sur les bruns et les blonds, mais je suis loin de la considérer comme démontrée. Je demande à revenir sur un fait incident de la discussion. L'établissement des Normands en Amérique, avant l'ère de Christophe Colomb, n'a pas été aussi passager et aussi restreint que le pense M. Broca. Cet établissement était plus qu'une

station maritime ; ce fut, sans doute, une véritable colonisation, puisque le pape nomma des évêques pour l'église du Labrador.

**M. BROWN-SÉQUARD.** M. Broca nous a dit que les Celtes étaient petits, et que leur taille s'était accrue par suite de leur mélange avec les Kimris et les Germains, tout en restant inférieure à celle de ces deux dernières races. Ses recherches rendent le fait probable pour la France, mais il y a d'autres causes, sans doute, qui ont pu modifier la taille des Celtes, car les Irlandais modernes, qui sont d'origine celtique, sont plus grands même que les Anglais. C'est ce qui résulte des relevés de M. Forbes. J'ajoute que les descendants des Irlandais établis aux Etats-Unis sont devenus plus grands que les Irlandais d'Europe.

M. Broca demande comment M. Forbes a pu faire des relevés complets dans un pays où la conscription n'existe pas. Il demande surtout dans quelle partie de l'Irlande ces observations ont été faites ; c'est un point important à établir, parce que l'Irlande recèle deux races très-distinctes : l'une celtique, aux yeux et aux cheveux noirs ou châtain foncé, et à la peau brune, formant en certains points, et notamment sur la côte occidentale, la partie dominante de la population ; l'autre germanique, aux cheveux blonds ou roux, aux yeux clairs, à la peau très-blanche, fréquemment couverte de taches de rousseur, et ayant la prépondérance numérique dans la région du centre et de l'est. M. Broca a eu l'occasion de voir à Paris un grand nombre d'Irlandais de ces deux races. Ceux de la race brune sont en général de petite taille, tandis que ceux de la race blonde sont, au contraire, très-grands.

**M. BROWN-SÉQUARD** répond qu'il a longtemps partagé la manière de voir de M. Broca, et qu'il a fait les mêmes

objections que lui aux idées de M. Forbes ; mais les témoignages nombreux qu'il a recueillis pendant ses deux derniers voyages dans la Grande-Bretagne l'ont conduit à changer d'opinion. On lui a affirmé que dans la région du golfe de Galway (côte occidentale de l'Irlande), où les habitants sont de race celtique, la taille est très-élevée. Il en est de même dans le pays de Galles, où, comme on sait, les habitants sont bruns, avec des yeux et des cheveux noirs, et appartiennent très-certainement à la race celtique. M. Brown-Séquard a visité, près d'Edimbourg, une localité habitée par des pêcheurs de taille très-élevée ; ces hommes sont très-bruns, et on lui a assuré qu'ils ressemblent beaucoup aux Highlanders bruns de la région occidentale de l'Ecosse. Les uns et les autres paraissent pourtant appartenir à la race celtique.

M. Brown-Séquard rappelle, enfin, que dans l'armée anglaise, les régiments irlandais sont ceux où la taille est le plus élevée.

#### **Capsules surrénales d'un nègre.**

M. Broca présente les capsules surrénales d'un nègre mort à la Pitié, à l'âge d'environ cinquante ans. Il s'attendait à trouver chez cet homme les capsules surrénales plus grosses et plus colorées que dans les races caucasiques. Plusieurs auteurs ont annoncé qu'il en est ordinairement ainsi, et la question a acquis quelque intérêt depuis que l'étude de la maladie bronzée, ou d'Addison, a montré l'existence d'une certaine relation entre les fonctions des capsules surrénales et la production du pigment.

Chez ce nègre, toutefois, les capsules sont très-petites ;

elles sont beaucoup moins longues, beaucoup moins épaisses et beaucoup plus molles que les capsules ordinaires. Elles ne présentent pas ce hile déprimé qui leur donne la forme d'un casque. Elles sont d'un gris légèrement brunâtre, sans mélange de jaune : couleur comparable à celle du café au lait. Ces deux capsules réunies pèsent 5<sup>gr</sup>,10. La gauche pèse 2<sup>gr</sup>,75 et la droite 2<sup>gr</sup>,35.

M. Broca ne veut rien conclure de ce fait isolé, car il y a, comme on sait, de très-grandes variations individuelles. Il se borne à appeler sur ce point l'attention de ceux de ses collègues qui auront l'occasion de faire des autopsies de nègres.

M. BROWN-SÉQUARD. D'après les idées d'Addison, confirmées par mes expériences, les capsules surrénales ne sont pas l'organe de production du pigment, elles en sont, au contraire, l'organe d'élimination ; et s'il était permis d'en conclure quelque chose, ce serait que les capsules devraient être plus petites chez les nègres que chez les blancs. Toutefois, plusieurs auteurs les ont trouvées plus grosses chez les nègres. Ayant examiné ce point avec attention dans mon dernier voyage aux Etats-Unis, j'ai trouvé également que les capsules des nègres sont souvent très-volumineuses. Elles m'ont paru surtout d'une couleur plus foncée que chez les blancs. Le fait de M. Broca n'en est pas moins bon à enregistrer.

La séance est levée à cinq heures.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

6<sup>e</sup> SÉANCE. — 18 Août 1859.

Présidence de M. MARTIN-MAGRON.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

**Taille des Gallois.**

A l'occasion du procès-verbal, M. BROCA revient sur la taille des Gallois. M. BROWN-SÉQUARD lui avait objecté qu'en certains districts de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, notamment dans le pays de Galles, les habitants, quoique bruns et de race celtique, ont une taille très-élevée. M. Broca n'a pas trouvé de documents statistiques sur la taille des Irlandais en question. Mais une note des *Crania Britannica*, de MM. DAVIS et THURNAM (décade II, p. 53; Lond., 1857, in-fol.), renferme les détails suivants :

« Les habitants du district montueux du nord-ouest du Glamorganshire peuvent être considérés très-probablement comme les descendants des anciens Silures. Un magistrat qui y réside, M. Moggridge, esq., de Swansea, a bien voulu nous fournir des notes sur les caractères des Welshes de ce district. Nous en extrayons ce qui suit :

« Yeux grands, brillants, de couleur noire ou noisette,  
« cheveux généralement noirs, ou d'un brun très-foncé,  
« plats, grisonnant ordinairement assez tard ; tête de  
« moyen volume, bien conformée, face ovale ou trian-  
« gulaire, pommettes élevées, physionomie exprimant  
« l'adresse et la finesse (*canning and sharpness*) ; *taille*  
« *moyenne, cinq pieds huit pouces.* » Or, le pied anglais vaut 11/12 du pouce français, et le pouce français vaut 27 millimètres; il en résulte que 5 pieds 8 pouces anglais valent 62,33 pouces français, ou 1<sup>m</sup>,68. Le minimum de la taille militaire en Angleterre est fixé à 1<sup>m</sup>,66, et la



taille moyenne des fantassins anglais, d'après M. H. Marshall, s'élève à 1<sup>m</sup>,70. Il paraît donc que les Gallois sont moins grands que les autres Anglais.

## CANDIDATURES.

M. le docteur PUCHERAN, aide naturaliste au Muséum, demande le titre de membre titulaire, en bénéficiant du premier article transitoire du règlement. Il est présenté par MM. Broca, Brown-Séquard et Gratiolet.

M. le docteur Gustave LAGNEAU, présenté par MM. Bertillon, Broca et Morpain, demande le titre de membre associé national.

M. le docteur BERCHON, chirurgien de 1<sup>re</sup> classe de la marine, à Rochefort, demande le titre de membre associé national. Il est présenté par MM. Godard, Brown-Séquard et de Castelnau.

## ÉLECTIONS.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures inscrites dans la dernière séance. M. le président rappelle à la Société qu'en vertu de sa décision du 4 août, les candidatures inscrites aujourd'hui seront mises immédiatement aux voix. Sont nommés :

*Membres titulaires* : MM. Ulysse TRÉLAT, PUCHERAN ;

*Membres associés nationaux* : MM. BERCHON (à Rochefort), LAGNEAU (Gustave), LIÉGEAIS et LUYTS ;

*Membre associé étranger* : M. d'OMALIUS D'HALLOY (Belgique) ;

*Correspondant national* : M. Charles MARTINS (Montpellier) ;

*Correspondant étranger* : M. AUDAIN (Haïti).

## CHANGEMENT DE LOCAL.

Les commissaires nommés dans la séance du 21 juin proposent de transférer le siège de la Société dans le nouveau local qu'ils ont choisi, rue de l'Abbaye, n° 3. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

Des remerciements seront adressés à M. le doyen de la Faculté de médecine, qui a bien voulu prêter à la Société un local provisoire pour ses premières séances.

## COMMUNICATION.

**Observations sur la microcéphalie, considérée dans ses rapports avec la question des caractères du genre humain et du parallèle des races,**

PAR M. GRATIOLET.

M. Gratiolet a eu l'occasion d'étudier le crâne et le cerveau de trois individus microcéphales : l'un de ces individus appartenait à une race nègre ; les deux autres, nés en France, étaient de race blanche. On sait que les microcéphales constituent une catégorie particulière de nains. Quel que soit l'âge où ils parviennent, ils ne dépassent guère la taille des enfants de dix ans. Du reste, leur corps est bien proportionné ; leurs formes sont souvent élégantes ; ils n'ont, au premier abord, rien de monstrueux, et l'on n'a pas oublié que, il y a quelques années, deux de ces individus furent présentés à l'Académie, sous le nom d'*Aztecs*, comme les représentants d'une prétendue race de pygmées. L'arrêt de développement du corps des microcéphales est la conséquence de la disposition vicieuse et du développement insuffisant de leur encéphale, dont la partie antérieure ou cérébrale est et reste toujours extrêmement petite. Leur front est

très-fuyant, tandis que la région occipitale est, au contraire globuleuse. La petitesse du front rend la face très-saillante. Les yeux et les dents sont relativement énormes, et il en résulterait une difformité choquante, si l'atrophie de la région antérieure du crâne n'était dissimulée par une chevelure d'autant plus épaisse, que la masse des cheveux, mesurée originellement pour une tête normale, s'est concentrée sur un plus petit espace.

Les microcéphales n'ont qu'une intelligence extrêmement bornée; ils sont particulièrement privés de la faculté d'attention. Quelques-uns peuvent apprendre à parler, mais leur langage, quoique intelligible, est toujours très-pauvre et très-défectueux.

Les observations anatomiques faites sur le cerveau des trois microcéphales qu'il a étudiés ont permis à M. Gratiolet d'ajouter quelques éléments de plus au parallèle des hommes et des singes, et au parallèle des races humaines comparées entre elles.

En comparant attentivement le cerveau des singes supérieurs à celui des hommes, on reconnaît que, dans l'âge adulte, le mode d'arrangement des plis cérébraux est le même. On a pu croire, par conséquent, qu'il n'y avait pas de différence absolue sous ce rapport entre ces deux groupes zoologiques. Déjà, par ses études sur le développement du cerveau, M. Gratiolet avait été conduit à une idée tout opposée. Chez le singe, les circonvolutions temporo-sphénoïdales qui forment le lobe moyen paraissent et s'achèvent avant les circonvolutions antérieures qui forment le lobe frontal; chez l'homme, au contraire, les circonvolutions frontales apparaissent les premières, et celles du lobe moyen se dessinent en dernier lieu. Il en résulte que le cerveau humain diffère d'autant plus de celui du singe, qu'il est moins développé, et un arrêt de développement ne pourra qu'exagérer cette différence

naturelle. C'est ce que prouve l'étude du cerveau des microcéphales. La scissure parallèle à la scissure de Sylvius, séparant le lobe postérieur du lobe moyen, est longue et profonde chez le singe, elle est toujours incomplète et quelquefois nulle chez les microcéphales; et, tandis que le lobe sphénoïdal des singes est chargé d'incisures profondes, celui des microcéphales est presque entièrement lisse. En outre, le deuxième pli de passage entre le lobe pariétal et le lobe occipital, toujours superficiel chez l'homme, est constamment caché chez les singes sous l'opercule de ce dernier lobe; or, chez les microcéphales, ce pli est superficiel, comme chez tous les êtres qui composent le genre humain. Ainsi, quoique notablement atrophiés, surtout dans leur partie antérieure, quoique privés de la plupart de leurs circonvolutions, les cerveaux des microcéphales conservent des caractères propres au genre humain; souvent moins volumineux et moins plissés que ceux des singes anthropomorphes, ils ne leur deviennent point semblables, et, suivant l'expression de l'auteur, le microcéphale, si réduit qu'il soit, n'est pas une bête; ce n'est qu'un homme amoindri.

Les observations de M. Gratiolet établissent que la microcéphalie n'est pas un arrêt de développement postérieur à la naissance. Chez l'enfant nouveau-né, le système des circonvolutions est déjà complet dans toutes ses parties, tandis que chez les microcéphales, la disposition des plis cérébraux, celle de la scissure de Sylvius, correspondent à peu près à l'époque du cinquième mois de la vie intra-utérine.

Le cervelet des microcéphales, surtout leur bulbe et leur moelle, sont relativement beaucoup plus développés que leur cerveau.

Le développement des os du crâne est tout à fait anor-

mal. Les deux points principaux constatés par M. Gratiolet sont les suivants : 1<sup>o</sup> l'ossification des os de la base du crâne est notablement retardée, quoique les dimensions de ces os soient considérables, eu égard au volume du corps ; 2<sup>o</sup> les os de la voûte du crâne, au contraire, sont d'une part très-petits, et d'une autre part très-précoces dans leur ossification. Ainsi, chez les trois sujets microcéphales, dont le plus âgé n'avait pas plus de quatorze ans, la suture médio-frontale était absolument effacée ; la sagittale était tout à fait soudée, quoiqu'on en aperçût encore la trace ; la transverse était en partie oblitérée ; la suture lambdoïde avait seule persisté. C'était donc surtout dans sa moitié antérieure que la voûte du crâne avait été le siège d'une ossification précoce, qui correspondait par conséquent à la partie de l'encéphale dont le développement avait le plus souffert. A l'atrophie des arcs supérieurs des vertèbres crâniennes, se joignait un excès de développement de leurs arcs inférieurs. Il en résultait que le vomer, les os palatins, ptérygoidiens et intermaxillaires, se développant en avant, avaient entraîné dans ce mouvement les maxillaires supérieurs, et que la mâchoire supérieure faisait en avant une projection marquée. Quant à la mâchoire inférieure, qui est indépendante, comme on sait, du système vertébral, elle avait gardé ses proportions et sa forme normales ; par conséquent elle s'avancait moins que la mâchoire supérieure, de sorte que les dents incisives supérieures ne rencontraient pas les inférieures.

La proclivité de la mâchoire supérieure et l'obliquité des dents incisives correspondantes donnent au profil des microcéphales une apparence qui rappelle au premier coup d'œil le prognathisme de certaines races humaines. On a cru pouvoir en conclure que le prognathisme, considéré comme caractère anthropologique,

était le résultat pur et simple du moindre développement des parties antérieures du cerveau. Mais l'exemple des microcéphales prouve que cette cause produit seulement la projection de la mâchoire supérieure en avant, et n'agit pas sur la mâchoire inférieure. Une disposition tout à fait semblable à celle qui existe chez les microcéphales s'observe sur un grand nombre de têtes de Caraïbes et d'Aymaras, peuples qui avaient l'habitude de s'aplatir le front. Dans les deux cas, que l'atrophie des lobes antérieurs du cerveau soit congéniale et liée à la microcéphalie, ou qu'elle soit artificielle et due à des pressions mécaniques, il n'en résulte qu'un demi-prognathisme, limité à la mâchoire supérieure ; la mâchoire inférieure reste en place, et les dents incisives ne se rencontrent plus. Dans le prognathisme naturel, au contraire, quelque prononcé qu'il soit, les deux mâchoires ne cessent pas de se correspondre exactement. Ce n'est donc pas le résultat d'une dégradation cérébrale, mais c'est une disposition primordiale, et M. Gratiolet pense que ce fait est favorable à l'opinion de ceux qui admettent l'existence de plusieurs espèces dans le genre humain.

Revenant sur les causes de la très-petite taille des microcéphales, M. Gratiolet rappelle qu'il existe une certaine relation entre le développement des circonvolutions cérébrales et celui de la taille des animaux, et cite plusieurs exemples empruntés à l'anatomie comparée, pour faire comprendre la signification de ce fait. Revenant ensuite au genre humain, il ajoute que chez les Boschimans, race dont la taille est très-petite, les circonvolutions cérébrales sont très-peu compliquées ; le lobe cérébral surtout présente un degré de simplicité qui, dans les races blanches, ne se rencontre que chez les idiots. Les Boschimans, toutefois, quoique consti-

tuant évidemment une race inférieure, ne sont ni microcéphales ni idiots. Ils ne peuvent être considérés à aucun titre comme des êtres dégradés, et d'ailleurs on sait bien aujourd'hui qu'une race dégradée ne saurait se perpétuer, toute dégénérescence ayant pour terme fatal une stérilité prochaine. La petite taille des Boschimans, leur prognathisme complet, l'état de simplicité de leur cerveau doivent donc être considérés comme des caractères anthropologiques primordiaux.

M. Georges POUCHET demande à quelle époque parait chez les fœtus de singes la scissure parallèle à la scissure de Sylvius, et prie M. Gratiolet de donner quelques explications sur le procédé qu'il emploie pour extraire les cerveaux des fœtus et des nouveau-nés, sans en altérer les formes.

M. GRATIOLET répond que les diverses époques du développement des fœtus de singes sont très-difficiles à préciser, qu'on ne connaît même pas exactement la durée de la gestation. Les macaques seuls reproduisent en captivité et même fort difficilement, et la chose est trop rare pour qu'on puisse se permettre au Muséum d'ouvrir les femelles pleines ; mais l'anatomie comparée démontre : 1° que chez les singes inférieurs adultes la scissure de Sylvius existe seule ; 2° que chez les fœtus jeunes des singes supérieurs cette scissure est seule également ; 3° que chez les fœtus plus âgés des singes supérieurs, comme chez les adultes, il y a une seconde scissure parallèle à la scissure de Sylvius.

Pour étudier la forme du cerveau chez les fœtus humains, il faut extraire cet organe le plus tôt possible et le recevoir dans l'eau, puis en remplacer l'eau par l'alcool au moyen d'un siphon. Il faut laisser les membranes sur le cerveau pendant quelque temps, et c'est seulement lorsque l'organe a été un peu durci par l'alcool qu'on

enlève la pie-mère pour étudier la forme des circonvolutions.

Pour les cerveaux d'enfants, l'alcool ne suffit plus, il faut le remplacer par une solution de chlorure de zinc. Ces procédés permettent d'apprécier exactement la forme des diverses parties de l'encéphale et de reconnaître que le nouveau-né a tout autant de circonvolutions que l'adulte. On a dit que les circonvolutions ne se développaient qu'avec l'âge; c'est une erreur. Un nouveau-né; sans circonvolutions, reste nain et microcéphale; ce n'est pas un simple arrêt de développement, mais un vice de développement.

Les animaux de petite taille ou appartenant à un groupe d'espèces qui, pour la plupart, sont de petite taille, n'ont que des circonvolutions nulles ou rudimentaires, tandis que les espèces de petite taille, qui néanmoins appartiennent, comme nos chats, à un groupe où la plupart des animaux sont de grande taille, ont le cerveau aussi compliqué que les plus grandes espèces du même groupe naturel. Il y a donc un rapport bien réel entre la taille des animaux de chaque groupe et le degré de complication de leur cerveau.

Dans les petites races d'hommes, comme les Boschimans, les circonvolutions sont peu développées, et par exemple le cerveau de la Vénus hottentote, dont M. Gratiolet conserve un moule en gélatine, présente un degré de simplicité qui, chez les individus des races blanches, correspondrait à l'idiotie. Cette femme cependant était loin d'être idiote. Chez les peuples de petite taille, les circonvolutions cérébrales ne sont pas complètement développées à l'époque de la naissance; et d'une manière générale, il y a un certain rapport entre l'élévation de la taille et le développement des circonvolutions. Il s'agit, bien entendu, des races et non des individus en parti-



culier. M. Gratiolet ajoute que, chez les microcéphales, la moelle est énorme par rapport au cerveau. Chez l'éléphant, au contraire, qui a le cerveau trois fois plus grand que l'homme, la moelle est relativement très-petite. La microcéphalie n'est donc pas un état de développement comparable à l'état définitif des animaux des espèces moins élevées dans l'échelle.

M. le président annonce que la Société entre en vacances jusqu'au premier jeudi de novembre, et que la prochaine séance aura lieu dans le nouveau local, rue de l'Abbaye, 3.

La séance est levée à cinq heures.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

7<sup>e</sup> SÉANCE. — 3 Novembre 1859.

Présidence de M. MARTIN-MAGRON.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE.

M. d'Omalius d'Halloy écrit à la Société pour la remercier de l'avoir nommé membre associé étranger.

M. le professeur K.-E. de Baër, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, fait hommage à la Société de son ouvrage intitulé : *Ueber den Schädelbau der Rhätischen Romanen*. M. Dareste est invité à donner à la Société une analyse de ce travail.

CANDIDATURES.

M. le docteur Marc SÉE, prosecteur à la Faculté de

médecine, présenté par MM. Liégeois, Delasiauve et Giralès, demande le titre de membre associé national.

M. HUON DE KERMADEC, commissaire de la marine en retraite, présenté par MM. Broca, Labrunie et G. Pouchet, demande le titre de membre associé national.

M. le docteur Maximin LEGRAND, chef de clinique de la Faculté, présenté par MM. Bertillon, de Castelnau et Baillarger, demande le titre de membre associé national.

M. Hipp. MAZÉ, commissaire de la marine, présenté par MM. Broca, Labrunie et Pouchet, demande le titre de correspondant national.

M. le docteur NORR, de Mobile (Alabama, Nord-Amérique), l'un des auteurs de *Types of Mankind*, demande le titre de membre associé étranger. Il est présenté par MM. Brown-Séguard, Broca et Lemerrier.

M. le professeur Adolphe HANNOVER, de Copenhague, écrit à M. le secrétaire pour exprimer le désir de faire partie de la Société. Il est présenté par MM. Lemerrier, Brown-Séguard et Dareste, pour obtenir le titre de membre associé étranger.

M. le professeur DE BAER, de Saint-Petersbourg, est présenté par MM. Lemerrier, Broca et Dareste, pour obtenir le titre de membre associé étranger.

#### COMMUNICATIONS.

**Sur les débris de l'industrie humaine, attestant l'existence d'une race d'hommes contemporaine des animaux perdus (question de l'homme fossile),**

PAR M. POUCHET.

M. Georges POUCHET. On admettait très-généralement, depuis les travaux de Cuvier, que l'époque de l'apparition des hommes sur la terre était relativement récente,

et postérieure à la dernière des révolutions qui ont plusieurs fois changé les conditions de la vie sur le globe. A l'appui de cette doctrine, on invoquait ce fait, adopté alors sans contestation, qu'il n'existait nulle part d'ossements humains à l'état fossile, et qu'on ne trouvait aucun vestige de l'homme dans les terrains antérieurs à l'âge moderne.

M. Boucher de Perthes, d'Abbeville, annonça pourtant, en 1846, qu'il avait découvert, depuis plusieurs années déjà, dans les gravières d'Abbeville, des objets en silex qui présentaient la trace d'un travail humain, et qui, situés dans le terrain qui porte le nom de *drift* ou de *diluvium*, attestaient l'existence de l'homme sur la terre à une période antérieure à la dernière époque géologique.

Cette découverte, dont l'exactitude a été vérifiée depuis, fut vivement contestée. Dans la collection des objets rassemblés par M. Boucher de Perthes se trouvaient un grand nombre de pièces dont la forme ne paraissait pas caractéristique. On prétendit donc que ces objets en silex avaient été taillés par des chocs fortuits et non par la main de l'homme. On apprit en outre que les ouvriers mineurs s'amusaient souvent à tailler eux-mêmes des haches qu'ils venaient ensuite vendre à M. Boucher de Perthes, comme des débris antédiluviens. Il n'y en avait pas moins dans le cabinet de ce savant un grand nombre d'objets parfaitement authentiques; mais le voisinage des objets douteux ou falsifiés faisait planer des soupçons sur ceux qui étaient réellement démonstratifs. Les assertions de M. Boucher de Perthes furent donc rejetées comme n'étant pas suffisamment prouvées, et c'est depuis l'année dernière seulement que des vérifications rigoureuses, faites par des savants de plusieurs pays, en ont pleinement démontré l'exactitude.

Ce n'est pas seulement dans les environs d'Abbeville que la couche du diluvium recèle des silex taillés ; on en a trouvé un grand nombre dans les carrières de Saint-Acheul, près Amiens. C'est là que se rendirent, en 1858, deux savants anglais, MM. Preswich et Flower. Ils promirent une bonne récompense à celui des ouvriers qui leur montrerait une hache de pierre encore en place dans sa gangue primitive. Après une attente de quelques jours leur vœu fut réalisé. Ils virent une hache engagée dans l'épaisseur du diluvium, et dans une situation telle qu'elle ne pouvait y avoir été introduite par fraude. Ils la firent représenter par la photographie, et l'exactitude des opinions de M. Boucher de Perthes se trouva ainsi établie sur une preuve rigoureuse.

Néanmoins il était utile de recourir à de nouvelles vérifications pour se convaincre soi-même aussi bien que pour convaincre les autres. Ce n'est que par la multiplicité des témoignages qu'on peut faire admettre définitivement un fait qui est en contradiction avec des opinions très-généralement acceptées. M. George Pouchet se rendit donc à son tour à Saint-Acheul, le 25 août 1859. Les ouvriers lui promirent, moyennant salaire, d'aller le chercher dès qu'ils trouveraient une *langue de chat* (c'est le nom donné par eux à ces haches de pierre dont ils font le commerce). Au bout de quelques heures à peine, ils l'appelèrent et lui en montrèrent une ; mais il reconnut bien vite qu'on cherchait à le mystifier, et que la hache avait été enfoncée frauduleusement dans une cavité artificielle. Cinq jours plus tard, on le fit venir de nouveau, et cette fois les connexions de la hache, sa situation dans l'épaisseur du diluvium, étaient telles qu'il n'y avait plus de mystification possible. Il dégagea lui-même la hache, et s'assura d'une manière bien positive qu'elle faisait partie de la couche du diluvium, qu'elle avait été taillée

par conséquent à une époque antérieure à la formation de cette couche.

Outre la hache de pierre qu'il a de ses propres mains extraite du diluvium; M. G. Pouchet en a examiné plusieurs autres qui provenaient des fouilles faites avant son arrivée. On lui en a présenté de fausses, mais il en a vu plusieurs qui étaient parfaitement authentiques. Il indique un caractère important auquel on peut reconnaître ces dernières. Par la suite des siècles, des infiltrations se sont faites dans le diluvium, et ont laissé des dépôts de carbonate calcaire qui ont formé un enduit épais d'environ un millimètre d'épaisseur sur la face *inférieure* de tous les cailloux de ce terrain. Cet enduit existe sur l'une des faces de toutes les haches authentiques trouvées à Saint-Acheul, et manque sur les fausses haches fabriquées par les ouvriers mineurs. Quelques-unes de ces vraies haches présentent en outre une particularité presque aussi caractéristique : sur celle de leurs faces qui n'est pas recouverte du dépôt calcaire, on voit des empreintes dendritiques qui attestent la haute antiquité de la coupe.

Ainsi, continue M. Pouchet, la couche dite du diluvium recèle, à Amiens, à Abbeville et dans plusieurs autres points du bassin de la Somme, des objets taillés de main d'homme, et bien antérieurs à l'époque qu'on assigne ordinairement à l'apparition des hommes sur la terre. Il s'agirait maintenant de déterminer l'âge du terrain où gisent ces premiers produits de l'industrie humaine. On a prétendu, naturellement, que ce terrain n'était pas un véritable diluvium, qu'il avait dû se produire depuis le commencement de la période actuelle; mais il y a un fait capital qui ne laisse pas subsister cette supposition : c'est que, dans cette même couche, où gisent les haches taillées, on a trouvé des os et des dents d'éléphant.

L'homme existait donc à l'époque où l'état de la planète permettait encore aux éléphants d'habiter le nord de la France. On n'a pas encore trouvé d'ossements humains dans cette couche, ou plutôt on n'en a pas constaté la présence; mais les fouilles n'ont pas été dirigées dans ce sens. Les débris d'éléphants, à cause de leurs dimensions considérables, ont été mis à part par les mineurs; mais ceux-ci ont trouvé souvent des os plus petits, qu'ils ont jetés négligemment, et qu'ils ont ensuite recouverts d'une énorme masse de terre en continuant les fouilles. On ne peut donc savoir si le diluvium de Saint-Acheul ne renferme pas d'ossements humains. M. Pouchet est convaincu qu'en cherchant bien on y en trouvera. Ce sera un complément de preuve; mais ce complément n'est pas nécessaire; car l'existence de l'homme est attestée par les débris de ses œuvres, aussi bien que par les restes de son corps.

On sait qu'on a trouvé des débris de poteries dans les couches les plus profondes des alluvions du Nil, et, d'après la situation qu'elles occupent, d'après la marche connue de l'exhaussement du sol égyptien, M. Horner a calculé que ces produits de l'art humain dataient au moins de quinze mille ans. On a pu contester les détails de ce calcul, mais il est impossible de méconnaître que les poteries en question sont bien antérieures à l'époque qu'on assigne généralement à l'origine du genre humain. Or, les terrains d'alluvion appartiennent à la période géologique actuelle, et le diluvium de la Somme, qui appartient certainement à la période précédente, permet de faire remonter l'existence des premiers hommes à une époque bien plus reculée encore.

Pour revenir à nos haches diluviennes, continue M. Pouchet, j'ajouterai que quelques personnes ont voulu les confondre avec les haches celtiques; mais cel-

les-ci se trouvent à la surface du sol ou dans les couches superficielles. Elles sont d'un travail plus achevé ; beaucoup sont parfaitement polies, enfin elles ne sont pas en silex, tandis que celles du diluvium sont toutes en silex et ne sont jamais polies. Je dirai, en terminant, que je suis de ceux qui croient à l'existence de l'homme fossile. On a récusé systématiquement tous les exemples qui en ont été publiés ; quelques-uns de ces faits sont effectivement fort douteux ; mais il en est de beaucoup plus sérieux qu'on a écartés sans raisons suffisantes.

M. ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE. C'est à moi que M. Boucher de Perthes s'est adressé, en 1858, pour faire présenter à l'Institut quelques spécimens de sa collection de haches. Il me semble que M. Pouchet n'a pas rendu pleine justice aux travaux de ce savant. Ce n'est pas seulement depuis 1846, mais depuis 1839, que M. Boucher de Perthes s'occupe de cette importante question. Les objets nombreux qui composent aujourd'hui sa collection ont été recueillis et étudiés avec une infatigable persévérance. Il ne s'est pas borné à profiter des fouilles qu'on a faites dans les gravières, il a profité des tranchées creusées pour les chemins de fer ; il a fait faire à ses frais des fouilles nombreuses dans plusieurs départements. Il faut lui savoir gré de ses labeurs, si l'on songe surtout au milieu dans lequel il osa produire ses idées sur l'antiquité de l'homme. Les opinions de Cuvier, qui jouissent encore d'une faveur presque générale, étaient alors admises sans aucune contestation. On assignait partout une date relativement très-récente à l'apparition de l'homme, et, pour tout dire, lorsque M. Boucher de Perthes vint soutenir une autre thèse, on commença par se moquer de lui. Un seul savant, M. Brongniart père, l'engagea à continuer ses recherches, en lui disant que ses opinions étaient contraires, sans doute, à tout ce

qu'on savait jusqu'alors, mais que la doctrine reçue ne reposait que sur des preuves négatives, et qu'il suffirait, pour la renverser, d'un seul fait positif, rigoureusement constaté.

M. Boucher de Perthes a donc essayé d'établir ce fait positif. N'eût-il pas réussi, il mériterait encore nos éloges pour cette tentative qu'il a poursuivie pendant de longues années ; car c'est ainsi que progresse la science. Mais il n'a pas seulement essayé, il a réussi. MM. Preswich et Flower et M. Pouchet ne sont pas les premiers qui aient vu des haches en place. M. Boucher de Perthes, dans son ouvrage sur les *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, publié en 1849, dit avoir extrait lui-même des haches ; il a même représenté, sur des planches, les coupes des terrains d'où il les a retirées. Il a donc conduit ses recherches jusqu'au succès. Après lui il ne restait qu'à vérifier. Il fallait que les vérifications fussent nombreuses, car sur une question aussi controversée on ne se rend qu'à des témoignages multiples. La science doit donc remercier MM. Preswich et Flower, M. Gaudry et M. Georges Pouchet, qui ont confirmé et entouré de preuves nouvelles la découverte de M. Boucher de Perthes. Grâce à eux, le fait est aujourd'hui bien avéré ; les haches du diluvium datent certainement d'une époque bien antérieure à ce qu'on appelle la période moderne, et il est devenu très-probable qu'on trouvera dans le même terrain des débris d'hommes fossiles. M. Boucher de Perthes n'a pas manqué de faire cette conjecture. Il croit même qu'il y avait des ossements humains parmi ceux que les ouvriers mineurs ont jetés et enfouis sous des monceaux de terre. Il est donc allé aussi loin que M. Pouchet dans cette voie.

Maintenant je dois reconnaître que M. Boucher de Perthes a admis dans sa collection des cailloux dont la



forme n'est pas suffisamment caractéristique. Mais, parmi les centaines d'objets qu'il a fait représenter dans son ouvrage, il y en a dont la forme se répète trop fréquemment pour qu'on puisse la considérer comme l'effet du hasard.

Je ne traiterai pas ici, continue M. Geoffroy Saint-Hilaire, la question de l'homme fossile; mais je crois que cette question ne tardera pas à être résolue par l'affirmative. Quoique ordinairement peu téméraire dans mes conclusions, je n'ai pas hésité à insérer celle-ci dans mon ouvrage, et voici sur quoi je me suis basé.

Il y a aujourd'hui, dans la science, un assez bon nombre de faits qu'on considérerait comme concluants, s'il s'agissait de tout autre animal que l'homme. Des os humains ont été trouvés dans des situations telles, et avec des caractères tels, qu'on n'eût pas songé à mettre en doute leur qualité d'ossements fossiles, s'ils eussent appartenu, par exemple, à un éléphant ou à un bœuf. Mais comme il était question de l'homme, comme on se trouvait en opposition avec une idée accréditée dans la science, on s'est mis l'esprit à la torture pour trouver des fins de non-recevoir, et on a imaginé les hypothèses les plus diverses, quelquefois les plus invraisemblables, pour expliquer comment des os humains avaient pu être transportés après coup dans des cavernes ou dans des brèches à ossements fossiles.

S'il n'y avait qu'un seul de ces faits, ou s'il n'y en avait qu'un petit nombre, ces explications hypothétiques pourraient être acceptées. Mais lorsque cela revient dix fois, vingt fois, et que chaque cas nouveau réclame des hypothèses spéciales, tant de suppositions enchevêtrées finissent par devenir contradictoires. On est bien obligé d'y renoncer et d'avouer qu'il y a des hommes fossiles.

Si l'on venait à découvrir des ossements humains dans le diluvium du bassin de la Somme, il surgirait certainement une nouvelle difficulté. Il y a déjà des géologues qui prétendent que ce diluvium n'est pas du véritable diluvium, qu'il appartient à des formations plus récentes. Cette contestation, qui ne s'est élevée que depuis la découverte de M. Boucher de Perthes, est intéressante sans doute pour les géologues. Mais pour nous, qui nous plaçons ici au point de vue des études anthropologiques, il importe peu que l'homme commence à paraître dans tel ou tel terrain. Ce qui est au contraire d'une importance capitale, c'est de savoir que l'homme a été contemporain de plusieurs espèces perdues, telles que l'*elephas primigenius*, le *rhinoceros tichorinus*, le bœuf et le cheval fossiles. M. Boucher de Perthes a fait une collection intéressante des débris de ces animaux ; M. Gaudry a trouvé une dent d'éléphant dans le terrain où gisent les haches. Ainsi se trouve renversée l'opinion de Cuvier, qui croyait l'homme beaucoup plus récent et qui plaçait un immense *hiatus* entre les animaux perdus et la première origine de l'humanité.

Pour revenir aux caractères des haches du diluvium, je dirai que les dendrites superficielles dont nous a parlé M. Pouchet ont une signification sérieuse, mais non absolue. Je conserve une hache que j'ai trouvée il y a bien longtemps, dans mes premières promenades géologiques, et qui remonte seulement à l'époque gauloise ou à l'époque celtique. Je l'ai recueillie à la surface du sol, au milieu d'un tas de pierres, et le travail en est assez soigné pour qu'on doive la considérer comme le produit d'une industrie régulière. On aperçoit cependant à sa surface plusieurs dendrites. Il ne faut donc pas attacher trop d'importance à ce caractère. Peut-être les dendrites ont-elles pu se déposer en vingt ou trente siècles sur une

Pierre préalablement taillée; peut-être aussi, et cela paraît plus probable, ceux qui ont travaillé la pierre ont-ils profité de la fissure d'une dendrite pour faciliter leur travail.

M. Boucher de Perthes a classé avec beaucoup de soin les haches de sa collection. Les fouilles faites dans les environs d'Abbeville lui ont montré une succession de terrains où l'on trouve de couche en couche : 1° des débris tout à fait modernes; 2° des médailles et autres objets métalliques provenant de la *période romaine*; 3° plus profondément, les mêmes objets, gisant à côté de haches de pierre et provenant de la *période gallo-romaine*; 4° plus profondément, des haches de pierre sans mélange de pièces métalliques, provenant de la *période celtique*; 5° enfin, au-dessous de l'étage celtique, deux étages dont l'un ne présente pas de traces humaines, et dont l'autre, le plus profond, est le diluvium où gisent les haches dont M. Pouchet vient de nous entretenir. Ces dernières sont nommées par M. Boucher de Perthes : *haches antédiluviennes*, tandis qu'il donne aux autres le nom de *haches celtiques*.

A côté du fait découvert par M. Boucher de Perthes, et vérifié récemment par M. Georges Pouchet, il y en a un autre qui n'est pas moins frappant. Il y a deux ans environ, M. Fontan trouva dans les Pyrénées une caverne à ossements où gisaient, parmi divers animaux fossiles, un certain nombre d'os humains. Il pouvait planer quelques doutes sur la signification de ce fait, mais au-dessous de la première caverne il y en avait une autre plus ancienne et plus caractéristique. Celle-ci, si je me souviens bien, renfermait deux dents humaines; je puis me tromper cependant, mais ce qui est certain, c'est que dans la caverne inférieure, où gisaient les débris de plusieurs animaux perdus, se trouvaient des pointes de flè-

che d'une exécution très-régulière, les unes en bois de cerf, les autres en os. Quelques-unes de ces flèches portent près de leur extrémité une ou plusieurs pointes récurrentes, sortes de dents destinées à empêcher l'extraction du projectile, et M. Lartet, qui les a examinées avec soin, a fait remarquer qu'il existe sur ces dents latérales des rainures destinées, selon toute probabilité, à recevoir du poison. Aujourd'hui encore, certaines peuplades sauvages se servent de flèches empoisonnées, dont l'extrémité, terminée en pointe d'os, est creusée de semblables rainures. M. Lartet a donc conjecturé que les anciens sauvages des Pyrénées, dont M. Fontan a découvert les armes, connaissaient déjà l'art cruel d'empoisonner les flèches.

M. Georges POUCHET. Je reconnais avec M. Geoffroy Saint-Hilaire que l'existence des dendrites à la surface des haches n'est pas un caractère absolu; toutefois, il existe sur un assez bon nombre de haches et constitue au moins une forte présomption en faveur de leur très-haute antiquité. Pour compléter ce que j'ai dit de ces haches du diluvium d'Amiens, j'ajouterai qu'elles sont toutes en silex, mais qu'elles offrent trois couleurs différentes. Il y en a de noires, de rouges et de blanches. Ces différences de couleurs sont, suivant moi, consécutives. Dans l'origine, toutes les haches étaient noires; toutes sont encore noires à l'intérieur. Le rouge et le blanc, lorsqu'ils existent, n'occupent que la couche superficielle, et sont le résultat des actions extérieures. Les haches qui se sont trouvées dans un milieu sec ou peu humide, comme la craie, par exemple, sont restées noires; celles qui ont été atteintes par des infiltrations ferrugineuses sont devenues rouges; d'autres infiltrations ont produit la couleur blanche.

M. BROCA rappelle qu'on a trouvé en Angleterre une

pointe de flèche en silex, enfoncée dans l'épaisseur d'un os de cerf fossile. Ce projectile, évidemment taillé et lancé par une main humaine, prouve que l'homme a été contemporain d'un animal dont le genre existe encore, mais dont l'espèce est perdue.

M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE connaissait déjà ce dernier fait, qui est plus démonstratif encore que celui de M. Fontan. Il donne quelques détails de plus sur les diverses espèces de haches que M. Boucher de Perthes lui a envoyées, et annonce qu'il en présentera quelques spécimens à la Société dans la prochaine séance.

#### Études sur le cerveau d'un nègre,

PAR M. BROCA.

Avant de donner lecture d'un travail manuscrit, qui a été adressé à la Société par M. GUBLER, professeur agrégé à la Faculté de médecine, M. BROCA donne quelques indications sur les circonstances qui ont provoqué la rédaction de ce travail. Un nègre étant mort à l'hôpital de la Pitié, et ayant été transporté à l'amphithéâtre de Clamart, M. Broca demanda à M. Bastien, prosecteur des hôpitaux, l'autorisation d'examiner le cerveau de ce cadavre. C'était pendant les grandes chaleurs du mois d'août, et le corps commençait déjà à se putréfier lorsque l'autopsie fut faite. La pulpe cérébrale était trop molle pour se prêter à l'étude des circonvolutions ; elle était même en quelques points tout à fait diffluente. M. Broca dut donc se borner à examiner la couleur des substances du cerveau, et, pour rendre cette étude plus facile, il ouvrit simultanément le crâne d'un individu de race blanche, qui était arrivé à l'amphithéâtre le même jour que le cadavre du nègre.

La pie-mère du nègre présentait une couleur brunâtre en certains points; rien de pareil n'existait chez le blanc. La substance blanche du cerveau du nègre présentait une teinte légèrement fumeuse; mais c'était surtout la substance grise qui se faisait remarquer par sa coloration brunâtre. Les deux cerveaux furent reçus dans deux vases de même capacité, renfermant la même quantité d'alcool. Au bout de trois jours ils parurent assez fermes pour être examinés; la différence de coloration était alors aussi tranchée et même plus tranchée que le premier jour. N'ayant pu prendre le poids absolu du cerveau du nègre, qui, à l'état frais, n'aurait pu être dépouillé de ses membranes sans se dissocier entièrement, M. Broca voulut du moins apprécier approximativement le poids relatif des deux cerveaux, après trois jours de séjour dans l'alcool. Les membranes furent enlevées, et les deux organes, après avoir été égouttés sur un linge, pendant le même nombre de minutes, furent placés dans la balance. Celui du blanc pesait 1003 grammes, et celui du nègre pesait seulement 925,5 grammes. C'était une différence de 8,3 pour 100. Un seul fait, qui n'a même pas donné le poids absolu des masses cérébrales, serait presque insignifiant, s'il ne s'accordait avec les données déjà acquises à la science. On sait que la mesure de la capacité du crâne, faite par M. Meigs, suivant le procédé de Morton, sur les crânes très-nombreux de la collection mortonienne, a donné une moyenne de 93 1/2 pouces cubes (mesure anglaise) pour les crânes des Européens et des Anglo-Américains, et une moyenne de 82 1/4 seulement pour les crânes de nègres; c'est une différence de 11 1/4 pouces cubes, c'est-à-dire que, la capacité crânienne du nègre étant représentée par 100, celle des Européens serait représentée par 112. La différence de 8,3 pour 100 trouvée par M. Broca, dans un cas

particulier, est donc inférieure à la moyenne de 12 pour 100.

M. Broca a conservé dans l'alcool la partie la moins altérée du cerveau du nègre, et l'a présentée aujourd'hui à la Société d'anthropologie; mais, craignant qu'à la longue le contact de l'alcool ne modifiât la coloration de ce cerveau (ce qui d'ailleurs n'est pas arrivé), il montra la pièce fraîche à la Société de biologie. M. Rayer avait déjà, il y a une dizaine d'années, fait à la même Société une présentation analogue; et on sait que depuis Meckel, qui publia sur ce point en 1753 un travail dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Prusse*, un grand nombre d'auteurs ont constaté que le cerveau des nègres est notablement plus foncé que celui des blancs.

A l'occasion de la présentation faite par M. Broca à la Société de biologie, M. Gubler exposa sommairement le résultat de ses recherches sur la coloration des centres nerveux chez les individus appartenant aux races blanches, et, à la suite de cette communication, il rédigea, pour la Société d'anthropologie, un mémoire dont M. le secrétaire donne lecture.

#### LECTURE.

**Sur la coloration noirâtre des centres nerveux chez les individus de race blanche, remarquables par l'abondance du pigment extérieur,**

PAR M. GUBLER.

Nous donnons ici une analyse de ce travail, qui sera publié dans les *Mémoires de la Société*. L'auteur ayant eu l'occasion, il y a quelques années, d'examiner le cerveau d'un nègre mort à la Charité dans le service de M. Rayer, et ayant constaté sur le cerveau la coloration

brunâtre dont on vient de parler, a eu l'idée de chercher si des modifications analogues ne se présenteraient pas chez les individus bruns des races blanches. En procédant par voie de comparaison, et en plaçant sur la même table des cerveaux provenant de sujets blonds et des cerveaux provenant de sujets très-bruns, il a pu constater que les substances cérébrales étaient plus pâles chez les premiers que chez les derniers. Il a répété cette observation assez souvent pour être convaincu que cette différence ne tient pas à des variétés individuelles, et qu'il y a vraiment une certaine connexité entre la couleur plus ou moins foncée des centres nerveux et l'abondance du pigment extérieur. Ce n'est pas seulement dans les substances cérébrales que se dépose chez les individus très-bruns la matière colorante; des dépôts analogues se retrouvent aussi quelquefois sur la pie-mère qui entoure la protubérance, et M. Gubler, en faisant cette remarque, a eu soin de ne pas s'en laisser imposer par les colorations pathologiques plus ou moins ardoisées qui se produisent quelquefois dans les membranes cérébrales. Il résulte de ces intéressantes recherches que le pigment ne se dépose pas seulement dans les parties exposées à la lumière.

M. BROWN-SÉQUARD rappelle à ce propos un travail publié dernièrement par M. Ehrmann dans les *Annales de Virchow* sur le pigment des membranes cérébrales chez les Malais. Cet auteur a vu dans la pie-mère, non-seulement du pigment grenu, mais encore des cellules pigmentaires. Il n'a pas parlé de la couleur des substances cérébrales; cette couleur ne l'a pas frappé, probablement parce qu'il n'a pas eu soin de confronter les cerveaux de Javanais avec les cerveaux d'Européens. A la suite du travail de M. Ehrmann, M. Virchow a ajouté qu'on trouve souvent des colorations pigmentaires sur la pie-



mère des blancs, et notamment autour de la moelle allongée; mais il n'a pas cherché, comme M. Gubler, à rattacher cette particularité à l'état du pigment dans le reste du corps.

La séance est levée à cinq heures.

---

8<sup>e</sup> SÉANCE. — 17 Novembre 1859.

Présidence de M. MARTIN-MAGRON.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE.

La Société a reçu : 1<sup>o</sup> *De la création, Essai sur la progression des êtres*, par M. Boucher de Perthes; Abbeville, 1841, cinq volumes in-12; 2<sup>o</sup> *Antiquités antédiluviennes; Réponse à MM. les antiquaires et géologues*, etc., par M. Boucher de Perthes; Amiens, 1859, in-8<sup>o</sup>.

M. Boucher de Perthes adresse, en outre, à la Société une lettre que nous reproduisons plus loin.

CANDIDATURES.

M. BOUDIN, médecin en chef de l'hôpital militaire de Vincennes, demande le titre de membre titulaire, en bénéficiant du premier article transitoire du règlement. Il est présenté par MM. Martin-Magron, Broca et Godard.

M. PÉRIER, médecin principal aux Invalides, demande également le titre de membre titulaire; il est présenté par MM. Martin-Magron, Broca et Godard.

M. ERN. LEMAITRE, avocat, présenté par MM. Martin-Magron, Béclard et Broca, demande le titre de membre associé national.

M. le docteur SIMONOT, ancien chirurgien de marine, présenté par MM. Morpain, Labrunie et Martin-Magron, demande le titre de membre associé national.

M. le docteur JACQUEMET, agrégé et chef des travaux anatomiques à la Faculté de médecine de Montpellier, présenté par MM. Godard, de Castelnau et Liégeois, demande le titre de correspondant national.

M. le professeur Michael Harry STAPLETON (de Dublin), examinateur au collège royal des chirurgiens d'Irlande, *senior surgeon* à Jervi's Hospital, présenté par MM. Béclard, Liégeois et Godard, demande le titre de membre associé étranger.

M. Th. Blizard CURLING (de Londres), membre de la Société royale, chirurgien de London's Hospital, présenté par MM. Godard, Broca et Martin-Magron, demande le titre de membre associé étranger.

Ces candidatures seront mises aux voix dans la prochaine séance.

#### ÉLECTIONS.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures inscrites dans la dernière séance. Sont nommés :

*Membres associés nationaux* : MM. HUON DE KERMADEC, Maximin LEGRAND, Marc SÉE ;

*Membres associés étrangers* : MM. DE BAER (à Saint-Pétersbourg), HANNOVER (à Copenhague), NOTT (à Mobile, Nord-Amérique) ;

*Correspondant national* : M. MAZÉ.

#### Reprise de la discussion sur l'antiquité de l'homme.

M. Boucher de Perthes (d'Abbeville) a adressé à M. le secrétaire la lettre suivante :

« D'après une lettre que je reçois de M. Geoffroy

Saint-Hilaire, j'ai lieu de croire qu'il a l'intention de communiquer lui-même à votre Société, dans la prochaine séance, quelques haches antédiluviennes que j'ai mises en dépôt chez lui.

« Je me dispose, aussitôt qu'un local convenable sera prêt, à envoyer à Paris ma collection dont je fais don à la France. Alors, comme il restera beaucoup de doubles, et qu'en ce moment même je fais pratiquer des fouilles, je me ferai un vrai plaisir d'offrir à la Société d'anthropologie un choix d'échantillons.

« En attendant, je vous envoie pour la Société deux exemplaires de ma *Réponse aux objections* qui ont été faites contre mes découvertes, plus les trois derniers volumes des Mémoires de la Société impériale d'émulation d'Abbeville, et un exemplaire de mon ouvrage intitulé : *De la création, essai sur la progression des êtres* (cinq volumes in-12). C'est dans le prospectus de ce dernier ouvrage, qui parut en 1838, que j'annonçai que si l'on trouvait quelque jour l'homme fossile, ou ses œuvres à défaut de ses os, ce devrait être dans les terrains tertiaires, notamment dans les dépôts diluviens, où les silex se trouvent mêlés aux ossements des grands mammifères. Les journaux du temps répétèrent cette sorte de prédiction qui, par suite des nombreuses recherches que j'ai faites depuis lors, s'est trouvée juste.

« C'est vers 1839 que j'ai commencé à trouver mes premières haches antédiluviennes, et, dès 1840, j'en ai présenté à plusieurs académiciens, et particulièrement à M. Alexandre Brongniart. La lettre du 31 octobre 1844, insérée à la page 23 du premier volume de mes *Antiquités celtiques*, en fait foi. Les communications que j'ai faites depuis lors à l'Académie des sciences se trouvent dans les *Comptes rendus* de cette Académie, t. XXIII, p. 355 (17 août 1846), puis p. 517 et 1040 du même

volume. Voir aussi les tomes XXIV, XXV et XXVI, p. 1062, 127, 223, 903, etc.

« J'ai extrait moi-même des bancs les haches (et les couteaux) plus d'une année avant que les ouvriers d'Abbeville en eussent découvert ou ramassé une seule ; j'ai eu bien du mal à leur apprendre à distinguer ces haches des silex bruts. Il en a été de même des ouvriers d'Amiens, qui n'ont commencé à connaître et à recueillir ces haches qu'en 1853, lorsque M. Rigollot, après être venu s'instruire lui-même à Abbeville, les eut dressés à cette recherche. On a dit qu'il n'y avait de ces haches qu'à Abbeville et à Amiens, parce que c'est là seulement qu'on a su les chercher ; mais je suis convaincu, et je l'ai dit depuis longtemps, qu'on en trouvera dans tous les dépôts ossifères du diluvium quand on les y cherchera avec persévérance, et qu'après en avoir mis des spécimens sous les yeux des ouvriers, on leur apprendra à les connaître.

« Agréez, etc.

« *Signé* : BOUCHER DE PERTHES. »

Abbeville, 9 novembre 1859.

**Présentation de plusieurs objets de l'industrie primitive.**

Après cette lecture, M. LEMERCIER dépose sur le bureau, de la part de M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, cinq haches ou couteaux en silex ; trois de ces objets proviennent de l'époque dite antédiluvienne ; les deux derniers appartiennent à l'époque celtique. En voici la description abrégée :

N° 1. — *Hache* trouvée en 1842, par M. Boucher de Perthes, dans une masse de sable faisant partie du diluvium et extraite, en sa présence, à 3 mètres de profon-

deur, à Menchecour-lès-Abbeville. Cet objet, long de 11 centimètres, large de 6 centimètres  $\frac{1}{2}$  et épais d'environ 2 centimètres  $\frac{1}{2}$  à sa partie centrale, présente la forme d'une lentille elliptique dont la circonférence décrit une ellipse bien régulière, et dont les deux faces seraient régulières aussi, n'étaient les nombreuses cassures qu'on y remarque de toutes parts. C'est un fragment de silex très-dur, dont la surface est d'un blanc jaunâtre. Cette hache est tranchante sur toute sa circonférence ; ses faces ne sont nullement polies ; elles sont hérissées de crêtes saillantes qui séparent les cassures ; néanmoins la hache paraît entière, les cassures étant le résultat du travail grossier de l'ouvrier qui a fabriqué cet objet. Voir *pl. I, fig. 1 et 2.*

N° 2. — *Hache* de même nature que la précédente, représentée en grandeur naturelle *pl. I, fig. 3.* Elle n'est pas elliptique : une de ses extrémités est conique, l'autre plus large constitue le tranchant. Cet objet a été trouvé en 1853 au Moulin-Grignon, près Abbeville, dans la couche du diluvium.

N° 3. — Couteau de même couleur et de même composition que les haches précédentes, trouvé à Manton, près Abbeville, en 1841, dans le diluvium. Cet objet, long de 13 centimètres  $\frac{1}{2}$ , large de 3 centimètres  $\frac{1}{2}$ , épais seulement de 7 à 8 millimètres dans sa partie la plus épaisse, est très-légèrement recourbé sur le plat. L'une de ses faces est parfaitement lisse, mais non polie ; elle a été taillée par une seule cassure ; l'autre face, représentée *pl. III, fig. 1*, a été taillée au moyen de plusieurs cassures qui viennent aboutir à une arête longitudinale. C'est au niveau de cette arête que le couteau a le plus d'épaisseur ; il va en s'amincissant jusqu'aux deux bords qui sont tranchants. L'un de ces bords est à peu près rectiligne, l'autre est un peu sinueux.

N° 4. — *Hache noire* en silex, trouvée en 1844 par M. Boucher de Perthes, à Marcadé, près Abbeville, *dans une sépulture celtique*. Cet instrument, représenté pl. II, fig. 2, a à peu près la même forme que la hache diluvienne n° 2; il est seulement plus petit et de couleur noire. Il a été taillé par percussion comme les objets précédents, et n'est nullement poli, car on aperçoit très-bien les arêtes qui séparent les cassures.

N° 5. — *Hache* trouvée par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire sur une grande route du département de Seine-et-Marne, dans un tas de silex et de graviers destinés à l'entretien de la route. Cet instrument, dont la forme et les dimensions annoncent l'origine celtique, présente du côté de la poignée quelques petites cassures, évidemment accidentelles, mais le reste de sa surface est parfaitement poli; sa couleur est d'un gris cendré, sa substance est très-dure et très-homogène, et, toutefois, sur l'une des faces, on aperçoit les restes d'une arborisation dendritique, que le poli n'a pas entièrement effacée.

Ces objets sont examinés attentivement par plusieurs membres de la Société, et M. Broca fait passer sous les yeux de ses collègues des planches extraites de l'ouvrage de M. Boucher de Perthes sur les *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, et représentant, les unes, la coupe des terrains où les objets ont été trouvés par M. Boucher de Perthes, les autres, divers objets ou ustensiles de l'époque celtique et de l'époque dite antédiluvienne.

M. DE CASTELNAU. Je dois dire tout d'abord que je n'ai aucune idée préconçue contre la doctrine de M. Boucher de Perthes; je suis même disposé à l'accueillir très-favorablement; car les idées de Cuvier sur la récente apparition de l'homme m'ont toujours paru fort contestables. Mais le désir de voir triompher une doctrine qui plait à l'esprit ne saurait nous dispenser de demander

des preuves rigoureuses. Or, à l'aspect des objets qui viennent de nous être présentés, je crois prudent de faire quelques réserves. Parmi ces objets, le seul qui soit parfaitement caractéristique d'un travail humain, c'est la hache n° 5, trouvée par M. Geoffroy Saint-Hilaire, et rapportée par lui, avec raison, à l'époque celtique. Il est même permis de se demander si cet objet qui n'a pas de manche, et qui se maniait comme un coin, mérite bien le nom de hache. Je contesterai à plus forte raison ce nom aux objets plus anciens, dont la forme toute différente s'éloigne bien plus encore de tout ce qu'on peut appeler une hache. Quant à ces derniers objets, qui proviennent du diluvium, j'avoue qu'ils ne me paraissent pas caractéristiques. Ces formes grossières, ces contours irréguliers, ces surfaces abruptes, rugueuses, écornées par ses fractures nombreuses, sont-ils bien le résultat d'un travail véritable, et ne peuvent-ils pas être attribués, avec tout autant de probabilité, aux chocs des silex voisins roulés dans le même torrent ? Parmi les innombrables fragments que ces chocs ont produit, il peut bien s'en trouver quelques-uns dont la forme rappelle plus ou moins celle des objets que les hommes ont façonnés plus tard, et qu'on désigne sous le nom de haches celtiques, sans qu'on soit autorisé à en conclure rigoureusement que ces fragments aient été taillés par une main humaine.

M. BAILLARGER. Je partage les doutes de M. de Castelnau, et je ferai les mêmes réserves que lui. Excepté sur la hache celtique, trouvée par M. Geoffroy Saint-Hilaire, je ne vois sur les objets qui nous sont présentés que des formes peu significatives, et je ne vois guère d'ailleurs quel usage on aurait pu faire de pareils instruments. Je m'associe également aux remarques faites par M. de Castelnau sur l'emploi inexact du mot *hache*. Une hache doit avoir un manche, et, à défaut de celui-ci,

on doit trouver du moins sur la grosse extrémité de la pierre taillée le trou destiné à le recevoir. Ce trou existe sur certains instruments celtiques qui méritent bien le nom de haches. Mais l'instrument trouvé par M. Geoffroy Saint-Hilaire ne présente aucune trace de ce trou. On le maniait comme un coin et non comme une hache.

M. BROCA. Le nom qu'on donne à ces objets est d'assez peu d'importance; il me semble toutefois qu'il y a lieu de le conserver. Je ne parlerai d'abord que des instruments de l'époque dite celtique, de ceux qui sont parfaitement authentiques, de ceux qu'on a trouvés, par exemple, dans les tombeaux. Quelques-uns, comme vient de nous le dire M. Baillarger, sont percés d'un trou pour le manche; ceux-là sont bien légitimement désignés sous le nom de haches. D'autres, dont la forme est d'ailleurs exactement semblable, ne présentent pas de trou; ils sont le produit d'un art moins avancé. Ce n'était pas chose facile, avant l'usage du fer, de creuser un trou à travers la pierre dure. Aussi les haches sans trou sont-elles beaucoup plus nombreuses que les autres. Il est probable qu'on les maniait souvent comme un coin; toutefois, les haches sans trou avaient quelquefois des manches en corne de cerf. Ces manches étaient de deux sortes: les uns formaient une espèce d'étui destiné à recevoir à frottement la grosse extrémité de la hache; les autres se composaient d'abord de l'étui précédent, puis d'une pièce qui pénétrait à angle droit dans l'extrémité de l'étui opposée à la pierre. Avec cette seconde forme de manche, l'instrument se maniait exactement comme nos haches de métal; je mets sous vos yeux la planche I de l'ouvrage de M. Boucher de Perthes sur les *antiquités celtiques*. Ces deux espèces de manches y sont représentées. C'est donc à juste titre qu'on donne le nom de haches aux coins de pierre de l'époque dite celtique.



Quant aux instruments du diluvium, ce n'est que par extension qu'on leur donne le nom de haches. Ceux qui nous sont présentés ont une forme telle qu'on ne voit pas comment un manche aurait pu s'y adapter. On peut se demander maintenant si ces instruments grossiers ont été réellement taillés de main d'homme, et le doute est permis sans doute lorsqu'on n'examine, comme nous le faisons aujourd'hui, qu'un petit nombre d'échantillons. Ce doute a été exprimé par beaucoup de personnes; mais tous les observateurs qui ont pris la peine d'aller visiter la collection de M. Boucher de Perthes sont revenus parfaitement convaincus. Ce qui les a frappés surtout, et ce qui a converti les plus sceptiques, c'est la répétition de la même forme sur plusieurs centaines de silex.

M. DE CASTELNAU. La conviction des autres ne saurait nous suffire, lorsque nous sommes appelés à nous prononcer sur une question aussi grave. Si je visitais toute la galerie de M. Boucher de Perthes, j'y trouverais peut-être des éléments de conviction; mais je répète que les spécimens placés sous nos yeux ne sont pas assez caractéristiques pour être acceptés sans réserve. On vient de nous parler de la répétition fréquente de certaines formes; je reconnais que lorsqu'une forme se reproduit un certain nombre de fois, avec une certaine régularité, il arrive un moment où il devient difficile d'attribuer ce résultat au hasard. Mais il faut avant tout savoir deux choses : 1° combien a-t-on trouvé d'objets de chaque forme? 2° dans quelle étendue de terrain les a-t-on trouvés? Nous ne pouvons guère nous faire une conviction sans être fixés sur ces deux points.

J'ajoute maintenant que si les silex en question ont été réellement taillés de main d'homme, cette race humaine devait être bien inférieure à toutes celles qui exis-

tent aujourd'hui. Une race qui n'aurait laissé d'autres traces de son industrie que ces objets grossiers et presque informes serait à peine supérieure aux singes. Il ne faudrait pas ajouter grand'chose à l'intelligence des gorilles pour les rendre capables d'en faire autant.

M. VERNEUIL. On nous disait tout à l'heure que le nombre des objets déposés dans la collection de M. Boucher de Perthes s'élevait à plusieurs centaines, et on n'a évidemment fouillé qu'une région très-circonsrite. Il me semble que cette excessive multiplicité dépose contre l'opinion de ceux qui considèrent les objets en question comme les produits de l'industrie humaine, à moins qu'on n'admette qu'il y ait eu une grande bataille sur le sol où on les a trouvés. Or, les grandes batailles supposent de grandes nations, et les grandes nations ne se forment qu'à la faveur d'une civilisation déjà avancée. Le nombre considérable des objets en silex qu'on a trouvés dans un espace assez restreint, et la forme grossière de ces objets, tendraient donc à les faire regarder comme des éclats produits par le hasard, surtout si l'on trouvait à côté d'eux d'autres fragments plus irréguliers, et dus bien manifestement à des chocs fortuits.

M. LAGNEAU. M. Boucher de Perthes a fait représenter dans son livre des *Antiquités celtiques et antédiluviennes* des objets en silex de formes très-variées; il y en a de très-irréguliers, qui ne diffèrent pas des fragments brisés par des chocs fortuits, et qui ont très-bien pu résulter de la collision réciproque des cailloux du diluvium. Mais il en est d'autres qui ont plus de valeur, et dont il serait peut-être difficile de contester l'authenticité. Si l'on ne tient compte que de ceux-là, le nombre des objets trouvés dans un espace donné diminue notablement, et l'objection de M. Verneuil perd une partie de sa force. J'ajoute que les conditions qui ont pu rassem-

bler un grand nombre d'objets dans un espace restreint sont tout à fait inconnues; mais l'étude des ossements fossiles fournit des exemples qui rendent la chose fort admissible. Ainsi, M. Spring a trouvé dans les environs de Namur des ossements humains réunis en grand nombre dans une brèche osseuse dont un seul fragment, de la grosseur d'un pavé ordinaire, contenait cinq mâchoires humaines. Si les débris du corps de l'homme ont pu se rassembler en si grand nombre dans un si petit espace, il n'est pas impossible que les produits de son industrie aient pu se trouver réunis de la même manière.

M. BERTILLON. A première vue, j'ai été tenté de partager les doutes de M. de Castelnau; mais un examen plus attentif me fait revenir de cette première impression. Je trouve au contraire, maintenant, que, malgré les aspérités irrégulières de la surface, ces objets présentent une forme générale qui est l'indice d'un véritable travail. J'appelle spécialement votre attention sur la hache n° 1. Si on fait abstraction pour un moment des rugosités superficielles, on voit que la circonférence de cette hache décrit une courbe elliptique régulière; on voit, en outre, que ses deux surfaces sont convexes et symétriques, comme celles d'une lentille. L'épaisseur maximum correspond exactement au centre de l'ellipse, et de là l'instrument va en s'amincissant graduellement et de tous côtés jusqu'aux bords qui constituent un tranchant elliptique. J'ai vu bien des silex cassés au hasard, soit par la main de l'homme, soit par toute autre action violente, et je n'en ai jamais vu dont la forme pût être comparée à celle-ci. Certes, si cet objet était poli, il pourrait être mis en parallèle avec les objets les mieux travaillés des époques ultérieures. Notez que cette forme particulière n'existe pas seulement sur une hache, mais sur un grand nombre, et le nom pittoresque de *langues de chat*,

que les ouvriers mineurs ont inventé pour désigner ces objets, prouve bien qu'ils ont été frappés de la régularité de leurs contours ovales, et de la répétition fréquente des mêmes formes. L'objection tirée de l'état rugueux des surfaces des haches du diluvium me paraît tout à fait sans valeur. Les premiers hommes, pour façonner leurs instruments de silex, ne possédaient aucun des engins métalliques dont on ne peut se passer lorsqu'on veut polir la pierre dure. Ils en étaient réduits à heurter la pierre contre la pierre, et enlevaient ainsi de petits éclats jusqu'à ce que l'objet travaillé eût la forme voulue. La nature de ce travail d'industrie primitive se reconnaît parfaitement sur la hache n° 1. Les crêtes saillantes de la surface séparent des dépressions peu profondes qui présentent tous les caractères d'une cassure, et toutes ces cassures, assez semblables les unes aux autres, sont disposées de manière à amincir graduellement le silex jusqu'à sa circonférence tranchante. L'art de polir la pierre a été le résultat de perfectionnements ultérieurs, qui ont certainement été très-tardifs ; car la hache n° 4, qui a été trouvée par M. Boucher de Perthes dans une sépulture celtique, et dont l'authenticité dès lors ne peut être méconnue, présente encore une surface rugueuse, et paraît avoir été taillée par simple percussion, comme les objets du diluvium. Il y a certainement, au point de vue de l'industrie, beaucoup moins de différence entre la hache n° 1 du diluvium et la hache celtique n° 4, qu'entre celle-ci et la hache polie trouvée par M. Geofroy Saint-Hilaire.

M. TRÉLAT. Je voulais faire les mêmes remarques que M. Bertillon, et comme lui je suis frappé de la régularité des contours de la hache n° 1 et de la symétrie des deux surfaces ; comme lui, je pense qu'un instrument de pierre dure ne pouvait être taillé qu'au moyen de la percus-

sion du silex sur le silex, lorsque les hommes ignoraient l'usage des métaux.

M. LAGNEAU. Je ne conteste pas la signification de *tous* les objets décrits ou représentés par M. Boucher de Perthes ; j'ai dit que beaucoup de ces objets sont tout à fait insignifiants, mais je pense qu'il y en a de très-caractéristiques, et il serait d'un haut intérêt de déterminer l'époque où vivait la race d'hommes qui a fabriqué les haches d'Abbeville et de Saint-Acheul. Elle est certainement antérieure à l'époque celtique, et il s'agirait de savoir si elle est antérieure aussi à la race dite aborigène, qui a précédé les Gaels et les Celtes dans l'Europe occidentale. La race des anciens Bretons, dont les ethnologues anglais ont trouvé les traces dans le sol des îles britanniques, et que le docteur Ware, d'Edimbourg, d'après un passage de Tacite, et d'après quelques autres documents, considère comme d'origine ibérienne, a été supplantée ou détruite par les Celtes. Est-ce à cette race antique, qui, selon toute probabilité, a occupé aussi le nord de la France, qu'il faut attribuer les haches du diluvium ? N'est-ce pas plutôt à quelque race plus ancienne encore, comme celle dont les crânes étroits, à angle facial très-aigu, ont été trouvés par M. Spring dans les environs de Namur ?

M. DE CASTELNAU. Je ferai encore une observation sur le degré d'intelligence que suppose la fabrication des haches du diluvium, si ces haches sont dues à un travail humain. Je reconnais avec M. Bertillon que ces objets, ayant été fabriqués sans le secours des instruments métalliques, n'ont pu être taillés que par des chocs plus ou moins méthodiques ; mais ce moyen grossier, entre les mains d'une race intelligente, aurait certainement produit des résultats beaucoup plus parfaits. Souvenons-nous de l'époque qui a précédé l'emploi des fulminates,

et où les fusils et les pistolets étaient armés d'une pierre. C'était par le moyen de la percussion qu'on taillait les pierres à fusil ; on leur donnait une forme parfaitement fixe, et cet art passager était promptement arrivé à la perfection. Aujourd'hui encore beaucoup de peuplades sauvages, qui ignorent l'usage des métaux, fabriquent des objets de pierre qui sont des chefs-d'œuvre d'art, en comparaison de ceux qu'on trouve dans le diluvium. Je persiste donc à dire que si les silex qu'on nous présente ont été taillés par des hommes, ceux-ci devaient certainement appartenir à une race tout à fait inférieure.

M. BROCA. Je répondrai d'abord à l'objection de M. Verneuil. Je suis moins surpris que lui du grand nombre de haches que M. Boucher de Perthes a pu rassembler. Ce n'est pas, comme on a paru le croire, dans un espace très-restreint, que ces haches ont été trouvées. Il y a vingt ans que M. Boucher de Perthes a commencé sa collection. Il a exploré spécialement les environs d'Abbeville ; mais il ne s'en est pas tenu là. Il a suivi les travaux du génie civil dans tout le département de la Somme et dans plusieurs départements voisins ; il a exploré les tranchées des chemins de fer ; il a fait faire à ses frais des fouilles nombreuses et très-étendues. Ce renseignement donne une tout autre face à la question. J'ajoute, comme M. Lagneau, et comme M. Pouchet, qu'il y a dans la collection de M. Boucher de Perthes beaucoup d'objets d'origine contestable ; si on les en retranchait, cela diminuerait d'autant la difficulté. Mais il y a un motif qui me porte à croire que beaucoup de ces objets, dont la forme est peu caractéristique, ont pu être néanmoins taillés par la main de l'homme. Il y a, à l'origine de toutes les races et de toutes les nations, une longue et ténébreuse période, antérieure aux temps historiques, et qu'on a appelée avec juste raison *l'âge de*

*pierre.* A cette époque, où, faute d'instruments et faute de connaissances, on n'avait pu défricher le sol, la terre était couverte de forêts peuplées d'animaux malfaisants et terribles. L'usage des métaux était inconnu. Obligés de lutter sans cesse pour se défendre contre les bêtes féroces et pour conquérir leur proie, les hommes ne pouvaient se procurer d'autres armes que des bâtons et des massues ; c'était avec des branches d'arbre qu'ils construisaient leurs cabanes. Enfin, lorsqu'ils combattaient les uns contre les autres, c'était encore avec des armes de bois. Mais pour couper de grosses branches d'arbre, pour les façonner de manière à en tirer le meilleur parti possible, il fallait une matière tranchante plus dure que le bois : ce fut le silex. C'était probablement le principal usage des haches du diluvium ; elles servaient sans doute aussi à une foule de petits usages journaliers, comme les couteaux que chacun de nous porte dans sa poche ; mais à proprement parler, ce n'étaient pas des armes ; ce n'était pas avec cela qu'on pouvait combattre, et on ne doit pas s'attendre à trouver à ces premiers instruments de pierre les formes fixes et régulières des engins de chasse ou de guerre. Quand un sauvage de ce temps-là voulait couper une branche, il heurtait deux silex l'un contre l'autre, jusqu'à ce que l'un d'eux eût un bord plus ou moins tranchant ; puis, quand ce tranchant était émoussé, il jetait son silex et en taillait un autre, parce qu'il ne possédait aucun moyen capable d'aviver le premier tranchant. Il ne fallait pas faire beaucoup d'ouvrage pour user ainsi plusieurs haches en quelques heures, et quand une famille ou une tribu avait achevé la construction d'une cabane ou les préparatifs d'une chasse, le sol était jonché d'un grand nombre de haches ou de couteaux désormais inutiles. Les haches elliptiques et lenticulaires, tranchantes sur toute leur circonférence,

comme la hache n° 1, sont le résultat d'un art déjà moins imparfait. Cette forme était probablement destinée à donner plus d'étendue au tranchant, ce qui permettait de frapper avec efficacité un plus grand nombre de coups sans changer d'instrument. Mais même à cette époque plus avancée, où quelques hommes, les chefs peut-être, possédaient des haches ainsi perfectionnées, il est fort probable que l'usage des premières haches plus irrégulières, et beaucoup plus faciles à fabriquer, ne fut pas abandonné. J'ajoute que les haches elliptiques, malgré l'étendue de leur tranchant, ne pouvaient pas servir longtemps, et que chaque homme dans sa vie en devait user un très-grand nombre. Tout ceci est extrêmement hypothétique ; mais je ne le donne que comme une hypothèse, pour montrer qu'il n'est pas impossible d'expliquer d'une part la grande variété de formes des objets du diluvium, d'autre part le nombre très-considérable des objets qu'on peut trouver dans un espace donné.

D'ailleurs, il ne faut pas croire que le nombre de ces haches soit aussi considérable qu'a paru le penser M. Verneuil. On en a sans doute découvert beaucoup, notamment dans les gravières de Saint-Acheul et dans les environs d'Abbeville ; mais les ouvriers mineurs qui les ont recueillies ont remué depuis vingt ans d'énormes masses de terrain. M. Pouchet nous a dit que, malgré l'appât d'une bonne récompense, les ouvriers de Saint-Acheul ne purent lui montrer qu'au bout de cinq jours une hache encore engagée dans le diluvium. Or, en cinq jours, dans une gravière en pleine activité, on enlève une quantité considérable de matériaux. MM. Preswich et Flower ont été obligés aussi, comme M. Pouchet, d'attendre plusieurs jours dans le même but.

Je suis disposé à admettre, comme M. de Castelnau, que la race anté-historique, dont M. Boucher de Perthes



a découvert les traces, était bien inférieure à celles qui lui ont succédé, et peut-être même inférieure à toutes les races actuelles, quoiqu'il soit difficile de concevoir une race humaine inférieure aux Tasmaniens, aux Australiens et aux Aïgas des Philippines. Il est digne de remarque, en effet, que les crânes humains plus ou moins fossiles qu'on a trouvés en Europe, dans des terrains déjà anciens, au-dessous de l'étage moderne, appartiennent pour la plupart à des races prognathes, bien inférieures à celles qui ont occupé l'Europe depuis l'âge historique. Le crâne fossile trouvé en 1844, par M. Aymard, sur le mont Denise, près du Puy-en-Velay, présente, il est vrai, des formes caucasiques ; mais les crânes découverts aux environs de Baden, dans l'archiduché d'Autriche, offrent les caractères du type africain, et ceux qu'on a trouvés sur les bords du Rhin et du Danube se rapprochent des crânes des Caraïbes. Les hommes fossiles de M. Spring, dont M. Lagneau nous parlait tout à l'heure, n'ont pu être comparés à aucune des races actuelles. Je rappelle que ces ossements humains ont été découverts dans le mont Chauveau, province de Namur, à 40 mètres au-dessus du lit de la Meuse. Voici la description de ces débris, telle que M. Spring l'a donnée : Crâne très-petit d'une manière absolue ; très-petit également lorsqu'on le compare au développement considérable des mâchoires ; front fuyant, temporaux aplatis, narines larges, arcades dentaires très-volumineuses, inclinées en avant, et supportant des dents obliques ; angle facial d'environ 70 degrés. Les os des membres sont peu développés en longueur et paraissent indiquer une taille égale tout au plus à celle des Lapons. J'ajoute que cette race ne peut être comparée à la race des Hyperboréens actuels, qui ont la tête grosse, globuleuse et les dents verticales. C'est donc une race aujourd'hui éteinte,

selon toutes probabilités, et la petitesse du crâne, ledéveloppement des mâchoires, le prognathisme, sont des caractères évidents d'infériorité. Il est donc probable que les hommes antérieurs à la formation des couches du diluvium, plus anciens sans doute que ceux dont M. Spring a trouvé les ossements, étaient d'une race au moins aussi inférieure, et cette considération s'ajoute à plusieurs autres, pour me faire admettre l'opinion de M. de Castelnau sur la grande infériorité de ces hommes primitifs ; mais j'avoue que, si j'en étais réduit à la seule inspection des haches du diluvium, je ne me croirais pas autorisé à adopter cette manière de voir. Je trouve, au contraire, comme M. Bertillon, que la hache n° 1 est aussi parfaite qu'on puisse l'attendre de l'homme le plus intelligent, privé du secours des métaux.

L'art de tailler et surtout de polir la pierre est un art beaucoup plus avancé que ne parait le croire M. de Castelnau. Il faut une longue suite de siècles pour qu'une race, quelque intelligente qu'on la suppose, parvienne à ce degré d'industrie. Le fer seul peut vaincre aisément la résistance du silex ; mais le fer, si abondant dans la nature, est presque partout à l'état de combinaison, et il y a d'immenses contrées où on n'en trouverait pas un gramme à l'état libre. Pour l'extraire de ses minerais, pour l'obtenir en grande quantité, pour en faire un métal usuel, il faut disposer de moyens puissants. Aussi voit-on dans l'histoire primitive que le cuivre et l'or ont partout précédé le fer. L'or, trop rare, surtout dans l'ancien monde, pour fournir des instruments de travail, ne figure guère que comme ornement ; c'est le cuivre pur, ou à l'état d'airain, c'est-à-dire allié à l'étain, qui est employé à la confection des armes et des divers ustensiles. Aussi trouve-t-on partout après l'*âge de pierre*, et avant l'*âge de fer*, une époque intermédiaire connue

sous le nom d'*âge de cuivre*. Du temps d'Homère, les Grecs étaient encore dans l'âge de cuivre. Le fer ne figure dans l'*Illiade* que comme un métal rare et exceptionnel, provenant probablement de quelque nation étrangère. Tous les engins de guerre sont en cuivre, la pointe des lances est en airain, l'or et l'argent figurent dans les boucliers et autres armes défensives, et le fer paraît presque sans utilité. Cette remarque appartient, je crois, à M. Littré. Dans l'âge de cuivre, on pouvait à la rigueur tailler la pierre tendre, mais on ne pouvait ni sculpter ni polir la pierre dure. Pallas, au dernier siècle, a découvert en Sibérie, sur les bords de l'éniséï, non loin de Krasnojarsk, dans le Schlangenberg ou montagne des Serpents, des mines très-anciennes, creusées par des hommes qui ne connaissaient pas l'usage du fer. Il a recueilli dans ces mines des coins, des hoyaux et des maillets de cuivre ; il y avait aussi de gros marteaux de pierre. Dans des sépultures de la même région, Pallas a trouvé des couteaux, des poignards et des têtes de flèches en cuivre. Il y avait aussi quelques ornements en or, mais pas un seul instrument de fer. Voilà donc un peuple arrivé avant les temps historiques à une civilisation assez avancée, et pourtant on n'a découvert dans la région qu'il habitait, et qui depuis les temps historiques n'a porté que des nomades presque sauvages et sans industrie, on n'a découvert, dis-je, dans cette région, aucune pierre sculptée ou taillée, aucune construction en pierre, aucune ruine. On s'est demandé si ce n'était pas parce que ce peuple vivait à l'état nomade, comme ceux qui lui ont succédé. Mais les nomades ne creusent pas de mines et ne connaissent pas l'industrie sédentaire qui consiste à forger et à façonner les métaux. Ce peuple n'était donc pas nomade. Où habitait-il ? Sans doute dans des maisons de terre ou de bois que le temps a en-

tièrement détruites, car s'il eût habité des maisons de pierre taillée, il en resterait des traces dans le sol. Ce peuple ne savait donc pas, ou plutôt ne pouvait pas tailler la pierre, parce qu'il ne possédait pas le fer, quoiqu'il connût le cuivre. Dès lors, il ne faut pas s'étonner de la grossièreté des instruments de silex qu'on trouve dans le diluvium; on n'est pas autorisé à en conclure que les hommes qui les ont fabriqués fussent presque sans intelligence, mais seulement qu'ils ne savaient pas extraire le fer. Si l'on débarquait dans une île déserte une troupe d'Européens nus et sans armes, quand même ces hommes connaîtraient toutes nos sciences d'application, ils seraient fort embarrassés pour construire des objets plus parfaits que ceux du diluvium. Le Robinson de la légende finit par bâtir une forteresse en bois et creuser un canot; mais il avait des armes à feu et tous les instruments du charpentier. Le véritable Robinson, Alexandre Selkirk, avait aussi des instruments de fer et des armes à feu, puis il les perdit et ne sut même pas se faire d'autres armes avec des instruments de pierre.

M. DE CASTELNAU. Je pense que M. Broca ne fait pas assez de cas de l'intelligence des individus de sa propre race, et je maintiens qu'une race un peu intelligente, dans quelque situation qu'elle fût placée, produirait bien vite des instruments infiniment plus parfaits que les haches du diluvium. Les hommes qui ont fabriqué ces haches ne vivaient pas seuls, ne travaillaient pas seuls, et là où les hommes sont rassemblés, l'invention marche vite, pourvu qu'ils ne soient pas d'une race trop inférieure. Ce qui me frappe le plus dans l'examen de ces silex, c'est moins la grossièreté du travail que le peu d'efficacité de l'instrument; je me demande ce qu'on pouvait faire avec de pareils ustensiles, et il fallait avoir peu d'idée pour s'en tenir là, lorsqu'on aurait pu bien

plus facilement se procurer des instruments beaucoup plus utiles. Il y avait alors dans le même pays des bœufs, de grands cerfs et des éléphants ; les cornes et les dents de ces animaux auraient fourni à peu de frais des instruments bien plus forts et bien plus faciles à manier que ces haches. Relativement à l'exemple des premiers habitants de la Sibérie, dont M. Broca vient de nous parler, et qui, faute de savoir tailler la pierre, ne pouvaient, suivant lui, bâtir des maisons, je ferai remarquer qu'il n'est pas nécessaire de tailler des pierres pour bâtir, et qu'avec de la terre, du bois, des pierres brutes on peut très-bien construire des murailles, comme le font aujourd'hui encore beaucoup de nos paysans.

M. BROCA répond que de pareilles constructions ont peu de durée ; en s'écroulant, elles ne laissent dans le sol que des moellons informes, et au bout d'un grand nombre de siècles, il ne reste aucune trace caractéristique d'un travail humain. Il admet volontiers que les Sibériens primitifs bâtissaient ainsi leurs demeures. Il n'a pas prétendu qu'ils n'eussent pas de maisons. Il a dit seulement qu'ils ne savaient pas tailler la pierre.

M. BAILLARGER. Il paraît résulter de la discussion que quelques-uns des silex du diluvium portent réellement les traces d'un travail humain. Cette notion par elle-même offre déjà un grand intérêt ; mais ce qui est le plus intéressant pour nous, c'est d'apprécier autant que possible l'état intellectuel et social des hommes qui ont exécuté ce travail si simple et si grossier. Il m'a paru dès le commencement que cette race devait être très-inférieure au physique et au moral. On sait qu'aujourd'hui encore les races les plus inférieures, sous le rapport intellectuel et social, ont pour la plupart moins de vigueur physique que les autres, et plusieurs d'entre elles sont dans un état voisin de celui qui chez nous constitue

le crétinisme ; car la débilité physique marche en général de front avec la débilité intellectuelle. Les renseignements précis que M. Broca vient de nous donner sur les hommes dont M. Spring a retrouvé les ossements près de Namur, permettent d'affirmer que cette race était très-inférieure, voisine même du crétinisme et de l'imbécillité. La petitesse de la taille, l'exiguïté du crâne, le grand développement des mâchoires, concourent à le prouver. Cette race n'existe plus en Europe, il est probable même qu'il n'y a plus nulle part de race aussi inférieure que celle-là, mais il naît encore de temps en temps, parmi les races actuelles, même les plus supérieures, des individus qui offrent les mêmes caractères physiques, la petitesse du crâne, le volume relativement considérable des os de la face ; leur taille reste très-exiguë, leurs membres sans vigueur, et leur intelligence ne s'élève guère au-dessus de celle d'un jeune enfant. Ces individus portent le nom de *microcéphales*, lorsque tous les caractères que je viens d'indiquer sont très-prononcés. Je me propose de communiquer bientôt à la Société le résultat de mes études sur cet état singulier qui reproduit en quelque sorte, au sein des races actuelles, le type des races plus inférieures qui ont disparu aujourd'hui.

La suite de la discussion est renvoyée à la prochaine séance.

La séance est levée à cinq heures.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

9<sup>e</sup> SÉANCE. — 1<sup>er</sup> Décembre 1859.

Présidence de M. MARTIN-MAGRON.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE.

M. Boucher de Perthes fait don à la Société des trois derniers volumes des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville*, comprenant les travaux de cette Société depuis 1845 jusqu'à nos jours.

M. le docteur Barthélemy Benoît, chirurgien de première classe de la marine, annonce qu'il est sur le point de partir pour le Sénégal, et prie la Société de lui donner des instructions relatives aux recherches anthropologiques qu'il se propose de faire pendant son séjour dans cette colonie. Une commission composée de MM. Geoffroy Saint-Hilaire, de Castelnau et Broca, est chargée de rédiger les instructions demandées par M. Barthélemy Benoît.

CANDIDATURES.

M. le docteur Gonzalès VELASCO, directeur des musées de la Faculté de Madrid, présenté par MM. Godard, Trélat et Liégeois, demande le titre de membre associé étranger.

M. le docteur BARTHÉLEMY BENOÎT, présenté par MM. Godard, Bertillon et Lagneau, demande le titre de correspondant national.

ÉLECTIONS.

Il est procédé à un vote sur les candidatures inscrites dans la dernière séance. Sont nommés :

*Membres titulaires* : MM. BOUDIN, PÉRIER ;

*Membres associés nationaux* : MM. LEMAITRE, SIMONOT;

*Membres associés étrangers* : MM. Blizard CURLING, à Londres, STAPLETON à Dublin;

*Correspondant national* : M. JACQUOMET, à Montpellier.

#### ÉLECTION DU COMITÉ DE PUBLICATION.

M. LE PRÉSIDENT pense que le moment est venu de s'occuper de la publication du premier fascicule des *Mémoires*, et propose de nommer aujourd'hui au scrutin le comité de publication. Cette proposition est adoptée. La Société procède immédiatement à un scrutin de liste.

Votants, 19. MM. LEMERCIER, DARESTE et BROCA obtiennent chacun 18 voix ; MM. GRIMAUD de CAUX, BERTILLON et BROWN-SÉQUARD chacun une.

En conséquence, MM. LEMERCIER, DARESTE et BROCA sont nommés membres du comité de publication. Ce comité restera en fonctions jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1861.

M. LE PRÉSIDENT annonce que les nécessités de l'ordre du jour ne permettent pas de continuer aujourd'hui la discussion sur les débris de l'industrie primitive. Cette discussion est remise à la prochaine séance.

#### Sur la forme du crâne des Romans Rhétiques,

PAR M. DE BAER.

M. DARESTE donne l'analyse suivante du Mémoire en langue allemande que M. de Baër, de Saint-Pétersbourg, a adressé à la Société dans la séance du 3 novembre : Il existe dans le canton des Grisons, aux environs de Coire, et dans les montagnes qu'on désignait autrefois sous le nom d'Alpes Rhétiques, une race d'hommes particulière, aussi différente de celles qui l'entourent que peuvent l'être les Basques des Pyrénées. Ils portent le



nom de Romans, qui leur a été donné à cause de leur langage. D'après les recherches récentes des Allemands sur l'origine des Etrusques, on avait admis que les anciens Etrusques étaient descendus des Alpes Rhétiques. Plusieurs textes anciens semblaient l'indiquer; en outre, quelques archéologues modernes, ayant cherché à déchiffrer d'antiques inscriptions en langue étrusque, ont cru reconnaître quelque analogie entre certains mots de cette langue et les noms que portent encore aujourd'hui certaines localités dans le pays occupé par les Romans. On en avait conclu que les Romans actuels descendaient en ligne directe de la race qui fut jadis la souche même du peuple étrusque. Mais cette conclusion, basée sur la linguistique, se trouve en contradiction absolue avec les faits anatomiques, qui doivent toujours tenir le premier rang dans les questions d'anthropologie.

On sait que le professeur Retzius, de Stockholm, a divisé les crânes des diverses races en deux groupes principaux : les crânes longs ou *dolichocéphales*, dont le diamètre antéro-postérieur est beaucoup plus considérable que le diamètre transversal, et les crânes courts ou *brachycéphales*, dont le diamètre transversal est presque aussi long que l'autre. On trouve dans les couches profondes du sol de l'Europe centrale et occidentale des crânes attestant que cette partie du globe a été occupée autrefois par des races brachycéphales; mais les populations actuelles des mêmes régions ont le crâne dolichocéphale, et on croyait jusqu'ici que cette règle était sans exception. Or, M. de Baër, en visitant le musée anatomique de Bâle, fut surpris d'y trouver un crâne brachycéphale étiqueté *crâne de Grison*. Il se demanda si cette forme était purement individuelle, ou si c'était un caractère de race. Il fit donc une exploration dans le pays des Grisons, et, parvenu au milieu des Romans,

dans la région des anciennes Alpes Rhétiques, il reconnut que ce peuple tout spécial appartenait à une race brachycéphale.

Les Romans ne sont donc pas de la même race que les Etrusques, puisque les crânes des anciens tombeaux étrusques, étudiés par M. de Baër, et déjà connus avant lui, sont dolichocéphales, comme ceux des anciens Romains, des Celtes, des Germains, etc., dont les descendants forment aujourd'hui la plus grande partie de la population de l'Europe occidentale.

M. de Baër croit que les montagnards des Alpes Rhétiques sont les restes de la race brachycéphale qui occupait l'Europe avant l'arrivée des races dolichocéphales. D'après le peu de renseignements qu'il a pu recueillir sur les Basques, il est porté à croire que ce peuple, si distinct de ceux qui l'entourent, est également brachycéphale. Mais cette opinion ne repose que sur l'étude d'un seul crâne, appartenant au professeur Retzius, de Stockholm. M. de Baër espérait trouver à Paris des documents plus complets ; mais par malheur il n'y a pas un seul crâne de Basque dans nos musées. C'est une lacune qu'il importe de combler promptement. Si l'opinion de M. de Baër se confirme, les Basques et les Romans Rhétiques devront être considérés comme les derniers restes de la race qui a précédé les Celtes dans l'Europe occidentale, et pourront se rattacher, soit aux Lapons, soit aux Finnois, qui sont également brachycéphales.

#### LECTURE.

##### **Anthropologie de l'Afrique australe.**

M. BERTILLON commence la lecture d'un travail analytique et critique sur les renseignements anthropolo-

giques qui ont été recueillis par M. Livingstone dans l'Afrique australe, et qui sont dispersés çà et là dans la dernière publication de ce voyageur.

La suite de cette lecture est renvoyée à une prochaine séance.

La séance est levée à cinq heures.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

40<sup>e</sup> SÉANCE. — 15 Décembre 1859.

Présidence de M. MARTIN-MAGRON.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE.

Lettres de remerciement de MM. Lemaitre, Curling (de Londres), Stapleton (de Dublin), et Jacquemet (de Montpellier), à l'occasion de leur récente nomination.

M. FOLLIN fait don à la Société d'une thèse soutenue récemment à la Faculté de médecine de Paris, par M. J.-B. Rousseau, et intitulée : *Des caractères distinctifs de l'espèce humaine* ; Paris, 1859 ; in-4<sup>o</sup> (renvoyée à l'examen de M. Martin-Magron).

M. BROCA fait don à la Société des thèses suivantes, qui ont été soutenues à la Faculté de médecine dans ces dernières années :

Anselme. *Essai de topographie médicale sur la ville de Bougie et sur le pays kabyle limitrophe* ; 1855 (commissaire, M. Périer).

Vinçon. *Topographie médicale de la Nouvelle-Calédo-*

*nie et de l'île des Pins*; 1858 (commissaire, M. Huon de Kermadec).

Beauville Claverie. *De l'action physiologique et pathologique des climats chauds sur l'homme*; 1859 (commissaire, M. Boudin).

Gagniard. *Topographie médicale du Morvan avalonnais*; 1859 (commissaire, M. Boudin).

Lestrille. *Essai médical sur le comptoir du Gabon*; 1859 (commissaire, M. Simonot).

#### CANDIDATURE.

M. Robert Knox, d'Edimbourg, actuellement en résidence à Hackney, près Londres, exprime le désir de faire partie de la Société d'anthropologie, à laquelle il se propose de présenter prochainement un travail sur l'ethnologie de l'Afrique. MM. Boudin, Broca et Périer proposent de lui conférer le titre de membre associé étranger. Cette candidature, régulièrement inscrite aujourd'hui sur le grand registre, sera mise aux voix dans la prochaine séance.

#### ÉLECTIONS.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures inscrites dans la dernière séance. Sont nommés :

*Membre associé étranger* : M. VELASCO, à Madrid;

*Correspondant national* : M. BARTHÉLEMY BENOÎT, au Sénégal.

#### Reprise de la discussion sur les débris de l'industrie primitive.

M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, en présentant de nouveau les objets en silex examinés par la Société dans la séance

du 17 novembre, dépose sur le bureau plusieurs autres objets en silex, les uns diluviens, les autres celtiques, provenant de la collection de M. Boucher de Perthes. Parmi ces objets nous signalerons les suivants :

N° 6. — *Hache* elliptique trouvée en 1843 par M. Boucher de Perthes au moulin Grignon, près Abbeville. Cet objet gisait dans le diluvium, à 4 mètres de la surface du sol. Il est presque identiquement semblable à la hache n° 1 (voir p. 60), mais il est un peu plus long ; du reste il est de même couleur jaunâtre et de même nature. Ses faces présentent un grand nombre de facettes taillées par percussion et séparées par des arêtes peu saillantes. Il est représenté en grandeur naturelle sur la figure 1 de la planche II.

N° 7. — *Hache brune* elliptique, de même forme que les haches n°s 1 et 2, taillée également par percussion, et leur ressemblant de tout point, si ce n'est qu'elle est brune, et qu'elle est plus grande ; elle a 18 centimètres de long sur 8 centimètres de large. Cet objet a été trouvé en 1841, près d'Abbeville, dans le diluvium.

N° 8. — *Couteau noir*, trouvé en 1838 à Portelette, près Abbeville, dans une sépulture celtique. Cet instrument ressemble d'une manière frappante, sauf la couleur, au couteau diluvien n° 3 (voir p. 61) ; il est seulement beaucoup moins long. Il est représenté en grandeur naturelle, pl. III, fig. 2. L'une de ses faces, taillée par une seule cassure, est lisse mais non polie ; l'autre face, représentée sur la figure, présente une arête dorsale sur laquelle viennent se rendre plus ou moins obliquement les autres arêtes résultant des cassures secondaires. Les deux bords de ce couteau sont tranchants.

N° 9. — *Couteau diluvien* de couleur grise, représenté en grandeur naturelle sur la figure 2 de la planche III. L'une de ses faces, taillée au moyen d'une seule cassure,

est parfaitement lisse et un peu concave ; l'autre présente, comme sur les autres couteaux n° 8 et n° 3, une arête longitudinale principale où viennent aboutir les cassures secondaires. Les deux bords sont tranchants, mais ce tranchant est plus épais que sur les autres couteaux, car l'instrument, malgré sa petitesse, a 1 centimètre d'épaisseur maximum au niveau de son arête dorsale. Cet objet a été trouvé par M. Boucher de Perthes à Menchecour-lès-Abbeville, dans le diluvium, à 6 mètres 1/2 de profondeur.

M. BROCA. Les objets qui nous sont présentés aujourd'hui, notamment les haches elliptiques n° 6 et 7, me paraissent de nature à dissiper en grande partie les doutes que pouvaient conserver quelques-uns de nos collègues sur l'origine des objets examinés dans l'avant-dernière séance. Il est évident, en effet, qu'il y a identité presque complète entre les haches n° 2, n° 6 et n° 7, trouvées toutes les trois dans le diluvium. Or, s'il est à la rigueur possible que des chocs fortuits donnent naissance à un fragment de silex d'une forme un peu régulière, cette interprétation n'est plus possible lorsqu'on voit la même forme se reproduire sur d'autres silex trouvés dans le même terrain. Il est certain, d'ailleurs, que l'absence de poli ne peut être considérée comme une preuve négative, puisque la hache n° 4, qui provient d'une sépulture celtique et qui est parfaitement authentique, a été également taillée par percussion, et n'a été nullement polie. Je ferai la même remarque sur les couteaux. Le couteau n° 1, qui nous a déjà été présenté, m'avait laissé quelques doutes, mais ces doutes se dissipent aujourd'hui lorsque je trouve la même forme, la même disposition, le même genre de travail, sur l'objet diluvien n° 9 et sur l'objet n° 8 trouvé dans une sépulture celtique.

J'arrive maintenant à la question qui a été soulevée par M. de Castelnau relativement au degré d'intelligence de la race humaine qui a façonné ces instruments rudimentaires. Je répète d'abord que je n'ai aucun doute sur l'infériorité des races primitives de l'Europe, et je me base sur plusieurs raisons qui me paraissent également concluantes. En premier lieu, ces races ont disparu, détruites ou chassées par d'autres races : c'est un caractère relatif d'infériorité. En second lieu, partout où l'on a retrouvé, soit à l'état plus ou moins fossile, soit dans l'étagé profond du terrain moderne, les ossements de ces anciennes races, on a constaté que leurs crânes appartenaient à des types inférieurs. J'ai déjà parlé de la race prognathe et à crâne très-petit, dont M. Spring a recueilli les ossements dans une caverne du mont Chauveau, près de Namur, des crânes négroïdes trouvés à Baden, en Autriche, et de ces crânes trouvés sur les bords du Rhin, dont les formes rappellent celles des crânes des Caraïbes. J'ajoute que M. Jap. Steenstrup, de Copenhague, a constaté que dans l'étagé inférieur du Danemark, tous les crânes sont *brachycéphales*, et la brachycéphalie est encore un caractère relatif d'infériorité. Ces peuples brachycéphales de l'ancien Danemark n'avaient pas dépassé l'âge de pierre. Je suis donc pleinement convaincu que la race plus ancienne encore à laquelle il faut rapporter les silex taillés du diluvium était fort inférieure à celles qui lui ont succédé sur le sol de l'Europe occidentale. L'examen de ces silex n'infirme pas cette assertion, mais elle ne la confirme pas non plus. Je trouve dans ces objets la première phase d'une industrie qui s'est lentement régularisée et perfectionnée, et, en les comparant aux objets fabriqués dans les époques ultérieures, je trouve que leurs formes se sont succédé dans un ordre parfaitement logique.

Remontons d'abord, par la pensée, à l'époque initiale où l'homme n'avait encore aucune industrie. Privé d'armes naturelles, il n'est pas douteux qu'il dut d'abord se faire des armes de bois. Une branche d'arbre lui servait de bâton ; mais n'ayant que la force de ses mains pour séparer cette branche du tronc et lui donner la longueur convenable, il ne pouvait se procurer que des bâtons d'assez petit volume, avec lesquels il ne pouvait attaquer les grands animaux. Cette période initiale, qu'on pourrait appeler *l'âge de bois*, et où l'industrie ne dépassait pas celle des orangs et des gorilles, cette période fut courte sans doute ; cependant, elle se trouve implicitement mentionnée dans la fable d'Hercule, de Thésée, de Persée et autres héros armés de la *massue*, qui délivrèrent la terre des monstres, c'est-à-dire qui commencèrent la destruction des grands animaux sauvages. Cette arme nouvelle, la massue, marque le début de l'âge de pierre, car, trop volumineuse pour être façonnée avec les mains, elle ne pouvait se couper qu'au moyen d'un instrument tranchant. On comprend que la nature des localités, la situation plus ou moins superficielle des couches qui renferment des pierres assez dures pour donner des éclats tranchants, durent influencer beaucoup sur l'avènement plus ou moins rapide de cette période où l'homme, armé de la massue, commença à détruire les bêtes féroces, et où la possibilité de tailler de grosses pièces de bois dur lui permit de creuser le sol, de faire des palissades, de construire des huttes, et de vivre en société. On demandait dans une précédente séance à quel usage guerrier pouvaient servir les silex taillés du diluvium ; on faisait remarquer que c'étaient des armes illusoires ; c'est parfaitement vrai, mais ces instruments, impuissants contre les grands animaux, servaient à couper dans le bois des armes solides et dangereuses. Dans l'origine, on



n'employait, sans doute, à cet usage que de simples éclats de silex ; plus tard, on acquit assez d'habileté pour donner à ces éclats des formes encore mal caractérisées, mais reconnaissables cependant, et voilà pourquoi il y a dans la collection de M. Boucher de Perthes tant d'objets dont les formes, peu régulières et peu constantes, ont fait contester l'authenticité. Plus tard, l'industrie se régularisa davantage, et tout en continuant, selon toutes probabilités, à faire un usage très-fréquent des espèces de couteaux constitués par de simples éclats de silex, on commença à fabriquer des haches elliptiques tranchantes sur toute leur circonférence, dont quelques spécimens remarquables sont aujourd'hui sous nos yeux. Ces instruments, dont la fabrication demandait beaucoup de travail, sont moins nombreux que les autres ; c'étaient peut-être des instruments de luxe, destinés à l'usage des chefs ou des principaux personnages de la tribu. En considérant leur forme si incommode à manier, puisque l'un de leurs bords tranchants était toujours dirigé vers la paume de la main, on a dit que ceux qui avaient inventé cette forme avaient montré peu d'invention et peu d'intelligence. Cela n'est exact peut-être que jusqu'à un certain point. Il y avait une raison pour qu'on donnât un tranchant aussi long que possible à ces instruments portatifs qui étaient destinés, comme nos couteaux de poche, à une foule d'usages journaliers ; il ne faut pas oublier que l'art d'aiguiser le silex était inconnu, qu'un tranchant une fois émoussé était à jamais hors de service, et qu'il y avait avantage par conséquent à posséder un instrument qui présentât, sous le plus petit volume possible, un tranchant aussi étendu que possible. Or, la forme elliptique répondait à ce besoin. On objecte encore que si ces haches elliptiques étaient des instruments de luxe, on aurait du moins dû prendre la peine d'en polir les surfaces.

Mais polir le silex sans le secours des métaux est chose très-difficile; j'ai même pu croire d'abord que c'était à peu près impossible; toutefois, je tiens de M. Steenstrup, qui a fait dans le sol du Danemark tant de découvertes précieuses, que les hommes de l'âge de pierre étaient parvenus dans cette localité à polir le silex. Il a découvert de grandes excavations régulières, en forme de verre de montre, creusées dans le grès par frottement, sortes de meules immobiles, dans lesquelles on polissait le silex par des frottements répétés. Mais une pareille industrie suppose la division du travail, des manufactures organisées, une nombreuse nation, et ces autochtones du Danemark, dont M. Steenstrup a découvert l'existence, vivaient à une époque bien plus récente que ceux dont M. Boucher de Perthes a trouvé les haches dans le diluvium. Que si on reprochait à ces derniers de n'avoir pas imaginé ce même perfectionnement, je demanderais, avant tout, si, pour l'usage qu'on faisait des haches elliptiques, le poli de la surface n'aurait pas été plus nuisible qu'utile. L'instrument, tranchant sur tous ses bords, aurait nécessairement coupé la paume de la main, si les aspérités des deux faces n'avaient donné prise aux doigts. On n'avait donc aucun intérêt à obtenir un résultat purement artistique, qui, sans perfectionner le tranchant, aurait rendu le maniement de l'instrument presque impossible. Ce ne fut pas le sens artistique, ce furent les besoins de la pratique qui amenèrent peu à peu les hommes primitifs à changer la forme de leurs haches. Dès le début de l'époque dite celtique (quoique bien antérieure à l'arrivée des Celtes), nous trouvons des tranchants obtenus, non plus par simple fracture, mais par le frottement et l'usure. Ces tranchants sont moins effilés que les précédents, mais incomparablement plus solides. Au lieu d'être biconcaves, comme les lames de

nos rasoirs, ils sont plutôt biconvexes ; leur épaisseur plus grande leur permet de supporter des chocs plus violents, de fournir un plus long service ; en outre, le moyen qui a servi à les établir, permet encore de les aviver, lorsqu'ils sont émoussés par l'usage. Dès lors, l'instrument, pour fournir un long service, n'a plus besoin de posséder un tranchant très-étendu, il suffit qu'un seul de ses bords soit avivé, et on abandonne par conséquent la forme elliptique, qui n'a plus de raison d'être, pour adopter la forme de coin, qui permet de déployer une force bien supérieure. Ces deux modifications dans la nature du tranchant et dans la forme de la hache ont nécessairement dû marcher de front. Dès lors encore, il devient possible de songer à polir la surface des haches, mais ce travail de pur luxe artistique ne se montre à nous que comme un fait exceptionnel. Sur la plupart des objets en silex trouvés dans les plus anciennes sépultures dites celtiques, nous voyons des tranchants taillés avec plus ou moins de soin, tandis que le corps même des haches, couvert de rugosités et d'inégalités, a été simplement taillé par percussion, comme les objets en silex du diluvium. Quant aux haches d'un travail achevé et d'un poli parfait, comme celle que M. Geoffroy Saint-Hilaire a trouvée à la surface du sol, elles sont d'une époque beaucoup plus récente, et postérieure probablement à l'invention des instruments de métal. Pour me résumer, je trouve que l'industrie grossière des instruments informes qui marquent le début de l'âge de pierre se rattache, par des nuances graduelles et par une succession logique de perfectionnements, à l'industrie plus avancée de l'époque celtique proprement dite ; que la hache elliptique a été la transition entre le simple éclat de silex et la hache cunéiforme de l'époque dite celtique ; qu'enfin, chacune de ces formes a eu dans son temps sa raison d'être.

Si je n'envisageais que ce côté de la question, je considérerais comme possible que ces progrès lents, mais continus, de l'industrie primitive, eussent été accomplis par une seule et même race d'hommes. Mais je dois ajouter que le siège des haches de la première période, au sein de la couche du diluvium, indique que cette période a été séparée de la suivante, sinon par une révolution géologique générale, du moins par un cataclysme local, dans lequel il est fort possible que la race humaine primitive ait péri, comme les éléphants et les rhinocéros qui vivaient à côté d'elle. L'homme toutefois a pu échapper, par son intelligence, à cette subversion passagère, et, jusqu'à ce qu'on ait trouvé dans le diluvium les ossements des hommes qui furent contemporains des mastodontes, ce sera une question douteuse de savoir si la race brachycéphale, qui a précédé dans l'Europe occidentale l'arrivée des Celtes et des autres races dolichocéphales, descendait ou non de celle dont M. Boucher de Perthes a découvert les vestiges.

M. TRÉLAT. Les remarques que vient de faire M. Broca me permettent d'abrégier ce que j'avais l'intention de dire, lorsque j'ai demandé la parole. Les nouvelles haches qu'on nous a présentées aujourd'hui confirment si bien l'opinion de M. Boucher de Perthes, qu'il est maintenant, je pense, bien difficile de ne pas considérer ces objets trouvés dans le diluvium comme des produits de l'industrie humaine. Mais on nous a dit que les hommes de ce temps-là devaient être bien peu intelligents pour avoir construit leurs instruments avec le silex, au lieu de se servir des os, des défenses et des cornes des grands animaux qui vivaient à la même époque et sur le même sol, substances, a-t-on ajouté, bien plus faciles à travailler et à manier que le silex, et d'un usage bien plus efficace. Je répondrai que pour tailler

l'os et l'ivoire, il faut d'abord avoir des instruments tranchants, et que les instruments de silex sont loin d'être aussi inutiles qu'on a pu le croire. Je suis allé visiter le musée ethnologique du Louvre. J'ai étudié en particulier les armes des sauvages de l'Océanie, et quoique ces races aient eu le temps de perfectionner leur industrie depuis un très-grand nombre de siècles, quoique plusieurs d'entre elles aient acquis quelque habileté dans les arts, le silex leur sert encore à fabriquer leurs instruments tranchants. Ces instruments revêtent des formes très-diverses. Il en est de polis et de rugueux ; les uns ont été fabriqués par percussion, les autres par frottement. Je signalerai d'abord une forme qui se rapproche beaucoup des haches du diluvium ; ce sont des silex elliptiques, dont la circonférence est assez régulière, présentant une surface convexe et une surface plane, et tranchants seulement par un de leurs bords. Il en est d'autres, d'un volume et d'une masse beaucoup plus considérables, qui se manient comme la biseau de nos ouvriers. Quoique formés d'une seule pièce, ils se composent de deux parties : le manche et le corps de l'instrument. Le manche est rugueux, prismatique et quadrangulaire, et se continue à angle obtus avec le corps. Le corps présente la forme d'un parallélipède allongé, qui, à son extrémité libre, est taillé en bec de flûte, aux dépens de sa face inférieure, par un plan oblique qui va rejoindre la face supérieure sous un angle très-aigu. C'est cet angle qui constitue le tranchant. Il est clair que cet instrument est destiné à être manié de haut en bas et d'arrière en avant. Le plus souvent, toutefois, le silex ne constitue que le tranchant des instruments ou des armes. Il y a des haches à deux tranchants, composées d'un manche et d'une tête, comme un maillet ; les deux extrémités de la tête sont armées d'un tranchant de silex qui y est fixé au

moyen d'une sorte de mastic. Il y a un autre moyen employé par certains sauvages pour fixer solidement le tranchant de silex dans une masse de bois. Ils coupent en travers une grosse branche d'arbre à une petite distance au-dessus de la naissance d'une autre branche, puis ils pratiquent sur la branche amputée une fente longitudinale, dans laquelle ils introduisent à moitié la lame de pierre, après quoi ils entortillent solidement une liane autour de la partie fendue, de manière à pincer fortement le silex qui y est engagé. Au bout d'un an, la pierre est si solidement incrustée dans le bois, qu'aucune traction ne peut l'en arracher. Alors, on coupe la branche au-dessous de la naissance de la branche secondaire, et celle-ci forme le manche de la hache; suivant qu'elle naît obliquement ou perpendiculairement, l'instrument se manie comme une doloire de tonnelier, ou comme une hache de charpentier. Ainsi, quoique ces sauvages possèdent beaucoup d'autres instruments, ils n'ont pas renoncé à la pierre. A ce propos, je dirai que M. Broca me paraît avoir été trop loin, en prenant à la lettre les expressions d'*âge de pierre*, *âge de bronze*, *âge de fer*. L'invention des métaux durs n'a pas fait renoncer immédiatement aux instruments de pierre, comme il paraît le croire. Parmi les objets qu'on a trouvés dans les tombes danoises et scandinaves, jusque dans les tombes du neuvième siècle de notre ère, figurent des instruments de pierre plus ou moins perfectionnés, à côté des instruments métalliques. J'ai vu également, parmi ces objets relativement très-récents, des couteaux de silex, taillés par percussion en trois éclats, comme le couteau n° 9, trouvé dans le diluvium par M. Boucher de Perthes, et, pour quiconque a vu ceux-là, l'origine de celui-ci ne saurait être douteuse.

J'ai été curieux de connaître la cause de la couleur blanche ou grisâtre qui caractérise la plupart des haches

de l'époque dite celtique, et qui a pu faire croire qu'elles étaient composées de matières calcaires. Ces haches sont bien réellement en silex, malgré leur apparence, et leur couleur provient de la calcination à laquelle on les a soumises. C'était une pratique commune chez les Gaulois. Ils croyaient donner plus de dureté à leurs armes en les passant au feu, et ce n'étaient pas seulement leurs armes de pierre qu'ils préparaient ainsi, mais encore leurs pieux et leurs autres armes de bois.

On s'est étonné du grand nombre d'objets taillés qu'on avait trouvés dans un petit espace à Amiens et à Abbeville. Voici un fait qui rendra la chose croyable. Il y a non loin de Dieppe un emplacement qu'on appelle la  *cité des Limes* . On ignore l'origine de ce nom et la date à laquelle il faut rapporter l'existence de cette cité gauloise. Je dis  *cité* , parce que c'est l'expression consacrée, mais on sait que les anciens Gaulois ne bâtissaient pas ; leurs cités étaient plutôt des espèces de camps retranchés, où ils élevaient quelques huttes grossières. Dans cette  *cité des Limes* , on a trouvé les vestiges d'une ancienne fabrique de haches de pierre. On y a trouvé un nombre très-considérable de toutes sortes d'instruments de silex, depuis les petits couteaux taillés par éclats, jusqu'aux haches les mieux polies. Ces divers instruments étaient séparés les uns des autres en divers tas échelonnés de distance en distance : c'était donc une manufacture régulière. Une de ces haches est polie à l'une de ses extrémités, rugueuse à l'autre. Aucune d'elles n'est percée d'un trou pour le manche. On les emmanchait ordinairement par pincement, comme le font encore les insulaires de l'Océanie. Le procédé du pincement fut conservé longtemps, même pour les instruments à pointe d'airain. J'en ai vu de nombreux exemples dans le musée du Louvre.

On a trouvé à Saint-Acheul un objet très-différent de ceux dont on nous a parlé jusqu'ici : c'est un collier, ou plutôt un bracelet composé d'une vingtaine de grains sphériques, dont le diamètre varie depuis 7 jusqu'à 15 millimètres. Tous ces grains sont percés d'un trou central ; ils sont composés, pour la plupart, d'une substance calcaire assez tendre : toutefois, il y en a deux qui ont été taillés dans une masse de madrépore. Tous ces grains faisaient évidemment partie d'un même ornement, car on les a trouvés très-près les uns des autres.

M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. Les renseignements que M. Trélat vient de nous donner sur la fabrique des haches de la cité des Limes viennent à l'appui de l'opinion de M. Dunoyer, qui croit avoir trouvé à Amiens les vestiges d'une antique manufacture de silex taillés. Le fait est qu'un très-grand nombre de haches ont été déterrées dans un petit espace.

M. BERTILLON. Il résulte d'un article que j'ai lu tout récemment dans le *Cosmos*, qu'on trouve en Espagne un grand nombre d'instruments de pierre, les uns dispersés dans le sol, les autres enfermés dans des tombeaux. Les paysans espagnols recueillent ces objets, qu'ils conservent avec une sorte de superstition. L'auteur pense que, malgré leur forme et leur tranchant, qui les rendaient propres à divers usages, ces instruments de pierre n'étaient pas des armes, mais des objets qui faisaient partie du matériel du culte des anciens Ibériens : on les croyait tombés du ciel. Les Romains donnaient à ces pierres taillées le nom de *ceraunia*, qui voulait dire pierre de la foudre.

M. BROCA. J'accorde à M. Trélat que les mots *âge de pierre*, *âge de cuivre*, *âge de fer*, ne doivent pas être pris dans un sens trop absolu. Une nouvelle industrie ne supprime pas en un jour celle qu'elle doit remplacer plus



tard. Les premiers instruments métalliques étaient trop précieux et trop rares pour entrer tout à coup dans la pratique générale. Les chefs possédaient ces instruments de luxe, mais le peuple conserva longtemps encore l'usage des instruments de pierre, et il s'est écoulé plusieurs siècles entre le début de l'âge de cuivre et le jour où l'on a cessé de se servir des haches de silex. Il ne faut pas croire, toutefois, que cette période intermédiaire entre l'âge de pierre et les âges suivants ait duré aussi longtemps que le pense M. Trélat, qu'elle se soit, par exemple, prolongée, en Danemark, jusqu'au neuvième siècle de notre ère. Les haches de pierre n'étaient pas seulement, dans l'origine, des instruments de travail; nous savons qu'elles figuraient dans les cérémonies religieuses, qu'on les déposait en grand nombre dans les tombeaux, et cet usage dut persister aussi longtemps que le culte même dont il faisait partie; il s'est maintenu en Danemark jusqu'au neuvième siècle, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où les Danois embrassèrent le christianisme; mais il ne faut pas croire pour cela que les haches et les couteaux de silex trouvés dans les tombeaux de cette époque fussent des outils ou des armes.

M. LAGNEAU. Puisque la Société s'occupe de nouveau des armes et instruments des anciens habitants de l'Europe occidentale, je reviendrai sur les pointes de flèches trouvées par M. Fontan, dans les Pyrénées, parmi un grand nombre de débris fossiles. Ces pointes de flèches, comme on nous l'a dit, sont en os, et sont creusées d'un sillon longitudinal qui permet de présumer qu'elles étaient empoisonnées. Je n'élève aucun doute sur la haute antiquité de ces flèches, mais je dois dire que l'usage d'empoisonner les flèches a persisté en Europe jusqu'à une époque relativement très-récente. On trouve, en effet, dans Grégoire de Tours un passage extrait de

Sulpice Alexandre, d'où il résulte que les Franks se servirent de flèches empoisonnées contre Quintius, général de l'empereur Maxime, qui fut vaincu par Théodose, en 588 après Jésus-Christ. Voici ce passage : « Les  
« Romains ne rencontrèrent qu'un petit nombre d'enne-  
« mis, qui, placés sur des amas de troncs d'arbres, ou de  
« branchages coupés, lançaient des flèches, comme on le  
« fait du haut d'une tour avec des machines de guerre.  
« Ces flèches étaient trempées dans des herbes véné-  
« neuses, et le poison était si violent, qu'une blessure  
« qui n'aurait fait qu'effleurer la peau, même dans des  
« parties du corps où les coups ne sont pas mortels,  
« était toujours suivie de la mort. »

M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. J'ai présenté dans le temps à l'Académie des sciences les têtes de flèches trouvées par M. Fontan; j'en ai gardé une que je pourrai vous montrer dans la prochaine séance. C'est M. Lartet qui, en examinant les sillons situés près de la pointe, a conjecturé que ces sillons étaient, sans doute, destinés à recevoir un poison, comme on le voit sur les flèches des sauvages de la Malaisie et de l'Amérique du Sud. Dans le fait, on ne voit pas à quel usage pourrait servir ce sillon, s'il n'était pas destiné à recevoir du poison. M. Fontan a trouvé également, à côté des flèches précédentes, d'autres objets terminés en crochet, qui lui ont paru être des hameçons. Mais M. Duperré, dans son voyage autour du monde sur la corvette *la Coquille*, a vu chez les sauvages de la Polynésie des têtes de flèches tout à fait semblables aux pièces d'os que M. Fontan avait prises pour des hameçons.

La discussion est close.

La parole est à M. Godard pour lire un mémoire inédit envoyé à la Société par M. le docteur Berchon, membre associé national, à Rochefort.

## LECTURE.

## Le tatouage aux îles Marquises,

PAR M. BERCHON,

Chirurgien de 1<sup>re</sup> classe de la marine.

Nous résumerons ici quelques notes recueillies sur le tatouage dans une campagne aux mers du Sud, pendant une relâche à Taïo-Haé, chef-lieu des établissements français à Nou-Hiva (Marquises).

Elles empruntent quelque intérêt à cette considération, que beaucoup de voyageurs ont pris avec raison les indigènes de ce pays comme types de leurs descriptions des races polynésiennes.

*But.* — A Nou-Hiva, comme dans les îles qui l'avoisinent, le tatouage (*tiki*) est un usage aujourd'hui général, mais qui pouvait n'être autrefois qu'un signe de distinction ou de noblesse, ainsi que l'ont avancé quelques auteurs.

On fait encore en effet de grandes fêtes (*koïka*), quand cette opération est pratiquée pour la première fois sur le jeune fils d'un chef; ce qui semblerait être un souvenir de cérémonie d'investiture ou de consécration dont le sens réel doit être aujourd'hui considéré comme entièrement perdu.

Le tatouage n'est plus un privilège, c'est une coutume conservée, une mode adoptée, en même temps qu'un signe de confraternité de race pour les indigènes, et c'est aussi un excellent moyen employé par les Européens qui visitent ces îles pour assurer le succès de leurs entreprises commerciales en inspirant plus de confiance aux habitants.

Nos matelots eux-mêmes, très-partisans du tatouage,

ont souvent imité ceux de Krusenstern, qui raconte que tous les hommes de son navire voulaient être tatoués, et qu'un tatoueur de profession établi à son bord avait peine à suffire aux demandes qui lui étaient adressées <sup>1</sup>.

Aucun signe particulier ou de reconnaissance n'est cependant tracé à cette occasion, le choix des dessins est presque entièrement laissé de nos jours au goût du tatoueur ou de celui qui l'emploie, et l'on ne retrouve pas ainsi d'exemples d'adoption de telle ou telle marque par une plus ou moins grande réunion d'individus ; l'amiral russe que nous venons de citer avait observé le contraire.

Ce voyageur raconte qu'il existait, à son passage aux Marquises, deux associations rivales ayant pour marque distinctive, l'une le dessin d'un rectangle de 6 pouces de long sur 4 pouces de large ; l'autre celui d'un œil, tatoués sur la partie antérieure de la poitrine ; mais comme des faits semblables n'ont jamais été signalés par d'autres voyageurs anciens ou modernes, et comme nous n'avons pu nous-même en retrouver d'analogues, nous sommes grandement porté à regarder le fait rapporté plus haut comme tout à fait exceptionnel.

Les habitudes des marins anglais et français représentés par les nommés Roberts et Cabrit, et la rivalité que ces deux hommes entretenaient dans la population nou-hivienne, au dire de l'amiral russe, pourraient facilement servir d'explication pour une singularité qui ne semble pas avoir eu d'imitateurs.

*Profession.* — Quoi qu'il en soit, c'est aux hommes qu'est presque absolument réservée la pratique du tatouage aux Marquises, contrairement à ce que le capi-

<sup>1</sup> *Voyage autour du monde*, de A.-J. de Krusenstern, 1804-1806 ; 2 vol. in-4°. Saint-Petersbourg, 1810-1811.

taine Wilson a remarqué lors de son naufrage aux Iles Pelew, où cette opération était exclusivement confiée à des femmes désignées sous le nom de *tackelbis artaïl*, ou artistes femelles<sup>1</sup>.

Le tatoueur (*touhouka*) est un personnage relevé, très-considéré, et qu'on appelle souvent d'assez loin pour exercer son art ; ceux des Taïpis<sup>2</sup> jouissaient sous ce rapport, à Nou-Hiva, d'une grande réputation, mais il ne faudrait pas cependant admettre avec quelques narrateurs enthousiastes que leur profession suffit à les protéger en toute circonstance, car nous pourrions citer le frère de deux femmes que nous avons connues à Taïo-Haé (Hanao et Poéhapa) qui fut bel et bien mangé par les indigènes de la baie d'Atouha-Touha à l'est de Nou-Hiva), malgré son talent bien connu de tatoueur qu'il allait y exercer.

Le prestige qui les entoure est même tout à fait subordonné à leur habileté, puisqu'un tatoueur *toupénoa*, ou de basse extraction, est plus recherché qu'un tatoueur *hakaïki*, ou de classe élevée, s'il est reconnu plus capable, et nous ne pouvons mieux indiquer leur rôle dans la société des Marquises qu'en reproduisant ici presque textuellement un fait qu'a bien voulu nous communiquer tout récemment M. A. Lesson, ethnologiste très-distingué, à qui nous avons soumis le travail que nous publions ici<sup>3</sup>.

C'était en mars 1844, et un tatoueur était venu de

<sup>1</sup> *Relation des Iles Pelew*, extraite des journaux du capitaine Henri Wilson, naufragé de l'*Antelope* sur ces Iles en 1783. Paris, in-4°, 1788, p. 338.

<sup>2</sup> Tribu de Nou-Hiva.

<sup>3</sup> M. A. Lesson, ancien chirurgien en chef de la marine, se propose de mettre à profit les loisirs de la retraite en publiant prochainement un travail complet sur les races océaniques, et nul, sans aucun doute, n'est plus en mesure que lui de fixer les termes des grandes questions que soulève un pareil sujet, par l'abondance des matériaux scientifiques recueillis et l'autorité d'une longue observation directe.

Roua-Houga <sup>1</sup> exercer son art à Nou-Hiva; on s'empresse d'abord auprès de lui, et, bien qu'on s'aperçût assez vite qu'il n'était pas très-habile, quelques indigènes continuaient encore à recourir à son talent, quand arriva à Talo-Haé un des plus grands touhoukas du pays, Piko des Hapaa <sup>2</sup>, que la cheffesse Tahia-Okô avait fait demander expressément pour elle et son mari, le chef Te-Moana; dès lors, chacun voulut abandonner l'artiste dont le renom pâlisait devant celui de son rival, Piko fut obligé de refuser un grand nombre de clients, et la vogue était si grande, qu'une femme charmante du temps, Poutona, ne dut qu'à sa réputation d'esprit, à sa qualité d'*haatépéïou* (noble) <sup>3</sup> et à l'amitié de la cheffesse Tahia-Okô la faveur de faire achever par le grand artiste le tatouage que le touhouka de Roua-Houga avait déjà commencé à la main gauche.

La profession de tatoueur est du reste aussi lucrative qu'honorable, et le prix de leur office est le plus ordinairement un ornement de plumes nommé *tavaha* <sup>4</sup>, un casse-tête (*houbou*), ou dans certains cas tout à fait spéciaux un *paékaa*, sorte de diadème en nacre ou en écaille de tortue.

Ce dernier présent est toutefois si rare qu'il n'en existait peut-être pas plus de trois spécimens dans toutes les baies de l'île en 1853.

Quelques-unes des cases des touhoukas les plus re-

<sup>1</sup> Île de l'archipel des Marquises, groupe nord-ouest, aussi nommée *Oua-Ouka*, ce qui s'écrit *Ua-Uka*. Nous avons constamment écrit les noms nou-hiviens comme ils se prononcent; il suffit, du reste, pour les bien orthographier, de changer *ou* et *how* en *u*.

<sup>2</sup> Tribu de Nou-Hiva.

<sup>3</sup> *Haatépéïou* est l'opposé de *toupénoa*, nom réservé à la basse classe des femmes comme à celle des hommes.

<sup>4</sup> Sorte de grand éventail demi-circulaire de plumes noires, qui se porte souvent dressé sur le front, qu'il embrasse jusqu'aux tempes.

nommés sont devenues ainsi, avec le temps, de véritables musées d'ornements ou d'armes de guerre, musées dans lesquels figurent également une assez grande quantité de tambours ou tam-tam (*pahou*).

Je dois ajouter cependant que les progrès de la civilisation tendent à faire disparaître peu à peu ces paiements en nature et à les remplacer par de l'argent ou des marchandises introduites par les Européens ; c'est ainsi que quelques tatouages féminins ont été payés 10 francs, à notre connaissance, dans ces dernières années ; le voyageur Marchand dit que de son temps un cochon servait quelquefois de salaire en pareil cas <sup>1</sup>.

*Ages.* — C'est ordinairement à douze ans que commence l'opération du tatouage, qui ne s'effectue jamais qu'à diverses reprises et à intervalles souvent fort éloignés, en raison de la douleur et des dangers qui l'accompagnent fréquemment.

Les femmes y sont soumises comme les hommes, mais elles ne présentent jamais des dessins aussi variés et aussi compliqués ou aussi nombreux que ces derniers, par suite de leur infériorité sociale très-tranchée et peut-être de leur pusillanimité.

C'est du reste une loi tellement générale du pays, qu'il n'est pas rare de voir tatouer des jeunes filles et des jeunes garçons par force, malgré leurs cris qu'étouffent des instruments de musique plus ou moins discordants dont le tapage rappelle parfaitement dans cette circonstance la grosse caisse, le tambour et les cuivres des dentistes en plein vent des foires de France.

*Siège et formes.* — Le siège de ces ornements sin-

<sup>1</sup> *Voyage autour du monde (1790-1792) d'Etienne Marchand*, par Claret de Fleurieu, t. 1<sup>er</sup>, p. 110 et suiv.

guliers varie selon les sexes ; on ne les rencontre guère chez les femmes qu'aux pieds, aux chevilles, aux mains, près des oreilles, sur les épaules, ou aux lèvres, et rien n'égale la finesse et la régularité des bottines, des gants, des boucles, des soleils, des arcs et des lignes tracés d'une manière indélébile dans ces diverses régions.

Quelques-unes des indigènes, mais en petit nombre, ont aussi des tatouages plus compliqués sur l'abdomen, sur les reins, sur les fesses ou à la naissance des cuisses, et Vaïkéou, femme du chef de Talo-Haé, nous montra, sans grande honte, comme à tout arrivant, un tatouage serpentin que la pudeur ne permet pas de décrire d'une manière minutieuse.

Une métisse, nommée Tétouha-Tétini, portait également sur chacune de ses fesses deux bonshommes assez singuliers, d'une hauteur de 30 centimètres environ.

Quant aux hommes, il existe entre eux une véritable émulation de tatouage, et c'est à qui pourra se faire couvrir le corps de plus de figures, de soleils, de requins, de cancrelats, de cocotiers, de lézards, de triangles, de rectangles, de cercles, ou de figures géométriques variées, sans qu'on puisse admettre d'autre raison de la bizarrerie de certains dessins que le désir de donner à la physionomie un aspect plus effrayant et plus terrible.

Tous ces dessins sont irrégulièrement disposés et insymétriques par rapport à l'axe du corps, bien différents en cela des tatouages anciens que Marchand, cité ou copié par d'autres voyageurs, disait être de son temps d'une ressemblance parfaite des deux côtés de la ligne médiane <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Hombron (*Notes du voyage au pôle sud de Dumont-d'Urville*, t. IV,



Ils sont très-rarement curvilignes, contrairement à ce qu'on observe généralement à la Nouvelle-Zélande ; on les trouve presque toujours formés de lignes droites anguleuses, sinueuses ou parallèles, parfois toutes obliques dans un sens ou dans l'autre sur une étendue considérable de la peau, ce qui produit le plus étrange effet.

Aucune partie extérieure du corps n'est épargnée, même la face et le cuir chevelu préalablement rasé, et la pensée d'inspirer plus de terreur aux ennemis fait souvent accumuler dans la première région les figures les plus irrégulières, les lignes les plus capricieuses.

Toutefois, quelques chefs des Marquises ne portent aucun tatouage à la tête, bien différemment encore de ce qu'on remarque à la Nouvelle-Zélande, où les empreintes de l'*amoko* ou du *moko*<sup>1</sup>, presque toujours curvilignes et régulières, sont d'autant plus nombreuses à la face, que les guerriers ont plus de renom.

Moana, chef de Taïo-Haé, était dans ce cas, et peut-être trouverait-on le motif de cette exception dans la considération des dangers plus grands du tatouage de cette région, ainsi que je le ferai remarquer plus loin.

Je dois noter de plus que la tête est considérée par tous les indigènes comme une partie du corps tellement supérieure aux autres et sacrée, que les caresses les plus innocentes aux yeux d'un Européen sont vues d'un très-mauvais œil à Nou-Hiva ; ce qui peut être encore une des raisons du respect accidentel dont elle est l'objet de la part du tatoueur.

Le reste de l'enveloppe cutanée est très-souvent entièrement couvert de tatouages, au point de simuler la

p. 362) et la *Géographie universelle* de Malte-Brun (édition de 1856 ; Paris, livr. 23, p. 657) consacrent encore cette erreur pour notre temps.

<sup>1</sup> Noms zélandais du tatouage, selon les auteurs.

coloration des nègres, et l'ouverture extérieure de quelques muqueuses porte même des traces semblables, principalement l'orifice buccal, l'entrée des narines, le rebord des paupières, les gencives, la langue, etc.

*Coloration.* — Tous ces dessins semblent à première vue d'une teinte noire uniforme, et c'est ainsi que plusieurs voyageurs les ont décrits, faute d'un examen suffisant; mais il n'en est rien, et une observation attentive fait promptement reconnaître que la nuance noire n'est due le plus souvent qu'à la disposition, à l'agencement du dessin lui-même, dont l'effet optique donne le change sur la couleur réelle des hachures très-serrées de certains tatouages. Ces lignes sont en réalité et presque toujours d'un bleu foncé; mais quelques individus présentent aussi des petits dessins couleur de laque carminée, qui n'ont jamais été signalés jusqu'ici.

*Instruments.* — L'instrument principal, employé d'une manière presque exclusive par les touhoukas, n'est autre chose qu'une arête de poisson ou un fragment d'os dont l'extrémité au moins, bifurquée à la façon de certains instruments de pêche, est enfoncée dans la peau. Je n'en ai point vu de semblables à celui que décrit Marchand, ou plutôt le chirurgien Roblet, qui l'accompagnait aux Marquises; mais celui de ces auteurs ne différait du reste de ceux que l'on m'a montrés, que par un nombre plus considérable de dents et par la substance dans laquelle on les avait taillées; on se servait alors et peut-être encore, dans quelques baies, d'un petit morceau d'écaille de tortue, semblable par la forme à une portion de lame de scie. Banks et Cook décrivent de ces instruments, qui ne comptaient pas moins de vingt à trente dents <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Voyage de L'ENDEAVOUR*, capitaine Jacques Cook, ch. XVII, p. 323, 1768-1771, et *Journal de Banks et Solander*, traduction de Fréville. Paris, 1772. 3<sup>e</sup> volume du *Voyage de Bougainville*.

*Substances colorantes.* — Quant aux substances employées pour imprimer les dessins au-dessous de l'épiderme, elles sont assez différemment indiquées par les auteurs qui en ont parlé; car si Cook et le naturaliste Banks ont des premiers signalé l'emploi d'une poudre faite avec de l'eau et du noir de fumée obtenu dans la combustion de l'huile de la noix de bancoul, Wallis avait déjà mentionné l'usage d'une espèce de pâte composée d'huile<sup>1</sup> et de suie<sup>2</sup>; Bougainville, celui de sucs d'herbes<sup>3</sup>; et Marchand, enfin, l'emploi de poussière de charbon simplement délayée dans l'eau<sup>4</sup>.

On se sert en réalité aux Marquises, et dans l'immense majorité des cas, d'huile de coco dans laquelle on a mélangé la suie et le résidu de la combustion de l'amande de l'*aleurites triloba* de Forster<sup>4</sup>, ce qui produit une sorte d'encre nommée *kàahi*.

La combustion des noix d'aleurites (*amahi ama*) s'opère sous des pierres ne laissant entre elles qu'une étroite ouverture par où passe la fumée, et sur laquelle on frappe constamment avec un bambou; et M. Lesson a bien voulu nous communiquer à ce sujet un détail de mœurs qui nous avait échappé, c'est l'obligation de la

<sup>1</sup> *Voyage autour du monde (1766-1768) sur LE DAUPHIN*, p. 282.

<sup>2</sup> *Voyage autour du monde sur la frégate du roi LA BOURBONNE et la flûte L'ÉTOILE (1766-1769)*, 2<sup>e</sup> édition. Paris, 1772, t. II, p. 78.

<sup>3</sup> Voyage cité.

<sup>4</sup> L'*aleurites triloba*, dont le fruit est nommé *noix de bancoul* aux Moluques, appartient à la famille des euphorbiacées et à la monœcie monadelphie de Linné. C'est l'*ambinuz* de Commerson (naturaliste de l'expédition de Bougainville); le *croton molucanum* de Linné; le *camivium* de Rumphius; le *telopea* de Solander (naturaliste de l'expédition de Cook avec Banks); et enfin l'*aleurites molucanum* de Bidwill et Bertero. Un de nos amis, M. Guzent, pharmacien de la marine, a publié des documents très-intéressants sur les divers usages de cet arbre, assez commun aux Marquises et à Tahiti. Voir les *Études sur quelques végétaux de Tahiti*. Papeete, imprimerie du gouvernement, in-8°, 1887.

virginité pour la jeune fille qui aide l'homme chargé de la préparation. L'opération ne pourrait réussir si la Pahoe n'avait pas été sage.

Bien que l'encre que je viens d'indiquer soit presque exclusivement employée, l'existence des deux colorations distinctes dont j'ai parlé plus haut justifie peut-être l'opinion de quelques voyageurs, qui ont avancé qu'on se servait aussi de jus d'herbes pour certains tatouages. Cook désigne tout particulièrement celui du *doeedoe*<sup>1</sup> dans son *Troisième voyage*<sup>2</sup>, et l'on m'a également dit que le suc produit par la contusion de la plante qui sert à stupéfier le poisson dans les pêches journalières des indigènes (*tephrosia piscatoria*) servait aussi à cet usage; j'avoue n'avoir pas une grande confiance dans ce renseignement<sup>3</sup>.

M. Jouan, auteur d'un travail considérable sur les Iles Marquises, m'a écrit tout récemment qu'il croyait que les dessins couleur de laque teintée de carmin provenaient de l'emploi exclusif de la suie d'*ama*<sup>4</sup> sans mélange avec l'huile de coco.

J'aimerais mieux admettre avec mon ami Cuzent que

<sup>1</sup> D'actives recherches n'ont pu encore nous faire reconnaître le nom scientifique de ce végétal. Nous avons l'intention de les continuer.

<sup>2</sup> *Troisième voyage autour du monde du capitaine James Cook* (1776-1780), t. II, p. 62, traduction française. Paris, 1785.

<sup>3</sup> Je viens d'écrire à un médecin de Nou-Hiva pour obtenir des données précises sur ce point.

<sup>4</sup> *Ama* est le nom nou-hivien de l'amande de l'*aleurites tribola*, nommée *rama* aux Iles Mangaréva (A. Lesson), *tiavri* ou *tutui* à Tahiti, *kukui* aux Iles Sandwich. J'ajouterai que le même mot signifie aussi *lune* et *lumière* dans le dialecte des Marquises, probablement parce que la combustion de ces amandes empilées sert exclusivement de luminaire, et qu'il se rapproche beaucoup de la dénomination d'*amoko* donnée par les Nouveaux-Zélandais à l'opération et à la matière du tatouage. J'insiste, du reste, sur ces questions d'étymologie et de synonymie dans le chapitre de mon mémoire inédit, consacré à l'étude des expressions par lesquelles se trouve désigné le tatouage chez les différents peuples.

j'ai consulté, et dont les savantes recherches chimiques sur la plupart des produits végétaux de l'Océanie sont en cours de publication, que les colorations accidentelles des tatouages sont le résultat de l'addition aux matières ordinairement employées du suc rouge carmin obtenu par contusion des fruits du *figus tinctoria* et des feuilles du *cordia sebestena* de Forster.

*Mode opératoire.* — Le mode opératoire du tatouage a peu varié aux Marquises, et la plupart des navigateurs qui en ont parlé depuis Cook, Banks, Marchand, etc., ont reproduit à peu près les mêmes termes, à l'exception pourtant du mode d'introduction de la liqueur colorée et du degré de pénétration des dents de l'instrument lui-même.

Aucun des voyageurs n'a pourtant indiqué le sens suivant lequel l'instrument vient rencontrer la peau ; et, bien que nous ne puissions pas affirmer qu'il en est toujours ainsi, nous avons vu que les pointes acérées étaient ordinairement placées dans une position à peu près parallèle ou légèrement oblique relativement à la partie sur laquelle on opérail.

Elles ne sont point directement enfoncées dans le derme, comme en France où le mode d'introduction des aiguilles ressemble exactement à l'opération de la vaccine ou à l'inoculation ; c'est à l'aide d'une baguette de *casuarina* ou de bois léger dont on frappe de petits coups sur la partie de l'os, de l'écaille ou de l'arête de poisson opposée aux dents.

L'appareil instrumental se trouve ainsi un peu plus compliqué en Océanie qu'en Europe, où l'on n'emploie que des aiguilles fines, réunies parallèlement sur une ligne, fixées au nombre de deux, trois ou cinq au bout d'un petit morceau de bois ou d'un bouchon ; d'où plusieurs dénominations usitées aux Marquises, où l'on

nomme *tàà*, la partie dentelée de l'instrument servant à tatouer; *kakaho*, la portion horizontale supportant ces dents; *ta-liki*, le bâton qui sert à les enfoncer dans la peau, et *patu-tiki* l'instrument à tatouer lui-même pris dans un sens général.

Quant au degré de profondeur des piqûres, il est naturellement variable selon les régions et la plus ou moins grande épaisseur ou sensibilité des tissus.

On n'emploie point la baguette faisant l'office du petit maillet, lorsque l'opération se pratique sur les paupières, les gencives ou d'autres parties délicates.

La peau est du reste préalablement tendue assez fortement, soit par les mains du tatoueur ou de ses aides, soit à l'aide de ligatures, et les piqûres sont rapidement exécutées sur toute l'étendue de la surface que l'on veut tatouer.

Richard-A. Cruise<sup>1</sup>, M. Moerenhout<sup>2</sup> et M. Lesson<sup>3</sup> sont peut-être les seuls voyageurs qui aient signalé l'usage, observé à la Nouvelle-Zélande et aux îles Gambier, de dessiner sur la peau avec du charbon les dessins que l'on se propose d'incruster, en quelque sorte, dans son épaisseur. Certains tatouages, et spécialement ceux des femmes, ne pourraient avoir la régularité qui en fait un réel ornement sans cette précaution négligée par les tatoueurs vulgaires, mais exactement prise par les artistes célèbres; Piko, que nous avons cité, l'observait toujours.

J'ai dit plus haut que les auteurs qui ont consacré quelques lignes de leurs relations aux tatouages des Marquises étaient peu d'accord sur le mode d'introduc-

<sup>1</sup> *Journal of ten month's Residence in New-Zeeland*. London, 1823.

<sup>2</sup> *Voyages aux îles du grand Océan*, par J.-A. Moerenhout. Paris, 1837, t. II, p. 125.

<sup>3</sup> *Voyage aux îles Mangaréva*. Rochefort, 1844, p. 147.

tion des substances destinées à l'impression définitive des dessins; mais leurs divergences d'opinion ne consistent au fond que dans une question de temps; car si les uns avancent que toutes les piqûres sont pratiquées avant l'application des couleurs sous forme de pâtes, de lotions ou d'autres variétés de topiques, le plus grand nombre décrit ces deux opérations comme simultanées.

C'est de cette dernière manière que le tatouage est toujours pratiqué; les dents de l'instrument sont à chaque instant plongées dans l'huile chargée de suie d'ama, qui s'écoule pendant leurs diverses réintroductions le long des pointes elles-mêmes; les arêtes de poisson présentent des espèces de cannelures naturelles qui favorisent à merveille la réussite de ce procédé.

*Suites.* — On conçoit sans peine qu'une pareille opération s'accompagne de vives douleurs, si l'on tient compte surtout de l'étendue considérable de certains tatouages et de la durée des séances, qui dépasse souvent plusieurs heures; c'est aussi ce que Banks, Cook et bien d'autres avaient dès longtemps indiqué. Aux plaintes du patient succèdent promptement des cris arrachés par la violence des souffrances; le tatoué se débat et mêle les prières aux vociférations; mais les nombreux aides du tatoueur le maintiennent de force jusqu'à la fin de ce véritable supplice, et les cris des assistants, mêlés et couverts par les accords sauvages dont j'ai parlé, étouffent complètement la voix de la victime.

On a dit qu'il arrivait souvent que le sang jaillissait avec force des piqûres; mais comme ce fait serait évidemment nuisible au résultat que le tatoueur se propose d'obtenir, et comme il n'a pas été noté par les narrateurs que leur qualité mettait en mesure de le bien apprécier, c'est-à-dire par les médecins et naturalistes attachés aux

voyages de circumnavigation, nous croyons devoir accuser d'un peu d'exagération quelques récits où cette circonstance est mentionnée.

Le chirurgien Roblet n'en parle pas plus que le naturaliste Banks, et Cook, très-fidèle observateur, copié sans grand respect par un grand nombre de voyageurs modernes, dit même expressément que l'instrument est introduit sous la peau de manière que l'écoulement de sang n'ait pas lieu <sup>1</sup>.

Il ne s'écoule en effet des tatouages artistement pratiqués qu'une sérosité sanguinolente qui se dessèche à la surface de la peau, se réunit le plus souvent en croûtes jaunâtres cohérentes, et tombe sous forme de plaques, en laissant une trace farineuse dont la désquamation montre enfin à nu les dessins qu'elle recouvrait.

Mais il est rare que les suites de l'opération soient aussi simples, et l'observation et l'expérience ont sans doute conduit les tatoueurs à prescrire d'une manière formelle à leurs clients la diète sévère, le repos sur la natte et la continence la plus absolue pendant les jours qui suivent le tatouage.

Il est vrai que ces prescriptions, quoique mises sous la garantie vénérée du *tapou* <sup>2</sup>, sont fréquemment enfreintes par les femmes de Nou-Hiva, surtout la dernière qui ne peut s'harmoniser avec leurs goûts bien connus. Aussi font-elles souvent ce que M. Lesson me contait dernièrement de Poutona, qui riait sous cape avec son amant de voir qu'on regardait ce dernier comme un mari modèle (*vahana meïtai*), parce qu'on croyait qu'il avait

<sup>1</sup> *Premier voyage de Cook*, ch. xvii, p. 323.

<sup>2</sup> Le *tapou* ou *taboue* joue, comme on sait, un rôle tout à fait prépondérant dans les institutions sociales de l'Océanie; cette défense s'applique à tout, aux hommes comme aux choses, et est encore très-généralement respectée.



respecté l'interdit. Elle plaisanta même avec le tatoueur à ce sujet, lorsqu'il vint très-cérémonieusement lever le tapou, trois jours après le tatouage; mais par une singularité qui n'étonnera pas ceux qui ont bien pu juger de l'influence de certains tapous sur l'imagination superstitieuse des indigènes, la même femme ne voulut jamais laver la partie qui avait été tatouée jusqu'à la fin de la désquamation dont j'ai parlé.

Cette dernière prescription, ainsi que celles que j'ai énumérées, a du reste le double but : de prévenir en quelque sorte les symptômes fébriles, conséquence ordinaire des piqûres, et de donner aux couleurs du tatouage un éclat particulier. Il est aussi de tradition aux Marquises que l'état de grossesse nuit singulièrement à la bonne réussite des dessins; aussi n'en pratique-t-on jamais pendant toute la durée de la gestation.

*Accidents.* — A ces mesures prophylactiques ou hygiéniques se joignent peu de précautions consécutives aux piqûres; on n'emploie guère dans ce but que des applications émollientes dont les feuilles du *haou*<sup>1</sup> sont la base ordinaire. Aussi les accidents sont-ils assez fréquents après le tatouage.

Une inflammation locale plus ou moins vive est presque de rigueur; elle dure généralement de huit à douze jours et ne tarde pas à être suivie d'une fièvre d'intensité variable et proportionnée à l'étendue des dessins, ainsi qu'aux conditions individuelles du sujet ou aux milieux dans lesquels il se trouve placé.

Il n'est pas rare de voir les parties tatouées devenir ainsi le siège de phlegmons très-étendus ou de déperditions de substance considérables, et la mort n'a pas re-

<sup>1</sup> Le *haou*, *bourao de Tahiti*, est un arbre commun en Océanie. C'est l'*hibiscus tiliaceus* de Linné; le *paritum tiliaceum* de Jussieu, de la famille des malvacées.

connu d'autre cause dans un assez grand nombre de cas.

Quelques Taïpis, distingués assez communément par une profusion de tatouages triangulaires noirs, ont présenté tout particulièrement des phénomènes de gangrène fort étendue, suivis de plaies difficiles à guérir, quand une terminaison fatale n'en avait pas été le résultat.

C'est surtout aux lèvres que l'opération dont nous parlons est dangereuse, bien que le tatouage se borne presque constamment en ce point à quatre ou cinq raies verticales pratiquées en haut et en bas de l'orifice buccal. La face prend alors des dimensions monstrueuses en même temps que des accidents cérébraux se déclarent, et il en est souvent ainsi pour les raies parallèles curvilignes qui circonscrivent l'angle de la mâchoire. Les lignes tracées sur les faces latérales des doigts sont aussi des causes fréquentes de danger.

Or, ce sont là des points spécialement réservés pour le tatouage des femmes ; aussi ces dernières ne sont-elles pas mieux partagées sous ce rapport qu'aux autres points de vue sous lesquels on peut établir une comparaison entre les privilèges, les avantages et les charges attribués aux individus des deux sexes aux Marquises.

Leur infériorité sociale se traduit par une foule d'usages, et le tatouage, s'il est un ornement, est chez elles surtout une obligation plutôt qu'une distinction.

Il faut qu'elles en présentent des marques au moins à la main droite dès qu'elles ont atteint l'âge de douze ou treize ans, car sans cela elles ne pourraient être admises à préparer la *popoï*<sup>1</sup>, à faire *pakoko*<sup>2</sup>, ou à s'acquitter de la fonction pénible qui leur est exclusivement confiée

<sup>1</sup> Fécule fermentée et jaunâtre de l'arbre à pin (*artocarpus incisa*).

<sup>2</sup> Faire *pakoko* correspond au mouvement circulaire des doigts index et médius autour des écuelles de bois où se place la *popoï* au moment des repas ; c'est le seul mode de préhension de cet aliment à Nou-Hiva.

de frotter les morts d'huile de coco jusqu'à momification, préparation désignée sous le nom d'*hakapahaa* <sup>1</sup>.

Rappelons à ce sujet et en passant qu'une autre obligation ou coutume sévèrement gardée interdit le lavage de la main qui sert à ce dernier office pendant tout le temps de la momification, qui dure au moins un mois ; je n'ai pas besoin d'insister sur les inconvénients d'une loi d'autant plus dangereuse que la main qui frotte le cadavre sert concurremment à la préparation et à l'ingestion des alimens.

Nous ajouterons aussi que, par un singulier précepte, les femmes ne peuvent en aucune façon se servir de quoi que ce soit qu'un homme ait préparé ou auquel il ait travaillé. Nous avons connu une charmante fille (Hanao) qui, malade depuis longtemps, refusa jusqu'au moment de sa mort de se reposer sur un canapé fabriqué par son frère.

Tels sont les renseignements que nous trouvons dans les notes inédites de notre voyage. Ils tirent leur principale valeur de l'absence presque complète de données

<sup>1</sup> L'horrible fonction de l'*hakapahaa* a été décrite avec une précision remarquable dans le mémoire que M. Jouan a publié sur l'archipel des Marquises, dans la *Revue coloniale* de 1858 (avril) :

« Le mort est assis dans un grand plat et ses bras sont passés sur une barre horizontale ; au bout de quelques jours, et durant les frictions d'huile, un liquide purulent coule du corps, sur lequel les vers se promènent. . . . L'odeur repoussante qui s'en exhale n'empêche pas les habitants de se livrer à leurs occupations : on rit, on mange, comme si de rien n'était. . . . Il est impossible d'extirper cette coutume, c'est un véritable empoisonnement miasmatique ; ceux qui travaillent à cette préparation sont très-malades et beaucoup en meurent. »

Ces détails sont d'une grande vérité, et nous n'hésitons pas à attribuer à cette coutume, et surtout à son mode d'exécution, une part réelle dans le nombre des causes qui tendent à décimer et à faire disparaître dans un avenir prochain la population des Marquises. Elle est généralement regardée comme l'origine certaine d'affections de nature septique par tous ceux qui ont pu entrer une fois dans les cases où se fait jour et nuit la préparation du *lou papako* (cadavre).

précises sur le mode opératoire et les dangers du tatouage, qui n'a pas suffisamment attiré l'attention des voyageurs ou des médecins qui ont visité nos possessions océaniques.

Tahiti, qui a eu presque exclusivement les honneurs des topographies médicales publiées par quelques-uns de nos confrères de la marine, ne permettait pas du reste de recueillir un grand nombre d'observations de ce genre. La civilisation de ses habitants, déjà ancienne et plus avancée que celle des Kanaques des Marquises, a rendu le tatouage très-rare chez eux, et cette coutume est tellement abandonnée de nos jours, que la remarquable *Etude*<sup>1</sup> de M. de Bovis sur la société tahitienne à l'arrivée des Européens n'en fait pas même mention.

Nous avons eu grand'peine à retrouver en 1853 les dessins en arcs imprimés sur les fesses, les reins et les parties latérales de l'abdomen jusqu'aux premières fausses côtes, qui rendaient si fières les femmes de Tahiti au temps de Cook.

Nous ferons remarquer en terminant qu'une autre cause du silence gardé jusqu'à présent sur les dangers du tatouage en Océanie tient aussi à la rapidité du passage des navires de guerre et de commerce sur les rades des îles de l'Océan Pacifique. Il faut un temps assez long pour apprécier d'une manière sérieuse et avec toute certitude les mœurs et les usages d'un peuple dont on n'apprend que difficilement la langue, et qui se séquestre promptement du contact et même de la vue des Européens pendant la durée de ses maladies; il faut prolonger son séjour dans le pays, vivre un peu de la vie qu'on y mène, et c'est ce que les exigences des affaires ou du service militaire ne permettent que très-rarement.

<sup>1</sup> *Revue coloniale*, 2<sup>e</sup> série, t. XIV, p. 368, 510, 760.

Il faut aussi être *préparé aux observations* par une connaissance au moins superficielle de ce qui a pu être publié sur les questions que l'on se propose d'étudier, et c'est ce qui n'est pas toujours arrivé pour un grand nombre de voyageurs qui ont copié, répété et embelli sans critique les récits de leurs devanciers.

Je n'aurais pu moi-même recueillir et surtout vérifier tous les documents vraiment positifs de cette note sans l'intervention de l'un de nos amis de la marine, le lieutenant de vaisseau Fiquet, qui, lors de notre passage à Taïo-Haé, nous avait promptement initiés aux coutumes les plus secrètes des indigènes de Nou-Hiva, qu'il connaissait d'une manière complète.

Un séjour à terre de près de deux années, le talent d'observation et la visite de toutes les baies de l'île, le mettaient en position de me renseigner parfaitement sur ce qu'il ne pouvait me montrer.

— La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

44<sup>e</sup> SÉANCE. — 5 Janvier 1860.

Présidence de M. MARTIN-MAGRON.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

A l'occasion du procès-verbal, M. LEMERCIER présente deux nouvelles haches de pierre, différentes de couleur et de composition, mais assez semblables par leur forme. L'une est en ophite, et a été trouvée en 1857 dans la grotte de Massat (Ariège); elle appartient à M. Lartet. L'autre, qui appartient également à M. Lartet, est en jade, et provient de la Nouvelle-Calédonie. La première

est polie sur toute sa surface, la seconde est parfaitement polie dans ses deux tiers inférieurs, mais l'extrémité opposée au tranchant présente quelques aspérités émoussées.

M. Broca présente ensuite de la part de M. Geoffroy Saint-Hilaire la flèche que celui-ci a annoncée dans la dernière séance, et donne lecture d'une lettre de M. Lartet, qui accompagne cet envoi. Cette flèche a été trouvée avec plusieurs autres et avec divers ustensiles en os ou en silex dans les fouilles que M. Alfred Fontan, sur la recommandation de M. Lartet, a faites dans les grottes de Massat (Ariège). Les mêmes fouilles ont amené la découverte de deux dents humaines, et de deux grands onguéaux fossiles, l'un d'*ours*, l'autre de *felis*. M. Alfred Fontan est le fils de M. Fontan de Saint-Gaudens, à qui l'on doit la découverte du grand singe fossile subpyrénéen (le *dryopithecus*).

La flèche présentée à la Société est en bois de cerf, et est le résultat d'un travail parfaitement régulier. Elle est exactement cylindrique et se termine en pointe conique. Trois pointes ou dents récurrentes, longues de 1 centimètre  $\frac{1}{2}$ , et destinées à empêcher l'extraction du projectile, se détachent du corps de la flèche. Il y en a une seule d'un côté; les deux autres sont superposées sur le côté opposé (voir fig. 4, pl. III). On a remarqué sur les autres flèches que le nombre des dents ou pointes récurrentes varie d'une à trois. Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que chacune de ces dents présente sur ses deux faces un sillon parallèle à son axe, large de 1 millimètre, long d'environ 1 centimètre, et destiné, suivant M. Lartet, à recevoir du poison. Lorsqu'on arrachait la flèche, la dent empoisonnée avait toute chance de se casser à sa base et de rester dans la plaie. Il paraît qu'une disposition semblable se retrouve

encore aujourd'hui sur les flèches de certains peuples sauvages.

## CORRESPONDANCE.

M. Périer fait hommage à la Société de ses *Fragments ethnologiques*; Paris, 1858, in-8°. C'est dans cet ouvrage qu'il a consigné ses recherches sur les Gaels et les Cymris (Celts et Kimris), et sur la question si controversée de la parenté de ces deux races. Il a réfuté l'opinion de ceux qui, se basant sur des documents historiques insuffisants, ont soutenu que les Gaels ou Celts étaient blonds.

M. le docteur Alfred Bourgeois fait hommage à la Société de sa thèse inaugurale intitulée : *De l'influence des mariages consanguins sur les générations*; Paris, 1859, in-4°. Cette thèse, déjà déposée sur le bureau, dans la dernière séance, par un membre de la Société, a été renvoyée à l'examen de M. Périer; M. Bourgeois y joint aujourd'hui des documents manuscrits et inédits sur les faits énoncés dans sa thèse. Il a observé une famille composée de quatre cent seize personnes, qui descendent d'un mariage contracté il y a cent soixante ans entre deux cousins germains. Il y a eu dans cette famille quatre-vingt-onze alliances consanguines plus ou moins rapprochées. M. Broca lui ayant signalé l'influence qu'exerce dans plusieurs espèces animales, au dire de certains éleveurs, le degré de pureté des races sur les résultats des unions consanguines, M. Bourgeois a dressé le tableau généalogique des quatre cent seize personnes dont il a été parlé dans sa thèse, et y a joint, toutes les fois que cela lui a été possible, l'indication des caractères ethnologiques de chaque individu. C'est ce tableau qu'il fait parvenir aujourd'hui à la Société avec une lettre explicative. (Commissaire, M. Périer).

## ÉLECTIONS.

Il est procédé à un vote sur la candidature de M. Robert Knox, présenté dans la dernière séance comme candidat au titre de membre associé étranger.

M. Knox est nommé à l'unanimité membre associé étranger à Hackney (près Londres).

## RENOUVELLEMENT DU BUREAU.

L'ordre du jour appelle les élections pour le renouvellement du bureau.

M. BÉCLARD, vice-président, demande la parole. Il a été sensible à l'honneur que lui ont fait ses collègues en l'appelant à la vice-présidence, et il croit ne pouvoir mieux les en remercier qu'en les priant de reporter aujourd'hui leurs suffrages pour la présidence sur un zoologiste éminent, à qui ses nombreuses occupations n'avaient pas permis d'accepter le fauteuil l'année dernière. M. Béclard annonce qu'à sa sollicitation, M. Geoffroy Saint-Hilaire a bien voulu se rendre au désir déjà exprimé il y a six mois par un grand nombre de membres de la Société.

M. LE PRÉSIDENT. La noblesse du caractère, et un nom illustre dans la science, plus encore que le titre de vice-président, désignaient naturellement M. Béclard pour la présidence de la Société pendant l'année 1860. Nos suffrages lui étaient acquis, et il ne faut rien moins que sa volonté formellement exprimée pour nous décider à accepter le sacrifice qu'il vient de faire avec tant d'abnégation. Le règlement nous permet heureusement de réélire le vice-président ; nous pourrions donc maintenir M. Béclard dans ses fonctions actuelles, en remettant à



l'année prochaine son élection à la présidence. Nous y trouverons ainsi l'avantage de conserver un an de plus au bureau le collègue qui vient de nous donner une si haute preuve de son dévouement aux intérêts de la Société. J'invite maintenant la Société à procéder par voie d'élection au renouvellement du bureau.

Après ces explications, la Société procède par scrutins successifs à la nomination des membres du bureau pour l'année 1860. Sont nommés :

|                             |                                    |
|-----------------------------|------------------------------------|
| <i>Président.</i> . . . .   | M. ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE. |
| <i>Vice-président.</i> . .  | M. BÉCLARD.                        |
| <i>Premier secrétaire.</i>  | M. BROCA.                          |
| <i>Second secrétaire.</i> . | M. DARESTE.                        |
| <i>Archiviste.</i> . . . .  | M. LEMERCIER.                      |
| <i>Trésorier.</i> . . . .   | M. GODARD.                         |

*Commission des comptes* (tirée au sort) : MM. LIÉGEAIS, BOUDIN, RAMBAUD ;

*Commission des archives* (tirée au sort) : MM. BROWN-SÉQUARD, TRÉLAT, HUON DE KERMADEC.

#### LECTURE.

M. BERTILLON continue la lecture de son travail sur les renseignements anthropologiques qui ont été recueillis par M. Livingsstone dans l'Afrique australe.

La lecture de la troisième et dernière partie de ce travail est renvoyée à une prochaine séance.

#### Instructions pour le Sénégal,

PAR MM. GEOFFROY SAINT-HILAIRE, DE CASTELNAU,  
ET BROCA, rapporteur.

MESSIEURS,

M. le docteur Barthélemy Benoit, chirurgien de pre-

mière classe de la marine, correspondant national de la Société, nous a annoncé, dans la séance du 1<sup>er</sup> décembre 1859, qu'il est sur le point de partir pour le Sénégal, où il doit séjourner plusieurs années, et il nous a priés de lui indiquer les points sur lesquels il doit diriger ses recherches, afin de les rendre aussi conformes que possible au but que se propose la Société.

Les travaux d'un homme versé, comme notre honorable correspondant, dans la connaissance de l'anatomie et de la physiologie, ne peuvent qu'être utiles à la science, et nous devons déclarer tout d'abord que toutes les observations qu'il voudra bien nous transmettre seront accueillies par nous avec empressement. Mais puisque, par un excès de modestie, il nous a fait l'honneur de nous demander des instructions, nous devons nous empresser de répondre à cette marque de confiance; nous allons donc signaler à son attention quelques-uns des points sur lesquels la science attend des renseignements.

Aucune région du globe n'offre à l'anthropologiste un champ d'observations plus fertile que notre colonie du Sénégal. Outre les Européens qui s'y sont établis depuis le seizième siècle, et les Maures qui s'y rendent chaque année pour y vendre leurs denrées, on y trouve trois grandes races indigènes qui y vivent côte à côte depuis un temps immémorial : ce sont les *Yoloffs*, les *Mandingues* et les *Foulahs*. Ces derniers sont encore connus sous le nom de *Peuls*, de *Pouls* et de *Foutes*.

Différant les unes des autres par leur langage, leurs mœurs, et surtout par leurs caractères physiques, modifiées dans quelques localités par leurs croisements réciproques, mais restées jusqu'ici pures de tout mélange dans un grand nombre de districts, ces trois races ont été distinguées sans hésitation par tous les voyageurs.

Les Yolloffs et les Mandingues ou Malinkés appartiennent au type éthiopien par la couleur foncée de leur peau, par l'état laineux de leur chevelure et par les principaux traits de leur visage. Les Foulahs ont la peau beaucoup plus claire, de couleur cuivrée, les cheveux lisses ou simplement bouclés, et leurs traits se rapprochent beaucoup de ceux du type caucasique; ils sont fiers de cette ressemblance, et ils ont plus d'une fois manifesté la prétention d'être rangés parmi les hommes blancs.

Les Yolloffs habitent la région du nord-ouest, jusque sous le 16° degré de latitude nord. Ils occupent presque tout le pays compris entre le fleuve Sénégal et la Gambie. Les Mandingues débordent un peu sur la rive septentrionale de la Gambie, mais leurs principales nations résident au sud de ce fleuve, entre le 10° et le 13° degré de latitude, depuis l'Atlantique jusqu'aux montagnes du Bambarra. Quant aux Foulahs, ils occupent principalement, mais non exclusivement, la région orientale. Partis, selon toute probabilité, du Fonta-Diallon, district montagneux du sud-est, ils se sont répandus à la fois du sud au nord, dans la Sénégalie, de l'ouest à l'est dans le Soudan, où ils ont pris le nom de *Fellatahs*, et où ils ont fondé un puissant empire. Cette race envahissante, qui paraît appelée à jouer dans l'histoire politique des nations de l'Afrique centrale un rôle analogue à celui que jouèrent les Arabes dans l'Orient, a été jusqu'ici pour l'ethnologie un problème à peu près insoluble. Pour expliquer la présence d'une race à cheveux lisses et à peau simplement cuivrée, au milieu des hommes les plus noirs et les plus laineux de la terre, on a eu recours à des hypothèses contradictoires et incertaines. On a fait descendre les Foulahs des Berbères, des Arabes, des Egyptiens, des Barabras du Nil, et même des Malais du grand Archipel indien. L'auteur de cette dernière hypo-

thèse, M. Gustave d'Eichtal, a établi d'ingénieux rapprochements entre certains mots de la langue des Foulahs et les mots correspondants de divers dialectes de l'Océanie, mais la nécessité même où il s'est trouvé d'avoir recours à des caractères aussi indécis que ceux qu'on tire du langage montre que la science est entièrement privée de renseignements positifs sur les caractères anatomiques de la race fellane. C'est sur ce dernier point que nous appellerons d'abord l'attention de notre correspondant. On a décrit avec plus ou moins d'exactitude les caractères physiques extérieurs des Foulahs; on sait qu'ils ont le visage ovale, le nez long et arqué, les dents verticales, les lèvres assez minces, la taille svelte et élevée, les membres bien proportionnés, les extrémités déliées. Mais leurs caractères ostéologiques sont encore tout à fait inconnus. Il n'existe aucun crâne de Foulah dans notre galerie d'anthropologie; il n'en existe pas davantage dans la riche collection mortonienne, où sont rassemblés 663 crânes provenant d'un très-grand nombre de races<sup>1</sup>. M. Barthélemy Benoit rendrait donc à la science un service inappréciable s'il lui était possible de recueillir un certain nombre de crânes de Foulahs. Il rencontrera, sans doute, des difficultés dans ce genre de recherches, parce que la plupart des Foulahs sont sectateurs de l'Islam, et que leur religion leur commande le plus grand respect pour la dépouille des morts. Nous faisons des vœux pour que ces difficultés ne soient pas insurmontables. Toutefois, si notre correspondant ne pouvait se procurer des crânes en nombre suffisant, il pourrait du moins mouler un certain nombre de têtes.

<sup>1</sup> Dans le catalogue dressé par M. Meigs figurent dix-huit crânes de Fellâhs. Mais on ne confondra pas cette race égyptienne avec celle qui nous occupe. Le nom que portent aujourd'hui les Fellâhs d'Egypte est d'origine arabe.

Enfin, si cette ressource lui était refusée, nous l'engagerions à faire sur le vivant des observations céphalométriques. Le céphalomètre de notre collègue, M. Antelme, lui permettra de mesurer l'angle facial, et il pourra encore aisément, au moyen d'un simple compas d'épaisseur, relever les dimensions du crâne sur les individus adultes des deux sexes. Le diamètre antéro-postérieur s'obtient assez exactement en plaçant l'une des extrémités du compas sur la racine du nez, l'autre sur la protubérance occipitale externe. La mesure du diamètre transversal est moins précise, parce que l'épaisseur des muscles temporaux varie suivant les races et suivant les individus. Néanmoins, la comparaison des deux principaux diamètres pourra être faite, sinon d'une manière rigoureuse, du moins d'une manière approximative; cela suffira probablement pour nous apprendre si les Foulahs constituent une race brachycéphale ou une race dolichocéphale<sup>1</sup>, et ce document partiel sera déjà d'un haut intérêt. Il est bien entendu que les mensurations devront être prises sur un grand nombre de sujets, pour éviter les erreurs dues aux variations individuelles.

Ces études seront faites autant que possible sur les Foulahs de race pure, et nous dirons à ce propos que la question du croisement de la race fellane mérite toute l'attention des observateurs. On voit à Saint-Louis un grand nombre de métis nés des croisements des Foulahs et des Nègres; ces individus, désignés sous le nom de *Toucolors* ou de *Toucouteurs*, présentent des caractères variables, suivant le degré du croisement d'où ils sont issus. Mais, outre ces métis, dont l'origine n'est pas douteuse, on trouve dans certaines contrées, et notamment dans le Fouta-

<sup>1</sup> Les crânes dolichocéphales ont le diamètre antéro-postérieur beaucoup plus grand que le diamètre transversal. Dans les crânes brachycéphales, le deuxième diamètre est presque égal au premier.

Toro, et dans le Fouta-Diallon, des nations entières qui ont été considérées comme étant de race croisée. Le nom de *Pouls noirs* que nos voyageurs ont donné à ces peuples, pour les distinguer des *Pouls rouges* ou Foulahs proprement dits, indique déjà qu'ils ont la peau beaucoup plus foncée que les peuples de race fellané pure; et il résulte, en effet, des descriptions très-superficielles qui ont été publiées, que les Pouls noirs sont presque aussi noirs, peut-être même tout aussi noirs que les nègres. Mais, il faut bien le dire, c'est un phénomène à peu près sans exemple dans l'histoire, que l'existence d'une population entière composée de mulâtres et de mulâtresses de même sang. Des événements politiques tout à fait exceptionnels ont amené dans l'île d'Haïti la séparation des nègres de pur sang et des hommes de couleur, à la suite des efforts convulsifs de l'émancipation; mais les hommes de couleur qui forment la population de la république Dominicaine présentent toutes les nuances intermédiaires entre le noir et le blanc; ce sont des mulâtres à tous les degrés, tandis que les Pouls noirs offriraient, au dire des voyageurs, une uniformité de caractère qui ne s'observe pas dans les races croisées. On dit, il est vrai, que les Pouls noirs de Fouta-Toro sont nés de l'union de la tribu des nègres Torodos et d'une tribu conquérante de Pouls rouges; que ces mulâtres, devenus nombreux, ont ensuite expulsé à la fois les deux races mères; quelque chose de semblable se serait passé dans certaines parties du Fouta-Diallon, où la race des Pouls noirs descendrait des Foulahs et des nègres Djallonkies, avec cette différence toutefois que les Pouls rouges n'auraient pas été chassés par les mulâtres, mais auraient graduellement disparu, en se fondant à la longue dans la population toujours croissante des métis.

Ces documents historiques sont fort douteux, et il importe beaucoup d'en contrôler l'exactitude. C'est encore l'étude des caractères physiques des Pouls noirs qui est appelée à dissiper ces obscurités. On ne nous a fait connaître jusqu'ici que la couleur de leur peau, mais on n'a pas décrit les traits de leur visage, on n'a pas étudié la conformation de leur tête, et nous ne savons même pas s'ils ont les cheveux lisses comme les Foulahs, ou laineux comme la plupart des nègres, ou demi-laineux comme les mulâtres ordinaires. Les métis ne participent pas toujours à un égal degré des deux races d'où ils proviennent, mais ils doivent être intermédiaires entre elles, sinon par tous les caractères physiques, au moins par quelques-uns. — L'examen de ces caractères intermédiaires, et des variations nombreuses qu'ils présentent toujours chez les divers métis nés du même croisement, est le seul moyen positif d'arriver à la démonstration de l'hybridité.

Si les observations de notre correspondant l'amènent à confirmer les relations des voyageurs sur l'origine croisée des Pouls noirs, il trouvera probablement quelque différence entre les Pouls noirs du Fouta-Toro et ceux du Fouta-Diallon. On fait descendre les premiers de l'union des Foulahs et des Torodos, qui sont une tribu de la race yoloff, tandis que les Djallonkies, ancêtres nègres des autres Pouls noirs, appartiennent à la race mandingue. Or, ces deux races des Yoloffs et des Mandingues, quoique appartenant toutes deux au type éthiopien, se distinguent néanmoins par des caractères très-tranchés. Elles sont supérieures, l'une et l'autre, à la plupart des autres races éthiopiennes, et cette supériorité relative, constatée par les plus anciens voyageurs, ne peut pas être attribuée à l'influence plus ou moins civilisatrice des Européens; mais il existe entre elles de no-

tables différences physiques, spéciales et intellectuelles. Pour ne parler que des premières, les Yolloffs sont plus grands et plus robustes ; ils ont la mâchoire peu saillante, les dents presque verticales, le front assez élevé, le nez peu épaté, et, n'étaient leurs grosses lèvres saillantes, leur peau d'un noir d'ébène et leur chevelure laineuse, ils ne différeraient pas beaucoup des races caucasiques. Les Mandingues présentent d'une manière bien plus tranchée l'empreinte du type éthiopien. Ils ont le front plus fuyant, les mâchoires plus obliques, le nez plus écrasé ; mais, chose très-digne de remarque, leur teint est moins foncé que celui des Yolloffs ; on l'a comparé à la couleur du chocolat ou à celle du tabac. Tous les voyageurs ont été frappés de ce fait, qui est en opposition flagrante avec les idées reçues sur l'origine de la couleur des races éthiopiennes ; car les Yolloffs, vivant jusque sous le 16° degré de latitude nord, sont presque les plus septentrionaux de tous les nègres, et sont cependant les plus noirs de tous les hommes connus, tandis que les Mandingues, plus rapprochés de l'équateur, ont en même temps le teint moins coloré. Ajoutons que les Foulahs, résidant sous la même zone depuis un temps immémorial, ont conservé une couleur cuivrée, qui contraste de la manière la plus frappante avec celle des nègres voisins.

Le parallèle que nous venons d'établir entre les Yolloffs et les Mandingues ne repose jusqu'ici que sur l'examen des caractères extérieurs. Il y a probablement dans les collections d'anthropologie un grand nombre de crânes provenant des individus de ces deux races, mais l'origine n'en est pas indiquée avec précision. Un préjugé très-répandu a fait supposer pendant longtemps qu'il n'y avait qu'une race éthiopienne, et ceux qui ont recueilli les crânes ont jugé superflu, le plus souvent, d'en déter-



miner exactement la provenance. D'ailleurs, la plupart de ces pièces ont été prises en Amérique, où les victimes de l'esclavage, quelle que soit leur patrie, ont été disséminées et mêlées suivant les hasards de la traite, et où, de plus, un très-grand nombre de nègres sont issus du mélange de deux ou plusieurs races africaines. Nous savons aujourd'hui que ce qu'on a longtemps appelé la race éthiopienne n'est qu'un groupe plus ou moins naturel, formé par la réunion d'un nombre encore indéterminé de races fort différentes les unes des autres, et plus différentes même que ne le sont les diverses races du type caucasique. Ce n'est pas seulement sur la couleur plus ou moins noire de la peau, sur l'état lisse ou laineux de la chevelure, sur le prognathisme plus ou moins prononcé que portent ces variations des races éthiopiennes ; il n'est pas douteux qu'elles doivent différer les unes des autres par des caractères ostéologiques, et spécialement par des caractères cranioscopiques analogues à ceux qui établissent des différences entre les races du type caucasique. Nous devons donc inviter nos correspondants à indiquer encore avec précision non-seulement le pays, mais encore le nom du district et celui de la nation ou de la peuplade d'où proviennent les moules et les pièces ostéologiques qu'ils veulent bien nous envoyer, et, pour ce qui concerne en particulier la région du Sénégal, nous ne saurions trop engager M. Barthélemy Benoit à recueillir ses matériaux dans le but d'établir un parallèle ostéologique entre les trois principales races d'hommes qu'il aura l'occasion d'étudier.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des recherches relatives à l'anatomie du crâne, parce que ce sont les plus importantes, et en même temps les plus faciles. Mais nous devons ajouter que des squelettes entiers, d'origine bien précise et bien authentique, seraient pour la science

d'un prix inestimable. Les anthropologistes, faute de matériaux suffisants, ont dû se borner jusqu'ici presque exclusivement à l'étude des crânes. Mais ce n'est qu'une partie de la question. Il résulte déjà des recherches de Vrolick, de Weber, de White, de M. le professeur Serres, que les proportions relatives des différentes parties du tronc et des membres présentent, dans les diverses races, de très-notables variations. On sait qu'il y a une certaine corrélation entre la forme du crâne et celle du bassin, que le rapport de l'humérus au radius, et du membre thoracique au membre abdominal, mérite d'occuper une place intéressante dans la description et le parallèle des races; mais ces notions, reposant sur l'étude d'un trop petit nombre de squelettes, n'ont pas encore acquis un caractère suffisant de certitude. Elles ont donné lieu à des contestations qui ne se seraient peut-être pas élevées si la provenance des squelettes eût été très-exactement connue et si, au lieu de comparer d'une manière générale le groupe des nègres avec le groupe des blancs, on eût comparé entre elles des races particulières bien déterminées.

Nous n'osons pas nous flatter que notre correspondant, malgré tout son zèle et toute son activité, puisse réussir à nous procurer des squelettes entiers, dont la préparation et la conservation exigent beaucoup de temps. Nous avons cru devoir néanmoins lui signaler l'importance de ce genre de recherches, bien convaincu que, si des occasions favorables se présentent à lui, il ne manquera pas d'en profiter<sup>1</sup>. Nous devons dire maintenant que des mensurations convenablement pratiquées sur un grand nombre de d'individus vivants permettent, jusqu'à un

<sup>1</sup> La mensuration exacte de la taille des cadavres doit toujours précéder la préparation des squelettes, attendu que l'examen des os desséchés ne donne qu'une idée très-imparfaite de la taille des individus.

certain point, de suppléer à l'étude des squelettes desséchés. La longueur de l'humérus s'obtient assez exactement en mesurant, *sur le bras rapproché du tronc*, la distance qui sépare le sommet de l'acromion de la saillie de l'épicondyle. On mesure tout aussi facilement le radius et le tibia, dont les deux extrémités peuvent être senties à travers la peau. A ces mensurations on peut joindre les suivantes :

Distance de l'ombilic au sol sur l'homme debout.

Distance de l'épine iliaque antéro-supérieure au sol.

Distance de la clavicule au sol.

Distance de l'extrémité du doigt médium au sol.

Longueur du pied.

Longueur de la main mesurée sur la face dorsale, depuis l'extrémité du médium jusqu'au milieu de la ligne qui unit les deux apophyses styloïdes.

Enfin longueur totale de l'individu.

Après ces instructions générales, il y a un certain nombre de questions spéciales dont les observations de notre correspondant pourront nous donner la solution :

1° Dire exactement quelle est la couleur des négrolons au moment de leur naissance : si elle est presque blanche, comme quelques personnes l'ont dit, ou si elle ne l'est que d'une manière relative. Dire au bout de combien de temps la couleur des nouveau-nés devient semblable à celle de leurs parents. Dire s'il y a quelque différence, sous ces divers rapports, entre les nouveau-nés de la race yoloff et ceux de la race mandingue ; l'un des commissaires, M. Geoffroy Saint-Hilaire, attache une grande importance à la solution de ces questions, sur lesquelles il a obtenu jusqu'ici des renseignements contradictoires.

2° Déterminer l'ordre et l'époque de l'éruption des dents temporaires et des dents permanentes. Tableau à

dresser d'après un assez grand nombre de cas particuliers pour éviter les erreurs résultant des variétés individuelles.

3° Dresser de la même manière un tableau relatif à l'âge où paraissent chez la femme les évacuations menstruelles, et où elles disparaissent.

4° Trouve-t-on chez certaines femmes, comme dispositions plus ou moins exceptionnelles, ce développement considérable des nymphes et ces tumeurs graisseuses des fesses qui constituent un caractère ethnologique pour certaines races de l'Afrique australe, mais qu'on a récemment observés à l'état sporadique chez un grand nombre de négresses dans l'Afrique orientale, notamment en Abyssinie ?

5° Trouve-t-on dans quelques-unes des nations indigènes du Sénégal, soit comme un caractère de race, soit comme une disposition sporadique plus ou moins fréquente, des dents canines assez développées pour dépasser soit en avant, soit en bas, le niveau des dents voisines ?

6° On trouve sur quelques têtes de nègres, comme chez les singes, cinq et même jusqu'à six tubercules sur la couronne de la cinquième dent molaire, ou dent de sagesse. On ne sait si cette disposition est un caractère propre à certaines races éthiopiennes, ou si c'est seulement une anomalie plus ou moins fréquente. On demande par conséquent si l'une ou l'autre des races nègres du Sénégal présente ce caractère. Dans le cas où la réponse serait négative, on demande si les dents de sagesse pentacuspides existent chez un certain nombre d'individus de ces races, et quel est alors le degré de fréquence de cette anomalie.

7° Voici enfin une dernière question d'un ordre tout différent, question qui mérite d'être signalée à l'attention de tous les voyageurs, mais qui, pour ce qui concerne

l'ethnologie du Sénégal, offre un intérêt tout spécial, à cause des discussions qui se sont élevées sur l'origine des Foulahs. Ces hommes de couleur cuivrée contrastent d'une manière si frappante avec les nègres voisins, qu'on a été naturellement conduit à attribuer leur présence dans cette région à une migration antique et lointaine. Un peuple qui change de patrie et de climat peut à la longue modifier profondément son genre de vie, adopter un nouveau langage, de nouvelles mœurs, de nouvelles religions. Mais il conserve toujours certaines connaissances, certains arts grossiers; il y a des choses qu'il ne peut ni abandonner ni oublier. Ainsi, les Foulahs ne connaissent ni l'écriture ni la charrue; M. Gustave d'Eichtal en a conclu logiquement que leur passage en Afrique, leur séparation du peuple malais, dont il les croit descendus, a dû s'effectuer avant l'époque où ces deux inventions ont pénétré dans le grand archipel indien, parce que deux choses aussi utiles que celles-là ne peuvent être oubliées lorsqu'on les a connues une fois. Or, il est une troisième chose qui est tout aussi propre que les deux précédentes à jeter du jour sur l'histoire primitive des races, sur leurs migrations, sur leur parenté avec d'autres races plus ou moins éloignées. Un peuple qui s'expatrie amène avec lui ses animaux domestiques les plus utiles, et les conserve indéfiniment lorsque le climat ne s'y oppose pas. Il importe donc d'établir : 1° quels sont les animaux domestiques des Foulahs; 2° quel est l'usage qu'ils font de ces auxiliaires; 3° s'il y a quelque différence, sous l'un ou l'autre de ces points de vue, entre les Foulahs et les nègres du Sénégal.

Tels sont en résumé les principaux sujets de recherches que vos commissaires croient devoir signaler à l'attention de M. Barthélemy Benoît. Nous lui répéterons encore une fois que toutes les observations qu'il fera en

dehors de ce programme seront précieuses pour nous. Nous ne possédons que des vocabulaires incomplets, et quelquefois contradictoires, des trois principales langues ou plutôt des trois groupes de langues du Sénégal. Nous n'avons qu'une connaissance très-imparfaite des religions qui régnaient dans ce pays avant l'introduction récente de l'islamisme. Un grand nombre de tribus sont restées fidèles à leur ancien culte, et il paraît même que certaines tribus parmi les Séraires n'ont ni culte, ni superstitions, ni croyances d'aucune sorte. Il serait superflu de faire ressortir l'importance des documents qui pourraient nous parvenir sur ces divers sujets.

*Appendice.* Enfin, il est une question que notre correspondant pourra étudier plus aisément que toutes les autres, et, quoiqu'elle ne soit pas particulière au Sénégal, nous croyons devoir la lui indiquer en terminant. Nous voulons parler de la pathologie comparée des races. Il est des maladies qui sont presque sans exemple chez certains peuples voisins de l'état sauvage, ou qui y sont incomparablement plus rares que chez nous. Nous citerons en particulier le cancer, la phthisie pulmonaire, les anévrysmes, et même, s'il faut s'en rapporter à quelques documents, les maladies mentales. On peut se demander si cette immunité plus ou moins complète dépend de la race, ou de la vie sauvage, ou de l'alimentation, ou du climat. L'influence des races paraît démontrée au moins pour quelques cas, et ceux de nos correspondants qui, comme M. Barthélemy Benoit, exercent la médecine, pourront nous fournir sur ce point des renseignements importants. La question de l'acclimatation des races européennes sous les climats tropicaux, question si grave sous tous les points de vue, est également de celles qui attendent encore leur solution. Beaucoup d'auteurs éminents ont mis en doute la possibilité de cette acclimata-

tion, non pas de quelques individus, mais d'une population permanente. Il existe dans nos colonies des registres de naissance et de décès pour la population blanche, et il est possible par conséquent d'y faire des relevés statistiques : il importe aussi de comparer la mortalité des troupes de terre et de mer avec celle des colons proprement dits. Mais nous nous arrêtons, pour ne pas donner trop d'extension à notre programme. Nous avons multiplié les questions, afin de laisser à notre correspondant le choix de ses sujets d'étude. Nous savons qu'un seul homme ne peut pas en quelques années exécuter à la fois tant de recherches si difficiles, si longues et si variées. Nous l'engageons donc à se tracer un cadre plus restreint, préférant des documents complets sur un petit nombre de questions à des documents plus nombreux et plus superficiels, et, dans le choix qu'il fera sans doute parmi les sujets que nous venons d'énumérer, nous lui signalerons avec une insistance toute particulière les recherches sur l'étude anatomique des races du Sénégal.

M. BORDM. Il y a un point sur lequel la Commission n'a pas insisté et qui mérite cependant au plus haut degré la sollicitude des anthropologistes. M. le rapporteur s'est borné à demander des renseignements sur les populations indigènes du Sénégal, mais il n'a pas attiré l'attention de notre correspondant sur les populations européennes établies dans cette contrée tropicale. C'est pourtant une question des plus graves, car il importe beaucoup de savoir jusqu'à quel point les races blanches peuvent s'y acclimater. Les registres de l'état civil permettront aisément à M. Barth. Benoit de comparer le chiffre des naissances au chiffre des décès dans la population civile européenne de cette colonie, et la position qu'il occupe dans la marine lui facilitera l'étude des chances de vie et de mort dans les troupes de

terre et de mer. Nous saurons ainsi, d'une part, quelle est l'influence du climat du Sénégal sur les individus adultes qui viennent y passer quelques mois ou quelques années, d'autre part, quel est le degré d'immunité acquis par ceux qui y prolongent leur séjour; d'autre part, enfin, nous apprendrons si les descendants des colons sont réellement acclimatés, et si nos races européennes peuvent former dans ce pays une population permanente, c'est-à-dire capable de s'entretenir par elle-même sans le concours continu des colons venus de la mère patrie. Il est, en outre, du plus haut intérêt d'étudier les maladies qui sévissent sur les hommes des races blanches, de chercher si ces maladies leur sont propres, ou si elles sont seulement plus fréquentes chez eux que chez les indigènes. Telles sont les additions que je proposerai de faire au rapport de la Commission.

M. BERTILLON. Il serait bon de demander également à M. Barthélemy Benoit si les indigènes du Sénégal sont, comme ceux d'une partie de la région explorée par le docteur Livingstone, exempts de certaines maladies, telles que le cancer et les tubercules. Je pense, comme M. Boudin, qu'il ne suffit pas d'étudier les races humaines sous le point de vue anatomo-physiologique, et qu'il importe de les étudier aussi sous le point de vue pathologique.

M. DELASIAUVE signale les affections mentales et la paralysie générale parmi les maladies qui demandent à être étudiées suivant les races et suivant les climats. Le genre de vie, l'état des sociétés exercent une influence notable sur la production de la folie; les passions violentes, qui en sont une cause fréquente, se développent surtout chez les civilisés, dans les populations agglomérées. La folie paraît donc assez rare chez les peuples sauvages ou barbares, quoique la superstition, le fana-



tisme et l'imitation aient pu quelquefois produire chez quelques-uns des épidémies de folie. Quant à la paralysie générale, on a dit qu'elle était beaucoup plus rare dans les pays chauds que dans nos climats. Cette assertion mérite confirmation, car elle ne repose pas sur des statistiques.

M. BROCA. La Commission connaît toute l'importance des questions que nos collègues viennent de signaler, et celles qui sont relatives à l'acclimatation définitive des blancs sous les tropiques doivent évidemment être posées, avec une insistance toute particulière, à tous les correspondants de la Société. Nous n'avions pas cru toutefois devoir les faire figurer dans notre programme, parce qu'elles n'ont rien qui soit spécial au Sénégal. La Société a chargé son Comité de publication de préparer des instructions générales pour tous les voyageurs. C'est là que seront indiqués tous les points relatifs à la question de l'acclimatation. Mais outre ces instructions générales qui seront rédigées, une fois pour toutes, sous la forme élémentaire d'un questionnaire, la Société donnera des instructions spéciales à tous ceux qui, partant pour un pays déterminé, lui feront l'honneur de la prier de diriger leurs recherches ; ces instructions spéciales, rédigées par des Commissions, doivent renfermer l'indication des sujets particuliers que le voyageur trouvera à étudier dans la contrée qu'il va visiter ; elles varient donc non-seulement suivant les pays, mais encore suivant la profession et les aptitudes du voyageur. Les questions indiquées par MM. Boudin, Bertillon et Delasiauve nous avaient donc paru ne pas devoir figurer spécialement dans le programme des recherches à faire au Sénégal. Toutefois, comme elles sont de celles que M. Barthélemy Benoît, en sa qualité de médecin, pourra étudier et résoudre, je m'empresserai de les signaler

dans un appendice, suivant le vœu de nos collègues. (Voir p. 134.)

M. DE CASTELNAU. Le programme tracé par la Commission n'a pas besoin d'être agrandi, car il est déjà assez vaste, et trop vaste même peut-être pour être rempli par un seul homme. Si notre correspondant répond à toutes les questions qui lui sont adressées, il ne pourra recueillir que peu de renseignements sur chacune d'elles. Je pense, pour ma part, que la Société doit s'attacher au contraire à ne poser qu'un petit nombre de questions à chaque voyageur, pour obtenir beaucoup de documents sur chacune d'elles.

La séance est levée à cinq heures vingt minutes.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

## EXPLICATION DES PLANCHES I, II et III.

(TOUS LES OBJETS SONT REPRÉSENTÉS EN GRANDEUR NATURELLE.)

—

### PLANCHE I.

FIGURES 1 et 2. *Hache diluvienne elliptique* (n° 1). — La figure 1 représente l'une des faces de la hache; la figure 2 représente l'instrument vu de champ, l'un des bords tranchants étant dirigé en avant. Cet instrument est décrit page 60.

FIGURE 3. *Hache diluvienne cunéiforme* (n° 2). — Le tranchant n'occupe que l'extrémité la plus large de l'instrument. (Voir page 61.)

### PLANCHE II.

FIGURE 1. *Hache diluvienne elliptique* (n° 6). — Elle est tranchante sur toute sa circonférence comme la hache n° 1. (Voir page 85.)

FIGURE 2. *Hache celtique cunéiforme* (n° 4). — Elle est tranchante sur toute sa circonférence. Elle a été trouvée dans une sépulture celtique. (Voir page 62.)

### PLANCHE III.

FIGURE 1. *Couteau diluvien* (n° 3). — Il est tranchant sur ses deux bords. Cet instrument est décrit page 61.

FIGURE 2. *Couteau diluvien* (n° 9). — Il est tranchant sur ses deux bords. Cet instrument est décrit page 85.

FIGURE 3. *Couteau celtique* (n° 8). — Il est très-semblable aux deux précédents; il a été trouvé dans une sépulture celtique. Cet instrument est décrit page 85.

FIGURE 4. *Flèche en bois de cerf*, trouvée par M. Alfred Fontan, avec d'autres objets travaillés et divers ossements fossiles dans les grottes de Massat (Ariège). Elle est décrite page 118.

---

BULLETINS  
DE LA SOCIÉTÉ  
D'ANTHROPOLOGIE  
DE PARIS.

---

ANNÉE 1860.

---

COMPOSITION DU BUREAU.

|                             |                                    |
|-----------------------------|------------------------------------|
| <i>Président.</i> . . . . . | M. ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE. |
| <i>Vice-président</i> . . . | M. BÉCLARD.                        |
| <i>Premier secrétaire.</i>  | M. BROCA.                          |
| <i>Second secrétaire.</i> . | M. DARESTE.                        |
| <i>Archiviste.</i> . . . .  | M. LEMERCIER.                      |
| <i>Trésorier.</i> . . . . . | M. ERN. GODARD.                    |

---

12<sup>e</sup> SÉANCE.—19 Janvier 1860.

Présidence de M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. MARTIN-MACRON, président sortant, prononce les paroles suivantes, avant de descendre du fauteuil.

« Messieurs,

« Lorsque, au lendemain de la fondation de la Société, vous m'avez désigné pour la présidence, il y avait parmi vous des hommes que leur position scientifique et leur mérite personnel recommandaient bien plus que moi à

de titre constitue un cas que le règlement n'a pas prévu, et pense qu'il serait préférable d'accorder à M. Robin un congé illimité.

Cette proposition est combattue par MM. DE CASTELNAU, GEOFFROY SAINT-HILAIRE et BROWN-SÉQUARD. Ces messieurs ne pensent pas que la demande de M. Robin soit contraire au règlement; toutefois, pour écarter toute difficulté, M. Brown-Séquard propose d'accepter la démission de M. Robin et de l'inscrire dès aujourd'hui comme candidat au titre de membre associé national. Cette proposition est adoptée. En conséquence, il sera procédé, dans la prochaine séance, à l'élection de M. Robin au titre de membre associé national.

#### MODIFICATION DU RÈGLEMENT.

La Société décide, par un vote régulier et conforme aux prescriptions du deuxième article transitoire, que les membres associés nationaux ne seront plus astreints désormais à l'amende indiquée dans les articles 12 et 13 du règlement. La proposition en a été faite, dans la dernière séance, par trois membres titulaires de la Société, MM. Lemer cier, Martin-Magron et Broca. M. le président rappelle que la Société est entrée dans la période prévue par le deuxième article transitoire, et invite les membres qui auraient quelques nouvelles modifications réglementaires à proposer à le faire avant la fin du mois de février.

#### CANDIDATURES.

M. le docteur REY, présenté par MM. Lemer cier, de Castelnau et Broca, demande le titre de membre associé national.

M. le président, au nom du bureau, propose de con-

férer le titre de membre honoraire à M. le professeur **SERRES**, membre de l'Institut, professeur au Muséum, et à M. **BOUCHER DE PERTHES**, d'Abbeville, savant vénérable, dont les travaux ont excité un si vif intérêt dans la Société. Ces deux propositions, régulièrement inscrites sur le grand registre, aux termes de l'article 54 du règlement, seront mises aux voix dans la prochaine séance.

**MM. Lemercier, Verneuil et Sée** proposent de nommer membre associé étranger M. le docteur **GOSSE** père, de Genève.

**M. ARMAND DE QUATREFAGES**, membre de l'Institut, professeur d'anthropologie au Muséum, écrit à M. le secrétaire pour demander à faire partie de la Société.

M. le président fait remarquer que la démission de M. Robin a réduit à vingt-quatre le nombre des membres titulaires. Le premier article transitoire du règlement permettant de porter à vingt-cinq le nombre des membres titulaires élus directement, M. **Geoffroy Saint-Hilaire** propose, en son nom et au nom de **MM. Bécлар et Broca**, de conférer le titre de membre titulaire à M. de Quatrefages, dont la candidature rentre ainsi dans le cas prévu par le premier article transitoire.

**MM. DE CASTELNAU et GRIMAUD DE CAUX** font remarquer que le texte de l'article en question n'est pas parfaitement conforme à cette proposition, puisque le nombre de vingt-cinq membres titulaires a déjà été atteint une fois.

M. **Martin-Magron** pense que la proposition est parfaitement conforme à l'esprit du règlement. Toutefois, pour écarter toute ambiguïté, il propose de modifier la rédaction de l'article transitoire, en remplaçant le premier mot *tant que* par le mot *lorsque*. Cette proposition est appuyée par **MM. Brown-Séquard et de Castelnau**; elle est régulièrement déposée sur le bureau pour être discutée et mise aux voix dans la prochaine séance.

En attendant, la candidature de M. de Quatrefages est inscrite sur le grand registre, pour être mise aux voix dans la prochaine séance.

#### RAPPORTS.

##### **Influence des mariages consanguins.**

M. Perier, chargé de rendre compte à la Société de la thèse de M. Alfred Bourgeois, donne lecture du rapport suivant :

La thèse dont je dois aujourd'hui donner un aperçu est intitulée : *Quelle est l'influence des mariages consanguins sur les générations?* par M. Alfred Bourgeois, 43 pages ; Paris, 1859, n° 91.

Les mariages consanguins, c'est là un de ces sujets d'un intérêt extrême pour le physiologiste et l'anthropologiste. Car la manière dont on envisage les questions qui s'y rattachent, et l'avis auquel on se range, impliquent presque nécessairement l'opinion que l'on doit adopter sur la grande question des croisements humains, et sur bien d'autres non moins fondamentales en anthropologie.

Ici, comme il arrive trop souvent, même dans les sciences naturelles, il y a pour ainsi dire deux partis en présence ; ou plutôt il y a d'un côté une majorité considérable, de l'autre une très-faible minorité. Le débat, du reste, ne date, en quelque sorte, que d'hier, et il est tout à fait à l'ordre du jour.

Les funestes effets qui peuvent résulter des unions consanguines sont-ils le fruit de la consanguinité seule, isolée de toute autre influence, ou faut-il les attribuer à des causes étrangères à la parenté, qui dès lors n'en serait pas responsable ? Telle est la question en litige,



réduite à son expression la plus simple. Et c'est à ce point de vue que s'est placé notre auteur.

En effet, il se préoccupe peu des considérations ethniques qui se lient à son sujet; il se préoccupe peu des renseignements que fournit l'histoire, non plus que des législations et des coutumes des divers peuples en ce qui touche les alliances entre proches. Il n'envisage ces unions que dans leur acception purement hygiénique.

Mais qu'importe? Esprit positif, il va droit au but. « Le sujet de cette thèse, dit-il, m'a été suggéré par la contradiction flagrante qui m'a paru exister entre ce que j'ai lu et ce que j'ai vu. » Et il s'efforce bravement de remonter le courant. Il cherche à montrer, chemin faisant, que les arguments de ses adversaires, et que les faits qu'ils invoquent sont dépourvus de valeur véritablement scientifique; et il conclut que « l'influence des mariages consanguins est bonne ou mauvaise, suivant que les auteurs sont exempts ou affectés de maladies constitutionnelles. »

Nous le félicitons d'autant mieux pour notre part que, nous-même, dans nos études poursuivies depuis longtemps sur cette matière, nous sommes arrivé à des conclusions tout à fait semblables.

Voici maintenant comment l'auteur accomplit sa tâche, et quels sont les principaux faits de la cause qu'il défend.

Il commence par témoigner de tout son respect pour les prohibitions des mariages entre consanguins; il en loue la moralité, il en veut l'application. Nous ne concevions pas qu'il en fût autrement. Mais, quant à l'opinion du vulgaire, attachant des idées de malheur à ces mariages, ou faussant les préceptes en les exagérant, elle lui paraît au contraire indigne d'être prise en considération « dans un travail scientifique. »

L'auteur se borne ensuite à citer le chapitre XVIII du *Lévitique*, qui contient, comme on le sait, toute notre législation prohibitive des unions entre parents, antérieurement aux institutions canoniques. Puis il expose l'état de la question, et passe aussitôt en revue les observations des auteurs qui se sont occupés de ce sujet, depuis un petit nombre d'années, et qu'il serait superflu de nommer ici.

Il s'attache à démontrer combien les faits sur lesquels on se fonde manquent de précision, combien leur signification peut être dénaturée à défaut de renseignements nécessaires; enfin, combien ils sont loin de constituer des preuves à l'appui de la doctrine qui fait peser sur la consanguinité proprement dite tous les maux dont on accuse, et que peuvent entraîner les mariages consanguins. Emporté par son zèle ou par ses impressions, il en vient à considérer les observations rapportées par M. Devay (*Hygiène des familles*, 1858, p. 256 et suiv.) comme « choisies à plaisir; » et il lui reproche même de n'avoir « pas eu d'autre intention que d'inspirer la crainte à ceux de ses lecteurs qui en seraient susceptibles, « sans examen et sans contrôle. »

Ces paroles sont regrettables, et nous croyons devoir le dire. M. Devay peut se tromper comme nous tous, sans qu'il soit permis de suspecter sa loyauté scientifique. Mais il n'est pas moins vrai que, dans la plupart des faits qu'il rapporte comme siens, et qui sont au nombre de cent vingt et un, on ne tient suffisamment compte ni des modificateurs ambiants, ni des antécédents, ni des âges, ni des idiosyncrasies, ni des conditions de santé des époux; alors que ces données importaient au plus haut degré à l'exactitude, et par conséquent à la valeur de ces observations.

Il est, en outre, par trop facile de supprimer les objec-

tions; mais ce n'est pas les résoudre. Ainsi, l'on se débarrasse de la famille juive, dont la pureté de type, dont les immunités seraient en contradiction avec certains principes; et l'on ne voit rien de mieux que de la déclarer déchue (ouvr. cit., p. 275). Ainsi, l'on fait appel aux *racés maudites* de la France et de l'Espagne (*ibid.*, p. 276), comme si les déviations physiques et morales qu'elles présentent étaient certainement le résultat d'alliances entre proches, et sans avoir égard à toutes les autres causes qui peuvent et doivent concourir à leur manifestation. Qui ne voit que ces sortes d'arguments pèchent par la base et manquent le but?

Il en est de même pour M. Ménière, qui signale, dans les vallées de la Suisse, la fréquence simultanée de la surdité congénitale et de la parenté des époux; et qui rattache d'ailleurs le crétinisme, l'idiotie à la même source des mariages consanguins (*l'Impartial*, juin 1856). Mais il faut reconnaître que les raisons de l'auteur sont peu concluantes; car de vagues assertions ne sauraient en aucune manière tenir lieu de raisons péremptoires, et que nous cherchons vainement. D'autre part, M. Rilliet (de Genève) fait aussi de très-nombreux reproches à ces mariages, et leur attribue les effets les plus désastreux (*Bulletins de l'Académie de médecine*, mai 1856). Mais il s'est borné, que nous sachions, à émettre des propositions qui ne sont pas justifiées; et nous attendons sur ce point de nouveaux développements qui ne peuvent manquer d'un véritable intérêt.

Enfin, le docteur Bemiss, de l'autre côté de l'Atlantique, apporte d'abord un contingent de trente-quatre faits d'alliances consanguines, parmi lesquelles bon nombre d'exemples d'infirmités et de maladies (*The North-American medico-surgical Review*, january 1857); mais sans qu'il soit possible de discerner si la

consanguinité des époux est seule en cause dans le principe de ces affections. Plus récemment encore, ce même auteur a fait connaître le résultat de nouvelles recherches statistiques, dont le caractère serait très-grave. Seulement, on peut croire que ses investigations ont pour objet surtout les classes pauvres et dégénérées de la société : celles qui peuplent les hôpitaux du Kentucky (*l'Ami des sciences*, 20 février 1859). Et, d'ailleurs, comme s'il suffisait d'émettre une opinion pour la faire accepter, à son tour il ne prend nul souci de nous renseigner même sur l'état sanitaire des parents.

Tout est là, cependant. Que les mariages entre consanguins soient suivis, assez souvent même, de divers accidents ; que ces accidents, en raison des limites restreintes dans lesquelles s'exerce le choix, soient plus fréquents, et que, par le fait de la consanguinité répétée, ils soient infiniment plus graves dans ces mariages que dans les unions croisées, c'est ce que nul ne conteste. Mais ce que l'on conteste, c'est l'interprétation qui leur est donnée ; c'est que ces accidents soient le fruit de la consanguinité, non de l'hérédité ; et c'est que des époux parfaitement sains, par cela seul qu'ils sont parents, ne produisent pas des rejetons sains comme eux, aussi bien que s'ils étaient étrangers l'un à l'autre.

D'où l'on voit, si nous ne nous trompons, que les faits à l'aide desquels les adversaires de la consanguinité soutiennent leur édifice, faits dans lesquels le mirage du sophisme : *post hoc*... joue sans nul doute un grand rôle, sont tellement insuffisants, que ce qu'ils prouvent surtout, c'est qu'il faut qu'une cause soit bien faible pour ne pas avoir à son service de meilleurs auxiliaires.

Il est encore un point dont on ne se préoccupe pas, et qui mériterait de fixer l'attention ; c'est que la constitution physique des individus, dans les familles, chez les

populations et les nations très-mêlées, ne saurait être aussi saine que dans l'hypothèse contraire, au sein des villes que dans les campagnes, par exemple. Nous avons pu nous convaincre de ce fait par une étude comparée de divers peuples. Nous avons cru reconnaître que les maladies, en général, et que les difformités congénitales ont un accès plus facile et se montrent plus fréquemment chez quelques-uns d'entre eux que chez d'autres; et nous avons été amené à croire que le degré du mélange devait être compté pour beaucoup dans le nombre et la gravité de ces affections.

Si nos vues sont exactes, le croisement introduirait donc une altération quelconque dans la nature du type, et les unions consanguines auraient forcément des conséquences plus ou moins fâcheuses, suivant ce degré d'altération de la race. Et c'est ainsi que dans les familles où le sang est très-mêlé, et par là même vicié, les unions croisées sont surtout nécessaires, afin de prévenir la rencontre de mêmes principes morbifiques accumulés, lesquels pourraient se combiner d'autant mieux qu'ils ont même origine et qu'ils appartiennent au même sang.

D'où il résulte encore que ce n'est pas la consanguinité *saine*, si l'on peut ainsi dire, mais la consanguinité *morbide*, entachée de vices héréditaires, et par conséquent l'hérédité, qu'il faut accuser, en général, des accidents qui s'appesantissent sur les mariage consanguins; et que ce sont les dispositions physiologiques ou pathologiques seules qui donnent la raison et la mesure des effets observés.

Enfin, l'auteur nous apprend que l'opinion qu'il défend est professée à la Faculté, dans le cours d'hygiène, par M. Bouchardat : savoir que « la consanguinité même « répétée est sans inconvénients et doit même produire « de bons résultats, si les conjoints sont exempts de tous

« vices héréditaires, ou, mieux encore, doués des meilleures qualités physiques et morales. » Réciproquement, ces alliances entre sujets atteints de ces mêmes vices seraient nécessairement nuisibles, et le deviendraient dans une proportion exagérée à l'extrême, « au moyen de la consanguinité répétée. » C'est, en d'autres termes, la conclusion que nous avons énoncée tout à l'heure, et qui nous montre le disciple en parfait accord d'idées avec son maître.

De plus, en terminant, il apporte un imposant tribut de faits, qu'il met en parallèle avec ceux des adversaires. Ce tribut comprend deux sections : 1° l'histoire très-détaillée d'une famille qui se compose de 416 membres, y compris les alliés, issus d'un couple consanguin au troisième degré, dans l'espace de 160 ans, et après 91 alliances fécondes, dont 16 consanguines superposées : histoire qui paraît ne laisser aucun doute, non-seulement sur la fécondité, non-seulement sur l'innocuité, mais même sur les avantages de la consanguinité dans les familles saines; 2° une série de 24 observations recueillies par lui-même, ou par ses amis, et qui sont complètement en désaccord avec celles venues du camp opposé, notamment au point de vue d'abord de la stérilité, et ensuite de l'état sanitaire « constamment bon chez les enfants, sauf les cas où les pères et mères « étaient déjà affectés de maladie ou seulement de faible « santé. »

En somme, cette thèse, écrite simplement et rapidement, toute privée qu'elle est de vues d'ensemble et de considérations générales, a le mérite d'exprimer assez fidèlement l'état de la question, et celui plus grand de l'envisager dans un sens qui nous paraît être le bon.

*Post-scriptum.* — Depuis que cette note est écrite,

M. Bourgeois a fait parvenir à M. le premier secrétaire de la Société un Tableau généalogique de la famille dont il vient d'être question, et qui est la sienne propre. Dans ce document manuscrit, l'auteur donne avec soin le signalement de chacun des membres de cette famille, si riche en mariages consanguins, et pourtant si prospère. Mais tous ces détails, on le comprend, ne sauraient avoir pour les membres de la Société l'intérêt qu'ils ont pour les membres de la famille.

Je dirai seulement que ces observations minutieuses sont une preuve incontestable de l'authenticité et de la valeur de cette histoire, dont l'importance est considérable. Et j'ajouterai qu'il en résulte : 1<sup>o</sup> que si les couples bruns ou blonds entre eux ont produit presque constamment des bruns ou des blonds, les unions des bruns avec les blondes, ou réciproquement, paraissent avoir donné lieu à des rejetons semblables à l'un ou à l'autre des père et mère, bien plutôt que d'un type de coloration intermédiaire à tous deux ; ce qui, du reste, est conforme aux idées reçues à cet égard, et que l'on doit notamment aux travaux de W. Edwards (*Mémoires de la Société ethnologique*, t. I<sup>er</sup>, p. 22-24) ; 2<sup>o</sup> que la plus grande fécondité s'est rencontrée dans les mariages où les deux époux étaient blonds l'un et l'autre, contrairement à l'opinion de ceux qui croient que l'opposition des caractères du type est favorable à la propagation, et conformément aux vues émises à cet égard (voir nos *Fragments ethnologiques*, p. 71), et d'après lesquelles les races blondes, toutes choses d'ailleurs égales, seraient douées de plus de fécondité que les races brunes.

M. DE CASTELNAU propose d'adresser des remerciements à M. Alfred Bourgeois. Il s'associe aux éloges qui lui ont été donnés par le rapporteur, mais celui-ci y a joint

peut-être un reproche un peu trop sévère relativement à l'appréciation que M. Bourgeois a faite du travail de M. Devay. M. de Castelnau reconnaît que M. Bourgeois a employé dans sa critique des expressions un peu vives ; mais il comprend qu'il s'y soit laissé aller en réagissant contre les éloges exagérés qui ont été donnés de toutes parts à un ouvrage plus volumineux que concluant. Il est certain que la plupart des observations de M. Devay sont présentées sous une forme qui fait craindre qu'elles aient été recueillies avec une idée préconçue. Quant à tout ce qu'on a dit sur l'immoralité des mariages consanguins, M. Bourgeois a eu raison de dire qu'on n'en devait pas tenir compte dans un travail scientifique. C'est une question de sentiment et non de science. Les auteurs qui ont invoqué cet argument auraient dû distinguer au moins les degrés de consanguinité, car les unions très-rapprochées, que la plupart des législateurs ont interdites comme immorales, ne sont pas en question. Celles dont les adversaires de la consanguinité ont cru pouvoir signaler les fâcheux résultats sont les unions entre cousins, qui sont permises par les lois.

M. Broca demande à faire une seule remarque relative à une question d'hybridité que M. le rapporteur a effleurée en passant. M. Perier, parlant des métis issus de l'union de deux individus qui appartiennent à deux *variétés* d'une même *race*, a rappelé les observations de Will. Edwards sur cette question. C'est bien Will. Edwards, en effet, qui a appliqué le premier ces idées à l'étude du croisement des races humaines. Cet auteur a cité les expériences de M. Coladon, de Genève, sur les souris blanches et les souris grises ; mais il est juste de dire que dès 1826, trois ans avant la première publication du mémoire de Will. Edwards, M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire avait dit, dans l'article **MAMMIFÈRES** du *Dic-*



*tionnaire classique d'histoire naturelle*, que, fréquemment, dans les unions d'animaux de même espèce et de variétés différentes, les petits, au lieu de présenter des caractères intermédiaires, sont tout à fait semblables à l'un ou à l'autre de leurs parents.

M. PERIER lit un second rapport sur une autre thèse qu'il a été chargé d'analyser.

**Sur la ville de Bougie et sur le pays Kabyle limitrophe.**

J'ai été chargé par la Société de lui faire connaître, au point de vue anthropologique, la substance d'une thèse sur la topographie médicale de Bougie, et dont voici le titre : *Essai de topographie médicale sur la ville de Bougie et le pays kabyle limitrophe*, par M. Jules-René Auselin ; Paris, 1855, n° 31.

Cette thèse ne contient pas moins de 136 pages. Elle est le fruit de deux ans de séjour à Bougie; et, dans son ensemble, elle forme une collection considérable de documents relatifs à cette ville algérienne, fondée par les Carthaginois, la *Saldæ* romaine, et si florissante jadis, au temps de l'Edrisi (trad. franç., t. I, p. 256), et même de Léon l'Africain (trad. franç., t. II, p. 2).

Je félicite l'auteur de ne point avoir oublié l'homme, quand je songe à certaines topographies dites médicales, dans lesquelles il n'est pas plus question des habitants que s'ils n'existaient pas. Mais je me hasarderai néanmoins à lui faire le reproche d'avoir été sur ce point un peu laconique. Car enfin, qui donc étudierait l'homme, si le médecin ne l'étudiait pas ?

Il considère les Kabyles (*Kobaïli*), ou Berbères en général (*Berâber*), comme une souche autochtone et pure; mais ceux des régions de la Kabylie lui paraissent être un mélange des anciens possesseurs du sol et des races

vaincues et refoulées par les conquérants dans ces demeures d'un accès si difficile. Ici, l'on peut remarquer, et je dois dire, que l'auteur, par inadvertance sans doute, émet cette opinion, en se servant des propres paroles de Dureau de La Malle (*Province de Constantine*, p. 147), qu'il ne cite pas. De La Malle, du reste, ne parlait des Kabyles que d'après Pellissier (*Annales algériennes*, t. I, p. 4-5), qui écrivait peu de temps avant lui.

On ne saurait nier, en effet, que les Kabyles n'aient eu à recueillir des populations étrangères. L'Arabe est le dominateur de la plaine, et le Kabyle, aigle de la montagne, a bien été forcé de recevoir dans son aire ceux que la fortune contraire obligea plus d'une fois à s'y réfugier. On en voit des exemples très-reculés et peu contestables, dans Salluste (*Jugurtha*, cap. xvm), dans Strabon (trad. franç., t. V, p. 460), dans Procope (*De bello vandalico*, lib. II, cap. xiii), qui parlent d'immigrations considérables de divers peuples asiatiques, faisant irruption, soit par l'Espagne, soit par l'Egypte, chez les anciens habitants de cette contrée, les Gétules (*Gætuli*). Mais il faudrait savoir quelles traces auront pu laisser ces populations, et aussi celles qui les ont suivies, dans les temps modernes; et jusqu'à quel point le type primitif en a gardé l'empreinte. On lit même dans l'Edrisi (t. I, p. 203) que les peuples « d'origine berbère... habitaient « anciennement la Palestine, à l'époque où régnait « Djalout (*Goliath*). »

Notre auteur n'envisage point ces questions; et il ne discute pas davantage l'opinion d'après laquelle les Sabéens auraient envahi la Mauritanie sous la conduite de leur chef Afrikis, fils de Keïs, soit que ce pays fût habité déjà par les Berbères, comme le dit Ebn-Khal-doun (*Histoire de l'Afrique*, etc., trad. franç., p. 15-16, note), soit que l'on veuille admettre, suivant l'hypo-

thèse mentionnée par Léon (t. I, p. 13), et par Marmol (trad. franç., t. I, p. 68), que ces peuples de l'Yémen aient été des premiers occupants. On sait que cette manière de voir se fonde en partie sur une prétendue ressemblance indiquée par Strabon (t. V, p. 480) entre les Gétules et les « Arabes nomades. » Mais il est évident que ce rapprochement, en général au moins, et quant au type physiologique, s'il a jamais été possible, ne l'est plus aujourd'hui.

L'auteur signale en passant la différence qui existe dans la forme du crâne des uns et des autres : arrondie chez les Kabyles, ovalaire chez les Arabes. Mais on aurait pu souhaiter qu'il fût entré dans plus de développements, tant à l'égard de cette *caractéristique* fondamentale, que sur les autres caractères physiques si nombreux et si tranchés qui séparent ces deux races vivant côte à côte depuis plus de onze siècles, et qui paraissent être aussi distinctes que le jour où elles se sont rencontrées pour la première fois. Il est moins sobre de détails en ce qui concerne les mœurs, les habitudes, le genre de vie, les institutions des Kabyles. Toutefois, dans cette description, nous n'avons rien trouvé qui nous parût digne d'être ici rapporté spécialement.

Ainsi, nous ne lisons que très-peu de mots touchant ces tribus kabyles qui portent encore aujourd'hui un petit signe crucial sur le milieu du front, ou sur la joue; usage bien ancien, et qui paraît remonter au temps où le christianisme régnait sur ces contrées. C'est une particularité qui distinguait encore de nombreuses tribus au temps de Marmol (t. I, p. 72), et qui ne manque pas d'un certain intérêt. Il nous souvient que nous ne rencontrions jamais de ces Kabyles (fort mauvais musulmans du reste), sans songer qu'il y avait dans ce signe comme un lien qui les rapprochait de nous, et qui les

rendait même en apparence plus chrétiens que nous. Et ceci nous rappelle un fait également curieux et même important, c'est que, suivant M. Carette (*Recherches sur la géographie de l'Algérie méridionale*, p. 113), les Touâreg, en raison de leur prédilection pour les images en forme de croix, ont été surnommés par les Sahariens *chrétiens du désert*.

A notre tour, nous ferons remarquer que ce même signe crucial se retrouve aussi, ou se retrouvait naguère chez ces populations blanches et blondes de l'Auress (*Djebel-Aourès*), que l'on présume être des restes de Vandales, et dont les auteurs se sont tant occupés depuis la description qu'en donne Shaw (trad. franç., t. I, p. 149), lequel, cependant, ne les avait pas vues, n'étant point allé dans l'Auress, à ce qu'il paraît. Lorsque Bruce visita ces Kabyles, dans la seconde moitié du dernier siècle, ils portaient, comme il le dit, « chacun entre les deux yeux une croix grecque qu'ils se font avec de l'anti-  
« moine (trad. franç., t. I, introduction, p. III). »

Et puisque nous en sommes aux *desiderata*, nous aurions su gré à l'auteur de nous dire quelque chose des tribus de Chaouïa, çà et là répandues au milieu des Kabyles, dans les parties voisines de ce territoire algérien, dans l'Auress, par exemple, auprès de la race blonde, et sur l'origine desquelles on est si peu d'accord. Ce qui nous a frappé, surtout chez ceux que nous avons vus, c'est que si leurs cheveux blonds ou roux ressemblent à ceux de certains Berbères, il n'en est nullement ainsi de leur teint d'un blanc mat ou même taché de rousseurs, qui faisait contraste avec la nuance légèrement brune que présentent la plupart de ces indigènes.

Mais d'où viennent les Chaouïa ? Faudrait-il voir en eux les fils dégénérés des Gétules, en admettant comme fondée la tradition que rapporte Isidore de Séville (*Ori-*

*gines*, lib. IX, cap. n), et suivant laquelle les anciens possesseurs du sol seraient issus des Gètes (*Getæ*) ; hypothèse qui rendrait compte de bien des faits ? Est-ce une tribu de cette nation que Peyssonnel visita dans l'Auress, qu'il nous montre ayant « le sang blanc, de grands cheveux..., » et qu'il croit être les « descendants des anciens Chauvies (ou Chauvias), dont parle Marmol (lettre XII, p. 347, 380) ? » Marmol, en effet, donne à certains Kabyles le nom de « Chaviens » (t. I, p. 69, 81) ; mais il ne se préoccupe pas, que nous sachions, de les décrire. Les Chaouïa dérivent-ils certainement, et plus ou moins directement, des nations septentrionales ; et leurs caractères témoignent-ils de cette origine, ainsi que le constate M. Guyon (*Comptes rendus hebdomadaires*, etc., juillet 1848 ; cf. décembre 1845) ? Enfin représentent-ils « une race mixte, évidemment provenue » du croisement entre l'Arabe nomade et les peuples du Nord, comme le dit Bory de Saint-Vincent (*ibid.*, décembre 1845, cf. juin 1845) ? Et sont-ils de vrais métis, où cependant l'élément blond domine, une caste de parias, qui ne devraient qu'au stigmate de leur provenance hybride l'abâtardissement où nous les voyons en général, et l'espèce d'abandon dans lequel ils vivent parfois, repoussés qu'ils sont des Arabes et aussi des Kabyles ? Voilà des questions d'une importance considérable. Mieux vaut soulever un coin du voile qui dérobe l'inconnu que d'insister sur des connaissances acquises.

Je m'empresse, toutefois, de convenir que l'auteur ne se proposait point, dans sa thèse, de faire une étude plus particulière de l'homme que des autres objets qui rentraient dans le cadre qu'il s'était tracé, cadre qui ne s'étendait pas au delà d'un rayon limitrophe. Et il se peut, d'ailleurs, qu'il n'y fût pas suffisamment préparé.

Il commence son travail par des vues d'ensemble sur

la Kabylie; et il comprend dans cette appréciation les eaux courantes et les sources minérales, le sol proprement dit et les minéraux, la température, les saisons. Il s'occupe du règne végétal, des céréales, de l'arboriculture, puis de tous les animaux que l'on rencontre dans ce pays, en faisant remarquer que plusieurs autres, comme l'autruche, comme la gazelle, ne s'y trouvent pas. C'est ainsi qu'il arrive à étudier la population kabyle, comparativement à la population arabe. Il dirige ensuite ses investigations sur la ville de Bougie, son climat, la salubrité dont elle jouit, contrairement à sa réputation. Il signale ce fait, « qu'elle a été pour ainsi dire « toujours épargnée par le choléra; » et il termine par des préceptes hygiéniques puisés dans les ouvrages spéciaux sur la matière, et spécialement dans l'un d'eux (le nôtre).

En résumé, cette volumineuse et laborieuse thèse forme un vaste recueil qu'il peut être très-utile de consulter à beaucoup d'égards; mais, pour ce qui touche à l'anthropologie algérienne, encore si pleine d'obscurités, elle n'offre pas un haut intérêt.

M. BROCA a cru comprendre que M. le rapporteur était disposé à considérer les Kabyles blonds du mont Aures comme les descendants des Vandales de Genseric. Il sait que la question est controversée, mais il rappelle que plusieurs auteurs anciens, entre autres Procope, ont parlé de l'existence, dans l'Afrique septentrionale, d'une race blonde antérieure à l'époque de l'invasion des Vandales. Quoique ces anciens témoignages manquent de précision, ils acquièrent une grande valeur lorsqu'on songe que des hommes blonds existent aujourd'hui dans la région de l'Atlas signalée par Procope (*mons Aurasius*, mont Aures), jusque dans le Belad-Djerid, et même jusque dans le Sahara.

M. PUCHERAN reconnaît que ce document paraît reporter l'arrivée des hommes blonds dans le nord de l'Afrique à une époque antérieure à l'invasion des Vandales. Il se demande si ces hommes n'auraient pas une origine gauloise. Il ajoute que le climat de la région de l'Atlas, sur le versant méridional, en tirant vers le Sahara, pourrait à la rigueur avoir été la cause de cette coloration blonde, car on a remarqué que plusieurs espèces animales, dont le pelage est ailleurs de couleur foncée, présentent dans cette région un pelage de couleur isabelle.

M. PERIER est disposé à admettre que les Kabyles blonds de l'Auress sont les descendants des Vandales, mais il n'affirme rien à cet égard, et il n'a rien affirmé dans son rapport. C'est une question douteuse encore, et d'autant plus difficile à résoudre qu'on possède sur les hommes de cette race fort peu de renseignements positifs. Shaw, qui en a parlé le premier, n'en a parlé que par oui-dire, et aujourd'hui encore on ne connaît presque rien sur leurs caractères anatomiques et ethnologiques. On a dit qu'ils parlaient un dialecte berbère, et, s'il en était ainsi, on pourrait s'étonner qu'ils n'eussent conservé aucune trace de la langue gothique : ce serait un argument contre leur origine germanique. Mais Peyssonnel annonce qu'ils ont un langage particulier, différent à la fois de l'arabe et des dialectes berbères. On a cru également reconnaître chez eux une forme de crâne particulière qui les distinguerait des Kabyles. *Adhuc sub judice lis est.* Quoi qu'il en soit, ces montagnards sont fiers du tatouage crucial qu'ils portent sur le front et qui leur rappelle l'époque où leurs ancêtres étaient chrétiens. Le témoignage de Procope est certainement l'argument le plus fort que l'on puisse faire valoir contre l'hypothèse de l'origine germanique. Mais Procope n'a pas vu les hommes blonds qui, d'après

lui, habitaient *au delà* du mont Auress. C'est un chef maure, allié de Bélisaire, qui a fourni ce renseignement à l'historien. Enfin, Procope écrivait après la conquête de l'Afrique par Bélisaire, et il était possible que le peuple blond qu'il mentionnait ne fût qu'un reste des Vandales qui, vaincus dans la plaine, se seraient réfugiés dans les montagnes. Le texte de Procope n'est donc pas sans réplique, et M. Perier ajoute que la plupart des auteurs qui ont étudié les Kabyles blonds de l'Auress sont aujourd'hui disposés à les considérer comme issus des Vandales.

## LECTURE.

M. H<sup>ER</sup>. GOSSE (de Genève), donne lecture de la première partie d'un mémoire *Sur les habitations lacustres de la Suisse*.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

 13<sup>e</sup> SÉANCE. — 2 Février 1860.

Présidence de M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

**Sur les Kabyles de l'Auress.**

A l'occasion du procès-verbal, M. BROCA revient sur les Kabyles blonds du mont Auress, et donne lecture du passage de Procope qui se rapporte à l'existence d'un peuple blond antérieur, selon toute probabilité, à l'arrivée des Vandales en Afrique. Il rappelle d'abord que Pline et Ptolémée avaient déjà désigné sous le nom de *Leucæthiens* ou *Æthiens blancs* un peuple à peau blanche



qui existait de leur temps au sud de la région occupée par les Mélando-Gétules ou Gétules noirs. Ceux-ci étaient au sud de la Gétulie, qui était elle-même au sud de l'Atlas, dans la région qui porte aujourd'hui le nom de *Belad-Djerid*, ou Pays des dattes. Cela placerait assez loin dans le Sahara la résidence des Leucæthopiens. Pline et Ptolémée, qui n'en parlaient que sur des renseignements très-indirects, n'ont pas indiqué la couleur de leurs cheveux. Le témoignage de Procope est plus clair et plus positif. Procope, secrétaire de Bélisaire, resta en Afrique lorsque celui-ci, vainqueur des Vandales, retourna à Constantinople, laissant à son lieutenant Salomon le gouvernement du pays conquis. Mais les indigènes, nommés *Maurusiens* (μαυρυσίται) par Procope, hommes de race berbère, ancêtres des Kabyles actuels, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils n'avaient fait que changer de maîtres, et pendant que quelques-unes de leurs tribus restaient fidèles à Salomon, plusieurs autres se révoltèrent. Iabdas, principal chef des insurgés, se réfugia dans le mont Aures, d'où les Vandales avaient déjà été expulsés, non par les Romains d'Orient, mais par les Maurusiens. Salomon, à son tour, chassa Iabdas de cette retraite, s'empara du mont Aures, et y bâtit des forteresses dont on a, de nos jours, retrouvé les débris. Les Romains, ou plutôt les Grecs, y restèrent sans interruption jusqu'à l'arrivée des Arabes au septième siècle, et rien ne permet de supposer que les Vandales y soient revenus. Dans son expédition contre les Kabyles insurgés qui occupaient l'Aures, expédition dont Procope faisait partie, Salomon eut pour allié un chef indigène nommé Orthaias, qui occupait le pays situé au sud de l'Atlas. « Orthaias m'a assuré, dit Procope, qu'au delà des bornes de son territoire, il y avait un immense désert, et au delà de ce désert une

race d'hommes qui n'ont pas la peau brune comme les Maurusiens, mais tout à fait blanche, avec les cheveux blonds. » Ces hommes blonds, mentionnés par Orthaïas comme occupant depuis longtemps la région du Sahara, à l'époque où Bélisaire fit la conquête de l'Afrique, ne pouvaient pas être les descendants des Vandales, puisque ceux-ci, maîtres du littoral et de la plupart des îles de la Méditerranée, s'étaient bien gardés d'aller s'enfoncer dans le désert. D'ailleurs, à l'époque où Procope recueillait ce renseignement, il n'y avait pas un siècle que le premier Vandale avait traversé le détroit de Gibraltar, et, en admettant qu'une bande de ces Germains blonds se fût établie dans le Sahara, on n'aurait pas eu le temps d'oublier leur origine. Ces hommes blonds du désert, ancêtres probables des Touaregs blonds qu'on rencontre aujourd'hui dans le Sahara, n'avaient donc rien de commun avec les Vandales, et étaient antérieurs sans doute à leur arrivée en Afrique ; car il est permis de croire que c'étaient là les Leucæthiopiens de Pline et de Ptolémée. Il y avait donc dans le nord de l'Afrique, depuis une époque déjà ancienne, une race d'hommes à la peau blanche et aux cheveux blonds, et c'est de cette race que je suis disposé à faire descendre les Kabyles blonds de l'Aouess, plutôt que des Vandales, car ceux-ci furent presque entièrement détruits par Bélisaire. Le tatouage crucial de ces Kabyles permet de croire que leurs ancêtres furent chrétiens ; mais beaucoup de tribus indigènes avaient embrassé le christianisme avant l'arrivée des Vandales, puisque le principal prétexte de l'expédition de Bélisaire fut le désir de protéger les chrétiens indigènes contre les persécutions auxquelles les soumettaient les Vandales ariens. Il y avait d'ailleurs bien peu de Vandales à cette époque. Le nombre total des soldats de Genseric ne dépassait pas cinquante mille ;

une partie de ces conquérants se répartit dans la Sicile, la Corse, la Sardaigne, les Baléares, et il est inévitable que la plupart de ceux qui restèrent en Afrique aient payé leur tribut au climat. Il en survécut si peu, que Bélisaire vint à bout de toutes leurs forces avec une armée de cinq mille hommes; il les tua ou les transporta presque tous, et les autres, traqués à la fois par les Romains et par les Maures, furent sans doute promptement détruits par le fer, par la misère et par le climat. Il me semble très-difficile d'admettre, en tout cas, qu'ils aient pu devenir un corps de nation et former une tribu permanente.

M. PERIER. Il est évident que le renseignement donné par Procope sur les hommes blonds du désert ne concerne nullement les Kabyles blonds qui occupent aujourd'hui l'Auress. Il y a dans Procope un autre passage où il est dit qu'après la défaite des Vandales *les soldats romains épousèrent leurs femmes et leurs filles*. Enfin, le même historien nous apprend que quatre cents soldats vandales, transportés à Constantinople par Bélisaire et embarqués de là pour l'Asie Mineure, se révoltèrent, firent virer de bord aux matelots, vinrent débarquer sur une plage déserte de la côte africaine, et gagnèrent de là la Mauritanie, où ils vinrent grossir l'armée de Stozas. Il est donc resté des Vandales en Afrique, et il serait étonnant qu'ils n'eussent pas laissé de postérité. J'ajoute que les opinions des auteurs compétents doivent être comptées pour quelque chose. Quelques-uns sont restés dans le doute, comme Peyssonnel, Ritter, MM. de La Malle, de Gobineau; quelques autres, tels que Zimmermann, Desmoulins, E. de Salles, M. Berthelot, ont nié l'origine germanique des Kabyles blonds de l'Auress; mais la plupart des auteurs qui ont étudié la question par eux-mêmes se sont prononcés pour l'affirmative, et

parmi eux je citerai Shaw, Kaimes, Bruce, Bory de Saint-Vincent, Lacger, MM. d'Avezac, Bodichon, Pellissier et Guyon. Le professeur Bérard s'est également prononcé dans le même sens.

#### CORRESPONDANCE.

M. Gosse fils fait hommage à la Société de son mémoire intitulé : *Suite à la Notice sur d'anciens cimetières trouvés soit en Savoie, soit dans le canton de Genève*; Genève, 1857, in-8°.

M. d'Omalius d'Halloy dépose sur le bureau un exemplaire de son ouvrage intitulé : *Des races humaines, éléments d'ethnographie*; 4<sup>e</sup> édition, Paris, 1859, in-12.

#### CANDIDATURES.

M. le docteur MARTIN DE MOUSSY, aujourd'hui en résidence à Paris, après un long séjour dans l'Amérique du Sud, écrit à la Société pour demander le titre de membre associé national. Il est présenté par MM. Geoffroy Saint-Hilaire, Lemer cier et Béclard.

#### MODIFICATION DU RÈGLEMENT.

L'ordre du jour appelle la discussion sur la proposition déposée sur le bureau dans la dernière séance, par MM. Martin-Magron, de Castelnau et Brown-Séquard. Cette proposition est ainsi conçue :

« Les soussignés proposent de rendre définitif le premier article transitoire du règlement, en le modifiant de la manière suivante :

« Lorsque le nombre des membres titulaires sera « inférieur à vingt-cinq, etc., » (le reste comme précédemment). »

Cette proposition, dont les bases ont été discutées dans

la dernière séance, ne donne lieu aujourd'hui à aucune discussion. Personne ne demandant la parole, M. le président met la proposition aux voix ; elle est adoptée à l'unanimité.

#### ÉLECTIONS.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures inscrites dans la dernière séance. Sont élus :

*Membres honoraires* : MM. SERRES et BOUCHER DE PERTHES ;

*Membre titulaire* : M. ARMAND DE QUATREFAGES ;

*Membres associés nationaux* : MM. ROBIN et REY ;

*Membre associé étranger* : M. GOSSE père, de Genève.

#### LECTURE.

##### Sur le non-cosmopolitisme des races humaines,

PAR M. BOUDIN.

M. BOUDIN donne lecture d'un travail sur la question du cosmopolitisme des races humaines. Ce travail paraîtra *in extenso* dans les *Mémoires de la Société*. L'auteur, se basant sur tous les renseignements statistiques positifs qu'il a pu se procurer, a étudié la mortalité des diverses races qui ont été transplantées sous des climats très-différents de ceux où elles ont été élevées, en se basant, toutes les fois que cela lui a été possible, sur la comparaison du chiffre des naissances au chiffre des décès. Entre autres conclusions, il arrive à celle-ci : qu'il n'est pas démontré que toutes les races humaines soient cosmopolites. Les relevés statistiques tendent plutôt à établir qu'elles ne le sont pas, à l'exception de la race juive qui, seule parmi celles sur lesquelles on possède des renseignements bien positifs, a pu s'établir et prospérer dans tous les pays habitables.

## DISCUSSION.

M. BROWN-SÉQUARD demande d'abord la parole sur un point de physiologie que M. Boudin a abordé incidemment dans son travail. Il est bien vrai que la plupart des physiologistes ont fixé à 37 degrés et demi centigrades la température du corps humain ; mais cette limite n'a pas été fixée par des expériences rigoureuses. Un thermomètre placé sous la langue n'accuse souvent que 37 degrés ou 37 degrés et demi. Mais lorsque la température de l'air ambiant est un peu élevée, lorsqu'elle est par exemple de 28 degrés, celle de la langue peut atteindre 38 degrés, et même 38°,2. Tout permet de croire que la température du sang est plus élevée encore. Elle n'est pas inférieure à 38°,5, puisque l'urine, au moment où on l'émet, possède cette température. On a dit le contraire, parce qu'on n'a pas pris la précaution de la recevoir dans des vases chauds. M. Brown-Séguard a reçu l'urine dans un vase préalablement chauffé à 37 degrés, et alors il a vu que la température de ce liquide variait entre 38°,5 et 39°,5. Il l'a même vue s'élever jusqu'à 42°,2 en hiver, chez des marins.

Revenant alors à la question principale, M. Brown-Séguard complète et rectifie les documents relatifs à la population nègre de l'île Maurice. Il est certain que depuis 1858, époque de l'émancipation définitive des esclaves, le nombre des nègres a diminué d'au moins un tiers. Mais cela s'explique par les mauvaises conditions hygiéniques et alimentaires où se sont trouvés des hommes élevés dans l'esclavage, nourris jusqu'alors par leurs maîtres, et obligés tout à coup de se procurer eux-mêmes leur subsistance. Ce qui vient à l'appui de cette explication, c'est qu'avant l'émancipation, la population

nègre de l'île Maurice augmentait d'année en année, quoique la traite eût été supprimée déjà depuis quinze ans.

**M. BOUDIN.** Je remercie M. Brown-Séquard des documents qu'il vient de nous donner sur la température du sang ; et je substituerai le chiffre de 38°,5 à celui que j'ai accepté dans mon mémoire. Quant au fait relatif aux nègres de l'île Maurice, je le connaissais déjà, et il y en a d'autres qui déposent dans le même sens ; mais il ne faut pas oublier que l'état normal d'une population est l'état de liberté. Une race ne peut être considérée comme acclimatée dans un pays que lorsqu'elle est capable d'y subsister par elle-même, sans appui étranger. La prospérité de la race nègre à l'île Maurice, pendant la période de quinze ans qui s'est écoulée entre l'abolition de la traite et l'abolition de l'esclavage, ne prouve donc pas que cette race soit acclimatée à Maurice, si l'on songe surtout que, depuis qu'elle est livrée à elle-même, elle est entrée dans une voie de décadence physique d'où elle ne paraît pas près de sortir. D'ailleurs je trouve que cette période de quinze ans ne suffit pas pour donner une solution définitive, et il y a d'autres faits qui permettent de croire que, même à l'état esclave, les races nègres pourraient bien ne pas réussir à Maurice. Les troupes de cette île sont composées en partie d'Européens, et en partie de nègres, choisis parmi les plus robustes, et quoique ces derniers soient bien nourris, bien vêtus, quoiqu'ils soient traités comme les soldats européens, ils fournissent une mortalité bien supérieure à celle des soldats de race blanche. C'est ce qui résulte des relevés statistiques, seuls capables de fournir des documents exacts sur cet ordre de faits. Tant qu'on s'en est rapporté aux autres informations, on a admis les erreurs les plus graves. Par exemple, on a cru pendant longtemps

qu'en Europe, et particulièrement en France, les soldats, mieux nourris que les paysans, et soumis pendant la paix à des travaux beaucoup moins pénibles, choisis d'ailleurs parmi les hommes les plus valides de chaque classe, devaient donner une mortalité moindre que les hommes de même âge de la population civile. Et cependant, lorsque j'ai voulu y regarder de plus près, j'ai reconnu que la mortalité des soldats est chaque année de 19 à 20 pour 1000, tandis qu'elle est seulement de 9 à 10 pour 1000 chez les hommes de même âge de la population civile. Cette différence, qui est à peu près de 2 à 1, paraîtra plus grande encore si l'on songe que chaque année un grand nombre de soldats malades sont mis à la réforme, et vont grossir la mortalité de la population civile en diminuant celle de l'armée. Pour en revenir aux nègres de l'île Maurice, il reste bien avéré que la population nègre émancipée diminue chaque année dans cette île : c'est un fait qu'il importe de constater.

M. BAILLARGER. L'exemple des enfants de Méhémet-Ali, cité par M. Boudin à l'appui de sa thèse, ne doit peut-être être accepté qu'avec réserve. D'une manière générale, il ne faut invoquer qu'avec circonspection les exemples particuliers, parce qu'il y a partout des familles où la plupart des enfants meurent en bas âge. Cela est fréquent surtout dans les familles où les accidents cérébraux sont héréditaires. Or, M. Pariset nous a appris que Méhémet-Ali a été sujet pendant une grande partie de sa vie à des hallucinations. Dans sa jeunesse, et n'étant alors que simple pacha, Méhémet-Ali eut à combattre les Arabes et faillit un jour être pris par eux. Depuis lors il fut fréquemment sujet à des hallucinations qui le ramenaient au milieu de cette scène. Dans les dernières années de sa vie, ces hallucinations prirent un



caractère plus grave, et constituèrent une folie bien caractérisée. Il faudrait donc savoir comment et à quel âge sont morts les nombreux enfants de Méhémet-Ali.

M. VERNEUIL. M. Boudin nous a dit que l'acclimatation d'une race d'hommes esclaves ne prouve pas la possibilité de l'acclimatation de la même race à l'état de liberté. L'homme peut acclimater dans certains pays des animaux domestiques qui n'y réussiraient pas à l'état sauvage ; et les esclaves sont une sorte de bétail qui peut être, jusqu'à un certain point, comparé sous ce rapport à un troupeau d'animaux domestiques. L'opinion de M. Boudin mérite donc d'être examinée. Il ne faut pas oublier toutefois que des nègres esclaves hier, libres aujourd'hui, se trouvent tout à coup obligés de se créer une existence dans un pays où toutes les ressources de la fortune, de l'instruction et de l'intelligence appartiennent aux hommes blancs, et que ces conditions sont extrêmement défavorables à la race émancipée. Ce n'est donc pas dans les pays où les deux races restent en présence qu'on peut chercher des exemples concluants ; mais la question pourra sans doute être résolue par l'étude de la population dans l'île d'Haïti, où la race nègre est libre et dominante depuis le commencement du siècle. Il sera aisé de savoir si la population y a augmenté ou diminué depuis l'expulsion des blancs. D'après les chiffres que M. Boudin a mis sous nos yeux relativement aux nègres des autres colonies, c'est dans un laps de temps très-court que le déchet de ces populations transplantées commence à devenir appréciable. D'après cela, la population d'Haïti devrait être considérablement réduite.

M. BOUDIN. Il y a souvent de très-grandes différences, sous le rapport de l'acclimatation de telle ou telle race, entre deux localités extrêmement rapprochées. Je n'ai

pas parlé dans mon mémoire de l'île d'Haïti, parce que je n'avais pas de documents suffisamment précis. J'ai parlé de ce qui se passe sur le continent de l'Amérique du Nord et dans les petites Antilles anglaises qui font partie, avec la Guyane anglaise, du grand commandement des West-Indias. Je puis ajouter que les résultats sont les mêmes à la Jamaïque ; mais je ne prétends pas, et je n'ai pas prétendu qu'ils soient les mêmes à Haïti. Toutefois, puisque la discussion m'en fournit l'occasion, je dirai que j'ai reçu hier soir un document d'où il résulte que la population nègre d'Haïti s'élevait en 1834 à 935,000. La dernière édition de Bouillet porte aujourd'hui ce chiffre à 600,000 seulement. Je sais combien il faut se défier de ce dernier chiffre dont la source n'est pas indiquée; mais s'il était exact, il en résulterait que la population d'Haïti aurait subi depuis 1834 un déchet effrayant.

M. VERNEUIL. N'a-t-on pas de statistiques indiquant le chiffre de la population nègre d'Haïti, à la fin du dernier siècle ?

M. BODIN pense que ce document n'existe pas.

M. BROWN-SÉQUARD. Je donnerai d'abord quelques explications sur la diminution du nombre des nègres à l'île Maurice, depuis l'abolition de l'esclavage. Cette diminution a été considérable, mais elle a porté principalement sur les nègres adultes qui, habitués au régime de l'esclavage, et alimentés jusqu'alors par leurs maîtres, comme des animaux domestiques, n'ont pas su se procurer des moyens d'existence, lorsqu'ils ont été ensuite livrés à eux-mêmes. Mais les créoles nègres, les enfants d'esclaves qui étaient très-jeunes à l'époque de l'affranchissement, ou ceux qui sont nés depuis cette époque, sont loin de fournir une grande mortalité. Je ne pourrais citer les chiffres exacts, mais je sais qu'à Port-Louis (où

l'on tient compte à la fois, sur les registres de l'état civil, des nègres créoles, c'est-à-dire nés dans l'île, et des nègres importés de la côte d'Afrique avant l'abolition de la traite, ou depuis l'abolition de l'esclavage), la mortalité n'est pas beaucoup plus grande chez les créoles nègres que chez les créoles blancs.

Je ne sais quelle est la part qui doit être attribuée au climat dans la mortalité des nègres des Etats-Unis d'Amérique, mais cette influence n'est certainement pas la seule qui ait produit le déchet de la population dans les Etats où l'esclavage est aboli. Les Indiens de la même région, qui n'ont jamais été réduits en esclavage, et qui sont restés dans le climat sous lequel vivaient leurs ancêtres, s'éteignent plus rapidement encore que les nègres. Les causes morales agissent au moins autant que les causes physiques sur l'accroissement ou la décadence des populations. Dans les Etats où l'esclavage n'existe plus, les nègres libres sont loin de vivre avec les blancs sur le pied de l'égalité. Les préjugés et la loi même en font des espèces de parias. La plupart des carrières leur sont fermées de droit ou de fait, et ils ne peuvent s'y créer qu'une existence précaire, peu compatible avec le développement numérique de leur race.

M. BOUDIN. J'ai tenu compte de cette circonstance, puisque j'ai dit dans mon travail que la population nègre des Etats-Unis prospérait beaucoup mieux sous le régime de l'esclavage que sous le régime de la liberté. Quant au renseignement que M. Brown-Séguard nous fournit sur la moindre mortalité de nègres créoles de l'île Maurice, je suis disposé à l'admettre, mais je ne pourrai le faire que lorsque les relevés numériques auront été mis sous mes yeux. Il ne suffit pas d'ailleurs de regarder sommairement les totaux des relevés de ce genre ; il faut analyser les détails et s'assurer que la statistique est bien

faite. Lorsque j'ai prouvé que la mortalité des soldats français était beaucoup plus considérable que celle de la population civile, je me suis servi précisément des chiffres que les commissaires du gouvernement venaient d'étaler triomphalement à la Chambre des députés pour établir précisément le contraire.

M. BERTILLON. Je suis grand partisan des statistiques, mais je me fie peu aux chiffres bruts publiés sans pièces justificatives, et je me méfie tout particulièrement de ceux qu'on trouve dans les dictionnaires. Le renseignement puisé par M. Boudin dans le dictionnaire de Bouillet sur la population d'Haïti me paraît par conséquent fort suspect.

Relativement à la question de l'acclimatation des blancs en Afrique, je citerai l'exemple des Hollandais de l'Afrique australe. Repoussés dans les terres par les Anglais, ils y ont formé, sous le nom de *Boers*, des tribus qui se maintiennent parfaitement. Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'il y a des races ou des castes qui s'éteignent dans leur propre pays, au milieu des conditions qui, au premier abord, paraissent les plus favorables. Ainsi la plupart des familles nobles de l'Europe se sont éteintes. Le luxe, la mollesse, l'abus des plaisirs en ont sans doute été la cause. Mais n'y a-t-il pas quelque chose de comparable dans le genre de vie des Européens qui vont s'établir en maîtres dans les colonies?

Les recherches de M. Boudin tendent à détruire cette opinion, évidemment erronée, que l'homme est absolument cosmopolite, et que toutes les races peuvent réussir indistinctement dans tous les climats. Mais il faut éviter d'aller trop loin en réagissant contre cette opinion, et je crains que M. Boudin n'ait réagi trop fortement en refusant à toutes les races, excepté à la race juive, la faculté de s'acclimater dans les pays étrangers. La mortalité

d'une population qui vient de changer de climat peut, pendant un certain nombre d'années, s'élever bien au-dessus des moyennes normales, sans qu'il en résulte pour cela que la race soit incapable de s'acclimater dans sa nouvelle résidence. La première génération paye toujours un large tribut à la mort ; tous ceux qui ne peuvent pas vivre dans ce climat meurent plus ou moins vite. Mais lorsque ceux-là sont partis, il peut se faire que les autres, si petit que soit leur nombre, se trouvent acclimatés, et alors leurs descendants, acclimatés comme eux, maintiennent et perpétuent la race. C'est ainsi que se sont maintenus les Boers hollandais dans l'Afrique australe, et le peuple blond de l'Aouess dont on parlait tout à l'heure ; car, quelle que soit l'origine de ces Kabyles blonds, il n'est guère probable qu'ils soient autochtones. Ce sont donc des étrangers qui se sont acclimatés dans la chaîne de l'Atlas.

M. BOUDIN. Je ne dois être responsable ici que de ce que j'ai dit. Je n'ai pas dit qu'il n'y eût pas d'acclimation possible en dehors de la race juive ; j'ai dit seulement : Il est prouvé que la race juive est cosmopolite, il n'est pas prouvé que les autres races le soient. Je n'ai pas prétendu que les races européennes fussent incapables de vivre et de prospérer ailleurs qu'en Europe ; j'ai prouvé seulement qu'elles ne peuvent pas vivre *indistinctement* dans tous les climats, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas cosmopolites, comme on le croit assez généralement. Je sais parfaitement que les Hollandais ont pris racine dans l'Afrique australe ; je sais encore qu'il y a à l'île Bourbon ce qu'on appelle les *petits blancs*, sorte de caste formée par les descendants des premiers colons français ; ces *petits blancs* sont en pleine prospérité, quoiqu'ils ne se marient presque jamais avec les nouveaux venus. Il existe encore d'autres exemples d'accli-

matation des Européens dans certaines parties de l'hémisphère austral, et c'est ce qui m'a fait dire dans mon mémoire que, toutes choses égales d'ailleurs, l'acclimatation de l'Européen paraît s'effectuer avec moins de difficulté dans l'hémisphère sud que dans l'hémisphère opposé.

On m'a objecté encore que mes relevés embrassent des périodes trop courtes. Il faut bien prendre les choses comme elles sont, et, là où les établissements sont récents, les observations se trouvent nécessairement réduites à de courtes périodes. Mais ce n'est là qu'une partie de mon travail. Mes études sur les Juifs comprennent une période de trois à quatre mille ans. Les Mameluks ont cherché pendant plus de cinq cents ans à s'acclimater en Egypte, où leur caste prépondérante ne pouvait se maintenir qu'en recevant chaque année des renforts d'esclaves venus comme eux de la région du Caucase. Cette expérience infructueuse de cinq siècles et plus ne peut pas être considérée comme trop courte. Quant aux nègres de l'Amérique, je n'ai pu les étudier que depuis qu'il y a des nègres dans ce continent. C'est une expérience un peu moins longue, mais elle a pourtant deux ou trois siècles. J'ai dit que les races nègres avaient assez bien réussi sur certains points pour y donner une population qui s'accroît même encore aujourd'hui, malgré la suppression de la traite; mais j'ai dû ajouter que sur d'autres points ces races paraissent incapables de se maintenir.

Quant à la remarque de M. Bertillon, sur le peu de confiance que méritent les chiffres pris dans les dictionnaires, elle ne peut s'appliquer à mon travail où ne figure aucun document de ce genre. Je ne me suis servi que de relevés officiels et parfaitement authentiques. Si j'ai cité une fois le dictionnaire de Bouillet, c'est seule-

ment dans la discussion, pour répondre à une question qui m'a été faite sur un point dont je ne me suis pas occupé dans mon mémoire, et je n'ai donné que sous toutes réserves ce chiffre dont l'origine m'est inconnue.

M. DELASIAUVE demande si la diminution de la population nègre dans les États de l'Amérique du Nord, où l'esclavage est aboli, ne tiendrait pas à ce que les nègres affranchis, ne pouvant gagner leur vie, auraient émigré en grand nombre. On sait que beaucoup sont venus en Europe; d'autres sont retournés en Afrique, où a été fondée la république de Liberia. Revenant alors sur la question incidente de la grande mortalité des soldats dans les troupes françaises, M. Delasiauve demande quelle peut être la cause de ce résultat fâcheux. Ne serait-ce pas parce que les soldats commettent plus d'excès et mènent une vie plus déréglée que les hommes du même âge de la population civile?

M. BOUDIN vient d'apprendre de M. Martin de Moussy qu'une colonie d'Allemands a parfaitement prospéré au Paraguay; c'est un exemple de plus à ajouter à ceux qu'il a déjà cités lui-même, et qui l'ont conduit à dire que, toutes choses égales d'ailleurs, les races européennes s'acclimatent mieux dans l'hémisphère austral que dans l'hémisphère boréal. L'objection présentée par M. Delasiauve, relativement à l'émigration des nègres affranchis, serait sérieuse si l'on avait établi le déchet de la population nègre par suite d'un recensement pur et simple; mais ce n'est pas ainsi qu'on a procédé. On a comparé la moyenne annuelle des décès à celle des naissances, et c'est parce qu'on a vu cette dernière moyenne baisser chaque année par rapport à l'autre, qu'on en a conclu que la race nègre était en décadence dans les pays où l'esclavage est supprimé. La cause de la mortalité des soldats français n'est point celle que M. Delasiauve

vient de supposer. L'hygiène du soldat est, sous tous les rapports, moins un, supérieure à celle de l'ouvrier et du paysan. Le soldat est mieux vêtu, moins exposé aux intempéries; quoi qu'on en dise, il ne s'enivre pas plus que l'ouvrier; il mange chaque jour 250 grammes de viande, et, pour trouver une alimentation égale à la sienne, il faut aller dans la classe aisée. On ne peut pas dire non plus que l'excès de fatigue soit la cause de la mortalité des soldats. Les soldats fatiguent moins que les paysans et que la plupart des ouvriers; il y a d'ailleurs ceci de remarquable, que, lorsqu'ils sont en marche, leur mortalité est moindre que celle des individus du même âge de la population civile. La véritable cause du fâcheux résultat que la statistique a dévoilé, c'est le casernement, c'est-à-dire l'agglomération. Le nombre des jeunes soldats qui, parfaitement sains en arrivant au corps, deviennent phthisiques au bout d'un ou deux ans, est extrêmement considérable; il l'est beaucoup plus que dans le reste de la population.

M. BERTILLON reconnaît qu'il est difficile d'admettre les causes rejetées par M. Boudin, mais il demande si l'explication acceptée par ce dernier n'est pas un peu théorique. Comment s'est-on assuré que le résultat en question est dû à l'agglomération?

M. BOUDIN répond que cette explication n'est point l'expression d'une théorie pure, qu'elle repose sur un grand nombre de faits et, entre autres, sur celui-ci que la mortalité est moindre chez les cavaliers que chez les fantassins. Les casernes d'infanterie reçoivent en général de 2,000 à 3,000 hommes, tandis que les casernes de cavalerie n'en reçoivent que de 700 à 800. La mortalité diminue partout en même temps que l'agglomération.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire : P. BROCA.*



14<sup>e</sup> SÉANCE. — 16 Février 1860.

Présidence de M. BÉCLARD, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Sur les hommes blonds de l'Afrique septentrionale.

A l'occasion du procès-verbal, M. Broca cite un nouveau texte d'où il résulte que des hommes blonds existaient déjà dans le nord de l'Afrique plus de trois siècles avant Jésus-Christ. Ce passage est extrait du *Périple de la Méditerranée* de Scylax, et l'on sait que ce document est antérieur à Alexandre le Grand. En suivant le littoral de la Lybie de l'est à l'ouest, l'auteur dépasse Cyrène, puis la grande Syrte, et enfin la petite Syrte, qui fait partie du golfe Tritonite. La petite Syrte s'appelle aussi golfe Cercinnique. Elle reçoit le fleuve Triton, à l'embouchure duquel est le temple de Minerve Tritonienne. « Ses côtes, continue Scylax, sont entièrement habitées  
« par des Libyens, dont la ville capitale est au couchant.  
« Tous ces Libyens sont beaux hommes, de couleur  
« blonde, et sans parure artificielle. Le pays qu'ils habitent est très-riche et fort fécond. Ils ont de nombreux troupeaux d'une espèce très-belle. Aussi sont-ils  
« aussi opulents qu'ils sont remarquables par la richesse  
« de leur taille. » (SCYLAX, traduction française par Ch. Poncelin, à la suite de la traduction de Pausanias par l'abbé Gedoy; Paris, 1797, in-8°, t. IV, p. 377.) La région où existait, du temps de Scylax, cette race de Libyens grands et blonds, ne saurait être douteuse : c'était sur les bords de la petite Syrte, aujourd'hui le golfe de Cabès, qui baigne la côte orientale de la régence de Tunis. Le fleuve Triton et le temple de Minerve Triton-

nienne indiquent le voisinage du lac Triton, aujourd'hui le lac Loudeat, peu éloigné lui-même du mont Auress. Ces Libyens, dont la capitale était au couchant, s'étendaient assez loin dans les terres et se rapprochaient, par conséquent, du mont Auress. Or, c'est précisément dans une région très-voisine de celle-là, dans le mont Auress, qu'on trouve aujourd'hui une race blonde. Il est donc permis de conclure de là que celle-ci est bien antérieure à l'arrivée des Vandales.

**Documents supplémentaires sur la race juive.**

A l'occasion du procès-verbal, M. Boudin donne des documents supplémentaires sur la vitalité de la race juive, en France, en Algérie et en Prusse. Il résulte de ces documents que les juifs ont une plus grande longévité que les chrétiens. Tandis que les chrétiens et les musulmans fournissent, à Alger, plus de décès que de naissances, les juifs, au contraire, y donnent beaucoup plus de naissances que de décès. Dans les divers pays de l'Europe, le nombre des juifs s'accroît plus rapidement que celui des chrétiens. A Francfort, M. de Neuville a trouvé que le quart de la population chrétienne succombe avant l'âge de 6 ans 11 mois. Cette limite, chez les juifs, est reculée jusqu'à 28 ans 3 mois. La moitié des chrétiens meurt avant 36 ans 6 mois; la moitié des juifs dépasse l'âge de 55 ans. Enfin, les trois quarts des chrétiens meurent avant 59 ans 10 mois, tandis que c'est seulement à 71 ans que les trois quarts des juifs ont succombé.

M. BERTILLON admet également l'influence des races sur la longévité et la mortalité. Les documents que M. Boudin vient de présenter à la Société établissent une grande différence, sous ce rapport, entre la race

juive et les races européennes. Il y a des différences moins grandes peut-être, mais néanmoins bien manifestes, entre la population des divers départements de la France. Les Bretons et les Normands, quoique très-voisins les uns des autres, occupent les deux extrêmes de l'échelle de la mortalité en France. De 1840 à 1850, la vie moyenne a été de 50 ans en Bretagne, de 50 ans en Normandie. Il est fort probable que la différence des races n'est pas étrangère à ces résultats.

## CORRESPONDANCE.

La Société a reçu les numéros de décembre 1859 et de janvier 1860 de la *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies*, organe de la Société orientale de France.

MM. Boucher de Perthes et Robert Knox écrivent à la Société pour la remercier de leur récente nomination.

M. Gosse père, de Genève, récemment élu membre associé étranger, remercie également la Société de sa nomination, et annonce l'envoi prochain d'un manuscrit sur les anciennes races du Pérou.

M. Paul de Jouvencel fait hommage à la Société des deux premiers volumes de son ouvrage intitulé : *Genèse selon la science* ; Paris, 1857-1859, in-12. Le premier volume est intitulé *le Monde*, et le second *la Vie*.

## ÉLECTIONS.

M. le docteur MARTIN DE MOUSSY, dont la candidature a été inscrite dans la dernière séance, est élu à l'unanimité membre associé national.

## LECTURES.

**Sur les habitations lacustres de la Suisse et de la Savoie,**

PAR M. HIP. GOSSE.

M. Gosse fils, de Genève, termine la lecture de son *Mémoire sur les habitations lacustres de la Suisse et de la Savoie*. L'auteur fait passer sous les yeux de la Société un grand nombre d'objets en pierre ou en bronze, retirés des lacs qu'il a explorés. Il y joint des dessins représentant d'autres objets de même origine, qui font partie de sa collection. En exposant les résultats de ses propres recherches et de celles qu'il a faites en commun avec M. Troyon, de Lausanne, M. Hip. Gosse cite fréquemment les travaux de MM. Ferdinand Keller (de Zurich), Morlot, Forel (de Morges), Jahn et Uhlmann (de Berne), Schwab et Muller (de Nidau), et surtout ceux de M. Troyon. Ces travaux ont paru pour la plupart dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Zurich*.

Nous publions ici un extrait du mémoire de M. H. Gosse, extrait que l'auteur a rédigé lui-même pour nos *Bulletins*.

« Les plus anciens vestiges de la présence de l'homme dans les temps historiques se trouvent non-seulement sur terre ferme en Suisse et en Savoie, mais aussi dans les lacs si nombreux de ces pays. En effet, à une certaine distance des rives on trouve les restes des pilotis qui ont servi à soutenir les habitations au-dessus du niveau de l'eau. C'étaient des huttes, le plus souvent circulaires, faites de branchages dont les interstices étaient remplis par de l'argile. Leur diamètre intérieur mesurait de 3 à 5 mètres. Ces huttes, unies les unes aux autres par un plancher, étaient reliées au rivage par un pont étroit, soutenu également par un pilotis. Le chêne, le

tremble, le bouleau et le sapin ont été le plus souvent utilisés dans leur construction. Ces habitations, très-anciennement détruites, ne nous présentent actuellement que des pilotis corrodés par l'action des eaux et auprès desquels se trouvent de nombreux débris de l'industrie humaine. Au moyen de ces données, on a pu classer ces pilotis en trois groupes se rapportant à trois époques : 1<sup>o</sup> l'époque de la pierre ; 2<sup>o</sup> l'époque du bronze ; 3<sup>o</sup> l'époque de transition, dans laquelle la pierre est encore généralement employée, mais où le bronze apparaît en petite quantité.

« 1<sup>o</sup> *Époque de la pierre.* — Nous prendrons comme exemple les habitations lacustres de Moosledorf, à deux lieues de Berne, découvertes par MM. Jahn et Uhlmann. Les instruments de cette époque sont tous en pierre ou en os, sans aucune trace de métal. Pour la plupart fabriqués dans les villages mêmes, les objets en pierre ont été faits par l'enlèvement successif d'éclats de la pierre matrice ; souvent ils ont été, en outre, polis.

« Les *haches* sont les instruments qui ont joué le plus grand rôle dans l'industrie primitive, pour la chasse, les usages domestiques et la guerre. Leurs dimensions varient, dans la longueur, de 0<sup>m</sup>,20 à 0<sup>m</sup>,25. Les plus petites, fixées dans des bois de cerf, paraissent avoir servi de tranchets. La pierre employée de préférence est la serpentine, opaque ou translucide. La découverte de Coucise fournit, sur la manière d'emmancher les haches, des renseignements parfaitement précis. Parfois la pierre était simplement fixée dans une entaille ou mortaise, pratiquée dans un bois de cerf employé comme manche. Les manches étaient droits ou arqués ; quelques-uns, coupés en forme de T, étaient armés d'une pierre tranchante sur l'une des extrémités transversales du bois ; mais la plupart des haches ont été primitivement

formées de trois pièces. Un morceau de bois de cerf, long de 0<sup>m</sup>,05 à 0<sup>m</sup>,08, recevait la pierre à un bout, tandis que l'autre bout, taillé à quatre faces, entrait dans la mortaise du manche. Le plus souvent le manche a disparu, probablement parce qu'il était en bois végétal et qu'il a été détruit par les eaux; en revanche, les emmanchures, étant en bois de cerf, se sont conservées en très-grand nombre.

« Les *ciseaux* en pierre, fort nombreux, se distinguent des haches en ce que leur tranchant est moins large. La plupart sont en serpentine, quelques-unes en néphrite d'Orient. Ils sont fixés à l'extrémité d'un bois de cerf de 0<sup>m</sup>,05 à 0<sup>m</sup>,08 de longueur, dont l'autre bout présente une ouverture dans laquelle entrerait un corps cylindrique destiné à protéger le manche contre les coups de marteau.

« Les *tranchets*, dont la partie tranchante est plus arquée que celle des ciseaux, sont emmanchés le plus souvent à l'extrémité d'andouillers; ils sont formés de serpentine, de néphrite ou de silex. Des lamelles de cette dernière espèce ont servi pour former des lames de *couteaux*, des *scies*, des *perçoirs*, des *racloirs* pour la fabrication des cuirs. (J'ai vu, dans la collection rapportée par le prince Napoléon, une pièce toute semblable ayant appartenu aux anciens Groënlandais.) Les *pointes de flèches* en pierre présentent en général la forme d'un triangle isocèle, avec ou sans entaille sur les angles obtus.

« *Poteries*. A l'époque primitive, les vases travaillés à la main révèlent l'enfance de l'art. Ils sont formés d'une argile grossière, noirâtre, mêlée de nombreux petits cailloux siliceux. Leur ouverture est toujours assez grande et le ventre assez prononcé. La plupart des formes d'instruments en pierre ont été reproduites avec des os. On trouve fabriqués avec cette dernière substance les objets suivants :

des marteaux, des haches, des ciseaux, des poinçons, des aiguilles; enfin, comme armes, des poignards, des pointes de lances et des flèches. Ces dernières sont quelquefois unies, quelquefois barbelées. Les ossements divers qui ont été retrouvés appartenaient aux animaux suivants : le cerf au bois gigantesque (*cervus euryceros*), le cerf ordinaire, l'ours, le loup, le sanglier, le castor, le renard, le bœuf, l'aurochs, le cheval (rare), la chèvre, le mouton, le cochon, le chat, le chien (de différentes tailles), enfin des carnassiers, des rongeurs, des oiseaux, ainsi que la tortue.

« On a constaté dans les fouilles la présence, à cette époque, d'un grand nombre d'espèces végétales, parmi lesquelles nous citerons : le chanvre, l'orge, le froment, le noisetier, le prunier, etc. Ce qui montre que ces peuples n'étaient point étrangers à l'agriculture.

« 2<sup>o</sup> *Époque de transition.* — Les pilotis de Meilen, sur les bords du lac de Zurich, nous montrent une industrie un peu plus avancée, quoique se rapportant toujours à l'âge de la pierre. Les formes des instruments sont plus variées, plus parfaites, et sont l'indice d'un travail qui n'a pu se faire sans le secours des métaux. Cette époque, quoique très-restreinte, n'en est pas moins très-bien caractérisée; c'est à elle, en effet, que se rapportent les haches et les marteaux en pierre percés d'un trou, dans lequel entrait le manche. Les découvertes faites par le baron de Neuberg, à Prague, ont montré que le forage se faisait avec de minces lames de bronze. Parmi les objets de ce métal, je citerai un bracelet, quelques épingles et quelques anneaux. Enfin, les objets en os dans lesquels on pressent le bronze sont des épingles à cheveux, ornées de têtes à peu près sphériques. A leur extrémité se trouve un anneau délicatement ménagé par l'ouvrier qui a sculpté ces pièces. En Silésie, on a retrouvé des épingles

en bronze analogues, l'anneau étant seulement plus rapproché de la tête.

« 3<sup>e</sup> Époque du bronze. — L'introduction du bronze eut naturellement une grande influence dans la vie des populations de nos contrées, qui se groupèrent en grand nombre sur les rives de nos lacs. Les emplacements de ces nouvelles habitations se distinguent, au premier coup d'œil, des précédentes par une plus grande conservation des pilotis. Ces pilotis mesurent quelquefois de 1<sup>m</sup>,50 à 2 mètres au-dessus de la vase (exemple, les pilotis d'Hermance, de Morges). Quand le bronze fut devenu d'un usage général, on se servit néanmoins quelquefois de la pierre ; on retrouve, par exemple, des marteaux et de fort petites haches du genre primitif, mais ces pièces deviennent de plus en plus rares.

« Parmi les nombreux objets en bronze de cette époque, nous citerons les épées, les poignards, les pointes de lances et de flèches, les haches, présentant une grande variété de formes, les ciseaux, les couteaux, les faucilles ; de grandes épingles, des aiguilles, des poinçons, un grand nombre de bracelets de formes très-variées, des fibules, des crochets, des anneaux, des hameçons, etc., etc.

« Les formes, l'ornementation de ces objets sont souvent fort remarquables. Il a été trouvé deux lames en or et quelques grains de collier en verre, ces derniers provenant sans doute du commerce des Phéniciens. Pour les poteries, l'argile est généralement pétrie avec de petits cailloux siliceux, mais elle est souvent plus fine qu'aux époques antérieures. Elle a été travaillée avec une grande habileté, soit à la main, soit à l'aide du tour. Les dimensions des vases varient extrêmement. Quelques-uns sont de véritables joujoux d'enfant, d'autres, en grand nombre, ont de 0<sup>m</sup>,65 à 1 mètre de diamètre. Quelques-uns présentent une ornementation, des



pointillés, des torsades et de fines stries. Enfin je signalerai des urnes en terre cuite, qui devaient probablement être placées sur les portes ou sur les pignons des habitations.

« Presque tous les lacs de la Suisse présentent des vestiges de ces villages; les lacs de Genève, de Bienne et d'Yverdon en ont offert plus que les autres. Naturellement ces villages varient beaucoup d'étendue. On a calculé que celui de Morges devait renfermer environ 1,264 habitants. Il est vrai que c'était un des plus grands.

« Ces habitations ont été détruites par l'incendie, comme on peut s'en convaincre par les nombreux charbons et les pièces de bois à moitié brûlées qui recouvrent les débris de l'industrie. A quelle époque cette destruction a-t-elle eu lieu?

« M. Troyon est parvenu à déterminer que les habitations lacustres retrouvées au pied du mont Chamblou, près d'Yverdon, ont dû exister, au minimum, 1500 ans avant Jésus-Christ. Elles étaient occupées par des populations de race celtique et se rapportent à l'âge de la pierre. Pour les habitations de l'âge de bronze, elles ont été probablement détruites par les Helvétiens, quelques siècles avant notre ère. Ceux-ci apportaient le fer. Quant aux raisons qui avaient fait choisir ce genre de construction, nous les découvrons dans les avantages qu'elles procuraient à leurs habitants, comme lieux de défense contre leurs ennemis, comme abris contre les bêtes fauves, enfin comme établissements très-propices pour la pêche. »

#### Sur les croisements ethniques,

PAR M. PERIER.

M. PERIER se propose de présenter à la Société une série de mémoires sur les questions nombreuses et impor-

tantes que soulève l'étude du croisement des races humaines. Le travail dont il donne lecture aujourd'hui a pour but d'examiner s'il est vrai que les croisements soient un moyen de progrès pour les races, et s'il est vrai que le défaut de mélange implique leur défaillance ou leur amoindrissement. Contrairement à l'opinion de la plupart des auteurs, il répond à cette question par la négative.

Il distingue d'abord les croisements entre races *homogènes* ou voisines, qui proviennent de la même souche, de ceux qui ont lieu entre races *hétérogènes* ou éloignées, qui proviennent de souches différentes. Il désigne les premiers sous le nom de *mélanges*, les autres sous le nom d'*alliages*. Réservant pour un autre travail l'étude des alliages entre races hétérogènes, il s'attache spécialement à l'examen des résultats fournis par le mélange des races homogènes, et notamment des races de souche blanche qui occupent l'Europe, une partie de l'Asie, et l'Afrique septentrionale, et après avoir comparé, sous le rapport physique, comme sous le rapport intellectuel et moral, les peuples les plus mélangés avec ceux qui ont conservé la pureté de leur race, après avoir montré que l'état de dégradation où seraient tombés quelques-uns de ces derniers est plus apparent que réel, que cet abaissement, d'ailleurs, s'est produit sous l'empire de circonstances accidentelles, telles que les luttes intérieures et les invasions du dehors, il arrive à cette conclusion que, parmi les races blanches en particulier, les plus régulièrement conformées sont en même temps celles qui paraissent les plus pures ; que ces races paraissent avoir plus de longévité, moins de maladies et moins d'infirmités congéniales que les races notoirement mêlées ; et que si plusieurs d'entre elles ont paru de nos jours faillir à la civilisation, elles ne semblent pas moins douées de facultés affectives et intellectuelles en

rapport avec leur constitution physique. L'auteur pense que, sous ce dernier point de vue, il en est des individus comme des races. Les grands hommes de l'antiquité et des temps modernes, ceux qui se sont illustrés dans les arts et dans les sciences, et qui revivent dans nos bustes, dans nos statues, offrent, quoique nés souvent au milieu d'une population très-mélangée, les traits qui caractérisent les races pures.

Nous nous bornons à cette analyse d'un travail qui sera publié dans les *Mémoires de la Société d'anthropologie*. Nous avons passé sous silence les faits particuliers et les divers exemples que l'auteur a successivement discutés.

L'heure avancée ne permet pas d'ouvrir aujourd'hui la discussion sur ce travail. Cette discussion est renvoyée à la prochaine séance.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire : P. BROCA.*



#### 15<sup>e</sup> SÉANCE. — 1<sup>er</sup> Mars 1860.

Présidence de M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

#### CORRESPONDANCE.

M. le ministre de la guerre fait don à la Société des onze dernières années des *Comptes rendus officiels du recrutement*, et annonce que la Société recevra désormais chaque année cette publication.

M. Gonzalès Velasco, récemment élu membre associé étranger, à Madrid, remercie la Société de sa nomination.

## CANDIDATURE.

M. le docteur Mallez, présenté par MM. de Castelnau, Broca et Rey, demande le titre de membre associé national.

M. Hip. Gosse, de Genève, présenté par MM. Lemerrier, Sée et Verneuil, demande le titre de membre associé étranger.

**Discussion sur le croisement des races humaines.**

L'ordre du jour appelle la discussion du mémoire lu par M. Perier dans la dernière séance. La parole est à M. de Quatrefages.

M. DE QUATREFAGES. M. Perier a abordé dans son travail plusieurs questions très-graves, controversées pour la plupart, et il m'a paru qu'il avait quelque tendance à se rapprocher des opinions soutenues par M. de Gobineau, dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines*. Cet auteur pense que tous les croisements sont nuisibles, sans aucune exception, et qu'ils entraînent inévitablement la décadence physique et morale des peuples. M. Perier est loin d'être aussi absolu : il pense, il est vrai, que la plupart des croisements donnent de mauvais résultats, mais il admet qu'il y a des cas, plus ou moins exceptionnels, où ils peuvent être utiles. Je pense, au contraire, que les croisements sont utiles dans la majorité des cas, tout en admettant que, dans beaucoup de cas, ils peuvent être plus ou moins nuisibles. Nos opinions ne sont donc pas tout à fait contradictoires, et la différence qui nous sépare n'est qu'une différence du plus au moins.

M. Perier nous a parlé de races supérieures, de races inférieures, de la détérioration ou de l'amélioration pro-

•

duites par les croisements ; mais je n'ai pas bien compris sans doute en quoi il fait consister cette supériorité ou cette infériorité relative des races pures ou des métis. Il m'a paru toutefois qu'il se basait principalement sur la comparaison des formes extérieures, des traits du visage, et qu'il ne séparait pas l'idée de supériorité de l'idée de beauté. Mais, à côté des races pures qu'il a citées et qui sont très-belles, il y a d'autres races pures qui sont très-laides, qui ont le visage hideux et le corps mal proportionné. Il n'est donc pas exact de dire que les races pures soient plus belles que les races croisées. Cela peut être vrai dans quelques cas, mais cela ne peut être l'objet d'une conclusion générale.

Il me semble aussi que notre collègue croit un peu trop à la permanence des types. Il ne nie pas d'une manière absolue l'influence modificatrice des climats, mais il ne pense pas que cette influence puisse aller jusqu'à changer le type des races. Je ne suis pas de cet avis. On a dit, je le sais, que les Européens, établis depuis plusieurs siècles dans un grand nombre de régions très-éloignées, étaient partout restés les mêmes ; que, par exemple, les Anglais du cap de Bonne-Espérance et ceux de l'Amérique du Nord étaient restés tout à fait semblables à ceux de la Grande-Bretagne. Mais des documents nombreux, que je puis emprunter aux écrivains monogénistes, comme aux écrivains polygénistes, établissent que les Anglo-Saxons ont subi des modifications notables depuis qu'ils sont établis en Amérique. Ainsi M. Robert Knox, qui croit à la multiplicité des races humaines, et qui base en grande partie son opinion sur cette idée, que chaque race ne peut vivre que dans un seul climat, M. Knox, dis-je, croit déjà trouver des signes de dégradation physique chez les Anglo-Américains ; les modifications que ceux-ci ont subies lui paraissent prouver que leur race est déjà

en voie de décadence, qu'elle deviendra bientôt de moins en moins féconde, et que le sol de l'Amérique septentrionale reviendra tôt ou tard à la race autochtone, c'est-à-dire aux Peaux-Rouges. M. Knox reconnaît donc, abstraction faite de toute interprétation, que les Anglo-Américains diffèrent déjà, par les caractères physiques, des Anglais de la Grande-Bretagne. Ce fait m'a été confirmé par M. Desore, le compagnon des travaux et des voyages de M. Agassis; il trouve la différence assez frappante pour être reconnaissable au premier coup d'œil. L'abbé Brasseur de Bourbourg, qui a publié un ouvrage si important sur l'histoire du Mexique avant l'ère de Christophe Colomb, pense que les Européens établis en Amérique tendent à se rapprocher naturellement du type des races américaines. Un personnage appartenant à une famille où le sang européen s'est conservé pur de tout mélange lui disait un jour à ce propos : « Nous devenons des Iroquois ! » Dernièrement un voyageur, qui paraît étranger aux théories anthropologiques, M. Elisée Reclus, a fait paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* un article où il dit avoir remarqué que les nègres des Etats-Unis ont dans la physionomie quelque chose qui les rapproche des Peaux-Rouges. Enfin Cunningham a constaté que les créoles anglais de l'Australie diffèrent déjà des Anglais d'Europe, dès la première génération. Ces faits, montrent que les races dépayées changent souvent de type, ou subissent du moins des modifications qui permettent de mettre en doute la doctrine de la permanence des types.

Je passe maintenant à un autre ordre de faits. M. Perrier admet que les Polynésien sont autochtones et qu'ils sont les restes de la population d'un continent englouti sous les eaux. Cette opinion, qui a joui pendant quelque temps d'une certaine faveur, perd aujourd'hui

du terrain. Les ethnologistes américains l'ont pour la plupart abondonnée, quoiqu'ils soient partisans de la multiplicité des origines de l'humanité. L'histoire primitive des Polynésiens est sans doute fort obscure, toutefois on commence à connaître quelques-unes de leurs migrations. Quand on lit les relations des voyageurs du seizième siècle, et qu'on les compare aux relations plus modernes, on est porté à croire que diverses modifications se sont produites depuis trois siècles, par suite de migrations et de mélanges, dans la population de certaines îles. Davis et Cook ont trouvé, dans l'archipel de Tahiti, des hommes blonds, aux yeux bleus, et c'est seulement parmi les chefs ou dans leurs familles qu'ils ont observé ce type, comme si ces hommes blonds descendaient d'une race de conquérants. D'un autre côté, les traditions établissent qu'il y a eu autrefois des nègres dans plusieurs îles de la Polynésie. Cette race noire aurait donc été exterminée ou chassée par la race actuelle. Il y a encore des nègres dans la Nouvelle-Zélande, où la plus grande partie de la population appartient pourtant à la race polynésienne. Nous possédons le portrait d'un Néo-Zélandais qui fut conduit à Londres il y a quelque temps : les principaux caractères du type éthiopien sont réunis dans ce portrait.

Il est ressorti de mes lectures que la syphilis existait déjà en Océanie avant l'arrivée des Européens. Ceux-ci ont puisé en Amérique le germe de cette affection, cela paraît résulter d'un grand nombre de témoignages. Les soldats de Charles VIII la contractèrent dans le pays de Naples, où elle avait été importée par quelques-uns des compagnons de Colomb; puis ils l'inoculèrent dans le reste de l'Italie et la rapportèrent enfin en France. Le nom de *mal napolitain* qui fut donné à la syphilis par les Français, et celui de *mal français* qui lui fut donné par

les Romains et les Italiens du nord, montrent que cette affection était alors nouvelle en Europe, et confirment l'opinion de ceux qui la font venir des Antilles. Or, si la syphilis est d'origine américaine, et si nous trouvons la syphilis en Océanie avant l'arrivée des Européens, n'est-ce pas un indice que des communications auraient déjà eu lieu entre l'ancienne population de l'Amérique et celle de l'Océanie?

M. Perier a abordé dans son travail un autre sujet, dont je m'occuperai maintenant. Il paraît croire que la plupart des hommes remarquables qui ont joué dans l'histoire un rôle assez important pour qu'on ait conservé leur image par la peinture ou par la sculpture ont été des hommes de race pure, et qu'ils représentaient au plus haut degré les caractères physiques de leur race. Cela est peut-être vrai jusqu'à un certain point pour les grands hommes de la race caucasique. Mais l'histoire de l'Asie nous apprend que Gengis-Khan et Tamerlan étaient des hommes de sang mêlé. Tout le monde connaît la tête de Confucius; elle est des plus remarquables. Ce n'est pas une tête mongolique pure. Ce sont les traits d'un homme de race caucasique, avec des pommettes un peu plus saillantes et des yeux un peu plus obliques que les nôtres. Ce n'est ni le portrait d'un homme de race blanche, ni celui d'un homme de race jaune; il participe à la fois des deux races. Confucius se distinguait encore des Chinois par sa taille élevée et un peu voûtée. Il est donc probable qu'il était issu du croisement des deux races, ou plutôt qu'il descendait d'une famille blanche établie en Chine depuis une époque inconnue. Le portrait du philosophe Lao-Tseu, son rival, présente, au contraire, au plus haut degré tous les caractères de la race mongolique pure.

Je ne puis passer en revue successivement tous les ar-



guments de M. Perier. Je craindrais, d'ailleurs, de ne pas les reproduire exactement, d'après les souvenirs que m'a laissés sa lecture. Mais il a dit, si j'ai bien saisi sa pensée, que le croisement des races donnait le plus souvent des résultats fâcheux; je crois, au contraire, que ce croisement donne le plus souvent des résultats avantageux. Une race qui resterait complètement pure fournirait, dans un temps donné, une certaine somme d'idées et de progrès, puis elle resterait stationnaire ou tournerait toujours dans le même cercle. Le croisement retrempe les races, complète leurs instincts, développe leurs aptitudes, et quelquefois même enfante des aptitudes étrangères aux deux races primitives. Voici un exemple qui tend à le démontrer. Les créoles blancs du Brésil n'ont pas l'instinct des arts; les nègres ne l'ont pas davantage; or, les métis de ces deux races possèdent une aptitude très-marquée pour les arts, surtout pour la musique. Je tiens de l'ambassadeur du Brésil que les peintres et les musiciens de ce pays sont presque tous des mulâtres. Quant à l'état stationnaire où tombent les races tenues à l'abri du croisement, l'histoire de la Chine nous en offre un exemple frappant. La plupart des grandes inventions ou découvertes dont nous sommes si fiers, et que nous n'avons faites que depuis quelques siècles, existaient en Chine bien longtemps avant Jésus-Christ. D'où est venue cette civilisation chinoise si antique et si remarquable? Il me paraît évident qu'il y eut, environ vingt siècles avant notre ère, dans la vallée du fleuve Jaune, où est née la civilisation de la Chine, un croisement de la race indigène avec une race venue de l'Occident. C'est vers l'Occident que remontent les traditions de cette époque primitive. Ce croisement, cette fusion de races a produit de grands résultats, la civilisation chinoise en est née; puis, lorsque la race hybride a eu fourni

tout ce qu'elle pouvait fournir, elle a cessé de progresser, et, l'organisation de l'empire ayant depuis lors mis obstacle à tout croisement nouveau, à toute influence étrangère, les Chinois sont restés à peu près stationnaires depuis un grand nombre de siècles.

M. PERIER. Il est bien vrai que mes recherches m'ont conduit à adopter quelques-unes des opinions de M. de Gobineau; mais je n'en ai adopté qu'une partie, et je rejette notamment sa théorie sur le rôle régénérateur des peuples germaniques.

M. de Quatrefages me demande en quoi je fais consister la supériorité et l'infériorité des races pures ou croisées. Il me demande une définition difficile, mais je lui répondrai que je n'ai pas voulu parler seulement de la perfection des formes extérieures. J'ai tenu compte aussi et surtout des qualités intellectuelles et morales. Au surplus, ces deux éléments marchent généralement de front, et une race belle par ses caractères extérieurs montre presque toujours, par son histoire ancienne ou récente, qu'elle possède aussi une certaine supériorité morale.

Je sais qu'il y a des races pures qui sont sans beauté, sans force, sans valeur intellectuelle ou morale, et infiniment au-dessous, sous tous les rapports, de certaines races croisées. Je n'ai pas prétendu que le croisement fût la cause unique, ni même la cause principale de l'infériorité des races. J'ai dit seulement que le croisement de deux races à peu près égales en beauté, en vigueur et en intelligence, donnait fréquemment une race mixte inférieure aux deux premières.

Je ne nie pas l'influence du climat sur certaines races, mais je crois plus que M. de Quatrefages à la permanence des types. L'Européen n'a pas changé dans ses colonies, excepté peut-être dans l'Amérique du Nord, où notre

collègue a appris que la race anglo-saxonne a subi quelques modifications; je ne sais pas exactement en quoi consistent ces modifications; je me demande si on ne les exagère pas un peu. En tout cas, les Anglo-Américains n'ont pas seulement été soumis à un climat nouveau. Ils ont changé de mœurs, de genre de vie; ils ont subi, par conséquent, des influences complexes.

J'arrive aux Polynésiens. M. de Quatrefages ne les croit pas autochthones; mais alors d'où peuvent-ils provenir? Les navigateurs ont été frappés à la fois des analogies de langues, de mœurs et de races qui existent entre ces divers insulaires, séparés pourtant par des distances énormes. Mais d'où pouvait venir cette race disséminée dans une immense étendue? L'Amérique est plus éloignée de la Polynésie que de l'ancien monde; puis il n'y a absolument aucun rapport de type ou de langage entre les Polynésiens et les Américains. L'hypothèse qui faisait venir d'Amérique les peuples de la Polynésie a donc été abandonnée. Pouvait-on les faire venir de la Malaisie? Mais cette migration de l'ouest à l'est a paru inadmissible dans une région où les vents alisés poussent constamment de l'est à l'ouest. En outre, on a trouvé dans la Malaisie des indices indiquant la communication des Malais avec les Polynésiens, mais on n'a trouvé aucun indice de ce genre dans la Polynésie; de telle sorte qu'il y a bien eu quelques migrations, mais en sens inverse de celles qu'on pourrait invoquer pour expliquer l'origine des Polynésiens. C'est parce qu'on ne pouvait faire venir ceux-ci ni de l'Asie, ni de l'Amérique, qu'on a pensé qu'ils étaient autochthones; et c'est parce qu'il y avait entre les habitants des diverses îles une affinité de race et de langues, qu'on a eu recours à l'hypothèse d'un grand continent presque entièrement englouti sous les eaux.

Il est fort douteux que la syphilis existât en Océanie avant l'arrivée des Européens. Cook entendit parler, dans ses voyages, d'une maladie qu'on disait assez semblable à la syphilis, et qu'on disait déjà assez ancienne. Mais il y avait déjà plus de deux siècles que les navires européens parcouraient l'Océanie, et, précisément dans l'archipel où il trouva cette tradition, on parlait d'un vaisseau qui y avait fait naufrage depuis longtemps, et dont les débris échoués existaient encore. En admettant donc que la maladie en question fût la syphilis, elle aurait pu être apportée par l'équipage de ce navire.

En disant que la plupart des grands hommes ont présenté le type d'une race pure, je n'ai voulu parler que de ceux des races d'Europe. Je n'ai pas prétendu que de l'union d'une race blanche avec une race moins élevée il ne pût sortir des personnages supérieurs aux hommes de cette dernière race. Il arrive d'ailleurs souvent que, dans le croisement de deux races inégalement douées, les métis participent principalement des caractères de la race inférieure; ce qui se conçoit aisément, parce que le plus souvent le père appartient à la race supérieure et la mère à la race inférieure; le croisement inverse est beaucoup plus rare. Or, les métis ressemblent surtout à leur mère. La femme est la conservatrice du type humain, comme Buffon l'avait déjà dit pour les oiseaux. Dans l'Inde, les métis d'Anglais et d'Indiennes sont presque des Indiens.

J'ai voulu démontrer que le bénéfice attribué aux croisements de races est illusoire. Je demande maintenant où sont les races que le croisement a améliorées? Je ne parle pas de certaines familles en particulier; je parle des populations en général. Un peuple peut gagner d'un côté et perdre de l'autre, et certains avantages attribués au croisement peuvent être compensés par des déficiences d'une autre nature. On objecte que la plu-

part des peuples de l'Europe, qui ont fait de si grands progrès intellectuels, sont des peuples de sang mêlé; mais est-ce au croisement qu'il faut attribuer ce résultat? L'éducation, le temps, les institutions, le bien-être matériel peuvent améliorer un peuple et le perfectionner, malgré l'influence du croisement. Et qui nous dit que nous ne serions pas plus avancés encore, si nous n'étions pas mêlés?

M. DE QUATREFAGES. Je reconnais avec M. Perier qu'il est difficile de dire en quoi consiste la supériorité d'une race comparée à une race voisine; qu'il peut y avoir de part et d'autre des caractères de supériorité et des caractères d'infériorité; et lorsqu'il s'agit d'apprécier l'influence d'un croisement, il peut être difficile d'établir une balance entre la perte et le gain. On peut cependant trouver des exemples probants, et j'en trouve un très-près de nous : les Basques, qui sont de race pure, sont-ils supérieurs aux Français de sang mêlé? On ne peut nier qu'ils forment une fort belle race; c'est, de plus, une population aimable, gaie, honnête, qui a des aptitudes précieuses pour la poésie et pour la musique; mais, sous tous les autres rapports, ils sont inférieurs aux Français. Ils paraissent n'avoir que fort peu d'aptitude pour le progrès scientifique et industriel, et ils sont restés stationnaires depuis longtemps, tandis que les habitants des plaines voisines, issus du croisement des Basques avec les autres Français, ont acquis, en perdant la pureté de leur race, des aptitudes nouvelles, et sont pleinement entrés dans la voie du progrès moderne.

M. Perier nous dit que, dans l'Indoustan, les métis issus du croisement des Anglais avec les femmes indiennes sont presque Indiens. Il attribue ce résultat à l'influence prédominante de la mère. C'est possible, mais il pourrait dépendre aussi de l'influence du climat; pour

être fixé sur ce point, il faudrait savoir si le type anglais prédominerait chez les métis des Indiens avec les femmes anglaises, observation bien difficile à faire sans doute, à cause de la grande rareté de ces alliances. Mais l'influence des climats sur le résultat des croisements paraît ressortir de l'étude des métis hispano-américains de l'Amérique centrale. Ces métis tiennent plus de la race indigène que de la race espagnole, et, dans les croisements de retour, il faut un plus grand nombre de générations pour les ramener au type espagnol, que pour les ramener au type américain. L'Européen, ayant contre lui le climat, a perdu une partie de sa force génésique, tandis que l'indigène l'a conservée tout entière, et c'est à cause de cela, sans doute, que les métis participent davantage de cette dernière race.

L'hypothèse du continent polynésien a perdu beaucoup de terrain depuis quelques années. Dumont-d'Urville croyait que les vents et les courants portaient constamment de l'est à l'ouest ; mais des observations plus récentes et plus complètes ont prouvé que cette assertion était beaucoup trop générale, et qu'il y a des courants capables de porter une embarcation d'Asie en Océanie. Cette hypothèse du continent polynésien perd ainsi son principal fondement, et je ferai remarquer qu'elle ne rend nullement compte de l'état des populations de la Polynésie. Le continent polynésien, occupant presque toute l'étendue actuelle de l'Océan Pacifique, aurait été cinq ou six fois plus grand que l'Europe, et aurait dû présenter, par conséquent, des climats très-divers et des peuples très-divers aussi. Supposez l'Europe submergée, à l'exception des montagnes et des plateaux élevés : il en résultera une nouvelle Océanie, dont les habitants seront les débris des nations actuelles ; je le demande, maintenant, les populations insulaires échappées à ce déluge présenteraient-elles

l'homogénéité si remarquable des insulaires de la Polynésie? Non ; elles appartiendraient à des races qui différaient à la fois par les caractères physiques et par les caractères moraux. Les variétés ethnologiques devraient être bien plus grandes encore dans la véritable Océanie, si celle-ci était le reste d'un continent submergé. L'hypothèse du continent polynésien serait donc en contradiction avec ce fait que les peuples disséminés dans les îles de cette immense région appartiennent à la même race, et sont en communauté de mœurs, de langue et de religion. Les migrations, au contraire, expliquent parfaitement l'état des choses. La conservation du type dans des îles très-éloignées et sous des latitudes très-diverses se comprend très-bien, si l'on songe que le climat des îles varie infiniment moins que celui des continents, lorsque la latitude change. Les conditions de milieu sont donc à peu près les mêmes dans la plupart des archipels de la Polynésie, et dans ces archipels les hommes se ressemblent beaucoup ; mais dans le groupe de la Nouvelle-Zélande, où le climat est tout à fait différent, les hommes se présentent à nous avec des caractères qui les distinguent des autres Polynésiens, et les Néo-Zélandais sont supérieurs aux autres insulaires.

**M. PERIER.** Je ne saurais partager l'opinion de M. de Quatrefages sur les Basques ; je ne vois pas en quoi ils sont inférieurs aux peuples croisés qui les entourent, et je trouve qu'ils leur sont supérieurs à plusieurs égards. Au physique, notre collègue reconnaît qu'ils sont une fort belle race ; au moral, il leur reconnaît encore de grandes qualités. J'ajoute qu'ils sont courageux, indépendants, hospitaliers et honnêtes. Ils n'ont jamais été pillards ou voleurs, comme le furent longtemps les Castillans. Ils ont seuls résisté aux Romains et aux Barbares ; c'est à leur courage intrépide qu'ils ont dû le privilège

de conserver leur indépendance et la pureté de leur race ; c'est cette indépendance même qui les a tenus isolés. Eloignés de tout ce qui fait marcher les peuples, de tout ce qui les fait grandir en science et en industrie, ils ont moins progressé que les autres, mais on ne saurait attribuer ce résultat à un défaut d'aptitude ; c'est plutôt l'occasion que l'aptitude qui leur a manqué jusqu'ici.

M. FOLLIN. M. de Quatrefages a admis comme démontrée l'origine américaine de la syphilis. Cette opinion a été soutenue, en effet, par beaucoup d'auteurs ; mais aujourd'hui, et surtout depuis les travaux de Rosenbaum et d'Eiser, elle est pleinement réfutée. La syphilis a existé en Europe bien longtemps avant le quinzième siècle, et le nom de *mal napolitain* est bien antérieur à la conquête de l'Italie par Charles VIII. Horace se moquait déjà d'un Osque qui avait le visage défiguré par ce qu'il appelait *campanus morbus*, le mal de Campanie. On trouve jusque dans saint Chrysostome des documents qui se rapportent clairement à la syphilis, et les écrivains du douzième et du treizième siècle ont plusieurs fois décrit des symptômes qu'il est difficile de rattacher à autre chose qu'à cette affection. M. Daremberg vient de retrouver un manuscrit de ce temps-là ; il y est question d'un ulcère dur de la verge, qui se gagnait par voie de contagion, et qui ne peut être que le chancre induré. On connaissait donc en Europe les accidents de la syphilis avant le quinzième siècle. Ce qu'on ignorait, c'était la filiation de ces accidents, et la relation de causalité qui existe entre les symptômes primitifs et les symptômes secondaires ou tertiaires. Les éléments de la maladie étaient connus, mais la maladie elle-même ne l'était pas, et lorsqu'on la découvrit, on put croire qu'elle était nouvelle ; puis, comme on venait de découvrir le nouveau monde, on supposa qu'elle avait été apportée d'Amérique, où il est probable,



au contraire, qu'elle a été introduite par les Européens.

**M. LAGNEAU.** J'ajoute aux renseignements fournis par **M. Follin**, que **Martial**, dans ses épigrammes, a plusieurs fois parlé de certains accidents contagieux, consécutifs à des rapports sexuels normaux ou anormaux, et qui ne peuvent être attribués qu'à la maladie syphilitique.

Relativement à la question de la permanence des races, malgré les changements de milieu, je rappellerai que **M. le docteur Ware**, d'Edimbourg, d'après les dessins faits par son fils, lors de l'expédition de lord Keane dans le Beloutchistan, a cherché à établir l'identité de certains peuples asiatiques avec les Kimris de l'Europe occidentale. Son travail se trouve en extrait dans les *Nouvelles Annales des voyages*, 1846, t. VII, p. 121. Il en résulterait que les hommes de race kimrique ont fort peu changé, si même ils ont changé, depuis une époque très-reculée, car on sait par Hérodote que les Cimmériens, d'abord refoulés de Crimée en Asie par les Scythes que conduisait Ardys, fils de Gygès, furent chassés d'Asie quelque temps après par Alyathes, petit-fils d'Ardys. Selon d'autres auteurs, les Cimmériens auraient même, à une époque bien antérieure, été refoulés d'Asie en Europe. (Voir Hérodote, liv. I, chap. xv-xvi, de l'édition de Crapelet, 1802 ; et Strabon, *Géographie*, liv. I, p. 12 B, p. 106 B.)

**M. MARTIN DE MOUSSY.** « Les renseignements qu'on a donnés à **M. de Quatrefages** sur les modifications subies par la race anglo-saxonne dans l'Amérique du Nord m'étonnent beaucoup. On ne pourrait attribuer ce changement qu'à l'influence du climat, car on sait que l'Anglais ne se croise pas avec les peuples indigènes ; il ne se mêle pas, il se substitue, et ce serait donc le climat seul qui aurait produit les changements dont il s'agit. Mais les races européennes établies dans l'Amérique du Sud ont

subi des changements de climat bien autrement considérables, et pourtant je puis assurer que dans ce vaste continent les Européens ont parfaitement conservé leur type. Ils ne tendent nullement à se rapprocher du type des anciens habitants, à l'exception, bien entendu, de ceux qui sont issus du croisement des deux races. Les types espagnols et portugais sont absolument inaltérés dans les familles de pur sang, et, dans la classe aisée, le teint est aussi blanc que chez les Espagnols d'Europe.

« J'ai même constaté au Paraguay un phénomène que je n'ai rencontré sur aucun autre point du bassin de la Plata, la permanence du type allemand, caractérisé par des yeux bleus, un visage parfaitement blanc et les cheveux blonds, non pas de ce blond ardent, si commun en Espagne, mais de ce blond propre aux régions moyennes de l'Europe. Je ne puis me l'expliquer que par la nature de la population colonisatrice première et l'état de séquestration dans lequel cette contrée a été maintenue pendant si longtemps.

« Lorsque le Paraguay a été conquis par les Espagnols, Charles-Quint régnait, et ses armées renfermaient un grand nombre d'Allemands, puisqu'il était à la fois roi d'Espagne et empereur d'Allemagne. Beaucoup de gentilshommes belges, saxons et souabes, etc., vinrent dans la Plata avec don Pedro de Mendoza, en 1555, et essayèrent de fonder Buenos-Ayres. Repoussés par les Indiens et par la famine, une partie retourna en Europe, l'autre se fixa au Paraguay, et il se forma là un groupe de population européenne, dont la fraction aristocratique ne s'allia légitimement qu'avec des femmes blanches, mais n'en eut pas moins des relations tolérées avec les femmes guaranies, avec lesquelles ils produisirent de nombreux métis. Ceux-ci formèrent la masse de la population, qui alla en augmentant sans cesse et chez laquelle

le type du blanc domina, car le blanc est plus reproducteur que l'Indien, et d'ailleurs les femmes indiennes cherchaient d'instinct à se rapprocher de la race conquérante, tandis que les femmes blanches d'origine franchement européenne se gardaient bien de se mésallier.

« Une fois les Espagnols définitivement établis au Paraguay, il ne vint plus que quelques employés du gouvernement avec leurs familles, et de rares négociants. Les jésuites cantonnèrent une partie des Indiens dans leurs missions et n'y laissèrent pénétrer personne. Aucun Européen autre que les Castellans ne vint augmenter cette population pendant deux siècles et demi. L'émancipation des colonies espagnoles ne changea rien à cet état de choses, puisque, à partir de 1817, le dictateur Francia interrompit toute communication avec le reste du monde; son successeur don Carlos Lopez n'a que peu modifié cet état de choses.

« Si donc la population du Paraguay arrive aujourd'hui à 400,000 âmes, maximum, ce n'est point par l'introduction d'éléments étrangers, mais bien par la reproduction naturelle d'un groupe humain réduit pendant trois siècles à ses seules ressources. — C'est ainsi seulement que je puis m'expliquer comment certains types, aussi remarquables que le type allemand, ont pu se reproduire et persister pendant d'aussi longues années dans une région très-rapprochée du tropique, où la température moyenne est entre 21 degrés et 23 degrés. — Dans les autres parties du bassin de la Plata, au contraire, où depuis cinquante ans l'immigration européenne a été nombreuse, les races sont très-mélangées, et il est bien rare que l'on voie des types aussi caractérisés, aussi francs que ceux que j'ai vus au Paraguay.

« En 1824, une colonie allemande a été établie à San-Leopoldo, sous le 30° degré de latitude sud, dans la pro-

vince brésilienne de Rio-Grande do Sul. Cette colonie, fondée avec cent vingt familles, et qui a reçu quelques immigrants nouveaux, compte aujourd'hui 12,000 âmes vivant de l'agriculture. On voit que la reproduction y a eu lieu sur une grande échelle. Je ne l'ai pas visitée, mais les renseignements que l'on m'a donnés sur cette colonie sont unanimes pour exalter la beauté de la race et l'excellence du type qui s'y conserve. Cet établissement, situé au bord d'une grande rivière, sur un sol fertile et salubre, à proximité d'un centre commercial important (la ville de Porto-Alegre, capitale de la province), est en pleine prospérité, et les familles y jouissent d'un large bien-être. Ces exemples, pour le dire en passant, prouvent que les races d'Europe peuvent parfaitement s'acclimater dans des régions voisines du tropique, et y prospérer aussi bien que dans leur patrie européenne. En résumé, je crois pouvoir affirmer que dans l'Amérique méridionale, les croisements seuls ont modifié le type des races caucasiques, et que, là où il n'y a pas eu de croisement, les races ont conservé, sans exception, tous leurs caractères. »

M. Boudin. Je suis de ceux qui pensent qu'il faut être très-réservé dans les conclusions relatives au croisement des races humaines. Si le renseignement fourni à M. de Quatrefages par l'ambassadeur du Brésil était exact, s'il était certain que les mulâtres du Brésil eussent des aptitudes artistiques supérieures à celles des deux races blanche et noire d'où ils sont issus, ce serait assurément un fait extrêmement remarquable. Mais la chose est-elle bien démontrée ? Il est permis d'en attendre de nouvelles preuves, lorsqu'on songe surtout qu'il ne nous est venu jusqu'ici ni grand peintre, ni grand musicien de ce côté de l'Atlantique. Il y a d'ailleurs des faits inverses qui tendent à établir que les métis sont très-souvent infé-

rieurs aux deux races mères, soit en vitalité, soit en intelligence, soit en moralité.

Ainsi, les métis de Pondichéry, connus sous le nom de *Topas*, fournissent une mortalité beaucoup plus considérable, non-seulement que les Indiens, mais encore que les *Européens*, quoique ces derniers meurent incomparablement plus dans l'Inde qu'en Europe. Il y a longtemps déjà que la *Revue coloniale* a publié sur ce point des documents positifs. Voilà pour la vitalité.

A Java, les métis de Hollandais et de Malais sont tellement peu intelligents, qu'on n'a jamais pu prendre parmi eux un seul fonctionnaire, ni un seul employé. Tous les historiens hollandais sont d'accord sur ce point. Voilà pour l'intelligence.

Les métis de nègres et d'Indiens, connus sous le nom de *Zambos*, au Pérou et au Nicaragua, sont la pire classe de citoyens. Ils forment à eux seuls les quatre cinquièmes de la population des prisons. Ce fait, déjà annoncé par Tschudi, m'a été confirmé, il y a quelques mois, par M. Squier. Voilà pour la moralité.

A Bourbon, où les nègres ne se maintiennent pas, les mulâtres ne résistent pas mieux, tandis que les *petits blancs*, créoles français qui ne s'allient pas même aux nouveaux venus d'Europe, sont en pleine prospérité.

Il y a cependant certaines qualités physiques qui peuvent être acquises par le croisement : telles sont les immunités pathologiques. Les mulâtres des Indes occidentales sont à l'abri de la fièvre jaune comme les nègres. M. Nott a écrit que le plus léger mélange de sang nègre suffit pour préserver presque entièrement du fléau.

M. DE QUATREFAGES. Je n'ai pas dit que le changement de climat produisit des changements sur toutes les races. Il n'y a à cet égard aucune loi générale, et les résultats peuvent varier à la fois suivant la race et suivant

la nature des lieux. Ainsi il y a dans les deux continents des plateaux situés sous des latitudes tropicales, où les hommes blancs restent blancs, tandis que le séjour sur le plateau de l'Abyssinie exerce sur la coloration de la peau une influence assez rapide. Les races blanches y brunissent promptement, on a même remarqué que les plaies des Européens s'y recouvrent de cicatrices brunes. Les cicatrices qui existent sur leur corps avant l'arrivée en Abyssinie restent blanches, mais celles qui se font en Abyssinie sont chargées de pigment.

M. Boudin nous a parlé du déplorable état moral des métis Zambos du Pérou et du Nicaragua. Je remarque d'abord que ces métis sont issus des nègres et des Indiens, qui sont deux races inférieures. Puis, il ne faut pas oublier que les conditions où vivent en général les métis dans ces contrées sont peu favorables au développement des qualités sociales. Repoussés à la fois par la race supérieure et par la race inférieure, ils sont condamnés à une sorte d'isolement qui les met en lutte avec la société. Mais là où les métis trouvent de meilleures conditions, là où ils ne sont pas opprimés ou repoussés par des préjugés de caste, ils peuvent former une population vigoureuse, intelligente et honnête. Tels sont les célèbres *Paulistas*, qui occupent au Brésil la province de Saint-Paul. Ils descendent d'une colonie de Portugais, qui prirent leurs femmes légitimes dans une tribu indienne. Cette tribu était peu belliqueuse, car elle était soumise aux tribus voisines. L'histoire des Paulistas est des plus remarquables; aventureux, intrépides, intelligents, ils ont fait des expéditions étonnantes, soutenu des guerres mémorables et surmonté des obstacles extraordinaires. C'est une belle et forte race, qui ne le cède à aucune race pure.

La disparition graduelle des mulâtres de Bourbon ne peut être imputée à leur hybridité, puisque, d'après M. Boudin, les nègres de pur sang ne se maintiennent pas mieux dans cette île que les mulâtres. C'est un fait d'un ordre différent et très-général ; c'est la disparition d'une race inférieure devant une race supérieure. Ce fait se manifeste aujourd'hui dans un grand nombre de contrées, même dans celles où les Européens n'ont ni asservi ni persécuté les indigènes. Ainsi, dans l'archipel Sandwich, la race polynésienne, quoique maîtresse de son pays, quoique libre et heureuse sous un gouvernement national, disparaît évidemment au contact des Européens. On attribuera, si l'on veut, ce phénomène aux vices, aux maladies importés par les Européens, ou à toute autre cause analogue ; mais le fait, expliqué ou non, n'en est pas moins certain.

M. Boudin. J'ai donné dans notre dernière discussion sur le cosmopolitisme des races des détails sur cette question. Il n'est pas exact de dire que la race inférieure s'éteint toujours en présence de la race supérieure, et ce n'est pas à cette cause qu'il faut attribuer la décroissance de la population nègre ou mulâtre à Bourbon, puisque la population nègre prospère et s'accroît considérablement dans les Etats-Unis du Sud. On évalue au maximum à 700,000 le nombre des nègres que la traite a introduits dans cette région, où il y en a aujourd'hui quatre millions. Si cette race ne réussit pas à Bourbon, c'est parce que le climat ne lui convient pas. Le nègre d'Afrique ne peut aller ni au nord, ni à l'est. Un régiment nègre, cantonné à Gibraltar, fut détruit en quinze mois par la phthisie ; à Bourbon, à Maurice, à Ceylan, la race nègre ne peut tenir. Elle a très-bien réussi, au contraire, dans certaines parties du nouveau monde, mais pas dans toutes : c'est donc une question de climat, et, sous ce

nom de *climat*, j'entends un ensemble de conditions et non pas seulement la latitude, car les Antilles, les îles Bourbon et Ceylan, où les nègres ne réussissent pas, sont situées entre les tropiques, tandis que les Etats-Unis du Sud, où ils réussissent très-bien, sont situés au nord du tropique septentrional.

**M. PERIER.** J'ai étudié l'histoire des Paulistas; j'ai lu les relations des missionnaires, celles des historiens, et je ne puis partager l'opinion de M. de Quatrefages sur ce peuple d'aventuriers. Les Paulistas ont été surnommés avec raison les flibustiers du continent. Ce sont des brigands toujours armés contre le reste du genre humain. Leurs panégyristes ont été frappés de la hardiesse de leurs entreprises. Il est certain qu'ils ont une grande vigueur physique, une audace extraordinaire, mais ils ne connaissent que la force; ils sont cruels, avides, pillards, et leur caractère moral les place bien au-dessous des peuples civilisés.

**M. DE QUATREFAGES.** Ces Paulistas furent des héros au seizième siècle; isolés dans leur indépendance, ils ont conservé les mœurs des premiers conquistadors. Tout à l'heure, M. Perier, pour expliquer l'état arriéré de la race pure des Basques, invoquait leur isolement qui les a tenus en dehors du mouvement de la civilisation moderne; il doit tenir compte aussi, par conséquent, de l'isolement de la race croisée des Paulistas. Leurs vertus d'autrefois n'en sont plus aujourd'hui; et toutefois, ils ont toujours été hospitaliers et fidèles à leur parole. D'ailleurs, ils paraissent depuis quelque temps disposés à entrer dans la civilisation. Leurs mœurs se sont adoucies, ils commencent à s'instruire, et il est permis de croire qu'ils se montreront bientôt les égaux des peuples européens qui les entourent.

**M. SIMONOT.** L'infériorité morale des mulâtres améri-



cains dépend sans doute en partie de la situation qu'ils occupent entre deux races qui les repoussent. Mais elle dépend aussi d'une autre cause, de l'infériorité des races nègres d'où ils descendent. Dans notre colonie du Sénégal, les mulâtres sont presque les égaux des blancs. C'est parce que la race des nègres Yollofs, à laquelle appartiennent leurs mères, est à la fois la plus belle et la plus intelligente de toutes les races nègres, et en outre parce que les préjugés de couleur sont moindres au Sénégal que partout ailleurs, de telle sorte que les hommes de couleur y sont traités par les blancs sur le pied de l'égalité. Ces deux causes, l'une physique, l'autre morale, concourent à rendre les mulâtres du Sénégal bien supérieurs à ceux des colonies d'Amérique. Ces derniers, en effet, descendent presque tous des nègres de Guinée, et c'est un fait bien établi que, dans l'Afrique occidentale, les nègres sont d'autant plus inférieurs qu'ils sont plus rapprochés de la ligne. Au Sénégal, les nègres Yollofs sont beaux et intelligents, les traits de leur visage et les formes de leur corps diffèrent peu des nôtres. Si, de là, on se dirige vers l'équateur, en suivant la côte de l'Atlantique, on voit les races nègres s'écarter de plus en plus du type des races blanches ; leur nez se déforme et s'écrase, leur visage devient de plus en plus prognathe et s'avance en forme de museau, leurs membres supérieurs s'allongent, leur pouce devient moins opposable, leur talon devient plus saillant, leur type s'éloigne du nôtre, en se rapprochant un peu de celui du singe, et en même temps leur intelligence s'obscurcit d'une manière notable.

M. BROCA. On a cité la race juive comme un exemple de la permanence du type sous les climats les plus divers ; on peut y joindre l'exemple des Bohémiens, qui, depuis l'Espagne et l'Ecosse, jusque dans l'Inde, ont partout

conservé leurs caractères de race. Cet exemple montre en même temps que les races pures ne sont pas toujours plus belles que les autres, car si les Juifs sont une belle race, les Bohémiens ne sont pas cités pour leur beauté. Le seul exemple qu'on ait invoqué jusqu'ici, pour prouver que le changement de climat pouvait changer le type des races, est celui des Anglo-Américains dans les Etats-Unis du Nord. Je reconnais qu'ils diffèrent, à quelques égards, des Anglais de la Grande-Bretagne, mais ils ne s'en distinguent que par des nuances bien légères. J'ai fait des cours pendant dix ans à l'Ecole pratique, j'ai eu alors pour élèves particuliers un très-grand nombre d'Anglais et d'Américains du Nord, et lorsqu'un nouvel élève se présentait, je pouvais très-souvent deviner, sur sa physionomie, s'il venait d'Angleterre ou d'Amérique. Mais cette espèce de diagnostic ne reposait sur aucun caractère précis : c'était l'expression du visage, plutôt que les traits eux-mêmes, qui me frappait. — Je ne pense pas qu'il y ait de différence appréciable entre les hommes de ces deux pays, sous le rapport de ce qu'on peut appeler les caractères anthropologiques, et le parallèle qu'on pourrait établir entre eux ne pourrait reposer sur des descriptions scientifiques. Ce qu'on a dit de la forme de la tête des Anglo-Américains, du changement qu'elle aurait subi et qui la rapprocherait de la forme de la tête des Iroquois, me paraît tout à fait dénué de fondement. Le seul caractère physique qui se soit quelque peu modifié depuis que les Anglo-Saxons sont établis en Amérique, est celui de la taille. On dit, et mes observations personnelles, quelque restreintes qu'elles soient, tendent à le confirmer, on dit que les Anglo-Américains du Nord sont en moyenne plus grands que les Anglais. Mais je ferai remarquer que la taille, quoique dépendant surtout de la race, peut être influencée par une foule de

conditions d'alimentation et d'hygiène, par le genre de vie, par l'état sanitaire, etc. En Angleterre, la population est serrée, le peuple gagne très-difficilement sa vie, un nombre immense d'enfants s'étiolent de bonne heure dans les manufactures, et il n'est peut-être aucun pays du monde où l'organisation de l'homme soit aux prises avec des conditions plus contraires au vœu de la nature. La race germanique, qui a été la souche principale de la population actuelle de l'Angleterre, était une race de haute taille. Les Anglais sont restés grands, mais qui sait si leur taille n'a pas un peu diminué sous l'influence de ces conditions désavantageuses ? On comprendrait ainsi que cette même race, transplantée depuis deux siècles dans un pays où elle a repris la vie active et aventureuse des anciens Germains, où elle s'est répandue sur un sol immense, où elle a vécu au grand air, où elle n'a pas connu la misère, on comprendrait, dis-je, que cette race, échappant aux causes qui l'avaient détériorée en Angleterre, eût regagné à peu près la taille des anciens Germains. Notez que si cet accroissement de taille est bien avéré, il ne s'agit pas d'une petite race transformée en grande race, mais seulement d'une grande race devenue un peu plus grande. Mais les hommes de petite race établis dans l'Amérique septentrionale n'ont pas grandi sur ce nouveau continent. Au nord et au sud des Etats occupés par la race anglo-saxonne, dans le Canada et l'Acadie, d'une part, dans la Louisiane, d'autre part, les Français ne sont pas devenus plus grands que les Français d'Europe, et sous ces climats si divers, si différents l'un et l'autre de notre climat tempéré, ils ont conservé, sans aucune exception, tous les caractères physiques, intellectuels et moraux de notre race.

Quant aux changements que présenteraient dès la première génération, suivant Cunningham, les Anglais nés

en Australie, je me demande comment l'auteur a pu les constater, car il écrivait en 1826, trente-huit ans après l'arrivée du premier vaisseau anglais, et il n'y avait guère qu'une quinzaine d'années que l'immigration volontaire des familles anglaises avait commencé. A coup sûr, Cunningham n'a pu voir que bien peu d'adultes nés sur le sol australien. Aussi a-t-il parlé surtout des jeunes *Currencies* (c'est le nom des créoles dans ce pays) ; il s'est borné à dire qu'ils sont grands et minces comme les Américains, et qu'ils n'ont pas les joues aussi rouges que les Anglais. Tout cela ne signifie pas grand'chose.

J'arrive aux Polynésiens, et j'avoue que je suis disposé, avec M. Perier, à considérer l'hypothèse du continent polynésien comme très-sérieuse. C'est une opinion admise par beaucoup de géologues que le continent américain mérite bien le nom de nouveau monde, et qu'il est de date plus récente que le nôtre. L'éruption de la chaîne des Andes a été, selon toute probabilité, la dernière convulsion violente de notre planète, et elle n'a pu s'effectuer sans faire subir aux eaux d'énormes déplacements, et aux terres environnantes des dépressions considérables. L'éruption de ce nouveau et immense continent constitue donc une assez forte présomption pour que d'immenses terrains et même un continent presque entier aient pu être en même temps submergés. Mais ce n'est qu'un argument indirect, et l'état des populations de la Polynésie me paraît militer bien plus directement en faveur de l'hypothèse de Dumont-d'Urville. Je ne reproduirai pas les arguments de M. Perier ; il nous a montré qu'on ne pouvait rattacher les races de la Polynésie ni à celles de l'Amérique, ni à celles de l'Asie et de la Malaisie. Ces races forment un faisceau parfaitement distinct, mais elles sont loin d'être aussi homogènes que paraît le croire M. de Quatrefages. Leurs cultes se ressemblent

par quelques caractères communs, mais varient d'ailleurs beaucoup d'archipel en archipel. Leurs langues se ressemblent aussi ; mais n'a-t-on pas un peu exagéré cette ressemblance ? Nous ne connaissons pas assez leurs divers dialectes pour pouvoir en juger, et de ce qu'un indigène des îles de la Société, conduit par Cook à la Nouvelle-Zélande, a pu lier conversation avec les naturels, il ne faudrait pas conclure que tous les Polynésiens parlent le même langage. Il ressort des documents recueillis par les voyageurs, qu'il y a quelque chose de commun dans la plupart de leurs dialectes ; mais n'en est-il pas de même en Europe, où presque toutes les langues sont de la même famille ? Si la Polynésie avait été peuplée par des colonies de navigateurs, il faudrait nécessairement que toutes ces colonies fussent venues de la même région ; sans cela, comment expliquer l'analogie des langues, des mœurs, des religions, des armes, des industries ? Et ici, je trouve deux difficultés, sans parler de la question des vents, des courants et des navigations au long cours. Cette région d'où l'on suppose que seraient parties les migrations des Polynésiens aurait dû être retrouvée quelque part, car il n'est pas croyable que la race tout entière ait émigré par mer sans laisser dans sa première résidence sur le continent aucune trace de son type, de sa langue et de sa religion. La seconde difficulté est plus grande encore. Si les analogies de langue et de religion qui existent entre les Polynésiens dépendaient de leur commune origine, tous ces insulaires appartiendraient à la même race, et il n'en est rien, quoi qu'on en ait dit. On avait dit aussi qu'il n'y avait qu'une seule race américaine, et on sait à quoi s'en tenir aujourd'hui sur ce point. Les variétés du genre humain dans la Polynésie sont considérables, et ne sont nullement en rapport avec les modifications qu'on pourrait songer à attribuer à l'influence des climats. Le teint

le plus foncé s'observe chez les Hawaïens (îles Sandwich), qui occupent la partie la plus septentrionale de l'Océanie, tandis que dans les archipels des Marquises et de la Société, qui sont beaucoup plus rapprochés de la ligne, le teint des hommes est presque blanc. Il y a même dans quelques-unes de ces îles des hommes tout à fait blancs, avec les yeux clairs et les cheveux blonds. La plupart de ces insulaires ont le nez saillant, les dents verticales, les traits réguliers, et s'écartent beaucoup moins du type des races d'Europe que de celui des Américains, des Malais ou des Mongols. Mais dans la Nouvelle-Zélande, ainsi que M. de Quatrefages nous le disait tout à l'heure, il y a une race prognathe, au teint noir, qui se rapproche beaucoup des nègres. Ainsi donc, sans sortir de la Polynésie, on trouve plusieurs races qu'il est impossible de confondre en une seule, et qui, ne pouvant tenir leur diversité de l'influence des climats, doivent nécessairement la tenir de leur origine. Supposera-t-on que les migrations qui ont peuplé la Polynésie soient venues de plusieurs régions différentes ? Mais alors on ne comprendrait plus la similitude de leurs langages, de leurs mœurs, de leurs religions, ni l'état uniforme de leur civilisation et de leurs connaissances. Tout cela se comprend très-bien, au contraire, si l'on suppose qu'il a existé autrefois dans cette région un vaste continent, peuplé, comme les autres, d'un grand nombre de nations de races différentes, qui, ayant communiqué longtemps les unes avec les autres, sans communiquer avec les peuples des autres continents, ayant échangé leurs connaissances, mêlé leurs langues et leurs croyances, comme cela existait dans une grande partie de l'Amérique avant le seizième siècle, et comme cela existe encore en Europe, auraient été tout à coup séparées les unes des autres par une immense submersion. M. de Quatrefages nous disait tout à

l'heure : Si l'Europe était submergée et transformée en archipel, le navigateur étranger qui parcourrait cette nouvelle Océanie ne trouverait pas cette unité de mœurs, de langue, de culte et de race qui existe dans la Polynésie, et qui est l'indice d'une provenance commune. Je pense, au contraire, que cette Polynésie hypothétique présenterait sous tous ces rapports beaucoup moins de contrastes que la Polynésie réelle. La plupart des peuples de l'Europe n'appartiennent-ils pas à la famille des peuples indo-germaniques ? Tous n'ont-ils pas à peu près les mêmes connaissances, les mêmes arts, le même système d'écriture et la même religion ? Les uns sont catholiques, les autres sont protestants, ou grecs, ou juifs, ou musulmans ; mais toutes ces religions sont des dérivés de la religion de Moïse ; à l'origine de chacune d'elles, on trouve la tradition juive, et elles se ressemblent au moins autant que les diverses religions de la Polynésie. Enfin, pour ce qui concerne le langage, on sait que presque toutes les langues de l'Europe sont dérivées du sanscrit. La submersion de cette partie du monde donnerait donc un résultat assez semblable à celui qu'on cherche à expliquer par l'hypothèse de la submersion d'un continent polynésien, et cette hypothèse me paraît beaucoup plus probable que les autres.

M. MARTIN DE MOUSSY. On a dit, contre l'hypothèse du continent polynésien, que l'unité de langage sur un aussi vaste continent était peu compatible avec les mœurs des peuples sauvages. Mais la langue guarani est répandue dans presque toute l'Amérique méridionale, depuis la Plata jusqu'à la Guyane, dans une étendue à peu près égale à celle qui existe entre la Nouvelle-Zélande et les îles Sandwich. Si l'Amérique méridionale eût été submergée avant l'arrivée des Européens, et transformée en archipel, on aurait donc trouvé dans cette immense région un

ordre de choses semblable à celui qui existe dans la Polynésie.

La séance est levée à cinq heures trois quarts.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

16<sup>e</sup> SÉANCE. — 15 Mars 1860.

Présidence de M. BÉCLARD, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

**Sur le continent polynésien.**

A l'occasion du procès-verbal, M. d'OMALIUS D'HALLOY fait quelques remarques sur l'opinion adoptée par M. Broca, relativement au peu d'ancienneté du continent américain. Cette opinion est, en effet, soutenue par des géologues distingués, mais elle a été combattue par des savants d'une autorité au moins égale. On s'accorde généralement à considérer les sommets des Andes comme très-nouveaux; mais la chaîne des Andes n'est pas toute l'Amérique, et on trouve dans ce continent des régions très-étendues où des terrains fort anciens sont tout à fait à nu. On pense donc que l'émersion de ces régions est très-ancienne, et même aussi ancienne que celle des terres de notre continent.

L'hypothèse du continent polynésien est ingénieuse, mais il n'y a en géologie que bien peu de données qui s'y rattachent. J'ajoute qu'elle n'est pas non plus en contradiction absolue avec cette science, quoique la plupart des îles de la Polynésie soient volcaniques; cela semblerait indiquer qu'elles sont sorties des flots par soulèvement. Mais somme toute, on peut dire que jusqu'ici la



géologie ne dépose ni pour ni contre l'hypothèse qui a été acceptée dans la dernière séance par nos deux collègues, MM. Perier et Broca.

## CORRESPONDANCE.

M. Hureau de Villeneuve, secrétaire général de la Société orientale de France, fait parvenir à la Société d'anthropologie les trois derniers numéros de la *Revue de l'Orient*, et annonce qu'il a pris des mesures pour que l'échange des publications des deux Sociétés se fasse désormais régulièrement.

M. Boudin fait hommage à la Société d'un exemplaire de sa *carte météorologique du globe*, et des ouvrages suivants dont il est l'auteur : 1° *Statistique de l'état sanitaire et de la mortalité des armées de terre et de mer*, Paris, 1846, in-8° ; 2° *Etudes de physiologie et de pathologie comparées des races humaines* ; 3° *Statistique médicale des armées*, Paris, 1849 ; 4° *Lettres sur l'Algérie*, Paris, in-8°, 1849, in-8°. M. Boudin offre en outre à la Société deux brochures de M. Desjobert sur l'*Etat sanitaire de l'armée* et sur la *Colonisation de l'Algérie*.

A la demande de M. Boudin, M. le président désigne une Commission composée de MM. de Castelnau, Broca et Simonot pour examiner les questions soulevées par MM. Boudin et Desjobert dans ces publications.

M. le docteur Henry Guérault, ex-chirurgien de marine, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, adresse à la Société un travail manuscrit sur le *Parallèle du crâne des Lapons et de celui des Esquimaux*.

M. Gosse fils adresse à la Société, de la part de M. Gosse père, membre associé étranger à Genève, un mémoire manuscrit sur les *Anciennes races du Pérou*. Ce travail est accompagné de 13 planches.

Les deux mémoires de MM. Guérault et Gosse père sont inscrits sur l'ordre du jour pour être lus à leur tour.

#### CANDIDATURE.

M. RUFZ, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, fixé aujourd'hui à Paris après un long séjour à la Martinique, demande le titre de membre associé national. Il est présenté par MM. Boudin, Broca et de Castelnau.

#### ÉLECTIONS.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures inscrites dans la dernière séance. Sont élus :

*Membre associé national* : M. MALLEZ ;

*Membre associé étranger* : M. HIP. GOSSE fils, de Genève.

#### PROPOSITION D'UNE SÉANCE EXTRAORDINAIRE.

M. le président, considérant que l'ordre du jour est très-chargé, et que la discussion soulevée par le mémoire de M. Perier n'est pas encore terminée, propose au nom du bureau, en vertu de l'article 1<sup>er</sup> du règlement, de tenir le jeudi 22 mars une séance extraordinaire, qui sera consacrée à la discussion sur le croisement des races humaines.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

#### LECTURES.

##### Sur les crânes des Lapons et des Esquimaux.

PAR M. HENRY GUÉRAULT.

M. le secrétaire donne lecture du mémoire de M. H. Guérault, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, sur *les ca-*

*ractères différentiels du crâne des Lapons et de celui des Esquimaux.* L'auteur a fait partie de l'expédition du prince Napoléon dans les mers du Nord. Il a recueilli lui-même au Groënland sept crânes d'Esquimaux. Les crânes de Lapons lui ont été donnés par le professeur Retzius, de Stockholm. Tous ces crânes sont déposés aujourd'hui dans la galerie anthropologique du Muséum. Il résulte de la description très-complète et très-précise donnée par l'auteur que les deux races des Lapons et des Esquimaux, confondus à tort en une seule race sous le nom d'Hyperboréens, sont parfaitement distinctes l'une de l'autre. Toutes deux se rapprochent du type mongolique : la première, la race lapone, par la forme globuleuse du crâne, et la race des Esquimaux par la disposition dite pyramidale. Ces deux dispositions, réunies chez les Mongols proprement dits, ne le sont pas chez les Hyperboréens. C'est le fait le plus saillant qui ressort du mémoire de M. Guérault.

Ce travail est renvoyé au Comité de publication, pour paraître dans les *Mémoires de la Société d'anthropologie*.

M. Bertillon termine la lecture de son rapport sur l'ouvrage du docteur Livingstone.

#### **Documents relatifs à l'anthropologie de l'Afrique australe**

(Extraits du voyage du docteur Livingstone)

PAR M. BERTILLON.

M. Livingstone est à la fois médecin et missionnaire, mais il est surtout missionnaire ; c'est seulement en vue de son ministère religieux qu'il a étudié l'art de guérir, et il est aisé de se convaincre, en lisant son livre, que ses connaissances en médecine, en physiologie, en histoire naturelle, sont très-superficielles. Les observations

si nombreuses qu'il a eu l'occasion de faire dans ses voyages, et qui auraient pu devenir si précieuses pour l'anthropologie, manquent donc de cette précision scientifique que le diplôme de l'auteur pouvait faire espérer. Ce sont plutôt les observations d'un curieux que celles d'un savant. Nous devons dire au surplus que les questions anthropologiques n'ont nullement préoccupé M. Livingstone, ou plutôt elles lui sont étrangères. Il ne s'est point proposé d'étudier et de décrire les races d'hommes au milieu desquelles il a séjourné, et, s'il n'eût pas dépassé les limites des pays explorés par ses prédécesseurs, nous eussions pu nous dispenser d'analyser son ouvrage. Mais il a pénétré le premier dans une vaste région avant lui tout à fait inconnue ; les documents qu'il en a rapportés, quelque superficiels qu'ils soient, sont donc précieux à enregistrer. Nous allons le faire avec d'autant plus d'empressement que ses paroles méritent toute confiance ; sa relation est écrite avec une simplicité et une modestie qui ne laissent planer aucun doute sur sa bonne foi.

*Régions explorées.* — Le docteur Livingstone, parti en 1840 du Cap de Bonne-Espérance (35° lat. sud), s'avance vers le nord, et séjourne pendant onze ans parmi les peuplades africaines qui vivent au nord du fleuve Orange, entre le 20° et le 25° degré de latitude sud. Revenu au Cap, en 1852, il part de nouveau pour exécuter le grand voyage qui doit le conduire jusqu'au centre de l'Afrique australe. Il se dirige d'abord vers le pays des *Béchuanas*, où il reste pendant quelque temps, puis il remonte directement vers le nord, jusqu'au 10° degré environ de latitude sud, et parvenu ainsi dans une région où aucun Européen n'avait pénétré avant lui, il tourne vers l'ouest et gagne la colonie portugaise de Saint-Paul-de-Loanda, sur l'Océan Atlantique, une des principales villes du

Congo. Enfin, après un repos de quelques semaines, que l'état de sa santé, fort ébranlée par les fièvres paludéennes, avait rendu nécessaire, il quitte Loanda, se dirige vers l'est, coupe à peu près transversalement le continent africain, de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien, et atteint l'embouchure du Zambèze, située en ligne droite à environ 700 lieues de Loanda, sur la côte de Mozambique, vis-à-vis de l'île de Madagascar.

Dans cet immense trajet de près de deux mille lieues, notre intrépide voyageur a eu à souffrir quelquefois de la chaleur et de la soif, mais bien plus souvent de l'humidité, des marécages et de la fièvre. Le plateau central de l'Afrique australe est arrosé par plusieurs fleuves de 800 à 1000 mètres de large, par un nombre infini de rivières et de ruisseaux qui donnent aux plaines qu'ils traversent une inépuisable fécondité. La vie végétale et la vie animale s'y pressent. Dans de magnifiques prairies qui s'étendent à perte de vue, paissent d'immenses troupeaux de buffles, d'élans, d'antilopes, de zèbres, de sangliers, d'éléphants, d'autruches, etc. Les grands fleuves recèlent des caïmans et une énorme quantité d'hippopotames. Les hôtes les plus dangereux de ces contrées sont les lions, qui y sont très-nombreux. Ils ne chassent pas seulement chacun pour son compte, mais, à l'instar des chiens d'Amérique, ils organisent des chasses plus compliquées et de véritables battues. Le monde des insectes n'est pas moins varié, mais M. Livingstone n'est pas entomologiste. Il décrit cependant une toute petite mouche, désignée par les naturels sous le nom de *tsetsé*, et par les naturalistes anglais sous le nom de *glossina morsicans*. La piqure de cet insecte, inoffensive pour l'homme, pour les ânes, les chèvres domestiques, les buffles, les zèbres, les antilopes, est constamment mortelle pour les chevaux, les bœufs et

les chiens. Chose singulière, les veaux supportent impunément cette piqure aussi longtemps qu'ils se nourrissent du lait de leur mère ; mais dès qu'ils sont sevrés, ils deviennent accessibles à la terrible action du venin de la *tsetse* !

Nous allons parler maintenant des populations visitées par le docteur Livingstone ; elles occupent une étendue presque égale à celle de la Russie d'Europe, mais elles sont très-inégalement condensées, suivant les conditions plus ou moins favorables de l'existence. Elles appartiennent certainement à plusieurs races bien distinctes, cela n'est pas douteux, pour celles du moins qui avaient déjà été étudiées et décrites par les prédécesseurs de M. Livingstone ; mais pour celles que notre voyageur a seul visitées jusqu'ici, la question reste douteuse, car les renseignements qu'il nous fournit sont trop vagues et trop incomplets pour servir de base à des classifications scientifiques.

M. Livingstone a successivement exploré deux zones bien distinctes, l'une comprise entre le 18<sup>e</sup> et le 30<sup>e</sup> degré de latitude australe, s'étendant à peu près du bassin du fleuve Orange à celui du Zambèze, région où il a longtemps séjourné, et où d'ailleurs quelques Européens avaient déjà pénétré avant lui ; l'autre, située au nord du 18<sup>e</sup> parallèle, s'étendant jusqu'au 10<sup>e</sup> degré sous l'équateur, et parcourue par les affluents du Zambèze et du Zaïre, région qu'il n'a fait que traverser, mais où aucun voyageur ne l'avait précédé. Nous nous occuperons successivement des populations de ces deux zones.

## I

La première se divise en plusieurs régions bien distinctes : la région orientale, limitée à l'est par l'Océan

Indien, est montagneuse et bien arrosée. Elle est habitée par les *Cafres*. Beaucoup plus à l'ouest, au centre de la zone, existe l'immense désert de Kalahiri, dont les confins sont habités par les peuplades nomades des *Bushmans* (ou Boschismans). Entre ces deux régions s'étend une vaste contrée légèrement montueuse et assez aride, habitée par les nombreuses tribus qu'on désigne sous le nom générique de *Bechuanas*. A ces trois régions, indiquées et décrites par notre auteur, il faut en joindre une quatrième qu'il n'a pas visitée et dont il ne parle pas : c'est le pays des *Hottentots Namaquas*, qui est situé à l'ouest du désert de Kalahari, et qui s'étend de là jusqu'à l'Océan Atlantique. Enfin, la partie méridionale de notre grande zone, formée par le bassin du fleuve Orange, sur les limites des possessions anglaises du Cap, est occupée par les *Griquas*, population hybride, issue de l'union des Hollandais avec les femmes indigènes, et par les *Boers*, descendants des anciens colons hollandais. Nous allons passer en revue ces diverses populations, à l'exception des *Hottentots* proprement dits, dont M. Livingstone n'a pas parlé, ou plutôt qu'il confond, à tort, avec les Boschismans.

#### Les Cafres.

Les populations désignées par les Européens sous le nom générique de Cafres comprennent un grand nombre de tribus; nous citons seulement les *Zoulous* et les *Matébélés*. « Ces Cafres méritent, dit notre auteur, la qualification de *magnifiques sauvages*, qui leur a été donnée  
 « par les autorités militaires chargées dernièrement de  
 « les combattre. Ils sont grands, bien faits, vigoureux,  
 « d'une intelligence pleine de ruse, d'un caractère éner-  
 « gique et brave. Leur admirable organisation, le dé-

« veloppement et la beauté de leur corps, la forme de leur crâne, les placeraient à côté des races européennes, si ce n'était leur peau noire et la toison qui leur couvre la tête. » Leur industrie est relativement avancée; ils ont des poteries, et forgent le fer. Les Zoulous sont particulièrement renommés pour leur probité.

#### **Les Boschismans.**

Les Bushmans, que notre auteur, comme on l'a vu, ne distingue pas des Hottentots, habitent le désert de Kalahari, et se distinguent de tous les peuples de l'Afrique par leur langage, leurs habitudes et leur aspect. Ce sont les seuls vrais nomades de la contrée; ils ne cultivent jamais la terre, et n'ont d'animaux que quelques chiens d'une misérable espèce; habiles et rusés chasseurs, ils mangent le gibier là où il a été tué; ils sont essentiellement carnivores. Ils ajoutent cependant à la chair des racines, des fèves et des fruits sauvages que vont chercher les femmes. Ceux qui habitent les plaines sablonneuses et brûlantes sont secs, nerveux, capables de privations et de fatigues excessives, souvent d'une taille peu élevée, mais sans avoir la difformité des nains. « Ceux qu'on amène en Europe, dit Livingstone, ont été choisis pour leur extrême laideur; l'idée qu'en Angleterre on a des Bushmans est tout aussi exacte que celle qu'on aurait des Anglais, si les plus affreux d'entre nous étaient exhibés en Afrique, comme spécimen de la nation... On a dit qu'ils ressemblaient à des habouins, et c'est vrai jusqu'à certain degré; ceux-ci et quelques autres singes n'ont-ils pas avec l'homme des points de ressemblance d'une effrayante vérité? »

Ailleurs, Livingstone dit avoir trouvé autour des bords de belles sources d'eau potable beaucoup de fa-



milles de Bushmans, qui, loin d'être rabougris, et d'un teint jaune, comme ceux qui habitent les plaines du Kalahari, sont, au contraire, de grande taille, bien découplés et presque noirs. La chaleur, observe et répète souvent notre missionnaire, ne suffit pas à elle seule pour noircir la peau, il faut qu'elle soit unie à l'humidité pour produire la teinte la plus sombre. Nous lui laissons la responsabilité de cette théorie, mais nous ferons remarquer que ces hommes grands, bien faits et presque noirs, sont considérés par la plupart des auteurs modernes comme appartenant à une race bien différente de celle des Bushmans, à celle des Hottentots proprement dits. Plus loin, M. Livingstone rencontre encore des Bushmans (il ne dit pas à quel caractère il les reconnaît pour tels), magnifiques échantillons d'une tribu vivant sur les bords d'un fleuve, ayant au moins 1<sup>m</sup>,83 de haut, et plus noirs que ceux du désert, peuplade joyeuse, au franc rire, toutes qualités que notre voyageur attribue à l'influence d'un milieu plus favorable ?

Livingstone ne parle pas des fesses rebondies des femmes boschismanes ; mais un paysage donné dans son livre représente ce développement dans tout son luxe ; les fesses des hommes paraissent aussi un peu saillantes. Un enfant se tient debout sur la croupe de sa mère ; une autre femme y pose une sorte de filet renfermant des œufs d'autruche remplis d'eau.

#### Les Griquas.

Livingstone nous dit seulement sur les Griquas, que l'on appelle ainsi toutes les races de sang mêlé, provenant des Européens et des femmes indigènes ; « ceux que nous traversons sont issus des Hollandais et ont eu pour mères des Hottentotes ou Bushwomen (Boschismanes) ;

« les métis de la première génération se considèrent  
 « comme supérieurs à ceux de la seconde ; ils possèdent  
 « tous, à un degré quelconque, les traits caractéristiques  
 « de leur père et de leur mère. »

Il est regrettable que l'auteur soit aussi sobre de détails sur ce peuple des Griquas, que M. Prichard a gratuitement considérés comme formant une race hybride *permanente* et comme présentant un type *bien défini*, intermédiaire entre celui des Hollandais et celui des indigènes. Il résulte toutefois du passage que nous venons de citer, qu'il y a parmi les Griquas actuels des métis de la première génération ; le mélange des races continue, par conséquent, à s'effectuer, et on ne peut considérer les Griquas comme une race hybride s'entretenant par elle-même, sans croisements de retour avec les races mères. C'est une population de sang mêlé, comme celle qui existe aux Antilles, et où on trouve toutes les nuances entre le blanc et le noir.

#### Les Boers.

Les Boers sont, dit notre auteur, issus des premiers colons européens du Cap. Pour conserver leurs esclaves, ils ont récemment secoué le joug de l'Angleterre.

« Le climat de l'Afrique n'a pas beaucoup influé sur la  
 « race des Boers ; ils ont seulement la peau plus brune,  
 « ou pour mieux dire plus rouge que celle de leurs an-  
 « cêtres, et ils sont loin d'offrir cet aspect cadavéreux que  
 « présentent, dit-on, ailleurs les colons d'origine euro-  
 « péenne. On trouve chez eux une tendance au dévelop-  
 « pement de la *stéatopygie* (l'esses graisseuses), qui ca-  
 « ractérise les Arabes (?) ainsi que d'autres peuplades  
 « africaines. »

Nous savons que la *stéatopygie* n'appartient pas ex-

clusivement aux Boschismans. On l'a retrouvée, quoique à un moindre degré, chez les femmes de quelques nations de l'Afrique orientale moyenne ; mais l'auteur se trompe évidemment, en disant que cette disposition est un caractère de la race arabe.

« L'accroissement de la population est rapide chez les Boers. Ils se marient de bonne heure. Les femmes y sont rarement stériles, et presque toutes ont des enfants jusque dans un âge avancé. »

#### Les Bechuanas.

Il nous reste à parler des Bechuanas. Ce que nous allons dire s'applique surtout à quelques-unes de leurs tribus, au milieu desquelles Livingstone a longtemps séjourné, et dont il connaît parfaitement la langue.

Les Bechuanas occupent le territoire central de la région africaine que nous avons déterminée.

*Caractères physiques.* — La couleur de leur peau n'est pas positivement indiquée par Livingstone, mais il ressort de divers passages qu'elle est brune, peut-être café au lait foncé, moins foncée que celle des Cafres, mais moins jaune que celle des Bushmans du désert ; leurs cheveux sont crépus, leurs membres assez grêles. Leur organisation, leur moindre beauté, leur moindre bravoure, les placent au-dessous des Cafres.

*Qualités intellectuelles.* — Je commence par le fait le plus remarquable : c'est l'absence absolue de culte, d'idoles et de toute idée religieuse, phénomène commun à tous les peuples de cette partie australe de l'Afrique, c'est-à-dire aux Cafres, aux Bushmans et aux Bechuanas. Ce fait psychologique, si remarquable, étonne et désespère notre honnête missionnaire, car non-seulement ces peuplades

n'ont point d'idées religieuses, mais elles paraissent fort récalcitrantes à comprendre celles que les missionnaires s'efforcent de leur inculquer.

« Ces pauvres païens, écrit-il, nous font toujours bon accueil... Ils écoutent nos paroles avec attention, avec respect; mais quand nous nous mettons à genoux pour prier un être invisible, nous leur paraissions tellement ridicules, tellement insensés, qu'ils sont saisis d'un rire inextinguible. » Et il ajoute : « J'étais présent lorsqu'un missionnaire essaya de chanter un hymne au milieu d'une réunion de Bechuanas, chez qui la musique, comme la prière, est inconnue; l'hilarité de l'auditoire fut si grande, que chaque visage en était inondé de larmes. Toutes leurs facultés sont absorbées par les besoins du corps, et il en est ainsi depuis que cette race existe. Je ne saurais pas répondre, ajoute-t-il avec regret, à ceux qui me demanderaient quels effets la prédication de l'Évangile peut produire sur de pareilles créatures. » Cependant, notre missionnaire se flatte que le temps et la persévérance vaincront cette étrange indifférence pour les choses divines. Il croit en voir déjà quelques signes, et se fait sur ce point de singulières illusions. Ainsi, il demande à un Africain où est allé tel parent qu'il vient de perdre. Il traduit la réponse de l'indigène par la phrase latine : *Abiit ad plures*, qu'il interprète ainsi : Il est allé vers Dieu; c'est certainement faire tort à la sage réponse du sauvage, que de lui attribuer cette portée métaphysique. Livingstone aime à confondre les quelques progrès dus au commerce et à l'exemple de l'industrie des missionnaires et des colons européens, avec ceux qu'il voudrait pouvoir attribuer aux prédications évangéliques; mais quand, par un heureux hasard, il descend un peu au fond des choses, il ne tarde pas à reconnaître son erreur. « Je demandais un jour, dit-il,

« à un chef bechuana intelligent ce qu'il pensait des habitants de son pays. — Vous autres blancs, me répondit-il, vous n'avez pas d'idée combien nous sommes mauvais ; quelques-uns parmi nous feignent de se convertir pour se mettre dans les bonnes grâces des missionnaires ; d'autres, qui ne sont pas riches, se convertissent pour se donner de l'importance. » Quand notre auteur est enfin parvenu à endoctriner le chef d'une tribu de Bechuanas (le chef des *Bakouins*), il est désagréablement surpris de voir, le jour de la grande cérémonie du baptême, les sujets du néophyte fort affligés. Les vieillards versent des larmes ; il leur demande la cause de leur chagrin : « Ils pleuraient de voir leur père *s'abandonner lui-même* ; ils paraissaient croire que j'avais usé de quelques drogues pour m'emparer de son esprit et de son cœur ; » et une opposition, que notre missionnaire ne put vaincre, se déclara dans toute la tribu, bien que ces braves gens continuassent à le traiter avec égard et avec bonté. « Comme toutes les peuplades africaines dont il sera parlé dans cet ouvrage, dit Livingstone, les Bakouins sont lents à se prononcer en fait de matières religieuses ; mais dans ce qui a rapport à leurs affaires, ils ont l'esprit pénétrant et la compréhension vive ; on peut les croire stupides, quand la chose dont il s'agit est en dehors de leur sphère ; mais en ce qui les touche, ils montrent plus d'intelligence que ceux de nos paysans qui n'ont pas reçu d'instruction. Ils ont des idées très-exactes sur leurs bestiaux ; ils choisissent avec beaucoup de discernement les différents terrains qui sont le mieux appropriés aux diverses plantes qu'ils cultivent. La croyance à la faculté de faire pleuvoir par la propriété de la fumée de certaines plantes est un des articles de foi les plus profondément enracinés chez ces peuples. » Livingstone cherche en vain à combattre cette croyance ;

il rapporte même une discussion qu'il eut avec un des *docteurs ès pluie* sur ce point de doctrine, discussion qui fait le plus grand honneur à la finesse d'esprit de l'Africain. « J'emploie mes drogues, répondit-il à Livingstone, « qui assurait qu'il appartenait à Dieu seulement de faire « pleuvoir, comme vous employez les vôtres; nous sommes « docteurs tous les deux, et les docteurs ne sont pas des « imposteurs; vous soignez un malade, et s'il guérit, « vous vous en attribuez la gloire, et s'il ne guérit pas, « c'est qu'il n'a pas plu à Dieu : c'est absolument comme « moi; quand il pleut, nous croyons à la puissance de nos « philtres, et quand il ne pleut pas, je ne renonce pas plus « que vous à croire à la puissance de mes drogues. Si « vous voulez que je renonce à mes philtres, pourquoi « continuez-vous d'administrer les vôtres? » Livingstone répond qu'un malade est à la portée du médecin, que les nuages sont trop éloignés pour que les drogues puissent les atteindre, que c'est à Dieu seul qu'ils obéissent. « At- « tendez patiemment, dit-il, essayez, essayez. Dieu vous « donnera la pluie sans le secours de vos philtres. — « *Mahala!!! kapapa!* dit l'autre, j'avais toujours cru les « blancs pleins de sagesse et de raison; qui jamais a eu « l'idée d'essayer de mourir de faim? — Mais, ajoute « Livingstone, vous vous trompez et vous trompez les « autres. — Dans ce cas, répond l'Africain, nous faisons « une paire de trompeurs. »

A côté de cette finesse de raisonnement, que je suppose exactement rapportée, Livingstone enregistre des lacunes intellectuelles singulières :

Le comble de la respectabilité chez les Bechuanas consiste dans la possession d'un bétail et d'un chariot : « Il « est étonnant, malgré les fréquentes réparations qu'exige « ce véhicule, que *pas un* des individus qui ont pour lui « tant d'estime ne sache le remettre en état. Des outils et

« des forges ont été mis à leur service, on leur a offert  
 « de leur montrer comment il faut s'y prendre, des at-  
 « liers ont été créés dans cette intention, mais ils n'ont pas  
 « fait le moindre effort pour acquérir l'habileté qui leur  
 « manque. Ils suivent avec beaucoup d'intérêt l'œuvre  
 « d'un missionnaire qui met une bande à la roue d'un  
 « chariot ; ils comprennent à merveille si la besogne est  
 « bien faite, ils se prononcent avec emphase sur le mérite  
 « de l'ouvrage, mais à cela se borne leur ambition ; c'est  
 « ainsi, du reste (observe comme excuse notre bon doc-  
 « teur), que nous faisons nous-mêmes pour un livre, une  
 « poésie, où nous excellons à découvrir une faute, sans  
 « avoir le talent de publier une seule page. » Mais c'est  
 en vain qu'il essaye de persuader aux Bechuanas de se  
 mettre en besogne, il ne les tire point de leur mépris ou  
 de leur indifférence.

Enfin, avant de quitter le sujet les facultés intellec-  
 tuelles sur lequel je me suis peut-être trop appesanti,  
 j'observerai que cette même absence de l'élément mé-  
 taphysique (ou plus simplement religieux) est aussi le  
 partage des Cafres qui, au dire de tous les voyageurs,  
 sont des nègres très-intelligents, très-braves, souvent  
 très-humains, très-doux et très-industrieux, tandis que  
 nous trouverons plus près de l'équateur des populations  
 beaucoup plus barbares, évidemment inférieures, et qui  
 pourtant ont un culte, généralement le fétichisme, soli-  
 dement établi. Il est donc parfaitement certain que les  
 facultés mystiques ne sont pas une propriété caractéris-  
 tique du genre humain, et que, chez les peuples comme  
 chez les individus, leur développement n'est pas néces-  
 sairement lié à celui des autres facultés.

*Mœurs.* — Ayant parlé si longuement des facultés in-  
 tellectuelles, je passerai rapidement sur l'organisation  
 sociale des Bechuanas ; elle est simple et patriarcale.

Chaque homme est chef de ses enfants; ceux-ci bâtissent leurs cases autour de la sienne; plus la famille est nombreuse, plus son importance est grande, d'où il résulte que l'on considère les enfants comme une richesse et qu'on les traite avec bonté. Au centre de chaque cercle de huttes se trouve une place ayant un foyer qui s'appelle *kolla* : c'est là que les membres de la famille se rassemblent, travaillent, prennent leur repas; un pauvre, un fugitif est admis à la *kolla* d'un riche, il devient partie de la famille; un sous-chef a un certain nombre de *kolla* autour de la sienne, qu'il s'attache en prenant pour lui et les siens des femmes dans chacune d'elles. C'est par des alliances de même nature que le chef s'attache les sous-chefs. La polygamie est partout en usage (je pense que notre auteur ne parle que des plus riches).

Tous les six à sept ans il y a une sorte d'entraînement de tous les jeunes garçons de dix à seize ans, qui a pour but et pour résultat de les initier aux devoirs de leur sexe, et de former une sorte de compagnonnage entre les garçons du même âge : c'est la *boguera*; il entre dans les rites de cette cérémonie tenue secrète, mais purement civile, avoue Livingstone, de flageller jusqu'au sang, dans une danse rythmique, le dos des néophytes et de les circoncire; tous les garçons d'une *boguera* sont liés par l'amitié, portent les armes ensemble, et constituent une sorte de régiment appelé *mopato* (au pluriel *mepato*).

Ces Africains ne savent pas leur âge; ils répondent, quand on le leur demande : « L'homme se souvient-il de l'époque où il est né? » mais ils comptent par les *mepato* qu'ils ont vu instituer.

Quand ils sont les aînés de quatre ou cinq *mepato*, ils sont dispensés de porter les armes; un des vieillards



les plus âgés qu'ait trouvés Livingstone comptait onze *mepato*, ce qui pouvait indiquer soixante-quinze ou quatre-vingts ans.

Les filles elles-mêmes, sous la direction d'une vieille femme, sont soumises à une sorte de *boguera* où elles sont flagellées et exercées à la recherche et à l'approvisionnement de l'eau.

*Langage.* — La langue des Bechuanas s'appelle le *sichuana*. Elle est parlée ou comprise par la plupart des peuplades que nous avons nommées; elle possède un très-grand nombre de mots, et cela s'accorde avec l'opinion de M. Renan, que la richesse d'une langue est l'indice de sa jeunesse plutôt que de sa virilité. M. Livingstone abonde dans ce sens. Il remarque, avec raison, que l'abondance des mots du sichuana ne prouve pas que les Bechuanas soient déçus d'une civilisation supérieure, attendu que dans cette langue la construction des phrases est extrêmement simple. Cette simplicité donne au langage une concision telle que la traduction du Pentateuque en sichuana, faite par M. Moffat, missionnaire, est plus courte que la version grecque des Septante, et beaucoup plus courte que la version anglaise.

Les peuplades désignées sous le nom collectif de *Bechuanas* sont nombreuses, et chaque tribu porte un nom collectif tiré le plus souvent du nom d'un animal. On forme le nom de la tribu en faisant précéder le nom de l'animal de la syllabe *be*, ou *ba*, qui signifie *ceux*. Ainsi, les *Ba-Kuena* sont *ceux de l'alligator*, les *Ba-Tlapi* sont *ceux du poisson*, les *Ba-Katta* sont *ceux du singe*, les *Ba-Taous*, tribu presque entièrement éteinte, sont *ceux du lion*, etc. Chacune de ces tribus, dit M. Livingstone, éprouve une horreur superstitieuse pour l'animal dont elle porte le nom, et il voit là les restes d'un ancien culte

éteint ! Un culte qui s'éteindrait sans être remplacé par un autre, ou sans être remplacé par une civilisation supérieure, me paraîtrait un phénomène beaucoup plus incroyable que l'absence de culte.

Le nom collectif de *Be-Chuana* signifie les égaux (*be*, ceux, *chuana*, égal, pareil.) Pour désigner un seul individu, on remplace la préfixe *be* ou *ba* par *le*, ou *mo*. Ainsi on dit un *Le-Chuana*, deux *Be-Chuana*; un *Mo-Kuena*, un *Mo-Tlapi*, deux *Ba-Kuena*, deux *Ba-Tlapi*.

*Hygiène et Pathologie.* — Un usage général chez les Africains de cette région est de se graisser la peau, dans le but, dit le docteur Livingstone, de se protéger contre l'influence du soleil pendant le jour, et contre le froid pendant la nuit.

Une coutume assez répandue consiste à tuer, non-seulement, comme à Sparte, les nouveau-nés difformes, mais encore ceux qui présentent dans leur développement quelques anomalies; ainsi un pauvre enfant, dont les incisives supérieures se développent les premières, est déclaré *tlolo* et mis à mort; deux jumeaux sont *tlolo*. Les albinos, dans beaucoup de tribus, sont *tlolo*; cependant M. Livingstone en a rencontré quelques-uns : « leur épiderme, dit-il, est beaucoup plus tendre que celui des noirs; tous les endroits de leur corps exposés au soleil étaient couverts d'ampoules. » Il a vu une femme albinos qui cherchait tous les moyens pour se noircir; mais, ajoute-t-il, le nitrate d'argent donné à l'intérieur ne produit même pas, dans ce cas, son effet ordinaire. Faut-il conclure de là que M. Livingstone a appliqué ses connaissances en thérapeutique au traitement de l'albinisme ?

Un enfant albinos qui lui fut présenté « avait les pupilles roses, la vue faible et indécise, les cheveux ou

« plutôt la laine jaune, et une intelligence remarquable  
« pour son âge. »

Les chiens sont très-répandus dans toute l'Afrique australe et l'hydrophobie y est à peu près inconnue. Il y a une maladie du cerveau qui rend les chiens comme fous, mais ce n'est point la rage.

« Les Bakouins ignorent la plupart des maladies ;  
« les poitrinaires, les fous, les scrofuleux et les hydrocé-  
« phales sont excessivement rares parmi eux ; le cancer  
« et le choléra y sont inconnus. Il y a vingt ans, la rou-  
« geole et la petite vérole exercèrent chez eux de grands  
« ravages ; mais depuis aucune épidémie ne les a frappés,  
« bien que plusieurs aient sévi dans la colonie. »

Dans quelques localités, les indigènes ont recours au vaccin de la vache qu'ils s'inoculent sur le front ; ailleurs, ils emploient l'inoculation variolique elle-même. Dans l'un des villages où cette dernière méthode avait été appliquée, presque tous les habitants moururent de la variole confluyente, dont cette opération avait été suivie. M. Livingstone affirme que les Bakouins pratiquaient la vaccine bien avant l'époque où ils eurent des relations, mêmes indirectes, avec les missionnaires. Ils préfèrent le vaccin animal, toutes les fois qu'ils peuvent s'en procurer.

La pierre et la gravelle n'existent point chez les Bakouins ; M. Livingstone rappelle que les praticiens lithotriteurs des États-Unis ont signalé la même immunité chez les noirs transportés en Amérique.

Suivant lui, la syphilis se guérit d'elle-même dans l'intérieur de l'Afrique ; une tribu qui l'apporta de la côte occidentale en fut délivrée aussitôt qu'elle revint dans son pays. « Ce mal affreux, dit notre missionnaire, « ne persiste jamais sous aucune forme dans l'intérieur  
« de l'Afrique, chez les indigènes dont la race n'a pas été

« croisée. Il en est autrement pour les individus de sang  
« mêlé; chez tous les mulâtres que j'ai été appelé à soigner,  
« la virulence des symptômes secondaires a toujours été  
« en proportion de la quantité de sang européen qui cou-  
« lait dans les veines du malade; chez les Coronnas, chez  
« les Griquas et les métis portugais, l'affection produit les  
« mêmes ravages qu'en Europe. J'ai trouvé chez les Ba-  
« rotsés une maladie qu'ils appellent *manassah*, et qui  
« ressemble énormément au *ſæda mulier* de l'histoire. »

Les maladies communes chez les Bechuanas sont la pneumonie, les pleurésies, les phlegmasies des organes digestifs; les rhumatismes, les affections du cœur. La coqueluche, divers troubles digestifs et l'ophthalmie sévissent chaque année avant la saison des pluies; aux premières ondées ces maladies se guérissent. Livingstone a vu une épidémie de pneumonie. Dans les ophthalmies, les médecins indigènes appliquent des ventouses sur les tempes et font faire des fumigations avec la fumée piquante de certaines plantes; mais la solution de nitrate d'argent est infiniment plus efficace et donne des guérisons très-rapides.

Les ventouses des indigènes consistent en une corne d'antilope, dont on applique la grosse extrémité sur la peau, tandis que la partie effilée, percée d'un trou et garnie de cire, se place dans la bouche de l'opérateur qui, après une vigoureuse aspiration, ferme l'ouverture en mordant la cire avec les dents: le sang monte dans la corne qu'on a placée sur la partie scarifiée; le docteur noir sépare la fibrine et la montre avec triomphe comme la cause du mal. Ces médecins, dit Livingstone, ont un certain fonds de connaissances; ils se succèdent généralement de père en fils; ceux qui n'ont pas d'ancêtres médicaux sont regardés comme des charlatans; ils sont d'ailleurs intelligents et adoptent nos moyens,

pourvu qu'on les leur propose en conversation particulière. Ils sont beaucoup moins habiles en chirurgie. Hommes et femmes se soumettent aux opérations sans résistance et sans cris; ils supportent les douleurs les plus violentes et se font un point d'honneur de première importance de n'en rien manifester.

Livingstone regarde le climat de la partie de l'Afrique dont nous parlons comme très-favorable aux constitutions délabrées, et notamment à celles qui sont prédisposées à la phthisie. Il a vu des malades qui, sur la côte, passaient pour poitrinaires, guérir et devenir robustes dans l'intérieur. Jamais on n'y respire les vapeurs débilitantes si communes dans les Indes et sur les côtes de l'Afrique; l'excessive chaleur n'y est jamais étouffante, les soirées et les nuits y sont délicieuses.

J'ai cru devoir reproduire avec quelques détails les observations de notre voyageur sur les maladies des indigènes de l'Afrique australe; l'étude de la pathologie, suivant les races et suivant les climats, est une de celles qui intéressent le plus les anthropologistes. J'attire spécialement l'attention sur l'immunité complète des Béchuanas à l'égard des maladies cancéreuses. Ce renseignement mérite toute confiance, car M. Livingstone a séjourné pendant plusieurs années dans ce pays, où il a constamment et activement pratiqué la médecine. Par conséquent, la validité de son témoignage ne peut être mise en doute.

## II

Cependant, M. Livingstone, après un long séjour chez les Béchuanas, découragé sans doute par le peu de succès de ses prédications au milieu d'une population privée du sens mystique, entreprend, en janvier 1853, un grand voyage dans le but de découvrir quelque fleuve navi-

gable et d'ouvrir ainsi au commerce de sa nation le centre de l'Afrique. C'est dans ce but utilitaire qu'il accomplit son voyage, ce n'est plus que par occasion qu'il prêche. Nous allons le suivre dans ces régions nouvelles, pour la plupart entièrement inexplorées avant lui. Avec une escorte assez nombreuse de Bakouins et de Béchuanas, il s'avance vers le nord, traverse avec peine l'extrémité orientale du grand désert de Kalahari, arrive ainsi dans le bassin du Zambèze, et rencontre d'abord les *Makololos*, peuple conquérant établi dans cette région depuis une trentaine d'années, et originaire du pays des Béchuanas. Leur capitale est Linyanti, ville d'environ 7,000 habitants. Avec eux, autour d'eux, vivent les peuples qu'ils ont asservis, les *Barotsés*, les *Batokas*, les *Banyétis*, etc., désignés sous le nom générique de *Makalakas*. Après avoir séjourné quelque temps chez les Makololos, sans le moindre succès évangélique, il quitte Linyanti, se dirige vers le nord-ouest, et, au delà du pays occupé par les Makalakas, il entre dans le vaste territoire de Londa, habité par un grand nombre de tribus qui portent le nom collectif de *Balondas*. Au delà de ce territoire, en tirant toujours vers le nord-ouest, il rencontre des peuplades plus ou moins soumises aux Portugais, les *Bashingés*, les *Bangalas*, les *Basangos*; déjà il approche de la colonie portugaise de Saint-Paul-de-Loanda, sur l'Océan Atlantique, et il constate que le voisinage des établissements européens corrompt la moralité des nègres et abaisse leur caractère. C'est seulement dans ce voisinage qu'il a couru de véritables dangers, qu'il a été obligé de défendre ses provisions et sa personne. Il arrive enfin à Saint-Paul-de-Loanda, mais il n'y séjourne que le temps nécessaire pour rétablir sa santé. Bientôt l'infatigable voyageur revient sur ses pas, et, après un nouveau parcours de cinq

cents lieues, il rentre à Linyanti, chez ses amis les Makololos, qui le reçoivent à bras ouverts, mais qui restent toujours sourds à ses prédications. Au bout de quelques mois, il renonce à l'espoir de les convertir ; il les quitte pour la seconde fois, en se dirigeant maintenant vers l'est, dans le bassin du Zambèze, et gagne l'embouchure de ce fleuve, sur la côte de Mozambique, que baigne l'Océan Indien ; c'est là que se termine son voyage.

Dans cette longue expédition à travers des pays inconnus, compris entre le 18° et le 10° degré de latitude australe, notre courageux voyageur a rencontré un grand nombre de peuplades appartenant sans doute à plusieurs races distinctes, et s'il eût étudié attentivement toutes ces nations, s'il les eût décrites avec méthode, il eût enrichi la science anthropologique d'un chapitre infiniment précieux ; mais, absorbé par des préoccupations d'un autre ordre et par les soins matériels de son expédition, il n'a recueilli sur la plupart de ces peuples que des documents fort vagues et fort superficiels. Les seuls renseignements que nous puissions utiliser ici sont ceux qui se rapportent aux Makololos, chez lesquels il a séjourné quelque temps, et aux Balondas, dont il a traversé deux fois le territoire dans son double voyage de Linyanti à Loanda, et de Loanda à Linyanti.

#### **Les Makololos.**

Il y a trente ans seulement que les Makololos sont établis dans le bassin du Zambèze. Ce peuple est originaire du pays des Béchuanas et parle encore la langue sichuana. Refoulé par les Griquas, il remonta vers le nord et devint à son tour conquérant. Le chef de cette tribu chassée de sa patrie était un jeune homme remarquable et même un homme de génie, suivant M. Livingstone,

qui le compare à César : il s'appelait Sébituané. Plein d'énergie et d'activité, possédant à la fois la circonspection et la loyauté, le courage et la prudence, Sébituané dirige sa bande à travers les peuplades ennemies, s'empare de leurs troupeaux, franchit dans une saison favorable le désert de Kalahari, puis, arrivé sur les bords du Zambèze, soumet les nombreuses petites tribus qui y vivent, et fonde une sorte d'empire, dont ses guerriers, les Makololos, forment l'aristocratie.

Ces Makololos vainqueurs ont une peau café au lait ou d'un jaune teinté de brun, qui fait, dit Livingstone, la vanité de leur tribu, d'autant mieux que les peuples qu'ils ont conquis, les Barotsés, les Batokas, les Banyétis, sont d'une couleur presque noire, avec un reflet olivâtre; mais il ne paraît pas certain que ces Makololos, quittant une contrée sèche et saine, s'acclimatent dans ces vallées humides; les mâles y succombent en plus grand nombre, dit Livingstone, et les femmes restant en majorité se plaignent fort de leur délaissement et de leur peu de fécondité.

*Mœurs, industrie.* — Il est singulier de retrouver ici un des détails les plus originaux des mœurs juives. Si un frère aîné vient à mourir, le second frère adopte l'épouse ou les épouses de son aîné; mais c'est pour le compte de cet aîné qu'il féconde les femmes du défunt : il appelle frères ou neveux les enfants qu'il a d'elle; de même, quand le père meurt, le fils aîné adopte les femmes encore jeunes de son père et les féconde en son lieu, de sorte que ce sont des frères et non des fils qu'il procrée.

Les Africains, ainsi que tous ceux dont il est question dans ce voyage (les Bushmans ou Boschismans excepté), sont pasteurs et agriculteurs; entre autres produits, ils cultivent le maïs et l'écrasent dans des mortiers en bois



si semblables à ceux qu'on trouve sur les bas-reliefs égyptiens, que M. Livingstone a fait graver un de ces bas-reliefs comme la meilleure représentation du procédé suivi aujourd'hui par les Makololos. Ce sont les femmes qui sont chargées de ce travail ; elles passent dans une sorte de tamis le résidu du broyage, afin de séparer le son de la farine.

Les Makololos cultivent encore le sorgho, deux sortes de haricots, des citrouilles, des concombres et des melons d'eau ; dans quelques localités le manioc, la canne à sucre, la patate douce. L'instrument dont ils se servent pour cultiver les champs est une houe, dont les Batokas et les Banyétis forgent les lames, qu'ils obtiennent en faisant fondre le minerai. On peut se faire une idée de la quantité de fer que ces derniers produisent annuellement, en disant que la plupart des houes qui sont employées à Linyanti proviennent du tribut annuel imposé aux forgerons de ces peuplades, et que Linyanti, capitale des Makololos, est une des plus grandes villes de l'intérieur de l'Afrique (7,000 habitants).

Ils soignent avec amour leurs bœufs, espèce de petite taille. Ces animaux, dit Livingstone, sont très-doux et très-familiers, et surtout très-gais ; il suffit que le bœuvier qui précède le troupeau commence à sauter pour qu'ils se mettent tous à gambader follement. Comme ornement, les bergers tracent sur la peau des bœufs, avec une lame brûlante, des courbes diverses ; ils détachent aussi des lambeaux de peau de 7 à 8 centimètres de large sur 15 à 25 centimètres de long, qu'ils laissent flotter autour de la tête et des flancs de ces animaux, ce qui leur donne un aspect des plus singuliers.

*Idées morales des Makololos.* — Les Makololos sont aussi indifférents aux choses religieuses que les autres Béchuanas. Notre missionnaire, qui les soigne dans leurs

maladies, cherche en vain à leur inculquer ses dogmes. Ils l'écoutent avec bienveillance, ils le laissent tout à son aise endoctriner leurs enfants, mais ils ne peuvent concevoir aucune des idées qu'il leur expose; et comme, en partant, il cherche à apprécier par des questions le résultat de ses efforts : « Presque tous les enfants, lui répondent-ils, parlent des choses étranges dont vous étonnez leurs oreilles, mais les hommes secouent la tête en disant : « Pouvons-nous rien savoir des objets dont il nous entretient ? » D'où cela peut-il venir ? ajoutent quelques-uns des plus intelligents ; nous conservons toujours ce que vous nous dites à propos des autres choses, et, quand vous nous parlez de sujets bien plus merveilleux que tout ce que nous avons jamais entendu, vos paroles s'enfuient de nos cœurs sans que nous puissions les retenir. »

Ces paroles remarquables ne prouvent-elles pas que la faculté de concevoir le merveilleux, que le sens mystique manque tout à fait à ces peuples ?

Le côté sentimental des Makololos a aussi quelque chose qui attriste et qui étonne notre charitable docteur. Ils se montrent souvent dans leurs rapports pleins de délicatesse et d'honneur ; vaniteux, ils savent souvent respecter la vanité des autres, de sorte que la politesse, le décorum, non plus que la justice, ne leur sont inconnus. Enfin, ils sont très-bons observateurs du respect dû aux plus âgés. Mais si leurs rapports avec leurs égaux sont empreints de justice et de politesse, nulle charité, nulle compassion ne les échauffe pour ceux qui sont accablés par l'infortune ; qu'un malheureux, qu'un enfant sans famille tombe malade, personne ne s'en inquiète. D'autre part, ce n'est pas le pardon, mais la vengeance qui est considérée comme une vertu. « On pourrait, dit notre auteur, en choisissant telle ou telle

« circonstance, dépeindre les Makololos comme excessivement bons ou extrêmement mauvais. » Cela veut dire peut-être qu'il n'a pas su lire dans la conscience encore très-instinctive des hommes de cette race.

### Les Balondas.

Au nord des Barotsés, des Banyétis et des autres peuplades makalakas soumises par les Makololos, vivent sur le vaste territoire de Londa de nombreuses tribus désignées collectivement sous le nom de *Balondas*. Elles forment une sorte de fédération qui reconnaît Matiamoo pour chef suprême.

*Caractères physiques.* — On n'a pas oublié que les Makololos ont le teint café au lait, et que les Makalakas vaincus et soumis par eux sont d'une couleur presque noire, avec un reflet olivâtre. Les Balondas sont plus noirs encore, et M. Livingstone les décrit ainsi : « Les Balondas sont de véritables nègres, ayant sur la tête une plus grande quantité de laine que les Cafres ou les Béchuanas les plus chevelus. Ils sont, en général, d'une couleur très-foncée. On en trouve cependant quelques-uns dont la peau est assez claire... Un grand nombre d'entre eux ont la tête trop longue d'avant en arrière, le nez épaté, de grosses lèvres, et l'os du talon trop allongé, mais beaucoup d'autres ont de beaux visages, la tête bien faite, le corps parfaitement conformé. » Quoique cette description soit assez vague, on y reconnaît deux types distincts; mais l'auteur ne dit pas s'il a vu ces deux types mêlés dans les mêmes tribus, ou répartis dans des tribus séparées. Il ajoute qu'une grande partie des esclaves qui furent jadis achetés au Congo et transportés au Brésil étaient originaires de cette région, qui est cependant très-éloignée de la côte.

*Langage.* — Livingstone, qui, après un long séjour chez les Béchuanas, possédait parfaitement le sichuana, avait pu se passer d'interprète, non-seulement chez les Makololos, mais encore chez les diverses peuplades des Makalakas, qui comprennent plus ou moins la langue de leurs conquérants; mais en mettant les pieds sur le territoire des Balondas, il fut obligé de prendre des interprètes. La langue des Balondas diffère entièrement du sichuana. L'auteur ne nous en dit pas davantage.

*Costume.* — Il est aussi simple que possible; une demi-jaquette ou une jaquette entière pour les hommes, et très-souvent aucune espèce de vêtements pour les femmes. Il paraît que dans ces chaudes contrées, la pudeur n'est pas le plus bel apanage du beau sexe. Tous ces peuples ont l'habitude de se graisser la peau, usage que l'auteur regarde comme très-utile.

*Industrie.* — Livingstone nous apprend que plusieurs de ces peuplades savent travailler les métaux. Quelques-unes possèdent et travaillent le minerai de fer. Ils fabriquent des couteaux, des dards, et notamment, comme nous l'avons déjà vu, des hoes, l'instrument par excellence de ces peuplades agricoles; la possession de montagnes à minerais de fer a même failli entraîner une guerre entre deux tribus; l'effusion du sang n'a pu être évitée que par le partage de ces mines. A Cazembé (une ville des Balondas), on fabrique aussi des anneaux de cuivre que ces peuples se mettent aux jambes comme ornement. Ils savent fabriquer également des vases de bois, des tabourets dont ils ornent les pieds avec beaucoup de variété et d'élégance. D'autres peuplades balondas ont d'habiles vanniers, qui font des corbeilles élégantes et solides. Ils savent également fabriquer des poteries remarquables.

Les Balondas, dans leurs grandes réunions, ont des

danses et des jeux; ils fabriquent, à cet effet, une sorte de tambour, et, la peau mouillée étant fixe, ils la tendent à volonté, en l'exposant au feu. Ils ont, en outre, un singulier instrument de musique, sorte d'harmonica, composé d'une série de demi-calebasses de grandeur décroissante; elles sont traversées par de petites bandes de bois assez minces et assez flexibles pour vibrer sous la percussion. Une des industries les plus remarquables dont parle Livingstone et qu'il trouve chez les Balondas, ainsi que chez les peuplades soumises à la colonie portugaise de Loanda, c'est le tissage des étoffes. L'instrument très-primitif au moyen duquel s'effectue ce tissage est, dit-il, entièrement semblable à ceux qui sont dessinés sur les monuments égyptiens. La ressemblance lui paraît telle qu'il reproduit un de ces dessins antiques, prétendant ne pouvoir mieux rendre ce qu'il a vu chez les Balondas : le costume, la figure, l'abondante chevelure, la coiffure, tout lui rappelle les peuples de la province de Londa.

*Religiosité. Moralité.* — On a vu que les Béchuanas et les Makololos sont entièrement dépourvus de sens mystique. Ils n'ont aucune religion, et aucune corde ne vibre en eux quand on leur parle des choses divines. Si leurs idées sont bornées, si leur conscience est imparfaite, ni leur esprit ni leur cœur ne sont troublés ou altérés par l'imagination. Il n'en est plus de même chez les Balondas, et chez les tribus qui habitent au nord du Zambèze, c'est-à-dire chez les peuples les plus équatoriaux qu'ait visités le docteur Livingstone. Ici le mysticisme fait tout à coup irruption. Sa forme est naturellement grossière : il n'y a pas un culte fortement constitué, pas de corps sacerdotal organisé, mais l'imagination crée partout spontanément le fétichisme; on trouve de nombreuses superstitions, des amulettes, des idoles grossières

représentant des têtes d'hommes, de caïman, de singe ; des décoctions de plantes magiques, une foule de pratiques pour échapper aux maléfices des âmes des morts qui errent dans les forêts, flottent dans l'air, courent sur les eaux. D'autres changements dans les mœurs annoncent l'éveil de l'imagination ; la musique vient animer les fêtes publiques ; des légendes merveilleuses, souvent gracieuses, abondent ; les femmes, qui, chez les Cafres, les Béchuanas, les Makololos, sont exclusivement ménagères, apparaissent chez les Balondas et les Zambéziens dans les réunions politiques, prennent la parole dans les conseils, et même deviennent chefs de tribus. L'apparition simultanée du chanteur, du poète, du sorcier, du prêtre et de la royauté des femmes, qui ne reconnaît là les fruits délicieux mais souvent funestes de l'imagination ? On pense bien que ces peuples écoutent avec plus de profit que les précédents les sermons de notre pieux confrère. Ils n'ont nulle envie de rire, comme faisaient les irrévérencieux Béchuanas aux révélations des choses divines ; ils s'en épouvantent bien plutôt. Cependant, cette disposition religieuse, qui plaît évidemment à notre missionnaire, ne correspond point à de meilleures dispositions morales ; bien loin de là, et quoique ces populations soient plutôt timides et douces, cependant Livingstone avoue que les individus sont menteurs à l'excès, voleurs, sans franchise, sans dignité devant leurs supérieurs, quoique d'ailleurs gonflés de vanité, comme le témoigne, entre beaucoup d'exemples, le discours de ce chef qui, suivant le décorum du pays, se présente grimpé sur les épaules de son interprète et commence toutes les phrases par ces mots : « Je suis le « grand Katema, célèbre par sa puissance... »

Enfin, Livingstone à regret le déclare lui-même (aveu bien significatif dans sa bouche) : « *L'expérience m'a*

« prouvé, dit-il, que les idolâtres sont moins moraux que les peuples qui n'ont aucune idole, » c'est-à-dire aucune religion.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

17<sup>e</sup> SÉANCE. — 22 Mars 1860.

*(Séance extraordinaire.)*

Présidence de M. BÉCLARD, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CANDIDATURE.

M. Nicolas JACOBOWITCH, professeur à l'Académie médico-chirurgicale de Saint-Petersbourg, écrit à la Société pour demander le titre de membre associé étranger. Il est présenté par MM. de Castelnau, Giralès et Pucheran.

ÉLECTIONS.

M. le docteur RUFZ, dont la candidature a été inscrite dans la dernière séance, est élu à l'unanimité membre associé national.

M. le président rappelle que cette séance supplémentaire doit être consacrée à la discussion des questions soulevées par le mémoire de M. Perier.

Reprise de la discussion sur le croisement des races humaines.

M. BROCA annonce qu'il a l'intention de reprendre aujourd'hui deux questions : l'une principale, qui se rat-

tache directement au mémoire de M. Perier; l'autre accessoire, qui a surgi seulement dans le cours de la discussion. La première est relative aux résultats que fournissent les croisements de certaines races très-éloignées; la seconde se rapporte au problème encore si obscur de l'origine des Polynésiens. Je m'occuperai d'abord, dit M. Broca, de cette seconde question.

**1<sup>o</sup> Remarques sur les langues polynésiennes.**

Dans l'avant-dernière séance, en étudiant l'origine des insulaires de la Polynésie, on a admis comme un fait que tous ces insulaires parlaient la même langue. C'est une proposition généralement acceptée; mais il s'agit pourtant de déterminer si tous les dialectes de cette région sont identiques, ou s'ils sont seulement semblables, ou enfin si quelques-uns d'entre eux ne présenteraient pas des différences assez tranchées pour faire croire que ces dialectes dérivent du mélange de plusieurs langues primitives.

L'idée que toutes ces langues sont identiques s'est répandue surtout d'après ce fait, rapporté par le capitaine Cook, qu'un insulaire de Taïti, transporté à la Nouvelle-Zélande, c'est-à-dire à plus de sept cents lieues, put lier aussitôt conversation avec les naturels. Ce fait est sans doute de nature à établir, chose d'ailleurs vérifiée depuis, qu'il y a une très-grande ressemblance, et presque une identité, entre le taïtien et le mawi (Nouvelle-Zélande). Mais cet exemple nous donne en même temps la mesure des altérations que peut subir une langue chez un peuple illettré, qui ne communique avec aucun autre. Les Taïtiens et les Néo-Zélandais, séparés depuis un grand nombre de siècles, peuvent encore se comprendre. Les altérations qu'ont pu subir leurs



langages pendant un temps aussi long se réduisent donc à bien peu de chose, et si nous trouvons dans d'autres archipels des dialectes qui diffèrent beaucoup de ceux-là, des dialectes dont les mots fondamentaux n'aient aucune analogie apparente avec les mêmes mots des autres dialectes polynésiens, ne sera-t-il pas probable que ces différences sont dues à d'autres causes qu'à l'altération qui se produit naturellement par la suite des générations?

M. de Rienzi a publié dans le premier volume de *l'Océanie*, p. 72, le tableau de trente-quatre mots choisis parmi les plus usuels des vingt et une langues océaniques sur lesquelles il a pu obtenir des documents bien positifs. Je laisserai de côté les langues de la Malaisie et celles de la Mélanésie; ces dernières sont tellement différentes des autres qu'on ne voit guère comment il serait possible de les y rattacher par un lien quelconque. Les langues de la Malaisie paraissent avoir quelques rapports, assez éloignés du reste, avec celles de la Polynésie; mais ce n'est pas là le point dont je veux m'occuper. J'ai voulu comparer seulement les langues polynésiennes entre elles, autant que je pouvais le faire avec le court vocabulaire de M. de Rienzi.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau pour reconnaître que les langues de Taïti, de la Nouvelle-Zélande et des îles Sandwich ou Hawaï sont très-semblables entre elles, que ce ne sont que des dialectes dérivés, presque sans altération, d'une langue commune primitive. Les trente-quatre mots, à l'exception de trois<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Ces trois mots sont les mêmes à Taïti et dans les îles Hawaï, mais ils sont tout à fait différents dans le dialecte mawi (Nouvelle-Zélande). Ce sont les suivants :

|          |                          |                         |
|----------|--------------------------|-------------------------|
| Tête :   | <i>poko</i> , en hawaï ; | <i>kadou</i> , en mawi. |
| OEil :   | <i>mata</i> , —          | <i>kanoti</i> , —       |
| Bouche : | <i>oumi</i> , —          | <i>pakau</i> , —        |

différent à peine par la prononciation et procèdent évidemment des mêmes racines. Or, la Nouvelle-Zélande et les îles Sandwich occupent les deux extrémités nord et sud de la Polynésie, et il y a 1,400 lieues de l'île la plus septentrionale de l'archipel Sandwich à l'île la plus méridionale du groupe de la Nouvelle-Zélande. Les hommes qui parlent cette grande langue polynésienne passent, à cause de ce point de contact, pour appartenir à la même race ; mais je rappellerai que les Hawaïens sont presque noirs, que les Taitiens sont presque blancs ; que cette différence de couleur est précisément le contraire de celle qu'on pourrait attribuer à l'influence des latitudes, qu'enfin la population de la Nouvelle-Zélande comprend deux races dont le teint est très-différent, l'une de couleur noirâtre, l'autre simplement cuivrée. Voilà donc une même langue parlée dans des archipels très-éloignés, dans une étendue de 1,400 lieues du nord au sud, et par des peuples qui paraissent appartenir, pour le moins, à deux races différentes.

D'un autre côté, le tableau de M. de Rienzi comprend trois dialectes parlés dans les îles Carolines et dans les îles Mariannes ; ils n'ont entre eux que des analogies rares et éloignées. Les deux dialectes caroliniens (le *yap* et le *oulea*) n'ont que deux mots communs sur trente-quatre, ce sont les deux mots : chef, *tamolé*, et sacré, *penant*. Quinze autres mots peuvent être considérés comme plus ou moins issus des mêmes racines ; les autres ne paraissent avoir absolument rien de commun. Ces dialectes, comparés ensemble ou séparément à celui des îles Mariannes (le *chamorro*), en diffèrent bien plus encore qu'ils ne diffèrent l'un de l'autre ; ici nous ne trouvons aucun mot identique, presque aucun mot semblable, et à peine cinq ou six mots pouvant être rattachés à des racines communes. — Les autres diffèrent au-

tant, à première vue, que puissent différer deux mots qu'on aurait choisis tout exprès; par exemple, chef, *tamolé*, *chamorro*, *arihi*; femme, *tabout*, *pelaouan*, *wahiné*; grand, *polga*, *ialep*, *dankoulou*, *nouï*; langue, *lonel*, *houla*, *rerou*; maison, *imou*, *gouma*, *haré*; mer, *lao*, *nao*, *taï*; père, *taman*, *loumilis*, *medoua*; soleil, *aï*, *addaou*, *ra*; terre, *vali*, *tano*, *hena*; tête, *metakitim*, *ilou*, *kadou*, *poho*. Ces mots si divers peuvent-ils être considérés comme dérivés les uns des autres ou même comme dérivés de quelque racine commune? Cela ne paraît guère possible. Je sais que les philologues ont découvert quelques lois générales qui président à l'altération des mots, et qu'il y a en outre des lois particulières pour chaque famille de langues; mais je doute fort que les étymologistes puissent établir quelque liaison entre les mots que je viens de citer, et qui sont pourtant au nombre des plus essentiels de toutes les langues. Quoi qu'il en soit, nous voyons que, d'une autre part, dans les archipels qui parlent évidemment des dialectes d'une même langue, l'altération des mots se réduit à fort peu de chose. Il faudrait donc admettre que cette langue, qui s'est conservée avec aussi peu de changements que possible aux deux extrémités de la Polynésie, se serait altérée spontanément dans d'autres archipels, au point d'y devenir tout à fait méconnaissable. Cela me paraît extrêmement invraisemblable, et il me paraît fort probable au contraire que les langues primitives qui ont fourni les souches principales des langues caroliniennes et marianaises diffèrent entièrement de la langue de l'archipel Sandwich, de Taïti et de la Nouvelle-Zélande. Il me paraît certain, en tous cas, qu'on trouve entre ces diverses langues des différences plus grandes qu'entre les langues indo-germaniques; et quand on dit que tous les Polynésien parlent la même langue, quand on en conclut que

tous ces insulaires sont venus d'un même pays par migration, on ne tient compte que d'une partie des faits, en laissant de côté ceux qui pourraient déposer en sens inverse.

D'une manière générale, il faut, dans les études anthropologiques, reléguer sur le second plan les renseignements fournis par la linguistique et accorder la préférence aux caractères physiques. L'homme peut changer sa langue, comme il change ses mœurs et ses croyances; il conserve beaucoup mieux ses caractères physiques, qui survivent même dans beaucoup de cas à l'influence des croisements. On pourrait citer un grand nombre d'exemples de peuples de races très-différentes qui parlent pourtant des dialectes de la même langue, et d'hommes de même race qui parlent des langues tout à fait différentes. Je rappellerai à ce propos un fait qui se présente tout près de nous. L'ancienne langue des Kimris n'est plus parlée aujourd'hui que par les descendants des Celtes. Le dialecte cornique, qu'on a parlé jusqu'au dernier siècle dans la Cornouailles anglaise, est aujourd'hui une langue morte, et il ne reste plus que deux dialectes kimriques, savoir : le gallois, parlé dans le pays de Galles, et le bas-breton, encore usité dans nos départements de l'extrême ouest. Or, si on fait abstraction des Léonois, sur la côte septentrionale du Finistère, lesquels sont de race kimrique, comme je crois l'avoir démontré, on trouve que les Bas-Bretons et les Gallois sont des Celtes à la peau brune, aux yeux et aux cheveux noirs ou bruns. Si l'on accordait la préférence aux caractères tirés du langage, on en conclurait que les Kimris blonds ont été les ancêtres des Gallois et des Bas-Bretons. Des faits analogues doivent se présenter souvent dans des pays dont l'histoire est inconnue, et la confiance trop grande qu'on accorde à la linguistique a

dû nécessairement introduire beaucoup d'erreurs dans la science.

**2° Documents relatifs aux croisements des races]  
très-différentes.**

!

Je passe maintenant à un tout autre sujet : M. Boudin nous a parlé dans une précédente séance de l'infériorité physique, intellectuelle et morale dont peuvent être atteints certains métis issus du croisement de races très-éloignées. J'y reviendrai tout à l'heure ; mais on peut se demander quel est le résultat du croisement des races plus éloignées encore, et il paraît résulter des documents recueillis par plusieurs voyageurs, que ces croisements sont beaucoup moins féconds que les autres.

Les habitants de la Mélanésie, notamment les Australiens et les Tasmaniens, occupent, comme on sait, le dernier degré de l'échelle humaine. Les Européens se sont établis dans leur pays, et dans des conditions telles qu'on pouvait s'attendre à voir naître un grand nombre de métis de leur union avec les femmes indigènes. Les métis y sont pourtant tellement rares, que notre éminent collègue, M. d'Omalus d'Halloy, a pu terminer par la phrase suivante son *Traité des races humaines* : « Il est remarquable que, quoique un grand nombre d'Européens habitent maintenant dans les mêmes contrées que les Andamènes, on ne mentionne pas encore l'existence d'hybrides résultant de leur union. » (Sous le nom d'*Andamènes*, M. d'Omalus comprend la plupart des nègres océaniens, et en particulier les Australiens et les Tasmaniens.)

Cette proposition est l'expression d'un fait bien positif : c'est qu'on ne trouve nulle part dans ces contrées une population renfermant une proportion appréciable

de mulâtres. Néanmoins, lorsqu'on lit les récits des voyageurs et des historiens de la Mélanésie, on trouve çà et là une mention de l'existence de quelques métis.

Ainsi MM. Quoy et Gaimard (*Voyage de l'Astrolabe*) ont vu **un** métis d'Européen et de Tasmanienne. M. Gliddon raconte que lorsqu'on transporta dans l'île Flinders les 210 derniers Tasmaniens, en 1835, il n'y avait parmi eux que deux métis adultes. M. de Freycinet rapporte qu'en Australie on rencontre à peine çà et là quelques mulâtres. C'est à peine, dit M. Jacquinot, si l'on *cite* quelques métis d'Australiennes et d'Européens. Et il ajoute : A Hobart-Town, et sur toute la Tasmanie, il n'y a pas davantage de métis. M. Lesson, qui a séjourné plus de deux mois à la Nouvelle-Galles du Sud, n'a fait mention que d'un seul métis, né du commerce d'un blanc avec la femme du chef Bongarri. Cunningham, qui a écrit deux volumes sur cette colonie, où il a vécu plusieurs années, ne cite non plus qu'un seul métis, et il se trouve que c'est précisément le même dont a parlé M. Lesson. Les Anglais d'Australie ont été tellement surpris du peu de fécondité de leurs unions avec les femmes australiennes, qu'ils ont fait une supposition singulière, acceptée par Cunningham et par plusieurs autres historiens. Ils ont supposé que les maris australiens poussaient la jalousie jusqu'à tuer les nouveau-nés de sang mêlé, et c'est à ces massacres hypothétiques, dont on ne cite d'ailleurs aucun exemple, qu'ils attribuent la rareté excessive des métis. Il faudrait admettre d'abord que toutes les Australiennes fussent sous la domination d'un mari féroce et jaloux ; qu'aucune d'elles n'eût l'instinct maternel assez développé pour dérober son enfant à la fureur de son mari. Mais ce prétendu sentiment de jalousie paraît tout à fait imaginaire. Les Australiennes se prostituent sans hésitation pour un verre d'eau-de-vie, et plus d'une fois

le mariaustralien (si on peut lui donner ce nom) a prêté sa femme à un convict pour une pipe de tabac. Voici maintenant une anecdote qui permettra d'apprécier la valeur de l'hypothèse précédente. Bongarri, le plus célèbre des chefs des hordes australiennes de Sidney, traitait comme son fils un petit mulâtre né de l'adultère de sa femme préférée avec un Européen de l'endroit, et lorsqu'on lui demandait pourquoi son fils avait le teint si clair, il répondait en plaisantant que sa femme aimait beaucoup le pain blanc et qu'elle en avait trop mangé ! Si les chefs attachent si peu d'importance à la fidélité de leurs femmes, est-il admissible que les hommes de leurs tribus égorgent les petits métis pour cacher leur honte ?

On peut donc considérer comme parfaitement certain qu'il naît fort peu de métis en Australie. Nulle part cependant il ne devrait y en avoir davantage, si l'union des races était bien féconde. Voici quelques chiffres relatifs à la population de la colonie de Sidney :

Suivant Malte-Brun, il y avait en 1821 dans la colonie 13,814 convicts des deux sexes, presque tous hommes, et 16,030 adultes libres, dont 3,422 du sexe féminin.

En 1830 le nombre des libres s'élevait à 13,456 mâles de tout âge, et 7,474 femelles de tout âge ; celui des convicts s'élevait à 14,155 hommes, et 1,513 femmes.

Il n'y avait donc parmi les convicts que 1 femme pour 9 hommes, et parmi les libres que 1 femme pour 2 hommes à peu près. Ainsi s'explique le peu d'accroissement de la population pendant la première période de la colonie. En 1845, suivant M. Henricy, la colonie avait déjà reçu 90,000 déportés des deux sexes, plus un nombre inconnu et considérable de colons volontaires : cependant elle n'avait alors en tout que 85,000 habitants. A la même époque, il n'y avait parmi les libres que 3 femmes par 5 hommes, et parmi les convicts que

**1 femme par 12 hommes.** Dans la colonie de Hobart-Town, en Tasmanie, la disproportion était un peu moindre, car il y avait 5 femmes libres pour 7 hommes, et 1 femme convict pour 8 hommes.

Admettons, si l'on veut, que les hommes libres privés de femmes soient tous doués de la vertu de continence. On ne pourra pas faire la même supposition en faveur des convicts, qui ne sont pas choisis parmi les habitants les plus chastes de la Grande-Bretagne. On notera que les femmes déportées ne sont pas publiques dans la colonie. L'administration fait de grands avantages aux convicts qui se marient : c'est le premier degré de leur réhabilitation, et lorsqu'arrive un navire chargé de femmes, celles-ci sont épousées sans retard par les convicts.

Les neuf dixièmes environ de ces derniers sont donc entièrement privés de femmes blanches ; ils ont toute facilité au contraire à se procurer des femmes australiennes, et quand même on ne saurait pas que beaucoup d'entre eux vivent en concubinage avec ces femmes, on pourrait d'avance le deviner ou l'affirmer. Et si ces unions étaient fécondes, il devrait y avoir en Australie un très-grand nombre de métis. Au lieu de cela, je répète que c'est à peine si de loin en loin on en rencontre quelques-uns.

A la Nouvelle-Calédonie, la race indigène est bien supérieure aux races de l'Australie et de la Tasmanie. Il y a peu de temps que les Français occupent cette île ; cela aurait dû suffire cependant pour y faire naître beaucoup de métis, car ce sont seulement des marins et des militaires sans femmes qui y ont séjourné jusqu'ici. M. de Montravel, qui a le premier jeté les fondements de cette colonie, y a séjourné environ dix-huit mois avec son équipage. Il venait dans le camp beaucoup de fem-



mes indigènes, qui se livraient aux matelots sans difficulté. M. de Montravel m'a pourtant dit qu'il n'avait jamais entendu parler de la naissance d'un seul métis.

Il semble donc que certaines races humaines sont assez différentes, assez éloignées, pour que leurs unions soient presque stériles. Quel est le degré de vigueur ou de fécondité des rares métis issus comme par hasard de ces unions disparates ? On l'ignore absolument. Seraient-ils féconds entre eux ? On ne peut faire à cet égard que des suppositions, et les faits qui vont suivre permettent de mettre la chose en doute.

M. Boudin parlait dans la dernière séance du peu d'intelligence des métis de Hollandais et de Malais à Java. Ces métis sont en même temps très-peu féconds, et, depuis que le docteur Yvan a annoncé ce fait, plusieurs auteurs en ont vérifié l'exactitude. M. Waitz, dans un ouvrage récent, écrit à un point de vue exclusivement monogéniste, a fourni des détails plus précis sur cette question. Il paraît que les métis de premier sang sont féconds entre eux, mais qu'à la deuxième génération ils le sont déjà moins, qu'à la troisième génération ils ne font plus que des filles, et que celles-ci sont toujours stériles. Ces faits paraissent fort graves au premier coup d'œil ; mais M. de Quatrefages les a réfutés ou plutôt interprétés dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*. D'une part, les créoles hollandais nés à Java ne sont pas plus valides que les métis en question ; d'une autre part, les métis de Malais et de Hollandais paraissent réussir beaucoup mieux dans d'autres localités. Cet exemple n'est donc pas concluant.

M. Nott, qui, avant de résider à Mobile, avait exercé longtemps la médecine dans la Caroline du Sud, avait remarqué que dans ce dernier État la population mulâtre est faible, chétive et peu féconde, qu'elle est très-infé-

rieure aux races pures voisines, sous le rapport de la longévité, qu'elle est peu féconde en ligne directe, et que les mulâtres de premier sang, en s'alliant entre eux, engendrent rarement une postérité durable. Après avoir publié ces observations, M. Nott alla s'établir à la Nouvelle-Orléans, puis à Mobile, et fut fort surpris de voir que dans ces nouvelles contrées les métis des négresses et des Européens sont au contraire robustes et bien féconds. Il se demanda quelle pouvait être la cause de cette différence. Les Européens de la Caroline et des Etats Atlantiques sont presque tous originaires de la Grande-Bretagne ou de l'Allemagne ; au contraire, les Etats riverains du golfe du Mexique ont été colonisés par les Français et les Espagnols. L'observation faite par M. Nott se réduisait donc à ceci : que les métis de nègres et d'Anglo-Saxons sont peu valides et peu féconds, tandis que les métis de nègres et de Français ou de nègres et d'Espagnols sont parfaitement féconds et valides. M. Nott a pensé dès lors que la différence des résultats tenait à l'inégale distance qui existe entre les races mères. Les races *brunes* de la France et de l'Espagne sont moins éloignées des races nègres que ne le sont les Anglo-Américains de race blonde.

Cette supposition se trouve confirmée par l'étude des métis des Antilles. Dans les Antilles françaises et espagnoles, les mulâtres réussissent très-bien, tandis qu'à la Jamaïque, colonie anglaise, ils réussissent très-mal. Voici, à cet égard, le témoignage de Long, historien de la Jamaïque (1774).

« Les mulâtres sont en général bien proportionnés, « et leurs femmes ont de beaux traits. Ils semblent tenir « plus des blancs que des nègres. Quelques-uns se sont « mariés avec des femmes de même sang ; mais ces mariages ont été généralement stériles. Ils semblent, sous

« ce rapport, être de la nature des mulets, et beaucoup  
« moins capables de produire entre eux qu'avec les blancs  
« et les noirs. Quelques exemples ont pu se rencontrer  
« où le mariage de deux mulâtres a produit des enfants  
« viables, *mais je n'ai jamais entendu parler d'un seul fait*  
« *de ce genre.* »

L'auteur en conclut que deux races dont les unions donnent de pareils résultats ne sont pas de même espèce, et nous noterons que ce passage a été écrit longtemps avant les discussions récentes sur l'hybridité considérée dans ses rapports avec la question de l'unité de l'espèce humaine.

Un fait aussi grave ne pouvait être admis sans contrôle. M. Waitz, que ce fait embarrassait particulièrement, n'a trouvé à y opposer qu'un passage extrait de la relation de Lewis (1845). « Lewis, dit-il, nie expressément la stérilité des mulâtres de la Jamaïque entre eux ; il dit qu'ils sont aussi féconds que les noirs et les blancs, mais qu'ils sont pour la plupart mous et faibles, et *que dès lors leurs enfants ont peu de vitalité.* » Ce fait est tout aussi grave que l'autre.

Quelque chose d'analogue s'observe encore, suivant M. Waitz, chez les métis de nègres et de blancs à Panama. Ces métis sont très-féconds entre eux, mais ils ne se développent pas facilement, tandis que ceux des nègres ou des blancs se développent très-bien.

M. Waitz ajoute, d'après des renseignements qui paraissent bien positifs, que les métis d'Européens et d'indigènes dans l'Australie septentrionale ne paraissent pas se développer, que les enfants nés d'une blanche et d'un nègre sont rarement robustes, que les métis d'Arabes et de femmes fôriennes (négresses du Darfour) sont faibles et pour la plupart peu vivaces, etc.

Tels sont les documents que j'ai voulu soumettre à la

Société. Il me paraît en découler que les résultats des croisements sont d'autant plus défectueux que les races mères sont plus éloignées. C'est une proposition déjà admise, pour les animaux, par tous les naturalistes qui ont étudié l'hybridité.

M. D'OMALIUS D'HALLOY. La différence signalée par M. Nott entre les métis de nègres et d'Européens dans les Etats du Nord et dans les Etats du Sud, différence confirmée par l'étude des métis dans les Antilles, explique la fécondité des métis issus des Portugais et des nègres dans plusieurs régions de l'Afrique, et notamment sur la côte orientale. Ces métis ont parfaitement réussi ; ils se sont recroisés avec les nègres, et leurs descendants, tout en se prétendant Portugais, sont aussi noirs que les Africains.

M. Nott n'a parlé que de l'Etat de la Nouvelle-Orléans et de l'Etat d'Alabama. Il aurait pu ajouter que dans la Floride, qui a été colonisée par les Espagnols, la population mulâtre prospère parfaitement.

Pour ce qui concerne la langue des Polynésiens, il me semble que M. Broca n'a pas détruit l'opinion reçue, il l'a plutôt confirmée, puisqu'il a montré que la même langue se retrouve presque sans altération à Hawaï, à Taïti et dans la Nouvelle-Zélande. Les dialectes des îles Mariannes et des îles Carolines, qu'il a cités comme des exceptions, n'appartiennent pas à la Polynésie, mais à la Micronésie. Du reste, je suis pleinement de son avis sur la question générale des rapports de la linguistique et de l'anthropologie, et je pense que les caractères tirés du langage doivent être mis bien au-dessous des caractères tirés de l'organisation.

M. PUCHERAN. M. Broca vient de nous dire que les unions des Européens et des femmes de la Mélanésie sont peu fécondes. Il attribue ce résultat à la différence

des races ; mais je crois qu'il dépend d'une autre cause. Je tiens de M. Gaimard que les marins, en débarquant dans les îles, recherchent de préférence les petites filles qui ne sont pas encore pubères.

M. BROCA. L'explication donnée par M. Pucheran me paraît fort problématique. Elle serait tout au plus applicable aux rapprochements qui s'établissent entre les marins et les femmes indigènes ; mais je ne me suis pas occupé de ces unions fortuites et passagères. J'ai parlé de ce qui se passe en Australie, où les convicts, fixés pour un grand nombre d'années, le plus souvent pour le reste de leurs jours, s'unissent continuellement, ou même vivent en concubinage permanent avec des Australiennes parfaitement adultes.

M. D'Omalius d'Halloy m'objecte, relativement aux langues polynésiennes, que les archipels des Mariannes et des Carolines, où l'on parle des langues absolument différentes de celles d'Hawaï, de Taïti et de la Nouvelle-Zélande, appartiennent à la Micronésie et non à la Polynésie. Il n'en peut être autrement, puisque c'est précisément à cause de la différence des langues que Dumont-d'Urville a détaché de la Polynésie ces deux grands archipels, pour les rattacher au groupe de la Micronésie, admis dès 1831 par Rienzi ; cette division de l'Océanie, désignée encore sous le nom d'*Océanie boreale*, comprenait un grand nombre de petits îlots entièrement inhabités et dispersés dans l'Océan Pacifique, au nord du tropique du Cancer, entre le Japon et l'Amérique. Dumont-d'Urville, dominé par la linguistique, éprouva le besoin de séparer de la Polynésie les archipels où l'on parle des langues absolument différentes de celle qu'il a appelée depuis le *grand polynésien*. Il annexa donc à la Micronésie toute la Polynésie occidentale. C'était un moyen fort simple de trancher la difficulté ; mais celle-ci,

pour être déguisée sous un mot, n'en persiste pas moins tout entière. Les insulaires de la Polynésie occidentale sont de véritables Polynésiens ; ils ont bien quelques traits particuliers qui varient, d'ailleurs, d'île en île, comme cela a lieu dans le reste de la Polynésie ; mais les différences qui les séparent les uns des autres et celles qui les distinguent des Taïtiens et des Néo-Zélandais ne sont pas plus grandes que celles qui existent entre ceux-ci et les Hawaïens. En somme, tous ces peuples, malgré leur diversité, forment la famille très-naturelle des races polynésiennes. On trouve d'ailleurs un grand nombre d'usages communs entre les peuples que Dumont-d'Urville a distingués sous les noms de Micronésiens et de Polynésiens. Le kawa se prépare avec la même plante (*piper methysticum*) à Ualan, groupe des Carolines, et dans l'archipel de Taïti. Au lieu de mâcher la racine, on l'écrase entre des pierres et on la délaye avec un peu d'eau, mais on la boit du reste avec les mêmes cérémonies. M. de Rienzi a retrouvé dans l'île de Yap (Carolines) l'usage du *tabou*, désigné dans cette île sous le nom de *matmat*. Le père Le Gobien a trouvé aux Mariannes une Société de célibataires corrompus, semblable à la Société des Arioys, qui a donné son nom aux îles de la Société. L'usage de saluer par l'attouchement du nez existe à la fois aux Carolines et dans les îles Manaia, au sud-ouest de Taïti. Ces analogies peuvent bien contre-balancer le caractère différentiel tiré de la linguistique, et il me semble dès lors fort arbitraire de dire que les archipels des Carolines et des Mariannes n'appartiennent pas à la Polynésie. C'est comme si l'on disait que le pays des Basques ne fait pas partie de l'Europe.

M. RUFZ. « Sans entrer dans la question générale du croisement des races, je puis soumettre à la Société quel-

ques observations particulières, recueillies par moi sur ce sujet à la Martinique.

« On sait que, par la rencontre des deux races africaine et européenne, noire et blanche, la Martinique est depuis trois cents ans un grand théâtre du croisement de ces deux races.

« Il en est résulté un produit appelé *mulâtre*, ou homme de couleur. Dès l'origine de la colonie, nos premiers historiens (1635), Dutertre et Labat, ont signalé le mulâtre comme étant bien développé, fort, alerte, plus apte que le nègre aux applications industrielles, et très-salace.

« Aujourd'hui je puis affirmer que le mulâtre, après trois cents ans, présente les même qualités, et les témoignages de la plupart des voyageurs s'accordent avec le mien.

« Le mulâtre, en tant que classe, s'est donc reproduit sans dégénérescence et s'est même, on peut le dire, perfectionné par l'éducation et par l'amélioration des institutions sociales. Cette classe d'hommes jouit aujourd'hui, dans les colonies françaises, de plus de dignité, d'influence et de considération. Elle est aussi beaucoup plus nombreuse. La population de la Martinique étant de 120,000 âmes, on estime que les blancs y sont pour 8,000, les mulâtres pour 20,000, et les noirs pour 92,000.

« Des considérations politiques s'opposent à ce qu'on ait sur cette question de la couleur des statistiques exactes.

« Le vrai mulâtre, le mulâtre type, est le produit d'une négresse et d'un blanc. L'inverse est très-rare, c'est-à-dire que rarement les femmes blanches se sont unies à des nègres.

« Dans un pays où pendant longtemps les constitutions sociales non-seulement ne favorisaient pas les unions

entre mulâtres, mais les contrariaient, et où par conséquent régnait une promiscuité indéfinie, on conçoit, après quelques générations, quelle confusion a dû se faire dans le croisement des races.

« La reproduction du mulâtre type par lui-même est impossible à suivre, car le produit de ce croisement-là s'est recroisé tantôt avec le blanc, tantôt avec le noir, ou bien avec l'un et l'autre successivement, et il est résulté de ces mélanges des nuances qui, des deux côtés, n'ont pu être notées par des noms que jusqu'à la quatrième génération.

« Passé la quatrième génération, suivant que l'élément blanc ou l'élément noir a été de plus en plus dominant, le mulâtre redevient noir ou blanc.

« J'ai cru remarquer que deux mulâtres types qui se reproduisent entre eux (les mères de la femme et de l'homme ayant été des négresses, ce qui a lieu le plus ordinairement), la nuance de leur enfant est plus noire que la leur, et semble tendre naturellement vers le retour au nègre. C'est ce qui expliquerait la suprématie des noirs à Haïti, où, après quarante ans, ils ont fini par prédominer.

« Le mulâtre ne peut exister que par le croisement incessant du blanc et du nègre. Passé la quatrième génération, il rentre dans l'une ou l'autre de ces souches. Cette remarque avait été déjà faite par de Pauw.

« En résumé, quoiqu'il soit impossible d'isoler et de suivre le problème dans chacun de ses éléments, en s'en tenant aux résultats généraux actuellement existants, on peut dire que le croisement du blanc et du nègre a donné naissance à une classe d'hommes (le mulâtre considéré dans toutes ses nuances) qui depuis qu'elle existe n'a pas dégénéré, s'est au contraire améliorée par l'éducation et les institutions sociales, et se montre certai-



nement plus apte à la civilisation que l'un de ses éléments, le noir.

« Voilà, je crois, tout ce qu'il est possible d'établir.

« Il est aussi reconnu que la race créole de couleur, aujourd'hui existante, et qui résulte des mélanges multiples dont je viens de tâcher de donner une idée, est plus intelligente, plus perfectible que l'Africain pur sang.

« De tous ces faits on peut conclure que le croisement de la race noire et de la race blanche à la Martinique a été (en résultante) plus favorable que défavorable à l'amélioration de l'espèce qui en est sortie. »

M. D'OMALIUS D'HALLOY. M. RUFZ vient de nous dire que les enfants du mulâtre et de la mulâtresse tendent à se rapprocher du type nègre, et c'est à cette cause qu'il paraît attribuer la prédominance toujours croissante des nègres à Haïti; mais je ferai remarquer que ce phénomène s'explique très-bien autrement, puisque les blancs ont été à peu près expulsés de l'Etat depuis le commencement du siècle.

M. AUDAIN. Il y a dans l'ancienne île de Saint-Dominique deux Etats bien distincts : l'Etat d'Haïti, capitale Port-au-Prince, habité presque exclusivement par les nègres, depuis l'expulsion des colons français et des mulâtres; et la République Dominicaine, habitée surtout par des mulâtres de toute nuance, descendant des Espagnols. Il y a parmi les Dominicains environ un tiers de nègres, deux tiers de mulâtres et une proportion presque insignifiante de blancs.

M. PERIER. J'aurais plusieurs remarques à présenter à l'occasion des questions qui viennent d'être soulevées; mais, ne m'étant occupé dans mon mémoire que des mélanges effectués entre races congénères, j'ai réservé pour un autre travail l'étude des alliages entre races

hétérogènes ou de souches différentes. Lorsque je présenterai ce travail à la Société, je traiterai quelques-uns des sujets qui ont été abordés aujourd'hui.

La séance est levée à cinq heures.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

18<sup>e</sup> SÉANCE. — 5 Avril 1860.

Présidence de M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE.

La Société a reçu le numéro de mars de la *Revue de l'Orient*. On y trouve un article de M. Oppert sur les caractéristiques des principales familles de langues.

M. Perier offre à la Société, de la part de M. Guggenbühl, les ouvrages suivants : 1<sup>o</sup> Guggenbühl, *Die Cretinen-Heilanstalt auf dem Abendberg* (l'Hospice des crétins à l'Abendberg, canton de Berne); Berne, 1853, in-4<sup>o</sup>; 2<sup>o</sup> Scoutetten, *Une visite à l'Abendberg*; Berne, 1857, in-8<sup>o</sup>; 3<sup>o</sup> L. Gaussen, *The Wonders of the Abendberg*; Berne; 1857, in-8<sup>o</sup>.

La Société reçoit encore les ouvrages suivants :

Edwards Michaux, *La Guyane et ses établissements pénitentiaires*, thèse de doctorat; Paris, 1860, in-4<sup>o</sup>. (Offert par M. Trélat.)

Leroy, *Relation médicale du voyage de LA PERSÉVÉRANTE dans l'Océan Pacifique*, thèse de doctorat; Paris, 1860, in-4<sup>o</sup>. (Offert par M. Broca.)

M. Trélat est chargé de rendre compte à la Société des faits anthropologiques contenus dans ces deux thèses.

M. le secrétaire dépose sur le bureau deux dessins de grandeur naturelle représentant un crâne brachycéphale déterré à Pompéi; ces dessins ont été calqués sur les planches publiées par MM. Vrolik et Van der Hoeven, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences d'Amsterdam*. Le mémoire hollandais qui accompagne ces planches est renvoyé à l'examen de M. Dareste.

## CANDIDATURE.

M. le professeur Retzius, de Stockholm, adresse à M. le secrétaire une lettre où il exprime le désir de faire partie de la Société. Il a appris avec joie la fondation d'une Société destinée à faire progresser une science qui est à ses yeux l'une des plus importantes, dont l'étude est pourtant si peu répandue, et à laquelle beaucoup de naturalistes éminents restent complètement étrangers. Il espère que la Société d'anthropologie de Paris contribuera puissamment à changer cet ordre de choses, à vaincre l'indifférence de beaucoup de savants pour les études anthropologiques, et à porter la lumière sur tant de questions restées jusqu'ici obscures ou inconnues. « Il y a quelque temps déjà, ajoute en terminant M. Retzius, que je désirais entrer en relation avec la Société, dont la fondation m'a été annoncée au commencement de l'hiver par mon savant ami M. Robin; mais ma santé a été altérée par suite d'une affection contractée dans les salles de dissection. Je profite pour vous écrire d'un moment où ma santé est améliorée, quoiqu'elle ne soit pas encore rétablie. »

En exprimant le regret que les règlements ne permettent pas de nommer M. Retzius par acclamation,

ossements fossiles. Pour vérifier l'exactitude de cette supposition, il a étudié la collection de fossiles de la galerie de paléontologie du Muséum.

Sur plusieurs os de *rhinoceros tichorhinus*, de *cervus megaceros* (grand élan fossile) et d'*aurochs fossile*, tous animaux dont les espèces sont éteintes, il a trouvé des empreintes, des sillons, des éclats de formes diverses, et en confrontant ces lésions avec les instruments de silex de M. Boucher de Perthes, il a reconnu, de la manière la plus manifeste, qu'elles avaient été produites par des instruments analogues.

M. Lartet nous a appelés, M. d'Omalus et moi, à vérifier l'exactitude de sa découverte. Je n'ai, pour ma part, conservé aucun doute après sa démonstration. M. d'Omalus n'a conservé non plus aucun doute sur l'origine des lésions que présentent les os de cerf et d'aurochs. Pour les os de rhinocéros, il considère la chose comme un peu moins certaine, quoique très-probable cependant.

Ces divers os présentent tantôt des sillons plus ou moins irréguliers, qui pénètrent jusqu'à une profondeur notable; tantôt des coupures plus profondes qui pénètrent jusqu'au canal médullaire. Ailleurs, la section de l'os, commencée à la hache, a été terminée par un éclat. En certains points, on aperçoit comme un trait de scie irrégulier, et on sait que parmi les instruments de M. Boucher de Perthes figurent des silex longs, étroits, dentelés sur leur bord aminci et comparables à des scies.

On peut donc tenir pour certain que beaucoup d'ossements fossiles portent les traces d'instruments dirigés par la main de l'homme, et pour qu'on ne puisse pas supposer que ces lésions aient été faites depuis le commencement de la période géologique actuelle, M. Lartet a laissé de côté les fossiles trouvés dans des cavernes à

ossements ou dans des terrains remaniés. Il a fait toutes ses observations sur des os trouvés en place dans des terrains bien déterminés dont l'ancienneté est parfaitement authentique.

Ceux qui n'ont pas vérifié de leurs propres yeux le fait découvert par M. Lartet peuvent être tentés de se demander si les éclats osseux, les sillons, les empreintes qui existent sur les ossements fossiles n'auraient pas été le résultat de chocs purement fortuits. Mais voici une remarque qui répond à cette objection. Les ossements d'ours ou d'éléphant sont tous exempts, sans exception, des lésions que présentent fréquemment les os de rhinocéros, d'élan et d'aurochs trouvés dans les mêmes terrains. Le hasard n'aurait pas ainsi choisi exclusivement les os de certains animaux. Il est clair que cette préférence ne peut être attribuée qu'à un choix raisonné fait dans un but déterminé.

Par suite, M. Lartet a été conduit à faire des conjectures sur le but que se proposaient d'atteindre les hommes de cette période géologique en agissant ainsi sur les os. Les lésions profondes ont été faites, selon toute probabilité, dans le but d'ouvrir le canal médullaire et de sucer la moelle. C'est un usage qu'on a retrouvé chez plusieurs peuples sauvages. La moelle y est considérée comme le mets le plus succulent ; l'os est ouvert aussi méthodiquement que possible, et le chef du festin a le droit de sucer la moelle avant les autres.

Les empreintes plus superficielles sont obliques, et paraissent faites au moyen d'un instrument qui a froissé l'os en glissant pour détacher la chair. Ce serait donc exclusivement sur les animaux qui servaient alors à la nourriture des hommes qu'on devrait s'attendre à trouver la marque des instruments, et on comprend ainsi pourquoi les os de certaines espèces, telles que les élé-

phants et les ours fossiles, n'en présentent aucune trace, tandis que ceux des élans, des aurochs et des rhinocéros en sont fréquemment couverts.

M. HIR. GOSSE. Je possède dans ma collection non-seulement des haches ébréchées qui pouvaient agir en sciant, mais encore de véritables scies en silex qui ne pouvaient agir qu'en sciant. Cela s'accorde très-bien avec l'une des observations de M. Lartet.

Dans une fouille que j'ai faite hier dans les sablonnières de Grenelle, j'ai extrait du diluvium plusieurs os de *rhinoceros tichorhinus*, et une dent d'éléphant. En retournant la dent d'éléphant, je me suis aperçu que j'avais soulevé avec elle une petite hache en silex qui était en contact immédiat avec elle, et qui y était fixée par une couche de sable légèrement humide. Lorsque le sable s'est desséché à l'air, les deux pièces se sont séparées, et j'ai reconnu que la hache n'avait laissé absolument aucune empreinte sur la dent.

La séance est levée à cinq heures trois quarts.

Le secrétaire : P. BROCA.

---

19<sup>e</sup> SÉANCE. — 19 Avril 1860.

Présidence de M. BÉCLARD, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE.

M. le secrétaire dépose sur le bureau la *Carte ethnographique de l'Afrique*, d'après M. Waitz.

M. Rameau fait hommage à la Société du premier volume de son ouvrage intitulé : *la France aux colonies*. Ce premier volume renferme l'histoire des Canadiens et des Acadiens; Paris, 1860, in-8°. M. Boudin est chargé d'extraire de cet ouvrage les renseignements qui peuvent intéresser l'anthropologie.

## DEMANDES D'INSTRUCTIONS.

M. RAMEAU annonce qu'il partira prochainement pour l'Amérique du Nord, et qu'il se propose de passer plusieurs années au Canada et dans les pays voisins. Il demande le titre de correspondant national, et prie la Société de lui tracer le programme des recherches qu'il doit faire pour elle dans cette contrée. (Commissaires : MM. Boudin, Perier et Rufz.)

M. le docteur BAZIRE, sur le point de retourner à l'île Bourbon, fait demander à la Société des instructions par l'intermédiaire de M. Follin. (Commissaires : MM. Boudin, Bertillon et Follin.)

## CANDIDATURES.

MM. Perier, Follin et Broca proposent de conférer le titre de membre honoraire à M. RENAN, membre de l'Institut, dont les travaux sur la philologie comparée occupent un rang si élevé dans la science. Cette proposition sera mise aux voix dans la prochaine séance.

La candidature de M. RAMEAU au titre de correspondant national est appuyée par MM. Broca, Follin et Perier.

## ÉLECTION.

M. le docteur D'ANDRADE, de Rio-Janeiro, est élu correspondant étranger à l'unanimité.

## RAPPORT.

**Sur le dépérissement des races indigènes de l'Océanie et de la Guyane.**

M. TRÉLAT donne l'analyse de deux thèses qui ont été renvoyées à son examen, l'une de M. Leroy, intitulée *Relation médicale du voyage de LA PERSÉVÉRANTE dans l'Océan Pacifique*, l'autre de M. Michaux, intitulée : *la Guyane et ses établissements pénitentiaires*. Les auteurs ne se sont pas attachés spécialement aux recherches anthropologiques; les observations qu'ils ont faites n'ont pas été recueillies dans le but d'étudier à fond une ou plusieurs questions particulières. Leur attention s'est disséminée sur un grand nombre de sujets, et il en est résulté que plusieurs des faits qu'ils rapportent sont incomplets. Mais il y a un fait qui ressort bien évidemment de leur narration, c'est la décroissance continue des populations indigènes de la Guyane et de la Polynésie, dans les régions où les Européens se sont établis, même en petit nombre. Ce fait était déjà connu, au moins pour la Polynésie, et avait été diversement interprété. Mais les explications connues jusqu'à ce jour laissent beaucoup à désirer.

M. Leroy pense qu'aux îles Sandwich le déchet considérable de la population indigène est dû aux ravages de la syphilis, de la phthisie pulmonaire, et surtout de la variole. Il y a quelques années, une épidémie de variole emporta à peu près un huitième des habitants. La dépopulation est tout aussi effrayante dans plusieurs autres archipels. L'auteur attribue la mortalité considérable des Canaks à des causes analogues; ces peuples ont adopté les mauvaises habitudes des Européens, sans comprendre la nécessité de se soumettre comme eux aux



précautions hygiéniques. La stérilité, très-fréquente chez les femmes, paraît due en partie à un libertinage effréné. A Taïti, les insulaires ont fait des progrès plus sérieux dans la civilisation ; néanmoins, la race indigène s'y éteint aussi rapidement que dans les autres îles. L'auteur, frappé de la tristesse et de l'abattement de ces insulaires, se demande s'il n'y aurait pas là une sorte d'action nerveuse, exercée, cerveau sur cerveau, par les races supérieures sur les races inférieures. Le rapporteur, sans accepter cette supposition très-hasardée, reconnaît que l'influence des causes morales, de la tristesse et du découragement paraît contribuer à la mortalité et au peu de fécondité des races polynésiennes qui se trouvent en contact avec les Européens. A Noukahiva, suivant M. Leroy, il est presque sans exemple que les femmes qui ont vécu avec les officiers survivent à leur départ plus de deux ou trois ans. On s'est demandé si ces femmes n'étaient pas victimes d'un empoisonnement consommé par l'ordre des prêtresses, en punition du *tabou* violé. Mais aux îles Marquises la mortalité est tout aussi grande chez les hommes que chez les femmes, et, quoique les insulaires aient cessé leurs guerres d'extermination, quoiqu'ils aient renoncé à l'anthropophagie, la dépopulation y est aussi rapide que dans les autres îles. On y rencontre beaucoup de villages en ruine, qui ont été complètement abandonnés et qui n'ont pas été reconstruits ailleurs. La syphilis y fait très-peu de victimes ; elle n'est pas non plus très-fréquente à Noukahiva et à Taïti. Cette cause ne joue donc là qu'un rôle secondaire. La dépopulation de la Polynésie ne peut pas être attribuée non plus aux violences des Européens, ceux-ci ayant dans la plupart des îles traité les indigènes avec beaucoup de modération. L'auteur pense qu'on a beaucoup exagéré l'influence destructive des traitements cruels que les Européens ont

fait subir aux indigènes. Le fer et le feu, suivant lui, ne suffisent pas à expliquer seuls la dépopulation du Pérou, du Mexique et des autres contrées envahies par les Espagnols et les Anglo-Saxons.

La thèse de M. Michaux renferme des détails descriptifs intéressants sur les tribus indigènes de la Guyane. Là encore la population indienne a déchu rapidement. La plupart des peuplades sont réduites déjà à un petit nombre d'individus. « Les efforts sincères de l'administration pour les protéger pourront bien prolonger leur existence, mais non les dérober au sort inévitable qui les attend. La vie civilisée et la vie sauvage, dit l'auteur, sont tellement incompatibles entre elles qu'elles ne peuvent exister simultanément sur le même sol, et dans cette lutte la victoire n'est pas douteuse. C'est un combat entre un homme fait et un enfant. »

M. le rapporteur termine son analyse en donnant, d'après la thèse de M. Michaux, des renseignements assez satisfaisants sur l'état sanitaire de la population européenne de la Guyane. La mortalité n'y est pas notablement plus considérable qu'en Europe, et celle de l'armée y est beaucoup moindre qu'aux Antilles. (Nous n'avons donné ici que la partie du rapport de M. Trélat qui concerne la dépopulation des contrées envahies par les Européens, parce que c'est la seule qui ait été mise en discussion dans le sein de la Société.)

#### DISCUSSION.

M. Broca pense que le fait le plus important consigné dans le rapport de M. Trélat est la décroissance rapide des populations indigènes qui se trouvent en contact avec les Européens. Il demande que l'étude de ce fait soit mise à l'ordre du jour de la Société.

M. DE CASTELNAU. Il est fâcheux que les voyageurs qui ont parlé de la dépopulation des îles de la mer du Sud n'aient pas étudié d'une manière vraiment scientifique les causes de ce fait, dont la réalité paraît d'ailleurs incontestable. Parmi ces causes, une de celles qui ont été invoquées avec le plus de probabilité est la stérilité des femmes. Il y aurait à chercher les causes de cette stérilité, mais il faudrait avant tout qu'elle fût parfaitement démontrée. Dans un article sur les îles Sandwich qui a paru il y a quelque temps dans la *Revue des Deux-Mondes*, la décroissance continue de la population est attribuée à la stérilité des femmes. L'auteur ajoute que, lorsqu'une femme est reconnue féconde, on se la dispute dans le pays comme dans le nôtre on se dispute les héritières. Cette assertion confirme les observations faites superficiellement par beaucoup de voyageurs, mais tout cela constitue des probabilités et non une démonstration. Je m'étonne que personne n'ait cherché à donner à cette opinion une portée scientifique. Il suffirait pour cela de recueillir des renseignements positifs sur l'âge et la fécondité d'un certain nombre de femmes et sur le nombre des enfants de celles qui sont fécondes. C'est ce qui, à ma connaissance, n'a pas encore été fait. Je rappellerai, à ce propos, combien il est important d'inviter les voyageurs à restreindre leurs observations à des sujets circonscrits. Des documents précis sur une seule question seraient infiniment plus précieux pour nous que des renseignements superficiels sur un très-grand nombre de questions. Malheureusement, les voyageurs suivent le plus souvent une marche toute différente; ils cherchent autant que possible à varier les sujets de leurs observations.

M. Trélat nous disait tout à l'heure que M. Leroy attribue le peu de fécondité des insulaires de certains

archipels à la tristesse et au découragement des populations, aux remords des femmes qui ont violé le *tabou* en s'unissant aux Européens, ou même à des empoisonnements criminels ou volontaires. Mais cette explication ne peut s'appliquer aux habitants des îles Sandwich, qui paraissent au contraire gais et heureux, qui ont adopté avec plaisir la civilisation européenne et qui ont entièrement renoncé à leur ancien culte. C'est ce qui résulte de l'article de la *Revue des Deux-Mondes* dont je parlais tout à l'heure.

M. DE QUATREFAGES. Le fait de la stérilité des femmes a été annoncé par Darwin, à propos des Tasmaniennes que les Anglais ont transportées dans l'île Flinders. Le comte de Strzelecki y a insisté à son tour. Si la chose était démontrée, elle fournirait une explication très-simple de la dépopulation de l'Océanie ; mais je reconnais avec M. de Castelnau que la preuve rigoureuse de cette stérilité n'a pas encore été donnée.

M. de Strzelecki a en outre émis cette proposition singulière, qu'une femme australienne ou polynésienne, fécondée une première fois par un Européen, a perdu la faculté de procréer des enfants avec les hommes de sa race, tout en restant féconde avec les Européens. Ce fait a été répété par plusieurs auteurs, mais je ne crois pas qu'on en ait vérifié l'exactitude.

Darwin insiste sur un autre fait, annoncé déjà par un grand nombre de voyageurs, c'est que, toutes les fois qu'un équipage européen séjourne quelque temps dans une île, il y laisse certaines maladies épidémiques, maladies d'ailleurs très-diverses, suivant les cas ; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces maladies, évidemment introduites par les Européens, sévissent exclusivement sur les indigènes.

Byron rapporte que les habitants métis de l'île Pit-

cairn<sup>4</sup> connaissaient parfaitement ce fait ; ils le reçurent très-bien, mais ils lui annoncèrent qu'après le départ du navire il surgirait dans l'île des maladies nouvelles, parce que cela était arrivé après chaque visite des Européens.

Darwin suppose que les marins, entassés en grand nombre dans un navire pendant une longue traversée, y engendrent des miasmes au milieu desquels ils vivent impunément ; ces miasmes, dont ils sont pour ainsi dire imprégnés, n'agissent pas sur eux, parce qu'ils s'y sont graduellement habitués, tandis que les insulaires, subissant tout à coup l'influence, sont empoisonnés par le seul fait de la présence des marins. A l'appui de cette théorie, on cite l'exemple de quelques criminels qui, mis en présence de leurs juges au sortir d'un cachot infect, ont transmis à ces derniers certains poisons morbides qui avaient été sans action sur eux-mêmes. Mais tout cela est bien hypothétique.

M. BOUDIN. On a cité effectivement quelques exemples de ce genre ; ce n'est pas ici le lieu d'en discuter la valeur. Les Anglais ont donné le nom de *zymotiques* (de ζύμη, *levain*) à certaines affections développées chez les indigènes par le fait du séjour d'un équipage européen. — Mais cette cause ne saurait expliquer le fait très-général de la dépopulation des pays où les Européens s'établissent. Certaines contrées où nos épidémies n'ont pas sévi ont été dépeuplées aussi bien que les autres. Beaucoup de maladies qui ravagent l'Europe n'ont pénétré ni en Australie, ni au Canada, ni à la Nouvelle-Zélande, ni même en Algérie. Or, les popula-

<sup>4</sup> On sait que l'île Pitcairn est habitée par des métis descendant de neuf matelots anglais de l'équipage du *Bounty*, de dix femmes taïtiennes, et de quelques Taïtiens qui furent promptement exterminés par les Anglais.

tions indigènes décroissent rapidement dans tous ces pays.

M. de Strzelecki a attribué ce résultat à la stérilité des femmes; j'en ai d'abord été surpris, mais le fait paraît se confirmer. Quant à la cause de cette stérilité, elle est inconnue jusqu'ici.

Il est d'autant plus difficile d'attribuer exclusivement la dépopulation de la Polynésie à l'influence des maladies, que le climat de la plupart de ces îles paraît très-salubre. Ainsi, à Taïti, la mortalité des troupes européennes est moindre qu'en France. En France, il meurt annuellement 20 soldats sur 1,000; en Algérie, 78 sur 1,000. La température moyenne de l'Algérie n'est que de 18 degrés centigrades. Or, Taïti est situé sous le 18<sup>e</sup> degré de latitude sud, mais sous l'équateur thermal; la température moyenne y est de plus de 25 degrés centigrades, et cependant la mortalité des troupes n'y est que de 10 sur 1,000; il y a même eu une année où elle n'a été que de 3 sur 1,000. Cela paraît bien surprenant tout d'abord, lorsqu'on sait que le séjour sous les tropiques est ordinairement funeste aux Européens; mais, dans mon mémoire sur le non-cosmopolitisme des races, j'ai fait ressortir la différence qu'il y a, sous ce rapport, entre l'hémisphère boréal et l'hémisphère austral.

M. DE QUATREFAGES. La grande salubrité du climat de Taïti est bien connue, et s'explique par la disposition orographique de cette île. Les montagnes occupent le centre, et de là le sol descend en pente douce jusqu'à la mer. Il n'y a ni marécages, ni eaux croupissantes. Les fièvres intermittentes y sont inconnues. Avant l'arrivée des Européens, la population de cette île était exubérante, il y avait même certaines pratiques religieuses instituées dans le but d'empêcher la population de s'accroître au delà des limites imposées par les ressources du

sol (Société des Ariöys). Aujourd'hui ces pratiques n'auraient plus de raison d'être, car la population a déjà diminué d'une manière effrayante, et elle diminue encore tous les jours. J'ai demandé sur ce point des renseignements à un missionnaire, qui attribue, comme beaucoup d'auteurs, la dépopulation de Taïti à la stérilité des femmes.

M. Boudin. Je demande à insister encore sur le peu de mortalité des Européens dans certaines parties de l'hémisphère sud. Voici des chiffres qui représentent la mortalité annuelle des troupes anglaises pendant une période de vingt ans à Sainte-Hélène, au cap de Bonne-Espérance, à Van-Diémen et à la Nouvelle-Zélande. En Angleterre, la mortalité annuelle des soldats est de 20 pour 1,000; au Cap, elle n'est que de 12 pour 1,000; à Sainte-Hélène, de 10,6 pour 1,000; à la Nouvelle-Zélande, de 9,1 pour 1,000; à Van-Diémen, de 7,8 pour 1,000, c'est-à-dire précisément dix fois moindre que la mortalité des troupes françaises en Algérie.

Quelle est la cause de cette immunité remarquable de certaines régions de l'hémisphère austral? Je l'ignore. On notera cependant la rareté des fièvres paludéennes dans cet hémisphère. Au Cap, pendant une période de vingt ans, il n'y a eu dans toutes les troupes anglaises, dont le nombre s'élève quelquefois jusqu'à 7,000 ou 8,000 hommes, que treize cas de fièvres intermittentes. La fièvre intermittente est également très-rare à l'île Maurice, quoique, chose remarquable, il y ait beaucoup de marais. Il en est de même de la plus grande partie de l'Amérique du Sud, car l'influence paludéenne n'est pas la seule cause capable de produire les fièvres intermittentes. Ces fièvres existent dans certaines localités qui ne sont nullement marécageuses; elles manquent, au

contraire, dans d'autres localités où il y a beaucoup de marais.

On vient de parler de la disparition graduelle des indigènes dans certaines colonies. Mais il y a un fait qui nous touche de plus près, et dont la gravité est considérable. En Algérie aussi, la race indigène tend à s'éteindre au contact de la nôtre. La population mauresque des villes (qu'il ne faut pas confondre avec les Kabyles) diminue rapidement. Les relevés faits il y a quatre ans ont montré que parmi les Maures des villes il y a deux ou trois fois plus de décès que de naissances, quoique le nombre des femmes soit égal à celui des hommes.

M. RUFZ. Je demanderai à M. Trélat des renseignements sur les faits relatifs à l'influence de l'alcool. C'est surtout à cette cause qu'on attribue généralement le dépérissement des races indigènes. Ainsi, on pense que l'eau de feu a été le principal agent de destruction des Indiens de l'Amérique du Nord. Les observations consignées dans les thèses dont M. Trélat vient de donner l'analyse sont-elles de nature à infirmer ou à confirmer cette opinion ?

M. Boudin parlait tout à l'heure de la rareté des fièvres intermittentes dans l'hémisphère austral ; ces fièvres règnent pourtant à Madagascar. Elles se montrent même dans d'autres pays où il n'y a pas de marais, mais où il y a des mangles qui jouent dans la production des fièvres intermittentes le même rôle que les marais.

Relativement à la question de stérilité, soulevée par les observations de M. de Strzelecki, je dois dire que les négresses fécondées par les blancs restent encore parfaitement fécondes avec les noirs.

M. TRÉLAT. Les auteurs des deux thèses ont examiné la question des alcooliques, mais, sans nier que l'action des boissons fermentées ait pu être nuisible à certains



peuples, ils ont montré que ce n'était pas la cause de la dépopulation, puisque les races indigènes s'éteignent également dans les pays où le vice de l'ivrognerie ne s'est pas répandu.

M. DE QUATREFAGES ajoute que, avant l'arrivée des Européens, les Polynésiens connaissaient le kawa, et s'enivraient de cette liqueur, qui est plus violente même que les nôtres.

M. BERTILLON. Les chiffres cités par M. Boudin relativement à la très-faible mortalité des soldats anglais à Sainte-Hélène, et dans plusieurs autres cantonnements de l'hémisphère austral, sont certainement très-remarquables. Mais est-ce seulement à la bénignité du climat que ce résultat doit être attribué? A Sainte-Hélène, par exemple, la garnison est peu nombreuse, et il faut se défier des moyennes qui ne reposent pas sur de larges bases. En outre, M. Boudin, dans une dernière séance, attribuait à l'agglomération des soldats dans les casernes la grande mortalité des troupes françaises en France. Cette opinion ne m'a pas paru suffisamment démontrée, mais elle a paru démontrée à M. Boudin. Dès lors, je puis lui demander si la faible mortalité des troupes anglaises à Sainte-Hélène ne dépendrait pas de ce que les garnisons y sont peu nombreuses.

M. BOUDIN. Je connaissais déjà les fièvres de Madagascar. Je n'ai pas prétendu qu'il n'y eût pas de fièvres intermittentes dans l'hémisphère austral; j'ai dit seulement qu'elles y étaient moins fréquentes que dans le nôtre. Il y a deux maladies qui sont la cause de la mortalité considérable des Européens en Algérie : ce sont les fièvres d'accès et la dysenterie. Ces deux maladies ne se développent qu'exceptionnellement dans l'hémisphère sud, et c'est à cette immunité que je crois devoir attri-

huer principalement le peu de mortalité des Européens dans les régions australes.

Je répondrai à M. Bertillon que mes relevés portent sur des chiffres assez élevés. J'ai opéré sur une statistique de vingt ans, et, comme les garnisons anglaises sont renouvelées fréquemment, mes moyennes ont pu reposer sur des chiffres considérables. D'ailleurs la garnison du Cap s'est élevée plusieurs fois à sept ou huit mille hommes; et aux Antilles, où les garnisons sont beaucoup moins nombreuses, la mortalité des troupes anglaises est incomparablement plus forte.

**M. MARTIN DE MOUSSY.** C'est une chose fort singulière que dans la Polynésie il ne se soit pas formé de races de métis, car il est bien certain que les Européens s'y sont, comme ailleurs, unis aux femmes indigènes. Dans l'Amérique du Sud, au contraire, il y a une énorme quantité de métis; on peut même dire que la plupart des tribus indiennes actuelles sont plus ou moins croisées.

On a accusé les Espagnols d'avoir dépeuplé le nouveau monde par leurs massacres. Ils n'y auraient pas suffi. Ce qui a détruit les Indiens, ce qui les détruit encore, c'est surtout la variole. Cette maladie n'a pas atteint seulement les peuples qui vivent près des Européens, elle a également gagné les autres. Les Patagons sont à peu près les mêmes aujourd'hui qu'au quinzième siècle, si ce n'est qu'ils ont acquis quelques-uns de nos animaux domestiques. Leurs mœurs, leur genre de vie sont d'ailleurs restés les mêmes qu'autrefois. Ils n'ont presque aucun rapport avec les Européens. Pourtant la variole fait chez eux d'affreux ravages. Lorsque le fléau éclate parmi eux, ils prennent la fuite, après avoir déposé de l'eau et des vivres auprès de leurs malades; mais la variole les suit quelquefois jusqu'à trois cents lieues.

La même affection sévit également sous forme épidé-

mique chez les Indiens du Chaco. Cette région s'étend du 20° au 30° degré de latitude sud, et du 60° au 67° degré de longitude occidentale, à l'ouest des rivières Paraguay et Parana. C'est une plaine coupée de bois, de lacs et de quelques marécages accidentels, et traversée par trois rivières seulement. Les Indiens qui l'habitent n'ont jamais été conquis; ils vivent à peu près de la même manière qu'à l'époque de la découverte et n'ont que rarement des rapports avec les blancs. La variole les atteint aussi bien que les Indiens qui habitent entre la Plata et le détroit de Magellan; elle fait chez eux par intervalles des ravages effroyables.

Ces épidémies ne gagnent pas les Européens qui, il est vrai, sont vaccinés pour la plupart. La mortalité de ces derniers est extrêmement faible dans la région de la Plata. Sur 1,800 soldats français qui séjournèrent à Montevideo en 1850 et 1851, pendant deux années entières, on n'eut à constater que cinq décès. Aucune région du globe peut-être n'est aussi favorable que celle-là aux Européens. La température moyenne y est pourtant de 17 degrés, c'est-à-dire égale à celle d'Alger.

M. DE QUATREFAGES. Il est probable que la dépopulation de l'Amérique du Nord a été due en grande partie à des épidémies semblables ou analogues à celles dont M. Martin de Moussy vient de nous parler. On y a trouvé, dans plusieurs endroits, des villages abandonnés, avec un grand nombre de squelettes exposés en plein air, et quand on songe au respect des peaux rouges pour les morts, on est conduit à penser qu'il a fallu de terribles épidémies pour les décider à fuir sans rendre aux morts les derniers devoirs.

M. TRÉLAT. Les Européens n'occupent à la Guyane qu'une lisière assez étroite sur le littoral. Ils voient peu les Indiens, qui se sont aujourd'hui retirés dans les ter-

res, et même à une assez grande distance. Il paraît d'ailleurs que ces Indiens, quoique n'ayant presque aucun rapport avec les blancs et quoique n'ayant eu aucun mauvais traitement à subir, vont en diminuant rapidement de jour en jour. Au commencement de la colonisation, les deux races étaient en contact, et les colons sans doute ont dû prendre souvent des femmes indigènes, et pourtant il ne paraît pas y avoir de métis.

On disait tout à l'heure, d'après M. de Strzelecki, que les femmes polynésiennes qui ont eu une fois commerce avec les blancs devenaient stériles avec les hommes de leur race. Ce fait serait fort étrange, et je me demande comment on a pu le constater. Les voyageurs ne peuvent le faire, car ils ne vivent pas au milieu des indigènes; ils ne font que passer. Ils ne peuvent que répéter ce qu'on leur dit. Cela pourrait bien être une histoire inventée par les missionnaires pour corriger les femmes indigènes de leur goût trop prononcé pour les Européens.

M. BROCA. Je puis donner quelques renseignements sur les publications qui ont été faites en Angleterre à l'occasion du fait annoncé par M. de Strzelecki. Dans son ouvrage sur l'Australie, M. de Strzelecki constate d'abord que les populations indigènes s'éteignent rapidement partout où s'établissent les Européens, non-seulement en Australie, mais encore en Polynésie et en Amérique. Il cherche si ce résultat est dû à l'accroissement de la mortalité ou à la diminution de la fécondité. Les renseignements qu'il a recueillis lui ont montré que la longévité des indigènes est la même qu'autrefois, que la mortalité ne s'est pas accrue, et il en conclut que c'est la fécondité qui a diminué.

Il pense que ce sont seulement les femmes qui sont stériles, et, parmi les causes de cette stérilité, il indique

les rapports sexuels de ces femmes avec les Européens. Il ne prétend pas que ce soit la seule cause. Il cite cet exemple seulement pour prouver que la stérilisation de la race dépend des femmes et non point des hommes.

Il ajoute que ces mêmes femmes qui, après avoir vécu avec les Européens, deviennent stériles avec les hommes de leur propre race, sont encore susceptibles cependant d'être fécondées par les Européens. Il annonce qu'il a recueilli des centaines de faits de ce genre chez les Hurons, les Séminoles, les Araucans, les Polynésiens, les Néo-Zélandais et les Australiens; il ne cherche d'ailleurs pas à expliquer ces résultats dus, dit-il, à une loi mystérieuse.

M. de Strzelecki n'a pas dit autre chose; il n'a pas spécifié que la stérilisation des femmes indigènes fût la conséquence de la procréation des métis. Il a parlé seulement des *rapports sexuels* dans leur généralité, et il paraît résulter de son texte qu'une femme qui aurait vécu quelque temps avec un Européen, même sans en avoir d'enfant, serait stérile avec les hommes de sa race.

Néanmoins, on a cru que cet observateur avait parlé seulement des femmes déjà fécondées au moins une fois par les Européens, et c'est sous cette forme que la question a été abordée par les physiologistes. M. Alex. Harvey a publié dans le *Monthly Journal* d'Edimbourg (1849-1850) trois articles sur les modifications que fait subir à la constitution de la mère la gestation d'un embryon provenant de tel ou tel père. Il pense, avec M. M'Gillivray, que la mère peut conserver plus ou moins longtemps dans son organisation l'empreinte de la constitution du père, par une sorte d'inoculation comparable à celle qui lui fait gagner certaines maladies par l'intermédiaire du fœtus. Un père atteint de syphilis tertiaire non contagieuse peut engendrer un fœtus syphilitique, qui imprè-

gne à son tour sa mère du poison originel. De même, une femelle qui a été fécondée par un mâle peut acquérir et conserver une certaine disposition à produire ensuite avec un autre mâle des petits semblables au premier. L'auteur explique ainsi un fait accepté par le vulgaire, savoir : qu'une veuve remariée peut avoir des enfants semblables à son premier mari. Il reconnaît que ce fait est au moins douteux dans le genre humain, mais il cite de nombreux exemples pour prouver que la chose est fréquente chez les animaux. Une jument de lord Morton, couverte par un zèbre, fit d'abord un métis zébré; couverte ensuite par un cheval arabe, elle fit successivement trois poulains zébrés comme le premier mâle. La jument qui a fait un mulet et qui est ensuite couverte par un cheval fait quelquefois un poulain qui présente quelque ressemblance avec l'âne. L'auteur ajoute même que la mère du mulet conçoit ensuite plus difficilement avec les chevaux qu'avec les ânes, et rapproche cet exemple de celui des femmes australiennes ou polynésiennes qui, fécondées une fois par un blanc, deviendraient par là stériles avec les hommes de leur race, sans être devenues stériles avec les blancs.

L'auteur accumule un grand nombre de faits relatifs au croisement des diverses races de bœufs, de moutons, de chevaux, de chiens, de porcs, et plusieurs de ces faits, empruntés à des sources authentiques, prouvent effectivement qu'une femelle qui change de mâle peut faire des petits plus ou moins semblables au mâle qui l'a fécondée pour la première fois. Il annonce d'ailleurs que le fait avancé par M. de Strzelecki a été confirmé pour ce qui concerne les Australiennes par des renseignements ultérieurs. Les professeurs Goodsir, Carmichael et Maunsell ont appris de sources diverses que l'assertion de Strzelecki est *unquestionable* et doit être

considérée comme l'expression d'une loi de la nature.

Deux auteurs du nom de Thompson, chirurgiens de marine l'un et l'autre, M. Heywood Thomson et M. Arthur Thomson, ont pourtant mis cette assertion en doute, le premier pour l'Australie, le second pour la Nouvelle-Zélande. Tous deux ont dit connaître des cas où une femme indigène, fécondée d'abord par un Européen, avait ensuite eu un enfant avec un homme de sa propre race. Cette contradiction entre les divers témoignages s'explique lorsqu'on songe que l'union des Européens avec les femmes australiennes est rarement productive, ainsi que je l'ai montré dans la discussion sur le croisement des races humaines.

Mais il y a un fait qui ressort des deux mémoires que je viens de citer. C'est que la stérilité est extrêmement fréquente chez les femmes indigènes, et que le déchet de la population dépend en grande partie de cette cause. Quelques missionnaires de la Nouvelle-Zélande prétendent que les femmes se font avorter. M. Arthur Thomson, en rejetant cette opinion, attribue la stérilité des Néo-Zélandaises à leur immoralité, à la précocité de leurs amours. M. Heywood Thomson suppose à son tour que les femmes d'Australie ne sont pas stériles, mais qu'elles tuent leurs nouveau-nés pour n'avoir pas à les nourrir. Mais comme la chose se passerait dans les bois, loin des regards des Européens, il y a lieu de se demander comment elle a pu être constatée. N'est-ce pas plutôt une hypothèse née du besoin d'expliquer la diminution excessive du nombre des enfants indigènes? Au surplus, quoique l'auteur ait pris la plume pour prouver que la cohabitation avec les Européens ne rend pas nécessairement les Australiennes stériles avec les hommes de leur race, il reconnaît pourtant que la chose a lieu assez souvent. C'est, dit-il, un fait *qui n'est pas con-*

*testé*; et il l'attribue à plusieurs causes : 1° L'Européen qui a vécu en concubinage avec une femme australienne la renvoie au bout de quelques années, et elle n'est plus assez jeune alors pour avoir des enfants, attendu que les Australiennes conçoivent rarement passé l'âge de trente ans. 2° La cohabitation avec l'Européen modifie la constitution de la femme sauvage, qui fume et s'enivre *ad libitum* pendant tout ce temps. 3° Après avoir perdu l'habitude de la vie sauvage, elle revient dans sa tribu, où elle supporte difficilement les fatigues et les intempéries qu'elle supportait mieux autrefois, et cela diminue encore sa fécondité. 4° Enfin, lorsqu'elle devient mère et que les fatigues de la maternité viennent s'ajouter aux autres, elle s'y soustrait par l'infanticide. C'est à ces causes réunies que l'auteur attribue la rareté des enfants nés des Australiennes qui sont retournées dans leur tribu après avoir cohabité avec les blancs.

Tels sont les documents qui ont été publiés en Angleterre à l'occasion des observations de M. de Strzelecki. Si la stérilisation des femmes qui ont eu des rapports sexuels avec les Européens n'est pas constante, c'est du moins un fait qui paraît fréquent, et, quoiqu'on n'en connaisse pas l'explication, on peut le ranger au nombre des causes qui diminuent la fécondité des races indigènes. Mais il est clair que c'est une cause partielle, très-restreinte, presque nulle même dans beaucoup de pays où les Européens n'ont eu que très-peu de rapports avec les femmes indigènes. Ainsi dans les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, les femmes des peaux rouges ont rarement cohabité avec les colons anglais, et nulle part cependant la dépopulation n'a été plus considérable. Je pense donc que M. de Strzelecki n'a pas indiqué la véritable cause du dépérissement des races océaniques et américaines qui ont subi le contact des Européens.



Les autres causes qui ont été invoquées jusqu'ici ne sont pas plus satisfaisantes. M. Martin de Moussy disait tout à l'heure qu'on avait accusé à tort les Espagnols d'avoir exterminé les indigènes d'Amérique. Je ne chercherai pas à les défendre. Ils ont réellement exterminé les Caraïbes dans la plupart des Antilles; il y a eu également de grands massacres sur le continent, et tout récemment encore la tribu des Charruas a été détruite par le fer dans l'Amérique du Sud. Mais au Mexique, au Pérou, les conquérants ont versé moins de sang que César n'en avait versé dans les Gaules. Au Brésil, au Chili, dans l'Amérique du Nord, les armes des Européens ont peu contribué à détruire les indigènes. Il y a eu fort peu de combats dans la Polynésie; les Européens ne s'y sont guère établis que comme missionnaires ou comme commerçants. Leur influence a même fait cesser l'anthropophagie et les guerres incessantes des indigènes; ceux-ci pourtant ont diminué avec une rapidité effrayante. A la Nouvelle-Galles du Sud, les Anglais ont presque toujours traité les Australiens avec humanité; ils ont même fait pour les civiliser les tentatives les plus louables. C'est une justice qu'il faut leur rendre, quoiqu'ils se soient déshonorés à l'île de Van-Diemen, dans l'exécrable chasse qui a abouti à l'extermination complète de la race tasmanienne. Quoi qu'il en soit, on peut dire que le fait de la dépopulation de l'Océanie et de l'Amérique est indépendant des massacres commis çà et là par les Européens, puisqu'il se produit de la manière la plus évidente dans beaucoup de pays où les Européens ont toujours vécu en paix avec les indigènes.

Les maladies contagieuses ou épidémiques que nos marins ou nos colons ont pu introduire parmi les sauvages n'auraient pas suffi à produire un résultat aussi général que celui dont nous cherchons l'explication.

Nulle part la syphilis n'a été plus terrible qu'en Europe au quinzième siècle, et l'Europe du moyen âge a subi des épidémies de peste qui, après avoir détruit jusqu'à un individu sur trois, n'ont pas empêché les populations de se relever et de prospérer ultérieurement. Il y a d'ailleurs plusieurs îles de l'Océanie où aucune épidémie grave n'a sévi, et où pourtant les indigènes s'éteignent rapidement. N'oublions pas enfin qu'aucune épidémie n'a pour résultat de porter atteinte à la fécondité des femmes qui y survivent : or, tous les auteurs s'accordent à considérer la stérilité des Polynésiennes comme la principale cause du dépérissement de leur race.

On parle des vices, de l'ivrognerie, du libertinage, importés par les Européens. M. de Quatrefages nous disait tout à l'heure que l'ivrognerie existait dans la Polynésie avant l'époque de la découverte. Quant au libertinage, ce n'est pas non plus une invention européenne, à moins que les missionnaires ne nous aient trompés en décrivant les pratiques de la Société des Ariöys.

Je ne nie pas les influences fâcheuses de ces diverses causes ; mais ce sont des influences partielles qui ne peuvent expliquer un fait malheureusement très-général. Il y a une cause inconnue qui nous échappe. Est-ce la tristesse, le découragement ? serait-ce parce que les Européens s'emparent d'une partie du sol, et que ce qu'ils en laissent aux indigènes ne suffit plus à l'existence d'un peuple qui vit de chasse et qui ne peut s'astreindre au travail ? Les hommes qui ne se nourrissent que des produits *naturels* de la terre ont besoin pour exister d'une grande étendue de terrain. Restreignez-les à un plus petit espace, détruisez les forêts et les savanes où vivent les animaux qui servent à leur nourriture, et ils ne tarderont pas à souffrir de la disette. On remarque que les peuples sauvages qui s'éteignent le

plus rapidement sont ceux qui ne peuvent pas s'astreindre au travail. Ils aiment mieux mourir que de cultiver le sol. Cette incapacité pour le travail les a préservés de l'esclavage, mais c'est un caractère d'infériorité. Les nègres d'Afrique sous ce rapport sont supérieurs aux peaux rouges et aux Océaniens. Aussi vivent-ils très-bien, soit en liberté, soit en esclavage, au contact des Européens. C'est parce que les nègres ne sont pas des sauvages ; ils sont barbares seulement comme le furent nos ancêtres germains ou gaulois ; mais ils connaissent l'agriculture et l'industrie ; ils forment de grandes nations, ils bâtissent de grandes villes, et, sans être réellement civilisés, ils sont aptes à acquérir un certain degré de civilisation. Les peaux rouges, au contraire, sont sauvages, et les Australiens le sont bien plus encore. Beaucoup de Polynésiens le sont également, ou l'étaient du moins avant l'arrivée des Européens, et ceux d'entre eux qui étaient un peu plus avancés étaient encore bien plus rapprochés de l'état de nature que ne le sont les nègres d'Afrique. Tous ces peuples n'ont pu supporter le contact de la civilisation. Les Péruviens et les Mexicains, qui étaient déjà civilisés avant la conquête, ont beaucoup mieux résisté au voisinage des races caucasiques ; ils se sont même mêlés à elles, et il en est résulté d'innombrables métis. En résumé, il me semble que ce sont les races les moins éloignées de l'état de nature qui ont le plus souffert de l'approche des peuples civilisés. Où s'arrêtera le dépérissement de ces races ? s'éteindront-elles entièrement ? Cela me paraît assez probable pour plusieurs d'entre elles, notamment pour les Australiens, qui semblent tout à fait incapables de se prêter à un degré quelconque de civilisation.

**M. DE QUATREFAGES.** Je ne trouve pas qu'il y ait autant de différence qu'on vient de nous le dire entre le degré

de civilisation des Polynésiens et celui des nègres d'Afrique. La plupart des nègres d'Amérique viennent du golfe de Guinée et, si on fait abstraction du Dahomey, les peuples de cette région ne sont pas plus civilisés que ne l'étaient les Polynésiens. La civilisation polynésienne était assez avancée à certains égards. Elle avait même eu ses excès, car on y trouvait ce qu'on peut appeler des institutions de corruption.

Dans l'Amérique septentrionale, il y avait, avant la découverte, plusieurs nations presque civilisées. Fernand de Soto trouva dans la Floride une civilisation presque égale à celle du Pérou. Il y avait même ceci de remarquable, que ces peuples étaient gouvernés par une reine. Des sauvages, des barbares n'obéiraient pas à une reine. Ces peuples de la Floride disparaissent comme les autres.

Il me semble jusqu'ici que l'extinction des races indigènes de l'Amérique et de l'Océanie dépend, en partie, de certaines causes faciles à apprécier, telles que les épidémies, l'abus de l'alcool, la guerre à armes inégales contre les Européens, etc.; mais à côté de ces causes, qui n'expliquent qu'une partie du phénomène, il en est d'autres encore occultes, dont l'action est probablement plus générale. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que le commencement de la civilisation d'une race est une épreuve dangereuse pour elle. Le changement de mœurs, de genre de vie, est nuisible à un grand nombre d'individus. Toutes les races ne sont pas également perfectibles; cette épreuve initiale est d'autant plus dangereuse, qu'elles ont moins d'aptitude à jouir de la civilisation.

M. PUCHERAN. Plusieurs voyageurs ont pensé que la dépopulation de l'Océanie était due à la grande précocité des rapports sexuels. Les jeunes filles, livrées aux hommes avant d'être nubiles, doivent devenir stériles. C'est à cette cause ou à quelque autre cause physique, plus ou

moins analogue, que le dépérissement des races indigènes doit, sans doute, être attribué; car ce qu'on dit de l'influence de la civilisation ne me paraît guère probable. Comment la civilisation, qui est bienfaisante dans l'ancien monde, serait-elle nuisible dans le nouveau? C'est grâce à elle que nos populations deviennent de plus en plus prospères, qu'elles s'accroissent chaque jour d'une manière continue, et il serait bien étrange qu'un genre de vie si favorable ici fût ailleurs une cause de dépopulation.

**M. GRATIOLET.** On a invoqué ici trois ordres de causes : des causes physiques, des causes morales, des causes occultes.

Laissons de côté les causes occultes; la science ne doit plus s'en occuper; assez longtemps elles l'ont entravée. Le véritable progrès scientifique n'a commencé que le jour où on a compris que tous les faits de l'ordre physique ou moral sont du domaine de l'observation. Les causes occultes sont celles qui échappent à l'observation; s'il est dans leur nature d'y échapper, j'ose dire qu'elles n'existent pas.

Les causes physiques sont sans doute nombreuses; on en a fait ressortir quelques-unes. Est-ce tout? non, certainement. Le voyageur européen voit en passant une ou deux causes; mais il en néglige beaucoup, et il croit quelquefois en découvrir d'autres qui n'existent que dans son imagination. Ce fait, qu'on nous a cité d'après M. de Strzelecki, et qui tendrait à faire croire que le contact de l'homme blanc modifie l'organisation de la femme polynésienne ou australienne, au point de produire la stérilité de cette femme avec les hommes de sa race, ne peut être admis par les physiologistes. Je ne croirai jamais que l'influence du blanc puisse agir sur les Polynésiennes quand elle n'agit pas sur les négresses. Quoi

qu'on en ait dit, les Polynésiens sont plus rapprochés de nous que les nègres ; ils sont très-intelligents ; ils ont de l'éloquence et même un certain génie poétique. Au physique, c'est une belle race, beaucoup plus voisine de la nôtre que les races éthiopiennes.

J'arrive aux causes morales, et j'en reconnais toute l'importance. Le sauvage, dont le pays est envahi par les Européens, n'est plus chez lui, et, quoique sur son sol natal, il est pris d'une sorte de nostalgie ; il en sort par les joies factices et énervantes de l'ivresse, mais pour y retomber bientôt ; il est triste, découragé ; il s'ennuie comme un animal captif. L'ennui de la captivité suffit pour rendre stériles un très-grand nombre d'animaux ; les chiens, constamment enfermés dans des cages, perdent jusqu'à l'envie de couvrir leurs femelles. Cela pourrait bien être la cause de la stérilité des sauvages de la Polynésie et de l'Australie.

Le caractère d'une race sauvage n'est pas de manquer d'intelligence, mais de ne pouvoir se soumettre à une règle. Les Mélanésiens sont peu intelligents, mais les Polynésiens le sont autant que beaucoup de peuples sortis depuis longtemps de l'état sauvage ; quelques-uns ont déjà fait des progrès étonnants dans la civilisation, mais ceux-là décroissent au moins autant que les autres ; c'est parce que la civilisation ne pénètre pas chez eux d'une manière normale ; on cherche à civiliser tout d'abord les adultes, on les soumet tout à coup à des mœurs, à des usages, à un genre de vie entièrement nouveaux ; ils s'y prêtent, mais l'ennui les gagne, parce qu'ils n'ont pas été élevés pour cela. C'est par les enfants qu'il faudrait commencer ; c'est dans les générations naissantes qu'il faudrait répandre les germes de la civilisation. On a fait le contraire jusqu'ici, et il ne faut pas trop s'étonner des conséquences fâcheuses de ces tentatives mal dirigées.

**M. DE CASTELNAU.** Je reviendrai d'abord sur les fièvres intermittentes de Madagascar dont nous a parlé M. Rufz. Ces fièvres ont détruit toute la garnison française et presque tous les commerçants européens du fort Dauphin ; les marins même en étaient attaqués jusque sur leurs navires, et, quand venait la saison des fièvres, ils étaient obligés de gagner le large. Mais les indigènes n'étaient pas beaucoup plus épargnés que les Français ; seulement, instruits par l'expérience de l'époque de l'invasion des fièvres, ils échappaient au fléau en se retirant derrière la montagne. On a prétendu, il y a quelque temps, à l'Académie, que les races indigènes sont à l'abri de l'intoxication paludéenne, qui frapperait seulement sur les étrangers. C'est une erreur. Ceux des habitants de Madagascar qui ne quittent pas la plaine à l'époque des fièvres payent leur tribut au fléau. On peut se demander maintenant s'ils en sont atteints aussi gravement que les Européens ; cela ne paraît pas probable ; mais il est certain qu'ils ne jouissent pas d'une immunité complète.

Je passe maintenant à la question de stérilisation des races sauvages qui se trouvent en contact avec notre civilisation. M. Pucheran se demande comment la civilisation, si bienfaisante pour nous, pourrait devenir nuisible aux autres races. Ce n'est pas ainsi qu'il faut poser la question ; il faut chercher si le voisinage des hommes civilisés n'est pas de nature à changer les conditions d'existence des sauvages. Or, parmi les causes qui ont été invoquées, il y en a deux qui m'ont particulièrement frappé : l'une de l'ordre physique, indiquée par M. Broca ; l'autre de l'ordre moral, signalée surtout par M. Gratiolet.

Le voisinage de l'homme blanc restreint l'espace dont dispose le sauvage, et diminue ses moyens d'existence. Les peuples chasseurs surtout perdent peu à peu leurs

grands territoires de chasse. Dans l'Amérique du Nord, les peaux rouges, repoussés par les Européens, ont émigré vers l'ouest. Ils ont dû d'abord disputer des territoires déjà occupés par d'autres Indiens. De là des guerres sanglantes de tribu à tribu, puis des partages de territoire, bientôt suivis d'une expulsion et d'une émigration nouvelles. Pendant ce temps que devient la tribu errante? Arrivant dans des pays inconnus, elle n'a plus cette expérience des lieux, cette connaissance exacte de toutes les conditions locales qui favorisent le chasseur. En attendant qu'une expérience nouvelle ait suppléé à celle qui fait défaut, la vie est précaire, la subsistance est insuffisante. On ne meurt pas directement de faim, mais la mortalité augmente, le corps s'affaiblit, le courage s'affaisse, et, là où la vie est difficile, il n'est pas étonnant que la fécondité diminue.

M. Gratiolet nous a parlé de ce découragement, de cette espèce de spleen qui gagne le sauvage dominé par la civilisation voisine; il considère ces causes morales comme de nature à diminuer non-seulement la fécondité, mais encore l'envie d'avoir des enfants. Je m'associe à ce qu'a dit notre collègue sur ces causes morales, mais je lui ferai remarquer qu'il s'est mépris sur le sens qu'on a donné dans cette discussion à l'expression de *causes occultes*. On n'a voulu désigner par là que les causes actuellement inconnues. Il est bien clair que personne parmi nous ne songe à faire intervenir les causes occultes telles que les a définies M. Gratiolet.

Quelques mots maintenant sur cette piquante question qui a été soulevée par les observations de M. de Strzelecki, et qui a été l'objet du mémoire de M. Harvey, analysé tout à l'heure par M. Broca. C'est assurément une chose fort curieuse que, dans le croisement de certaines races ou espèces d'animaux, l'influence d'un premier mâle



puisse imprimer des modifications aux produits de la même femelle fécondée par un autre mâle. Je connaissais déjà le fait du zébrage des poulains nés d'une jument autrefois fécondée par un zèbre. Il y a dans la science un certain nombre d'observations analogues, et la chose peut être considérée comme bien établie; mais elle n'est pas applicable à toutes les espèces, et, par exemple, je crois pouvoir affirmer que chez les chiens, c'est le dernier mâle seulement qui influe sur le produit. J'ai entendu dire que, dans le genre humain, les enfants d'un second mari pouvaient ressembler au premier. J'en ai cherché des exemples, je n'en ai pas trouvé. En tout cas, l'application que M. Harvey a voulu faire de cet ordre de faits à la question d'anthropologie soulevée par M. de Strzelecki me semble on ne peut plus hasardée.

M. HIR. GOSSE. Je sais que le fait annoncé par M. Harvey se présente fréquemment chez les taureaux.

M. BODIN. M. de Castelnau paraît disposé à admettre que l'immunité relative des indigènes de certaines localités pour les fièvres paludéennes n'est pas une immunité véritable, qu'elle dépend en grande partie des précautions hygiéniques que ces indigènes, instruits par l'expérience, savent prendre à l'époque de l'invasion des fièvres. Je ne sais s'il a émis cette opinion d'une manière générale, ou s'il a voulu parler seulement du cas particulier de Madagascar. Mais ce qui est certain, c'est que plusieurs immunités pathologiques sont le partage de certaines races, et que les races nègres en particulier sont beaucoup moins exposées aux fièvres intermittentes que les races d'Europe. Si cette immunité n'appartenait qu'aux nègres de la localité, on pourrait supposer qu'ils sont protégés par l'acclimatation, quoique les influences paludéennes soient au nombre de celles contre lesquelles l'acclimatation a peu de prise. Mais voici un fait qui

montre clairement que l'immunité en question est inhérente aux races africaines, même sans acclimatation préalable. Il y a quelques années, les Anglais firent une grande exploration nautique sur le Niger. L'expédition se composait de 150 Anglais, choisis parmi les plus sains, les plus robustes, les mieux éprouvés par les voyages antérieurs, et de 150 nègres venus d'Amérique, où ils étaient nés pour la plupart. Au bout de trois semaines, les fièvres paludéennes avaient saisi 130 blancs, tous gravement malades; 40 en moururent, malgré les soins les mieux dirigés. Or, dans cette expédition, pas un seul nègre n'est mort, 11 seulement ont eu de petites fièvres sans aucune gravité, et tous ceux-là avaient séjourné préalablement en Angleterre. La race nègre jouit donc, à l'égard des affections paludéennes, d'une immunité extrêmement remarquable. Cette même race, au contraire, a la disposition la plus fâcheuse à contracter des tubercules dans les climats tempérés.

Je rappellerai à cette occasion qu'en 1817 l'administration coloniale des Antilles anglaises, effrayée du progrès croissant des idées d'émancipation, décida qu'à l'avenir il n'y aurait plus de nègres dans les milices. Les soldats nègres qui ne furent pas licenciés furent réunis en un régiment de 1,800 hommes, et furent envoyés en garnison à Gibraltar. Ce régiment fut presque détruit par la phthisie pulmonaire en moins de quinze mois.

Chaque race a ses aptitudes pathologiques comme elle a ses immunités. Il y a cinq races dans l'île de Ceylan, chacune a ses maladies particulières; elles donnent des mortalités très-différentes, et ce sont des maladies différentes qui déterminent ces degrés de mortalité.

M. LE PRÉSIDENT pense que l'heure avancée ne permet pas de prolonger plus longtemps la discussion, qui est renvoyée à la prochaine séance.

**Flèche en silex adhérente à une côte fossile d'aurochs.**

M. H<sup>IP</sup>. GOSSE présente un fragment de côte fossile d'aurochs qu'il a extrait lui-même il y a deux heures des carrières de Grenelle. Une pointe de flèche en silex taillé est en contact avec cet os, auquel elle est unie par une couche de sable encore humide. M. Gosse fait constater cette disposition pendant qu'il en est temps encore ; dans quelques heures le sable sera sec et les deux objets perdront leur adhérence.

M. DE QUATREFAGES, qui a récemment visité la collection de M. Boucher de Perthes, ne doute pas que ce silex n'ait été taillé par la main de l'homme. Il invite M. Gosse à maintenir l'adhérence des deux objets au moyen d'une couche de gélatine.

**ÉLECTION.**

M. le professeur RETZIUS, de Stockholm, dont la candidature a été inscrite dans la dernière séance, est élu à l'unanimité membre associé étranger.

La séance est levée à six heures.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

**20<sup>e</sup> SÉANCE. — 3 Mai 1860.**

**Présidence de M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.**

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

A l'occasion du procès-verbal, M. Perier demande la parole sur la question du *dépérissement des races indigènes*, qui a été discutée dans la dernière séance.

M. le président fait remarquer que l'ordre du jour de

la séance est très-chargé, que la question importante sur laquelle se propose de parler M. Perier ne pourrait être traitée aujourd'hui avec tous les développements qu'elle comporte, et propose au nom du bureau de renvoyer cette discussion à la prochaine séance. M. Perier déclare renoncer à la parole pour aujourd'hui, et est inscrit pour parler le premier dans la prochaine séance.

#### CORRESPONDANCE.

La Société a reçu de M. J. Aitken Meigs, de Philadelphie, trois ouvrages intitulés :

*Hints to Craniographers*, Philadelphie, 1858, in-8°.

*Description of a deformed, fragmentary human Skull found in an ancient quarry-cave at Jerusalem*, Philadelphie, 1859, in-8°.

*Catalogue of human crania in the collection of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, Philadelphie, 1857, in-8°. Ce catalogue, très-détaillé, renferme la description de tous les crânes de l'ancienne collection mortonienne. Cette collection, acquise, depuis la mort de Morton, par l'Académie des sciences naturelles de Philadelphie, et accrue depuis lors par l'addition de soixante-sept pièces, se compose de 1,035 crânes d'individus de toutes races. C'est la plus riche collection du monde. Le catalogue est accompagné d'un grand nombre de figures représentant les pièces les plus importantes. Il a été dressé par M. Meigs avec le plus grand soin.

La Société a reçu le numéro d'avril 1860 de la *Revue de l'Orient*. On trouve dans ce numéro une note de M. Aucas, capitaine, sur la décoloration de la peau chez les nègres qui exercent la profession de bouchers dans la haute Kabylie. L'auteur pense que l'alimentation exclusivement animale, et le séjour continuel au milieu des éma-

nations du sang et des chairs, est la cause de ce phénomène. Ces nègres conservent d'ailleurs tous les autres caractères de leur race.

## CANDIDATURES.

M. le docteur SICHEL, présenté par MM. Geoffroy-Saint-Hilaire, Broca et Follin, sollicite le titre de membre associé national.

M. le docteur BESSON, présenté par MM. Godard, Martin-Magron et Broca, sollicite le titre de membre associé national.

M. le docteur FAGE, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Montpellier, présenté par MM. Lemerrier, Pucheran et Gratiolet, sollicite le titre de membre associé national non résidant.

M. le docteur PRUNER-BEY, ancien médecin du vice-roi d'Egypte, présenté par MM. de Quatrefages, Boudin et Ruz, sollicite le titre de membre associé national.

M. le docteur HENRY GUÉRAULT, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, ancien chirurgien de marine, auteur d'un travail lu récemment à la Société, sollicite le titre de membre associé national. Il est présenté par MM. Godard, Martin-Magron et Morpain.

M. le docteur FRISTO, médecin aide-major de première classe au 17<sup>e</sup> de ligne, adresse à la Société un mémoire manuscrit sur *l'Algérie et ses habitants*, et demande le titre de correspondant national. Il est présenté par MM. Martin-Magron, Godard et Morpain.

M. MEIGS, de Philadelphie, est proposé par MM. Geoffroy Saint-Hilaire, Béclard et Broca, pour obtenir le titre de membre associé étranger.

Il sera procédé à un vote sur ces diverses candidatures dans la prochaine séance.

## ÉLECTIONS.

Sont élus : *Membre honoraire* : M. RENAN ;  
*Correspondant national* : M. RAMEAU.

## RAPPORTS.

## Sur un crâne brachycéphale de Pompeï.

M. DARESTE fait un rapport verbal sur un mémoire de MM. Vrolik et van Hoeven, relatif à un crâne déterré à Pompeï. Deux dessins de grandeur naturelle, dont le double est déposé dans les collections de la Société, accompagnent ce travail. Ce crâne est très-épais et même éburné. Le point le plus important à constater, c'est qu'il rentre dans la catégorie des crânes brachycéphales de M. Retzius. On suppose dès lors que ce crâne provient d'un Grec de Pompeï. En effet, il ressemble entièrement aux trois seuls crânes de Grecs anciens que l'on ait pu se procurer jusqu'ici.

M. GRATIOLET. Il ne faut pas croire cependant que tous les anciens Grecs fussent brachycéphales. M. Retzius ne le croit pas. Il pense que les Pélasges seuls étaient brachycéphales, tandis que les Hellènes étaient dolichocéphales. Il est certain qu'on retrouve ces deux formes sur les statues de ce temps-là. Les types de grâce et d'élégance, comme Vénus et Apollon, sont dolichocéphales ; les types de force, comme Hercule ou Jupiter, sont brachycéphales. On peut se demander si ces différences dépendaient de la race ou des tempéraments individuels. Mais il n'est pas douteux que les deux types céphaliques existaient dans la Grèce ancienne. Les seuls crânes qu'on ait retrouvé jusqu'ici sont brachycéphales, ainsi que vient de nous le rappeler M. Dareste. Mais on n'en

possède que trois, on n'en connaît même pas exactement l'origine ; ce n'est pas avec des matériaux aussi restreints qu'on peut avoir la prétention de ramener tous les Grecs anciens au type brachycéphale ; et quand on sait combien les sculpteurs antiques étaient exacts observateurs de la nature, on est autorisé à admettre que les deux types de la brachycéphalie et de la dolichocéphalie existaient réellement en Grèce. Mais les Grecs modernes sont tous dolichocéphales.

M. DE QUATREFAGES. Je rappellerai à ce propos que William Edwards, d'après l'étude des statues et des bustes antiques, a admis qu'il y avait eu en Grèce deux races dont les caractères respectifs avaient leur type dans les statues d'Apollon pour la première race, dans les statues de Socrate pour la seconde.

M. BOUDIN. J'ai fait un jour, dans le jardin des Tuileries, une observation qui peut être rapprochée des précédentes. A côté de la statue du *Spartiate mourant*, on avait placé provisoirement l'*Alexandre combattant*. Je fus frappé de la différence de la conformation du thorax dans ces deux statues, qui sont dues l'une et l'autre à des artistes modernes. Chez l'*Alexandre*, la partie antérieure de la cage thoracique est limitée inférieurement par une ligne régulièrement *concave*, formant une courbure qui représente le plein cintre. Chez le *Spartiate*, au contraire, le bord inférieur du thorax forme de chaque côté de la ligne médiane un arc *convexe* ; ces deux arcs, se regardant par leur convexité, aboutissent l'un et l'autre à l'appendice xyphoïde et s'écartent inférieurement. Cette dernière disposition est celle qui se rencontre aujourd'hui chez les peuples européens. Je me demandai si la forme du plein cintre, si différente de la nôtre, était due à un caprice de l'artiste, ou si elle était une imitation de l'antique. J'allai au Louvre, j'étudiai les statues

grecques, et je reconnus que toutes présentaient la même conformation thoracique que l'*Alexandre*.

Les anciens sculpteurs ne copiaient pas toujours servilement la nature; ils exagéraient certains détails de forme auxquels ils attachaient une idée de beauté. Ainsi l'angle facial de l'Apollon du Belvédère est ouvert même au delà de 90 degrés. Mais jamais ils ne s'écartaient de la nature, au point de créer des formes de convention. En représentant le thorax, ils n'ont pas pu substituer la forme du plein cintre à la forme opposée. Il semble donc résulter de cette observation que le thorax des anciens Grecs différerait du nôtre. Les Grecs modernes ont la poitrine conformée comme nous, et non comme les statues qui représentent les Grecs anciens. On peut rapprocher cette remarque de celles qui ont été faites sur la conformation du crâne.

**Instructions pour des études anthropologiques au Brésil,**

PAR MM. RUFZ, BROCA ET MARTIN DE MOUSSY, rapporteur.

M. Martin de Moussy, rapporteur de la Commission chargée de rédiger les instructions pour M. d'Andrade, correspondant au Brésil, donne lecture de son rapport.

M. le docteur d'Andrade a demandé à la Société d'anthropologie des instructions qui puissent le guider dans les études qu'il se propose de faire une fois de retour dans le Brésil, sa patrie.

Le pays qu'il habite est tellement vaste, tellement varié au point de vue de la population, qu'il serait difficile, sans entrer dans de longs détails, de tracer un plan complet d'études se rapportant à l'anthropologie. L'intelligence de notre collègue, l'expérience qu'il acquerra des hommes et des choses de son pays, suppléeront aux la-



cunes qui pourraient exister dans cette indication générale des observations à faire sur la population du Brésil.

Cette population, comme on sait, appartient à trois races : la race indigène, la race africaine, la race blanche. Nous ne parlons que pour mémoire des rares représentants de la race mongole qui y ont été importés à différentes époques. Les nombreux métis, à tous les degrés, provenant de ces trois races, forment la majorité de la population, une quatrième race, pour ainsi dire, dont le type, avec le cours des siècles, va se rapprochant sans cesse du type blanc. Cette prédominance de l'élément caucasien, qui va transformant d'une manière lente mais sûre les races diverses habitant l'Amérique du Sud, nous semble un phénomène providentiel qui doit, avant tout, fixer l'attention du naturaliste et du philosophe.

La race indienne diminue au Brésil comme dans tout le reste de l'Amérique du Sud ; le fait est hors de doute, mais il s'agit de savoir ici si cette diminution n'est pas plutôt une transformation qu'une destruction réelle. Notre collègue sera parfaitement placé pour rassembler les éléments nécessaires à la solution de ce problème. Le gouvernement brésilien publie maintenant, chaque année, des statistiques bien faites, qui lui sont communiquées par les présidents des provinces. L'étude comparée de ces rapports, pendant une série d'au moins dix années, peut fournir à M. d'Andrade un point de départ pour établir le mouvement de la population indienne, au moins au milieu des tribus qui sont sous l'administration de l'empire et ont déjà un commencement de civilisation relative. Ces tribus, presque toutes d'origine Guarani, habitent, du côté du sud, une partie des provinces de Sainte-Catherine et de Rio-Grande ; dans le nord elles sont plus nombreuses, et, sous le nom commun de *Ta-puyos*, occupent beaucoup de villages dans le voisinage

du fleuve des Amazones. Il paraît utile de s'enquérir de leur degré de civilisation actuelle, et si cette civilisation est stationnaire, ainsi que les récits d'un certain nombre de voyageurs donnent à le penser.

Indépendamment des deux principaux groupes de population indienne à demi civilisée que nous venons de signaler, il en existe de moins considérables dans presque toutes les provinces du littoral, et ce serait chose aussi utile qu'intéressante que de se procurer des renseignements sur leur état présent, au point de vue physiologique et moral.

Quant aux peuplades indiennes qui errent encore sur certains points de l'intérieur du Brésil, il sera beaucoup plus difficile à M. d'Andrade de recueillir sur elles quelques notions. Nous savons combien sont mêlés de fables les récits que l'on fait de leurs mœurs et de leurs manières de vivre. Ce qui nous semble le plus utile à savoir, au point de vue anthropologique, c'est de distinguer s'il ne se trouve pas parmi elles certaines tribus étrangères à la race Guarani. A cette branche de la population américaine appartenaient, en effet, l'immense majorité de toutes les nations qui vivaient des bords de l'Orénoque à ceux de la Plata, et des côtes de l'Atlantique au pied des Andes ; tous les voyageurs, Alcide d'Orbigny en particulier, en reconnaissent la parenté fondée sur l'aspect physique et le langage. Les Botocudos sembleraient former une race à part au milieu des restes de cette foule de tribus qui, quoique caractérisées par des noms divers, doivent être certainement d'une même origine.

Nous ajouterons aussi que les *Tupis*, connus dans le sud sous le nom de *Bugres*, paraissent différer des Guaranis proprement dits, par une taille un peu plus élevée et un teint moins foncé, l'angle externe de l'œil moins tiré en haut. Des observations nouvelles sur ces sauvages

offriraient de l'intérêt pour la solution de ce problème ethnologique.

Il en est de même des recherches qui se rattacheront à l'existence de tribus encore anthropophages, sur les bords des fleuves intérieurs affluents de l'Amazone, tels que le Tocantins, le Xingu et le Tapajos. M. de Castelnau l'a affirmée, d'autres voyageurs ont contesté l'exactitude de ces allégations. Il vient à Rio de Janeiro assez de monde des provinces de Goyaz, de Mato-Grosso et de Para, pour qu'il soit possible de se procurer quelques renseignements à ce sujet.

La race noire offre une étude plus accessible à l'observateur que la race indienne. Les nègres sont considérablement répandus au Brésil, puisque c'est sur leurs bras que repose, presque entière, l'agriculture de ce grand pays. Depuis trois siècles passés, ils s'y sont multipliés sur une vaste échelle; et quoique la traite n'y importe plus ces milliers d'Africains qui, jusqu'en 1820, vinrent incessamment recruter le personnel des plantations, la reproduction considérable qui s'en est faite sans interruption jusqu'à l'époque actuelle prouve combien le climat leur a été favorable. Cependant, cette reproduction a eu ses limites, et l'on a toujours remarqué combien était grande la mortalité chez les négrillons, principalement dans les *fazendas* un peu éloignées du littoral. La tradition rapporte qu'alors que les jésuites possédaient de nombreux établissements d'agriculture dans le pays, la reproduction des noirs dans leurs plantations était prodigieuse; tandis que dans celles des Portugais, leurs voisins, elle était moindre de moitié. Ce phénomène ne tenait-il pas à une administration meilleure, à des soins hygiéniques bien dirigés, au bon ordre établi dans le travail; et cet exemple ne doit-il pas faire réfléchir les planteurs qui, ne pouvant plus recruter leurs

ateliers au dehors, sont obligés de les perpétuer sur place, jusqu'à ce que, dans le cours des années, le travail libre puisse venir remplacer le travail esclave. L'étude du régime physique des noirs dans les grands établissements de culture, de leur pathologie, de leur hygiène, nous semble devoir être féconde en leçons utiles.

Nous appellerons aussi l'attention de M. d'Andrade sur les différences qui peuvent s'établir, au point de vue physiologique, entre les noirs qui vivent dans le voisinage de la mer, soumis à une nourriture où les végétaux dominant, et ceux qui, vivant dans l'intérieur, près du Sertao, où la viande de bœuf est abondante et à bas prix, en sont nourris presque exclusivement. Nous lui citerons surtout les abattoirs ou *saladeros* de la province de Rio-Grande do Sul où des centaines de noirs sont employés toute leur vie et alimentés uniformément de viande fraîche. Ce régime a-t-il modifié leur économie, amené un changement dans la coloration de leur peau, dans les traits saillants de leur visage ; a-t-il amené chez eux des maladies particulières ?

Après ces investigations sur les grands ateliers de noirs établis à la campagne, nous signalerons à notre collègue l'importance que peuvent avoir celles dirigées sur l'état du noir esclave dans les grands ateliers des villes ou au service des particuliers dont ils composent tout le domestique. La différence d'occupations et de régime amène-t-elle chez eux des modifications physiques ; à quelles maladies sont-ils le plus sujets, quelle est la durée moyenne de leur vie ; la reproduction est-elle étendue ou restreinte parmi eux ?

A plus forte raison, ces questions doivent-elles porter aussi sur le noir libre, qu'il vive à la campagne ou à la ville. Le nombre s'en augmente tous les jours, et cette classe vient à former aujourd'hui une fraction importante

de la nation brésilienne. Les armées, soit de terre, soit de mer, sont en immense majorité composées de noirs libres; le menu peuple des villes et villages les compte par milliers; beaucoup, dans la campagne, font de la petite culture; enfin, une foule de métiers sont devenus leur occupation dans les faubourgs des cités principales. Une classe aussi nombreuse mérite donc toute l'attention de l'observateur. Il faudrait aussi tenir compte des différentes origines de ces noirs, venus les uns de Guinée, les autres du Congo, les derniers, enfin, de Mozambique, origines qui ont mis de grandes différences dans la coloration plus ou moins foncée de leur peau et dans leurs aptitudes physiques et intellectuelles.

Au point de vue pathologique, nous indiquerons un phénomène qui a été remarqué dans les deux grandes épidémies de fièvre jaune et de choléra qui, dernièrement, ont ravagé plusieurs parties du Brésil. La fièvre jaune n'a commencé qu'en 1849 et le choléra en 1855. Jusqu'à ces deux dates funestes, ces deux fléaux étaient complètement inconnus au sud de l'Equateur, sur toutes les côtes orientales de l'Amérique du Sud, phénomène certainement fort remarquable, et resté inexpliqué comme presque tout ce qui concerne la propagation des grandes épidémies. Est-il vrai que dans les épidémies de fièvre jaune, qui ont été si communes depuis ces onze années, sur la côte de l'Atlantique, de l'embouchure de l'Amazone à celle de la Plata, les noirs et les mulâtres aient été épargnés partout, alors que les blancs, et surtout les étrangers, étaient en grand nombre victimes de la maladie?

Est-il vrai que dans l'épidémie de choléra qui désola en 1855 les provinces de Rio de Janeiro, de Sainte-Catherine et de Rio-Grande do Sul, les noirs au contraire aient été atteints en bien plus grand nombre que les blancs?

Les causes de ces anomalies seraient-elles dans le régime alimentaire de ces deux classes de la population brésilienne, ou dans les aptitudes physiques, le tempérament, etc. ?

Nous demanderons aussi à notre collègue de s'occuper des différences qui existent entre l'aptitude des noirs et des blancs à contracter les maladies de peau assez communes au Brésil, l'éléphantiasis par exemple, et si la syphilis revêt chez les deux races des formes particulières. Nous lui demanderons encore si la phthisie pulmonaire est plus fréquente chez les premiers que chez les derniers, et si l'on s'est aperçu, ainsi que plusieurs médecins l'ont annoncé, que cette maladie devenait plus fréquente au Brésil depuis une trentaine d'années.

La plupart des points que nous venons de signaler, comme dignes d'étude dans la race noire, le sont également dans la race blanche qui domine au Brésil.

Ici se présente avant tout la question de savoir si l'habitation depuis trois siècles dans un pays tropical, par des descendants de Portugais purs de tout mélange, a amené chez eux des modifications dans le caractère physique de la race : comme traits du visage, couleur de la peau, taille, etc. Ceci est très-important au point de vue de la persistance du type, quel que soit le climat et le genre de vie, dans une race restée pure. Nous réclamons d'autant plus l'examen de M. d'Andrade sur ce point, que plusieurs fois on a affirmé que le séjour dans un pays tropical pouvait à la longue changer la coloration de la peau, et que l'on a cité des Portugais du Congo qui, quoique sans alliance avec les noirs, seraient devenus de couleur très-foncée, fait qui d'ailleurs n'est nullement prouvé. Des observations faites dans les villes du Brésil, et chez les propriétaires de la campagne où de grandes familles se sont perpétuées depuis des siècles dans les mêmes *fazendas*,

pourraient apporter des arguments de grande valeur, pour la solution de cette question, la première de toutes en anthropologie, puisqu'il s'agit ici de la persistance ou de la non-persistance des races et par conséquent de l'unité de l'espèce humaine.

L'étude du blanc au point de vue du type, de sa permanence ou de ses modifications, est d'autant plus intéressante au Brésil que, par suite de la configuration du pays, les habitants se trouvent placés dans des milieux assez différents. Ainsi le climat chaud et humide des côtes, avec l'action constante du vent de mer, constitue un milieu tout autre que celui des plaines sèches et ardentés de l'intérieur, et que les bords noyés et calmes de l'Amazone et de ses puissants affluents dans la grande province de Para. En outre, le climat tempéré et le terrain un peu élevé des provinces de Saint-Paul et de Rio-Grande ont dû amener et ont amené en effet des modifications remarquables dans les caractères physiques et moraux de leurs habitants.

Après cette série de questions qui se rapportent principalement aux Brésiliens proprement dits, c'est-à-dire aux descendants des Portugais domiciliés depuis longtemps sur la terre de Santa-Cruz, nous indiquerons celles qui ont trait aux nombreux étrangers d'origine européenne qui depuis quarante années ont fréquenté les plages brésiliennes, et dont un si grand nombre se sont établis dans le pays, s'y sont mariés, y ont pris racine et ont renoncé au retour dans leur patrie. Nous signalerons de plus les colonies dont le gouvernement et les particuliers s'occupent avec ardeur, surtout depuis dix ans, et qui paraissent prospères.

Les étrangers établis aujourd'hui au Brésil appartiennent à tous les Etats de l'Europe. Les Portugais y sont naturellement en majorité; ensuite viennent les Français,

les Allemands, les Italiens, les Anglais, etc. L'étude, aux points de vue physiologique et pathologique, de ces groupes de race caucasienne volontairement implantés dans une région tropicale, doit être fertile en enseignements pratiques dont l'utilité n'échappera pas à notre collègue.

Leur reproduction, la santé bonne ou mauvaise de leurs descendants, leur longévité, la nature des maladies auxquelles ils succombent, sont autant de points sur lesquels nous ne pouvons trop appeler son attention. Il s'agit, en effet, de la question d'acclimatation, question d'autant plus sérieuse ici, que l'immense continent de l'Amérique du Sud est destiné à recevoir un jour une immigration européenne bien plus nombreuse que celle qu'ont reçue les Etats-Unis et le Canada, alors que l'ancien monde connaîtra mieux l'excellence de son climat, la richesse de ses productions, la facilité de s'y procurer une vie commode et facile par un travail modéré, enfin lorsqu'il appréciera mieux le splendide avenir réservé à toutes les anciennes colonies créées par les Espagnols et les Portugais.

Nous venons de parler de la reproduction des Européens nouvellement arrivés : le fait de l'acclimatation de la nation portugaise est accompli et nous n'avons pas à y revenir ; mais les détails nous manquent sur celle des nations plus septentrionales, surtout pour les Allemands et les Anglais. Les Allemands sont nombreux et le chiffre en augmente chaque jour par l'immigration ; mais nous ignorons encore si leur multiplication, par suite des mariages, se fait aussi bien dans les différentes colonies de la zone tropicale du Brésil qu'elle s'est opérée à San-Leopoldo, par 30 degrés de latitude sud, dans la province de Rio-Grande. Il s'agit de savoir si les mariages célébrés, soit entre Allemand et Brésilienne, soit entre Al-



lemand et Allemande, sont également féconds, et si les enfants provenus de ces unions succombent en plus grand nombre dans le jeune âge, ainsi que cela s'est remarqué en Afrique ? Nous en dirons autant pour les Anglais, les Danois, et en général pour tous les Européens nés au nord du 45<sup>me</sup> degré de latitude, l'acclimatation complète de tous ceux nés au sud de cette limite étant prouvée par des milliers d'exemples.

Nous terminerons ces instructions très-sommaires par quelques réflexions sur la classe métisse, qui est si importante au Brésil dans tous les rangs de la société, depuis le plus élevé jusqu'au plus infime. A cette classe doivent s'étendre toutes les indications que nous venons de donner sur les Indiens, les noirs et les blancs, et le même cadre d'études lui convient. Il y a certainement à insister sur la loi de la reproduction qui est à connaître et sur les caractères physiques et intellectuels des produits de cette race mêlée, qui sera un jour en majorité au Brésil, si elle ne l'est déjà à l'époque où nous parlons.

Notre collègue trouvera d'amples matières à observations sur cette population dans la capitale même du Brésil, car nulle part les différentes races ne sont plus mélangées à tous les degrés. En outre, les Mémoires de l'Académie impériale de médecine, les différents journaux médicaux qui s'y publient, le journal de l'Institut géographique et historique brésilien, divers ouvrages spéciaux tels que celui du docteur Imbert, celui du docteur Sigaud, qui traitent de toutes ces questions, les nombreuses thèses de la Faculté de médecine de Rio de Janeiro, une foule de mémoires particuliers qui se trouvent dans la grande bibliothèque nationale de San-Bentos, etc., toute cette masse de documents précieux qui seront à sa disposition, faciliteront singulièrement ses

recherches, et il y pourra puiser des éléments de statistique qui nous manquent.

Le grand hôpital de la Miséricorde, aujourd'hui parfaitement tenu et administré, ceux des sociétés et confréries particulières, celui de *los Lazeros* ou des Léproux, enfin les hôpitaux militaires, qui renferment les malades de l'armée et de la flotte, lui fourniront dans leurs registres de nouveaux éléments qui s'ajouteront à ses observations particulières et l'aideront à faire un travail, sinon complet, du moins d'une haute valeur sur l'histoire physiologique et pathologique de la population de la capitale. Ce travail serait d'autant plus utile au point de vue anthropologique, que toutes les races qui habitent le Brésil se trouvent, comme nous le répétons, représentées à Rio de Janeiro, et cela dans tous les degrés de mélange possible. Leur groupement sur un point si accessible aux recherches est une circonstance heureuse dont nous ne doutons pas que M. d'Andrade ne sache profiter.

M. Boudin. Je prie M. Martin de Moussy d'insister pour obtenir des renseignements positifs sur l'effectif de la population du Brésil; d'abord l'effectif général, puis l'effectif par race et par sexe.

Il importe aussi de demander des documents sur la mortalité suivant les races, suivant les latitudes et suivant les altitudes. Dans une contrée aussi vaste que le Brésil, il y a des régions très-différentes sous le rapport du climat. Les conditions de la vie ne peuvent y être appréciées par des moyennes générales; il faut étudier séparément les principales régions.

Je demanderai aussi des renseignements sur les maladies dominantes, sur les maladies spéciales et sur les maladies absentes. Je m'explique.

Certaines maladies peuvent exister partout, mais sévissent particulièrement dans certains climats. Telles sont

l'hépatite, la phthisie pulmonaire, la dysentérie, les fièvres intermittentes, etc. Les *maladies dominantes* d'un pays sont celles qui y sont particulièrement fréquentes en vertu du climat. Pour le Brésil, il importerait d'indiquer les maladies dominantes de chaque région.

D'autres maladies, qui sont fréquentes dans certains pays, sont ailleurs très-rares, soit que cela dépende du climat, soit que cela dépende de la race. Ainsi la goutte, les calculs urinaires, le cancer, sont très-rares et presque sans exemple dans certains pays. La fréquence de la fièvre typhoïde varie considérablement suivant les latitudes. Quelques voyageurs ont dit que cette affection ne sévissait pas sur les individus acclimatés au Brésil, et qu'elle s'y montrait seulement chez les nouveaux débarqués. C'est une question qu'il importerait d'élucider. En Algérie, la fièvre typhoïde attaque presque exclusivement les individus arrivés dans le pays depuis moins de six mois. Chez les autres, elle est excessivement rare.

M. RUFZ. J'ai constaté à la Martinique que la fièvre typhoïde n'atteint ni les nègres, ni les mulâtres, ni les créoles. Elle ne se manifeste que chez les Européens nouvellement arrivés. Je puis donner ce fait comme parfaitement certain.

M. MARTIN DE MOUSSY. Pour ne pas trop multiplier les questions, j'avais laissé de côté celles qui se rattachent à la pathologie; mais je m'empresserai d'ajouter celles que M. Boudin vient d'indiquer.

#### COMMUNICATION.

##### Débris de l'industrie humaine trouvés dans le diluvium du bassin de Paris.

M. HIPPOLYTE GOSSE. M. Boucher de Perthes a annoncé dans son livre qu'on trouverait dans les carrières du

le bassin de Paris des silex taillés semblables à ceux qu'on trouve dans le bassin de la Somme. Il a indiqué particulièrement la gravière de l'avenue de Lamotte-Piquet, parce que la disposition des terrains lui a paru très-analogue à celle qui existe dans les gravières d'Abbeville et de Saint-Acheul. Il n'a pas fait de fouilles suivies dans cette carrière, et les recherches qu'il y a faites en passant ne lui ont rien fourni. Dans une carrière du Vésinet, près Saint-Germain, il a trouvé un silex sur lequel existaient quelques traces de travail humain, mais cette pièce pouvait laisser prise au doute.

M. Gosse, déjà familiarisé avec la connaissance des objets de l'industrie primitive par ses recherches sur les habitations lacustres de la Suisse, a fait des explorations dans plusieurs gravières de Paris ou des environs, et il a vu les prévisions du savant archéologue d'Abbeville se réaliser pleinement.

Dans la plupart de ces gravières, il a trouvé des objets parfaitement caractéristiques ; deux d'entre elles, celle de la rue de Grenelle, à Grenelle, et celle de l'avenue de Lamotte-Piquet, lui ont fourni plus d'objets que les autres. Il compte également beaucoup sur les fouilles qui se font actuellement à 9 mètres de profondeur dans la rue du Chevaleret, à Bercy.

M. Gosse présente à la Société 71 silex taillés de diverses façons et appropriés à divers usages. C'est, d'abord, une magnifique hache, tout à fait semblable, quant à la forme, à celles que M. Boucher de Perthes a trouvées à Abbeville, et qui ont été présentées à la Société, aux mois de novembre et décembre 1859, mais d'un volume notablement plus considérable, puisque cette hache n'a pas moins de 19 centimètres de longueur. Le travail est du reste exactement le même ; il est tout à fait évident que cet objet a été façonné par la main de l'homme. Il a été

extrait du diluvium de la rue de Grenelle, *en présence de M. Gosse*. Dans la même couche, et tout près de là, se trouvait une dent d'éléphant. M. Gosse montre ensuite 70 couteaux, coins, marteaux,<sup>f</sup> pointes de flèches et pointes de lances. Les marteaux ne sont taillés que dans la moindre partie de leur étendue. On a profité des formes naturelles du silex, et il pourrait rester des doutes sur l'origine et la nature de ces objets, si M. Gosse n'avait trouvé dans les lacs de la Suisse des objets exactement semblables, et emmanchés comme des marteaux. Les couteaux sont plus caractéristiques par eux-mêmes. Il en est de même des bouts de lances et des pointes de flèches. Ces dernières surtout sont remarquables par la constance de leur forme. Des pointes tout à fait semblables ont d'ailleurs été trouvées, dans les habitations lacustres, encore fixées à l'extrémité de flèches d'os ou de bois. M. Gosse ajoute qu'il a également trouvé dans les tombeaux dits celtiques des couteaux, des bouts de lances et des flèches exactement pareils à ceux qu'il présente à la Société, et qui proviennent du diluvium.

Pour échapper à l'objection qu'on a faite à M. Boucher de Perthes, relativement à la nature et à l'âge des terrains où il a trouvé ses haches et ses couteaux, M. Gosse a prié M. Hébert, professeur de géologie à la Sorbonne, de l'accompagner dans une de ses explorations. Ils se sont rendus ensemble à la carrière de la rue de Grenelle. M. Hébert a parfaitement constaté que la couche d'où la grande hache a été extraite est celle qui porte le nom de *diluvium inférieur*. Il est digne de remarque que c'est dans cette couche que se trouvaient les objets les plus nombreux et les plus importants; la couche supérieure n'en renferme presque pas.

L'épaisseur de cette couche de diluvium inférieur est de 1<sup>m</sup>,50. Elle est située à une profondeur qui varie entre

4 1/2 et 5 mètres au-dessous de la surface du sol. Dans cette même couche, M. Gosse a trouvé un grand nombre d'ossements fossiles qui, suivant M. Lartet, proviennent des animaux suivants : l'*elephas primigenius*, le *bos primigenius*, un autre bœuf analogue à l'*aurochs*, le cheval fossile, un animal du genre cerf, voisin du renne, et un grand carnivore, qui se rapproche beaucoup du *grand felis des cavernes*. Un seul fragment d'os paraît provenir d'un *rhinoceros tichorhinus*, mais la chose est encore douteuse. M. Gosse, en terminant, dépose sur le bureau la liste des douze gravières (ou sablières) dans lesquelles il a trouvé des silex ouvragés. Elles sont situées : 1° à Grenelle, avenue de Lamotte-Piquet, 61 ; rue de Grenelle, 15 ; rue des Entrepreneurs ; place Dupleix, 27 ; rue du Perroquet-Vert ; 2° à Bercy, rue du Chevaleret, nos 60, 66, 68, 70 et 72 ; 3° au Vésinet, l'une à gauche du chemin de fer de Saint-Germain, entre le Vésinet et le Pecq ; l'autre à côté de l'avenue de l'Asile, à 100 mètres du passage à niveau.

La séance est levée à six heures.

Le secrétaire : P. BROCA.

## 21<sup>e</sup> SÉANCE. — 24 Mai 1860.

Présidence de M. BÉCLARD, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

### Mort de M. Retzius.

A l'occasion du procès-verbal, M. GIRALDÈS annonce la mort de M. Retzius, élu récemment membre associé étranger. Ce savant illustre est mort à Stockholm, le 18 avril 1840, quelques jours à peine après avoir écrit la

être où il demandait à être nommé membre de la Société d'anthropologie.

M. le secrétaire ajoute que, dans cette lettre, en donnant à la Société les témoignages les plus flatteurs de sa sympathie, M. Retzius annonçait qu'il était à peine convalescent d'une maladie contractée dans les salles de dissection. C'est une rechute de cette maladie qui l'a conduit au tombeau, et qui a privé la science anthropologique d'un de ses plus illustres représentants.

#### CORRESPONDANCE.

M. d'Andrade remercie la Société de l'avoir nommé correspondant étranger.

M. le docteur James Hunt, secrétaire honoraire de la Société ethnologique de Londres, demande à établir des relations régulières d'échange entre cette Société et la Société d'anthropologie. Cette demande est appuyée par M. Rob. Knox, membre associé étranger de la Société d'anthropologie.

La proposition d'échange est acceptée à l'unanimité.

La Société a reçu le numéro de mai 1860 de la *Revue de l'Orient*.

M. Gosse dépose sur le bureau un exemplaire de sa *Vote à l'Institut* sur les silex taillés trouvés dans le bassin de Paris.

#### Publication des Bulletins.

M. le président rappelle à la Société qu'elle a aujourd'hui une année d'existence, et qu'il est temps de s'occuper de la publication des procès-verbaux, dont quelques extraits seulement ont paru dans le *Moniteur des Sciences* et dans le *Journal de Physiologie*.

Une Commission, composée de MM. Bécлар, Bertillon

et Boudin, est chargée d'aviser au meilleur mode de publication des *Bulletins*.

#### CANDIDATURES.

M. le docteur O'ROURKE, chirurgien de l'expédition belge qui a fait le tour du monde en 1847-1851, aujourd'hui résidant à Paris, demande le titre de membre associé national. Il est présenté par MM. Bertillon, Broca et Labrunie.

M. le docteur FAURE, médecin de colonisation à Cheraga (Algérie), présenté par MM. Perier, Boudin et Ruff, demande le titre de correspondant national.

#### ÉLECTIONS.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures inscrites dans la dernière séance.

Sont élus :

*Membres associés nationaux* : MM. SICHEL, BESSON, PRUNER-BEY, FAGES (de Montpellier); H. GUERVAULT (d'Orléans);

*Membre associé étranger* : M. MEIGS (de Philadelphie);

*Correspondant national* : M. FRISTO.

#### Rapport sur le Canada et l'Acadie.

M. BODIN donne une courte analyse de l'ouvrage de M. Rameau, intitulé *Canadiens et Acadiens*; c'est le premier volume d'une publication intitulée *la France aux colonies*.

La partie de l'ouvrage de M. Rameau qui intéresse le plus la Société d'anthropologie est celle qui est relative à l'accroissement de la population française de l'Acadie et du Canada. Ces deux colonies françaises n'ont reçu



depuis un siècle aucun renfort de la mère patrie, et cependant leur population s'est accrue plus rapidement que celle des Etats-Unis d'Amérique, où l'immigration a été abondante et continuelle. Les quatre cinquièmes des Acadiens actuels descendent de 47 familles fixées dans ce pays de 1604 à 1671. Le nombre des Acadiens était de 394 en 1671, de 515 en 1679, de 885 en 1686, de 1,068 en 1693, de 1,484 en 1707, de 7,598 en 1737, de 18,000 en 1755. Cette année-là commencèrent les affreuses persécutions que les Anglais firent subir aux Acadiens. 6,000 de ces malheureux furent enlevés et transportés dans d'autres colonies; 1,500 autres s'enfuirent au Canada, où ils s'établirent. Il n'en resta en Acadie que 10,300, lesquels, ruinés par l'incendie de leurs maisons et par l'enlèvement de leurs troupeaux, eurent à lutter pendant longtemps contre une multitude d'obstacles. En 1763 leur nombre était réduit à 8,500. Toute la population acadienne actuelle descend de ces 8,500 individus; elle s'élève aujourd'hui à 95,000 âmes; elle a donc plus que décuplé en un siècle, sans le secours d'aucune espèce d'immigration.

Au Canada la progression a été plus remarquable encore. Il y avait dans ce pays en 1760 un peu moins de 70,000 Français. Aujourd'hui le nombre des Canadiens français s'élève à plus d'un million, et on remarquera que depuis une trentaine d'années l'émigration volontaire enlève chaque année 3,000 ou 4,000 Canadiens, qui vont s'établir aux Etats-Unis. En tenant compte de ces émigrations, M. Rameau évalue que le nombre des individus issus des 70,000 Français de 1760 s'élève aujourd'hui au moins à 1,600,000. Dans la période de 1844 à 1851, la population du Canada, malgré les *émigrations*, s'est accrue de 4,25 pour 100 par an. Aux Etats-Unis, malgré les *immigrations* continuelles, la po-

pulation ne s'est jamais accrue de plus de 2,90 pour 100 par an. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la population anglaise du Canada, quoiqu'elle accrue par l'immigration, s'accroît beaucoup moins rapidement que la population française du même pays.

Après avoir communiqué ces documents à la Société, M. Boudin rappelle que pour les races caenniques l'émigration dans les contrées septentrionales réussit parfaitement, mais que les peuples du midi de l'Europe réussissent beaucoup mieux dans le nord que les peuples septentrionaux. Vitruve avait déjà fait cette remarque que les observations faites par Larrey dans l'expédition de Russie ont pleinement confirmées. Les soldats du midi de la France et ceux de l'Italie résistèrent beaucoup mieux au froid que les soldats des départements septentrionaux.

M. Ruz rappelle à ce propos que les blancs des Antilles qui viennent s'établir en Europe souffrent beaucoup moins du froid pendant le premier hiver que les Européens nés et élevés en Europe. Ce n'est que dans les années suivantes qu'ils s'aperçoivent de la rigueur de la température. Il paraît donc que le séjour dans les climats chauds augmente au moins pour un temps la résistance au froid.

#### Instructions pour le Canada.

M. Boudin, rapporteur de la Commission chargée de rédiger un programme de questions pour M. Rameau, correspondant national, qui est sur le point de partir pour le Canada, donne lecture des instructions qu'il a rédigées.

Ces instructions sont remises immédiatement à M. Rameau, qui assiste à la séance.

## DISCUSSION.

Suite de la discussion sur le dépérissement  
des races indigènes.

M. PERIER donne lecture du discours suivant :

« La question capitale, dans cette discussion, a été celle-ci : Comment se fait-il que chez les nations incultes ou à demi civilisées, le contact des Européens fasse décroître le chiffre de la population ?

« Ce phénomène si désolant, et qui paraît étrange, n'est peut-être pas constant ; mais il est général. Et pour l'expliquer, on en appelle à diverses causes physiques et morales.

« D'abord, l'extermination a joué un grand rôle. Que sont devenus les Guanches, les anciens Caraïbes ? Et que sont devenues tant de nations dont il ne reste plus que des traces, dans les deux Amériques ? Ici, du moins, et notamment au Mexique, au Pérou, au Brésil, l'action de cette cause est certaine. Beaucoup de ces nations ont été détruites par le fer, et sont tombées en guerroyant pour vivre de leur vie, et pour demeurer libres.

« Cependant, c'est toujours après la lutte que se manifestait la plus grande somme d'extinction. Les maladies, les fatigues et les labeurs excessifs, les privations, la famine tuaient tout ce qui n'avait pas été massacré. Les historiens — Torribio, pour le Pérou — ont même assigné le nombre dix à ces causes, qu'ils ont appelées dix fléaux, savoir : la variole, la guerre, l'oppression, le poids des taxes, le manque de vivres, les implacables travaux des mines et autres, etc. (Robertson, *Histoire de l'Amérique*, traduction française, 1778, t. IV, 368). Serait-ce là les fruits de notre civilisation ?

« Les conquêtes de Rome eurent plus d'une fois des résultats analogues. « L'Italie, la Sicile, l'Asie Mineure, « la Gaule, la Germanie..., comme la Grèce..., regor-

« geoient d'habitants... Toutes ces petites républiques, « ainsi que le dit Montesquieu (liv. XXIII, ch. xviii-xix), « furent englouties dans une grande. Et l'on vit insensiblement l'univers se dépeupler. »

« Et combien d'autres dominations de peuples plus ou moins barbares ne pourrait-on citer! N'est-ce pas ainsi, par exemple, que l'Egypte fut désolée par les Turcs, comme elle l'avait été sous le joug des Perses, et anciennement, lors de la tyrannie des rois pasteurs (de Pauw, *Recherches sur les Egyptiens*, t. I, p. 97-99). Il n'y a que flux et reflux dans l'histoire des peuples. — Les temps, les mœurs changent : et c'est toujours le même homme.

« Chose singulière! chez d'autres races, à des époques inconnues, il n'en a pas été autrement. Toujours, ou presque toujours, les conquérants ont refoulé les peuples conquis. Et avec l'esclavage, ou la pression du maître, tous les maux des vaincus.

« Ainsi, dans l'Océanie, la grande race des noirs de ces contrées, Alfourous, Négritos, Andamènes, et diverses familles papoues, que l'on retrouve dans beaucoup d'îles ou d'archipels polynésiens, aux Philippines, à Bornéo, et même sur le continent asiatique, ont certainement été refoulées, peut-être même des deux presque îles gangétiques, par des populations qui leur étaient supérieures. Aussi, la plupart de ces nations, chassées dans les montagnes, et que le contact d'une civilisation relative réduit de plus en plus, tendent-elles à disparaître, comme les Australiens, et plus encore, comme les Tasmaniens, qui n'existent pour ainsi dire plus.

« En même temps que les familles européennes ne sauraient conserver tous leurs attributs physiologiques dans les climats lointains, elles ne peuvent donc y vivre qu'en faisant le vide autour d'elles. Il y a là, ce nous semble, un grand enseignement.

« Toujours est-il que le fait de cette influence fatale que nous exerçons dans la Polynésie, par exemple, est attesté par nombre de circumnavigateurs. Et c'est ainsi qu'aux îles Sandwich, où l'on a tant fait pour arriver à quelque progrès, la population, de 129,000 habitants, en 1832, n'était plus, en 1836, que de 108,000 : diminution, 21,000 en quatre ans. (Vaillant, *Voyage de la Bonite*, Relation, t. II, p. 327.)

« On a cité, dans la discussion, les maladies épidémiques ou contagieuses, qui font tant de ravages chez les Polynésiens. On a parlé de l'empoisonnement par nos liqueurs fortes. On a insisté, avec grande raison, sur le changement profond que notre voisinage impose aux mœurs de quelques-uns de ces peuples, en mettant obstacle à leur indépendance absolue, à leurs parcours sans limites. Pour eux, comme pour la plupart des animaux, l'air libre est le premier aliment, et ce besoin domine tous les autres. Les priver de liberté, c'est les rendre stériles d'abord, et les tuer ensuite.

« Mais il est, dans ces circonstances, une autre cause de dépérissement qui n'a pas été signalée, et dont il y a lieu de dire quelques mots. — Nous voulons parler de la révolution que nous apportons dans les croyances religieuses que ces populations tiennent de leurs pères, et qui sont pour beaucoup d'entre elles comme une seconde nature.

« C'est la civilisation, dit-on... Cependant, autres peuples, autres mœurs, autres institutions. Nous parlons à chaque peuple sa langue ; et il est vrai que chaque race a ses aptitudes innées, qui veulent être écoutées avant tout. Car ce sont toujours les mœurs qui font les lois, et non celles-ci qui font les mœurs.

« On ne peut donc dire à un peuple de changer violemment son culte contre un autre, alors surtout qu'il ne saurait échapper au joug, ainsi que le firent les Parsis

qui fleurissent dans l'Hindoustan, et ceux des Maures d'Espagne qui préférèrent l'exil à la conversion, sous Charles-Quint. — On ne dit pas non plus à un peuple : « Civilise-toi. » Il se civilise, s'il y a lieu, à sa manière et quand l'heure est venue. Aussi, quels exemples que ceux des nouveaux chrétiens dans tous les pays où nos intrépides missionnaires ont porté leurs pas ! — Les noirs de l'Océanie sont encore tels que lors de la découverte de ces contrées, et ceux d'Afrique, peu différents de ce qu'ils étaient au temps du périple d'Hannou.

« Nous oublions trop qu'il faut préparer le terrain avant de l'ensemencer. Nous paraissions croire qu'il suffit de faire renoncer un peuple à ses usages séculaires, à sa foi traditionnelle pour le doter de tout le bien-être qui lui convient. Mais la physiologie n'est pas de cet avis, dont la raison se trouverait peut-être dans les vains errements sur l'égalité des types humains, qui ne devaient qu'à l'influence de l'éducation et des institutions les différences que l'on constate.

« Ce n'est pas, d'ailleurs, en adoptant sans discernement des mœurs étrangères que les peuples marchent dans la voie du progrès. Voyez les Turcs ! — Pour nous, tant qu'il y aura des races inégales, des aptitudes et des mœurs, des vocations différentes parmi les nations, et nous dirons même des climats différents, la religion universelle, ou, si l'on veut, la forme du culte, l'éducation, les institutions universelles ne seront pas plus possibles que la langue universelle et que la paix perpétuelle.

« Non-seulement la plupart de ces peuples enfants, dont l'intelligence est bornée comme leur état social, sont ennemis de toute contrainte, de toute discipline, mais ils sont invinciblement attachés à la vie qu'ils mènent, à leurs traditions, à leurs pratiques religieuses surtout. Et c'est ainsi que s'expliquent, en partie au moins, l'action malfaisante, et si contraire au but que

nous nous proposons, de la civilisation à laquelle nous prétendons les initier, sans respect pour ce qui est, en commençant par la fin, et comme s'il s'agissait de peuples voisins de nous.

« Aux îles des Amis et de la Société, sous la domination de leurs prêtres, les naturels étaient certainement heureux. On se rappelle les tableaux donnés par de Bougainville et Cook. Des flottes de pirogues et de petits bâtiments couvraient les rivages ; les cases, les hameaux, les villages n'étaient pas moins nombreux ; les danses, les fêtes se succédaient sans interruption ; la prospérité, l'abondance étaient partout. — Les devoirs étaient légers, comme le caractère et les mœurs. Mais combien les choses ont changé ! Taïti, par exemple, cette *reine de la mer du Sud*, jadis si peuplée, ne contient plus aujourd'hui que 10,000 âmes (8,000 ou 7,000, selon d'autres), « en proie à la plus profonde misère. » Or, il y a moins d'un siècle que cette population était évaluée, par Forster, à plus de 120,000, et par Cook, à 240,000 habitants (II<sup>e</sup> Voyage, in-4<sup>o</sup>, t. V, p. 199-202 ; t. II, p. 368).

« Le capitaine Laplace, que nous citons, accuse particulièrement de ces résultats funestes le rigorisme des pasteurs anglicans et leur ingérence dans les affaires du gouvernement. Et le voyageur anglais Earle, témoignage important, pense aussi que ces mêmes missionnaires manquent leur but, et que les prêtres catholiques ont plus de succès. Il ajoute que si les Néo-Zélandais « ont fait quelque progrès dans la civilisation, on doit plutôt les attribuer à leurs rapports commerciaux... qu'à l'influence des missionnaires. » (*Revue Britannique*, juin 1832, p. 289.)

« Toutefois, si l'on compare les principes et le mode d'enseignement des ministres protestants et des pasteurs catholiques, nous croyons qu'il faut tenir compte de la différence qui sépare le caractère anglais de l'esprit qu

ous anime, et tenir compte aussi de l'état psychologique des peuples et de leur degré d'aptitude à se laisser modifier par nos mœurs. C'est ainsi que dans la province de Rio de Janeiro, le remplacement des missionnaires jésuites par les directeurs civils, en 1753, eut des conséquences déplorables. Le gouvernement portugais avait sans doute les meilleures intentions, mais cela ne suffit pas. On connaît l'état des choses aujourd'hui (voir de Freycinet, *Voyage de l'Uranie*, Historique, t. I, p. 54 et suiv.). — D'où il résulte que non-seulement les races sont inégalement perfectibles et qu'elles peuvent n'être pas du tout civilisables, mais encore que les préceptes qui conviendraient à leur éducation sont variables comme chacune d'elles.

« Quoi qu'il en soit, pour ce qui concerne les Tahtiens, de là sorte, tous les liens ont été relâchés, les cultures abandonnées, la paresse, la débauche et leurs suites portées plus loin que jamais. Cette population n'a pris de nous que nos vices, et vaut moins qu'elle ne valait avant de recevoir nos leçons. — Enfin, ainsi qu'on l'a dit, elle « se trouve aujourd'hui, quoique chrétienne, complètement désorganisée, avilie moralement et physiquement. » (Laplace, *Voyage de l'Artémise*, t. V, p. 388-91.)

« Nous terminons en appelant l'attention sur cette belle parole de Bacon, qui résume en quelque sorte ce qui précède, et qui nous servira de conclusion, savoir : « que si l'on peut vaincre la nature, ce n'est qu'en lui obéissant. » (*De la dignité et de l'accroissement des sciences*, traduction française, Œuvres, préf., t. I, p. 70.)

M. GOSSE. Je ne saurais admettre l'opinion de M. Perrier sur les missions protestantes. Suivant lui, les missions catholiques réussiraient beaucoup mieux, et n'exerceraient pas une influence aussi fâcheuse sur le dépérissement des races indigènes. Je lui rappellerai que dans l'Afrique australe les missions protestantes ont parfaitement réussi. En tous cas, la différence des cultes ne



me paraît pouvoir exercer aucune influence sur la dépopulation.

M. PERIER. Les missions catholiques de l'Amérique méridionale ont eu d'excellents résultats ; les indigènes y ont acquis en plusieurs lieux un certain degré de civilisation, sans perdre leur validité et leur fécondité. Les missions protestantes peuvent sans doute réussir de la même manière, mais il est certain que dans la Polynésie il n'en a pas été ainsi. Les missionnaires *anglais* ne se bornent pas à prêcher leur religion ; ils s'immiscent dans toutes les affaires de l'Etat, et bouleversent entièrement l'existence des indigènes.

M. BERTILLON. En réfléchissant sur les résultats du prosélytisme religieux, il m'a paru que rien n'est plus rare et plus difficile que la *véritable* conversion d'une race. La plupart des races ont une tendance religieuse déterminée, qui fait partie de leur caractère moral, et qui survit le plus souvent en partie aux changements de religion. La religion nouvelle reçoit et conserve l'empreinte de celle qui l'a précédée dans le même pays. Dans l'antiquité, tout le midi de l'Europe était polythéiste ; les races du Nord avaient beaucoup moins multiplié leurs dieux. L'idée monothéiste dominait au contraire dans les races sémitiques.

Depuis le commencement de notre ère, l'idée des sémites est devenue la base des religions de l'Europe ; mais chaque race a compris le monothéisme à sa manière. Dans le midi de l'Europe, le christianisme a reçu l'empreinte du polythéisme antique. La réforme, qui a été une réaction contre cette tendance polythéiste, s'est propagée dans tout le nord de l'Europe chez les races germaniques, et n'a pu réussir chez les autres races. Enfin le monothéisme pur ne s'est conservé dans toute sa simplicité que chez les races sémitiques.

Ainsi les changements de religion, étudiés non chez les individus, mais chez les peuples, ne sont que superficiels dans la plupart des cas. La race qui se convertit au nouveau culte conserve ses anciennes idées, qu'il est bien difficile de déraciner.

Quant aux résultats des missions chez les peuples sauvages, ils sont très-douteux. Livingstone, après dix ans de prédication chez les peuples de l'Afrique australe, n'a même pas pu réussir à leur faire comprendre la possibilité de l'idée de Dieu. C'est lui-même qui nous l'apprend. Ailleurs, certainement, on a converti beaucoup de peuples sauvages au christianisme; mais ces peuples, en abandonnant leurs anciennes croyances, en adoptant tout à coup une croyance nouvelle, ont subi une contrainte morale qui a pu contribuer beaucoup au dépérissement de leur race. Il est certain que les jésuites sont, de tous les missionnaires, ceux qui ont le mieux réussi. Ils sont moins austères, moins rigides que les autres. Ils assouplissent volontiers leur religion pour l'accommoder aux goûts et aux penchants de leurs prosélytes. Au besoin, ils placent leur Dieu à côté des dieux du pays. Ils se bornent d'abord à prêcher une partie de leur dogme, et se contentent d'une conversion superficielle. Les protestants, plus absolus et plus inflexibles, exigent au contraire que leurs prosélytes rompent tout à coup avec le passé. Ils produisent dans les mœurs de ces peuples une subversion soudaine et profonde. — C'est à cette différence que j'attribue la différence des résultats, et je suis convaincu que les jansénistes ne réussiraient pas mieux que les protestants, parce qu'ils n'auraient pas ces complaisances qui ont fait le succès des missionnaires jésuites.

M. DE QUATREFAGES. Je suis heureux de pouvoir dire que je partage la plupart des opinions que M. Perier vient

d'exposer. Je pense comme lui qu'en étudiant l'influence des *milieux*, il faut donner à ce mot de *milieux* une acception plus générale qu'on ne le fait ordinairement. Le milieu n'est pas seulement l'ensemble des conditions physiques : les conditions morales en font essentiellement partie.

Parmi ces conditions morales, les influences religieuses me semblent au nombre de celles qui agissent avec le plus d'intensité, parce qu'elles entraînent une foule de pratiques et d'habitudes qui modifient la vie sociale autant que la vie individuelle.

Sans partager les idées de M. Bertillon, je pense comme lui et comme M. Perier que la transformation religieuse et morale d'une race ne peut s'effectuer brusquement. La rapidité imprudente avec laquelle on a voulu procéder a certainement été nuisible aux races dont on a changé tout à coup non-seulement les croyances, mais encore le genre de vie. Les missionnaires de Talti ne se sont pas bornés à prêcher leur religion ; ils ont transformé toutes les habitudes des indigènes ; ils ont voulu subitement leur imposer les habitudes européennes, et je pense que cela a dû contribuer beaucoup à la dépopulation de cette île. Je suis de ceux qui croient à l'unité de l'espèce humaine. J'ai d'abord commencé par être polygéniste. Mais lorsque j'ai étudié l'influence des milieux sur les animaux domestiques, j'ai reconnu que cette influence avait pu produire aussi dans l'espèce humaine les modifications qui caractérisent les races. Comme certaines races humaines, plusieurs races d'animaux domestiques s'éteignent dans certains milieux. Les races de Normandie, de Bretagne, du Limousin, ne prospèrent que dans leurs provinces respectives. Les vaches bretonnes transportées dans le Limousin, mieux soignées et mieux nourries qu'en Bretagne, perdent cependant leur lait. Les va-

riétés de végétaux, qui peuvent très-bien être comparées aux races d'animaux, se comportent de la même manière. Il y a des points de notre territoire où l'on est obligé de renouveler chaque année la semence des légumineuses. Ainsi, chaque race, pour se maintenir, a besoin d'un certain milieu, qu'on ne peut changer brusquement sans lui nuire.

M. VASSEUR. La comparaison que vient d'établir M. de Quatrefages ne me semble pas rigoureusement exacte. Il a fait un rapprochement entre la civilisation des peuples sauvages et la domestication des animaux. On civilise les animaux pour s'en servir; on a donc intérêt non-seulement à les adoucir, mais encore à les rendre plus vigoureux et plus féconds. On les soigne avec sollicitude et intelligence; on étudie les conditions qui peuvent leur être favorables; on écarte tout ce qui peut leur nuire. Voilà une civilisation bien comprise, dont la base est le bien-être de la race qu'on veut civiliser. Aussi a-t-on réussi à domestiquer certains animaux sans nuire à la validité de leur race; on a même augmenté leur fécondité. Le lapin domestique est trois ou quatre fois plus fécond que le lapin sauvage.

Pourquoi maintenant la civilisation des peuples sauvages les rend-elle plus faibles et moins féconds? C'est parce que nous voulons les modifier dans notre intérêt et non dans le leur. Si nous allons chez eux, ce n'est presque jamais pour faire des civilisés ou des chrétiens, c'est pour avoir des comptoirs et pour absorber les richesses du pays.

Pour civiliser un peuple, il faut d'abord, sans doute, s'installer chez lui, ce qui exige souvent, au moins pendant les premiers temps, l'emploi de la force; mais, le premier établissement une fois fait, il faut vivre en paix avec les indigènes, respecter leurs usages et leurs croyan-

ces, et leur offrir peu à peu, sans tyrannie, les douceurs de la civilisation. C'est ce que font aujourd'hui les Français en Algérie. Après avoir vaincu les Arabes, on les a traités avec douceur et modération ; on leur a laissé leurs mœurs, on n'a pas essayé de les convertir. D'autres causes pourront peut-être empêcher le succès de cette tentative de civilisation, mais on aura du moins suivi la meilleure marche.

**M. BROCA.** Je reconnais que les tentatives faites pour civiliser les peuples sauvages ont été souvent mal dirigées ; mais ce n'est pas la seule cause, ce n'est même pas la cause principale de la différence des résultats obtenus dans les divers pays par les civilisateurs européens. On comparait tout à l'heure la civilisation des races sauvages à la domestication des animaux ; mais toutes les espèces animales ne se laissent pas domestiquer avec la même facilité, et la plupart sont réfractaires aux tentatives les mieux faites ; d'autres, au contraire, répondent au premier appel de l'homme. Ainsi, les petits lapins sauvages, pris dans les terriers, se laissent très-aisément apprivoiser, et deviennent domestiques dès la première génération. Il y a dans l'Amérique du Sud des régions où les chiens d'Europe sont redevenus sauvages ; ils y forment des troupes nombreuses et sont aussi féroces que nos loups ; ceux qu'on prend à l'âge adulte restent féroces toute leur vie, mais ceux qu'on prend tout petits et qu'on élève en domesticité s'apprivoisent parfaitement et définitivement. D'un autre côté, les petits louveteaux qu'on prend dans les bois et qu'on élève dans les maisons sont doux et caressants et même obéissants dans leur jeunesse ; mais dès qu'ils arrivent à l'âge de la puberté, leur férocité native reprend le dessus. On a fait des observations analogues sur les singes anthropomorphes, et c'est pour cela qu'on a dû renoncer à domestiquer ces

animaux, dont la force et l'adresse auraient été si utiles à l'homme.

Je crois que dans le genre humain, comme chez les animaux, il y a parmi les diverses races des aptitudes innées et très-différentes qui facilitent, contrarient ou empêchent entièrement le succès des tentatives de civilisation. Les unes sont très-évidemment perfectibles; d'autres ne paraissent pas l'être : les premières peuvent se civiliser, quel que soit le procédé, bon ou mauvais, auquel on ait recours ; les autres résistent à tous les efforts, même à ceux qui sont dirigés avec le plus d'intelligence et de patience.

Nous trouvons dans l'Océanie deux exemples qui permettent d'établir cette conclusion, celui des Australiens et celui des Hawaïens (îles Sandwich).

Les Anglais, qui ont commis le crime d'exterminer les Tasmaniens, peuvent du moins se rendre cette justice, qu'ils n'ont négligé aucun moyen pour civiliser les indigènes de l'Australie. Ils n'ont pas essayé de les réduire en esclavage. Tout permet de croire d'ailleurs qu'ils n'y auraient pas réussi. On ne peut rendre esclaves que les races capables de comprendre la notion du travail, et les Australiens ne paraissent pas pouvoir s'élever jusque-là. On les a traités d'ailleurs, sinon partout, au moins dans beaucoup de régions, avec la plus louable humanité. On leur a bâti des cabanes, mais jamais ils n'ont pu se décider à coucher sous un toit ; on leur a distribué des vivres, des instruments d'agriculture, des habits ; on n'a pu réussir à leur faire cacher leur nudité, ni à leur faire comprendre que le plus léger travail d'agriculture était cent fois plus productif que leurs pêches ou leurs chasses incertaines. On a pensé alors qu'au lieu de s'adresser aux masses il fallait s'adresser aux individus : quelques jeunes Australiens qui paraissaient plus intel-

ligents que les autres ont été attirés, nourris et choyés dans les maisons. On ne leur a imposé aucun travail ; on ne leur a demandé que de se laisser nourrir et habiller, le tout en pure perte, car au bout de quelques années ils ont jeté là leurs vêtements et sont retournés dans les bois. Deux de ces Australiens, nommés Benilong et Daniel, ont été conduits en Angleterre et y ont séjourné plusieurs années. De retour en Australie, ils n'ont eu rien de plus pressé que de reprendre la vie sauvage. Le célèbre gouverneur Macquarie ne se laissa pas décourager par ces exemples. M. Gratiolet nous disait, l'autre jour, qu'on s'y prenait mal pour civiliser les sauvages ; qu'on s'adressait aux adultes, qu'il fallait s'adresser aux enfants. C'est cette pensée qui a dirigé les tentatives de M. Macquarie. En vertu de ce droit, discutable peut-être, que donne le désir d'être utile, on a pris de tout petits Australiens, comme on prend de petits louveteaux dans les bois. On les a séparés de leurs parents ; on les a élevés dans des écoles spéciales ; on leur a appris à lire, à écrire même, et à marmotter quelques prières. Mais quand arrivait l'âge de la puberté, leurs instincts sauvages reprenaient le dessus. Ils jetaient leurs habits, s'échappaient par-dessus les murs, et s'en allaient vivre comme leurs parents, qu'ils n'avaient jamais connus. On a supposé alors qu'on avait eu tort de les agglomérer ; qu'ils n'avaient pas eu assez de contact avec les Européens ; on a donc pris d'autres enfants des deux sexes, on les a élevés dans les deux institutions coloniales des orphelins et des orphelines de race européenne. On espérait que, mêlés avec une nombreuse population blanche, ils prendraient graduellement les habitudes de leurs compagnons. Le résultat a été exactement le même que la première fois. Enfin, dans une troisième tentative, on a pris le parti de conduire les enfants en Angleterre. On les a confiés aux frères mo-

raves, qui les ont élevés avec le plus grand soin. Au bout de plusieurs années on les a ramené en Australie; on espérait que ces élèves de la civilisation attireraient à eux d'autres Australiens. C'est précisément le contraire qui a eu lieu, et il a enfin fallu reconnaître que cette race est vraiment réfractaire à la civilisation.

Voici maintenant ce qui s'est passé aux îles Sandwich. Les habitants de cet archipel sont aujourd'hui les plus civilisés de la Polynésie, et ils n'en sont redevables qu'à eux-mêmes. Il leur a suffi de voir passer devant eux les navires européens pour comprendre et adopter notre civilisation. Ces insulaires, les mêmes qui en 1770 massacrèrent le capitaine Cook, sont toujours restés les maîtres chez eux. C'est seulement lorsqu'ils ont été civilisés que les commerçants d'Europe et les missionnaires se sont établis dans leurs îles. Un de leurs chefs, le célèbre Tamea-Mea, a été l'agent principal de cette civilisation rapide. En moins de vingt ans il a transfiguré l'archipel.

Quand un navire européen relâchait aux îles Sandwich, Tamea-Mea avait recours à toutes sortes de ruses pour embaucher quelques matelots, pour les retenir dans son île, et il faisait de ces déserteurs les instituteurs de son peuple. En moins de quinze ans il réussit à se créer une marine; il bâtit des villes, ouvrit des écoles; devenu par la conquête maître de tout l'archipel, il développa avec une incroyable rapidité l'industrie et le commerce. Il mourut en 1819, dans la religion de ses pères. Les missionnaires ne débarquèrent qu'en 1820, et la religion chrétienne fut en peu d'années substituée à l'ancien culte, devenu incompatible avec les progrès de la civilisation. Mais les missionnaires n'ont pas plus à se glorifier que les commerçants et les soldats d'Europe de ces progrès remarquables. L'influence des Européens n'a été ni celle



de la persuasion, ni celle de la force, mais seulement celle de l'exemple.

Il suffit de mettre en parallèle l'histoire des Hawaïens et celle des Australiens pour reconnaître que les uns sont perfectibles et que les autres ne le sont pas. Les premiers se sont civilisés eux-mêmes, rien n'a pu venir à bout de l'invincible sauvagerie des autres. Ailleurs, à Taïti, par exemple, la civilisation ne s'est pas développée aussi facilement qu'à Hawaïi. Les missionnaires anglais se sont faits gouvernants; il y a eu des guerres sanglantes entre leurs prosélytes et les sectateurs de l'ancien culte. Ceux-ci ont été détruits et une société nouvelle a été fondée.

Mais, chose bien remarquable, à Hawaïi, à Taïti et en Australie, le contact de la civilisation a été également funeste aux indigènes. La race indigène dépérit aussi bien là où elle s'est civilisée elle-même que là où elle n'a subi la civilisation qu'avec difficulté; aussi bien là où elle a adopté nos mœurs que là où elle a obstinément résisté à tous les appels, à toutes les tentatives civiles, militaires ou religieuses. Les Hawaïens s'éteignent comme les Taïtiens, comme les Australiens.

On peut dire que les Taïtiens ont subi une contrainte morale, que l'influence étrangère s'est imposée à eux, que l'intolérance des missionnaires leur a enlevé une partie de leur liberté. On peut dire que les Australiens ont été refoulés dans de nouveaux territoires où ils se trouvent plus ou moins dépayés et où leur existence est devenue encore plus précaire qu'elle ne l'était autrefois; et on peut attribuer à ces causes physiques ou morales le dépérissement de ces deux races. Mais les Hawaïens sont entièrement libres, ils le sont plus qu'ils ne l'ont jamais été. L'industrie, l'agriculture et le commerce ont accru leurs ressources. Ils sont bien logés, bien vêtus,

bien nourris, et pourtant cette race devient stérile comme les autres.

Lorsqu'on cherche la cause de ce triste résultat, on est conduit à penser que leur organisation physique est réfractaire à la vie civilisée. Du reste, leur état sanitaire est bon ; les maladies apportées par les Européens y ont fait peu de ravages et la longévité des habitants ne paraît pas sensiblement diminuée. C'est à la stérilité des femmes que doit être attribuée la dépopulation.

Dans d'autres archipels, la dépopulation a été certainement le résultat de causes pathologiques. Aux îles Marquises, la longévité des indigènes est tellement diminuée, qu'on n'y rencontre presque aucun vieillard. Je tiens ce renseignement de M. Bourgarel, chirurgien de marine, qui a séjourné longtemps dans ces archipels. Presque toutes les femmes meurent phthisiques, de trente à trente-cinq ans. Il est si rare de trouver un individu avec la barbe ou les cheveux blancs, que les barbes blanches postiches y sont un ornement de luxe payé très-cher par les indigènes. Ce qu'il y a de plus remarquable, au dire du même observateur, c'est que la phthisie sévit aussi bien dans les îles où les Européens ne se sont jamais établis que dans les autres îles ; elle était pourtant partout très-rare autrefois. Ce phénomène est tout à fait inexplicable, car on ne peut pas supposer que la phthisie pulmonaire puisse se transmettre et se propager comme les maladies épidémiques. M. Bourgarel est convaincu que, quand même tous les Européens quitteraient pour toujours l'Océanie, les races indigènes continueraient à dépérir, et que quelques îles pourraient être presque entièrement dépeuplées au bout de plusieurs générations.

**M. RAMEAU.** L'influence de la civilisation européenne sur les indigènes des deux Amériques a donné des ré-

sultats très-différents, suivant les races. Dans la plus grande partie de l'Amérique du Nord, les naturels ont été tout à fait réfractaires à la civilisation. On n'en peut pas juger exactement d'après ce qui s'est passé aux États-Unis. Les peaux rouges ont été chassés de leurs territoires, après des luttes souvent sanglantes : on a évité de se mêler à eux, on voulait au contraire se substituer à eux. Dans les États du Sud, les Chérókées avaient été mieux traités; on leur avait laissé une partie de leur territoire; ils commençaient à se civiliser, lorsqu'on a commis le crime de les persécuter et de les disperser. Les Chérókées étaient les seuls sauvages des États-Unis qui eussent montré une véritable aptitude à la civilisation; mais si les autres sauvages de la même contrée ont été plus réfractaires, on n'en peut rien conclure, parce que, je le répète, on a fait précisément ce qu'il fallait faire pour leur faire haïr la civilisation.

Les choses se sont passées tout autrement au Canada sous la domination française. On ne se proposait pas de coloniser avec des Français; on voulait amener les indigènes à cultiver le sol. On n'a donc cherché ni à les exterminer, ni à les expulser, ni à les réduire en esclavage. On s'est établi près d'eux, mais on leur a laissé de grands territoires et on les a traités, de tout temps, avec beaucoup de ménagement. On leur a envoyé des missionnaires : ils les ont bien reçus; les uns se sont convertis, les autres sont restés païens, sans que ces différences de culte aient détruit la bonne harmonie. Il y a des tribus mixtes où les deux croyances ont un nombre à peu près égal de sectateurs. Il y en a d'autres qui sont tout à fait païennes; d'autres, au contraire, sont tout à fait chrétiennes; mais pour le travail et le progrès ces sauvages sont exactement les mêmes qu'autrefois. Ils ne peuvent comprendre l'utilité du travail; cela dure depuis 1640, c'est-

à dire depuis deux cent vingt ans. A la Jeune-Lorette, à la rivière des Loups, il y a des peuplades d'Iroquois qui vivent enclavées, depuis deux siècles, au milieu des Européens. Ils sont encore tout à fait sauvages et le resteront probablement toujours. Leur population se maintient aujourd'hui sans changement : leurs femmes sont peu fécondes, peut-être le sont-elles moins qu'autrefois ; mais je dois ajouter qu'elles étaient peu fécondes déjà avant l'arrivée des Européens.

Au Mexique, dans l'Amérique centrale, au Pérou, à la Nouvelle-Grenade, au contraire, les populations indigènes ont été complètement transformées, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la différence des races, car il est certain que, dans plusieurs de ces pays, les indigènes ont été fort maltraités par les Européens. La population blanche y est moindre que celle des indigènes et des métis. Au Guatemala, il y a eu, il y a quelque temps, un président de race indigène. Ce fait est significatif.

A Haïti, au milieu des agitations politiques, les nègres sont en bonne voie. Il est bien certain qu'ils marchent vers la civilisation comme les indigènes de l'Amérique méridionale.

M. DE QUATREFAGES craint qu'on ait mal interprété l'exemple des animaux domestiques qu'il n'a invoqué que comme terme de comparaison. Il n'est pas entré dans sa pensée d'établir un rapprochement entre la civilisation des peuples sauvages et la domestication des animaux.

La séance est levée à cinq heures trois quarts.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

22<sup>e</sup> SÉANCE. — 7 Juin 1860.

Présidence de M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

## CORRESPONDANCE.

MM. Renan, Besson, Fages, Pruner-Bey, Guérault, récemment élus membres de la Société, écrivent à la Société pour la remercier de leur nomination.

M. Barnard Davis, l'un des auteurs de *Crania Britannica*, adresse à la Société plusieurs exemplaires de son *Questionnaire sur les races anciennes de la Grande-Bretagne*. Dans la lettre qui accompagne cet envoi, M. Barnard Davis applaudit vivement à la fondation de la Société d'anthropologie, dont il suit les travaux avec le plus haut intérêt.

M. G. Pouchet adresse à la Société un exemplaire de son mémoire sur les débris de l'industrie humaine qu'il a trouvés dans le diluvium du bassin de la Somme. Ce travail est intitulé : *Excursion aux carrières de Saint-Acheul*; Rouen, 1860, grand in-8°.

M. PRUNER-BEY dépose sur le bureau les deux ouvrages suivants, dont il est l'auteur : 1° *Der Mensch in Raume und in der Zeit, eine ethnographische Skizze*; Munich, 1859, in-4° (*l'Homme dans l'espace et dans le temps, esquisse ethnographique*); 2° *Topographie médicale du Caire* (en français); Munich, 1849, in-8°. Le troisième chapitre de ce dernier ouvrage est consacré à la description des races si diverses qui forment la population de la ville du Caire. On y trouve, en particulier, une description anatomique très-complète des races éthiopiennes.

M. MARTIN DE MOUSSY dépose sur le bureau le premier

volume de sa *Géographie et Statistique de la République Argentine*; Paris, 1860, grand in-8°.

M. Achille Guillard, docteur ès sciences, fait don à la Société d'un exemplaire de son ouvrage intitulé : *Eléments de statistique humaine ou Démographie comparée*; Paris, 1855, in-8°. MM. Boudin et Broca sont chargés de rendre compte à la Société des faits anthropologiques les plus importants consignés dans cet ouvrage.

#### CANDIDATURES.

M. le docteur GUILLAUME SCHWAB, directeur de la chancellerie du consulat général d'Autriche, à Paris, demande le titre de membre associé national. Il est présenté par MM. Boudin, Bécлар et Geoffroy Saint-Hilaire.

Les candidatures suivantes sont inscrites régulièrement sur le grand registre par les présentateurs, pour être mises aux voix dans la prochaine séance.

MM. Boudin, Geoffroy Saint-Hilaire et Bécлар proposent de conférer le titre de membres associés étrangers à

MM. le baron DE CHOERNIG (de Vienne);  
le professeur HYRLT (de Vienne);  
le professeur BRUCKE (de Vienne).

MM. Bécлар, Broca et Boudin proposent de conférer le titre de membres associés étrangers à

MM. CRAWFORD (John), président de la Société ethnologique de Londres;  
HUNT (James), secrétaire honoraire de la même Société;  
DAVIS (Barnard), auteur de *Crania Britannica*.

#### ÉLECTIONS.

Sont élus : *Membre associé national* : M. O'ROURKE;  
*Correspondant national* : M. FAURE (de Cheraga, Algérie).

**Reprise de la discussion sur le dépeuplement des races  
et sur leur perfectibilité.**

**M. DE QUATREFAGES.** Dans la dernière séance, notre collègue M. Broca a émis cette opinion : que certaines races sont tout à fait réfractaires à la civilisation. Je ne saurais l'admettre. L'aptitude à la civilisation est un caractère tellement inhérent à la nature de l'homme, qu'une race incivilisable ne serait pas une race humaine.

J'ai quelques observations à faire sur les faits qui ont servi de base à l'argumentation de notre collègue. Il nous a peint les Australiens d'après les anciennes relations. Depuis la compilation de Rienzi (1836), on a recueilli des renseignements plus favorables à cette race. On a pénétré plus avant dans les terres et on y a rencontré des peuplades supérieures à celles du littoral. Déjà, dans l'ouvrage de M. de Rienzi, on trouve des détails extraits de la relation de M. Robert Dawson, qui prend la défense des Australiens et leur reconnaît des qualités morales précieuses. Ils ont de l'héroïsme dans leur affection, et une générosité qu'on peut appeler *chevaleresque* envers leurs ennemis. Un jour, dans une rixe survenue entre eux et quelques Européens à propos d'un chien, ils donnèrent des armes à leurs ennemis avant de les combattre; puis ils les tuèrent et les mangèrent. Peut-être M. Dawson a-t-il exagéré les qualités de cette race, mais il est certain que les opinions des détracteurs des Australiens sont également très-exagérées. Sturk et Grey nous ont appris qu'avant l'arrivée des Européens ils avaient une certaine notion de la propriété. Ils avaient des territoires de chasse répartis par tribus et par familles, comme les peaux rouges de l'Amérique. On ne franchissait les limites de ces territoires que dans les

jours de fête ou dans les jours de guerre. Sur plusieurs points, les indigènes étaient partagés en clans, subdivisés en familles, comme en Écosse.

Relativement aux procédés auxquels on a eu recours pour les civiliser, je ne puis que m'associer aux éloges que M. Broca a donnés aux gouverneurs de la Nouvelle-Galles du Sud, et notamment au gouverneur Macquarie. Mais les efforts de l'administration ne suffisent pas, s'ils ne sont pas favorisés par les colons. La population blanche de l'Australie a-t-elle traité les indigènes avec convenance et humanité ? Bien loin de là. On sait d'où vient cette population. Il a été un temps où les convicts chassaient les Australiens à coups de fusil, comme des bêtes fauves. Du Petit-Thuars rapporte qu'une fois des convicts prirent des Australiens et les brûlèrent. Ils furent traduits en justice, mais ils furent acquittés. Si les blancs ont de pareilles idées de la justice due aux indigènes, s'étonnera-t-on de l'insuccès des efforts, d'ailleurs très-louables, faits par les gouverneurs de Sidney pour civiliser les Australiens ? La conduite des Anglais en Australie est en rapport avec ce qui s'est passé partout où la race anglo-saxonne a étendu ses colonies. Cette race s'arroge tous les droits et n'en laisse aucuns aux indigènes. Elle a exterminé les Tasmaniens, elle a commis de cruels excès sur les peaux rouges de l'Amérique. Elle traite les Australiens comme les autres sauvages.

Les insuccès des tentatives faites sur les enfants australiens ne prouvent rien ; les caractères moraux sont héréditaires comme les caractères physiques, et ne se modifient que par la suite des générations. Il faut plusieurs générations pour civiliser des sauvages. Or, les essais que M. Broca nous a racontés n'ont été faits que sur une seule génération.

Je ne regarde donc pas les Australiens comme incivili-



sables. Là où quelques hommes bien intentionnés ont eu recours à des procédés de persuasion, ils ont obtenu de meilleurs résultats, même sur des Australiens adultes. Dawson rapporte que dans le voisinage de Port-Stephen on a pu établir de bons rapports entre les colons et les indigènes, et amener ceux-ci à une condition comparable à celle des chieftains d'Ecosse, par rapport aux propriétaires du sol.

A l'exemple des Australiens, M. Broca a opposé celui des Hawaïens, et il a loué ceux-ci autant qu'il a déprécié ceux-là. Pour ma part, je ne trouve pas que la race hawaïenne se soit montrée aussi avide de civilisation qu'on nous l'a dit. Il est vrai qu'il n'y a pas eu dans cet archipel de conquérant étranger, mais il y a eu un conquérant indigène. Tamea-Mea a employé pour civiliser ses sujets des moyens aussi rudes, plus rudes même que ceux qu'on reproche aux missionnaires de Taïti. La civilisation est à peu près la même dans les deux pays ; et il ne faut pas oublier que le gouvernement d'Hawaï est soumis, comme celui de Taïti, au protectorat anglais.

Et maintenant doit-on attribuer l'inégale influence de la civilisation sur les divers peuples indigènes de l'Océanie à des différences essentielles de race ? Je ne le pense pas. J'attribue la différence des résultats à la différence des conditions du milieu desquelles la civilisation a été présentée aux indigènes.

Je répondrai maintenant à M. Rameau, relativement aux populations de Nord-Amérique. Il est vrai que ces populations en général se sont refusées à la civilisation ; mais il y a eu des exceptions. Il y a au Canada des villages entiers peuplés par des indigènes plus ou moins purs, qui vivent à l'européenne. Le rapport de Schulcraft constate que les Iroquois-Algonquins ont pour la plupart repoussé la civilisation, mais qu'une de leurs tribus ce-

pendant cultive le sol et en retire sa subsistance. On ne peut donc pas dire que les Algonquins soient incivilisables, puisqu'une de leurs tribus s'est civilisée.

M. Rameau a ajouté que les Indiens Chérókées avaient reçu et adopté la civilisation. Mais ici encore il y a partage, car des peuplades voisines et très-semblables d'ailleurs sont restées sauvages. Les Chérókées possédaient déjà une civilisation indigène avant l'arrivée des Européens. Bartram, qui avait vécu plusieurs années parmi eux, raconte qu'à cette époque ils avaient des villes, des temples, un gouvernement régulier. Ces peuples ont fait depuis lors des progrès très-remarquables. MM. de Tocqueville et Michel Chevalier nous apprennent que les Chérókées et les Choctos étaient bien civilisés. Ils avaient des écoles, une imprimerie, un journal. Ils exportaient en une seule année plusieurs milliers de balles de coton. Ils avaient même des esclaves nègres. Un jour les agents américains sont venus, se sont emparés de leur territoire, et les ont transportés dans le Wisconsin et l'Arkansas. La tribu méridionale des Chérókées, les Séminoles, a voulu résister à ces violences; elle a lutté, on l'a détruite.

Ainsi, lorsque l'on compare les races humaines sous le rapport des progrès qu'elles sont capables de faire, il faut d'abord voir sous quelle forme la civilisation s'est révélée à elles, et quels sont les procédés auxquels on a eu recours pour la leur faire accueillir. Puis, lorsqu'un peuple reste sauvage malgré l'influence européenne, il faut voir si c'est toute la race qui se montre réfractaire à la civilisation, ou une partie seulement de cette race. Il suffit qu'une seule tribu puisse se perfectionner, pour qu'il soit démontré que toute la race est perfectible. Je le répète, si une race était absolument incivilisable, ce ne serait pas une race humaine.

M. Boudin donne lecture du discours suivant, en réponse aux opinions émises dans la dernière séance :

« Ce n'est pas sans un certain étonnement que j'ai entendu citer parmi les causes de dépopulation une prétendue influence des missions dont l'aliment moral ne serait pas en rapport, dit-on, avec les facultés digestives, si je puis ainsi m'exprimer, de certains peuples. Avant d'émettre une telle assertion, qui me paraît en contradiction formelle avec tout ce que nous enseigne l'histoire, il eût été nécessaire de démontrer au moins la coïncidence du fait de la dépopulation avec l'époque de l'arrivée des missionnaires. Cette coïncidence démontrée, sans établir la relation de cause à effet, aurait pu légitimer sinon une accusation, au moins un simple examen. Or, non-seulement cette coïncidence n'a pas été recherchée ; mais, dans un grand nombre de localités en proie à la dépopulation, l'histoire même nous montre de la manière la plus manifeste cette dernière précédant l'arrivée des missions. Ainsi, par exemple, lorsque les missionnaires débarquèrent aux îles de la Société, ils apprirent que la population de ces îles, qui s'était élevée à 500,000 habitants, n'était plus que de 104,000 individus. Il y a plus : les naturels du pays n'hésitaient pas à attribuer eux-mêmes la décroissance de la population à l'anthropophagie et à l'amour contre nature.

« Or, une religion qui combat l'une et l'autre de ces abominations, et qui partout ailleurs porte à la fois la civilisation, le bien-être matériel, en même temps qu'elle favorise le peuplement, une telle religion ne saurait être responsable d'une dépopulation manifestement antérieure à sa bienfaisante influence.

« Dans d'autres circonstances, la dépopulation s'explique par l'introduction de maladies nouvelles. Il est enfin des localités dans lesquelles la mortalité est restée

mortale; mais où en revanche il se manifeste une telle diminution des naissances, que le nombre des dernières est à celui des décès comme 1 à 3, quelquefois même comme 1 à 7. Quelque singulier que soit ce phénomène, rien, ce nous semble, n'autorise à en attribuer la production à l'influence des missions.

« En l'absence de renseignements sérieux, sachons nous renfermer dans une sage abstention, et, dans l'intérêt même de la science, ayons le courage d'avouer notre ignorance, l'ignorance qui se connaît, comme dit Pascal. Lorsque les éléments scientifiques d'une question font défaut, ayons le courage de dire avec Socrate : « La seule chose que nous sachions, c'est que nous ne savons rien. » *Id solum scio me nihil scire, nihil amplexi.* (Cicéron.)

« Mais passons à une autre question. Il y a longtemps que j'ai insisté sur les différences qui distinguent les races humaines au point de vue des aptitudes et des immunités pathologiques. Serait-ce en vertu d'une extension de cette *loi des maladies*, qu'un de nos honorables collègues nous a, dans la dernière séance, esquissé sa théorie des aptitudes et des immunités des races à l'endroit des religions. Le rapprochement serait piquant et ne manquerait certainement pas d'originalité.

« La théorie dont il s'agit peut se résumer ainsi : « C'est une erreur de croire que les peuples puissent modifier leurs croyances religieuses. Ainsi, les peuples « sémites sont essentiellement monothéistes ; les autres « peuples sont polythéistes dans le sud ; dans le nord ils « tiennent le juste milieu entre le monothéisme et le polythéisme. »

« J'avoue n'être pas encore entièrement remis de l'étonnement que m'ont causé ces paroles, *verba inaudita*.

« Si la théorie est vraie, si le froid examen des faits la

confirme, elle fait le plus grand honneur à son inventeur. Si elle a l'expérience contre elle, il faut se garder de lui donner accès dans la science que la Société anthropologique a mission d'édifier.

« Examinons donc les faits, car il faut toujours dans les sciences en revenir à ces grands arbitres de la vérité. Et d'abord, est-il exact de dire que le monothéisme est naturel à la race sémitique ? Si nous l'étudions dans l'antiquité, nous la voyons polythéiste, c'est-à-dire livrée à l'idolâtrie sur toute la ligne, depuis l'Arabie jusqu'aux colonnes d'Hercule, à la seule exception d'un petit peuple de 4 à 5 millions d'individus, occupant une faible portion de la Syrie, appelée la Judée.

« Mais peut-on dire que, même dans cette petite portion de la famille sémitique, le monothéisme fût réellement l'expression d'une tendance naturelle, ou, pour parler plus nettement, une affaire de race, de tempérament ? Toute l'histoire du peuple juif proteste contre une telle hypothèse, et, pour s'en convaincre, il suffit de consulter le livre qui résume ses archives.

« On dit que le Code athénien ne portait aucune peine contre le parricide, parce que Solon n'avait pas admis qu'un crime d'une telle énormité pût être jamais commis. Eh bien, le législateur des Hébreux, qui connaissait son monde, savait son peuple tellement enclin au polythéisme, que, pour contre-balancer cette tendance, il se vit forcé de prononcer la peine de mort contre ses sectaires : *Qui immolat diis, occidetur*. (Exode, XXII, 20.)

« Mais, en dépit de cette pénalité, le Juif revenait toujours à ses moutons, ou, si mieux vous aimez, à ses veaux, d'où cette appellation que lui adresse Osée (XIII, 2) : *Homines vitulos adorantes*. Dans le livre des Rois (XVII, 22), nous lisons : « Chacun de ces peuples se forgea son dieu, et unaquæque gens fabricavit deum suum. »

« Il est vrai que, dans d'autres circonstances, les Juifs jetaient leurs dieux au feu ou les brisaient : *Dederunt deos igni... et comminuerunt eos.* (Isaïe, XXXVII, 19.)

« Mais, pour jeter des dieux au feu ou les briser, il fallait toujours commencer par les fabriquer, et il est douteux que les Juifs s'amussent à fabriquer des dieux pour se ménager le plaisir de les jeter au feu.

« Ainsi donc, dans l'antiquité, non-seulement la race sémitique, prise dans son ensemble, était essentiellement polythéiste, mais la petite fraction juédque, malgré sa loi monothéiste, avait une tendance incontestable au polythéisme.

« Aujourd'hui, la grande majorité de la famille sémitique est musulmane; quant aux Juifs, si les 4 à 5 millions de leurs descendants, disséminés sur toute la surface du globe, sont restés Juifs de race, il est très-douteux, d'après ce que nous voyons en France et ailleurs, qu'ils soient généralement restés Juifs de culte. On peut donc affirmer qu'il s'est opéré là de grands changements, sans que la race se soit modifiée.

« J'aborde maintenant la seconde proposition. Dans le midi de l'Europe, nous dit-on, les peuples ont été polythéistes dans l'antiquité, et ils ont conservé des tendances polythéistes dans les temps modernes. Dans le nord de l'Europe, les peuples ont une tendance à se rapprocher du monothéisme des Sémites.

« Pour nous, il nous avait semblé jusqu'ici que, dans l'antiquité, tous les peuples de l'Europe, aussi bien ceux du nord que ceux du midi, avaient été polythéistes. Si, depuis dix-huit cents ans, le monothéisme s'est introduit en Europe, nous ne sachons pas que le Nord se soit comporté autrement que le Midi, et pendant quatorze siècles le même culte a régné en Europe, depuis Cadix jusqu'en Norwége, et depuis le littoral de

l'Atlantique jusqu'aux limites orientales de la Pologne. Que si, depuis quatre siècles, une partie de l'Europe a renoncé à une partie de ses croyances, cette renonciation même démontre la malléabilité de l'esprit de l'homme et l'entière indépendance des cultes par rapport au climat, à la race, à la nationalité. En ce qui concerne la prétendue tendance plus prononcée des peuples du nord pour le monothéisme, nous ne voyons pas l'Irlande très-disposée à imiter l'Angleterre; nous ne voyons pas en quoi le Russe serait plus monothéiste que l'Espagnol. Enfin, en France, nos ancêtres les Gaulois étaient essentiellement polythéistes, tout le monde en convient. Or, en supposant même que les Français d'aujourd'hui, comme on nous l'affirme, professent un monothéisme douteux, il faut bien reconnaître qu'il y a soixante-dix ans nos pères ont été d'un monothéisme absolu et radical; car, s'ils n'adoraient pas un seul Dieu, ils adoraient une seule *Déesse*.

« Tous ces changements se sont accomplis sans changement d'habitude, de race ni d'angle facial. Donc des changements analogues peuvent s'opérer encore; donc le culte des peuples est essentiellement modifiable, et radicalement indépendant du climat et de la race<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> « A propos des changements de religion, on me permettra de reproduire ici sans commentaire un singulier passage de *l'Océanie*, de Rienzi (t. I, p. 37; Paris, 1836, in-8°). Il ne s'agit de rien moins que la conversion des singes :

« L'auteur d'un ouvrage tibétain, traduit en langue mongole, et du « mongol en français par M. Klaproth, et qui traite de l'origine des « progrès de la religion de *Bouddha*, dans l'Inde et dans d'autres pays « de l'Asie, raconte le trait suivant : Après que la véritable religion de « *Chakiamouni* eut été répandue dans l'Hindoustan et chez les barbares « les plus éloignés, le grand prêtre et chef de la croyance bouddhiste, « ne voyant plus rien à convertir entre les hommes, résolut de civiliser « la grande espèce de singes appelés *jaktcha* ou *raktcha*, d'introduire « chez eux la religion de Bouddha, et de les accoutumer à la pratique

« Mais en voilà assez sur ces théories théologiques. Je reviens à l'anthropologie, et je me résume en disant :

« 1° Les diverses fractions de la race sémitique ont professé dans l'antiquité et professent encore aujourd'hui les religions les plus différentes.

« 2° La longitude et la latitude géographiques, aussi bien que l'altitude, sont sans influence aucune sur les croyances religieuses des peuples.

« 3° L'histoire nous montre les peuples d'une même race professant les religions les plus opposées, et subissant les changements les plus radicaux dans leurs cultes, preuve évidente que la *race*, aussi bien que les conditions géographiques, est sans influence sur les croyances des peuples. »

M. BEAULON. Cette discussion est délicate, et je ne crois pas utile de la pousser jusqu'au bout. Il y a des limites dont je ne veux pas sortir.

Je pense comme M. Boudin que les causes de la dépopulation de l'Océanie ne sont pas scientifiquement connues. Mais, en présence d'un fait de cette importance, l'esprit humain ne peut se résigner à ne faire aucune tentative pour l'expliquer. Nous procédons donc par supposition, sachant bien que ce ne sont que des essais provisoires. Nous analysons toutes les circonstances, et nous examinons celles qui nous paraissent capables de contribuer à la production des phénomènes dont nous cherchons l'explication. C'est ce que fait M. Boudin. Il est porté à croire que les maladies et les habitudes vicieuses importées dans l'Océanie par les Européens sont la

« des préceptes, ainsi qu'à l'observation exacte des rites sacrés. L'entre-  
prise fut confiée à une mission, sous la direction d'un prêtre regardé  
comme une incarnation du saint *Khomchim-Botitaso*. Ce prêtre réussit  
parfaitement et convertit une prodigieuse quantité de singes à la  
croyance indienne. »

(Note de M. Boudin.)



cause principale (quoique non exclusive) du dépérissement des races indigènes. Je ne nie pas l'influence de cet ordre de causes. Mais, à côté de ces influences physiques, il y en a d'autres, qui d'ailleurs ne sont nullement incompatibles avec les précédentes : ce sont les influences morales. Or, il me semble difficile de ne pas ranger les influences religieuses parmi celles qui peuvent faire subir à une race de profondes modifications. Les religions font partie intégrante des sociétés : la morale, la justice et toute l'organisation sociale en dépendent.

Une nouvelle religion, surtout lorsqu'elle est au-dessus de l'intelligence actuelle de cette race, détruit le lien moral qui unissait les hommes et qui servait de base à la société, en lui substituant un nouveau lien qui sert de base à la société nouvelle. Il s'agit maintenant de savoir si cette modification soudaine et profonde de l'ordre social, si les changements de mœurs et d'habitudes qu'elle entraîne, ne peuvent pas contribuer à produire les résultats que M. Boudin paraît disposé à attribuer à des causes purement physiques.

M. Boudin a cru comprendre que j'avais admis l'influence des latitudes sur la forme que les peuples donnent à leur religion. Je n'ai rien dit de semblable, j'ai parlé de l'influence des races, et non de celle des latitudes, et quand j'ai opposé l'exemple des Européens du nord à celui des Européens du sud, j'ai voulu opposer seulement les races germaniques répandues dans le nord aux races celtiques ou pélasgiques qui occupent le midi de l'Europe.

M. Boudin n'admet pas que les caractères intellectuels et moraux des races puissent influencer sur leurs idées religieuses, et il m'objecte que les races sémitiques, aujourd'hui essentiellement monothéistes, ont commencé par être polythéistes. Je lui répondrai que les auteurs

qui, comme notre éminent collègue M. Renan, ont étudié à fond l'histoire de ces races, pensent qu'elles ont toujours eu des tendances monothéistes; quand elles quittaient le culte de Jehovah pour adorer Baal, ou Moloch, ou le veau d'or, elles changeaient de dieu, mais elles n'en prenaient qu'un. Si parfois deux ou trois dieux ont pu régner à la fois, c'a été un événement très-local, et toujours passager. La tendance des Sémites a toujours été d'attribuer tous les phénomènes à une cause unique : c'est une tendance à la synthèse. Nous trouvons dans l'histoire primitive des peuples du midi de l'Europe une tendance opposée. Ils analysaient les phénomènes et admettaient pour chacun un dieu particulier.

Aujourd'hui par toute la terre, les Juifs ont gardé leur monothéisme primitif, et les autres peuples sémitiques sont tous sectateurs de l'islam. Quant aux peuples pélasgiques du midi de l'Europe, en adoptant le dogme du monothéisme, ils ont conservé une tendance prononcée à multiplier les objets de leur culte. Je ne crois pas devoir en dire plus long sur ce point.

M. Rurz. J'ai entendu avec plaisir MM. Boudin et de Quatrefages. Ils ont montré que les faits sur lesquels on s'appuie pour dire que certaines races n'ont aucune aptitude à la civilisation ne sont pas démonstratifs. De tout temps, les peuples civilisés qui se sont trouvés en présence de peuples moins avancés qu'eux ont considéré ces derniers comme des êtres incivilisables. Il a été une époque où les Romains pensaient ainsi des Gaulois.

Quant aux causes de la dépopulation de l'Océanie, elles sont multiples, et parmi elles je signalerai la faute qu'on a commise en voulant forcer les indigènes au travail. Le sauvage a horreur du travail : c'est ce qui l'éloigne le plus de la civilisation. Aux Antilles, lorsqu'on amenait de jeunes nègres d'Afrique, on réussissait à les

utiliser ; mais tous ceux qui avaient déjà un certain âge se refusaient opiniâtrément au travail. Plusieurs aimaient mieux mourir que de s'y soumettre.

Il y a une très-grande différence entre les colonies anglaises et celles des Français ou des Espagnols. Ceux-ci sont réellement civilisateurs ; mais les Anglais détruisent partout les races sauvages. Ce qui se passe en Océanie dépend sans doute en grande partie du caractère spécial de la race anglo-saxonne.

**M. MARTIN DE MOUSSY.** Je ne pense pas qu'il y ait de race absolument réfractaire à la civilisation. Dans l'Amérique du Sud, il y a des races plus ou moins accessibles au progrès ; mais plusieurs, qui pendant longtemps ont pu passer pour tout à fait réfractaires, ont cependant fini, à la longue, par se civiliser plus ou moins.

Les Guaranis, soumis par les Espagnols après de grandes luttes, ont été réduits au servage ; mais ils n'ont pas été pressurés, car l'Espagnol est homme de peu de besoins. Les races qui occupaient la plaine, et qui n'étaient pas agricoles, vivent de chasse, comme autrefois, et n'ont pas changé ; mais les Taubas, qui demeurent au delà du Parana, vis-à-vis Corrientes, viennent de temps en temps travailler en ville. Les hommes sont briquetiers, ou travaillent soit aux abattoirs, soit à la récolte des oranges. Ils continuent à s'épiler et à se tatouer, mais leurs enfants commencent à se mêler à la population blanche. Du reste, ils ne se font pas chrétiens, et on s'occupe peu de les convertir. Ces mêmes Taubas vont souvent au delà de leur pays, trafiquer des objets d'Europe avec d'autres peuplades. Leurs femmes se croisent souvent avec les Européens.

Les Payaguas, vis-à-vis l'Ascension, qui allaient nus autrefois, portent maintenant des couvertures. Jamais

leurs femmes ne se donnent aux Européens. Ils ne sont nullement chrétiens. Ce sont eux qui vendent le poisson et qui transportent l'herbe à la ville. Ils ne savent ni lire ni écrire, pourtant ils connaissent parfaitement la monnaie de papier et ne s'y trompent jamais. Ce sont de très-beaux hommes, plus bruns que les autres indigènes de la région.

J'ajoute qu'au Chili, les Araucans, qui ont bravement résisté aux Européens, et n'ont jamais supporté aucun joug, commencent à se civiliser un peu.

M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. Dans la dernière séance, en parlant des races qu'on n'a pu civiliser jusqu'ici, M. Broca a dit qu'il y avait des espèces animales tout à fait indomestiques. Je ne sais si cette opinion est justifiée par les faits.

Dans la classe des mammifères, si l'on passe en revue les familles naturelles, et si l'on cherche quels sont les groupes les plus rebelles à la domestication, on trouve tout d'abord deux familles bien caractérisées : celle des *felis* et celle des petits animaux du groupe des belettes, des fouines, etc. Pourtant chacun de ces groupes a fourni un animal domestique (le chat et le furet).

On a opposé à l'exemple des animaux indomesticables celui des lapins qui, en effet, se laissent domestiquer très-aisément. Il est probable, il est vrai, que nos lapins sauvages ne sont que des animaux autrefois domestiques et redevenus libres dans les bois, car le lapin n'est pas originaire de notre pays ; il y a été importé par l'homme. Mais comme nos lapins sauvages sont redevenus sauvages depuis un très-grand nombre de générations, la chose est aussi concluante que s'ils avaient toujours été sauvages. Il est bien vrai que lorsqu'on prend de petits lapins dans les terriers, on réussit à les domestiquer dès la première génération.

A cet exemple, M. Broca a opposé celui du loup. Mais le loup est-il réellement réfractaire à l'apprivoisement ? Je ne le pense pas. Pouvons-nous connaître les vrais instincts du loup d'après les expériences qui en ont été faites ? A-t-on élevé les loups comme on élève les chiens ? Non, car on sait que cet animal est redoutable, on se défie de lui, on le tient à la chaîne, on l'aborde avec hésitation ; au lieu de le caresser, on le maltraite. Mais un chien qu'on élève ainsi devient aussi féroce qu'un loup.

Je connais deux faits relatifs, l'un au loup, l'autre au chacal, et qui prouvent que ces animaux peuvent être apprivoisés. Il y avait autrefois au Muséum une louve qui avait été prise au piège et qui n'avait que trois pattes. On l'avait élevée avec des chiens dans une petite cour. Elle était devenue douce et caressante. Elle a eu des métis avec des chiens. C'est un fait déjà ancien que je n'ai pas vu, mais en voici un autre que j'ai vu. Le chacal passe, comme le loup, pour un animal indomesticable et féroce. Cet animal n'a pas la taille et la force du loup, il n'est pas redoutable pour l'homme et les troupeaux ; il ne l'est que pour la volaille. On l'élève donc sans crainte et avec douceur, et plusieurs fois on a vu en Algérie des chacals bien apprivoisés. Pallas cite le chacal comme un animal assez doux, et il pense comme moi que le chien descend en grande partie du chacal. Il y a dix ans, un militaire, revenant d'Afrique, amena avec lui à Grenoble un chacal aussi soumis et aussi familier qu'un chien. J'ai vu cet animal, il courait librement dans les rues et vivait exactement comme un chien, si bien que les habitants de la ville le prenaient pour un véritable chien. Voilà la preuve que les animaux qui passent pour indomesticables peuvent toujours être apprivoisés et assouplis, lorsqu'on s'y prend d'une manière convenable.

J'ajoute un mot sur les horreurs commises par les An-

glais contre les malheureux indigènes d'Australie. Il y a quelque chose de plus horrible que ces horreurs, c'est la justification qui en a été faite froidement par les journaux. Un journal de Port-Jackson a imprimé un article sur la nécessité de détruire les Australiens, et sur le droit que les Anglais avaient de les exterminer. L'auteur reconnaissait qu'on devait épargner les Néo-Zélandais, parce que ce sont des hommes; mais les Australiens étant, suivant lui, des *chimpanzés sans queue*, on pouvait les tuer comme des bêtes, sans aucun remords. Ce journaliste croyait que les chimpanzés ont des queues !

M. BROCA. L'heure est trop avancée pour que je puisse répondre aujourd'hui à toutes les objections qui m'ont été faites. Je me bornerai donc à quelques remarques sur l'apprivoisement des loups et des chacals, réservant pour la prochaine séance tout ce qui concerne les races humaines. M. le président pense qu'on pourrait domestiquer le loup si l'on s'y prenait convenablement. Il attribue la férocité des loups captifs aux mauvais traitements qu'on leur fait subir; il pense que si, au lieu de les élever à la chaîne, on les élevait en liberté, si on les caressait, ils perdraient leurs instincts féroces, et il cite à ce propos l'exemple de la louve élevée au Muséum, au commencement de ce siècle. Je connaissais déjà ce fait, publié dans le tome IV des *Annales du Muséum*, mais je remarque d'abord que cette louve était mutilée; elle n'avait que trois pattes; elle se sentait plus faible que les chiens avec lesquels elle vivait. Elle les aurait peut-être attaqués si elle avait été plus forte. D'ailleurs on ne l'a pas mise en liberté; elle vivait en bonne intelligence avec les chiens qui étaient ses mâles; on n'a pas essayé de voir si elle aurait frayé avec les chiennes. A cet exemple, j'opposerai l'histoire de la célèbre louve du marquis de Spontin-Beaufort, la même qui donna les métis

mis en expérience par Buffon. Elle fut prise dans les bois toute petite, à peine âgée d'une semaine. On l'allaita artificiellement et on l'apprivoisa très-bien. Elle était si familière qu'on la menait à la promenade dans les bois, et même à la chasse, sans risquer de la perdre. Mais, dès qu'elle eut un an, elle commença à montrer des instincts sanguinaires ; elle étranglait les petits animaux, bientôt elle attaqua les moutons et les *chiennes* ; enfin elle mordit le cocher de la maison et le blessa grièvement ; finalement, il fallut l'abattre. Cet exemple n'est pas le seul ; tous ceux qui ont voulu élever ou apprivoiser de jeunes loups ont eu à s'en repentir. On a même remarqué que les métis du chien et du loup sont quelquefois indomptables. Dans l'expérience de lord Clanbrassil, l'un des métis de premier sang fut donné à John Hunter. Cet animal, qui courait librement dans la rue, était si féroce qu'un jour on le prit pour un chien enragé et qu'on le lapida. Une sœur de cet animal, couverte par un chien, fit des métis *quarterons*, qui, à leur tour, en se croisant avec l'espèce du chien, firent des métis *octavons*. Or, ces derniers, quoique loups seulement pour un huitième, ne purent jamais être soumis. On les confia à un dresseur de chiens de Lausanne, qui ne put réussir à les apprivoiser.

Je crois, d'après ces faits, que si le loup n'a pas été domestiqué, c'est parce qu'il n'est pas domesticable. Ses instincts sauvages se révèlent toujours à l'âge de la puberté, quelque soin qu'on ait pris de lui pendant sa jeunesse.

Le chacal est un animal beaucoup moins sauvage que le loup ; il vit en société, il est presque familier avec l'homme, même à l'état sauvage. Il n'est donc pas étonnant qu'on puisse l'apprivoiser. Je ne sais si tous les chacals sont susceptibles de devenir domestiques, ou si ce sont seulement quelques-uns d'entre eux, plus doux et

plus intelligents que les autres. Il ne faut pas confondre une race avec quelques individus. Il y a des chiens aussi féroces que des loups; il doit y avoir parmi les loups, et surtout parmi les chacals, des individus moins féroces et moins indociles que le reste de leur race. Qu'on puisse réussir à apprivoiser ceux-là, cela me paraît douteux pour les loups, mais c'est bien certain pour les chacals. Beaucoup d'officiers de l'armée d'Afrique élèvent de petits chacals; ils ne gardent que ceux qui sont doux et obéissants. C'est un de ceux-là que M. Geoffroy Saint-Hilaire a vu à Grenoble. Mais de là à la domestication d'une race, il y a loin. Il s'agit de savoir si ces individus exceptionnels peuvent conserver la faculté de se reproduire à l'état domestique et de perpétuer leur race. S'il en était ainsi, le chacal serait domestique depuis longtemps. Il y aurait des chacals domestiques en Algérie, et il y en aurait en France. On se plairait à avoir cette race curieuse d'animaux domestiques et on l'aurait déjà multipliée partout.

M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE. Je suis d'accord avec M. Broca sur ce fait que tous les individus d'une même espèce ne sont pas également aptes à être domestiqués. On ne réussirait pas à apprivoiser tous les chacals, mais on en apprivoise quelques-uns. Il est donc permis de croire que, parmi les loups aussi, il peut y avoir quelques individus susceptibles d'être apprivoisés. Je pense qu'en unissant entre eux ces individus apprivoisés, on obtiendrait, non pas à la première génération, mais aux générations suivantes, une race de loups domestiques.

Voici maintenant un point sur lequel je diffère d'opinion, non-seulement avec M. Broca, mais encore avec la plupart des auteurs français. Notre collègue pense que le chacal n'a jamais été domestique. Je pense, moi, tout le contraire; car, pour moi, nos chiens domestiques ne



ont que des chacals modifiés. Peut-être ces modifications ont-elles été dues en partie au croisement des chacals avec d'autres espèces de *canis*, tels que le loup d'Europe, le loup américain, le lévrier d'Abyssinie (*canis imensis*), ou même avec une espèce perdue. Mais j'admets que les chacals ont été la souche principale des chiens domestiques. Cette opinion, soutenue et démontrée au dix-huitième siècle par Gùldenstädt, fut adoptée en grande partie par Pallas. Aujourd'hui, elle est acceptée par la plupart des naturalistes allemands. Gùldenstädt, voyageant dans les régions orientales de l'empire russe, chez des peuples très-grossiers, y trouva des chiens très-différents des nôtres, et il reconnut que ces animaux ressemblaient beaucoup aux chacals de la même contrée. Tous les voyageurs qui ont exploré les mêmes régions ont pensé, comme lui, que ces chiens n'étaient que des chacals domestiques. Lichtenstein a décrit le chacal à dos noir de l'Afrique australe (*canis mesomelas*), et il a constaté que les chiens domestiques des indigènes avaient le dos noir comme les chacals sauvages. Plus récemment, Ehrenberg et plusieurs voyageurs prussiens ont étudié comparativement les chacals sauvages et les chiens domestiques de l'Égypte et de la Nubie. Ils ont trouvé dans ces deux pays deux espèces de chacal (qui pourraient bien n'être que deux races d'une même espèce), savoir : le chacal ordinaire et le *canis lupaster* ; or, dans chacune de ces contrées, les chiens domestiques sont très-semblables aux chacals sauvages.

D'après ces faits et beaucoup d'autres, il est bien certain que, dans chaque région, la principale race de chiens domestiques est semblable aux chacals sauvages du même pays. Ces chiens ne sont autre chose que des chacals devenus domestiques. Le chacal est un animal très-familier ; il est presque parasite de l'homme. Il rôde au-

tour des maisons, il y entre : il est facile à attirer et à apprivoiser. La plupart des naturalistes étrangers s'accordent donc à considérer les chacals comme la souche principale des chiens. La France est le seul pays où cette opinion n'ait pas prévalu. C'est parce que Buffon, comme Linné, avait considéré le chien comme une espèce à part. Pour Buffon, le chien de berger, ou plutôt le chien à oreilles droites, serait le chien primitif. L'opinion de deux hommes comme Buffon et Linné aurait beaucoup de poids, si le chacal avait été bien connu de leur temps ; mais on n'en avait alors qu'une connaissance fort imparfaite. Linné, par exemple, croyait que les hyènes étaient plus rapprochées que les chacals du chien et du loup. Cuvier, qui d'ailleurs n'avait pas étudié sérieusement les origines des animaux domestiques, a adopté les idées de Buffon et de Linné. Son frère, M. Frédéric Cuvier, a fait également des chiens une espèce particulière ; M. Flourens a accepté la même opinion, de telle sorte que presque tout le monde en France considère les chiens comme une espèce distincte de toutes les autres. Mais je répète qu'à l'étranger, et principalement en Allemagne, c'est l'opinion opposée qui a prévalu.

Si le chien était une espèce à part, il faudrait admettre que l'espèce sauvage est éteinte. On comprendrait qu'un animal de grande taille eût été entièrement détruit par l'homme. L'aurochs, par exemple, existait autrefois dans toute l'Europe, et il est maintenant détruit presque partout. Cette espèce serait probablement éteinte, si des lois particulières ne la protégeaient dans certains pays du Nord. Mais un animal de petite taille, comme le chien, n'aurait pu être détruit. On n'a pu détruire les loups dans aucun pays civilisé, excepté en Angleterre, où la destruction de cette espèce est presque récente. Mais l'Angleterre est une île, et, dans les pays continentaux, mal-

gré de fréquentes battues régulièrement organisées, la destruction des loups a été impossible jusqu'ici. Il y a encore beaucoup de loups dans plusieurs départements de la France. Je connais un louvetier du département de la Nièvre qui a tué lui-même ou fait tuer par ses gens onze cent trente-quatre loups. Or, le chien, plus petit et plus fécond que le loup, pouvant, comme le chacal, se réfugier dans les terriers, aurait-il pu être détruit, et détruit de temps immémorial, dans tous les pays du monde, par des peuples presque sans armes? Cela est tout à fait inadmissible. L'animal sauvage dont descendent nos chiens domestiques doit donc exister encore : cet animal, c'est le chacal, dont les formes ont été modifiées par l'influence de la domestication et probablement aussi par l'influence de certains croisements.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

23<sup>e</sup> SÉANCE. — 21 Juin 1860.

Présidence de M. BÉCLARD, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

MM. Renan, Sichel et O'Rorke, présents à la séance, remercient verbalement la Société de leur récente nomination.

M. le secrétaire annonce officiellement à la Société que M. Brown-Séguard, membre titulaire-fondateur, a définitivement quitté Paris pour s'établir à Londres, où il a été nommé médecin de l'hôpital des épileptiques et des maladies nerveuses. Cette position étant devenue incompatible avec les fonctions de membre titulaire, le

bureau propose d'inscrire M. Brown-Séguard sur la liste des membres associés étrangers. Cette proposition est adoptée.

#### CANDIDATURES.

M. le docteur DE MONESTROL, présenté par MM. Boudin, Broca et Perier, demande le titre de membre associé national.

MM. Boudin, Béclard et Broca proposent de conférer le titre de membres associés étrangers à MM. le colonel TULLOCH, BALFOUR et FARR, de Londres.

Il sera procédé dans la prochaine séance à un scrutin sur ces candidatures.

#### ÉLECTIONS.

Sont élus :

*Membre associé national* : M. le docteur SCHWARTZ ;

*Membres associés étrangers* : MM. DE CZOERNIG, HYALT et BRUCKE, de Vienne; MM. JOHN CRAWFORD et JAMES HUNT, de Londres, et M. BARNARD DAVIS, de Shelton (Angleterre).

#### Reprise de la discussion sur le dépérissement des races indigènes et sur la perfectibilité des races.

M. BROCA. Dans la dernière séance, ceux de nos collègues qui ont pris la parole ont, pour la plupart, réfuté ou rejeté les opinions que j'avais exposées pour établir que certaines races humaines se sont montrées jusqu'ici entièrement réfractaires à la civilisation.

Sans chercher à comparer le fait de la domestication des animaux au fait de la civilisation des peuples sauvages, j'avais cru devoir suivre M. de Quatrefages sur le terrain de la physiologie comparée, et dire qu'il y a entre les races humaines, sous le point de vue de la perfectibilité, des différences analogues à celles qui existent

entre les espèces animales sous le point de vue de la domesticabilité.

Notre président, M. Geoffroy Saint-Hilaire, a réfuté l'un des exemples que j'ai acceptés en nous montrant que le chacal est susceptible de devenir domestique, et qu'il constitue la principale souche, sinon la souche unique, des races de chiens domestiques. Je suis d'autant plus disposé à accepter cette rectification, que j'ai admis moi-même, dans mon *Mémoire sur l'hybridité*, que « le chacal a pris part dans l'origine à la formation de plusieurs races canines. » Je pensais alors que, si l'espèce du chacal n'est pas domesticable *comme espèce*, elle fournissait des *individus* domesticables, lesquels, en se croisant avec les chiens, avaient engendré quelques races croisées très-semblables aux chacals. Une étude plus complète de la question a conduit M. Geoffroy Saint-Hilaire à une conclusion plus générale. Sans nier l'influence de certains croisements sur la formation de certaines races canines, il pense que ces croisements n'ont été qu'accessoires, et que les chiens descendent principalement des chacals domestiques. Les arguments et les autorités qu'il a invoqués m'ont vivement frappé. J'abandonne donc l'exemple du chacal, mais je persiste à considérer l'espèce du loup comme tout à fait indomestique, et d'ailleurs je pourrais citer une multitude d'autres exemples pareils à celui du loup. Il me suffira d'établir un contraste entre les lapins sauvages, qui se laissent domestiquer dès la première génération, et les lièvres, dont on n'a jamais pu apprivoiser l'espèce, pour prouver que la faculté d'apprivoisement, ou, si l'on veut, la domesticabilité, a été dévolue à certaines espèces, tandis que d'autres espèces zoologiquement très-voisines des précédentes en sont entièrement privées. Après avoir mis en parallèle le caractère indomptable des loups et leur

sauvagerie invincible avec le caractère plus souple et les instincts plus malléables des chiens et des lapins, j'ai mis en parallèle la perfectibilité des Hawaïens avec le défaut de perfectibilité des Australiens. Malgré les objections qui m'ont été faites, je continue à trouver qu'il existe entre ces deux races, sous le rapport de l'aptitude à la civilisation, une différence énorme, plus grave et plus profonde que les différences physiques qu'on observe dans le genre humain.

La plupart des arguments qu'on m'a opposés, pour prouver qu'il n'existe pas de race humaine incivilisable, sont étrangers à notre discussion. M. Ruz a réclamé pour les nègres d'Afrique, M. de Quatrefages pour les peaux rouges, M. Martin de Moussy pour les indigènes de l'Amérique méridionale, mais ces races n'étaient pas en question. Je n'avais pas dit qu'elles fussent incivilisables; je n'avais parlé que des Australiens et des Tasmaniens; j'avais même dit que, pour ces derniers, il n'y avait pas de preuve suffisante, attendu qu'ils ont été

**traités avec une férocité inouïe et exterminés en moins de trente ans. Je n'aurai donc à répondre que sur les deux exemples que j'ai invoqués : celui des Hawaïens et celui des Australiens.**

Je répète que les Hawaïens se sont civilisés d'eux-mêmes par une imitation toute spontanée de la civilisation européenne, tandis que les Australiens ont résisté à toutes les tentatives qu'on a pu faire pour les arracher à l'état sauvage. M. de Quatrefages a cherché à diminuer le mérite des Hawaïens, en disant que ce mérite n'appartenait pas à la nation, mais à son chef, et que celui-ci avait eu recours à la force pour contraindre son peuple à se civiliser. Il est probable que, s'il eût été seul, il eût échoué dans ses entreprises; la partie la plus intelligente de la nation a secondé ses projets; ceux qui ont voulu

résister ont été vaincus, les survivants ont accepté le nouveau genre de vie qui leur était imposé, et le changement a été si rapide, que l'édifice social élevé par Tamea-Mea n'a pas dé péri sous ses débiles successeurs. Son fils fit le voyage d'Angleterre, et mourut à Londres. L'ordre ne fut pas troublé pendant ce long interrègne. L'héritier du trône était un enfant de dix ans : ses droits furent respectés et le conseil de régence lui remit ses pouvoirs à sa majorité. De pareils exemples ne se rencontrent que chez des peuples vraiment civilisés. La civilisation a donc été acceptée, non pas seulement par quelques chefs, mais par le peuple hawaïen, et, s'il y a eu contrainte dans l'origine pour une partie de la nation, cette contrainte a été exercée par une autre partie de la nation, et non par l'intervention de forces étrangères. Le protectorat anglais, dont on parlait dans la dernière séance, n'a été que nominal pendant longtemps, et n'a jamais fourni aux civilisateurs indigènes qu'un appui moral, les équipages anglais n'ayant jamais pris une part directe aux luttes intérieures qui établirent dans tout l'archipel d'Hawaïi la souveraineté de Tamea-Mea. Comparez maintenant ces résultats à ce qui s'est passé en Australie, où depuis soixante-dix ans toutes les tentatives de civilisation ont complètement échoué. On a accusé les blancs d'y avoir commis des excès sur les indigènes ; mais ils en ont commis ailleurs, sur d'autres races qui se sont pourtant civilisées à un certain degré ; puis ces actes blâmables ne se sont produits que dans la colonie de Sidney, qui seule a reçu des convicts ; les autres colonies de l'Australie, plus récentes, il est vrai, n'ont reçu que des immigrants volontaires, et n'ont pas été le théâtre des mêmes scènes de violence. Enfin, il est certain que le gouvernement colonial a fait tous ses efforts pour améliorer la condition des indigènes ; qu'il leur a dis-

tribué des vivres, des vêtements, des instruments d'agriculture, sans pouvoir leur faire comprendre le prix du bien-être et l'utilité du travail qui le procure. Ils ont refusé de s'établir dans les villages qu'on leur avait bâtis, préférant coucher à la belle étoile. Le roi Bongari prononça la condamnation de ces villages en disant : « Bon, s'il pleuvait, » et ce fut fini. J'ai rapporté précédemment les expériences faites sur les enfants élevés à l'européenne, soit à Sidney, soit en Angleterre. Rien ne démontre mieux l'existence d'un instinct sauvage irrésistible, qui cède à l'influence de la civilisation pendant la jeunesse, mais qui reprend toute sa prépondérance à l'âge de la puberté. Qu'il y ait parmi les Australiens quelques individus mieux doués que les autres, capables de se soumettre plus ou moins à la vie civilisée, cela n'est pas douteux ; j'ai lu, dans Rienzi, l'histoire de trois Australiens qui ont utilement cultivé la terre, mais ce sont des exemples exceptionnels, dont le plus souvent même le résultat n'est que temporaire, car un beau jour ces individus soi-disant civilisés retournent sans motif apparent à la vie sauvage.

Permettez-moi de vous lire à l'appui de cette assertion un passage que j'ai extrait de l'ouvrage de Rienzi (*l'Océanie*, t. III, p. 506) :

« Des divers essais vainement tentés pour amener ces sauvages à la civilisation, voici les deux plus remarquables. Le fondateur de la colonie, le gouverneur Philips, avait admis à sa table, en 1788, l'Australien Benilong, qui s'était fait bien venir par divers services rendus aux premiers colons. Quand Philips retourna en Angleterre, en 1792, il emmena avec lui Benilong et le garda dans sa maison jusqu'en 1795, époque à laquelle le capitaine Hunter fut nommé au gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud. Benilong reparut dans sa patrie



à la suite du nouveau dignitaire et fut admis à sa table, comme il l'avait été à celle de son prédécesseur. Pendant quelque temps il se comporta d'une façon assez convenable ; on le croyait presque civilisé ; on ne lui supposait pas la fantaisie de quitter cette existence tranquille pour la vie sauvage des forêts : c'est pourtant ce qui arriva. Il fréquenta d'abord quelques Australiens noirs, sans d'abord se ressentir en aucune manière de ce contact, puis il revint peu à peu à sentir comme eux, à rêver comme eux des solitudes de l'intérieur. Un beau jour il se dépouilla de ses vêtements et disparut pour toujours. Il ne remit plus le pied dans la ville. Le révérend Marsden, chapelain de la colonie, qui vit Benilong dans la forêt, raconte que cet homme, redevenu sauvage, ne regrettait aucune des jouissances de la civilisation. »

Voici un autre fait cité par Cuningham :

« Un Australien aborigène que j'avais connu dès sa plus tendre enfance, dit le narrateur, appartenait à la tribu de Paramatta : son nom anglais était Daniel ; c'était un fort beau jeune homme. M. Caley, le botaniste, l'avait recueilli chez lui, où il le garda pendant quelques années. Quand M. Caley retourna en Angleterre, Daniel l'accompagna, et y resta longtemps ; il fut introduit dans les principales sociétés de Londres. Enfin, il revint à la Nouvelle-Galles du Sud, et la première fois que je le vis après son retour, il était assis, tout nu, sur le tronc d'un arbre, dans les bois, à huit milles environ au nord de Paramatta. Je lui exprimai mon étonnement de le voir en cet état, et lui demandai pourquoi il avait quitté ses vêtements pour vivre dans les forêts ; il me répondit que les bois étaient ce qu'il aimait le mieux. Peu de temps après, Daniel rencontra une jeune femme qui était venue libre d'Angleterre, à trois milles environ de Paramatta, comme elle retournait chez son père ; il se permit

de l'attaquer et de la violer. Il fut arrêté et exécuté pour ce crime, et mourut bravement comme un sauvage. »

Ces faits, auxquels j'ai déjà fait allusion dans une précédente séance, ne laissent guère espérer qu'on puisse jamais parvenir à civiliser les Australiens. Pourtant on m'a fait deux objections ; on m'a dit d'abord que ce n'est pas en une seule génération qu'on peut changer les habitudes d'un peuple. Mais il y a plus de soixante-dix ans que cela dure et le résultat est nul ; et si trois générations ne produisent aucun changement, que peut-on attendre des générations suivantes ? D'ailleurs, l'exemple des enfants australiens élevés en Angleterre montre que le penchant pour la vie sauvage ne dépend pas chez eux de l'imitation et du souvenir des jeunes années, mais d'un instinct inné, héréditaire comme les caractères physiques. M. de Quatrefages ajoute que mes renseignements datent d'une époque trop éloignée, que depuis lors les Australiens ont fait des progrès notables et sont entrés dans les voies de la civilisation, au moins dans quelques régions. Je pensais, d'après cela, que notre honorable collègue allait nous citer des exemples précis, nous dire que dans tel ou tel lieu une tribu australienne avait abandonné la vie sauvage, renoncé à la chasse pour l'agriculture ou pour l'industrie, et adopté au moins une partie de notre civilisation ; mais ce n'est pas cela qu'il nous a dit. Il nous a prouvé que les Australiens possèdent des qualités morales, qu'ils sont quelquefois bons, compatissants, reconnaissants, généreux. Ce n'est point là la question. Ces bons sentiments sont-ils chez eux le résultat de l'influence européenne ? Les ont-ils acquis au contact de la civilisation, ou les tiennent-ils de la nature ? On s'accorde précisément à reconnaître que les peuplades les plus rapprochées des établissements euro-

péens sont celles qui ont le plus de vices et le moins de qualités.

Je crains qu'à ce propos on ait mal compris ma pensée. Je sais que plusieurs auteurs anglais ont calomnié la race australienne, qu'ils l'ont dépeinte comme une race féroce, sanguinaire, étrangère à toute espèce de bons sentiments. Je n'ai pas même fait allusion à ces assertions exagérées ou intéressées. Si les Australiens ont commis des crimes, ils sont moins coupables que les Européens qui leur en ont donné l'exemple. Je n'ai pas dit que les Australiens fussent féroces, je n'ai même pas dit qu'ils nous fussent inférieurs sous le rapport des qualités morales naturelles; j'ai dit seulement qu'ils étaient sauvages et qu'ils ne paraissaient pas susceptibles de s'élever au-dessus de l'état sauvage. Ce sont deux ordres d'idées qu'il ne faut pas confondre. Il n'y a aucun rapport entre la bonté, la douceur, la reconnaissance, l'amour de la famille et les autres qualités *morales* d'une part, — et la prévoyance, l'ordre, l'ingéniosité, l'esprit d'invention, la persévérance, le calcul qui dépendent des facultés *intellectuelles* proprement dites, et qui rendent une race capable de se civiliser, de comprendre qu'il y a avantage à sacrifier une partie de la liberté naturelle pour vivre dans une société régulière, à travailler aujourd'hui pour récolter dans six mois, à se soumettre à des lois pour être protégé par elles. Les races qui comprennent ces notions sociales se civilisent plus ou moins, les unes spontanément, les autres par imitation, par persuasion ou par force, suivant la nature et l'étendue de leur intelligence; celles qui ne peuvent pas les comprendre restent à l'état sauvage. Cela ne veut pas dire qu'elles soient privées de qualités morales, ni même qu'elles soient privées d'intelligence; cela veut dire seulement qu'elles manquent de certaines facultés intellectuelles, ou qu'elles ne les

possèdent pas à un degré suffisant. Je crois malheureusement que les Australiens sont dans ce cas; je le crois, parce qu'aucun fait ne permet de croire le contraire, parce que rien ne fait pressentir un changement prochain ou éloigné dans leur état social. Je voudrais me tromper; l'avenir en décidera.

On nous a dit : « Une race qui ne serait pas susceptible de se civiliser ne serait pas une race humaine. » Cela me paraît tout à fait arbitraire, attendu qu'on ne doit pas, dans la classification des êtres, subordonner tous les caractères à un seul. Et d'ailleurs l'aptitude à la civilisation n'est pas un caractère simple, de la nature de ceux qu'on fait intervenir dans la classification ou dans la définition des genres et des espèces; c'est une résultante qui dépend, non de la présence ou de l'absence de telles ou telles facultés intellectuelles, mais du degré de développement de ces facultés.

Au surplus, en établissant une opposition entre l'exemple des Hawaïens et celui des Australiens, je ne me proposais de démontrer qu'une seule chose, c'est que l'aptitude à la civilisation, ou, si l'on veut, cet ensemble de facultés que nous désignons à notre point de vue sous le nom de *perfectibilité*, est très-inégalement réparti parmi les races humaines. Les aptitudes intellectuelles varient de race en race; elles sont aussi héréditaires que les caractères physiques, elles établissent entre ces races des différences aussi profondes et plus profondes même quelquefois que les différences anatomiques sur lesquelles reposent nos classifications. Voilà ce que j'ai voulu établir. Certaines races se civilisent d'elles-mêmes; d'autres ne possèdent pas l'initiative du progrès, mais elles le comprennent et l'acceptent avec plus ou moins d'empressement lorsqu'il se présente à eux; d'autres, enfin, ne paraissent capables ni de réaliser le progrès par elles-

mêmes, ni de se perfectionner au contact des races plus favorisées sous ce rapport. J'ai rangé les Australiens dans cette dernière catégorie ; on m'objectera qu'ils se civiliseront peut-être un jour ; je fais des vœux pour qu'il en soit ainsi, mais quand même cette espérance devrait se réaliser, la longue résistance de leurs instincts sauvages établit une différence profonde entre cette race et celles qui se sont civilisées au premier appel.

**M. DE QUATREFAGES.** D'après les nouvelles explications que M. Broca vient de nous donner, je vois que nos opinions diffèrent moins que je ne l'avais cru d'abord. Il y a deux points sur lesquels nous sommes d'accord. Je pense comme lui que les races sont inégales sous le rapport de la perfectibilité, et que ces aptitudes inégales sont en outre héréditaires. Pour les questions d'hérédité, l'homme se comporte comme les animaux. Les caractères physiques se transmettent par la génération ; les qualités intellectuelles se transmettent de la même manière ; nous sommes donc d'accord sur ces deux points, il n'y a entre nous qu'une différence du plus au moins ; mais je crois qu'il va trop loin en niant que les caractères puissent se modifier par la suite des générations, et je crois en outre qu'il a exagéré la portée des exemples qu'il nous a cités.

Je ne vois pas dans l'histoire des Hawaïens la preuve de cet immense élan vers la civilisation dont il nous a parlé. Un chef ambitieux, désirant accroître son empire, attire autour de lui quelques Européens, se procure des armes à feu, fait construire des navires, et avec ces moyens empruntés à notre civilisation s'empare de tout un archipel ; puis il se maintient par la supériorité de ses armes, il profite des conseils de deux Européens dont il fait ses ministres, et réussit à fonder des institutions durables. A sa mort, son fils est passé en Angleterre, il

y est mort, et un enfant lui a succédé, sans que le nouvel ordre de choses ait périclité ; mais les véritables chefs, les conseillers et les ministres de Tamea-Mea étaient restés dépositaires du pouvoir et l'avaient fait respecter avec l'aide des missionnaires. Jusqu'ici je ne vois que l'action de quelques individus. Quant à la population, elle s'est comportée sous Tamea-Mea, puis sous ses ministres et sous les missionnaires, comme elle l'a fait à Taïti. Elle a subi une pression, elle y a résisté, puis elle a fini par se soumettre. Elle est astreinte encore aujourd'hui à des lois qui restreignent singulièrement la liberté individuelle. Ainsi, la fille qui se prostitue est mise à l'amende, comme à Taïti. Ce n'est donc pas d'elle-même que la race hawaïenne s'est civilisée, elle n'a cédé qu'à la contrainte matérielle ou morale.

D'un autre côté, M. Broca a exagéré la sauvagerie des Australiens. Il nous a parlé de l'insuccès des tentatives faites pour civiliser les enfants. Ces enfants avaient des instincts sauvages héréditaires, qui auraient pu se modifier si l'expérience eût été continuée pendant plusieurs générations. Puis je rappelle que la masse de la population blanche a traité les Australiens avec beaucoup de barbarie. La morgue anglaise, partout si funeste aux races indigènes, est plus grande encore à la Nouvelle-Galles du Sud que partout ailleurs. Une race qui méprise profondément tout ce qui n'est pas elle-même n'est pas faite pour civiliser les autres, mais seulement pour les opprimer, quand elle le peut.

Il paraît d'ailleurs que les Australiens des diverses régions ont montré des aptitudes assez différentes ; ceux des environs de Sidney sont les plus dégradés de tous. Le roi Bongarri, dont on nous a parlé, est un être avili par la fréquentation des blancs. Il va mendier sur tous les vaisseaux qui arrivent. A Port-Stephen, dans le nord, commence

pour les tribus un ordre de choses meilleur, suivant Rienzi. Les indigènes se construisent avec des branches d'arbres des huttes assez grandes pour contenir plusieurs personnes. Voici maintenant un fait qui prouve que les Australiens pourraient s'améliorer, si on s'y prenait convenablement. En 1803, le gouvernement anglais essaya de fonder une colonie à Port-Philips. Cet établissement fut aussitôt abandonné, mais un prisonnier hollandais, nommé William, s'était enfui du camp anglais et était allé vivre parmi les Australiens. Vingt-deux ans plus tard, en 1835, M. Batman se rendit en ce lieu pour y fonder un établissement agricole qui a été le point de départ de la colonie actuelle de Victoria. Il fut surpris de trouver les habitants mieux vêtus, mieux logés et mieux outillés qu'on n'aurait pu s'y attendre de la part d'une tribu australienne. « Mais quelques jours après, dit Rienzi, ce phénomène de perfectionnement relatif fut expliqué par l'apparition d'un homme blanc, vêtu d'une redingote en peau de kangourou. » Cet homme, âgé d'environ soixante ans, n'était autre que le fugitif William. Il était devenu chef de la tribu, et c'était à son influence qu'était due l'amélioration des indigènes. Puisqu'un seul homme a pu obtenir un résultat aussi notable, que ne pourrait-on pas attendre de l'avenir, si l'on employait des moyens de douceur et de persuasion pour civiliser les indigènes ?

M. O'ROURKE. J'ai étudié et observé les Australiens pendant mon séjour à la Nouvelle-Galles du Sud, et je ne partage pas les espérances qui viennent d'être exprimées sur l'avenir de cette malheureuse race. Les Anglais, malgré toute leur bonne volonté, n'ont pu réussir à modifier leurs mœurs, ni à obtenir d'eux le moindre travail, et je suis convaincu que cette race n'est pas destinée à se perfectionner, qu'elle restera toujours à

peu près telle qu'elle était avant l'arrivée des Européens, et qu'elle ne s'améliorerait même pas par le mélange, si un mélange durable (chose douteuse) était possible.

La différence qu'on a signalée entre les Polynésiens et les Australiens existait déjà avant l'époque européenne. Les Australiens étaient sauvages. Les Polynésiens ne l'étaient pas ; il y avait chez eux un commencement de civilisation. Ils formaient des sociétés et des nations avec des chefs presque toujours héréditaires. Ils étaient fréquemment en guerre les uns avec les autres ; ils étaient souvent féroces avec leurs ennemis, mais ils n'étaient pas sauvages ; ils avaient une hiérarchie, un culte déterminé, des traditions et une organisation sociale plus ou moins régulière. On trouvait chez eux, sinon des villes, du moins des villages ; il y avait un palais pour le roi. Enfin on tirait parti de la terre, et des populations nombreuses pouvaient vivre dans des îles peu étendues. Dans cet état de civilisation rudimentaire, les Polynésiens avaient déjà des notions sociales qui pouvaient ensuite aisément se développer au contact d'une civilisation supérieure. Aussi plusieurs de ces insulaires ont-ils fait des progrès notables, même dans les îles où les Européens n'ont fait aucun établissement régulier. Quelques déserteurs, écume des équipages anglais, se sont établis chez eux, et les notions qu'ils ont apportées, recueillies par des chefs qui en ont compris l'utilité, ont suffi dans plusieurs îles pour amener des changements avantageux, et même, dans l'archipel Sandwich, pour conduire à une civilisation rapide et complète.

Mais lorsqu'une race est tout à fait sauvage, lorsqu'elle n'a pas su par elle-même acquérir les premières notions sociales, il est douteux qu'elle puisse les comprendre lorsqu'elles lui viennent de l'extérieur. C'est le cas des Australiens. Ils n'avaient jamais eu l'idée de bâtir un



village, ni de se constituer en nation. On dit qu'ils étaient divisés en tribus, mais il faut ajouter que ces tribus n'avaient rien de régulier ; elles étaient formées par la réunion quelquefois passagère d'un petit nombre de familles, le plus souvent de trois ou quatre familles seulement. Ils sont aujourd'hui tels qu'ils étaient alors.

**M. DE QUATREFAGES.** M. O'Rorke n'a vu sans doute que les tribus voisines des colonies européennes ; celles-là, en effet, sont aujourd'hui réduites à un très-petit nombre d'individus ; mais dans l'intérieur, là où elles n'ont pas été soumises à l'action destructive des blancs, elles sont plus nombreuses, et quelques voyageurs ont rencontré des tribus formées de 200 à 300 personnes.

**M. O'RORKE.** Je n'ai pas pénétré tout à fait dans l'intérieur, mais je suis allé dans les terres, jusqu'à quarante lieues de Sydney. Là on trouve des colons établis depuis peu dans des fermes, et le nombre des indigènes n'est pas suffisant pour les inquiéter. Ceux-ci forment des bandes très-peu nombreuses. M. Grey, qui a fait de grandes explorations dans l'intérieur, qui a vécu longtemps avec les indigènes, qui les connaît bien, et qui a même appris plusieurs de leurs dialectes, a constaté que les tribus dépassent rarement le chiffre de 50 individus, et descendent souvent à 20 ou 30. J'ai souvent causé avec des colons honorables, animés des dispositions les plus généreuses en faveur des Australiens, notamment avec M. Bradley, fondateur de la ville de Coolburn, dans l'intérieur. Tous sont unanimes à reconnaître que ces malheureux indigènes sont réfractaires à toute civilisation.

**M. DELASIAUVE.** « La Société me pardonnera d'oser m'aventurer sur un terrain qui m'est si peu familier. Peut-être devrais-je m'abstenir, en présence d'opinions aussi autorisées que celles que vous venez d'entendre.

J'éprouve, néanmoins, le besoin de faire une remarque. A de telles distances et avec une observation à vol d'oiseau, il me semble difficile d'acquérir des données valables et d'asseoir un jugement tant soit peu approximatif. Pour se guider dans ce dédale, il serait bon, à mon sens, de recourir à l'induction, de raisonner par analogie, de regarder autour de nous et d'apprécier par les transformations dont nous sommes témoins celles qui sont susceptibles de s'opérer ailleurs ; car inévitablement le procédé de la nature est partout le même.

« On décide, d'après des récits vagues et des exemples isolés, des aptitudes diverses au perfectionnement ; mais que d'éléments nous manquent et combien, souvent, ne sommes-nous pas exposés à attribuer à certaines causes ce qui appartient à d'autres influences ! En ce qui concerne notre propre contrée, et pour ne reculer que d'un demi-siècle en arrière, quel était et même quel est encore, au fond de plusieurs provinces et dans beaucoup de nos villages, l'état des idées et des mœurs ? Que d'ignorance, de préventions, de superstitions, de routines !

« Nous nageons, cependant, depuis plusieurs siècles, dans un océan de civilisation. Le gouvernement est puissant, son action s'étend dans les moindres recoins du territoire, et personne n'échappe à l'organisation religieuse. Chaque centre un peu important a son collège, chaque commune son école, chaque paroisse son presbytère ; mais malgré ces stimulations, le progrès est lent, l'imitation tardive. Longtemps, nos pères, à côté des basiliques splendides et des manoirs superbes, ont vécu dans des masures délabrées, dans des huttes infirmes et malsaines.

« Mon département, l'Eure, est, sans contredit, l'un des plus avancés. Métamorphosé dans la période récente, il était loin d'être, il y a quarante ans, ce qu'en le voit

aujourd'hui. Les deux tiers de la population n'avaient jamais appris à lire. Le langage était grossier comme les habitudes, épais comme l'intelligence; on arrivait parfois à vingt ans sans être capable de faire sa première communion, et je me rappelle que, tout jeune, étudiant les rudiments du latin chez un bon curé, je fus chargé de disposer plusieurs sujets attardés à qui j'eus la plus grande peine à inculquer les moindres notions du catéchisme. Dans les cabarets, où règne maintenant une décence relative, c'étaient, au milieu de l'orgie, de continuelles rixes. Dimanches et lundis, on rencontrait, à chaque pas, des ivrognes trébuchant dans les rues. On assistait à leurs luttes comme à un combat de chiens qu'on excite. Les maisons présentaient le spectacle de l'incurie la plus complète. Plusieurs étaient de vraies caves taillées dans le bloc pour plus d'économie. L'industrie ne portait nullement à se façonner les meubles les plus indispensables. L'herbe croissait sur le sol humide et inégal, qu'à défaut de pavé on ne songeait pas même à niveler avec des cailloux. Un fumier fangeux encombrait jusqu'au seuil de la porte. On ne tirait le jour que par d'étroites fenêtres. Et la propreté! et la nourriture!

« Entre tous les villages, un se distinguait par son caractère d'immutabilité séculaire. Il était rare qu'un mariage se fît hors du pays. Vocabulaire, axiomes, trompe d'esprit, ténacité instinctive, tout était marqué d'une empreinte originale. Les gens n'étaient pas commodes; le desservant en savait quelque chose. C'était un cauchemar à l'évêché.

« Certes, je ne veux point, par ces observations, protester contre l'inégalité des races. Dans les types, les différences physiques sont trop tranchées pour qu'elles ne se produisent pas corrélativement. Dans les tendances

morales les facultés intellectuelles et artistiques sont-elles primordiales ou transmises? sont-elles un fait concomitant ou postérieur à la création? Je n'examine point ce problème qui me paraît insoluble, mon but est uniquement de démontrer que si nos sociétés, civilisées de longue main, offrent à leur sommet et dans leurs bas-fonds de tels contrastes, il est vraiment impossible de rien inférer, quant à présent, au point de vue du degré de perfectibilité, du peu que nous savons d'une foule de peuplades lointaines et sauvages, qu'aucun rayon n'a illuminées.

« Que sont, comparativement à une action énergique soutenue, universalisée, des essais épars, insignifiants, transitoires? Figurons-nous une centaine de Chinois au temps de la splendeur du Céleste Empire, entreprenant de secouer la torpeur de notre vieille Europe. Puis, quelle voie a-t-on suivie? Sans déverser aucun blâme, la nécessité des installations, l'âpreté au gain, l'orgueil de la supériorité, le zèle du prosélytisme ont engendré la violence, la domination et, partant, la répulsion et la défiance.

« M. Broca oppose l'un à l'autre deux peuples de l'Océanie. Mais y a-t-il identité de conditions? L'un possède un commencement de civilisation; un roi et des magistrats supposent des lois, des institutions, des agglomérations. Chez l'autre, M. O'Rorke vient de le dire à l'appui de conclusions sur lesquelles on peut différer, les habitants, disséminés dans de vastes solitudes, semblent exister hors de tout contact vivifiant. Est-il étonnant, même en admettant une virtualité intrinsèquement la même, que celui-là se prête, que celui-ci se refuse aux avances des Européens?

« Les exemples particuliers n'ont rien de plus significatif. Deux Australiens recueillis par des Anglais, instruits à Londres, n'étaient point déplacés dans le

mouvement social; la capacité intellectuelle et morale ne leur manquait donc pas. On ne pourrait pas en dire autant de tous nos paysans. Mais rembarqués pour leur patrie, ils désertent la vie civilisée pour retourner à la vie sauvage. Qu'est-ce à dire? ce phénomène, ne l'avons-nous pas tous les jours sous les yeux? Combien de jeunes gens, adonnés au commerce ou à l'étude, reviennent, gagnés par la nostalgie, aux occupations, aux habitudes et aux goûts champêtres? Souvent il y a, à cet égard, des effets héréditaires qui ne s'effacent qu'à mesure que les générations participent à l'activité croissante du milieu ambiant; ce qui explique comment de jeunes Australiens, enlevés à leur patrie avant l'âge de la connaissance, ont pu, en dépit des influences civilisatrices, manifester, à l'époque de la virilité, des penchants conformes à leur origine.

« Il ne suffit pas de s'adjuger une mission pour la croire remplie. Les efforts les plus consciencieux peuvent demeurer stériles; ce qui féconde, c'est la conception et le sens de l'initiative. Newton découvre les lois de l'attraction, Lavoisier celles des combinaisons chimiques, notre siècle fait surgir les applications de la vapeur, et le monde est transformé. Le progrès social, dont la science, du reste, a été un si énergique promoteur, s'accomplit par les mêmes évolutions. Une seule édicition légale fait plus que mille volontés réunies. Par son organisation des Conseils départementaux, par sa loi de 1833 sur l'enseignement élémentaire, par ses voies de communication et ses institutions de bienfaisance, l'époque de 1830 a contribué à l'avancement et au bonheur de l'humanité plus que les dix siècles précédents.

« Un échec n'est point une preuve péremptoire. L'avenir a souvent pour adversaires ses ouvriers osten-

sibles. Combien d'excellentes idées, germant dans des têtes pensantes, ont avorté faute d'un puissant qui les épouse et les féconde ! La fortune des meilleures vues est ainsi livrée au hasard des rencontres. Vous apportez à une tribu le bienfait de vos lumières : il sera rejeté avec hostilité ou adopté avec reconnaissance, selon l'impression des chefs influents. La masse a des bizarreries qu'il faut examiner de près pour apprécier ses fantasques résistances. Elle respecte assez volontiers la démarcation qui la sépare des supériorités reconnues. Elle voit un riche acheter, bâtir, donner des fêtes, fertiliser des domaines : loin de s'en émouvoir, elle en prend même texte pour s'immobiliser. L'artisan, le marchand, le laboureur n'ont les yeux que sur leurs pareils. C'est la prospérité de ceux-ci qui les ofusque et les excite, soit pour les atteindre ou les dépasser. Voilà, en partie, pourquoi les exemples venant d'en haut n'ont qu'une efficacité si restreinte. Il n'y a, en effet, d'action bien positive que celle qui se propage sourdement dans les classes ordinaires, dont l'émanation, quel qu'en soit le mobile, est comme spontanée et qui n'a point l'air de s'imposer à une liberté ombrageuse. Toute innovation est, pour la routine, un fantôme avec lequel elle a besoin de se familiariser.

« La conclusion de ces remarques est que, jusqu'à présent, nos appréciations doivent être très-réservées et qu'il faut attendre de nouvelles recherches avant d'accepter des interprétations formelles. »

A cinq heures la Société se forme en comité secret pour entendre le rapport de la Commission chargée d'aviser à la publication des *Bulletins* de la Société.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

24<sup>e</sup> SÉANCE. — 5 Juillet 1860.

Présidence de M. BÉCLARD, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

## CORRESPONDANCE.

M. Pruner-Bey fait don à la Société d'un exemplaire de son mémoire intitulé : *Die Ueberbleibsel der altägyptischen Menschenrace (les Restes de l'ancienne race égyptienne)*; Munich, 1846, in-4<sup>o</sup>.

M. Ruzf fait don à la Société des trois ouvrages suivants, dont il est l'auteur :

1<sup>o</sup> *Enquête sur le serpent de la Martinique*, 2<sup>e</sup> édit.; Paris, 1860, un vol. in-8<sup>o</sup>;

2<sup>o</sup> *Note sur la fréquence et la diversité des maladies de la peau à la Martinique*; Paris, 1859, in-8<sup>o</sup>;

3<sup>o</sup> *Recherches sur la santé et la mortalité des nègres dans les habitations sucreries de la Martinique*; Paris, 1849, in-8<sup>o</sup>.

M. Lemercier dépose sur le bureau deux exemplaires des *Instructions pour les voyageurs naturalistes*, publiées par le Muséum d'histoire naturelle, 5<sup>e</sup> édit.; Paris, 1840, in-8<sup>o</sup>.

M. Broca fait don à la Société d'une Carte des langues parlées dans l'empire d'Autriche, publiée en 1849.

M. le secrétaire dépose sur le bureau le premier fascicule des *Mémoires* de la Société. Ce fascicule renferme les mémoires suivants :

1<sup>o</sup> *Recherches sur l'ethnologie de la France*, par M. Broca;

2<sup>o</sup> *Sur la coloration noirâtre des centres nerveux chez les individus très-bruns de race blanche*, par M. Gubler;

3° *Sur la microcéphalie étudiée sous le point de vue des caractères du genre humain*, par M. Grégoire;

4° *Essai sur les croisements ethniques*, par M. Perier;

5° *Sur le non-cosmopolitisme des races humaines*, par M. Boudin.

M. Godard, étant sur le point de quitter Paris pour plusieurs mois, annonce qu'il ne pourra plus remplir les fonctions de trésorier, et prie la Société de lui nommer un successeur. Aux termes de l'article 19 du règlement, une Commission chargée de recevoir les comptes de M. le trésorier est désignée par la voie du sort. Elle se compose de MM. Luys, Lagneau et Bertillon.

Il est procédé à un scrutin pour la nomination d'un nouveau trésorier. M. BERTILLON est élu à la presque unanimité des suffrages.

#### CANDIDATURES.

M. le docteur PAUL TOPINARD, ancien interne des hôpitaux de Paris, présenté par MM. Luys, Verneuil et Broca, demande le titre de membre associé national.

M. A. FONTAN, de Mazamet (Tarn), dont les découvertes sur l'antiquité de l'homme ont été plus d'une fois mentionnées dans le sein de la Société, demande le titre de correspondant national. Il est présenté par MM. Lemerrier, de Castelnau et Godard.

#### ÉLECTIONS.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures inscrites dans la dernière séance.

Sont nommés :

*Membre associé national* : M. le docteur DE MONESTROL ;

*Membres associés étrangers* : MM. TULLOCH, FARR et BALFOUR, de Londres.



M. Boudin est désigné pour représenter la Société d'anthropologie dans le Congrès de statistique de Londres, qui se réunira dans le courant de ce mois.

L'ordre du jour appellerait la continuation de la discussion sur la perfectibilité des races humaines. M. Perier a demandé la parole. Mais M. le président propose d'accorder un tour de faveur à M. de Rochas, chirurgien de marine, pour une lecture sur les Néo-Calédoniens. M. Perier est inscrit pour parler le premier dans la prochaine séance.

#### LECTURE.

##### **Sur les Néo-Calédoniens,**

PAR M. DE ROCHAS, chirurgien de marine.

« Les Néo-Calédoniens ont la peau d'un noir fuligineux, dont la nuance varie depuis l'ocre jaune légèrement teinté de noir jusqu'à la couleur chocolat : cette dernière est la plus commune. La gradation de l'une à l'autre se fait par des nuances nombreuses, qu'il est plus facile de remarquer que de décrire. Les uns ont les cheveux noirs, épais, laineux et crépus, d'autres les ont de même couleur mais plus fins, floconneux, longs et susceptibles d'être ramenés en une grosse touffe sur le sommet de la tête ; chez tous la chevelure est forte et épaisse. Leur barbe est noire, frisée et bien fournie. Le nez est large, épaté, déprimé entre les orbites. Ils ont l'œil largement ouvert et suivant la même direction que dans notre race, mais plus enfoncé ; l'iris est d'un brun très-noir et se confond presque, pour la couleur, avec la pupille ; la conjonctive oculaire est rougeâtre, caractère qui prive l'œil de son éclat, en même temps qu'il lui donne une expression farouche. Les lèvres sont ordinairement grosses et plus ou moins renver-

sées, mais ce n'est pas sans exception ; les mâchoires sont proéminentes et les incisives proclives ; la bouche est grande, les dents bien alignées et d'une parfaite blancheur. Leurs pommettes sont plus saillantes que les nôtres, mais moins que celles du nègre. Ils ont le front étroit et convexe, et, quoique haut, un peu fuyant ; la bosse nasale est très-prononcée. Leur tête est aplatie transversalement, étroite surtout à la région temporale, et allongée.

« Par les proportions relatives de la longueur et de la largeur du crâne et par la direction des arcades dentaires, les Néo-Calédoniens rentrent dans la classe des dolichocéphales prognathes, de M. Retzius.

« J'ai étudié et mesuré attentivement trois crânes de Néo-Calédoniens, provenant l'un de Balade (région du nord) et les deux autres de Nouméa (région du sud) ; puis deux crânes provenant de l'île des Pins, petite île située au sud-est de la Nouvelle-Calédonie, et où la population présente deux variétés de types, l'une calédonienne pure, l'autre issue d'un croisement avec la race polynésienne.

« Comme forme générale, ces cinq crânes représentent un ovale allongé dont la partie postérieure a plus d'ampleur relative que dans la race blanche, ce qui tient à l'étroitesse plus grande de la région fronto-temporale. L'ovale est un peu plus allongé et surtout plus étroit que dans les crânes de notre race. Le frontal est plus convexe ; sa convexité est à peu près uniforme sur la ligne médiane et sur les côtés, ce qui fait que les bosses frontales sont moins distinctes. Cet os s'aplatit et se déprime au niveau des tempes, de telle sorte qu'au milieu de la légère courbe qui limite la surface concave appartenant à la fosse temporale, il a un centimètre de moins qu'au niveau des apophyses orbitaires. Enfin il est plus fuyant

que dans les crânes caucasiens. Les os du nez sont déprimés à leur union avec le frontal. Les pommettes sont plus saillantes et plus écartées que chez nous.

« En examinant ces crânes par en haut, suivant la *norma verticalis* de Blumenbach, on constate la projection considérable de l'arcade alvéolaire supérieure, la saillie des pommettes, et celle des arcades zygomatiques, qu'on aperçoit dans toute leur étendue.

« En somme le prognathisme, l'étroitesse du front, la saillie des pommettes, sont les trois principaux caractères qui distinguent les crânes des Néo-Calédoniens des crânes d'Européens. On remarque en outre les dimensions plus considérables de l'ouverture nasale et des trous orbitaires qui, au lieu d'être à peu près ronds, comme dans les races blanches, ont le diamètre transversal plus grand que le diamètre vertical. Cette disposition est très-tranchée sur le second crâne de Nouméa : le diamètre transversal de l'orbite est de 0<sup>m</sup>,044, et le diamètre vertical de 0<sup>m</sup>,033 seulement.

« Je donne plus loin le tableau des mensurations que j'ai pratiquées sur ces crânes, j'y joins les mesures de quatre autres crânes provenant d'Ouvea (l'une des Loyalty), de l'île Sandwich (l'une des Nouvelles-Hébrides, qu'on ne confondra pas avec les îles de l'archipel Sandwich ou Hawaï), et enfin de l'île Fidji. (Les Loyalty sont un groupe d'îles situées à l'est de la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides sont plus au nord, et les Fidji plus à l'est, mais toutes ces îles font partie de la Mélanésie.)

« La taille moyenne des Néo-Calédoniens est au moins aussi élevée que celle des Français. Le tronc et les membres sont bien proportionnés, le thorax est large, bien bâti. Le système musculaire est chez presque tous avantageusement développé et se dessine sous la peau. L'ab-

domen est proéminent chez plusieurs, mais jamais d'une façon gênante ou disgracieuse. La taille moyenne des femmes est inférieure à celle des hommes, et il existe à cet égard, entre les deux sexes, à peu près le même rapport que chez nous. Elles ont généralement les mamelles très-développées et pyriformes, double caractère qui comporte cependant d'assez nombreuses exceptions.

« Les Néo-Calédoniens appartiennent à l'espèce mélanesienne ou nègre-océanienne, distincte de l'espèce australienne. M. de Rienzi, qui, à vrai dire, ne les a jamais vus, les assimile aux Australiens, sous le nom d'*Endamènes*, mais ils ne ressemblent en rien aux êtres hideux qu'il dépeint sous ce nom. Bien que les Australiens ne soient pas tous aussi affreux qu'on s'est plu à le dire, ils sont inférieurs sous tous les rapports aux Néo-Calédoniens. Ceux-ci ressemblent plutôt aux Papouas.

« Les Calédoniens mâles ne sont pas très-laid ; plusieurs même présentent une régularité de traits qui serait trouvée belle en tout pays d'Europe, et il est remarquable que, sous ce rapport, certaines tribus de la côte orientale sont plus favorisées que toutes les autres. *Cela tient sans doute à un mélange de races dû à des émigrations polynésiennes.* Ce qui est certain, c'est qu'à une époque encore peu éloignée, une émigration d'Ouvéa (Iles Wallis) est venue aborder dans l'une des Iles Loyalty à laquelle elle imposa ses lois et sa langue. C'est l'île Halgan des cartes de Dumont-d'Urville, appelée Ouvéa par les indigènes. La tradition de cet événement, confirmée par le nom qu'ils donnent à leur île, s'est conservée parmi eux, et ils ne comptent que cinq générations depuis lors. La race des nouveaux habitants s'est mélangée avec l'ancienne, et il en est résulté une population beaucoup plus belle que celles qui l'avoisinent. Les communications entre les Loyalty et la côte orientale de Calédonie,

surtout avec la tribu de Hienguène, sont fréquentes; les indigènes d'Ouvéa ont même formé des villages en plusieurs localités de ce même littoral. Le voyageur qui parcourt la Nouvelle-Calédonie rencontre fréquemment des différences frappantes entre des populations pourtant très-rapprochées, voire même dans la même tribu, et les naturels n'ignorent pas non plus qu'il existe certaines variétés dans leur race commune. Des émigrations analogues à celle que j'ai fait connaître précédemment ont dû avoir lieu de tout temps et de différents points de l'Océanie, tant de la Polynésie que de la Mélanésie, et c'est sans doute à leur influence que doivent être attribuées les différences de langage, les variétés anthropologiques et ethnologiques qu'on rencontre dans l'île.

« La laideur des Calédoniennes est connue; avec leur tête rasée, leur lobule de l'oreille horriblement perforé ou déchiqueté, leurs seins d'un énorme volume, pyriformes et flétris de bonne heure, elles présentent, même à un âge peu avancé, un tableau des moins séduisants. Vouées à de rudes labeurs et souvent à des mauvais traitements, elles ont une vieillesse précoce. Il est juste de dire pourtant que dans leur jeunesse plusieurs d'entre elles n'ont point une physionomie désagréable. En outre, on ne sera pas étonné d'apprendre que dans les tribus privilégiées dont il a été parlé tout à l'heure, les femmes participent à la supériorité relative du type, et qu'elles y sont généralement moins laides qu'ailleurs.

« La puberté arrive plus tôt chez ce peuple que chez nous; les femmes sont nubiles vers l'âge de douze à treize ans, mais elles n'ont guère de commerce avec l'homme avant l'âge de seize à dix-sept ans. Leur développement se fait avec rapidité; ainsi telle fille, qui à douze ans n'est encore qu'une enfant, est une femme physiquement accomplie trois ans plus tard.

« Leur fécondité n'est jamais grande, et elle s'arrête plus tôt que chez nos femmes, de même que leur vieillesse est plus précoce. Beaucoup sont stériles, et celles qui ont eu quatre ou cinq enfants sont rares.

« Elles allaitent leurs enfants pendant très-longtemps, trois ans en moyenne, quelquefois pendant cinq ou six ans. Cette durée abusive de l'allaitement est en partie nécessitée par la pénurie de ressources de ces gens, mais elle n'en est pas moins préjudiciable à leur fécondité, partant à l'accroissement de la race. Sans doute aussi que l'oppression sous laquelle les femmes gémissent, les privations qui sont encore plus fréquemment leur partage que celui des hommes, en épuisant la vigueur de leur constitution, concourent au même résultat. Le dévergondage dans lequel elles usent leur jeunesse est une cause non moins puissante. Les garçons sont pubères vers l'âge de quatorze ans; c'est du moins celui où la plupart d'entre eux commencent à se livrer au libertinage.

« Les femmes parviennent rarement à un grand âge. Les hommes vieillissent moins vite, mais pourtant peu d'entre eux parcourent une longue carrière. Comme ils ne connaissent pas leur âge, il est difficile de faire une étude positive sur leur longévité. Voici pourtant un fait sur lequel il est possible d'asseoir une base assez solide d'observations : le Père Montrouzier a connu à Balade, en 1847, un homme né pendant le séjour de Cook en ce pays, époque mémorable parmi les naturels. Ce vieillard, le plus décrépité qu'il ait jamais vu en Nouvelle-Calédonie, et auquel il eût volontiers donné quatre-vingt-dix ans, était le patriarche de sa tribu et des tribus environnantes. Or, Cook étant venu à Balade en 1774, cet homme n'avait que soixante-treize ans ! Bref, il est à peu près certain que la longévité et la durée moyenne de la vie

sont moindres chez les Calédoniens que chez les peuples civilisés.

« Les Néo-Calédoniens, comme tous les sauvages, ont les sens de la vue et de l'ouïe d'une exquise finesse, et ils n'auraient pas à redouter la comparaison avec les types de Fenimore Cooper. Ils sont très-agiles; leurs jambes musculeuses, quoique un peu grêles, semblent taillées pour la course. Leurs pieds, qui n'ont point subi la déformation et l'espèce de ratatinement que produisent nos chaussures ridiculement étroites, sont larges, ont les doigts écartés et possèdent dans toutes les articulations une mobilité que l'exercice développe au delà des bornes que la nature semble avoir fixées. En un mot, ce sont d'excellentes bases de sustentation, en même temps que des organes artificiels de *préhension*. Cela permet à ces sauvages de grimper sur les arbres avec une étonnante agilité, et suivant un procédé qui mérite d'être noté, car il est très-différent du nôtre. Ils saisissent le tronc de l'arbre des deux mains et se cramponnent par les doigts de pied aux aspérités de l'écorce. Ils s'élèvent sur ce point d'appui en portant les mains un peu plus haut, puis, les mains devenant à leur tour le point fixe, les pieds font deux ou trois pas, jusqu'à ce que le corps soit courbé en arc. Les membres supérieurs recommencent alors leur jeu, et ainsi de suite. D'autres fois, les pieds et les mains se meuvent alternativement et d'un côté à l'autre simultanément, comme dans la marche à quatre pattes, allure plus singulière et plus mécaniquement distincte de la nôtre que la précédente. En un mot, ils marchent en grim pant. Jamais ni le tronc, ni les bras, ni les cuisses ne sont appliqués contre l'arbre, comme dans notre manière de grimper qui serait impraticable pour des gens nus, parce qu'ils s'écorcheraient contre les rugosités de l'écorce. Tandis que

dans notre manière de grimper ce sont les bras qui constituent les principaux agents de l'ascension, en tirant à eux le reste du corps, dans la leur ce sont les jambes qui remplissent ce rôle, en se pliant et se redressant alternativement sur les pieds. En outre, ceux-ci s'élèvent et marchent en faisant arc-boutant contre l'arbre, pendant que les mains secondent et facilitent leur action en s'appliquant contre l'arbre en sens opposé.

« La marche des Calédoniens s'accompagne d'un mouvement de rotation du bassin, qui fait ressembler leur mode de progression à celui de la femme. Il ne me paraît pas cependant que leur bassin ait plus de largeur, ou que l'écartement des cavités cotyloïdes soit plus considérable que dans notre race, et j'attribue leur genre d'allure à l'habitude de marcher dans des sentiers très-étroits, où ils sont obligés de placer le pied qui s'avance presque dans le même alignement que celui qui sert de point d'appui. La rotation décrite par le bassin sur le membre qui sert de point fixe est alors plus considérable qu'elle ne l'est chez nous. Tel est, à mon sens, le secret de leur allure.

« Les Calédoniens sont de très-habiles nageurs. La natation n'est pour nous qu'un procédé de locomotion tout à fait artificiel. Nous n'arrivons à savoir nager qu'après une éducation spéciale et un long exercice. C'est un talent que nous pouvons acquérir, mais que nous n'improvisons pas. Chez nos sauvages, au contraire, la natation est une fonction naturelle. Demander à un Calédonien s'il sait nager, c'est lui faire une question aussi bizarre que de lui demander s'il sait marcher et courir. Leur mode de natation est encore très-différent du nôtre, et a beaucoup de rapport avec celui du chien. Les bras ne s'étendent pas en décrivant un mouvement circulaire, ils font la rame ; et les pieds, au lieu de se mouvoir en-



semble, entrent successivement en jeu et simultanément avec les mains.

« Ces sauvages sont capables, à un moment donné, de déployer une force aussi considérable que le pourraient faire nos ouvriers ou nos manœuvres, mais elle est de peu de durée. Dans les expéditions de guerre qui se sont prolongées pendant plusieurs jours, on a remarqué que nos auxiliaires indigènes étaient épuisés de fatigue, alors que nos soldats tenaient encore très-bien la campagne. Cependant ces derniers étaient chargés d'un équipement que les premiers n'avaient point. J'expliquerais volontiers l'infériorité dynamique des Calédoniens, ou du moins leur impuissance à supporter longtemps les fatigues, par leur genre de nourriture. Ils n'absorbent guère, en effet, que des aliments sucrés et féculents et fort peu d'aliments azotés. Leur nourriture est donc impropre à l'entretien des forces et à la résistance physique. Ils sont dans le cas d'une machine à vapeur qu'on bourrerait de combustible, en lui épargnant outre mesure l'eau, génératrice de la force et du mouvement.

« Dans le parallèle établi tout à l'heure entre la résistance dynamique des Calédoniens et celle de nos soldats, il est évident qu'il faut tenir compte non-seulement des aliments solides, mais aussi des boissons fermentées dont usent nos compatriotes et dont n'usent point les indigènes. S'il est vrai que l'eau-de-vie n'est, comme on l'a dit, que le coup de fouet donné à un cheval fourbu, il n'en est pas moins vrai que de coup de fouet en coup de fouet, on conduit le cheval fort loin. Le vin et l'eau-de-vie ne sont que des aliments de respiration sans doute, mais il ne faut point oublier leur action spéciale sur le système nerveux, leur propriété excitante qui retentit sur toutes les fonctions.

« En résumé, notre opinion est qu'à égalité de nourri-

ture, les Néo-Calédoniens développeront une force égale et de même durée que la moyenne des Européens, que par conséquent ils ne nous sont point absolument inférieurs en puissance dynamique. La quantité de nourriture que ces sauvages peuvent ingurgiter en un seul repas est vraiment extraordinaire, trois fois plus considérable que celle qu'un Européen pourrait consommer. Cette aptitude fonctionnelle tient à diverses causes; d'abord à la nature de leur alimentation habituelle, qui doit être prise en quantité d'autant plus considérable qu'elle est moins nourrissante, en second lieu à l'instabilité de leurs ressources.

« Le Calédonien sait bien quand il mange, mais il ne sait pas positivement quand il mangera; aussi profite-t-il du mieux qu'il peut de l'occasion qui se présente de se remplir l'estomac. La pêche a-t-elle donné, les femmes apportent-elles ample moisson de fruits et de racines, on fait grande chère, sans songer au lendemain. Y a-t-il au contraire pénurie complète, on se serre le ventre, on attendant meilleure aubaine, et, quand elle arrive, la voracité n'a d'égale que la patience avec laquelle on a supporté la faim. Il n'est pas très-rare que les indigènes restent tout un jour sans manger, et, dans les temps de disette, ces jeûnes deviennent bien plus fréquents et plus longs. Cette instabilité des ressources les plus essentielles donne à la longue une aptitude aussi grande à supporter l'abstinence qu'à engloutir des quantités fabuleuses d'aliments sans s'indigérer. On ne peut se dissimuler cependant que ces irrégularités de régime exercent une influence fâcheuse sur la santé et entrent pour leur quote-part dans l'étiologie des maladies.

« Il est très-rare de voir des indigènes contrefaits. Parmi le très-grand nombre de ceux qu'il m'a été donné d'observer, je n'ai vu qu'un sujet affecté d'une incurvation

vicieuse de la colonne vertébrale, probablement due au rachitisme, et deux ou trois pieds bots. J'ai vu un plus grand nombre de boiteux, mais qui devaient, suivant toute apparence, leur difformité à un accident. Faut-il en conclure que la race calédonienne produise moins de sujets difformes que la nôtre ? Je ne le pense pas. Dans notre société, grâce à la sollicitude des parents, aux ressources de tous genres qu'on a sous la main, aux lumières de la médecine, tel enfant atteint de rachitisme, de mal de Pott, guérira sauf une difformité persistante, tandis qu'un petit sauvage nu, mal nourri, ne pouvant bénéficier des ressources de l'hygiène ni de la médecine, mourra presque inévitablement. Voici donc un être difforme qui disparaît au berceau, tandis que l'autre constitue un membre de plus dans la société. Même pour ce qui regarde les difformités congénitales, n'ont-elles pas moins de chances d'être fatales à des gens qu'on entoure dès le berceau d'une sollicitude éclairée, et qui plus tard peuvent eux-mêmes se ménager et suivre une hygiène appropriée, qu'à des gens qui vivent dans des conditions tout à fait opposées ? En un mot, tout ce qui est chétif et malingre disparaît de bonne heure chez les sauvages et prolonge son existence chez nous. Le voyageur doit donc observer moins de sujets difformes en Nouvelle-Calédonie et dans les tribus sauvages en général que dans les nations policées, et dans notre France en particulier. »

| MESURES                                                                                                           | NOUVELLE-CALÉDONIE. |                  |                  |        | ILE DES PINS. |        | ILES   | NOUVELLES-<br>HÉRAIDES. |        | ILES   |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------|------------------|------------------|--------|---------------|--------|--------|-------------------------|--------|--------|
|                                                                                                                   | Balade.             | Noumea.<br>N° 1. | Noumea.<br>N° 2. |        | N° 1.         | N° 2.  |        | N° 1.                   | N° 2.  |        |
| PRISES SUR DIVERS CRANES DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE<br>et de quelques autres îles de la Mélanésie.                  |                     |                  |                  |        |               |        |        |                         |        |        |
| De la racine du nez...<br>à la protubérance occipitale { au milieu de l'arcade<br>alvéolaire supé-<br>rieure..... | 0m,174              | 0m,190           | 0m,188           | 0m,195 | 0m,200        | 0m,186 | 0m,186 | 0m,200                  | 0m,185 | 0m,196 |
| Diamètre vertical, du trou occipital à la voûte du<br>crâne.....                                                  | 0,180               | 0,200            | 0,200            | 0,205  | 0,207         | 0,200  | 0,200  | 0,226                   | 0,210  | 0,206  |
| Distance des deux apophyses mastoïdes.....                                                                        | 0,128               | 0,155            | 0,126            | 0,134  | 0,138         | 0,127  | 0,127  | 0,155                   | 0,155  | 0,138  |
| Distance des deux bosses pariétales.....                                                                          | 0,140               | 0,120            | 0,102            | 0,142  | 0,110         | 0,110  | 0,110  | 0,116                   | 0,116  | 0,108  |
| Distance des deux os malaires (angle externe)...                                                                  | 0,119               | 0,126            | 0,114            | 0,120  | 0,115         | 0,118  | 0,118  | 0,118                   | 0,120  | 0,125  |
| Distance des deux apophyses orbitaires ex-<br>ternes.....                                                         | 0,125               | 0,150            | 0,135            | 0,118  | 0,118         | 1,130  | 1,130  | 0,125                   | 0,124  | 0,131  |
| Distance de l'angle externe de l'os malaire à la<br>grande aile du sphénoïde (saillie des pom-<br>mettes).....    | 0,096               | 0,100            | 0,109            | 0,105  | 0,104         | 0,097  | 0,097  | 0,104                   | 0,100  | 0,107  |
| Circonférence du crâne au niveau de l'épine na-<br>sale supérieure et de la protubérance occi-<br>pitale.....     | 0,028               | 0,030            | 0,034            | 0,030  | 0,027         | 0,028  | 0,028  | 0,032                   | 0,032  | 0,030  |
| Angle facial mesuré à partir de l'épine nasale in-<br>férieure.....                                               | 0,490               | 0,520            | 0,520            | 0,526  | 0,530         | 0,525  | 0,525  | 0,535                   | 0,520  | 0,520  |
|                                                                                                                   | 76°                 | 74°              | 77°              | 80°    | 77°           | 80°    | 80°    | 75°                     | 76°    | 80°    |

M. BROCA. Je désirerais obtenir des renseignements sur les questions suivantes : 1° Forster, qui a le premier, du temps de Cook, étudié les indigènes de la Nouvelle-Calédonie, a décrit un individu qui avait les cheveux parfaitement blonds, le teint beaucoup plus blanc que ses compatriotes et le visage couvert de taches de rousseur. Existe-t-il encore dans cette île des indigènes répondant à cette description et sait-on quelle est leur origine ?

2° M. de Rochas a-t-il recueilli quelques documents approximatifs sur le chiffre de la population de la Nouvelle-Calédonie ?

3° Y a-t-il eu mélange entre les Français établis dans l'île et les femmes indigènes ? En est-il résulté un nombre de métis en rapport avec la fréquence de ces unions ?

4° Enfin, les voyageurs qui ont parlé des armes des Calédoniens ont décrit leurs lances, leurs casse-têtes, leurs frondes, leurs haches et leurs couteaux de pierre, mais ils n'ont pas parlé de l'arc. Cette arme est-elle connue des indigènes ? On sait que les Australiens et les Tasmaniens ne la connaissaient pas ; il en est de même de la plupart des Mélanésiens ; mais les Néo-Calédoniens ayant communiqué avec les Polynésiens des îles Wallis, qui ont même fait invasion dans leur île, et qui y forment en quelques points une notable partie de la population, il serait singulier que l'usage de l'arc n'y eût pas été au moins apporté par ces derniers.

D'ailleurs, toutes les relations des voyageurs s'accordent à nous dépeindre les Néo-Calédoniens comme une race intelligente, bien supérieure aux Mélanésiens de l'Australie et de la Tasmanie ; ils connaissent l'agriculture et sont très-habiles en particulier dans l'art de l'irrigation, et ils avaient fait des inventions bien autrement difficiles que celle de l'arc, même avant l'inva-

sion polynésienne, qui paraît postérieure au voyage de Cook (1774).

M. DE ROCHAS. 1° Je répondrai sur le premier point qu'il existe encore, en effet, quelques individus semblables à celui qu'a décrit Forster ; mais ils ne forment pas une race particulière, et il n'y en a qu'un très-petit nombre dans l'île. Ce sont des albinos. Leurs cheveux, à vrai dire, ne sont pas blonds, ils sont d'une couleur semblable à celle de la filasse. Leur iris est bleu ; le fond de l'œil est noir, et la peau est couverte de taches de rousseur. Ces individus naissent de parents parfaitement noirs.

2° Le dénombrement de la population n'a pu être fait que dans la tribu de Pouebo qui entoure le principal établissement des missionnaires. D'après ce dénombrement, et en comparant le nombre des habitants au nombre des maisons, j'ai évalué la population des autres tribus que j'ai presque toutes visitées, et je crois ne pas me tromper beaucoup en évaluant la population de la Nouvelle-Calédonie à 45,000 ou 50,000 habitants.

3° Les unions entre les blancs et les Néo-Calédoniennes sont très-fréquentes. Presque tous les Européens ont des concubines indigènes ; néanmoins, je ne me souviens que de deux métis nés l'un d'un officier français, l'autre d'un Anglais établi dans l'île. Les métis tiennent bien plus du blanc que du nègre ; ils ont le teint presque aussi clair que leurs pères. Il est bien vrai que les métis sont rares en proportion du nombre des croisements, mais il ne faut pas oublier que les Néo-Calédoniennes sont en général peu fécondes.

4° Je dirai enfin que les Néo-Calédoniens connaissent l'usage de l'arc, mais ils ne s'en servent pas à la guerre ; c'est seulement une arme de pêche. À la guerre, ils emploient comme projectiles de petites pierres cylin-

dro-oriques, taillées avec un art remarquable; ils les lancent, au moyen de la fronde, à des distances considérables, avec une force et une précision incroyables. Ces projectiles font des blessures profondes, très-nettes, comparables à celles des balles. Leurs haches et leurs couteaux sont en pierre, parfaitement polis et bien tranchants. Ces objets ne sont pas en silex, mais en serpentine verte, qui est très-abondante dans leur île.

M. Broca ne conteste pas que les individus blonds décrits par Forster soient des albinos; les observations de M. de Rochas lui paraissent concluantes. Mais il est digne de remarque que ces albinos diffèrent beaucoup de ceux qu'on a étudiés jusqu'ici dans les autres races. Ces derniers ont le système pileux entièrement blanc, et ne pourraient jamais être pris pour des hommes blonds. Ils n'ont pas de taches de rousseur; enfin ils sont myopes, ne distinguent bien les objets qu'au crépuscule, et ont presque toujours le fond de l'œil rouge, par suite de l'absence du pigment chorôïdien. Les albinos de la Nouvelle-Calédonie seraient donc bien différents des autres; l'albinisme chez eux serait moins complet, et il semblerait en résulter que cette anomalie varie suivant les races.

M. DE QUATREFAGES. Lorsqu'on a découvert l'archipel de Taïti, on y a trouvé un certain nombre d'individus aux cheveux blonds, aux yeux clairs, et au teint moins foncé que celui des autres indigènes. Mais ces individus n'existaient que dans les familles des chefs; ils paraissaient par conséquent descendre d'une race conquérante aux cheveux blonds.

M. BOUDIN demande à M. de Rochas des renseignements sur la mortalité des troupes françaises de la Nouvelle-Calédonie.

M. DE ROCHAS. Cette mortalité est moindre qu'en France, quoique le climat soit bien plus chaud, et que les soldats y soient soumis à des travaux pénibles. Dans la première année de mon séjour à la Nouvelle-Calédonie, la garnison a perdu seulement 5 1/2 pour 1000. Dans la seconde année, la mortalité s'est élevée à 14 1/2 pour 1000. Ce climat est donc plus favorable aux troupes françaises que celui même de la France. La fièvre intermittente, qui fait périr tant de soldats et de marins dans la plupart de nos colonies d'Afrique et d'Amérique, n'existe pas à la Nouvelle-Calédonie, malgré la température qui est très-élevée, et malgré l'existence d'un grand nombre de marécages.

M. BODIN. Ce renseignement coïncide parfaitement avec ceux que j'ai déjà donnés à la Société sur l'innocuité relative des climats de l'hémisphère austral. Je rappellerai qu'en France la mortalité annuelle des troupes est de 20 pour 1000, et qu'à Taïti, sous l'équa-

teur thermal, avec une température moyenne annuelle de 25 degrés centigrades, les troupes françaises ne perdent en moyenne que 10 hommes sur 1000. Il y a même eu une année où la mortalité est descendue à 3 pour 1000. On y a pourtant remué le sol. En Algérie, au contraire, la mortalité annuelle s'est élevée une fois jusqu'à 76 pour 1000. La bénignité relative des climats de l'hémisphère sud (pour ce qui concerne les Européens) tient en grande partie à l'absence des fièvres intermittentes, même dans des localités abondantes en marécages, comme on l'a constaté dans plusieurs parties de l'Amérique du Sud. D'un autre côté, il y a des contrées sans marais où les fièvres intermittentes sévissent : c'est ce qui avait fait imaginer l'existence de marais souterrains.

M. RURZ. Il est certain pourtant qu'à Nossi-Bé, à Ma-



dagascar, à Mayotte et à Java, dans l'hémisphère austral, il y a des fièvres intermittentes très-graves.

M. Boudin. Je le sais, et je n'ai pas prétendu qu'il n'y eût pas de fièvres intermittentes dans l'hémisphère austral. J'ai dit seulement qu'il y avait dans cet hémisphère beaucoup de pays chauds et marécageux où ces fièvres ne règnent pas. On ne trouve rien de pareil dans notre hémisphère.

M. DE ROCHAS. La fièvre intermittente existe à Sydney (quoique très-rare), à la Nouvelle-Zélande; elle est extrêmement commune aux Nouvelles-Hébrides, aux îles Fidji. A Taïti elle est beaucoup plus rare, mais elle existe cependant.

M. Boudin. Plusieurs voyageurs ont nié l'existence des fièvres intermittentes à Taïti. M. de Rochas en a pourtant vu quelques exemples. Mais je lui demanderai si ces fièvres étaient nées dans le pays, ou si elles s'étaient développées chez des individus qui en avaient puisé le germe ailleurs. Les médecins militaires savent que la fièvre suit les régiments, et qu'elle sévit quelquefois fort loin du lieu où on a contracté l'intoxication. Ainsi, nous avons actuellement à Vincennes des fièvres intermittentes assez nombreuses depuis que la division Bazaine est revenue d'Italie.

Ces fièvres, bien entendu, ne sévissent que sur les soldats qui ont été exposés à l'influence paludéenne, dans les plaines marécageuses de la Lombardie. La plupart ne sont que des récidives, mais j'ai pu m'assurer qu'un certain nombre de ces fièvres se sont manifestées pour la première fois à Vincennes chez des soldats qui n'en avaient pas été atteints pendant leur séjour dans le foyer d'infection.

M. DE ROCHAS. J'ai vu à Taïti des fièvres intermittentes chez des individus qui n'en avaient jamais souffert au-

paravant, et qui en avaient bien certainement puisé le germe dans le pays.

M. BERTILLON demande à M. de Rochas quelle est la nature des marais de la Nouvelle-Calédonie, quelle est leur situation par rapport aux établissements français, quelle est la direction des vents. Il demande, en outre, si la dysentérie sévit dans cette île, soit sur les Européens, soit sur les indigènes, et enfin quel est à peu près le contingent des troupes françaises dans l'île.

M. RUFZ demande à son tour des renseignements sur les variations barométriques.

M. DE ROCHAS. Le contingent des troupes françaises a été pendant mon séjour d'environ 300 hommes. Les marais sont tourbeux et ne renferment que des infusoires. On n'y trouve pas de batraciens, il n'y en a pas dans l'île; on n'y trouve pas non plus de poissons, car à certaines époques de l'année ces marais se dessèchent complètement. Les plantes qui viennent dans ces marais

sont surtout les mangliers; il y a aussi des palétuviers. Les vents soufflent habituellement dans une direction telle qu'ils apportent sur les établissements européens les miasmes paludéens. Les oscillations barométriques, quoi qu'on en ait dit, sont plus étendues à la Nouvelle-Calédonie qu'en France. Les oscillations thermométriques y sont aussi très-fréquentes.

Il y a dans la constitution orographique de l'île une disposition qui contribue peut-être à empêcher le développement des fièvres. L'île, très-étroite et très-longue, est parcourue dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes d'où descendent perpendiculairement des vallées qui vont aboutir directement à la mer. Les tribus sont groupées à peu de distance de la mer, à l'embouchure de ces vallées, qui sont continuellement balayées par le vent alizé.

Au surplus, je ne puis pas dire qu'il n'y ait dans l'île rien d'analogue à la fièvre intermittente. Je n'y ai jamais vu de fièvres d'accès, mais il y a quelques cas très-rares de névralgies intermittentes qui cèdent au sulfate de quinine, et qui n'ont aucune gravité. J'en ai traité un cas moi-même. Quant à la dysentérie, elle y est très-rare, jamais grave et jamais épidémique.

M. MARTIN DE MOUSSY donne les renseignements suivants sur les fièvres intermittentes de l'Amérique du Sud.

« Les fièvres intermittentes existent dans beaucoup de régions de l'Amérique du Sud, au sud de l'équateur. Toutefois, je n'en connais pas d'endémiques à partir du 30<sup>e</sup> degré de latitude sud, et même elles sont extrêmement rares dans tout le bassin de la Plata et au Chili, à partir de cette latitude. Il y a cependant des marais, de vastes étendues de terrain, tantôt noyées, tantôt découvertes, suivant la plus ou moins grande abondance des pluies, la plus courte ou la plus longue durée des sécheresses.

« Au Brésil, sur toute la côte orientale et dans l'intérieur, elles sont très-nombreuses jusqu'à la province de Rio-Grande do Sul. Aussi, lorsqu'en 1841 je passai à Rio de Janeiro où je séjournai deux mois, tous les médecins, tant étrangers que brésiliens, que je vis, me dirent que les fièvres intermittentes soit simples, soit graves, étaient la maladie la plus répandue dans cette capitale, à toutes les époques de l'année, mais principalement à l'entrée de l'hiver, qui est la saison sèche sous ce climat. Or, l'hiver de Rio de Janeiro a la même température que l'été à Paris, et c'est le plus beau temps de l'année. En outre, ils m'affirmèrent que l'intermittence y caractérisait même la plupart des maladies aiguës et que l'on devait, presque constamment, faire usage des anti-

périodiques. Dans la ville, les parties les plus attaquées par les fièvres étaient le quartier de la grande place Santa-Ana, voisine d'un marais salin qui se comblait tous les jours par l'envasement produit à chaque marée. Les quartiers bâtis sur les collines voisines étaient épargnés généralement.

« Comme il y a bientôt vingt ans de cela, je ne sais si la constitution endémique est restée la même et si elle n'a pas été modifiée par l'introduction de la fièvre jaune, qui, inconnue jusqu'en novembre 1849, est entrée dans cette ville à cette époque et ne l'a point quittée depuis. Les médecins des navires de guerre, qui ont séjourné depuis dans ce port, n'ont pu me donner que des renseignements incomplets.

« Ce que je puis affirmer, c'est que dans les provinces de Saint-Paul et de Sainte-Catherine, qui s'étendent du 25<sup>e</sup> au 27<sup>e</sup> degré, les fièvres intermittentes ont continué comme jadis.

« Pendant les treize années que j'ai pratiqué la médecine à Montevideo, ville située par 34° 54' de latitude et sur un terrain sec et battu du vent de tous les côtés, au bord de l'estuaire de la Plata, je n'ai jamais vu une véritable fièvre intermittente bien caractérisée par les trois stades de froid, de chaleur et de sueur. On n'en trouve pas non plus à Buenos-Ayres, situé à quarante lieues, dans l'intérieur de la rivière, et où l'eau est absolument douce. Mais si l'on ne voit pas de véritables fièvres intermittentes dans ces deux villes, on y voit, de temps à autre, des névralgies qui ont un caractère franchement intermittent, qui sont précédées de frissons et qui cèdent aux antipériodiques. Ce sont donc ce que les auteurs ont appelé des fièvres *larvées*.

« J'ajouterai que je viens de lire dans un mémoire de mon confrère, le docteur Brunel, qui se trouva à Monte-

video lors de la grande épidémie de fièvre jaune en 1857, que, en janvier et février de cette année-là, il observa des fièvres intermittentes un peu avant l'invasion de l'épidémie.

« Dans l'intérieur de la Bande orientale, du 30° au 35° degré de latitude, pas de fièvres intermittentes. Il n'y a pas non plus de marais, si ce n'est quelques plages noyées lors des débordements des rivières ; mais ces débordements ont lieu à l'automne et au printemps et durent peu, les eaux s'écoulant très-vite, à cause de la disposition ondulée des terrains. Dans l'Entre-Rios, province parallèle à la Bande orientale et située entre l'Uruguay et le Parana, il y a quelques marais, particulièrement aux environs de la ville de Gualeguaychu, où le terrain est bas et peu ondulé. J'y ai observé quelques fièvres d'accès ; moi-même j'en ai été atteint en décembre 1858, mais je dois dire que la période de sueur a manqué. Ces fièvres n'étaient pas franches, comme à Rio de Janeiro par exemple. Elles avaient aussi des symptômes peu graves et le sulfate de quinine en venait à bout promptement ; de plus, elles étaient fort rares.

« La province de Corrientes a beaucoup plus de terrains inondés que l'Entre-Rios ; une grande partie de son territoire est sous les eaux, et de vastes étendues de sol se couvrent et se découvrent alternativement ; cependant on n'y connaît que des fièvres intermittentes très-bénignes. Alcide d'Orbigny, qui a passé toute l'année 1828 dans cette province, s'étonnait de cette immunité, qu'il croyait même plus complète qu'elle ne l'est réellement. A l'automne de 1856, je parcourus une partie de cette province, et, dans le voisinage des inondations des rivières de San-Ambrosio et de San-Lorenzo, je trouvai beaucoup d'individus atteints de fièvres d'accès, qui se passent sans que l'on fasse de traitement.

« Lorsque la province des Minions était peuplée, au lieu d'être un désert, comme elle l'est devenue depuis l'expulsion des jésuites et les guerres d'Artigas, il y avait de temps à autre des petites épidémies de ce genre, pendant l'automne et l'hiver.

« C'est aussi à cette époque qu'elles règnent au Paraguay, qui offre, dans certaines parties, la même disposition de terrain que la province de Corrientes. Le Paraguay s'étend du 21° au 27° degré de latitude. Les fièvres y sont bénignes, mais elles sont un peu plus fortes et plus tenaces qu'à Corrientes. La colonie française établie dans le Chaco, sur la rive droite du Rio Paraguay, à sept lieues au-dessus de la capitale (la ville de l'Assomption), par 25 degrés de latitude, souffrit beaucoup de ces fièvres en juillet, août et septembre 1855. Personne n'en mourut, quoique le traitement fût à peu près nul ; mais plusieurs colons restèrent très-débilites et succombèrent à la dysentérie qui régna pendant l'été. Il y eut trois décès de cette nature bien constatés.

« Les fièvres intermittentes graves se voient dans les provinces de Tucuman, Salta et Jujuy, du 27° au 23° degré de latitude, en remontant vers le nord. Elles n'y règnent qu'à la suite de la saison pluvieuse, c'est-à-dire de mars à juillet. Leur cause principale consiste dans le peu de soin avec lequel est faite l'irrigation pour les cultures, car le pays est très-sain par lui-même : il y a une pente suffisante pour les eaux ; mais, chacun faisant ses rigoles sans se préoccuper du voisin ni de l'écoulement définitif du liquide fécondant, il se forme çà et là une quantité de mares d'eaux croupissantes d'où s'échappent des effluves malsains. Tucuman est par une altitude de 450 mètres et a des environs très-boisés ; tout le versant de la chaîne de l'Aconquija, dépendance des Andes, est très-salubre ; on ne trouve de marais artificiels que dans la

plaine du Rio Sali, et uniquement comme résultats de l'irrigation.

« Salta, jolie ville de 12,000 Ames, est dans une belle et large vallée des Andes, ouverte du nord au sud et à une altitude de 1,150 mètres, sous 24° 50' de latitude. L'irrigation produit dans la ville même des fossés boueux qu'on ne cure pas, des mares infectes. De plus, il pleut beaucoup l'été; l'automne et l'hiver sont très-secs. Ces deux saisons marquent le moment des fièvres et aussi celui d'une pleuro-pneumonie, presque toujours épidémique et remarquable par l'insidiosité des symptômes et la facilité avec laquelle survient l'adynamie.

« Les mêmes phénomènes se montrent à Jujuy, dont l'altitude est supérieure, puisqu'elle est de 1,230 mètres, sous le 24° degré. La vallée est également ouverte du sud au nord et très-balayée du vent; il y a quelques cimes neigeuses (*nevados*) dans les environs. De nombreux canaux y amènent de l'eau du Rio San-Francisco et l'on y voit également des fièvres, mais surtout la pleuro-pneumonie dont nous venons de parler. Les mares artificielles y sont presque en aussi mauvais état qu'à Salta et produisent les mêmes inconvénients.

« Cependant, je dois dire que les fièvres pernicieuses proprement dites sont très-rares et que l'on ne voit guère que des fièvres d'accès fortes et tenaces, mais sans que la mort les suive nécessairement, ne fût-on même pas de traitement. La pleuro-pneumonie (*puntada de costado*) est beaucoup plus dangereuse.

« Les personnes qui meurent, principalement à la suite des fièvres intermittentes de cette région, sont les muletiers qui viennent des provinces très-salubres, très-ventilées et très-sèches de Mendoza, San-Juan et la Rioja, situées au pied de la chaîne des Andes et dans la plaine absolue qui commence le long de leur versant oriental.

Lorsque ces pauvres gens ne se traitent point, ils succombent quelquefois, tantôt à un accès pernicieux, tantôt à une hépatite sub-aiguë, tantôt à une hydropisie, suite de la répétition de ces accès, s'ils ne se hâtent de quitter ces localités dangereuses. Les habitants acclimatés sont bien moins sujets à ces accidents.

« Il y a également des fièvres intermittentes dans les vallées chaudes de la Bolivie, qui s'ouvrent sur la grande plaine sud-américaine. On les appelle *fièvres des Yungas*, du nom donné à ces mêmes vallées.

« J'ignore s'il y a des fièvres intermittentes dans le sud du Chili. Il n'y en a pas dans le nord, parce que le pays est éminemment sec et que le peu d'eau qui descend des Andes est employé à une irrigation très-rationnelle, très-habile, et qui n'en laisse pas perdre la moindre goutte.

« Dans les Pampas, la fièvre intermittente est inconnue. Il n'y a d'ailleurs aucun marais. On ne la connaît pas non plus sur les versants du massif central de Cordova et de San-Luis, chaîne qui occupe le milieu de la grande plaine sud-américaine et qui atteint une altitude de 2,500 mètres.

« Je ne puis attribuer la bénignité des fièvres de l'Entre-Rios et de Corrientes, l'immunité de la Bande orientale et des provinces de Buenos-Ayres et de Santa-Fé, qu'à la grande ventilation du pays. Les courants aériens n'y sont arrêtés par aucune montagne, et les bois sont de peu de hauteur et semés par bouquets. Les forêts même ont un grand nombre de clairières naturelles. »

**M. BORDIN.** Il y a une maladie qui s'observe fréquemment à bord des navires français, dans les régions tropicales, et qui jusqu'ici ne s'est jamais présentée aux médecins militaires : c'est la colique sèche. Nos troupes ont eu à supporter en Algérie, en certaines années, des



températures aussi élevées que les températures tropicales, puisqu'on a vu le thermomètre monter, *au soleil*, jusqu'à 72 degrés centigrades; et pourtant la colique sèche ne s'est pas montrée une seule fois. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la colique sèche ne figure sur aucun relevé des troupes britanniques de terre ou de mer. Le professeur Morhead, de Bombay, n'en a jamais entendu parler. Il paraît donc difficile d'attribuer cette affection, d'ailleurs très-grave, à l'action de la chaleur. L'ouvrage récent de M. Lefebvre tend à démontrer que c'est une affection saturnine. Je suis disposé à adopter cette opinion. Mais il importe avant tout de déterminer l'influence des conditions climatériques ou ethnologiques sur le développement de la colique sèche. Je demanderai donc à M. de Rochas s'il a observé cette affection à la Nouvelle-Calédonie.

M. DE ROCHAS. J'ai eu à traiter des cas de colique sèche pendant mon séjour à la Nouvelle-Calédonie, mais seulement en rade, à bord du *Styx*, et jamais à terre. Toutefois, cette affection se montre quelquefois à terre dans d'autres localités. C'est ce qui a lieu au Sénégal.

MM. BERTILLON et GOSSE demandent divers renseignements sur les croyances et les pratiques religieuses des Néo-Calédoniens.

M. DE ROCHAS. Les Néo-Calédoniens n'ont pas de religion régulière, ni de culte organisé. Ils n'ont ni temples, ni idoles, ni mythologie, mais ils ont diverses superstitions. Il y a une espèce de caste de sorciers qui exerce en même temps la médecine ou quelque chose d'approchant. Ils ensevelissent souvent leurs morts, mais ils ne construisent pas de *tumuli*. D'autres fois ils les déposent dans des cavernes. On a trouvé quelques squelettes debout, attachés au tronc des arbres. Ils ne font pas de sacrifices véritables, mais ils font quelquefois des offrandes à des gé-

nies ; ils leurs offrent, par exemple, les prémices d'une récolte.

M. BOUAIN. L'anthropophagie, chez ces peuples, est-elle d'origine religieuse, a-t-elle la forme d'un sacrifice, ou est-ce une mesure simplement alimentaire ? Je demanderai en outre si les Néo-Calédoniens préfèrent la chair de leurs compatriotes à celle des Européens, comme Dumont-d'Urville l'a entendu dire dans plusieurs archipels de la Polynésie. Il paraît que les Européens, qui mêlent du sel à leurs aliments, ont la chair plus salée que les Polynésiens, qui n'usent pas de ce condiment.

M. DE ROCHAS. Je pense que l'anthropophagie est purement alimentaire chez les Néo-Calédoniens. Ils font la guerre sans autre motif que celui de se procurer de la viande, car il n'y a dans leur île d'autres mammifères que l'homme et une espèce de roussette qui n'est pas comestible. Après le combat, les morts, qui sont toujours en assez petit nombre, sont coupés en morceaux et distribués équitablement entre les chefs. Du reste, les naturels m'ont dit, conformément à la remarque faite par Dumont-d'Urville dans d'autres régions, qu'ils préféreraient de beaucoup la chair de leurs compatriotes à celle des Européens, celle-ci étant trop salée pour eux.

M. DE CASTELNAU. J'ai peine à croire que l'anthropophagie puisse, même chez les peuples les plus féroces, naître du seul besoin de manger de la chair. Un besoin purement physique peut conduire à cette extrémité des malheureux isolés sur un radeau et privés de tout autre aliment ; mais en pleine terre, dans un pays fertile, il faut d'autres motifs pour expliquer un pareil écart. M. de Rochas nous a dit que l'anthropophagie n'était pratiquée que par les chefs. Si c'était le résultat d'un besoin physique, le peuple aussi réclamerait sa part.

Je désirerais savoir si l'on possède quelques documents

sur l'origine de cet usage. Est-il ancien ? s'est-il modifié avec le temps ? est-il lié à quelque tradition ? Je suis disposé à croire que, dans la plupart des cas, l'institution de l'anthropophagie a eu sa première source dans les superstitions religieuses. Les sacrifices humains se retrouvent à l'origine de la plupart des sociétés, même de celles où l'anthropophagie est inconnue, soit qu'elle n'ait jamais existé, soit qu'elle ait disparu avant les plus anciens souvenirs. On sait en outre que dans beaucoup de pays l'anthropophagie est actuellement une institution religieuse. Rien ne prouve jusqu'ici qu'il en soit ainsi à la Nouvelle-Calédonie, mais rien ne prouve le contraire, à moins que M. de Rochas ne puisse nous donner sur ce sujet des renseignements précis.

**M. DE ROCHAS.** Il est bien vrai que les chefs seuls ont le droit de manger le corps des ennemis ; mais c'est parce que là, comme partout, les chefs s'arrogent des privilèges ; les autres ne demanderaient pas mieux que de manger de la chair humaine, si on voulait leur en donner. Je répète que la plupart du temps la guerre se déclare sans autre but que celui de conquérir de la viande humaine. « Il y a longtemps, disent les chefs, que nous n'avons mangé de la chair, allons en chercher. » Le combat s'arrête lorsqu'on a tué deux ou trois ennemis. On se partage leurs corps et on les répartit entre les principaux guerriers, qui eux-mêmes en distribuent dans leurs familles, comme chez nous on se distribue le pain bénit.

**M. BOUDIN.** Je suis disposé à admettre l'opinion de M. de Castelnau sur l'origine de l'anthropophagie, mais la discussion d'un point aussi important ne doit pas être écourtée. Je demande donc formellement qu'elle soit mise à l'ordre du jour d'une de nos prochaines séances.

**M. DE QUATREFAGES** demande à M. de Rochas s'il a eu

l'occasion d'examiner la couleur des nouveau-nés de la Nouvelle-Calédonie. Camper et plusieurs voyageurs ont dit que les petits négrillons ne sont pas noirs, mais seulement rouges, au moment de leur naissance, et qu'ils noircissent seulement au bout de quelques jours. D'autres ont écrit qu'ils naissent presque aussi blancs que les Européens.

**M. DE ROCHAS.** Je n'ai pas fait d'accouchement chez les femmes indigènes, et je n'ai vu les nouveau-nés que le lendemain de leur naissance, mais je puis affirmer qu'à ce moment-là ils sont parfaitement noirs, tout aussi noirs que leurs parents. L'influence de la lumière sur la coloration de la peau est tout à fait nulle : je ne parle pas du hâle, mais de la couleur naturelle de la peau. Les Fuégiens de la Terre-de-Feu ont le corps plus foncé que le visage, quoiqu'ils aient des vêtements de peau.

**M. PERIER** prie **M. de Rochas** de présenter à la Société, si cela est possible, quelques crânes de Néo-Calédoniens.

**M. DE ROCHAS** promet d'apporter des crânes dans une prochaine séance.

La séance est levée à cinq heures trois quarts.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

**25<sup>e</sup> SÉANCE. — 19 Juillet 1860.**

**Présidence de M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.**

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté, après quelques observations de **M. de Castelnau**.

**CORRESPONDANCE.**

**MM. de Monestrol, Barnard Davis, John Crawford et**

James Hunt, récemment élus membres associés, écrivent à la Société pour la remercier de leur nomination.

M. Béclard fait don à la Société de son *Traité de physiologie humaine*, 3<sup>e</sup> édit.; Paris, 1859, gr. in-8°.

M. Hip. Gosse fait don à la Société d'une double planche lithographiée représentant les principaux objets en silex taillé qu'il a trouvés dans le diluvium du bassin de Paris, et qu'il a montrés dans une précédente séance. Non-seulement M. Gosse met la pierre lithographique à la disposition de la Société, mais encore il annonce qu'il prendra à sa charge les frais de papier et de tirage. M. le président remercie M. Gosse de sa libéralité.

M. Broca fait don à la Société d'un volume de mémoires qu'il vient de publier. Ce volume renferme, entre autres, un mémoire de 240 pages, intitulé : *Recherches sur l'hybridité animale en général, et sur l'hybridité humaine en particulier* ; Paris, 1860, gr. in-8°.

La Société a reçu en outre les ouvrages suivants :

1<sup>o</sup> Barnard Davis, *On the Method of measurements as a diagnostic means of distinguishing human races*; Londres, 1860, in-8°. Dans ce travail, M. Barnard Davis fait connaître les résultats des procédés de mensuration employés par MM. Schwarz et Scherzer dans le voyage de circumnavigation de la frégate autrichienne *la Novara*.

2<sup>o</sup> *Report of the Council of the ethnological Society of London* ; may 1860, in-8°.

3<sup>o</sup> Le numéro de juillet 1860 de la *Revue de l'Orient*. Ce numéro renferme, entre autres, un travail de M. Vallette sur la *Région saharienne*.

4<sup>o</sup> Tarneau, *Du ténia en Algérie et de son endémicité dans la ville de Bone*; Montpellier, 1860, in-8°. Le ténia, extrêmement fréquent chez les Européens établis à Bone depuis plus d'une ou deux années, ne s'est montré depuis quinze ans ni sur les juifs, qui sont au nombre

de 541, ni sur les nègres, qui sont au nombre de 266. Les indigènes, Arabes, Kabyles ou Maures, dont le chiffre s'élève à 4,087, n'ont fourni, dans cette période de quinze ans, que 5 cas de ténia, et, quoiqu'il y ait lieu de croire que ce chiffre est inférieur à la réalité, attendu que les musulmans évitent souvent de consulter les médecins chrétiens, il est très-probable qu'ils sont beaucoup moins exposés au ténia que les Européens.

5° G. Cuzent, *O'Taïti*; Paris, 1860, gr. in-8°. (Offert par l'éditeur, M. Victor Masson.) Ce volume renferme des détails importants sur l'usage du kawa dans la Polynésie, sur l'ancienne religion et l'état actuel des Taïtiens, enfin et surtout sur le mouvement de la population dans les îles de Taïti et de Moorea. Il y a entre autres ce fait important et entièrement nouveau, que la population indigène, après avoir éprouvé depuis quatre-vingts ans un déchet énorme et continu, paraît aujourd'hui en voie d'accroissement. En 1857 le nombre des décès n'a été que de 111, et celui des naissances s'est élevé à 144.

Vu l'importance des documents consignés dans l'ouvrage de M. Cuzent, M. le président charge M. Rufz de faire à la Société un rapport sur cet ouvrage.

#### ÉLECTIONS.

M. PAUL TOPINARD est élu membre associé national.

M. A. FONTAN, de Mazamet (Tarn), est élu correspondant national.

#### Classification des races humaines.

PAR M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE présente à la Société une nouvelle classification des races humaines. Ce travail

sera publié dans le second fascicule du tome 1<sup>er</sup> des *Mémoires de la Société*.

**Reprise de la discussion sur la perfectibilité des races.**

M. PERIER donne lecture du discours suivant :

« Je disais dernièrement, dans une autre discussion, que les noirs de l'Océanie sont encore tels que lors de la découverte de cette contrée, et ceux d'Afrique peu différents de ce qu'ils étaient dans les plus anciens temps de leur histoire; cette proposition est devenue la question qui préoccupe si vivement et si justement aujourd'hui la Société. Je demande donc la permission de présenter, à mon tour, quelques observations. Les uns disent que toutes les races humaines sont également civilisables; les autres le nient. Vue dans son ensemble, telle est cette question.

« Il nous paraît difficile cependant que l'on ne finisse par s'entendre, car les faits sur lesquels on se fonde sont les mêmes pour tous; et nous comprendrions à peine qu'il fût nécessaire d'insister sur un pareil sujet, si des dissentiments ne s'étaient élevés dans cette enceinte, et si les ouvrages les plus classiques ne professaient, sur ce point, des doctrines qui sont manifestement contraires à ce que démontre l'observation.

« Les partisans actuels de l'égalité des aptitudes à la civilisation, dans les divers types de l'humanité, ne font pas difficulté d'admettre le grand fait de l'inégalité physiologique des souches humaines : inégalité physique, inégalité morale, inégalité intellectuelle. Pour notre temps, ces inégalités sont évidentes; et il ne faut que regarder pour les voir.

« On n'en revient pas non plus à croire que les intelligences humaines sont égales, comme le voulaient Helvétius, et, dans ce siècle, le respectable Jacotot; et

que l'éducation est tout ce qui distingue les races fortes des races faibles, et l'homme civilisé de l'homme inculte. On comprend, sans doute, que l'éducation ne crée rien, qu'elle développe ou amoindrit, qu'elle modifie seulement les facultés qui sont antérieures et supérieures aux institutions ; et qu'elle ne peut s'exercer, après tout, que sur des organes qui sont innés, et qu'il n'est pas en notre pouvoir de transformer.

« Mais, tout en admettant ces principes, déjà si différents des traditions de l'école, on semble croire que les races les moins favorisées pourraient bien arriver, en de certaines conditions données, à réaliser les progrès de l'esprit qui constituent ce que l'on est convenu d'appeler la civilisation. Or, si nous en croyons tous les témoignages, en cette matière, qui sont parvenus à notre connaissance, la nature n'a pas voulu qu'il en fût ainsi ; car non-seulement les inégalités ethniques sont un fait incontestable, mais leur permanence ne l'est pas moins.

« Si, comme nous le pensons, la civilisation proprement dite, avec l'étendue qu'elle comporte, est l'expression la plus élevée du développement intellectuel des sociétés humaines, n'est-il pas vrai, n'est-il pas visible que les souches blanches, dans le passé comme dans le présent, peuvent seules revendiquer ce magnifique privilège, dont elles sont redevables à la supériorité de leur type ? Et ; que si l'on admet, conformément à ce qui est, plusieurs degrés de civilisation, comme il y en a plusieurs genres, n'est-il pas évident encore que ces mêmes races, dites caucasiennes, y tiennent le premier rang ; que les souches colorées viennent ensuite, et que les races nègres, dont nous parlerons spécialement, occupent, à ce point de vue, les plus bas degrés de l'échelle ?

« En effet, depuis l'Inde jusqu'à la Grèce ancienne, en passant par l'Égypte, l'Assyrie et jusqu'à nous, toutes



les grandes civilisations ont été l'œuvre des souches blanches et particulièrement des Ariens. Les races mongoliques, tout inférieures qu'elles sont relativement, comptent aussi de grandes formes de civilisation, dans l'extrême orient de l'Asie. La souche polynésienne conserve des traces d'une civilisation antique, dont sont frappés tous les voyageurs; enfin, les souches américaines, les Aztèques et les Quichuas notamment, ont fait des conquêtes intellectuelles dont nous admirons encore les vestiges. Seules, les souches noires manquent à cet appel; et c'est en vain que nous cherchons le sillon qu'elles auraient creusé dans le champ du passé. Chez le nègre, point d'initiative intelligente, point de découvertes utiles. Du travail, de l'industrie, de l'instruction, nous le voyons certainement; mais rien qui témoigne de ce génie des sciences et des conceptions philosophiques ou même littéraires, apanage des nations qui marchent les premières comme celui-là marche le dernier, dans la série humaine.

« Combien, d'ailleurs, de ces races intermédiaires au blanc et au noir sont encore à demi sauvages, aujourd'hui comme autrefois, et auxquelles les exemples et les leçons n'ont pas manqué! Et combien qui sont retournées au sein des forêts, après avoir goûté les fruits de notre éducation! C'est donc que, pour la période où nous sommes, du moins, elles sont réfractaires à nos mœurs : *tellus ingrata colono*. Cependant, ainsi qu'on l'a fait remarquer, toutes ou presque toutes ces peuplades ou ces nations ont des qualités qui les distinguent, soit dans les instincts, soit dans les facultés affectives, soit dans les perceptions des organes des sens; et à ces divers égards, elles peuvent être très-supérieures à nous. Mais pour ce qui est d'un mérite intellectuel, dont le premier effet serait de s'ouvrir à la

422 **ANNÉE 1880**  
culture, elles se refusent à nous en donner la preuve. Et nous doutons bien, en présence des faits, en présence d'un état social qui peut être considéré comme la pierre de touche de leur nature physiologique, nous doutons bien que la plupart de ces peuples, ainsi qu'on le dit des Américains en général, n'aient manqué que de « l'occasion » de développer leurs facultés, et qu'ils ne doivent qu'à « leur position sociale actuelle » de ne pas s'élever à l'égal des peuples civilisés. (D'Orbigny, *l'Homme Américain*, t. I<sup>er</sup>, p. 169 ; Paris, 1839, in-8°.)

« On a mis en regard de la sauvagerie des Australiens les linéaments de la civilisation hawaïenne. Mais cette civilisation, nous le craignons bien, ainsi que celle de plusieurs autres foyers d'initiation, dans les archipels de Tonga, de la Société, des Marquises, par exemple, n'est elle-même qu'un mirage, auquel on a peut-être fait une trop belle part. Je rappellerai que l'on ne dit pas à un peuple de se civiliser. Il se civilise, s'il y a lieu et quand il y a lieu. On l'instruit, on le dirige, on ne le civilise pas. Il faut que l'enfant puisse marcher seul, quand il sera devenu grand. Eh bien ! que l'on abandonne ces civilisations naissantes à elles-mêmes ; et Dieu veuille qu'elles ne périclitent pas !

« Au reste, alors que l'on ne saurait confronter entre eux les rameaux d'une même tige humaine, ou du moins conclure de l'un à l'autre, pourquoi comparer des souches aussi radicalement distinctes que le sont les Hawaïens et les naturels de l'Australie ?

« On voudrait que ceux-ci ne fussent pas fatalement voués à la plus basse condition dans l'humanité. Mais nous ne découvrons aucun fait de quelque valeur qui puisse donner créance à cette opinion. Et nous ne voyons guère en cela que des vœux ou des aspirations qui nous paraissent stériles. Les pièces du procès sont entre toutes

les mains. Nous avons des témoins qui déposent de ce qu'ils ont vu. Les narrations, et des plus favorables, les observations les plus désintéressées témoignent, en général, et jusqu'à ce jour, de leur extrême et incurable infériorité. Nous disons que ces aspirations nous paraissent stériles, parce que nous ne croyons pas que l'illusion puisse être jamais féconde. Mais il est bien évident, et c'est à peine si nous disons, que cette appréciation ne saurait porter atteinte au devoir qui nous incombe de prêter à ces peuplades infimes les secours d'une culture appropriée à leurs mœurs.

« Arrivant à la grande souche nègre, dont nous allons plus spécialement nous occuper, c'est ici surtout que les exemples et les leçons, et que tous les moyens d'action n'ont pas manqué. Mais il ne suffit pas de la haute sympathie des abbé Grégoire, des Dupont de Nemours, des Granville Sharp, des Wilbelforce et de tant d'autres bien-faiteurs de l'humanité ; il ne suffit pas de la sollicitude et des justes efforts que tentent, dans un but civilisateur, toute notre génération actuelle et les plus grandes nations, pour que l'émancipation intellectuelle des nègres soit réalisable, et pour que ces peuples égalent jamais en facultés, non-seulement les Caucasiens, mais les autres souches humaines.

« Allons aux faits. Sans parler des trois républiques de nègres marrons, établies dans les forêts de la Guyane hollandaise dès 1766, celles des Faramaka, des Cottika et des Auka, dont l'indépendance fut ensuite reconnue, et dont les essais n'ont pas été fructueux ; sans parler de quelques autres tentatives de ce genre, tout le monde sait que les Anglais, à la fin du siècle dernier (1787), ont fondé la colonie de Sierra-Leone, sur la côte de Sénégambie. Tout le monde sait que, plus tard, dans le

même but de répandre la culture morale et intellectuelle parmi les noirs, les Anglo-Américains ont fondé, sur cette même terre africaine, la colonie de Liberia (1817) et celle de Maryland-in-Liberia (1832). Tous ces petits Etats ont fini par prospérer sans doute, dans de certaines limites : et comment en pourrait-il être autrement ? Le bien qu'ils ont produit n'est pas contestable. Ils ont peut-être fait plus que les croisières pour l'abolition de la traite ; ils ont donné l'exemple de l'adoucissement des mœurs et de la pratique des arts primitifs à maint peuple du voisinage. Mais combien il s'en faut que cette belle œuvre de propagande civilisatrice ait tenu tout ce que de vertueux utopistes se croyaient en droit d'en attendre !

« Que l'on nous montre quelque part, chez les nègres, un régime social, un Etat politique, en un mot, des institutions qui ressemblent à celles qui régissent les peuples civilisés. Où sont leurs sciences, leurs beaux-arts ? Ont-ils, nous ne disons pas des législateurs, des sages, mais des historiographes, des lettrés ou seulement des poètes ? Non, rien de semblable n'existe. Et nous sommes bien forcés de reconnaître que les souches noires, pour n'être pas sans doute les plus modernes sur le globe, n'en conservent pas moins tous les attributs d'une jeunesse qui se perpétue indéfiniment. Alors que nous sentons que nous sommes faits pour marcher, il est donc vrai que d'autres peuples sont organisés pour progresser moins que nous, et que d'autres encore, comme les nègres, sont réfractaires au mouvement et semblent s'éterniser dans leur immutabilité.

« Et cependant, tous ces colons affranchis que nous venons de voir, tous ces nègres et gens de couleur, étaient et sont encore dans les meilleures conditions de progrès qui se puissent imaginer ; car ils ont des instituteurs, des guides, ils sont chez eux : le climat mortel

de ces parages ne tue guère que les blancs ; et, enfin, ils jouissent de la liberté. Que serait-ce donc s'ils étaient dépayés, esclaves, ou si les initiateurs suspendaient leur œuvre, si les gouverneurs ou agents des compagnies venaient à manquer !

« Autre exemple. Les philanthropes dont nous parlions tout à l'heure et tous les membres des sociétés négrophiles n'ont pas douté que la civilisation ou le progrès, du moins, ne vint étendre ses bienfaits sur la race émancipée de Haïti. Quelles espérances l'avènement de la république de ce nom n'a-t-il pas fait concevoir ! Mais aussi quelle déception ! Cette expérience, il est vrai, ne date pas de très-loin. Mais il faut bien prendre les faits tels qu'ils sont. Depuis les premiers actes sanglants de ce régime alternativement dramatique et bouffon, toujours triste, les chefs du pouvoir et la forme du gouvernement ont plus d'une fois changé ; on a fait appel aux lumières de beaucoup d'Européens ; on a travesti nos mœurs de mille façons. Mais cette nation est encore aussi peu développée, que dis-je ? aussi barbare, aussi plongée dans l'abrutissement et le libertinage, que jamais. Il existe une constitution, il existe un clergé, des écoles. Mais personne, en se réveillant le matin, n'est sûr de n'être pas fusillé le soir. Mais les fonctionnaires sont des valets, les prêtres des hommes sans aveu, et les écoles sont vides. L'agriculture, l'industrie, le commerce ou languissent, ou sont nuls. On importe du sucre à Saint-Domingue, qui jadis en fournissait à toute l'Europe. Enfin, cette colonie, si florissante au dernier siècle, et qui livrait annuellement à l'exportation « pour « plus de 80 millions de francs de produits, fournit à « peine aujourd'hui la nourriture première de ses habitants. » (Bescherelle, *Grand Dictionnaire de géographie universelle*, article Haïti.)

« Maintenant, que dans toutes ces phases de la vie d'un peuple, et ici par exemple, il se soit révélé de grands caractères, des intelligences d'élite, cela n'est douteux pour personne. Tous les noirs ne sont pas stupides, de même que tous les blancs ne sont pas doués de hautes facultés. Il peut se rencontrer, par exception, des hommes capables chez eux, comme il y a des idiots chez nous. Mais là n'est pas la question ; car nous sommes placé sur le terrain des races et non sur celui des individus.

« En résumé, si la culture de l'esprit n'a fait aucun progrès dans ces pays de liberté, sous d'aussi salutaires auspices, dans ces ateliers de civilisation, non plus que dans les colonies où les noirs sont affranchis et où l'on s'efforce de les instruire, elle n'est donc nulle part. Et il faut bien reconnaître que tous les efforts tentés jusqu'à nous dans cette voie n'ont pas eu pour effet de développer chez le nègre les facultés qui donnent l'essor à la civilisation.

« Au contraire, pour ce qui regarde la *perfectibilité* (non pas indéfinie autant qu'on a voulu le dire, mais bornée pour tous, bornée comme nos instruments de facultés), et en considérant ce terme de *perfectibilité* comme synonyme d'*éducabilité*, nous disons que tous les hommes sont susceptibles de perfectionnement, ou mieux de progrès : ils sont tous éducatibles, ils sont tous perfectibles. Seulement, ce pouvoir de progresser intellectuellement sera différent comme les races, et comme les organismes propres à chacune d'elles. Et le nègre, que nous venons de voir n'être pas civilisable, n'en est pas moins pour cela perfectible. C'est là notre conclusion.

« Nous craignons d'abuser des instants de la Société.

Nous lui demanderons cependant encore un peu d'attention.

« Il est bien entendu que nous n'avons pas la pensée de soulever les grandes, les radicales questions auxquelles, en quelque sorte, touche ce sujet ; mais il est une objection singulière, qui sert d'épouvantail et dont se préoccupent certains esprits. Nous avons à cœur d'en dire quelques mots.

« On a pu penser que la doctrine de l'inégalité des races autorisait la pression des unes sur les autres, et l'esclavage par conséquent. Ce langage est partout. Nous ne citerons qu'un auteur : « Le jour où il serait « décidé, dit M. de Salles, que les nègres ne sont qu'un « échelon supérieur aux singes, la légitimité de leur esclavage serait définitivement démontrée ; on étendrait « bientôt la conséquence à la race mongole... » (*Histoire générale des Races humaines*, p. 32 ; Paris, 1849, in-12.) Voilà un jugement terrible : heureusement qu'il n'est pas sans appel. Mais est-ce de bonne foi que l'on produit de semblables assertions que rien ne saurait justifier ? Où en veut-on venir ? Est-ce que l'erreur n'est pas toujours un mal ? Depuis quand, pour les nations policées, l'inégalité des aptitudes implique-t-elle celle des droits ? Et qui donc interprète les faits d'une si étrange façon ; qui donc excuse ainsi la tyrannie, alors que l'émancipation des nègres est l'objet de tant de sympathies ardentes, de tant de vœux, de tant d'efforts ?

« Le droit du plus fort ne date pas d'hier, et il ne finira pas demain. Voyez la guerre ! il y a toujours eu des petits et des grands, des riches et des pauvres ; il y aura toujours des brahmanes et des pariahs. Ainsi, bien avant l'esclavage moderne il y avait l'esclavage ancien. Le souffle du progrès intellectuel a successivement balayé ces traditions impures ; et les temps où nous sommes, il

faut l'espérer, en feront disparaître encore de nombreux vestiges. Qu'est-ce, en effet, que ce prétendu droit du plus fort, sinon le plus odieux abus et le plus révoltant qui soit à l'usage des plus mauvais instincts de l'homme? Mais en fait d'esclavage des noirs, et sauf les exceptions intéressées dont nous n'avons pas à tenir compte, en sommes-nous là? Que l'on réponde.

« De ce que les races sont nécessairement plus ou moins civilisables, ou seulement perfectibles, en vertu même de leur organisme, il n'y a donc pas l'ombre d'une raison logique pour en inférer qu'elles ne soient pas appelées, en principe et relativement, à jour, sous le même soleil, des mêmes privilèges compatibles avec leur nature et de la même liberté. En vérité, c'est tout le contraire. Dans nos sociétés ne sont-ce pas les forts qui prennent soin des faibles? Et cette inégalité, d'ailleurs, dont on fait un si cruel argument, n'existe-t-elle pas de la manière la plus évidente dans le sein de chaque race en particulier et jusque parmi les enfants de chaque famille? Elle existerait, n'y eût-il que deux hommes sur la terre; car tout est diversité dans la nature, au milieu de l'unité, de l'harmonie universelle. Et l'on ne conçoit même pas qu'il en puisse être autrement : on ne concevrait pas une nation, une agglomération quelconque, dans laquelle tous les membres seraient appelés, par leur égalité même, à occuper la même place ou le même échelon, dans la hiérarchie sociale.

« En somme, cette opinion, vieille de plusieurs siècles, ne repose aujourd'hui sur aucun fondement. Tous les faits lui donnent le démenti et, dans les mœurs fraternelles de notre époque, elle est un véritable contre-sens. Bien loin que l'infériorité de la race nègre légitime, autorise ou même excuse l'oppression et tous les excès commis envers les noirs, cette infériorité ne doit inspi-



rer, au contraire, et n'inspire, en général, que des sentiments de salutare bienveillance à ceux qui méritent le nom d'hommes civilisés. Car, pour être plus avancés dans la voie de la perfectibilité, ces derniers, de par la loi naturelle, aussi bien que de par les préceptes évangéliques, n'en sont que plus obligés vis-à-vis de leurs semblables que la nature a dotés moins libéralement, et qui peuvent être considérés comme des enfants dans l'humanité. *Premiers de tous, serviteurs de tous* : voilà comment il faut entendre l'inégalité. »

M. DE QUATREFAGES. J'ai entendu avec beaucoup d'intérêt le discours de M. Perier, et je vois avec plaisir que les dissidences qui paraissaient exister d'abord entre les membres de la Société tendent sinon à s'effacer, du moins à s'atténuer de plus en plus, à mesure que la discussion avance et que les explications se font jour. J'aurais peu de chose à changer à la note que M. Perier vient de nous lire pour la rendre tout à fait conforme à mes propres opinions. J'admets, moi aussi, qu'il y a des races supérieures et des races inférieures. Il y a longtemps que je considère le nègre adulte comme un être dont l'intelligence est restée, par une sorte d'arrêt de développement, au point où nous l'observons chez les adolescents de race blanche. Dans les écoles où on élève à la fois les jeunes nègres et les jeunes blancs, on voit que les uns et les autres ont jusque vers l'âge de douze ans la même intelligence et les mêmes aptitudes ; puis l'inégalité se prononce de plus en plus au delà de cet âge. Le nègre conserve toute sa vie la légèreté, la versatilité et l'étourderie de l'enfant. Je m'associe pleinement aux sentiments exprimés par M. Perier sur la question de l'esclavage. Le blanc n'a pas le droit de commander au nègre, mais il a le devoir de le protéger, comme un père protège ses enfants. C'est un malheur qu'on ait mêlé ici la science avec

la religion et la politique. Il n'y a aucune connexité entre l'inégalité des races et le prétendu droit de servage que les races supérieures ont cru pouvoir s'arroger sur les races inférieures par un pur abus de la force. L'inégalité de l'intelligence laisse persister l'égalité des droits pour les races comme pour les individus; c'est la conséquence naturelle de la doctrine monogéniste. Mais si l'on se plaçait au point de vue polygéniste, les conclusions seraient bien différentes, car l'espèce supérieure pourrait se croire autorisée à réduire en esclavage les hommes de l'espèce inférieure. Les esclavagistes américains n'ont pas manqué de puiser un argument dans les travaux de l'école polygéniste. M. Nott, auteur de l'introduction de *Types of Mankind*, nous apprend qu'en 1844 M. Calhoun, secrétaire d'Etat, refusa de s'associer à l'Angleterre et à la France pour la répression de la traite, en se basant sur cette proposition que les races humaines ont été créées distinctes et inégales. Je sais que l'esprit généreux de M. Perier proteste contre de semblables conclusions; notre collègue envisage la question à un point de vue philosophique. Si tous les esprits étaient aussi élevés que le sien, la doctrine polygéniste serait sans danger : mais on vient de voir qu'il n'en est malheureusement pas ainsi.

Abstraction faite de la différence de nos points de départ, nous sommes, M. Perier et moi, à peu près du même avis sur les questions qu'il vient d'aborder. Nous admettons tous deux qu'il y a parmi les diverses races d'hommes des inégalités considérables d'aptitude et de perfectibilité, comme nous en voyons parmi les diverses races de chiens. Il me paraît toutefois que M. Perier a émis sur quelques races un jugement trop sévère, en leur refusant toute aptitude à la civilisation. Pour ce qui concerne les Australiens, j'ai déjà cité les résultats remarquables ob-

tenus à Port-Phillips par l'action isolée d'un prisonnier hollandais fugitif, nommé Williams, qui transforma toute une tribu. Mis en présence d'une civilisation complète à la Nouvelle-Galles du Sud, l'Australien n'a pu la comprendre ; mais un marin ignorant et grossier, réfugié parmi les sauvages, obligé d'adopter leur genre de vie et de descendre progressivement à leur niveau, a plus fait à lui seul pour leur amélioration que n'ont pu le faire ailleurs des philanthropes éclairés. D'une manière générale, lorsqu'il s'agit d'initier un peuple à la civilisation, le succès est d'autant plus difficile que les initiateurs sont plus élevés au-dessus de l'intelligence de ce peuple. Des hommes à demi civilisés exercent plus d'influence sur les barbares que des hommes parfaitement policés ; ce ne sont pas les officiers russes, ce sont les Cosaques qui civilisent aujourd'hui les Kirghis, et ces Cosaques pourtant seraient des barbares pour nous. J'emprunte ce fait à M. Tchiatcheff. Rappelons-nous d'ailleurs qu'il n'y a guère plus de quarante ans qu'on a réellement essayé de civiliser les Australiens. On n'avait fait aucune tentative sérieuse avant cette époque. Ce laps de temps est trop court ; il en faut davantage pour transformer une race, surtout une race inférieure.

Nos ancêtres gaulois furent spectateurs pendant plusieurs siècles de la civilisation de Marseille, sans changer leur genre de vie. Les Grecs et les Romains auraient donc pu les tenir pour incivilisables ; et cependant cette race si longtemps réfractaire tient aujourd'hui la tête de la civilisation.

Je ne crois donc pas qu'on soit en droit de dire qu'une race est incivilisable. Qu'il y ait entre les diverses races de très-grandes différences sous le rapport de la perfectibilité, je l'accorde. Il est bien vrai que les nègres d'Afrique sont peu perfectibles. Leurs nations n'ont pas de

passé, elles n'ont pas d'histoire remontant au delà des souvenirs des dernières générations. Ce n'est pas seulement l'occasion qui leur a manqué, mais l'aptitude. Cette race n'a pu rien faire par elle-même, et ce qu'elle a pu faire jusqu'ici, lorsqu'elle a été mise en demeure de se gouverner elle-même, après avoir été initiée à la civilisation européenne, est bien peu satisfaisant. Il y a deux pays où les nègres émancipés ont eu à se gouverner eux-mêmes : ce sont l'île d'Haïti, aux Antilles, et la colonie de Libéria sur la côte occidentale d'Afrique. Cette dernière est trop récente pour qu'on puisse en rien conclure encore. A Haïti la terre est sans culture, et tout le monde connaît l'histoire tragi-comique de la république noire de Port-au-Prince. Autrefois cette île, qui s'appelait Saint-Domingue, produisait du sucre pour toute l'Europe, aujourd'hui elle n'en produit même pas assez pour sa propre consommation, et on est obligé d'y en introduire tous les ans. Ce qu'il y a de plus triste à dire, c'est que les propriétaires du sol, pour obtenir du travail de leurs frères nègres, sont obligés de les mener à coups de bâton. N'est-il pas singulier que ce régime du bâton, contre lequel les nègres se sont révoltés il y a soixante-dix ans, lorsqu'ils ont chassé les blancs, se trouve rétabli par eux comme un régime nécessaire? L'avenir de cette république haïtienne est inconnu; pourra-t-elle se maintenir? — Cette race éthiopienne pourra-t-elle s'élever jusqu'à notre niveau? Je ne le pense pas.

Il n'y a que deux moyens de perfectionner une race d'animaux : la *sélection*, qui consiste à choisir les sujets destinés à la reproduction, et les *croisements* avec une race supérieure. La sélection est impossible dans le genre humain. Les croisements, au contraire, s'effectuent partout, et il y avait à Saint-Domingue, à l'époque de la première révolution, un grand nombre de mulâtres dont

l'intelligence égalait celle des blancs. Mais ils ont été, pour la plupart, massacrés ou expulsés par les noirs, au même titre que les blancs.

Je termine en rappelant une remarque de M. Perier, remarque que je pourrais presque prendre pour un aveu. Il nous a dit que, dans la race nègre, il y a quelques individus isolés dont l'intelligence s'élève au niveau de celle des blancs. C'est la preuve de l'unité de l'espèce, car on n'a jamais vu une espèce produire, même isolément, un individu d'une autre espèce.

**M. GEORGES POUCHET.** Je crois, comme M. Perier, à l'inégalité des races humaines, et à la permanence de cette inégalité. M. de Quatrefages disait tout à l'heure que l'expérience faite sur les noirs était trop récente pour qu'on en pût rien conclure. Mais il y a dans l'histoire de l'Afrique une expérience aussi ancienne que possible, puisqu'elle remonte jusqu'à l'origine de l'histoire de l'humanité, et même au delà de ce qu'on a appelé jusqu'ici les temps historiques. Les découvertes archéologiques faites en Egypte nous apprennent qu'à Méroé, une race brune de peau, mais aux formes caucasiques, s'est trouvée longtemps en contact étroit avec les races nègres éthiopiennes, à la tête prognathe et aux cheveux laineux. Comment se fait-il qu'on ne retrouve aujourd'hui, et qu'on n'ait jamais retrouvé chez les peuples nègres de la région du Soudan le moindre vestige de l'antique civilisation de Méroé? Le contact des deux races n'a laissé aucune empreinte sur la race éthiopienne, et celle-ci ne paraît même pas capable de conserver le souvenir de la civilisation qu'on aurait pu lui donner. A une époque moins reculée, à l'époque de Rhamsès, la race éthiopienne s'est trouvée mêlée avec la race égyptienne, plus tard avec les Grecs, puis avec les Romains, qui ont pénétré jusqu'à Syène, sous le tropique, enfin avec les

Arabes qui ont poussé jusqu'en Abyssinie. Les Arabes considéraient les nègres comme une race tellement inférieure que Mahomet les a faits moins responsables de leurs actions que les autres hommes.

Quant aux résultats obtenus par les modernes sur les nègres d'Amérique réduits en esclavage et favorisés d'une éducation européenne, ils sont bien inférieurs à ce qu'on a dit. J'ai étudié la biographie des nègres célèbres, et, à part un très-petit nombre d'exceptions, parmi lesquelles on peut ranger Toussaint Louverture, j'ai pu m'assurer que ce n'est pas par leur intelligence que ces nègres ont mérité leur célébrité, mais par de bonnes actions, par des traits de fidélité, de courage ou de dévouement, en un mot, par leurs qualités morales, et non par la supériorité de leur esprit. De telle sorte que je serais presque tenté de répéter cette parole d'un auteur américain : « Qu'on me montre deux lignes écrites par un nègre, et qui soient dignes d'attention ! »

M. de Quatrefages paraît croire que le succès de la doctrine polygéniste aux Etats-Unis d'Amérique dépend en grande partie des influences politiques. C'est une erreur. On sait que les Etats-Unis sont divisés en deux régions aussi différentes par les intérêts et les tendances politiques que par la situation géographique. Les Etats du Nord sont industriels et n'ont pas besoin d'esclaves ; les Etats du Sud tirent leur richesse du sol, principalement de la culture du coton et de la canne à sucre, ils ne peuvent se passer du secours des bras africains. Les Américains des Etats du Nord demandent à grands cris l'émancipation ; ceux des Etats du Sud sont, au contraire, esclavagistes, et beaucoup de personnes pensent que ces deux tendances opposées aboutiront tôt ou tard à la segmentation des Etats de l'Union. Quels sont maintenant les savants qui ont proclamé l'infériorité de la race nègre,

et promulgué la doctrine polygéniste ? Ce sont précisément ceux des Etats du Nord ; c'est à New-York et à Philadelphie que l'école de Morton a trouvé ses principaux adhérents, et, si l'on en excepte M. Nott, tous les ethnologistes américains habitent des Etats sans esclaves et ennemis de l'esclavage. J'ajoute que la plupart d'entre eux sont partisans de l'émancipation. Ils pensent, comme nous le pensons tous ici, que le nègre, pour être inférieur au blanc, n'en a pas moins les mêmes droits que lui. Ce ne sont donc pas des considérations politiques qui ont pu les influencer ; s'ils avaient obéi à ce mobile, ils se seraient précisément prononcés en sens contraire ; et leurs convictions, par conséquent, sont exclusivement scientifiques.

M. de Quatrefages vient de nous apprendre que l'usage du bâton commence à se répandre de nouveau à Haïti. Cela ne m'étonne pas, il y a des races qui se laissent volontiers bâtonner. J'ai pu m'en assurer en Egypte. D'Alexandrie à Syène toute la population *egyptienne* proprement dite se laisse mener au bâton, et ne connaît pas d'autre argument. J'ai été obligé moi aussi, pour me faire obéir, de bâtonner les personnes dont je payais les services. Mon père, que j'avais précédé de quelques mois, fut un jour bien surpris et presque indigné de me voir prendre un bâton et frapper un soldat qui ne voulait pas ramer. Il était aussi ému de voir son fils se livrer à un pareil acte de brutalité, qu'étonné de voir un guerrier recevoir les coups de bâton d'un étranger, comme on reçoit ailleurs une simple remontrance. Mais au bout de peu de jours il dut se plier aux nécessités locales et se servir comme moi du bâton pour faire marcher ses gens. En Egypte, à l'exception des Turcs et des Arabes, tout le monde accepte la bastonnade comme un encouragement au travail. Les Pyramides sont situées sur une

terre dite arabe, parce que les habitants de la localité sont pour la plupart de race arabe. Aussi les guides ont-ils soin de dire aux voyageurs qui y arrivent : « Ne battonnez plus vos guides et vos conducteurs ; ils ne sont pas Egyptiens comme nous, ils sont Arabes, et vous rendraient vos coups. »

Je prends acte de la comparaison que M. de Quatrefages a établie entre l'intelligence des nègres adultes et celle de nos enfants. Je suis porté à croire que la loi de la série animale s'étend jusqu'au plus haut échelon, et qu'il y a une gradation entre les singes supérieurs et les races humaines inférieures. Les singes anthropomorphes sont dans leur jeunesse obéissants, intelligents, maniables, je dirai presque civilisables. Mais lorsqu'ils approchent de la puberté, lorsque la région maxillaire se développe, lorsque s'élève sur leur crâne cette crête osseuse saillante et médiane, que tout le monde connaît, ils deviennent intraitables et féroces. L'instinct de la brute, momentanément effacé par l'éducation, reprend alors le dessus.

J'ai vécu six mois avec un nègre Nouba vraiment très-distingué : c'était mon drogman. Il avait une aptitude des plus remarquables pour les langues. Il parlait et écrivait l'arabe, le turc, l'italien et le français. Il était de plus très-bon diplomate, et il nous a rendu beaucoup de services dans nos voyages. Cet homme pourtant avait des penchants féroces ! J'ai appris depuis que, peu de temps avant d'entrer à mon service, il avait assassiné horriblement plusieurs personnes, et dépecé leurs corps après les avoir tuées.

Les Romains et les Phocéens, dont on parlait tout à l'heure, donnaient à nos ancêtres gaulois ou germains le nom de barbares, mais ils ne les considéraient pas comme des êtres inférieurs. A Rome on affranchissait



souvent les esclaves gaulois, on écoutait leurs conseils, on les traitait comme des hommes égaux sinon en droits, du moins en intelligence. Les Romains ont toujours respecté les Germains et les Celtes. Tacite offrit les Germains en modèle à ses compatriotes. L'exemple qu'on nous a cité n'était donc pas bien choisi.

En résumé, je crois qu'il y a des inégalités considérables entre les races humaines, que ces inégalités sont originelles et qu'elles sont ineffaçables.

## PUBLICATION DES BULLETINS.

A cinq heures et demie la Société se forme en comité secret, pour entendre et discuter le rapport de M. Bérclard sur le meilleur mode de publication des *Bulletins*.

Après une courte discussion, la Société adopte les deux conclusions suivantes :

1° La publication des *Bulletins* sera commencée immédiatement.

2° Les *Bulletins* paraîtront dans le format in-8° ordinaire, et formeront chaque année un volume publié en quatre fascicules. Les années commenceront en janvier. Le premier volume, par exception, commencera en mai 1859 et finira en décembre 1860.

La séance est levée à six heures.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

26<sup>e</sup> SÉANCE. — 2 Août 1860.

Présidence de M. BÉCLARD, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

A l'occasion du procès-verbal, M. de Quatrefages ajoute que les renseignements qu'il a donnés sur le rétablissement de la bastonnade dans la république d'Haïti sont empruntés à M. de Castelnau le voyageur. Les propriétaires auraient été autorisés à corriger leurs ouvriers avec un bâton de *moyenne grosseur*.

M. RUFZ fait remarquer que la chose n'est pas nouvelle; Toussaint Louverture avait déjà autorisé l'usage du bâton, mais il fallait que le bâton fût tricolore.

M. BODIN. Il ne faut pas aller si loin pour trouver de pareils exemples. Il y a une loi anglaise qui fixe les dimensions du bâton avec lequel les maris ont le droit de battre leurs femmes. Je ne sais si cette loi est encore en vigueur, mais elle n'est pas abrogée.

## CORRESPONDANCE.

MM. Topinard et Fontan écrivent à la Société pour la remercier de leur récente nomination.

M. Faure, correspondant national à Cheraga (Algérie), remercie la Société de sa nomination, et annonce l'envoi prochain d'un manuscrit sur les races humaines.

La Société a reçu les ouvrages suivants :

Georges Williamson, *Observations on the human crania contained in the Museum of the army medical department*; Dublin, 1857, in-8°.

James Hunt, *Philosophy of voice and speech*; London, 1859, fort vol. in-12 (commissaire : M. Besson).

*Journal of the ethnological Society of London*, vol. IV et V; Londres, 1856-1858, in-8°. Le bibliothécaire de la Société ethnologique de Londres exprime le regret de ne pouvoir disposer que de ces deux volumes, les trois premiers étant épuisés.

*Transactions of the ethnological Society of London*, vol. I, part. 1; Londres, 1859, in-8° (commissaire : M. DARESTE).

Poyet, *De la syphilis sous le rapport des mœurs orientales*, thèse inaugurale; Paris, 1860, in-4°.

Leblanc, *Sur la fièvre bilieuse des pays chauds*, thèse inaugurale; 1860, in-4°.

Berg, *Etiologie de l'hépatite au Sénégal*, thèse inaugurale; 1860, in-4°.

## DEMANDE D'INSTRUCTIONS.

M. Jules Gérard annonce qu'il organise une grande expédition destinée à l'exploration de la région du Sahara et du Soudan, et demande les instructions relatives aux questions que la Société voudra bien lui poser : à sa lettre est jointe une brochure préparatoire qu'il vient de publier sous le titre de : *Exploration du Sahara et du continent africain*; Paris, 1860, grand in-8°. L'expédition sera nombreuse et disposera de moyens de transport qui lui permettront de rapporter des crânes et des squelettes. Elle partira de l'Algérie, mais l'itinéraire qu'elle doit suivre n'est pas encore déterminé; elle se dirigera soit directement vers Timbouctou, soit au sud-ouest vers le Sénégal. Une commission, composée de MM. de Quatre-fages, Georges Pouchet, Rufz et Pruner-Bey, est chargée de préparer les instructions demandées par M. Jules Gérard.

## CANDIDATURE.

**M. Adolphe BOURGAREL**, chirurgien de deuxième classe de la marine, demande le titre de correspondant national. Il est présenté par MM. Broca, Simonot et Lagneau.

**RAPPORT SUR LE CONGRÈS DE STATISTIQUE.**

**M. Boudin**, qui avait été chargé, dans l'avant-dernière séance, de représenter la Société d'anthropologie dans le Congrès de statistique de Londres, rend compte de la partie des travaux de ce Congrès qui peut intéresser la Société. Bien que le Congrès n'ait pas à s'occuper directement et spécialement d'anthropologie, il est appelé à recueillir sur plusieurs sujets des documents qui nous seront fort utiles, tels que le recensement total de la population, la statistique des mariages, celle des naissances et celle des décès. Le Congrès s'attache surtout à relever aussi exactement que possible les causes de mort. On comprend combien ces recherches, exécutées à la fois et sur des bases semblables, dans des pays et chez des peuples très-divers, seront précieuses pour la Société d'anthropologie qui étudie avec tant d'intérêt les questions relatives à la longévité, à la fécondité, et aux aptitudes ou aux immunités pathologiques des diverses races humaines.

J'ai fait ressortir, continue **M. Boudin**, la nécessité de relever exactement la mortalité dans les diverses armées de terre et de mer, et de comparer sous ce rapport les armées coloniales avec celles qui résident dans la mère patrie. On sait combien nous avons profité déjà des *Reports* sur la mortalité des troupes anglaises dans l'Inde. Il importe beaucoup que ce genre de recherches se généralise, et qu'on l'exécute dans toutes les colo-

nies, dans tous les établissements européens des deux hémisphères.

J'ai demandé enfin des comptes rendus sur la mortalité des chevaux de guerre, étudiée dans les divers climats, en tenant compte à la fois de leur lieu de provenance et de la race à laquelle ils appartiennent. La Société, dans ses discussions, a bien des fois fait appel à l'exemple des races d'animaux domestiques. J'ai pensé que de nouveaux documents sur ces questions de zoologie ne lui paraîtraient pas sans utilité

M. LE PRÉSIDENT, au nom de la Société, remercie M. Boudin du zèle avec lequel il a rempli sa mission auprès du Congrès de statistique de Londres.

LECTURE.

**Sur les crânes des Néo-Calédoniens et des Polynésiens,**

PAR M. BOURGAREL, chirurgien de marine.

(Avant de commencer sa lecture, M. Bourgarel dépose sur le bureau cinq crânes de Néo-Calédoniens et deux crânes de Polynésiens qui ont été depuis reproduits par la photographie, et qui sont représentés sur les planches IV, V, VI, VIII, IX, X et XI de ce volume.)

« Chargé par le gouvernement, pendant le courant de l'année 1859, de faire un rapport ethnographique sur les tribus qui habitent la Nouvelle-Calédonie, j'ai réuni un assez grand nombre de matériaux à l'aide desquels j'espère pouvoir publier bientôt un travail à peu près complet sur l'anthropologie de cette île.

« Ayant appris que la Société d'anthropologie s'était occupée dans une de ses dernières séances de la Nouvelle-Calédonie, au sujet des communications que lui avait adressées mon collègue M. de Rochas, et que quelques

membres de cette Société avaient témoigné le désir de pouvoir examiner des crânes de Néo-Calédoniens, j'ai l'honneur de déposer sur le bureau cinq têtes de ces naturels, en même temps que deux de Polynésiens. L'une de celles-ci provient de Taïti, l'autre de Nouka-Hiva; mais, comme j'ai pu m'en assurer par l'examen d'un plus grand nombre de têtes, ces deux îles sont bien habitées par la même race. J'ai pensé que la comparaison des crânes polynésiens avec ceux des Néo-Calédoniens donnerait plus d'intérêt à cette communication.

« J'ai rapporté de mon voyage plus de cinquante têtes de Néo-Calédoniens. Les idées que je vais vous soumettre reposent à la fois sur l'étude de cette collection et sur l'observation directe de naturels. Les cinq crânes que je vous présente comme spécimen, et que je vais mettre en parallèle avec les crânes de Polynésiens, ne proviennent pas tous de la Nouvelle-Calédonie proprement dite. L'un d'eux provient de l'île des Pins, petite île située à quelques lieues de l'extrémité sud-est de la Nouvelle-Calédonie. Les quatre autres ont été recueillis dans les environs de Kanala, sur la côte orientale de la Nouvelle-Calédonie. Je diviserai ces quatre derniers crânes en deux séries. Deux d'entre eux, en effet, me paraissent provenir de Néo-Calédoniens de race pure; tandis que je suis disposé à considérer les deux autres comme appartenant à des métis issus du croisement de la race mélanésienne et de la race polynésienne. Je dirai plus loin sur quels fondements repose cette interprétation. Mais je dois auparavant établir une comparaison entre les crânes des Polynésiens et des Néo-Calédoniens de race pure.

« Il suffit de jeter un coup d'œil rapide d'un côté sur les deux têtes de Polynésiens, et de l'autre sur les deux têtes calédoniennes de la première série pour être frappé

des différences remarquables qu'elles présentent. Sur les premières, en effet, nous trouvons un angle facial de Camper assez ouvert, le front est élevé et bombé, l'ovale du crâne est régulier, les bosses pariétales sont très-accusées, les arcades zygomatiques sont médiocrement développées et peu éloignées du temporal, et les os du nez, bien qu'aplati, font directement suite au frontal. Chez les Calédoniens, au contraire, le diamètre antéro-postérieur est beaucoup plus considérable par rapport aux diamètres transverses, et le crâne offre presque l'aspect d'un rectangle; les bosses pariétales sont effacées; il existe un enfoncement de chaque côté de la suture sagittale qui est très-élevée, les arcades zygomatiques sont très-développées et très-distantes du temporal, le front est fuyant, les os du nez aplatis et regardant en haut sont comme rentrés au-dessus du frontal. Les mesures comparatives sur lesquelles repose cette description sont consignées dans un tableau que je joins à cette note (voir p. 450).

« De ce tableau il résulte que l'angle facial de Camper est un peu plus ouvert chez les Polynésiens (78 degrés) que chez les Néo-Calédoniens, où il n'est en moyenne que de 75 degrés. Je ferai remarquer à ce sujet que chez ces derniers le développement osseux de la bosse nasale du frontal, en faisant saillir le point où passe la ligne antérieure, contribue à rendre cet angle moins aigu qu'il ne le serait si la bosse nasale n'était pas plus développée que chez les Polynésiens. J'ajouterai que sur quarante têtes de Néo-Calédoniens dont j'ai mesuré l'angle facial, j'ai trouvé une moyenne de 75 degrés, le maximum étant de 80 degrés et le minimum de 69. Sur une tête d'adolescent, il s'est élevé à 83 degrés. Tous ces angles ont été pris à l'aide du goniomètre de M. Jacquart, instrument aussi précis que commode,

et que ce docteur a eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition, après m'avoir montré lui-même la manière de s'en servir.

« Le diamètre antéro-postérieur du crâne, mesuré au compas, est plus long de 15 centimètres chez les Calédoniens ; il en est de même de la ligne courbe menée de la racine du nez à la partie postérieure du vomer, en suivant la ligne médiane et en passant par la protubérance occipitale. Le premier de ces chiffres est très-important.

« Le diamètre transverse du frontal est le même dans les deux races en haut ; mais, au-dessus des apophyses orbitaires externes, il a 4 millimètres de plus chez les Calédoniens ; cette différence minime me paraît tenir à la saillie de la crête d'insertion du temporal, saillie qui est plus prononcée chez les Calédoniens. Le diamètre transverse des apophyses orbitaires externes nous offre ceci de remarquable, qu'il a 1 centimètre de plus chez les Calédoniens, développement qui est en rapport avec la largeur plus grande de la cavité orbitaire dans cette dernière race ; j'ajouterai que non-seulement les apophyses orbitaires externes sont plus larges, mais encore qu'elles ont beaucoup plus d'épaisseur.

« Le diamètre maximum des temporaux est un peu moins large chez les Calédoniens, tandis qu'au contraire le zygomatique a 12 millimètres de plus, ce qui dépend non-seulement du plus grand écartement des arcades, mais encore de leur épaisseur considérable ; en rapport avec ces caractères, on trouve une gouttière temporale beaucoup plus large que chez les Polynésiens.

« Le diamètre pariétal est celui qui nous offre la différence la plus tranchée ; en effet, nous trouvons 137 millimètres chez les Polynésiens, et seulement 119 chez les Calédoniens, dont les bosses pariétales ont pour



ainsi dire disparu, ce qui donne au crâne l'aspect rectangulaire dont nous parlions en commençant.

« Le diamètre vertical du crâne a 7 millimètres de hauteur de plus chez les Calédoniens. J'ai fait partir ce diamètre du bord antérieur du trou occipital, parce que le sommet du crâne est ici très-rapproché de la naissance de la suture sagittale. Si, comme on le fait généralement, j'avais pris pour point de départ le bord postérieur de ce trou, je n'aurais plus eu un diamètre vertical, mais un diamètre très-oblique. En résumé, le crâne des Néo-Calédoniens est remarquable par le développement considérable du diamètre antéro-postérieur et du diamètre zygomatique, et par l'étroitesse du diamètre parjétal dont la grande largeur constitue au contraire le caractère distinctif des Polynésiens.

« Je n'ai pas pris de mesures exactes sur la face, car il suffit d'y jeter un coup d'œil pour être frappé des différences qu'elle présente dans les deux races. Chez les Calédoniens, les os du nez, courts, étroits en haut, très larges en bas, aplatis et décrivant une concavité qui regarde en haut et en avant, sont rentrés au-dessous du frontal, tandis que chez les Polynésiens ils font pour ainsi dire suite à cet os ; ils ont en outre moins de largeur en bas que chez les derniers et sont simplement aplatis.

« Les orbites et les pommettes ont plus de largeur chez les Néo-Calédoniens ; enfin, la voûte palatine a 8 millimètres de longueur de plus, ce qui est énorme pour une aussi petite étendue ; elle est aussi plus profondément excavée que chez les Polynésiens.

« Les têtes des Calédoniens sont beaucoup plus lourdes que celles des Polynésiens, et les crêtes d'insertions musculaires y sont infiniment plus prononcées.

« Examinons maintenant les deux têtes calédoniennes de la deuxième série. Elles ont été recueillies par moi

sur la même montagne, et presque sous le même arbre que les deux dont je viens de vous entretenir, et si nous comparons les mesures qu'elles présentent à celles que nous ont données les mêmes mesures prises sur les Néo-Calédoniens et les Polynésiens, nous verrons que ces nouvelles mesures tiennent le plus souvent le milieu entre les précédentes ; c'est ce qui m'a conduit à considérer ces crânes comme appartenant à des métis de la race polynésienne et d'une race mélanésienne analogue à celle qui forme le fond de la population de la Nouvelle-Calédonie.

« Il est certain qu'il y a dans cette île, et surtout sur la côte orientale, un grand nombre de métis provenant de l'union de ces deux races ; ce fait, qui est établi par des traditions positives, est pleinement confirmé par l'examen de l'état actuel de la population. La plupart des Néo-Calédoniens ont la peau à peu près noire, les cheveux courts et laineux, les lèvres grosses et renversées, les mâchoires prognathes, le nez écrasé à sa racine, caractères qui rapprochent cette race des races éthiopiennes ; aussi les a-t-on fait rentrer à juste titre dans la classe des nègres océaniens. Les Polynésiens, au contraire, ont la peau simplement cuivrée, les cheveux longs et non laineux, et des traits qui se rapprochent beaucoup de ceux du type caucasique. En outre, ils sont en général plus grands et plus forts que les Mélanésiens. Or, dans la population de la Nouvelle-Calédonie, et notamment sur la côte orientale, on trouve, au milieu des Mélanésiens proprement dits, un grand nombre d'individus qui, sous le rapport de la couleur, des traits, de la chevelure, de la stature, de la force musculaire, présentent une foule de transitions entre la race mélanésienne et la race polynésienne, et il est impossible de ne pas les considérer comme des métis de ces deux races. Je ne pense pas que ce métissage se soit effectué en

Nouvelle-Calédonie; il est probable que des Polynésiens et des Mélanésiens, s'étant trouvés en présence dans une autre île, y ont produit une race mélangée qui est venue faire invasion en Nouvelle-Calédonie, où se poursuit tous les jours sous nos yeux un nouveau croisement entre la race envahissante et la race indigène; il est fort probable aussi que cette immigration s'est faite en plusieurs temps, d'où résulte forcément une grande variété dans la proportion du mélange, suivant les localités et les tribus. La plupart des voyageurs ont constaté qu'il existe au moins deux variétés d'hommes en Calédonie, et les naturels eux-mêmes ont parfaitement connaissance de ce fait. La race envahissante se rencontre surtout sur la côte nord-est et à l'île des Pins; cette dernière île paraît même avoir été un des principaux points de débarquement, car c'est de là qu'ont rayonné les invasions qui se sont étendues dans l'extrémité sud de la Nouvelle-Calédonie, Nouméa, Saint-Vincent, le Mont-d'Or, l'île Win, etc. Les Tuaeours et les naturels de l'île Win payent encore un tribut à la reine de l'île des Pins. Cette reine appartient au type des envahisseurs, lesquels, partout où on les rencontre, composent l'aristocratie de la tribu.

« Je ne me permettrai pas de désigner le point où a dû s'opérer le premier mélange des deux races, et de dire entre quelles variétés de Polynésiens et de Mélanésiens il a dû s'effectuer, car les renseignements que nous fournissent les auteurs sur les diverses îles de l'Océanie ne sont pas assez circonstanciés; il faudrait avoir parcouru pendant de longues années toutes les îles de l'océan Pacifique, et pour ma part je n'ai, pendant la campagne de trois ans que je viens de faire dans ces parages, en qualité de chirurgien-major de *la Provençale*, séjourné que quelques mois à Taïti et aux Marquises,

près d'un an en Nouvelle-Calédonie (j'ai traversé cette île dans le sens de sa largeur), et quelques jours seulement en Australie et en Nouvelle-Zélande. A mon arrivée en Nouvelle-Calédonie, je n'avais aucune idée préconçue; c'est seulement la vue d'un très-grand nombre de naturels, et l'examen attentif d'une grande quantité de crânes qui m'ont amené à l'hypothèse que j'ai l'honneur de vous soumettre.

« Après avoir reconnu qu'il y avait beaucoup de métis parmi les naturels vivants, j'ai dû penser qu'il y avait un certain nombre de crânes de métis parmi ceux que j'ai recueillis dans cette île, et j'ai retrouvé effectivement dans ma collection plusieurs crânes dont les caractères sont intermédiaires entre ceux des Néo-Calédoniens de race pure et ceux des Polynésiens; j'ai choisi deux de ces crânes, et je vous les présente afin que vous puissiez les comparer avec les précédents.

« L'angle facial de ces deux Calédoniens, que nous appellerons *métis* pour la simplicité de la description (supposant admis ce qui n'est encore qu'une hypothèse), l'angle facial, dis-je, est de 76 degrés, comme celui des Néo-Calédoniens purs de tout mélange. Le diamètre antéro-postérieur du crâne tient le milieu entre les deux races, tout en se rapprochant un peu plus des Calédoniens. La mesure curviligne s'étendant de la racine du nez à l'extrémité postérieure du vomer, et la circonférence du crâne se rapprochent un peu plus des Polynésiens.

« Le frontal a 3 millimètres de largeur de plus en haut que dans ces deux races, ce qui tient probablement à une simple différence individuelle; cette plus grande largeur persiste dans la mesure prise au-dessus des apophyses orbitaires externes; mais, j'insiste particulièrement sur ce fait, elle disparaît au niveau de ces apophyses, de sorte que les métis, qui ont en haut le

frontal un peu plus large que les Calédoniens, présentent au niveau de ces apophyses 6 millimètres de moins que ces derniers, caractère qui les rapproche des Polynésiens, chez lesquels nous avons observé la même diminution de largeur en ce point. Comme on devait s'y attendre, les apophyses orbitaires externes tiennent aussi le milieu entre les deux races, sous le rapport de l'épaisseur.

« Le diamètre temporal est chez les métis le même que chez les Polynésiens, et par conséquent un peu supérieur à celui des Calédoniens ; mais tandis que chez ces derniers le diamètre zygomatique a 1 centimètre de plus que le temporal, chez les Polynésiens il a 6 millimètres de moins et chez les métis il n'a que 2 millimètres de plus que chez ceux-ci, c'est-à-dire qu'il tient complètement le milieu entre les deux races.

« Nous avons vu que le diamètre pariétal des Polynésiens l'emportait de 18 millimètres sur celui des Calédoniens, et nous trouvons que chez les métis il a 7 millimètres de plus que chez les premiers, c'est-à-dire que les métis tiennent encore le milieu au point de vue de ce diamètre si important. Il en est de même pour le diamètre vertical du crâne.

« La face pourrait donner lieu à des réflexions analogues, mais c'est surtout sur le crâne que j'ai voulu appeler aujourd'hui l'attention de la Société : je dirai cependant, au sujet de la seule mesure que j'ai prise sur cette région chez les premières têtes examinées, que les métis tiennent encore ici le milieu, car la voûte palatine, qui a 53 millimètres de longueur chez les Polynésiens, 65 chez les Calédoniens, n'en a que 60 chez les métis. »

|                                                                                 | Polynésiens<br>(MOYENNE). | Calédoniens<br>(MOYENNE). | Métis<br>(MOYENNE). |
|---------------------------------------------------------------------------------|---------------------------|---------------------------|---------------------|
| Angle facial de Camper. ....                                                    | 78°                       | 76°                       | 76°                 |
| Diamètre antéro-postérieur du crâne.                                            | 178                       | 195                       | 187                 |
| De la racine du nez à la partie postér.<br>du vomer par la protub. occipitale.. | 435                       | 460                       | 440                 |
| Circonférence du crâne.....                                                     | 510                       | 552                       | 518                 |
| Diamètre transverse du frontal en haut.                                         | 109                       | 110                       | 115                 |
| Diamètre du frontal au-dessus des<br>apophyses orbitaires externes.....         | 94                        | 98                        | 100                 |
| Diamètre transverse au niveau des<br>apophyses orbitaires externes.....         | 102                       | 112                       | 106                 |
| Diamètre maximum au niveau des tem-<br>poraux.....                              | 132                       | 128                       | 135                 |
| Diamètre zygomatique.....                                                       | 126                       | 158                       | 135                 |
| Diamètre bi-pariétal.....                                                       | 137                       | 119                       | 150                 |
| Du bord antérieur du trou occipital au<br>point culminant du crâne.....         | 126                       | 155                       | 150                 |
| Longueur de la voûte palatine.....                                              | 53                        | 65                        | 60                  |

## DISCUSSION.

M. BOUDIN. Si j'ai bien compris M. Bourgarel, les plus petits crânes seraient les crânes de métis.

M. BOURGAREL. Si telle est la conclusion que l'on a dû tirer de ma communication, je me suis mal exprimé, car j'ai voulu dire que, parmi les crânes de la nouvelle Calédonie, les crânes de métis étaient ceux qui offraient le moindre développement du diamètre antéro-postérieur, mais avec augmentation des diamètres transverses et surtout du pariétal.

M. TRÉLAT fait remarquer qu'un des crânes calédoniens, lorsqu'il est placé sur un plan horizontal, repose non sur le bord alvéolaire du maxillaire supérieur et les apophyses mastoïdes, mais sur celles-ci et l'occipital.

M. BOURGAREL demande la permission d'interrompre M. Trélat pour pouvoir donner quelques renseignements sur ce caractère qu'il a constaté plusieurs fois.

Sur vingt têtes que j'ai étudiées avec beaucoup de

soin, dit-il, et qui m'ont servi à rédiger un rapport que j'ai remis à mon arrivée au ministre de l'Algérie et des colonies, j'ai observé que cinq fois la tête reposait sur la partie postérieure de l'occipital ; trois fois l'équilibre était aussi stable en arrière qu'en avant ; d'autres fois, la tête ne portait plus sur les apophyses mastoïdes en arrière, mais sur le bord postérieur du trou occipital, condition qui reporte naturellement un grand poids en avant ; dans deux cas enfin, un ou les deux condyles partageaient le poids central de la tête avec une apophyse mastoïde.

Je ferai encore remarquer en terminant que je n'ai voulu dans cette communication appeler l'attention de la Société que sur les caractères les plus importants de ces têtes, qui pourraient donner lieu à des réflexions beaucoup plus étendues ; mais je me propose, dans un travail que j'espère avoir terminé bientôt, d'étudier complètement toutes les têtes que je possède et d'en donner une description détaillée.

M. TRELAT. Je demande la permission de revenir sur le crâne dont je parlais tout à l'heure, et qui bascule en arrière lorsqu'on le place sur un plan horizontal. Ce phénomène est la conséquence de deux dispositions. En premier lieu, le poids de la moitié postérieure du crâne l'emporte sur celui de la moitié antérieure ; en second lieu, les apophyses mastoïdes sont beaucoup plus longues qu'elles ne le sont sur les crânes de notre race. Je remarque en outre que les conduits auditifs sont dirigés en arrière, au lieu d'affecter une direction à peu près transversale.

La saillie plus considérable des apophyses dépend-elle du développement plus considérable du système musculaire ? C'est très-possible. En tous cas, il est certain que le système musculaire du crâne présentait chez cet homme

(comme du reste chez les deux autres Néo-Calédoniens) un développement excessif, à en juger par l'énorme longueur de la ligne qui limite la surface d'insertion des muscles crotaphites. Cette surface d'insertion, limitée chez le blanc par une ligne à peine saillante en avant, à peine visible en arrière, l'est chez le Néo-Calédonien par une crête osseuse très-prononcée en avant, et par une ligne très-apparente dans le reste de son étendue ; au-dessous de cette ligne la face latérale du crâne est considérablement aplatie. Cette disposition se rapproche manifestement de celle qui existe chez les singes anthropomorphes. Chez le blanc les lignes d'insertion des deux crotaphites sont écartées l'une de l'autre de 15 à 18 centimètres, elles le sont seulement de 7 à 8 centimètres chez le Néo-Calédonien.

Je ferai remarquer enfin l'extrême développement des dents, surtout de la dent canine qui, sur l'un de ces crânes, ressemble à celle d'un animal carnassier.

M. BROCA demande à ce propos si M. BOURGAREL a vu, chez les Néo-Calédoniens, les canines déborder les autres dents, soit en avant, soit dans le sens de la longueur.

M. BOURGAREL a vu plusieurs fois la canine dépasser notablement en longueur le niveau des autres dents, mais il n'a jamais vu cette dent faire saillie en avant.

#### **Sur l'anthropophagie et les sacrifices humains,**

PAR M. BOUDIN.

M. BOUDIN commence la lecture d'un travail sur l'anthropophagie et les sacrifices humains.

La suite de cette lecture est renvoyée à une prochaine séance. La discussion aura lieu quand la lecture sera terminée. Toutefois M. Pouchet demande la parole sur un détail particulier.



**M. GEORGES POUCHET.** Je ne saurais admettre, avec M. Boudin, que les Juifs aient été le seul peuple de l'antiquité qui n'ait jamais pratiqué de sacrifices humains.

Nous lisons dans la Genèse qu'Abraham fut sur le point d'immoler son fils Isaac, sur l'ordre de Jehovah. Abraham venait de la Chaldée, où les sacrifices humains étaient en honneur. Longtemps après, nous trouvons ces mêmes sacrifices chez les Hébreux. Jephté, au moment d'aller combattre les Ammonites, fait vœu d'immoler à Jehovah, s'il est vainqueur, la première personne qu'il rencontrera à son retour, et se trouve ainsi forcé d'immoler sa fille unique. Les anciens Juifs ont donc connu les sacrifices humains. Au moyen âge, on les a accusés de tuer les enfants chrétiens, et cela d'une manière si générale, qu'il est difficile de ne pas croire qu'il y eût quelque fondement à cette accusation. On prétend même que, tout récemment encore, dans l'Orient, et jusque dans la grande ville de Damas, les Juifs n'avaient pas renoncé à cette pratique. Il y eut, il y a quelques années, une affaire extrêmement grave. Plusieurs Israélites furent convaincus, devant les tribunaux de Damas, d'avoir saigné à mort un prêtre catholique, dans un but religieux.

**M. Boudin.** Les derniers faits auxquels M. Pouchet vient de faire allusion n'ont aucun rapport avec la religion juive primitive. Ils sont la conséquence d'une superstition qui s'est produite seulement depuis l'ère chrétienne, et à la suite probablement des persécutions dont les juifs ont été l'objet dans tous les pays chrétiens. Il paraît certain que le but de ces sacrifices était de se procurer du sang de chrétien pour le mêler aux pains azymes de la Pâque. Ce sont les chrétiens seulement qui ont été choisis pour victimes. Il est bien vrai que, le 5 mars 1840, le père Thomas, qui vivait à Damas sous la protection

des Français, fut attiré dans un guet-apens, et étranglé par huit juifs, qui n'étaient pas de la basse classe, car ils possédaient chacun de 100,000 à 300,000 francs de fortune. Un barbier fut attiré dans la maison où le crime avait été commis. Il trouva le père Thomas déjà mort, et suspendu par les orteils. On lui ordonna de lui ouvrir les veines du cou et de recueillir son sang. Il voulut résister, mais on l'y contraignit par des menaces. L'opération terminée, il alla dénoncer le crime dont il avait été complice involontaire. On fit aussitôt une descente dans la maison, on trouva le cadavre et les huit Juifs qu'on arrêta. On leur fit leur procès, et ils furent condamnés à mort, ainsi que le pauvre barbier. C'était à l'époque où Mehemet-Ali, notre allié, occupait la Syrie. Mehemet-Ali, cédant à des sollicitations pressantes, voulut bien faire grâce aux condamnés, mais le jugement ne fut pas cassé; il fut considéré comme très-régulier, et le consul de France à Damas n'a jamais douté que le crime eût réellement été commis.

Pour ce qui concerne les Juifs anciens, je ferai observer que le sacrifice d'Isaac n'a pas été accompli. L'essence de ce fait n'est que la mise à l'épreuve de l'obéissance d'Abraham par Jehovah. Dans l'histoire de Jophié, il n'y a pas eu sacrifice proprement dit, mais simple accomplissement d'un vœu; il y a eu meurtre et infraction flagrante au culte de Jehovah.

#### **Communication sur les Druses,**

**PAR M. PRUNER-BEY.**

**M. PRUNER-BEY.** J'ai séjourné dans la région du Liban, où viennent d'avoir lieu de si horribles massacres, et j'ai étudié les races qui y habitent. Ces races sont très-

mélangées, comme dans le reste de la Syrie. On y trouve deux types de crânes : d'abord les crânes sémitiques, allongés et ovales, ceux des Arabes et des Juifs. Puis un second type que je n'ai vu que là : le crâne cylindrique. Ce type, qui est celui des crânes touraniens, est assez répandu chez les Druses, mais il n'existe pas seulement chez eux : on le rencontre également dans le reste de la population de la Syrie, excepté toutefois chez les chrétiens.

Voici quelle est la disposition de ces crânes cylindriques : ils sont brachycéphales ; le diamètre longitudinal est très-court, ce qui est dû à la petitesse de l'occiput. La partie de l'écaille occipitale qui est située au-dessus de la ligne demi-circulaire supérieure est verticale ; celle qui est comprise entre cette ligne et le trou occipital, et sur laquelle s'insèrent les muscles de la nuque, est extrêmement petite. Il en résulte que la tête ne fait presque aucune saillie en arrière de la colonne vertébrale, et que le dos, la nuque et l'occiput se continuent presque en ligne droite. La tête, vue en arrière, a la forme pyramidale presque au même degré que les têtes mongoliques. La partie supérieure du crâne est très-élevée au-dessus du niveau des orbites et des oreilles.

L'ancien type des Syriens était éminemment sémitique. Il s'est conservé dans la plus grande partie de la population, et même chez beaucoup de Druses ; toutefois, les Syriens modernes ont le visage plus plein que les Arabes, le cou plus gros, la chevelure plus abondante. Ils ont une disposition à l'embonpoint qui n'existe ni chez les Arabes ni chez les Juifs.

La femme druse diffère beaucoup moins de l'homme que nous ne sommes habitués à le voir chez nous. Elle a des formes plus masculines, et ce phénomène s'observe d'ailleurs chez beaucoup de peuples non civilisés ; il

existe aussi, quoiqu'à un moindre degré, dans les classes inférieures des races civilisées. Il ne faut pas cependant admettre, comme quelques auteurs l'ont fait, que les formes extérieures dans les deux sexes diffèrent d'autant moins que les races sont moins civilisées. Cette proposition est vraie pour beaucoup de peuples d'Afrique. Mais en Malaisie il y a des peuplades presque entièrement sauvages, errantes, sans domicile, vivant de chasse, ne connaissant aucune industrie, et chez lesquelles cependant la femme diffère de l'homme tout autant qu'elle en diffère chez nous.

L'Egypte a possédé la Syrie pendant plusieurs années ; trois fois elle a fait la guerre aux Druses, qui ont bravement résisté. Ils n'ont pu être soumis que par Soliman-Pacha, qui était général d'Ibrahim, et, comme on sait, d'origine française. Leurs femmes combattaient avec eux. On avait reconnu que, pour soumettre ce peuple, il fallait le priver d'eau. On s'était emparé des fontaines. C'étaient les femmes qui se chargeaient d'aller chercher l'eau de vive force. Elles poignardaient les sentinelles, et ne lâchaient pas pied devant une troupe armée. Cela rappelle l'histoire de ces femmes belliqueuses de la région du Caucase, qui donnèrent lieu à l'antique fable des Amazones.

M. G. POUCHET. Chez les Arabes de la haute Nubie, en tirant vers le Kordofan, j'ai vu également que les femmes ressemblent beaucoup aux hommes. Les deux sexes vont tête nue (ils diffèrent par là des Nubiens) ; ils sont vêtus souvent de la même manière. Un jour, nous vîmes arriver une troupe de chameliers arabes du désert. Nous crûmes d'abord qu'il n'y avait que des hommes, et pourtant ils avaient leurs femmes avec eux. Là-bas, une femme de dix-huit ans et un homme de vingt ans sont très-difficiles à distinguer l'un de l'autre, quand

ils portent le même costume. La femme de dix-huit ans est aussi mûre chez eux que l'est chez nous une femme de vingt-cinq ans.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

27<sup>e</sup> SÉANCE. — 16 Août 1860.

Présidence de M. BÉCLARD, vice-président.

MM. Geoffroy Saint-Hilaire et de Quatrefages, retenus aux funérailles du professeur Duméril, s'excusent de ne pouvoir assister à la séance.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE.

M. Meigs, de Philadelphie, remercie la Société de l'avoir nommé membre associé étranger.

CANDIDATURES.

M. GAVARRET, professeur à la Faculté de médecine, membre de l'Académie impériale de médecine, demande à faire partie de la Société.

Le nombre des membres titulaires étant réduit à vingt-quatre, par suite du départ de M. Brown-Séquard, qui est définitivement fixé à Londres, MM. Lemerrier, Boudin et Broca proposent de nommer M. Gavarret membre titulaire, aux termes de l'article transitoire du règlement, modifié et rendu définitif dans la séance du 2 février 1860.

Cette proposition est inscrite sur le grand registre, et sera mise régulièrement aux voix dans la prochaine séance.

M. le docteur EMILE BENOÎT, de Vaugirard, demande le titre d'associé national. Il est présenté par MM. Broca, Lemercier et Bécлар.

M. le docteur DUMONT (GASTON), ex-médecin de l'hospice des Quinze-Vingts, demande à faire partie de la Société. Il est présenté pour le titre de membre associé national par MM. Dareste, Bécлар et Broca.

#### ÉLECTION.

M. Bourgarel est élu correspondant national.

#### RAPPORT.

M. RUFZ donne lecture du rapport suivant sur l'ouvrage de M. Cuzent, intitulé : *Tahiti*.

#### Sur l'anthropologie de Tahiti,

PAR M. RUFZ.

Vous m'avez chargé de vous rendre compte d'un ouvrage dont M. Cuzent, pharmacien de la marine, de l'école de Paris, a fait hommage à la Société d'anthropologie. Cet ouvrage est intitulé :

ILES DE LA SOCIÉTÉ. *Tahiti*. Considérations géologiques, météorologiques et botaniques sur l'île. — Etat moral actuel des Tahitiens; traits caractéristiques de leurs mœurs. — Végétaux susceptibles de donner des produits utiles au commerce et à l'industrie, et de procurer des frets de retour aux navires. — Cultures et productions horticoles. — Catalogue de la flore de Tahiti. — Grammaire et petit dictionnaire tahitien.

Ce titre analytique vous donne déjà une idée du livre. C'est une topographie qui, comme toutes les topographies, parcourt, un peu à vol d'oiseau, les règnes animal, végétal et minéral de Tahiti, et s'arrête plus volontiers sur quelques branches dont l'auteur paraît avoir fait une étude plus particulière. Je me hâte de vous dire que M. Cuzent a habité trois ans Tahiti, et qu'il a vu par lui-même. Son travail n'est donc pas une compilation de seconde main ; il parle *ex professo* des choses qu'il a observées ou vérifiées. A ce titre, je réclame pour lui une attention et une confiance qui ne sont pas dues aux compilateurs sans choix et sans critique, aux voyageurs pressés, aux touristes trop impressionnables, facilement crédules, qui n'aspirent qu'à collectionner des choses que d'autres n'ont pas dites et qui font des livres inutiles et trompeurs.

« La plupart des auteurs, dit M. Cuzent, qui parlent de Tahiti, reproduisent les récits des premiers explorateurs, récits trop souvent entachés d'inexactitude. Durant un séjour de plus de trois années dans cette île, du 27 novembre 1854 au 16 mai 1858, nous avons pu en rectifier quelques-unes, non pas, hâtons-nous de le dire, dans une vue critique, mais uniquement dans l'intérêt de la vérité. Nous comprenons aisément que les premiers navigateurs qui abordèrent à Tahiti se soient laissé entraîner par les élans d'une imagination charmée par les sites nouveaux et enchanteurs de l'Océanie. » (P. 7 et 8.)

De là, messieurs, tant de descriptions pittoresques, tant de récits imaginaires. Ces notions rapides et superficielles, sur lesquelles il faut sans cesse revenir, encombrant les sciences humaines et font qu'elles consistent pour plus de moitié en redressements d'erreurs et en vérifications de témoignages opposés.

Permettez-moi de profiter du livre de M. Cuzent pour vous confesser un sentiment que je ne puis dissimuler. Je ne me hasarde à le manifester que dans l'espoir que vous le réduirez aux limites de la justice et de la vérité. C'est une extrême défiance contre les récits de la plupart des voyageurs. Il y a dans la nature humaine une disposition à l'exagération, un désir des choses nouvelles et étranges, une précipitation à croire et plus encore à affirmer, qui donnent aux choses les plus simples des dimensions ou des couleurs extraordinaires. C'est pourquoi je voudrais voir dans une Société comme celle-ci une inflexible sévérité à n'admettre aucun fait sans l'épreuve d'une critique préalable, jusqu'à préférer de perdre une vérité plutôt que de s'exposer à admettre et à sanctionner des centaines d'erreurs. Pardonnez-moi ce scepticisme. C'est à mes risques et périls que j'en fais l'aveu. Vous me corrigerez, je l'espère ; vous me ramènerez aux justes bornes au delà desquelles ne se trouve plus la vérité. Mais ayant habité longtemps une contrée lointaine, j'ai trouvé si souvent ceux qui en ont écrit en flagrant délit du défaut que je vous signale, que la peur d'un mal m'a jeté peut-être dans un pire.

Dès les premières pages du livre de M. Cuzent, je trouve une preuve à l'appui de ce que je consens à vous entendre appeler un paradoxe. Cette preuve a de l'à-propos. Elle entre au cœur de la question dont vous venez de vous occuper pendant plusieurs séances. Elle est essentiellement anthropologique.

Il s'agit du chiffre de la population de Tahiti, de la grande question du recensement des populations, cette base essentielle de toute étude des populations, sans laquelle il n'est possible d'espérer aucune comparaison exacte, dont le manque déprécie ou annule tant de belles recherches et que, dans les dernières grandes assises



de la science, le Congrès statistique de Londres a jugée si importante et si nécessaire, qu'il lui a consacré un comité particulier.

« Il est bien difficile, dit M. Cuzent (p. 35), de se faire une idée bien exacte du chiffre auquel pouvait s'élever autrefois la population tahitienne. Ce qui est hors de doute, c'est qu'en 1774, lors de l'arrivée de Cook à Matavaï, il trouva dans la baie une flotte composée de 210 pirogues de guerre et de plusieurs embarcations destinées au transport des vivres et des blessés. D'après le calcul que fit l'illustre navigateur des guerriers qui montaient ces pirogues, il évalua la population de l'île à 240,000 âmes au moins.

« Dans le même voyage, Forster l'estime à 120,000 âmes seulement.

« En 1797, les premiers missionnaires anglais, après avoir fait le tour de l'île, en portent la population à 50,000 âmes, tandis que d'après le capitaine Wilson, qui commandait le *Duff*, elle n'aurait été à cette date que de 16,050, dont 12,042 pour Tahiti et 4,008 pour la presqu'île. Ce chiffre, infiniment moins élevé que ceux qui précèdent, se rapprocherait peut-être bien plus de la vérité.

« Dès 1803, Scott et Jefferson, missionnaires, ne l'estiment plus qu'à 5,000, chiffre qui doit être trop faible, si l'on en juge par celui de la population en 1818. A cette époque, elle s'élevait à 8,000 âmes, et nous trouvons encore ce même total en 1838, lors de la présence à Matavaï des corvettes *l'Astrolabe* et *la Zélée*.

« Suivant un recensement fait pendant notre séjour à Tahiti, la population était, au 1<sup>er</sup> septembre 1857, de 6,198 individus pour Tahiti et de 1,000 environ pour les îlots environnants : en somme, 7,212 habitants. » (Toutefois, en additionnant les relevés partiels des ta-

bleaux des pages 36 et suiv., on ne trouve qu'un total de 6,907.)

Ainsi, messieurs, en 1774, dans le même moment où Cook estimait la population de Tahiti à 240,000 âmes, Forster ne la portait qu'à 120,000 ! la moitié moins ! Vingt-trois ans après, les premiers missionnaires, qui ne s'étaient pas contentés de juger d'après leur première impression et du haut du gaillard d'arrière du vaisseau, mais qui avaient fait le tour de l'île, ne l'estiment qu'à 50,000 âmes, tandis qu'à la même date, elle n'aurait été pour Wilson que de 16,050, chiffre qui indique au moins une tentative d'appréciation statistique.

Mais en face de si grands écarts entre ces divers chiffres, quelle confiance ajouter à ces appréciations ? N'avez-vous pas là peut-être le mot de cette prétendue dépopulation des îles de l'Océanie, dont il a été tant parlé dans ces derniers temps et en dernier lieu dans cette enceinte ? Ne serait-ce pas que les premiers navigateurs qui ont abordé sur ces plages, dans l'enthousiasme de leur découverte, ont vu avec les yeux grossissants de l'enthousiasme, et se sont naturellement exagéré la population et l'importance de leur conquête, mais que plus tard, lorsque sont venus des hommes d'un sens plus rassis, ou habitués à des méthodes scientifiques plus exactes, alors on s'est aperçu du mécompte, et par un reste d'égard pour les premiers auteurs de la découverte, on a expliqué la différence trouvée par une dépopulation ?

Mais quelle dépopulation, ou plutôt quelle extermination n'aurait-il pas fallu pour expliquer en vingt ans cette réduction du chiffre 240,000, accusé par Cook en 1774, au chiffre 16,050, porté par Wilson en 1797 !

Voilà, messieurs, des observations que je livre à votre critique. Toutefois, je dois dire que M. Cuzent, après avoir exposé ces différentes appréciations et les

tableaux officiels de la population actuelle, 7,212, se range à l'opinion de la dépopulation, car il en signale la cause dans son chapitre ix, p. 41.

« Ces causes, dit-il, trop multipliées, nous paraissent être :

« 1° Les guerres acharnées qui désolèrent l'île de 1767 à 1797, c'est-à-dire dans l'intervalle du passage de Cook à l'arrivée de Wilson, guerres qui amenèrent l'accession de la famille régnante actuelle, la famille Pomaré. »

Mais si c'est la guerre qui a été la principale cause de la dépopulation de Tahiti, cela n'a rien qui doive nous étonner : tel est partout l'effet de la guerre. Seulement, nous remarquerons qu'il faut que la guerre chez les sauvages ait des conséquences plus meurtrières que chez les peuples civilisés, malgré la multiplicité et la perfection de nos engins de destruction, pour réduire en vingt ans une population de 240,000 à 16,050. Je ne vois guère dans l'histoire de guerre plus terrible.

« 2° La seconde cause de dépopulation de Tahiti notée par M. Cuzent est la lèpre (*oovi*), dont une variété, l'éléphantiasis, affecte un certain nombre de vieillards des deux sexes (p. 41).

« 3° La troisième provient des maladies de la peau (*arevarera*), produites par l'abus du kava, boisson qui détermine encore des désordres plus graves dans l'économie.

« 4° La quatrième est dans l'ivrognerie devenue générale, depuis l'introduction des liqueurs alcooliques dans le pays.

« 5° Une débauche effrénée au sein de laquelle va s'étiolant de plus en plus la génération actuelle. »

« 6° La syphilis, à la suite de laquelle sont venus et la scrofule et le rachitisme. »

Vous voyez que, pour M. Cuzent, les causes de la dépopulation, si dépopulation il y a, sont multiples. Je me range assez volontiers de cet avis. La dépopulation, ou plutôt la mortalité, doit s'effectuer à Tahiti comme en France et dans toutes les contrées du globe terrestre; elle n'est jamais en raison d'une cause unique et constante; elle suit des lois uniformes, et on ne saurait dire de ces lois que deux degrés de latitude suffisent pour les changer du tout au tout. Il est donc sûr que plusieurs causes doivent contribuer à former le contingent de la mortalité de Tahiti. Parmi celles énumérées par M. Cuzent, je ne vois point figurer les épidémies, qui partout forment un chapitre considérable de la mortalité, et, parmi les épidémies, la petite vérole réputée si meurtrière chez tous les peuples sauvages.

M. Cuzent ne dit rien non plus des fièvres paludéennes. Il cite comme insalubre « la disposition des cases des Tahitiens, qui souvent s'élèvent près des marais, aux environs des champs de taro, » c'est-à-dire sur des terrains bas et humides. Mais nulle part il ne traite directement de la question controversée parmi nous de la présence ou de l'absence des fièvres paludéennes à Tahiti.

D'autres maladies graves, entre autres la phthisie pulmonaire, existent à Tahiti, ce qui s'explique par la mauvaise hygiène de ces populations.

En effet, le Tahitien a l'habitude de dormir sur une natte à terre ou sur quelques feuilles sèches, dans des cases ouvertes à tous les vents. « Réveillé, dit M. Cuzent, aux premières heures du jour, saisi par la fraîcheur de la brise matinale qui souffle de la montagne, alors que le corps est dans la transpiration qui accompagne le sommeil, il se voit atteint soit de rhumatisme aigu, soit de bronchite, de pleurésie, d'accès d'asthme ou de phthisie pulmonaire. C'est vers le mois d'août que les affec-

tions de poitrine sont le plus fréquentes, parce que la chaleur de cette saison porte les habitants à dormir en plein air et à négliger toute espèce de précaution. »

Avec de pareilles mœurs et une pareille hygiène, peut-on s'étonner de la rareté des populations réputées sauvages, en comparaison de la densité des peuples civilisés ? De quelle vigoureuse constitution ne faut-il pas être primitivement doué pour résister, dès l'enfance si nue, si désarmée de l'homme, à toutes les causes de mort qui nous assaillent et que nous avons tant de peine à combattre, malgré tous les artifices de la civilisation ! Ce ne sont que les privilégiés de la nature qui peuvent survivre. Les constitutions faibles, les organisations incomplètes ou imparfaites doivent rester en chemin et ne pas franchir les premiers âges. Voilà pourquoi les voyageurs s'étonnent d'en voir si peu chez les populations sauvages. C'est comme si on s'étonnait de leur absence dans nos armées. La mort n'est pas moins éliminatrice que les conseils de révision.

Voyez si cette rareté des populations sauvages ne s'explique pas facilement dans des pays où se passent des faits pareils à celui cité par M. Cuzent, page 42.

Une épidémie de rougeole sévit à Tahiti en 1854. Malgré les recommandations des médecins de la marine, l'on voyait alors les indigènes atteints par la maladie et le corps couvert de taches caractéristiques se baigner dans les rivières ou dans les ruisseaux, dont l'eau courante est toujours fraîche. Aussi, à la fin de l'épidémie, comptait-on 800 morts dans la population indigène, tandis que toutes les personnes qui avaient été traitées à l'hôpital en étaient sorties complètement guéries. La milice tahitienne, qui se composait de soixante hommes, ne fut pas épargnée ; mais ces soldats, obligés de se faire traiter à l'hôpital de la marine, furent tous sauvés.

J'ai été à même de voir souvent des effets semblables chez les populations noires des Antilles, où j'ai exercé la médecine pendant longtemps. Les épidémies de dysenterie paraissent être aussi très-graves à Tahiti, et il en doit être ainsi de cette maladie, dont la guérison, à cause de la fréquence des récidives, exige tant de précautions.

M. Cuzent consacre une note à l'infanticide. Cette pratique coupable, dit-il, était commune à Tahiti, tantôt commise par des jeunes filles à peine nubiles, qui ne se souciaient pas de subir sitôt les ennuis de la maternité, tantôt ordonnée par la société des Areoys, espèce de société thaumaturgique de l'île.

Il ne fait qu'énumérer la syphilis au nombre des causes de la dépopulation. Cette cause est en général accusée par tous les voyageurs qui ont écrit sur Tahiti. Mais comment en ont-ils pu juger ? Est-ce peut-être par le ressentiment de quelque mésaventure particulière ? Quant à moi, il me paraît extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de juger de l'influence de la syphilis sur la mortalité même des peuples civilisés, chez lesquels cette maladie est si bien étudiée, à plus forte raison chez des sauvages comme ceux de Tahiti. La gravité de la syphilis chez ces populations n'existe qu'à l'état d'assertion et d'induction. Nous n'avons aucune bonne étude de cette affection comparable avec les bonnes descriptions qu'on en a dans tous les grands centres de l'Europe. En général, les voyageurs et les médecins qui ont parcouru l'Océanie n'en ont parlé qu'en courant, par induction, plutôt que par une étude expérimentale, et souvent par cette piquante malignité qui accompagne toute allusion à ce genre de maladies. Certainement, il est rationnel de penser qu'un vice comme la syphilis, qui infecte l'économie aussi profondément, qui détériore

non-seulement l'individu qui le contracte, mais peut-être plus vicieusement encore sa progéniture, doit influencer sur la vigueur et la vitalité des populations qu'il atteint. Mais quelle est la mesure de cette fâcheuse influence ? Nous ne le savons même pas chez nous, comment pourrions-nous le savoir chez les autres, et surtout chez des peuples presque sauvages ? Ceux qui ont parlé de la dépopulation de l'Océanie par la syphilis n'ont donc pu le faire avec connaissance de cause. Moi aussi j'ai eu occasion d'observer la syphilis sur des populations que, si je ne puis les appeler sauvages, j'appellerai du moins, sans peur d'être contredit, demi-sauvages ; je veux dire sur les nègres des Antilles et sur les coolies indiens. La syphilis chez les nègres n'est pas rare, mais elle m'a toujours paru moins fréquente que chez le peuple de Paris. Je ne me souviens pas d'un seul cas mortel, ce qui me fait penser que la mort par la syphilis, sans complication, doit être exceptionnelle. Ces souvenirs ne sont pas contredits par ceux que j'ai conservés de mon année d'internat à l'hôpital des vénériens de Paris. Les symptômes de la syphilis tertiaire et même secondaire m'ont paru peu communs chez les nègres, et ces accidents guérissent facilement chez eux par l'emploi de tisanes sudorifiques.

Les accidents syphilitiques sont plus fréquents et plus graves chez les coolies indiens, ou travailleurs libres, qui, comme vous le savez, arrivent en grand nombre aux Antilles depuis l'abolition de l'esclavage, pour subvenir aux besoins de la culture. Il en arrive quelquefois des cargaisons de 300 à 400 individus. Appelé à les examiner comme médecin de l'hôpital de Saint-Pierre, j'ai été frappé du grand nombre de syphilitiques qui se trouvaient parmi eux, et je ne crois pas exagérer en disant que ceux-là formaient le cinquième ou même le

quart du nombre total. Mais chez un plus grand nombre c'était la syphilis constitutionnelle : des douleurs ostéocopes profondes, des tumeurs dites gommeuses ou périostoses, enfin cet appareil symptomatique désigné par les auteurs sous le nom de *radsyge*. La syphilis chez eux, exaspérée par la négligence et par les intempéries des traversées en mer, m'a paru plus grave que chez les nègres ; elle est quelquefois mortelle.

Je vous cite ces faits, afin de montrer que l'appréciation de la gravité des maladies n'est pas chose si facile qu'on en puisse juger à vue d'œil, et afin que vous exigiez de ceux qui vous en parlent, non pas des inductions rationnelles, mais des observations expresses, détaillées et consciencieuses.

Je vous dirai maintenant quelques mots de l'ivrognerie, considérée aussi par M. Cuzent comme une des causes de la dépopulation de Tahiti.

« Les Tahitiens, dit-il, page 85, ne connaissaient autrefois qu'une seule boisson enivrante, qu'ils préparaient en mâchant la racine fraîche d'*ava* (*piper methysticum*) et en délayant ensuite ses tissus déchirés et imprégnés de salive dans l'eau. Mais, vers 1796, les Européens leur ayant appris à faire fermenter les fruits du pays et à en obtenir des liqueurs alcooliques, ils se prirent d'une passion effrénée pour la nouvelle et bruyante ivresse que produisaient ces liqueurs. Dès lors, ils soumirent à la fermentation le jus des oranges (*anani*), celui de la pomme cythère (*vihhi*), le jus de l'ananas et d'une foule d'autres fruits. »

On peut dire que, par l'invention de ces nouvelles liqueurs, et en outre par l'importation de celles que nous produisons, l'ivrognerie, déjà assez répandue par l'usage du kava chez les Tahitiens, a au moins décuplé ; de sporadique, elle est devenue épidémique, et par



conséquent elle a été une grande cause de dépopulation.

Quelques détails sur le kava me paraissent devoir vous intéresser, d'autant que c'est un de ces points sur lesquels M. Cuzent a plus particulièrement arrêté son attention.

Après une description botanique très-détaillée du kava et de ses variétés, M. Cuzent rend compte de sa composition chimique, de sa préparation et surtout de ses effets sur ceux qui en font usage. Ce sont les jeunes filles, ou à leur défaut des jeunes gens qui mâchent les racines du kava. On choisit pour cette opération délicate celles ou ceux qui ont les plus belles dents. La kava mâché est délayé et pressé dans une quantité d'eau déterminée. Au lieu d'employer l'eau ordinaire, dans quelques îles on fait usage de l'eau de coco. Contre l'assertion de d'Orbigny, qui prétend que cette liqueur est fermentée, M. Cuzent dit qu'elle est servie aussitôt après sa préparation, sans qu'on lui fasse jamais subir la moindre fermentation.

« Le kava, dit-il, est une boisson essentiellement aqueuse; sa couleur rappelle celle du café au lait, au lieu d'être verdâtre, comme le dit d'Orbigny; sa saveur est douce et n'est nullement alcoolique et brûlante, comme le disent des articles publiés sur l'Océanie dans la *Revue contemporaine*. »

Lorsqu'on voit les voyageurs différer sur des points si faciles à constater, qu'il semble impossible d'avoir là-dessus deux sentiments, puisque la seule expérience des sens semblerait devoir suffire pour en juger, on se demande quelle confiance on doit leur prêter, lorsqu'il s'agit de faits cachés dont la connaissance exige une certaine étude, et qui surtout doivent subir une certaine traduction pour être mis à la portée de nos mœurs et de notre intelligence ?

A dose faible, le kava est une boisson tonique, stimulante, qui donne la force de supporter aisément de grandes fatigues, tout en procurant une excitation agréable. A dose élevée, il détermine une ivresse triste, silencieuse et somnolente, complètement différente de celle que produisent les boissons alcooliques. Ses effets sont prompts, et la moitié d'une coupe suffit pour étendre à terre les indigènes les plus robustes. Cette ivresse ne se prolonge guère plus de deux heures. Les véritables buveurs de kava en prennent par jour six à huit fois et même davantage, pour entretenir leur ivresse. Parvenus à leur septième et huitième dose, ils éprouvent un tremblement nerveux tellement fort, qu'ils ne peuvent plus porter la coupe à leurs lèvres. Malgré la stupeur et l'état d'abrutissement dans lequel plonge le kava, on n'en perçoit pas moins les bruits les plus légers. Aussi, dès qu'un Européen pénètre dans une case où quelque indigène cuve son kava, on voit le buveur entr'ouvrir lentement ses paupières alourdies, faire signe de la main de marcher plus doucement et de ne pas l'incommoder. Lui parle-t-on, il faut que ce soit à voix basse, sans quoi il se plaint de violents maux de tête. Un bruit plus fort le contrarie, l'excite, provoque des vomissements, et l'ivresse se dissipe.

C'est une sorte d'état cataleptique, plutôt que celui de l'ivresse connue de nos alcooliques.

Jadis, lorsqu'un chef tahitien buvait de l'ava, il s'entourait de gardes spéciaux, qui écartaient tous les importuns. Un chien venait-il à aboyer, on le tuait à l'instant ; un coq chantait-il, il subissait le même sort.

Le kava se donnait dans les occasions solennelles, à l'occasion des réceptions officielles. Il est le gage de l'hospitalité offerte et acceptée, une marque d'alliance. Autrefois, il précédait toujours les entreprises guerrières

et les fêtes religieuses. Le guerrier s'en enivrait avant de marcher au combat, et le prêtre pour se donner un délire prophétique. Sa préparation était une pratique sacrée.

Aujourd'hui, à Noukahiva, c'est une boisson comparable à notre thé ou à notre café, dont chaque indigène se régale de compagnie dans sa demeure, et dont l'abus seul a des inconvénients. L'usage en est interdit aux femmes et aux enfants.

Tel est, fort en abrégé, ce chapitre du kava. C'est un des plus intéressants de l'ouvrage de M. Cuzent.

La passion pour les boissons enivrantes et la consécration de ces boissons aux cérémonies religieuses est un fait constaté chez toutes les peuplades sauvages. Je l'ai retrouvé dans les annales de nos Antilles. Nos vieux historiens Dutertre, Labat, de Rochefort, donnent là-dessus de longs détails. On voit que les Caraïbes s'enivraient tout autant que les Tahitiens, avec le jus de la patate (*convolvulus batatas*) fermentée, que plus tard, lorsqu'ils connurent nos liqueurs alcooliques, ils s'en montrèrent très-avides, d'où le nom de vins donné à leurs assemblées guerrières ou religieuses. En descendant jusque dans les dernières couches des populations civilisées, ne retrouverait-on pas les mêmes dispositions à l'occasion de tous les grands actes de la vie civilisée ou religieuse? Cette passion de l'homme me paraît si générale dans l'humanité, qu'elle pourrait fournir aux études anthropologiques un chapitre aussi intéressant que celui de l'anthropophagie.

Je viens de prononcer le mot d'anthropophagie, et puisque cette question est ici à l'ordre du jour, je ne puis me dispenser de vous rapporter ce qu'en dit M. Cuzent, cela aura d'ailleurs l'avantage de vous donner quelque estime pour les Tahitiens.

« L'anthropophagie, dit M. Cuzent, page 65, n'a jamais existé à Tahiti, et les naturels y témoignent, pour ceux qui la pratiquent, une horreur des plus vives. Il cite, en effet, le fait d'une goëlette américaine naufragée sur l'île de Blight, et dont l'équipage avait été dévoré par les naturels. Les coupables ayant été saisis et conduits à Tahiti, on eut de la peine à empêcher les Tahitiens de se jeter sur eux et de les écharper. »

Cela ne veut pas dire que les sacrifices humains n'aient jamais existé chez les Tahitiens; car dans un autre chapitre, intitulé : *Théogonie tahitienne*, M. Cuzent raconte que les maraës, ou temples dédiés à l'un de leurs dieux appelé *Tané*, étaient autrefois de véritables charniers où l'on abandonnait les victimes humaines, après qu'elles avaient été offertes à *Oro*, un autre dieu, frère de *Tané*. *Tané* passait pour se nourrir de cadavres et aimait à s'entendre donner le titre de *mangeur d'hommes*. Telle est la tradition théogonique de Tahiti.

Nous faisons comme les modernes Tahitiens, nous nous révoltons à l'idée de l'anthropophagie ou de tout autre sacrifice humain, sans songer que nous avons dans notre histoire les druides et l'affreux Teutatès, qui ne le cède en rien au dieu *Tané*.

Je vous loue, messieurs, du parti que vous avez pris de considérer ce sujet avec le sang-froid de la science et d'en faire une discussion anthropologique. L'anthropophagie, par sa généralité, mérite d'être étudiée scientifiquement. Tous les peuples, à une certaine époque de leur histoire, ont été anthropophages, même les Egyptiens, si sages, si pieux. Après avoir existé dans l'ancien monde, on l'a retrouvée dans presque tout le nouveau. « Comment, dit Voltaire, des hommes séparés les uns des autres par de si grandes distances, ont-ils pu se réunir dans une si horrible coutume? Faut-il croire qu'elle

n'est pas absolument aussi opposée à la nature humaine qu'elle le paraît ? » (*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*)

Vous distinguerez, sans doute, l'anthropophagie accidentelle, dont on trouve de si terribles exemples dans l'histoire des sièges et des naufrages, de l'anthropophagie usuelle, qui fait partie des mœurs d'un peuple, et qui n'est peut-être, quant à son origine, qu'un cas particulier de la pratique des sacrifices humains.

C'est un fait bien remarquable, et bien digne d'occuper la pensée, que cette idée si générale de chercher à apaiser la divinité ou à la rendre favorable par l'offrande du sang humain, idée qui me paraît se retrouver et en quelque sorte se résumer dans le grand sacrifice de la croix sur le Golgotha.

Pour l'instant, en voyant l'horreur que nous inspirent maintenant l'anthropophagie et les sacrifices humains, j'en tire l'espérance, je ne crains pas de le manifester, qu'un jour viendra où nous, hommes d'aujourd'hui, nous serons aux yeux des hommes de l'avenir ce que les hommes du passé sont aux nôtres, et alors ces horribles boucheries d'hommes que nous admirons et que nous glorifions dans nos fastes militaires inspireront autant d'horreur que nous en inspire aujourd'hui l'anthropophagie.

« Quant à l'ethnographie de Tahiti, quoique, comme celle de toutes les îles de l'Océanie, elle soit très-obscur, dit M. Cuzent, il est cependant à présumer que les habitants des îles Sandwich, des Marquises, des Navigateurs, des îles de la Société, de l'archipel de Cook (îles Varan, Tonga-Tabou), des îles Fidji, de la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Zélande, proviennent tous d'une même souche ; ils possèdent à quelques nuances près le même type, le même idiome, les mêmes habitudes, les mêmes préjugés.

« Cette grande race polynésienne est noire, de petite taille et à cheveux crépus, dans les îles occidentales. Elle est seulement cuivrée, de haute taille, bien prise, de formes élégantes, à traits réguliers et à cheveux lisses, dans les îles de la partie orientale. Une grande inégalité d'intelligence existe entre ces différents peuples. Le développement intellectuel y est généralement en relation directe avec les richesses spontanées du sol sur lequel les événements ou le hasard ont jeté ces populations, car il est bien difficile de dire par quels moyens et quelles causes d'émigration cet éparpillement a pu s'effectuer. » (P. 67 et 68.)

Telle est l'opinion de M. Cuzent sur l'origine des Tahitiens. Mais dans un livre sur Tahiti, vous attendez certainement quelques mots sur la Tahitienne, à qui l'éloignement des lieux, presque aussi poétique que celui du temps, a prêté des couleurs et des formes presque mythologiques.

« Mais la Tahitienne, dit M. Cuzent, n'est plus la provocante sirène des premiers récits des navigateurs, et on ne la voit plus, comme au temps des Wallis, des Bougainville et des Cook, s'élancer à la nage dans l'eau calme des baies et venir au-devant du navire qui franchit la coupure du récif. Elles ne sont plus ces femmes naïves qui, réunies au nombre de plusieurs centaines, confectionnaient des nattes ou de la tapa, au bruit des chants et des danses, aux ondulations gracieuses et pleines de volupté. » (P. 71.)

N'est-ce pas sous ces traits que s'offrent à vos souvenirs Paphos ou Cythère, dont le nom même a été donné à Tahiti (Nouvelle-Cythère).

« Mais la civilisation, poursuit l'auteur, si toutefois on peut donner ce nom aux changements introduits par les Européens dans les mœurs de ce peuple, la civilisation

a développé en lui des goûts, lui a créé des habitudes et des besoins dont il se serait bien passé. » (P. 71.)

« Grâce aux dons naturels d'une terre féconde qui leur livrait à profusion ses trésors, les Tahitiens menaient une vie tout édéenne, sous un ciel magnifique et un climat délicieux. Par malheur, l'homme civilisé est venu avec sa présomption hautaine et cette implacable tendance à tout façonner à son image, qui en est l'expression. A ce rude contact, les traits légers et gracieux du caractère tahitien se sont altérés, et ce peuple, naguère encore si naïvement original, n'est plus aujourd'hui que comme une médaille fruste sur laquelle on ne saisit plus de l'empreinte primitive que quelques linéaments indécis. »

Je ne puis, messieurs, m'associer à ces regrets de la sauvagerie ; je ne vois en tout cela qu'une rhétorique mise à la mode par quelques grands esprits, comme Tacite ou Rousseau, qui se sont servis de cette antithèse pour gourmander les vices de leur temps, et parce qu'elle se prêtait au développement de leur talent. Moi aussi, j'ai vu les sauvages d'assez près ; car en appelant ainsi les populations africaines parmi lesquelles j'ai vécu, je ne crois pas leur faire grand tort, et quoique je ne me rende pas à la thèse de l'inaptitude des races, que vous discutez actuellement, quoique je fasse mes réserves pour l'avenir, après vingt ans d'absence, lorsque je me suis trouvé dans votre beau monde civilisé, dans les campagnes de la Normandie ou sur le boulevard des Italiens, c'est avec la plus entière conviction que je me suis écrié avec Buffon : « Qu'elle est belle cette nature cultivée, qu'elle est belle entre les mains de l'homme ! » Non, jamais je ne pourrai préférer la paresse, la promiscuité et la férocité des peuples incivilisés, même à ce qu'on appelle nos hypocrisies sociales.

Si la Tahitienne ne s'offre plus à l'imagination de nos jeunes officiers de marine comme elle s'offrait autrefois dans sa provocante nudité aux appétits des marins de Cook, surexcités par cinq ou six mois de mer, du moins, de l'aveu même de M. Cuzent, « elle ne tombe plus dans l'abus énervant de ces plaisirs et dans ces monstrueuses débauches dont la génération actuelle ne garde plus même le souvenir. »

Pour la vivacité d'esprit, la Tahitienne ne le cède en rien à nos femmes d'Europe, et, comme celles-ci, elle se montre en général bien supérieure à l'homme pour la constance, le calme et la résignation qu'elle déploie dans les douleurs physiques ou les souffrances. Ce qui frappe tout d'abord en elle, c'est la beauté des formes, c'est une expression de physionomie gracieuse et aimante, c'est un son de voix sympathique et harmonieux.

Vous voyez que M. Cuzent est un pharmacien de l'école de Legouvé, l'auteur du *Mérite des femmes*.

« Les Tahitiennes portent aujourd'hui de longues robes flottantes en mousseline à dessin, en batiste, en soie, en satin ou en indienne aux couleurs voyantes; un large foulard, aux nuances vives et heurtées, ou un chapeau de Panama garni d'une voilette noire, et souvent orné d'une plume, leur sert de coiffure. »

Cependant M. Cuzent les préfère dans leur antique costume, alors qu'elles n'étaient vêtues que de leur longue chevelure et de quelque tissu d'écorce d'arbre. Pour moi, je m'imagine que la malpropreté des femmes sauvages, ordinairement enduites d'huile ou de rocoa, ne doit pas être un attrait bien puissant, et doit être une des causes qui explique la rareté des métis signalée dans les îles de l'Océanie, malgré leur fréquentation depuis près d'un siècle par la race européenne. Aux Antilles, j'ai souvent constaté que la première impression que



les négresses produisaient sur les Européens était un sentiment de répulsion. Plus tard, ils ne s'y font que trop par habitude.

Quant aux Tahitiens, la race en est toujours belle. Ils sont d'une taille élevée, bien pris et doués d'une physionomie ouverte et intelligente.

Le dimanche, aujourd'hui, tous sont vêtus à l'euro-péenne : redingote, pantalon de drap noir et souliers vernis : « L'amour de la toilette, la recherche de ce que nos voisins d'outre-Manche appellent le *confort* se sont rapidement développés chez ce peuple. » (P. 53 et 54.) Ainsi la maison en pierre est devenue pour eux une véritable passion.

Ils se livrent aujourd'hui à des plantations de canne à sucre et de coton, dont le produit, classé dans les qualités supérieures sur le marché de Londres, a trouvé des prix largement rémunérateurs.

Ainsi donc, d'après M. Cuzent et beaucoup d'autres voyageurs, nous devons classer les Tahitiens au nombre des populations très-aptées à la civilisation, car en quelques années ils paraissent y avoir déjà fait de très-grands progrès, et on commence à parler d'eux comme on ne parlait pas des Gaulois un siècle après la conquête de la Gaule par les Romains.

L'ouvrage de M. Cuzent se termine par un dictionnaire français-tahitien et par quelques fragments de littérature tahitienne.

#### DISCUSSION.

M. Boudin. M. Rufz nous a montré que le chiffre de l'ancienne population de Tahiti avait été probablement fort exagéré par les premiers voyageurs. Je reconnais volontiers que, par suite de ces appréciations erronées, nous nous étions fait une idée exagérée de la dépopula-

tion de cette île. Mais il est évident néanmoins que le nombre des habitants a considérablement diminué depuis trois quarts de siècle.

Il y a d'ailleurs une circonstance qui me paraît fort singulière, c'est que, d'après les tableaux de M. Cuzent, le chiffre de la mortalité est beaucoup moins élevé qu'il ne l'est en Europe. En 1857, il n'est mort que 111 individus sur une population totale de 6,907. Cela fait environ 16 pour 1,000. En France, la mortalité annuelle est de 24 à 25 pour 1,000.

Je m'étonne que M. Cuzent ait nié l'existence de l'anthropophagie à Tahiti. Qu'il n'y ait plus d'anthropophages dans cette île, cela est parfaitement certain ; mais il n'en a pas toujours été ainsi. Cook a assisté à un sacrifice humain, et a vu le chef de la tribu manger solennellement l'œil gauche de la victime ; l'œil droit était réservé pour les dieux. Cette pratique ne peut porter d'autre nom que celui d'anthropophagie.

M. BROCA. La reine Pomaré, avant d'être reine, s'appelait Aïmata, ce qui veut dire *manger l'œil*. Ce nom de femme était assez répandu dans les familles des chefs.

M. PERIER. Je trouve que M. Ruzs s'est montré bien sévère envers les voyageurs. Je ne prétends pas que toutes leurs assertions doivent être acceptées sans réserve ; mais c'est à eux en définitive que nous devons presque tout ce que nous savons en anthropologie. Notre Société, qui ne pourrait exister sans eux, ne doit leur donner que des paroles d'encouragement et de bienveillance ; s'ils se trompent quelquefois, chose inévitable dans des observations rapides, c'est à nous de contrôler leurs divers témoignages, sans oublier au prix de quelles fatigues et de quels dangers ils ont payé leur tribut à la science que nous cultivons.

**M. RUFZ.** Je suis pleinement de l'avis de M. Perier, et j'ai comme lui une vive sympathie pour les courageux explorateurs du globe ; mais nous ne devons pas oublier non plus que notre Société a pour but de démêler la vérité au milieu de renseignements souvent contradictoires, et qu'elle ne doit accepter les faits qu'après les avoir soumis à une critique sévère.

**Reprise de la discussion sur la perfectibilité des races.**

**M. PRUNER-BEY,** inscrit depuis la dernière séance, donne lecture du discours suivant :

« La question sur les aptitudes des différentes races humaines en général, et sur leur faculté de se civiliser en particulier, me paraît une des plus difficiles à résoudre, surtout quand il s'agit de peuplades très-éloignées de nous sous tous les rapports, et quand nos décisions embrassent même l'avenir. Cependant des lumières considérables ont été répandues sur presque toutes les parties de ce problème par les honorables membres qui ont traité la question avant moi. Je n'ai pas la prétention de juger ou d'épuiser ce sujet, après ce que des hommes plus savants et plus habiles que moi ont fait pour l'éclaircir et pour concilier les opinions les plus divergentes ; mais vu l'importance, je dirai même la gravité de la question, je crois presque un devoir de chacun de nous de donner au moins son vote motivé.

« Qu'est-ce que c'est qu'une civilisation ? Quand les familles et les tribus humaines se fixent à demeure pour former une association plus intime, que le travail devient un devoir et une habitude, et que la division du travail conduit à l'établissement de différents états (productif, administratif, intellectuel ou instructif), que chacun apporte du sien à la généralité et qu'il puise en même

temps un retour de bien dans les conditions qui régissent cette association, alors il y a formation d'un *Etat*; et si l'on y ajoute que la culture de toutes les facultés humaines est admise et encouragée, il y a *civilisation*, soit que, avec Aristote, on admette pour but le bonheur, ou, avec d'autres, la plus grande perfection individuelle et générale possible dans les circonstances données. Il y a à côté de ces notions générales un but spécial qui a été atteint par chacune des civilisations précédentes, et qui est poursuivi de même par les civilisations qui sont actuellement en activité; mais ce n'est que le résultat final qui peut nous éclairer sur la mission de chacune.

« Pour qu'une civilisation prenne naissance, il faut des conditions matérielles et historiques qui soient favorables à son établissement et à son développement, toute abstraction faite des aptitudes de la famille humaine qui commence la carrière de la civilisation. Sans terre cultivable, sans semences de plantes et surtout de graminées dont les récoltes fournissent la nourriture à des masses d'hommes concentrés sur un espace relativement étroit, pas d'établissement à demeure, et en conséquence pas de civilisation possible. Voilà pour les conditions matérielles. De l'autre côté, l'histoire nous enseigne que la contrainte, soit par l'insuffisance des produits de la chasse et des troupeaux, soit par l'impulsion donnée par des hommes puissants, et en outre le contact avec des nations déjà civilisées, ont été non pas seulement des motifs, mais souvent des conditions indispensables pour préparer la voie de la civilisation.

« Si nous tournons maintenant nos yeux vers les contrées et vers les races dont il a été question de préférence dans le sein de la Société, je puis passer sous silence les Polynésiens. Car il n'y a guère de doute, et

tous les hommes qui ont découvert les Polynésiens en sont d'accord, que la Polynésie avait sa civilisation à elle avant tout contact avec les Européens. Cette civilisation était du reste, au moment de la découverte, sur son déclin dans plusieurs parties de l'Océanie, et notamment dans la Micronésie.

« Je passe en conséquence aux Australiens, ces nègres à la chevelure lisse, dignes de peupler la patrie de l'ornithorhynque, et méritant comme lui d'être appelés *paradoxaux*; à ces indomptables sauvages récalcitrants à toute amélioration et surtout à notre civilisation. On les a trouvés à l'état de chasseurs, étant, pour ce qui regarde la vie civile, à peine parvenus à la formation de tribus; « originairement en harmonie avec la nature « environnante, heureux dans leur vie qui ne manquait « pas d'excitation, tandis que maintenant il faut les considérer comme de pauvres exilés. » (C. de Strzelecki.) Je reconnais en conséquence que les Australiens ne possédaient pas de civilisation, et même que jusqu'à présent ils ont montré peu de dispositions pour s'approprier la nôtre. A qui la faute? Je n'ai pas eu l'occasion d'observer ces peuples dans leur pays; je ne connais, pour ce qui regarde leur physique, que des crânes et des portraits, et pour me former une idée sur leurs aptitudes, je ne puis que recourir aux témoignages des hommes qui les ont vus et observés.

« J'accepte, sous ce rapport, avec reconnaissance les renseignements de tous les voyageurs; mais je donne cependant la préférence aux hommes qui ont vécu longtemps en contact intime avec les Australiens, qui ont connu leur langue, qui ont eu l'occasion de mettre leurs aptitudes et leur morale à l'épreuve : Grey, Moorhouse, Eyre, Sturt, Keppel, etc., et les vénérables missionnaires Threlkeld, Massie, Inckfield, Ridley, etc.

« Ainsi Eyre condamne, p. 155, les appréciations injustes du caractère et de la capacité de l'Australien ; « Comme il est possible de l'instruire, il doit aussi être accessible aux jouissances raisonnables de la vie ; » et p. 156 : « Des Européens placés dans les mêmes circonstances ne seraient pas si modérés ; » et p. 211 : « L'Australien est à la première rencontre *prepossessing*, franc, ouvert, confiant, animé et gai, persévérant dans la misère, tendre et poli envers ses semblables, et exerçant la véritable hospitalité du désert ; » et p. 387 : « Il n'est ni plus vicieux dans ses penchants ni plus violent dans ses passions que le plus grand nombre des classes inférieures dans les communautés que l'on appelle civilisées. »

« Grey, vol. II, p. 374 : « Les Australiens sont aussi capables et intelligents que toute autre race ; ils ont les mêmes affections, appétits et passions. »

« Moorhouse, p. 422 : « Les enfants sont aussi capables que les enfants d'Européens ; ils ont les facultés perceptives très-développées ; mais ils ne sont pas exercés pour le raisonnement abstrait. »

« Le capitaine Keppel (1853) dit des Australiens du nord : « Ils sont très-intelligents et ils apprennent rapidement les langues ; ils sont d'excellents marins et des observateurs exacts dans les voyages. »

« Massie : « Les enfants des Australiens apprennent très-vite ; ils ont surtout bonne mémoire ; un mulâtre fut trouvé beaucoup plus intelligent que bien des enfants des blancs. En général, ils lisent et parlent bien l'anglais. Les Australiens sont d'excellents pâtres, gardiens, hommes de police dans l'intérieur, etc. »

« W. Ridley : « Les Australiens noirs manquent surtout de prévoyance et de concentration. En acuité mentale et en rapidité de la vue et de l'ouïe, ils sur-

« passent la plupart des blancs. La manière correcte  
 « avec laquelle ils apprennent à parler en peu de temps  
 « l'anglais, et la promptitude avec laquelle ils appren-  
 « nent à soigner les troupeaux, font preuve de la pre-  
 « mière qualité ; leur habileté incomparable à suivre  
 « et à trouver la piste des voyageurs prouve la seconde.  
 « Ils sont généreux à l'extrême : ce que l'on donne à l'un  
 « d'eux est distribué parmi les amis... ; ils sont, sous  
 « quelques rapports, très-honnêtes : un noir ne vole pas  
 « un noir ; souvent, ils sont aussi très-compassionnés en-  
 « vers les âgés et les infirmes ; mais souvent aussi extrê-  
 « mement cruels, principalement envers les femmes. » Le  
 même auteur fait entrevoir, par les faits positifs qu'il  
 raconte, que les colons blancs, quand ils ont un besoin  
 absolu des indigènes, réussissent parfaitement à en faire  
 non pas seulement des pasteurs égaux à leurs compa-  
 triotes, mais même des horticulteurs (*Journ. Ethn. de  
 Londres*, III, p. 287) ; et il cite à cette occasion des exem-  
 ples, pour ce qui regarde le sens moral chez les Austra-  
 liens, qui méritent toute notre attention ; ainsi, par  
 exemple, un noir qui accompagnait son maître le pria  
 de ne pas lui permettre de le suivre à cheval, parce qu'il  
 se sentait tenté depuis quelque temps de l'assassiner. De  
 pareils exemples ne sont pas rares. Voici donc l'impé-  
 ratif catégorique de Kant existant chez les Australiens :  
 la conscience leur parle le même langage qu'à nous  
 tous !

« Mais on m'objectera : personne ne nie les qualités  
 inhérentes à la nature humaine ; les Australiens en au-  
 ront leur portion ; mais ils ne se sont civilisés ni par eux-  
 mêmes ni par les efforts des blancs. Oui, ils ne se sont  
 pas civilisés par eux-mêmes, parce que la nature si sin-  
 gulière et si bizarre qui les environne leur avait refusé  
 les moyens indispensables de se réunir en masse et de

se fixer. Où étaient, avant l'arrivée des blancs chez eux, les graminées, les animaux domestiques, etc. ?

« De l'autre côté, leur premier contact avec les blancs (presque tous repris de justice) ne pouvait guère servir à autre chose qu'à les abrutir. Et même plus tard, en inondant leurs prairies avec les troupeaux et en expulsant ainsi les kangourous, leur moyen principal de subsistance, on arriva très-vite au même résultat qu'en Amérique, où la poudre à canon, l'eau-de-vie et la petite vérole ont détruit tant de peuplades indigènes (Schoolcraft). Rappelons-nous la conduite des Espagnols dans l'Amérique du Sud, des Hollandais au Cap, des Russes dans le Kamtschatka et dans l'Amérique du Nord-Ouest, et de la race anglo-saxonne presque partout où elle s'est sentie la plus forte ! J'admets et je confesse volontiers que de grands et louables efforts ont été faits pour amener les Australiens vers les blancs et même pour les civiliser, souvent et même dans la plupart des cas sans obtenir le résultat désiré ! Serait-ce par l'incapacité des Australiens ? Mais M. Threlkeld, un des premiers bienfaiteurs de la race australienne, ne se plaint nulle part de l'incapacité de ses élèves ; il constate purement le fait affligeant que, sur 164 personnes réunies dans son établissement, après quatre ans, 3 étaient encore vivantes : les autres étaient mortes. Pour ce qui regarde leur penchant de retourner à la vie primitive, même après qu'ils ont été employés ou élevés par les Européens, voici ce qu'en dit M. Eyre : « Ils retournent « à leur vie à cause des préjugés, de la mauvaise rétri-  
« bution, faute de protection et à cause d'une législation  
« contradictoire. Malgré tout cela, trois cents, cinq cents  
« viennent encore annuellement à Adélaïde pour chercher  
« du travail ! » Ajoutons à ces considérations judicieuses la force de l'habitude. Est-ce que l'on n'observe pas quelque



chose de très-analogue même chez des individus appartenant à des races à peu près civilisées? Les enfants d'Orient élevés dans les capitales de l'Europe reviennent avec une grande facilité, après le retour dans leur pays natal, aux habitudes de leurs ancêtres. Toutefois, les expériences de M. Eyre sur les bords du Murray et du Darling font voir, ainsi que celles du capitaine Sturt, que les Australiens peuvent être ramenés vers les blancs par un traitement convenable. (Comparez les Observations du R. M. Ridley sous ce rapport.)

« Voici ce que j'avais à soumettre à l'appréciation de la Société en fait de témoignages d'autrui. Je demande maintenant la permission de dire quelques mots sur la méthode que j'ai employée pour arriver par moi-même à une conclusion sur les aptitudes intellectuelles des Australiens. Je me suis adressé à ce psychomètre presque infallible qui reflète le plus fidèlement, pour ainsi dire, l'âme des individus comme des nations ; je suis allé examiner, autant que les moyens actuels me le permettaient, le système de leurs langues. (Voir les travaux de MM. Threlkeld, Schürman et Feichelman, Hale, Grey, Logan, etc.) Malheureusement, nos connaissances sur ces langues sont encore restreintes ; mais il arrive, sous ce rapport comme sous les autres, que plus nous avançons en connaissance, plus les Australiens gagnent en considération. Ainsi l'on a été frappé tout d'abord pour ce qui regarde la phonologie des langues australiennes, de l'absence complète des sibilantes et des aspirées ; plus tard on découvrit ces deux séries de sons dans les dialectes de l'ouest, vers le nord. En tout cas, la phonologie de l'Australien est bien plus puissante que celle du Polynésien, qui dans la plupart de ses dialectes est arrivé au plus haut degré d'émasculatation. Elle l'emporte sous ce rapport sur bien des langues de l'Amérique.

Pour ce qui regarde l'idéologie, la grammaire proprement dite, les langues australiennes jusqu'à présent connues appartiennent toutes au même système agglutinatif. Elles désignent les rapports des parties du discours exclusivement par des suffixes. M. Logan a déjà indiqué avec son talent incomparable les rapports d'analogie entre la phonologie et la grammaire australienne d'une part, et la grande famille des nations dravidiennes d'une autre part. Quoique les langues australiennes aient encore un luxe de superflu et un manque de nécessaire (comme par exemple dans le système de numération), défauts qui ont à peu près disparu dans les dravidiennes, l'observateur le plus sobre ne pourra nier sinon la parenté, au moins l'analogie essentielle de ces deux systèmes de langues, soit pour leurs moyens d'inflexion, soit pour leur système de pronoms, soit pour celui de numération, qui était binaire originairement dans le dravidien comme encore maintenant chez l'Australien.

« L'on est frappé de rencontrer chez celui-ci, à côté d'un luxe surprenant de formes verbales, la numération développée seulement jusqu'à 6 (Feichelman), et cela même par juxtaposition. (Plusieurs langues de l'Amérique se trouvent du reste dans le même cas.)

« L'on doit s'attendre à rencontrer peu de termes abstraits, comme c'est le cas avec les langues de tous les peuples qui sont encore à l'état d'enfance. Mais on a exagéré ce défaut, en prétendant que même les termes génériques pour exprimer l'idée d'arbre, d'oiseau, de poisson, etc., manquaient aux Australiens. Des recherches plus exactes ont donné un démenti à ces assertions. Loin de nous présenter un état de choses qui prouverait l'impossibilité d'un progrès, les langues australiennes, pleines de sève, pourraient avoir un avenir qui est impossible, par exemple, pour les langues de la

Polynésie. Cependant, dira-t-on, comment espérer la centralisation là où peu d'individus parlent une langue intelligible à leurs plus proches voisins ? Cette remarque n'est applicable qu'à une partie de l'Australie, surtout dans l'est, où la composition physique du terrain favorise l'isolement. Dans l'ouest, M. Grey a trouvé tout simplement une différence de dialectes : les habitants de ces contrées se comprenaient à cinq cents lieues de distance. Du reste, les Australiens ont, selon le témoignage de tous les observateurs, une facilité surprenante à acquérir la connaissance des idiomes étrangers.

« Si nous jetons un dernier coup d'œil sur ces considérations fournies par la linguistique, surtout pour ce qui regarde le rapprochement des langues australiennes aux dravidiennes, nous accorderons, j'espère, aux habitants noirs de la Nouvelle-Hollande la faculté de pouvoir se civiliser. Car les nations dravidiennes, à part quelques petits rameaux encore isolés dans leurs forêts, ont accepté la civilisation brahmanienne : que dis-je ? elles ont dû avoir une civilisation propre avant le contact avec les Hindous ariens. Car comment Indra aurait-il pu détruire dans ses exploits, avec son glaive foudroyant, cent villes des infidèles, si ceux-ci n'avaient pas été déjà réunis en corps de nation au moment où les Aryas commençaient leurs conquêtes dans l'Inde ? (Voir les Védas.)

« Je ne puis m'empêcher d'établir à cette occasion un parallèle entre la similitude du type physique et du caractère des langues australiennes et dravidiennes. Pickering fut le premier qui, dans ses mémorables études sur les races humaines en place, signala la ressemblance physique qu'il avait rencontrée entre un pêcheur de Calcutta, une femme bringari (dans le Dekkan) et le type australien. Pour ma part, je n'ai vu de Dravidiens

que des pèlerins et des sepoys : leur physionomie ne me paraît pas être très-éloignée de celle des Australiens ; de même que, parmi les habitants de la Nouvelle-Hollande, l'on trouve chez les Dravidiens deux types assez différents. Comparez, par exemple, les Fudas dans les Nilaghiris, présentés par tout le monde comme des exemples de beauté, et les Maravar au cap Comorin, qui, « par les traits de leur visage, sont plus semblables aux « singes qu'aux hommes. » (Tayler, 1836.) La même diversité se rencontre en Australie. (Comparez ce qu'en ont dit M. Hale et M. Pickering, qui faisaient cependant partie de la même expédition.)

« Passons enfin à un autre ordre de considérations dans l'étude de la question qui nous occupe. Le germe d'autres qualités requises pour pouvoir prétendre à la possibilité d'un progrès doit exister, et existe chez les Australiens. Comme la plupart des peuples chasseurs, ils ont leurs peintures, leurs ouvrages de sculpture. (Voir Grey.) Des puits creusés dans le calcaire (Eyre), de triples digues pour régler le cours des eaux (Robinson, dans les Papiers Parlementaires anglais, 1844), des cabanes spacieuses et construites auprès du mont Napier, etc., accusent tous les éléments nécessaires pour pouvoir arriver à un autre état de choses que celui de simples chasseurs. La sociabilité n'y fait pas défaut non plus. Obligés par la nature de leur état de vivre dispersés, ils ont cependant leurs réunions quand les circonstances le permettent ou l'exigent : par exemple, quand les fruits mûrissent, quand on célèbre l'initiation des jeunes gens, etc., tout comme les Esquimaux qui, sous un ciel et dans des conditions en apparence très-différentes, suivent les mêmes lois, les mêmes impulsions de la nature humaine.

« La question de l'anthropologie étant à l'ordre du jour en ce moment, je prends la liberté d'ajouter

quelques mots à cet égard. Il est reconnu que chez les Australiens cette abomination n'est qu'exceptionnelle. Je laisse de côté la dure nécessité, c'est-à-dire les cas où la faim peut obliger les Néo-Hollandais de manger leurs semblables comme les Juifs pendant le siège de Jérusalem, les Egyptiens pendant les grandes calamités de la peste réunie à la disette, les Allemands pendant les horreurs de la guerre de trente ans, les navigateurs des temps modernes dans les moments où les vivres faisaient absolument défaut, etc., etc. Dans toutes les autres occasions où l'Australien fait usage de la chair ou du sang humain, ou de la graisse de l'épiploon, il parait y avoir la superstition et le mysticisme au fond de sa manière d'agir. Le sorcier doit goûter de la viande humaine une fois pour acquérir une puissance surnaturelle; le guerrier trempe sa lance dans le sang et dans l'épiploon pour la rendre plus meurtrière; la mère mange son enfant mort pour entretenir sa fécondité. Chez quelques tribus, on mange les parents défunts par piété, parce qu'il est d'usage d'emporter leurs os, etc. Mais ces coutumes ne sont guère générales, elles sont circonscrites plutôt à de faibles tribus qui sont en décadence.

« Je quitte maintenant l'Australie pour me transporter en Afrique, auprès des nègres. Leur aptitude à la civilisation est mise hors de doute, à l'heure qu'il est, par une série de faits historiques. Aussi longtemps que je n'ai été en contact qu'avec des nègres esclaves provenant de l'est de la Nigritie, principalement du bassin du Nil blanc, j'ai presque désespéré de la capacité des nègres, non pas comme individus, mais comme masses, à atteindre un état de civilisation analogue au nôtre. Je ne crois pas encore à présent m'être trompé de beaucoup pour ce qui regarde cette partie de la Nigritie. Car, de de tout temps, l'on n'a fait de ce côté que la chasse aux

nègres et à leur or. Les détails lisibles sur des monuments égyptiens d'une antiquité très-reculée en font preuve autant que l'histoire de nos jours. Mais aussitôt que j'ai pu élargir l'horizon de mes études sur l'Afrique, consulter les auteurs arabes El Bekerî, Hadji-Baba, etc., Léon l'Africain et les travaux incomparables de M. Barth sur le passé de l'intérieur du grand continent ; alors mes doutes se sont dissipés et je suis demeuré convaincu que les nègres sont en pleine voie de civilisation. Depuis vingt siècles au moins, ils ont rempli les premières conditions pour marcher vers le progrès. La fondation de grands empires, même avant l'ère chrétienne, et d'une assez longue durée, est un fait indubitable. Melle et Ghanata comptaient déjà vingt-deux rois à l'époque de la naissance du prophète arabe. Bornou, Logone et Mandara, Kanem, Baghirmi, Tombuktu, Wadaï, Darfour, etc., sont venus à leur tour se constituer, sans parler des royaumes, peut-être passagers, fondés sous nos yeux par les Fellans. Je veux bien admettre que les dynasties aient été presque partout étrangères à la Nigritie, il ne reste pas moins certain que les populations de tous ces Etats étaient principalement nègres, et que le plus grand prince de l'Afrique centrale, Mohammed-El-Askia, donné par tous les auteurs arabes comme le véritable type d'un grand souverain, était un indigène, un véritable nègre. Tous ces Etats, à l'exception des deux premiers, se sont constitués sous l'influence des missions musulmanes, et les peuples, en commençant du Darfour jusqu'à l'Océan, ont franchement accepté la civilisation telle que l'offre le Koran et son interprétation. Serait-ce la confirmation de ce que M. d'Eichthal (*Mémoires de la Société ethnologique*) avait déjà, il y a des années, exposé avec tant de sagacité ? Serait-ce l'islamisme qui doit en Afrique préparer la voie à un état de choses plus avancé ?

L'état politique de l'Afrique intérieure présente au moins assez d'analogie avec les tourmentes par lesquelles notre Europe a dû passer, du quatrième au huitième siècle, pour pouvoir s'asseoir et se recueillir ensuite. Voici en peu de mots les données acquises à la science par les études historiques de nos jours.

« Partout où le nègre a été en contact immédiat avec notre civilisation, il a incontestablement gagné comme individu ; mais en masse il ne peut pas encore entrer en comparaison et moins encore en lutte avec les nations de l'Europe. Saint-Domingue et la côte occidentale de l'Afrique ne font que confirmer les données précédentes ; ce n'est pas notre civilisation qui a réussi de préférence, jusqu'à présent, auprès du nègre. Envisagé simplement sous le point de vue matériel, le nègre est peut-être, de toutes les races connues, une de celles qui méritent le moins le nom de *sauvage*. Depuis un temps immémorial il est agriculteur et pasteur ; il a probablement travaillé les métaux bien avant les Ariens de l'Europe ; il a été toujours et partout d'une disposition on ne peut plus sociable. Il a sa littérature à lui, proverbes, paraboles, contes, chansons ; et si tout ne me trompe, le premier des fabulistes fut un nègre.

« Si l'aurore qui précéda le jour en Nigritie fut probablement très-prolongée, et si l'état viril, après cette enfance continuée pendant des milliers d'années se fait encore attendre, n'accusons pas seulement l'intellect du nègre ! Ce que la nature, d'un côté, refusa à l'Australien, elle l'accorda avec trop de profusion à son enfant chéri du grand continent. Là où les soupieres, les assiettes, les cuillers, les bouteilles et même le beurre croissent sur les arbres spontanément (voir le *Voyage de Barth*), là où un travail exigü fait pulluler les grains et les bulbes ; là où le soleil darde en même temps ses

flèches impitoyables, il y a excuse pour la faiblesse inhérente à la nature humaine, pour la paresse. Aussi n'exigeons pas trop du nègre ; il est heureux avec peu.

« Si, d'un côté, je me range volontiers du côté du grand poète pour le *Non omnia possumus omnes*, je ne fais, messieurs, que suivre votre exemple en demandant aussi la part de chacun : *Unicuique suum* ! Du reste, plus nous remontons le cours des âges pour contempler les civilisations diverses qui ont précédé celles qui sont encore en présence, plus les deux grandes lois de la variété dans l'unité et du progrès successif, si visibles dans le passé, se dessinent clairement à l'horizon de l'avenir. Le domaine exclusivement humain, le domaine de l'intelligence, ne paraît être à cet égard que le reflet spirituel de la création matérielle dont vous connaissez les lois parallèles, soit que nous en considérions les formes passées, telles que le grand livre de l'écorce terrestre nous les révèle, soit que nous embrassions d'un coup d'œil les faits contemporains. »

Après avoir terminé cette lecture, M. Pruner-Bey, revient verbalement sur quelques points qu'il n'a fait qu'effleurer dans son discours écrit. Il s'est servi, pour se conformer au langage reçu, du terme de *sauvage*, pour désigner les Australiens ; mais ce nom, qui, dans l'acception ordinaire, implique l'idée d'insociabilité, ne saurait être appliqué aux familles et aux peuplades qui vivent à l'état de nature. L'homme à l'état de nature, soit dans les forêts de l'Amérique, soit dans les déserts de l'Australie, est soumis à des institutions, à des habitudes sociales qui sont devenues des lois, et qui sont souvent très-compliquées. Sous ce point de vue, il y a des individus sauvages, mais il n'y a pas de peuples sauvages. Les égoïstes, qui, dans les sociétés civilisées rapportent tout à leur personne, sans remplir les conditions



de réciprocité, et les individus farouches qui quittent notre civilisation pour suivre sans lois et sans frein, comme certains « trappers » d'Amérique, leur instinct brutal et sanguinaire; voilà, suivant lui, les véritables sauvages, ennemis de tout ordre et de toute société. Relativement aux moyens employés pour engager dans la voie du progrès les peuples encore en enfance, comme les Australiens, M. Pruner-Bey se demande si l'on a bien suivi la meilleure voie. On a cherché à les instruire, à les initier à la vie politique ou religieuse, et on a voulu tout d'abord en faire des agriculteurs. Ne serait-il pas plus conforme aux enseignements de l'histoire de les initier d'abord à la vie pastorale, premier pas de presque toutes les nations dans les voies de la civilisation?

On a cru trouver dans les habitudes vicieuses des Australiens une preuve de leur inaptitude à la civilisation. Il est certain que la prostitution, presque générale chez les jeunes gens des deux sexes, l'infanticide, très-répandu dans différentes tribus, l'abandon des faibles et des vieillards, la dureté envers les femmes, l'anthropophagie, etc., peuvent servir de fondement à de sérieuses accusations; mais de pareils écarts ont-ils empêché les nations de l'antiquité de se civiliser? D'ailleurs, quelques-uns de ces écarts paraissent découler d'un instinct de l'homme à l'état de nature, qui trouve dans la chasse et la pêche des ressources souvent insuffisantes, et qui désapprouve tacitement ou ouvertement un ordre de choses propre à empêcher le contingent de la population d'excéder le niveau des subsistances.

M. Pruner-Bey revient enfin sur les causes de la grande mortalité des Australiens attirés dans les établissements européens. Il rappelle que, sur cent soixante-quatre indigènes réunis par M. Threlkeld dans son établissement et traités avec la plus grande humanité, trois seulement

étaient encore vivants au bout de quatre ans. Cette mortalité excessive s'explique sans doute par un passage trop brusque de la vie errante à la vie sédentaire. Ce qui s'est passé au Cap de Bonne-Espérance vient à l'appui de cette opinion. Les colons blancs, étant enfin revenus à de meilleurs sentiments à l'égard des Boschismans qui les servent, ont pris le parti de donner chaque année quatre à six semaines de congé à leurs domestiques indigènes, pour qu'ils aillent manger du miel, des œufs de fourmis, et des racines dans leurs déserts, et respirer l'air natal. Ce système a eu les meilleurs résultats, et a réduit considérablement la mortalité des serviteurs boschismans.

**PROPOSITION D'UNE SÉANCE EXTRAORDINAIRE.**

M. le Président rappelle que la séance actuelle est la seconde du mois d'août, et que par conséquent la Société devrait dès maintenant entrer en vacances; mais la Commission chargée de rédiger des instructions pour l'Afrique n'ayant pu présenter son rapport aujourd'hui, et l'expédition pour l'exploration du Sahara et du Soudan devant partir avant la fin des vacances, s'il ne survient aucun obstacle, M. le Président propose, au nom du bureau, et conformément à l'article 1 du règlement, de tenir avant la fin du mois une séance extraordinaire. Cette proposition est adoptée, et la Société décide que la séance supplémentaire aura lieu le 23 août.

La séance est levée à cinq heures trois quarts.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

28<sup>e</sup> SÉANCE. — 23 Août 1860.

Présidence de M. BÉCLARD, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

A l'occasion du procès-verbal, M. Boudin fait remarquer que, d'après les tableaux de M. Cuzent, le nombre des naissances masculines à Taïti, pendant l'année 1857, a été de 78, et que le nombre des naissances féminines n'a été que de 47. Nulle part on n'observe une pareille prédominance des naissances masculines, et il se demande si un pareil résultat ne serait pas dû à l'habitude de l'infanticide, qui était si répandue autrefois dans cette île. Il serait possible que les petites filles nouvelles fussent sacrifiées plus souvent que les petits garçons, et on comprendrait ainsi comment la population totale est de 3,248 individus du sexe masculin contre 2,736 individus du sexe féminin. Cette supposition, si elle était fondée, expliquerait la dépopulation d'un pays où le nombre des décès officiellement constatés est relativement si peu considérable.

#### CORRESPONDANCE.

M. Farr, récemment élu membre associé étranger, écrit à la Société pour la remercier de sa nomination. ♦

M. le Secrétaire dépose sur le bureau le premier fascicule des *Bulletins*, mai et décembre 1859.

#### CANDIDATURE.

M. le docteur *Duché*, de Ouaine (Yonne), demande le titre de membre associé national. Il est présenté par MM. Lemer cier, Gratiolet et Broca.

## ÉLECTIONS.

Sont nommés :

*Membres associés nationaux* : MM. les docteurs *Gaston Dumont* et *Emile Benoit*.

## ÉLECTION D'UN MEMBRE TITULAIRE.

L'ordre du jour appelle le vote pour la nomination d'un membre titulaire, qui doit remplir la vingt-cinquième place, laissée vacante par le départ de M. Brown-Séquard.

Les titulaires seuls prennent part au scrutin. Les bulletins sont nominatifs.

Votants : 15. M. Gavarret obtient 15 voix.

L'article 52 porte que l'élection des membres titulaires n'est valable que si les deux tiers des membres titulaires ont pris part au scrutin, à moins que l'un des candidats n'obtienne un nombre de voix égal à la moitié, plus 1, du nombre des membres titulaires inscrits au tableau. M. Gavarret ayant obtenu 15 voix, au lieu de 13, est nommé membre titulaire de la Société d'anthropologie.

M. LE PRÉSIDENT rappelle à ce propos que les cinq dernières places de membres titulaires sont réservées aux membres associés nationaux. Le règlement porte que, pour obtenir ces places, il faut présenter à la Société un travail inédit, après avoir fait partie de la Société pendant un an au moins en qualité d'associé national. Un certain nombre de nos collègues remplissent maintenant cette dernière condition, et M. le Président les invite à produire leur candidature, c'est-à-dire à préparer un travail pour la rentrée.

**Instructions pour le Sahara et le Soudan.**

**M. LE SECRÉTAIRE** donne lecture, au nom de **MM. G. Pouchet, Ruz, de Quatrefages et Pruner-Bey**, des instructions et du questionnaire préparés par la Commission nommée dans la séance du 2 août. Ce programme renferme à la fois des questions générales et des questions spéciales relatives aux races de l'Algérie, du Sahara, du Soudan et du Sénégal. Il sera publié ultérieurement.

**DISCUSSION.**

**M. Boudin.** Je reviendrai sur quelques questions, sur lesquelles la Commission n'a peut-être pas assez insisté, et j'en signalerai d'autres qu'elle n'a pas indiquées.

Avant de pénétrer dans le Sahara, l'expédition séjournera nécessairement quelque temps en Algérie. Je demanderai donc des renseignements sur les races de ce pays, et notamment sur les Kabyles blonds du mont Aures, sur les nègres et les juifs d'Algérie, enfin sur la population mauresque.

1° Pour résoudre le problème relatif à l'origine des Kabyles blonds de l'Aures, il importe avant tout de déterminer exactement la situation, l'étendue du territoire qu'ils occupent, d'indiquer approximativement leur nombre, de dire s'ils sont purs ou mélangés aux autres Kabyles, et de chercher enfin s'ils diffèrent physiquement des autres blonds de l'Afrique septentrionale.

2° L'étude de la population nègre de l'Algérie mérite une sérieuse attention. L'expédition, qui ira ensuite étudier les nègres dans leur propre pays, pourra établir des comparaisons propres à nous faire connaître l'influence exercée sur les races du Soudan par le climat de l'Algérie.

Des relevés que j'ai consultés montrent qu'en Algérie la population nègre fournit plus de décès que de naissances. Cela peut tenir à l'influence du climat, mais cela peut dépendre aussi de l'inégale proportion numérique des deux sexes. J'ai lieu de croire, en effet, qu'il y a plus d'hommes que de femmes. Mais la question ne peut être résolue que par des relevés statistiques établissant le nombre exact des nègres et des négresses qui ont atteint l'âge de la puberté. On devra en outre chercher s'il y a en Algérie des nègres de race pure nés dans le pays, et issus de parents fixés eux-mêmes dans le pays depuis plusieurs générations.

Je signalerai encore l'étude des causes de mort dans la population nègre de l'Algérie, des maladies auxquelles elle est le plus sujette, de celles dont elle est plus ou moins exempte. J'appelle spécialement l'attention sur les affections paludéennes et sur la phthisie. Les nègres jouissent-ils d'une immunité plus ou moins complète par rapport aux fièvres intermittentes? En sont-ils atteints plus souvent en Algérie que dans leur propre pays? La phthisie pulmonaire est-elle fréquente chez eux? L'est-elle plus que chez leurs frères de la région du Soudan?

3° L'origine des juifs d'Algérie est encore fort obscure. On sait que beaucoup sont venus d'Espagne, mais on se demande si un grand nombre d'entre eux ne descendent pas de familles venues directement de la Palestine, à l'époque de la dispersion de leur nation. Des relevés qui paraissent parfaitement certains ont établi que la mortalité des juifs d'Algérie est inférieure non-seulement à celle des Européens, mais encore à celle des Arabes et des Maures. On a cherché à expliquer ce fait en disant qu'ils ont plus de moralité que les indigènes, mais j'ai pu m'assurer pendant un séjour de quatre ans que cette assertion est tout à fait inexacte.

4<sup>o</sup> La population mauresque a fourni pendant les années qu'embrassent mes relevés plus de décès que de naissances. Ce fait a besoin d'être vérifié de nouveau, car il pourrait dépendre de la perturbation profonde qu'a subie l'existence des Maures pendant les premières périodes de l'occupation française. Maintenant que cette population est plus tranquille et plus heureuse, les relevés statistiques seront peut-être plus rassurants.

Je me suis demandé si le peu de vitalité des Maures n'était pas le résultat des nombreux croisements de races auxquels on attribue leur origine. Différant à la fois des Kabyles et des Arabes, les Maures, surtout ceux des villes, passent pour des métis issus de l'union des femmes indigènes avec les étrangers qui, depuis les Carthaginois jusqu'aux Turcs, ont conquis ou occupé cette partie de l'Afrique. Mais cette opinion, quoique très-générale, a besoin de vérification, et il me paraît utile d'inviter les observateurs à diriger leurs recherches dans le but de déterminer autant que possible l'origine des Maures.

Personne n'ignore que la sodomie est très-répandue en Algérie, comme dans la plupart des pays musulmans. Il y aurait bien quelque intérêt à savoir si ce vice est également commun chez les diverses races qui professent le mahométisme, ou s'il ne serait pas plus fréquent dans l'une ou l'autre de ces races. Il faudrait, sous ce rapport, prendre des renseignements comparatifs sur les Arabes, les Maures et les Kabyles, puis sur les Touaregs, enfin sur les Fellatahs et sur les autres populations musulmanes du Soudan.

L'éléphantiasis dite des Arabes, beaucoup plus commune, comme on sait, dans les climats chauds que dans les climats tempérés, ne paraît pas sévir également sur toutes les races, toutes choses égales d'ailleurs. J'ai cru remarquer qu'en Algérie les juifs y étaient plus exposés

que les hommes des autres races. J'invite donc les médecins de l'expédition à recueillir des documents sur la fréquence de l'éléphantiasis suivant les races.

J'ai déjà dit à une autre occasion que la fièvre typhoïde n'existe pas en Algérie. Elle n'y atteint ni les indigènes, ni les étrangers fixés dans le pays depuis quelque temps. Je ne l'ai observée que chez les individus arrivés depuis moins de six mois; mais il serait possible qu'elle se manifestât quelquefois plus tard. Je demande donc de nouveaux renseignements sur la limite du temps au delà duquel la fièvre typhoïde cesse d'atteindre les nouveaux venus.

J'ai demandé tout à l'heure des observations sur le degré de fréquence ou de rareté des fièvres intermittentes et de la phthisie pulmonaire chez les nègres d'Afrique. J'ajouterai que ces deux maladies doivent être étudiées aussi dans les autres races soit africaines, soit européennes ou asiatiques, sous le rapport de leur gravité et de leur degré de fréquence.

**M. SIMONOT.** On nous a dit que l'expédition se rendrait probablement au Sénégal, soit en ligne droite, soit à travers le Soudan et les montagnes du Bambarra : j'ajouterai donc au programme de la Commission quelques questions relatives à l'anthropologie du Sénégal.

J'ai constaté parmi les indigènes de cette contrée de très-grandes différences dans la conformation et les fonctions du pouce et du gros orteil. Le gros orteil est en général bien plus séparé des autres doigts qu'il ne l'est chez nous; cela dépend sans doute, au moins en partie, de l'action de la chaussure, car les sandales sont ordinairement fixées par un moyen d'une lanière qui passe entre le premier orteil et le deuxième. Mais cette cause est-elle la seule? J'ai lieu de croire que non, et que la disposition du gros orteil dépend en partie de la race. Il



faudrait donc voir si elle n'existerait pas à un certain degré chez quelques peuplades nègres qui ne portent pas de sandales ou qui ne les fixent pas de la même manière.

J'ai remarqué que l'écartement plus grand du gros orteil coïncidait ordinairement avec d'autres caractères, parmi lesquels je citerai d'abord le peu d'étendue du mouvement d'opposition du pouce. Il en résulte que, chez beaucoup d'individus, il y a bien moins de différence que chez nous entre la main et le pied. Quoique cette disposition du pouce présente de grandes différences individuelles, je pense que l'influence de la race en est la cause principale, parce qu'il m'a paru que cette disposition marchait en général de front avec certaines modifications des jambes et des pieds. Ainsi je l'ai observée, surtout chez les Bambarras, qui ont le pied plat, le talon très-peu saillant et le mollet très-petit. Chez les Pouls ou Foulahs, ainsi que chez les Yollofs, le mouvement d'opposition du pouce est beaucoup plus prononcé. Les premiers ont le talon très-saillant, le bas de la jambe fin et le mollet assez gros. Quant aux Yollofs, ils ont la jambe, le talon et le cou-de-pied conformés comme les Européens. Voilà ce que j'ai constaté; mais ces observations demandent à être répétées en grand, non-seulement sur les diverses races du Sénégal, mais encore sur les nations qui paraissent appartenir à la même race.

J'ai vu dans nos établissements du Sénégal un grand nombre d'individus tatoués. Ces marques sont ordinairement de simples signes ou des mouchetures comparables aux scarifications des ventouses. Mais, chez beaucoup de femmes de la race des Pouls, j'ai remarqué une déformation singulière de la lèvre inférieure, provoquée par des piqûres faites avec les épines du gommier. Ces piqûres produisent une irritation qui fait gonfler et dur-

cir la lèvre d'une manière définitive. N'ayant pas eu l'occasion d'aller étudier les indigènes dans leurs tribus, je n'ai pu savoir si ces marques étaient d'un usage général chez certaines tribus, ou si elles n'étaient que l'effet de la coquetterie individuelle. J'en dirai autant de l'usage de limer les dents en pointe pour imiter les canines. On dit que cet usage est propre aux Bambarras. Ce sont autant de points à examiner.

Les renseignements que la Commission demande sur les langues seront sans doute très-difficiles à recueillir, car il est probable que l'expédition ne séjournera pas longtemps dans chaque tribu ; mais il sera facile de recueillir les noms de nombre et d'étudier les systèmes de numération. Toute la population maure qui vit au nord du fleuve Sénégal compte par la numération décimale ; les nombres de dix à vingt s'obtiennent en changeant la désinence des dix premiers nombres. Chez les Mandingues, la numération est décimale aussi, et les nombres de dix à vingt s'obtiennent en ajoutant 1, 2, 3, ... à la suite du nombre 10. Chez les Pouls et les Yollofs, la numération se fait suivant le système quinaire, c'est-à-dire que pour exprimer six, on dit cinq et un.

Il faudra quelque attention pour éviter de se tromper sur la nature lisse ou laineuse des cheveux, parce que dans beaucoup de localités les nègres se rasent plus ou moins complètement la tête avec des verres de bouteille ; mais les marabouts et les griots laissent croître leur chevelure. Ces derniers seulement la rasent suivant certaines directions, pour former des dessins qui varient selon leur rang.

Il est extrêmement important, si l'on veut être bien renseigné, de traiter avec beaucoup de ménagements les marabouts (prêtres) et les griots (sorciers), car c'est d'eux qu'on pourra obtenir les meilleures explications. Les

marabouts portent le Coran dans un sac appelé *grigri*, dont la forme, la nature et l'ornementation varient entièrement dans les diverses peuplades.

J'ajoute, en terminant, que l'une des questions les plus difficiles à résoudre sera la détermination des caractères de la race mandingue. Les Mandingues se trouvent à peu près partout, mais disséminés au milieu des autres races, et il est douteux qu'ils forment encore quelque part une population agglomérée, comme les Bambarras, les Pouls et les Yollofs. C'est un point à vérifier.

M. PERIER. Je trouve le rapport très-bien fait, et si j'osais lui adresser un reproche, ce serait même d'être trop bien fait ; en ce sens que je le trouve, pour le cas présent, un peu trop détaillé, un peu trop minutieux. Il ne faut pas oublier que ce n'est point une Commission scientifique à laquelle nous avons affaire, mais bien plutôt une Commission commerciale, un essaim de voyageurs, intrépides sans doute, mais que des questions trop ardues pourraient bien effrayer.

Je ne crois pas que la Commission exploratrice soit appelée à donner son avis sur les Maures, qui sont tout particulièrement riverains de la Méditerranée. Et je ne crois pas davantage qu'elle ait à s'occuper des populations du Djebel-Auress, qui ne se trouve point sur le parcours de son itinéraire, au sud d'Alger.

La mission des voyageurs me paraît être essentiellement saharienne ; et, à ce point de vue, je me demande si l'on a suffisamment insisté sur les races ou familles qui peuplent le Sahara, et notamment sur l'une d'elles, dont l'étude est sans aucun doute d'une grande importance, et que la Commission rencontrera nécessairement sur son chemin : je veux parler des Touâregs.

La population saharienne se compose de deux élé-

ments principaux, au nord : les Berbers et les Arabes ; et d'un troisième élément, ou des noirs, vers le sud. Les Berbers doivent être les premiers occupants. Ils habitent les demeures fixes, les villes et les *ksour*, tandis que les Arabes, qui ne peuvent guère se passer d'eux, campent dans leur voisinage.

Ces diverses familles berbères et les Arabes paraissent vivre là, comme ailleurs, sans se mêler ; mais il y a des agglomérations dans les villes comme Gdamès, et des tribus comme celle des Zegdou, que l'on dit presque entièrement composées de métis, issus du croisement des indigènes avec les négresses. Il serait intéressant d'étudier ces populations mixtes, et de rechercher quels sont les caractères d'infériorité qu'elles peuvent présenter, comparées à celles qui ne sont pas mélangées. Car, au nombre des pays où la noblesse du sang est en très-grand honneur, il faut certainement compter le Sahara ; et il est remarquable que là, comme partout, ceux qui dominent ce sont les plus purs ou les plus nobles, ceux qui ne s'allient qu'entre eux et qui sont les plus blancs.

Quant aux Touâregs, nous savons bien que ce sont des flibustiers, des écumeurs du désert ; mais c'est là ce que nous savons le mieux. On connaît leur accoutrement : on sait que, dans le sud, ils portent un pantalon maintenu par une coulisse, à la manière du *seroual* arabe, mais libre et flottant au bas de la jambe, comme chez les Européens. On sait que leur blouse rayée plus ou moins longue (*saï*) n'est pas sans ressemblance avec notre ancien *sagum*. On a prétendu que leur langage, le *targuïa*, avait quelque rapport avec les langues teutoniques. C'est ainsi que des gens de Metlili se trouvant à Alger, et entendant parler des soldats de la légion étrangère, se seraient écriés qu'ils croyaient entendre des Touâregs. M. Carette raconte ce fait, et il dit aussi qu'ils sont appelés *chré-*

*tiens du désert.* M. Daumas, de son côté, signale une autre tribu qui passe pour avoir été chrétienne, et que leurs voisins irrités contre eux appelaient *chiens de chrétiens*.

On croit savoir que, s'ils sont brunis dans la région méridionale par leurs unions avec les négresses, ils sont blancs vers le nord. On les dit blancs comme des Européens, leurs femmes blanches comme des chrétiennes ; et tels étaient ceux qui vinrent à Alger, il y a quelques années. On signale parmi eux des hommes à cheveux blonds ; beaucoup de leurs femmes ont les yeux bleus ; mais nous manquons de renseignements précis.

On a dit encore que leur tête était comprimée dans le bas âge, ce qui la rendait oblongue : il serait intéressant de savoir si cela est exact.

Toutes ces considérations importent beaucoup à la solution des problèmes qui se rattachent à l'anthropologie du nord de l'Afrique ; car on ne peut méconnaître qu'il y ait encore de grandes obscurités dans la différence des types que présentent les familles de Berbers qui se rencontrent, sous divers noms, dans le Maroc, dans l'Etat de Tunis, en Algérie et dans le Sahara.

Assurément, des émigrations sans nombre, à des époques reculées, sont venues se joindre aux populations primitives dans ces contrées, ou même s'y établir, en conservant leur individualité, comme on en cite des exemples. Mais quand on cherche à démêler les origines, en remontant dans le passé, il nous semble que l'on se trouve toujours en présence de deux populations différentes. Et c'est ce qui nous conduit à présumer que la race dite *autochtone*, au lieu d'être unique, pourrait bien avoir été composée, comme elle l'est encore aujourd'hui, de deux sortes d'habitants très-distinctes : l'une occupant plus particulièrement le pays plat, l'autre les reliefs du

sol ; les uns bruns, et les autres blonds ou roux ; les premiers Libyens ou Atlantes, Berbers ou Kabyles bruns ; les seconds Gétules, immigrés sans doute, et représentés par les différentes familles de Kabyles ou Berbers de race blonde ou rousse.

Voilà des questions que l'étude des Touâregs pourrait concourir à élucider, et qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt de recommander aux travaux de la Commission.

M. GIRALDÈS. Il y a dans le programme de la Commission des questions dont la solution ne pourra certainement pas être obtenue. Il sera à peu près impossible de recueillir des renseignements sur l'époque de la dentition, sur celle de la menstruation et de la ménopause. Je pense que ces questions et plusieurs autres de même nature pourraient être supprimées.

M. BROCA. Je partage l'opinion de M. Giraldès, et je ferai remarquer que la Commission a posé un grand nombre de questions qui s'adressent en général à tous les voyageurs et qui ne se rapportent pas spécialement aux races des régions à explorer. Je proposerai donc de retrancher du programme toutes les questions générales. Cette partie du rapport de la Commission ne sera pas perdue pour cela ; elle sera précieusement utilisée par la Commission qui sera chargée de préparer des instructions communes à tous les voyageurs, et il y aura peu de chose à y ajouter pour la rendre complète ; et parmi ces rares lacunes, je signalerai l'étude de la fréquence du pouls et de l'état de la température animale, suivant les races et les climats.

Quant au questionnaire spécial préparé pour les observations de l'expédition, je pense comme M. Perier qu'il faudra le restreindre aux régions que les voyageurs auront à explorer. Ainsi, ils n'exploreront pas l'Algérie,

qui ne sera que leur point de départ. On peut donc supprimer tout ce qui a rapport aux races du littoral ; de même l'expédition n'explorera pas le Sénégal, qui ne sera que sa station de retour. On pourra d'ailleurs lui remettre les instructions déjà préparées pour M. Barthélemy Benoit, notre correspondant du Sénégal. On pourra donc restreindre le nouveau programme aux deux grandes régions du Sahara et du Soudan, et la Commission pourra ainsi donner plus de développement à ses questions, en profitant surtout des intéressantes remarques de M. Perier.

Je me permettrai de signaler un point fort important dont on n'a pas parlé jusqu'ici. Dans la région septentrionale du Sahara, au sud d'Alger, les oasis de Ouargla et d'Insolah sont occupées, au dire de plusieurs auteurs, par des tribus de race nègre. Cette indication a été acceptée par Pritchard et par M. Waitz, et comme ce seraient les seuls nègres proprement dits vivant librement au nord du tropique du Cancer, il importe beaucoup de signaler ce fait à l'attention des voyageurs ; l'expédition, selon toute probabilité, traversera cette région. Il faudrait savoir si les nègres d'Insolah et de Ouargla sont de véritables nègres, s'ils ont la chevelure laineuse, le nez épaté, les lèvres saillantes, etc. ; ou s'ils ne présenteraient pas les caractères d'une race croisée de nègres et de Berbers, comme je suis disposé à le croire.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

29<sup>e</sup> SÉANCE. — 8 Novembre 1860.

Présidence de M. RÉCLARD, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

## CORRESPONDANCE.

M. Gavarret, retenu à la Faculté de médecine par une séance d'élection, remercie la Société de l'avoir nommé membre titulaire, et exprime le regret de ne pouvoir assister à la séance.

MM. Nott, membre associé étranger à Mobile (Nord-Amérique), et Bourgarel, correspondant national (marine), remercient la Société de leur nomination.

M. Berchon, membre associé national à Rochefort, fait parvenir à la Société, par l'intermédiaire de M. Godart, des documents sur le Sénégal.

M. Rameau, correspondant national, fait parvenir à la Société divers documents sur le Canada. Il y joint une note rédigée, à sa demande, par M. le docteur Landry, de Québec, en réponse à quelques-unes des questions posées par la Société.

Les communications de MM. Berchon, Rameau et Landry sont inscrites sur l'ordre du jour, pour être lues à leur tour.

*Documents sur les métis de l'Océanie.* — M. BARNARD DAVIS, membre associé étranger à Shelton (Angleterre), adresse à M. le Secrétaire des renseignements relatifs à la question du croisement des races humaines, qui a été l'objet d'une discussion récente dans le sein de la Société.

« Dans la région occidentale du Canada, autour des établissements de la rivière Rouge, l'union des colons



anglais avec les femmes de quelques tribus indiennes a donné une race belle et féconde. M. Paul Kane, dans un ouvrage intitulé : *Wanderings of an Artist among the Indians of North America*, Lond. 1859, a décrit en détail cette race hybride, et donné dans le frontispice de son livre le portrait colorié d'une jeune fille de demi-sang.

« D'un autre côté, un de mes amis, observateur intelligent, qui a séjourné plusieurs années à Woahoo (ou Wohaou), l'une des îles Sandwich, m'a donné des renseignements fort intéressants sur les métis de cette île. Depuis un grand nombre d'années, il y a eu dans ce pays des unions très-fréquentes entre les Européens et les femmes Kanaka. (On donne le nom de *Kanaka* ou de *Hanaka* à toute la partie de la population indigène qui n'appartient ni à la caste royale, ni à la caste sacerdotale.) Ces unions sont remarquablement fécondes. Il arrive souvent qu'une femme qui n'a pu avoir d'enfant avec son mari indigène devient féconde en cohabitant avec un Européen. Le nombre des métis est donc considérable. Il y a d'autres métis provenant de l'union des femmes Kanaka avec les Chinois et avec les nègres. Les métis d'Européens sont remarquablement beaux, grands, bien faits, vigoureux ; mais mon ami affirme, d'après ses observations et d'après celles des personnes qu'il a consultées dans le pays, qu'on ne connaît aucun cas où l'union de ces métis entre eux ait été féconde. Ils semblent donc, sinon tout à fait stériles entre eux, du moins extrêmement peu féconds.

« Dans le *Report on the Aborigines*, publié par le gouvernement de Victoria (Australie), en 1858-59, et dans les *Observations on the State of the aboriginal Inhabitants of New Zealand*, par M. Fenton (Auckland, 1859, in-folio), il est fait mention plusieurs fois de métis dési-

gnés sous le nom de *half-casts* ou de *half-breeds*; mais il en résulte clairement qu'ils sont peu nombreux en Australie, et qu'il n'y a pas la plus petite probabilité qu'ils forment jamais une nouvelle race. Mone, dans son *Descriptive Vocabulary of the Aborigines of Western Australia*, 1842, p. 74, dit qu'à cette époque on ne connaissait que trois petits métis dans toute la colonie. Ces divers ouvrages renferment en outre des détails intéressants sur la triste dépopulation de la race indigène. »

A la fin de sa lettre, M. Barnard Davis signale à l'attention de la Société les travaux ethnologiques de M. le docteur John Beddoe, de Clifton, et propose de lui conférer le titre de membre associé étranger.

La Société a reçu les ouvrages suivants :

Beddoe (John), *Contribution to Scottish Ethnology*. (M. Boudin, rapporteur.)

Le Bret, *Examen anthropologique des collections recueillies dans le voyage du prince Napoléon aux mers du Nord*; Paris, 1857, in-8°.

Le même, *Notice sur l'existence d'une race d'hommes à queue*; Paris, 1855, in-8°.

Halléguen (de Châteaulin), *Les Celtes, les Armoricains et les Bretons* (M. Gosse fils, rapporteur); Paris, 1859, in-8°.

Chanot (Aug.), *Eaux minérales de Salazie* (Ile de la Réunion), diss. inaug.; Paris, 1860, in-4°.

Chaix (Paul), *Histoire de l'Amérique méridionale au seizième siècle*; Genève, 1860, in-12, 2 vol. (M. Boudin, rapporteur.)

Chaix (Paul), *Ethnographie de l'Afrique*; Genève, 1860, in-8°. (M. Boudin, rapporteur.)

La Société a reçu, en outre, les numéros d'août, septembre et octobre de la *Revue de l'Orient* et de la *Presse scientifique des Deux-Mondes*.

*Objets offerts à la Société.* — M. le Secrétaire dépose

sur le bureau divers objets qu'il offre à la Société au nom de M. de Rochas, candidat au titre de correspondant national. Ces objets proviennent de la Nouvelle-Calédonie ; ce sont :

1° Un grand casse-tête.

2° Une grande hache en jade. Cet instrument, de couleur verte, est parfaitement poli. Il a 16 centimètres de long sur 12 centimètres de large ; sa plus grande épaisseur ne dépasse pas 3 centimètres, et ses bords sont tranchants dans les cinq sixièmes de leur étendue.

3° Une sorte de giberne en tissu d'écorce, renfermant cinq projectiles de pierre, d'une régularité parfaite. Ces projectiles, que les naturels lancent au moyen de la fronde avec une force et une précision extraordinaires, et à une distance considérable, font des plaies tout à fait comparables à celles des armes à feu. Ils sont arrondis, comme s'il avaient été taillés au tour, et se terminent très-régulièrement en pointe mousse à leurs deux extrémités. Ils ont un peu plus de 3 centimètres de long sur près de 2 centimètres d'épaisseur.

4° Un crâne de Néo-Calédonien, trouvé dans les environs de Port-de-France. Ce crâne est très-semblable à plusieurs de ceux que M. Bourgarel a déjà présentés à la Société.

A cette occasion, M. le Secrétaire dépose sur le bureau des photographies faites par M. Vien et représentant, sous cinq aspects différents, chacun des sept crânes présentés par M. Bourgarel, ainsi que le crâne présenté aujourd'hui au nom de M. de Rochas. Les dessins calqués sur ces photographies sont reproduits sur des planches qui accompagnent les *Bulletins*. M. Vien, inventeur d'un ingénieux procédé qui permet d'enlever en un clin d'œil les épreuves négatives et de les conserver sur des feuilles de papier, a mis ces clichés à la disposition de la Société,

qui les gardera aisément dans ses collections. Chaque membre pourra ainsi obtenir à peu de frais de nouvelles épreuves.

M. le Secrétaire a adopté, pour la représentation des crânes par la photographie, un système de réduction uniforme et aussi précis que possible. Les crânes ont été disposés dans un grand cadre en verre, à montants gradués, de telle sorte qu'on a pu établir des proportions rigoureuses entre les dimensions des objets et celles des images. Les vues de profil ont été exactement réduites de moitié; les faces antérieure, postérieure, supérieure et inférieure ont été de même réduites au quart. Enfin les dessins ont été calqués scrupuleusement sur les épreuves et reportés sur pierre, sans le moindre changement. Chaque planche, de format in-8°, représente ainsi un crâne sous cinq aspects différents et sous des réductions précises, qui permettent d'en étudier les formes et les dimensions absolues, presque aussi exactement que si l'on avait le crâne entre les mains. Il est vivement à désirer que les anthropologistes adoptent un système uniforme pour la représentation des crânes, et M. le Secrétaire espère que celui qu'il a suivi répond à tous les besoins de la science.

#### CANDIDATURES.

M. HENRI BOULEY, professeur à l'école d'Alfort, membre de l'Académie impériale de médecine, présenté par MM. Béclard, Broca et Perier, demande le titre de membre associé national.

M. le docteur EUG. LE BRET, membre de l'ancienne Société d'ethnologie, médecin inspecteur des eaux de Baréges, présenté par les mêmes membres, demande le titre de membre associé national.

M. CORDIER, statuaire, auteur d'une galerie ethnogra-

phique, où les principaux types humains sont reproduits par la sculpture avec autant d'exactitude que de talent, demande le titre de membre associé national. Il est présenté par MM. Geoffroy Saint-Hilaire, Bécлар et Boudin.

M. PAUL DE JOUVENEL, auteur d'un ouvrage intitulé : *Genèse selon la science*, présenté par MM. Broca, Legrand (Max.) et Huon de Kermadec, demande le titre de membre associé national.

M. le docteur HALLÉGUEN, de Châteaulin, président de l'association des médecins du Finistère, présenté par MM. Perier, Rey et Broca, demande le titre de membre associé national.

M. DE ROCHAS, chirurgien de marine, présenté par MM. Simonot, Broca et Rey, demande le titre de correspondant national.

M. le docteur AUG. CHANOT, ex-chirurgien de marine, présenté par MM. Simonot, Godard et Rey, demande le titre de correspondant national.

M. le professeur ACKERSDYCK, d'Utrecht, est présenté par MM. Boudin, Broca et Perier, pour obtenir le titre de membre associé étranger.

M. PAUL CHAIX, professeur à l'Académie de Genève, est présenté par MM. Gosse fils, Boudin et Perier, pour obtenir le titre de membre associé étranger.

Enfin le docteur JOHN BEDDOE, de Clifton (Angleterre), sur la proposition de M. Barnard Davis, est présenté par MM. Boudin, Perier et Broca, pour obtenir le titre de membre associé étranger.

#### DEMANDE D'INSTRUCTIONS.

M. le docteur Chanot demande des instructions pour l'île de la Réunion. (Commissaires : MM. Simonot, Boudin et Perier.)

## ÉLECTION.

M. le docteur DUCHÉ, d'Ouaine (Yonne), dont la candidature a été inscrite dans la dernière séance d'août, est élu à l'unanimité membre associé national.

## LECTURES.

**Les Gaëls et les Celtes,**

PAR M. LAGNEAU (Gustave).

M. Lagneau donne lecture d'un mémoire intitulé *Les Gaëls et les Celtes*. L'auteur admet, avec la plupart des anthropologistes français, que les populations primitives de l'Europe occidentale, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au nord de l'Ecosse actuelle, appartenaient à une ou plusieurs races aux cheveux noirs ou bruns.

Au sud étaient les Ibères, au nord une autre race dont l'auteur ne détermine pas le nom, et ces deux races, qui n'en faisaient peut-être qu'une seule, se rejoignaient à peu près au niveau de la Garonne.

On admet généralement en France, depuis les travaux de William Edwards, que la race septentrionale était celle des Celtes ou Gaëls. Ces deux noms sont considérés comme synonymes. M. Lagneau pense, au contraire, que les Celtes et les Gaëls étaient, primitivement, deux peuples tout à fait distincts. Pour établir cette distinction, il se base sur diverses preuves historiques, et notamment sur plusieurs passages de Diodore, de Dion Cassius, de l'empereur Julien, de Sulpice Sévère, etc. Si plusieurs auteurs anciens ont confondu les Gaëls avec les Celtes, c'est parce que, à certaines époques, l'une ou l'autre de ces nations, ayant acquis la prééminence politique,

a imposé son nom à tous les habitants de la Gaule, comme plus tard la confédération des Franks imposa le sien aux divers peuples qu'elle avait soumis.

Cherchant ensuite à déterminer les caractères physiques des Gaëls et des Celtes, M. Lagneau trouve dans les auteurs des renseignements contradictoires. La question de savoir si ces deux peuples étaient de race différente, ou si ce n'étaient que deux rameaux successivement détachés du tronc des races kimro-germaniques, reste douteuse pour lui. Toutefois, il résulte de plusieurs textes très-précis que l'un de ces peuples au moins, soit les Gaëls, soit les Celtes, avait les cheveux blonds. Quant à l'ordre de succession de ces deux peuples et à leur connexion avec les premiers habitants de l'Europe occidentale, l'auteur admet qu'on peut faire trois hypothèses :

1° Ou bien les Gaëls et les Celtes, tous deux de race blonde, ont fait successivement irruption dans les contrées occidentales, occupées jusque-là par la race ibérienne, aux cheveux bruns ou noirs ; les Gaëls, dans cette hypothèse, auraient précédé les Celtes ;

2° Ou bien les Celtes, aux cheveux bruns ou noirs, distincts ou non des Ibères, auraient occupé l'Europe occidentale avant l'arrivée des Gaëls, de race blonde ; et ceux-ci auraient constitué le premier ban de l'invasion kimrique ;

3° Ou bien enfin les Gaëls, aux cheveux bruns ou noirs, distincts ou non des Ibères, auraient occupé l'Europe occidentale avant l'arrivée des Celtes, de race blonde, et ceux-ci auraient constitué le premier ban de l'invasion kimrique.

Sans se prononcer d'une manière catégorique en faveur de la troisième hypothèse, l'auteur paraît disposé à la considérer comme plus vraisemblable que les autres.

M. BROCA. Quoique M. Lagneau ait été très-réservé dans ses conclusions, il y en a une qui paraît ressortir de son travail : c'est que, contrairement à l'opinion de la plupart des auteurs français, les Celtes étaient des hommes de race blonde. Pour ma part, j'ai admis, comme M. Perier, que les Celtes étaient bruns, sans ignorer toutefois que cette opinion est en contradiction avec beaucoup de textes anciens. En réunissant ces textes dans le savant travail qu'il vient de nous lire, M. Lagneau a réveillé mes incertitudes, et il semble au premier abord que ce travail soit en opposition formelle avec les idées que j'ai soutenues dans mon mémoire sur l'ethnologie de la France. Cette opposition, toutefois, n'est qu'apparente; elle porte sur les noms plutôt que sur les caractères des races dites *gauloises*. Les noms, comme nous l'a rappelé M. Lagneau, sont sujets à varier, suivant les circonstances politiques. Il importe beaucoup, sans aucun doute, de désigner autant que possible les races sous leurs véritables noms, sous leurs noms primitifs; cette recherche est souvent fort difficile, et jusqu'à ce qu'elle ait été couronnée de succès, on se contente de donner aux races les noms sous lesquels elles ont pour la première fois paru dans l'histoire. Jusqu'ici, d'après le témoignage du premier historien qui ait vraiment connu la Gaule, on a assez généralement donné le nom de *Celtes* aux peuples qui habitaient la Gaule centrale, et ce nom a ensuite été appliqué par extension aux autres peuples de même race qui occupaient la plus grande partie de l'Europe occidentale. Il fallait un nom pour désigner cette race; on lui a donné celui que César avait rendu célèbre. Les recherches de M. Lagneau tendent à établir que ce nom est inexact, qu'il avait été apporté en Gaule par une race conquérante et imposé à la race conquise. Cela est possible, et j'ajoute même, à



première vue, que cette opinion me paraît de nature à lever plusieurs difficultés restées jusqu'ici sans solution.

Mais le point le plus important à établir, c'est que les peuples gaulois désignés d'après César sous le nom de *Celtes*, étaient de race brune, ainsi que les anciens habitants de la Grande-Bretagne et de l'Irlande; ou, en d'autres termes, qu'avant l'arrivée des races blondes venues de l'Orient, les habitants de l'Europe occidentale appartenaient à des races aux cheveux noirs ou bruns. Cette proposition, sans laquelle on ne pourrait expliquer l'état actuel des populations dans certains pays où aucun peuple brun ne s'est établi depuis l'origine des temps historiques, et où pourtant une grande partie de la population a les yeux et les cheveux de couleur foncée (Irlande, Pays de Galles, district nord-ouest de l'Ecosse), cette proposition, dis-je, n'est pas infirmée, elle est plutôt confirmée, au contraire, par les recherches de M. Lagneau; seulement notre collègue tend à admettre que les ancêtres de ces hommes bruns s'appelaient Gaëls et non pas Celtes. Il propose donc un changement de nom plutôt qu'un changement d'idées.

Quant à la distinction que M. Lagneau vient d'établir entre les Gaëls et les Celtes, je me sens d'autant plus disposé à y souscrire, que je l'ai déjà admise, sous une autre forme, il est vrai, dans mon *Mémoire sur l'Ethnologie de la France* (p. 16). Il m'avait paru impossible, dès cette époque, de considérer les mots *race celtique* et *race gallique* (ou *gaëlique*) comme synonymes. Toutefois, ne pouvant méconnaître d'un côté l'étroite parenté des Gaëls et des Celtes; trouvant, d'un autre côté, dans l'étude comparée des documents historiques et de l'état présent des choses, la preuve que l'une de ces deux races était brune, tandis que l'autre était blonde; sachant enfin que la couleur des cheveux et des yeux est un caractère per-

manent dans les races pures, et que les croisements seuls peuvent faire changer ce caractère, j'avais été conduit à admettre que les peuples aborigènes de l'Europe occidentale appartenaient à une race aux cheveux *noirs*; que les Galls (ou Gaëls), aux cheveux *blonds*, étaient venus s'établir dans leur pays et se mêler à eux, avant l'origine des temps historiques, et que le mélange de ces deux races avait donné la race croisée des Celtes aux cheveux *bruns*. Il suffit d'un simple changement de mots pour rendre cette hypothèse très-semblable à celle que M. Lagneau paraît disposé à adopter; suivant lui, la race blonde serait celle des Celtes, et la race aux cheveux bruns serait celle des Gaëls; mais la succession et la superposition des éléments anthropologiques auraient été les mêmes dans les deux cas.

M. MARTIN DE MOUSSY. Sans entrer dans la discussion relative au nom véritable de la race primitive qui occupait le nord-ouest de l'Europe, il me semble qu'il sera facile de déterminer si cette race avait les cheveux bruns ou les cheveux blonds. Aucun peuple n'a envahi le nord de l'Ecosse depuis l'antiquité la plus reculée. Il s'agit donc de constater les caractères physiques actuels des habitants de ce pays.

M. LAGNEAU. On trouve en Ecosse, comme en Irlande, beaucoup d'hommes blonds, beaucoup de bruns, et même beaucoup d'hommes très-bruns; mais ces hommes aux cheveux foncés, qu'on considère à juste titre comme des descendants des Gaëls, ont souvent les yeux bleus ou vert foncé. Dans la partie de la Basse-Bretagne qui porte le nom de Cornouailles, il y a aussi un grand nombre d'individus qui ont à la fois les cheveux bruns et les yeux clairs.

L'origine des hommes aux cheveux plus ou moins foncés qui forment la majeure partie de la population

de la France doit être rapportée, sans aucun doute, à une race brune qui occupait notre sol avant les temps historiques. Quelle était cette race brune? Était-elle encore pure de tout mélange, comme l'admettent ceux qui la désignent indifféremment sous les noms de *race celtique* ou de *race gaélique*? Était-ce une race déjà croisée, comme l'admet M. Broca, qui considère les Celtes de César comme issus de l'union des Aquitains aux cheveux noirs et des Gaëls aux cheveux blonds?

Sans me prononcer sur cette question, j'ai été conduit à distinguer les Celtes des Gaëls, et à considérer ceux-ci comme plus anciens que ceux-là. On peut donc faire maintenant une troisième hypothèse, savoir : que les Gaëls étaient le peuple de race brune d'où descendent la plupart des hommes bruns de la France actuelle.

M. H. Gosse. Sans aborder la question des caractères physiques des Celtes comparés à ceux de la race ou des races préceltiques, je rappellerai que l'arrivée des Celtes a inauguré une ère nouvelle dans l'Europe occidentale. Avant les Celtes, on ne connaissait que les instruments de pierre. Les Celtes ont apporté le bronze et fait faire un pas immense à la civilisation.

Je ferai remarquer à M. Martin de Moussy que toutes les parties de l'Ecosse, même les plus septentrionales, ont été envahies par des peuples de race blonde. Les Belges avaient déjà pénétré dans ce pays par le sud, et, depuis l'ère chrétienne, les Danois et les Scandinaves y ont fait de nombreux établissements.

**Documents sur le Sénégal,**

PAR M. BERCHON.

(M. le Secrétaire donne lecture du mémoire suivant de M. Berchon, membre associé national à Rochefort.)

Mon ami le docteur Barthélemy Benoit a reçu les instructions de la Société; mais en attendant les documents qu'il se propose de réunir et d'adresser de Saint-Louis (Sénégal), j'ai cru qu'il y aurait quelque utilité à soumettre les questions posées dans le rapport de la Commission et dans la discussion qui a suivi, à deux de mes collègues de la marine, MM. Girard et Huard.

Ces deux chirurgiens distingués ont fait récemment un séjour très-prolongé, l'un de cinq ans, l'autre de sept années, au Sénégal et sur les côtes occidentales d'Afrique, et m'ont fourni les renseignements suivants :

1° Sur la coloration des nègres nouveau-nés ;

2° Sur les époques de menstruation des femmes appartenant à la même race ;

3° Sur le développement anormal des nymphes ou des tumeurs graisseuses des fesses ;

4° Sur l'existence de saillies dentaires exagérées ;

5° Sur la pathologie spéciale des diverses peuplades africaines qu'ils ont visitées ;

6° Sur l'acclimatation des Européens dans le pays ;

7° Et enfin sur quelques particularités relatives aux exomphales des négrellons, à la couleur des cicatrices chez les individus de race noire, et à l'existence de tribus particulières au Sénégal, qui ne paraissent pas avoir été suffisamment étudiées.

**1° Couleur des enfants nègres à la naissance.** — J'avais d'abord appelé l'attention de mes confrères sur la question controversée de la couleur des enfants nègres à leur naissance, et ils ont été d'accord à déclarer que les négrellons n'avaient point alors la coloration noire caractéristique de leur race.

Cette coloration est même si peu distincte chez eux de celle de la peau des enfants blancs, qu'on pourrait très-

facilement se tromper sur ce qui doit advenir plus tard, et M. Girard m'a tout spécialement dit qu'il avait été souvent surpris de ce phénomène, malgré le grand nombre d'accouchements auxquels il a assisté.

Cependant la surface cutanée n'est point blanche, mais rouge, de teinte non uniforme et ordinairement plus foncée au cou, spécialement à la nuque, aux aisselles, aux aines et au-dessous des testicules. Les pieds et les mains sont, au contraire, moins colorés. La peau devient noire très-rapidement, en quelques jours.

*2<sup>e</sup> Époque des règles.* — Il sera toujours difficile d'avoir la solution bien précise de la deuxième question, relative à l'âge de première apparition des phénomènes de la menstruation chez les négresses, parce qu'il est assez rare que les indigènes de la côte occidentale d'Afrique tiennent note ou gardent même le souvenir de la date exacte de leur naissance.

On pourra toutefois le constater désormais à Saint-Louis, où le gouverneur Faidherbe a prescrit depuis quelques années l'organisation d'un état civil pour la population noire, ce qui n'avait jamais existé jusqu'alors.

Cette apparition des règles donne lieu au Congo à de singulières coutumes, encore strictement observées et que M. Huard a pu personnellement vérifier.

Lorsque sa première menstruation a lieu, la jeune fille est conduite au chef, qui réunit presque toujours le pouvoir suprême à la dignité de grand féticheur; aussitôt après cette présentation, on la peint en rouge des pieds à la tête et on l'enferme dans une case spéciale, située en dehors de chaque village et nommée *case du sang*.

Elle y reste jusqu'à la cessation du phénomène, puis est conduite en grande pompe au bord de la mer pour y

prendre un bain, après lequel elle peut revenir dans sa famille.

Toutes les femmes se peignent également en rouge et vont se renfermer dans la même case chaque mois, et il est défendu, sous les peines les plus sévères, à tout homme d'approcher de ce lieu de réclusion, ou mieux de cette sorte de lazaret.

Les contrevenants à ces usages sont sous le coup de lois presque draconiennes, et pour n'en citer qu'un exemple, je dirai que la cohabitation avant la première apparition du flux cataménial entraîne des amendes très-élevées pour la jeune fille, pour l'homme qui a eu des rapports avec elle et pour les familles des deux coupables.

L'esclavage est même souvent une conséquence du délit, en raison du chiffre considérable de l'amende et de l'impossibilité dans laquelle se trouvent les délinquants d'en réaliser le montant.

Je dois ajouter que ces coutumes sont spéciales au Congo; on ne retrouve rien de semblable au Gabon, qui en est très-rapproché, ni sur les 700 lieues de côtes qui séparent ce dernier pays du Sénégal.

La constatation officielle de l'arrivée des menstrues est, du reste, d'autant plus importante dans ces contrées, que nos règlements récents d'immigration accordent une prime de 200 francs pour les engagements d'adultes sur ceux d'enfants, en fixant à douze et quatorze ans, selon les sexes, l'âge supposé de la puberté <sup>1</sup>.

Quant à l'âge de cessation des règles, mes amis n'ont pu me fournir aucun renseignement certain; l'un d'eux m'a seulement cité plusieurs faits qui tendraient à

<sup>1</sup> L'Etat accorde 500 francs pour les adultes et 300 francs pour les enfants.

prouver leur persistance chez des négresses d'un âge avancé, c'est-à-dire ayant déjà dépassé soixante ans.

*3° Développement des nymphes, tumeurs graisseuses des fesses.* — Le développement exagéré des nymphes, si remarquable dans certaines races africaines du sud, n'existe point chez les divers peuples du Sénégal ou de la côte occidentale d'Afrique.

M. Huard, qui a pris une part active, comme agent du gouvernement, aux travaux d'une Commission d'immigration, a visité avec le plus grand soin plus de deux mille négresses et n'a pas plus observé ce fait que celui de l'existence des tumeurs graisseuses des fesses, également signalées comme particulières à quelques peuplades, telles que les Bushmans ou Boschismans.

Je ferai remarquer à cette occasion que j'ai constaté le développement anormal des nymphes sur les femmes des îles Marquises, qui s'efforcent de le produire par divers moyens, dans le but de pouvoir figurer dans les danses au moins lascives exclusivement réservées à celles qui sont pourvues de cet ornement et qu'on nomme pour cela *hépéhépé*.

C'est probablement par suite de la difficulté qu'elles éprouvent à se le procurer et du temps à ce nécessaire que les danseuses sont toutes assez âgées à Nohiva et dans les îles voisines.

*4° Saillie exagérée des canines ou incisives.* — MM. Girard et Huard n'ont point rencontré, dans les pays qu'ils ont visités, la saillie spéciale des canines ou incisives des deux mâchoires ou de l'une d'entre elles, sur laquelle la Commission citée a insisté dans les instructions qu'elle a rédigées.

Les indigènes du Sénégal, et en particulier les habitants du Cayor ont seulement les dents très-développées et de la plus remarquable blancheur, tandis que les

Krouman (Krooman, homme du pays de Kroo) liment la partie interne des deux incisives supérieures, et quelques peuplades du Congo toutes les dents canines et incisives, de manière à les transformer en autant de pointes aiguës.

Cette disposition donne à leur physionomie le plus singulier aspect.

Les populations riveraines du Congo, dites *mousse-rongs*, s'enlèvent de plus les deux incisives supérieures, dans le but d'éviter d'être vendues aux négriers, vu la dépréciation qui est la conséquence de cette ablation.

5° *Pathologie spéciale.* — Pour la pathologie spéciale des mêmes contrées, MM. Girard et Huard disent n'avoir jamais rencontré d'affection véritablement cancéreuse, bien qu'ils aient eu à soigner certains ulcères rebelles à la cicatrisation en diverses parties du corps ; pour eux, si le cancer existe, il doit y être excessivement rare.

La phthisie est au contraire très-fréquente chez les nègres du Sénégal, où elle attaque toutes les races qui y vivent et entre pour une part considérable dans le chiffre de la mortalité. Ces faits ont été vérifiés par de nombreuses autopsies.

La folie n'est pas non plus très-rare dans le même pays et sur tous les points de la côte occidentale d'Afrique ; dans l'intérieur des terres, comme sur le bord de la mer, on désigne les fous sous le nom de *dofs* parmi les Yoloffs, et ils n'inspirent généralement que de la pitié.

A ces affections peuvent se joindre, parmi les maladies les plus communes, la dyssenterie et l'hépatite qui sévissent sur la race nègre comme sur la race blanche. L'hépatite n'épargne pas même les animaux, au moins ceux qui servent à l'alimentation ; car il n'est pas rare d'en rencontrer les traces irrécusables, accompagnées d'abcès volumineux, dans le foie des animaux de bou-



cherie, principalement dans celui des bœufs et des moutons.

L'inflammation de cet organe existe très-probablement chez les espèces que la domestication n'a pas encore utilisées; mais la recherche et la constatation de ses manifestations par l'autopsie sont naturellement moins communes, toujours difficiles et souvent impossibles.

Les fièvres pernicieuses qui, avec les deux maladies dont nous venons de parler, forment la trilogie pathognomonique de la pathologie sénégalaïse atteignent de préférence les Européens, mais les noirs sont loin d'en être exempts.

On doit aussi signaler la fréquence extraordinaire des ophthalmies, qui reconnaissent pour causes principales soit la réverbération des rayons du soleil sur le sol aride du désert, soit plutôt l'entrée presque incessante dans les voies oculaires des grains innombrables de sable qui, à certaines époques de l'année et par certains vents, sont suspendus dans l'air.

Ces ophthalmies amènent rapidement la cécité dès l'âge le plus tendre; on voit souvent des bandes d'a-veugles parcourir le pays et compter dans leur nombre des enfants de cinq à six ans. Ces individus forment même de véritables associations de mendiants au Cayor et sont, comme on l'a observé en Europe, fort gais.

On trouve aussi, soit au Gabon, soit à Ouïddah<sup>1</sup>, mais très-rarement au Sénégal<sup>2</sup>, une assez grande quantité d'albinos appartenant toujours aux races nègres.

Leurs cheveux sont crépus, rouge-fauve ou jaune-soufre, souvent secs et cassants, mais quelquefois assez

<sup>1</sup> Ou Juda, petit royaume de Guinée, sur la côte des esclaves tributaires du roi de Dahomey.

<sup>2</sup> M. Huard n'a connu qu'un exemple d'albinos à Bakel.

beaux *relativement* et d'une longueur notable. M. Girard en a vu qui atteignaient 25 centimètres environ chez deux jeunes filles.

M. Huard a vu l'albinisme héréditaire dans deux cas à Oniddah.

Le plus ordinairement, la peau de ces individus est parsemée de taches blanches qui tranchent sur le fond noir du reste des téguments et produisent un effet étrange ; elle est quelquefois entièrement blanche.

L'intelligence de ces albinos ne paraît pas généralement inférieure à celle des noirs du même pays, qui sont loin d'être mal partagés sous ce rapport. M. Girard a connu le ministre d'un chef des Boulous au Gabon, qui présentait cette anomalie.

Je noterai du reste ici que toutes les affaires commerciales du Sénégal sont en réalité aux mains des noirs ; les mulâtres n'inspirent aucune confiance aux Européens et servent de commis aux premiers.

6<sup>o</sup> *Questions d'acclimatation.* — Quant aux questions soulevées par M. Boudin, au sujet de la population européenne et de sa résistance aux maladies locales, ou de la possibilité de son acclimatation définitive au Sénégal et dans les pays voisins, il sera toujours difficile d'y répondre d'une manière sérieuse, par suite du petit nombre des Européens qui l'habitent d'une manière permanente.

MM. Girard et Huard ne se rappellent pas avoir connu un seul descendant d'Européen ayant constamment vécu dans le pays. La mortalité des enfants blancs y est vraiment énorme, et si les femmes leur ont paru, toutes choses égales d'ailleurs, plus aptes à résister aux influences morbogénésiques du climat, il faut aussi reconnaître qu'elles sont bien moins exposées que les hommes à l'action de ces influences, en même temps que leurs travaux ordinaires sont aussi moins pénibles.

Mais, à défaut de documents possibles en ce qui concerne la race blanche, il en est de très-curieux et importants, mais peu étudiés, qui ont trait à l'acclimatation des noirs eux-mêmes lorsqu'ils sont transportés, pour diverses causes, de leur pays natal au Sénégal, ou même d'un point à l'autre de l'étendue du fleuve de même nom.

Or, MM. Girard et Huard ont vu des Krouman provenant du cap des Palmes, mourir en très-grand nombre peu de temps après leur arrivée à Gorée, où on les employait comme manœuvres du génie ; ces noirs, en apparence très-robustes, succombaient ordinairement à des affections aiguës des voies respiratoires, ce qui pourrait dépendre de l'opposition de la température uniforme qui règne toute l'année à la côte de Krou, tandis qu'à Gorée les deux saisons, froide et chaude, sont nettement tranchées.

Quelques habitants du Gabon, pays situé presque sous la ligne, avaient été à une certaine époque incorporés comme soldats dans des compagnies indigènes de l'infanterie de marine, et destinés à servir dans les postes du Sénégal ; ils y moururent de dyssenterie, après un peu plus d'une année, à Bakel principalement, à l'exception d'un seul qui fut renvoyé dans son pays.

On n'a pas renouvelé depuis ce malheureux essai.

Les influences de milieu se font ressentir avec une puissance presque égale dans les changements de résidence des noirs habitant un même pays.

Des Yollofs transportés à Bakel, à deux cents lieues de Saint-Louis, dans l'intérieur des terres, ont succombé, mais dans une proportion moindre, à la dyssenterie et à l'hépatite, malgré d'excellentes conditions de nourriture, de logement et de bien-être.

Les tirailleurs sénégalais, venus au contraire du haut

du fleuve, meurent à Saint-Louis de maladies de poitrine.

Il résulte de tous ces faits, parfaitement authentiques, que, dans l'opinion de MM. Huard et Girard, l'acclimatation des noirs est certainement plus difficile que celle des blancs, et les essais d'immigration des noirs aux Antilles fournissent des preuves à l'appui de cette idée.

Tels sont les faits pathologiques principaux que j'ai pu recueillir dans mes conversations avec mes deux collègues; ils tirent leur importance du talent d'observation de ces médecins, de leur long séjour dans les pays dont ils parlent, et surtout de leurs nombreux voyages sur les côtes ou à l'intérieur des fleuves qui s'y rencontrent : voyages accomplis soit dans des expéditions militaires, soit dans des entreprises d'immigration.

7° *Exomphales des petits nègres*. — Je terminerai cette note en signalant une question intéressante d'anthropologie qui n'a pas été bien étudiée à ma connaissance, c'est celle de la durée de l'exomphale des jeunes noirs.

On l'observe assez rarement chez les mulâtres, tandis qu'il n'est pas un petit négriillon qui n'en présente d'exemple souvent très-volumineux.

Cette disposition, qui persiste souvent jusqu'à l'âge de dix ans et plus, devrait être l'objet d'une étude spéciale, dans le but de bien déterminer les questions anatomiques ou physiologiques qui se rattachent à son origine, à sa presque généralité chez les nègres et aux conditions de sa disparition.

#### Lahobé.

Il est d'un autre côté, au Sénégal principalement, une classe d'individus qui, au milieu des discussions d'origine des races, ne nous semble pas avoir suffisamment

attiré l'attention des anthropologistes. C'est celle des *Lahobé*.

Ces individus paraissent, en effet, complètement étrangers aux peuples qui les entourent ; ils sont peu nombreux, représentent exactement les bohémiens ou gitanos d'Europe, et sont, comme eux, nomades, presque toujours misérables et vêtus de haillons.

Ils n'ont d'autre industrie que la fabrication des calebasses ou des mortiers pour piler le mil, et ils établissent ordinairement leur fabrique à l'entrée des villages qu'ils visitent successivement.

Ils sont de petite taille, très-noirs, crépus, ne paraissent avoir aucun culte, parlent une langue à part, et constituent enfin une véritable exception au milieu des Pouls, des Mandingues et des Yolloffs, qui les regardent comme de véritables parias.

#### **Pourognes.**

Il y a lieu de s'étonner également qu'on se soit peu occupé des métis des Maures et des noirs, désignés sous le nom de *Pourognes*, qui sont assez nombreux le long des rives du fleuve du Sénégal pour former une population distincte, intermédiaire aux races qui leur ont donné naissance. Leur intelligence est, en général, au moins égale à celle de leurs ancêtres.

On pourrait peut-être tirer quelques conséquences ethnologiques de la présence de ces tribus.

*Couleur des cicatrices des nègres.* — Je signalerai enfin une coutume générale qui peut servir à expliquer et à concilier à la fois les controverses si souvent établies sur la couleur réelle des cicatrices des nègres.

Si le P. Labat, Camper, Bichat et M. Cruveilhier ont, en effet, avancé qu'elles étaient blanches chez tous les

peuples, Pechlin et Gordon, Virey, S. Cooper et Hunter ont, au contraire, cherché à démontrer qu'elles reprenaient peu à peu la coloration spéciale à chaque race, et d'autres auteurs, qu'elles devenaient même plus noires que le reste des téguments.

Toutes ces opinions, en apparence si inconciliables, peuvent être raisonnablement justifiées, si l'on tient compte d'une pratique constamment suivie par les nègres dans le pansement de leurs blessures.

Cette pratique consiste dans l'application, sur les surfaces dénudées, de poudre de charbon finement pulvérisée, d'indigo ou de matières colorantes, soit seules, soit incorporées et mélangées avec de la graisse.

Ce mode de pansement est très-usité, tout particulièrement après l'opération de la circoncision, et forme une variété de tatouage que nous étudions d'une manière complète dans un mémoire inédit, dont un fragment, consacré aux Marquises, figure déjà dans les Bulletins de la Société.

Ici se borne l'exposé des données qui m'ont été fournies et les réflexions qu'elles m'ont suggérées chemin faisant. Les études que prépare M. le docteur Benoit compléteront sans aucun doute ce que notre communication a seulement effleuré.

M. Boudin. Quelques-uns des documents fournis à M. Berchon par MM. Girard et Huard sont tellement en contradiction avec les renseignements antérieurs, qu'avant de les admettre je demanderai des preuves réitérées. Ainsi, suivant ces observateurs, l'acclimatation de certains nègres sénégalais dans certaines parties du Sénégal serait plus difficile même que celle des blancs. Je ne pense pas que cette appréciation repose sur des relevés numériques. Je me demande en particulier si ces messieurs ont une notion bien précise de la mortalité des

blancs au Sénégal. A Sierra-Leone, les Anglais fournissent une mortalité annuelle de 480 pour mille; au cap Coast, le chiffre des morts s'élève, parmi les blancs, à 680 pour mille. Or, il me semble impossible que les nègres du Sénégal, transportés à peine à une distance de quelques degrés, fournissent un pareil nombre de décès; car ils meurent beaucoup moins dans des climats beaucoup plus différents du leur. Ainsi, à Gibraltar, le régiment nègre dont j'ai déjà parlé ne perdait que 62 pour mille par an. Je demande donc qu'on attende d'avoir des chiffres précis avant de se prononcer sur la non-acclimatation des nègres du Sénégal dans des pays qui diffèrent peu de ceux où ils sont nés.

Jusqu'ici, presque tous les auteurs avaient cru que l'homme était cosmopolite, et ceux des anthropologistes qui, sans admettre cette proposition, pensaient que toutes les races n'étaient pas également cosmopolites, accordaient, sous ce rapport, la supériorité aux races blanches. Ils croyaient que ces races étaient les plus ductiles de toutes, les plus aptes à s'accommoder à tous les climats. L'expérience a prouvé, cependant, qu'en dépit de toutes les mesures hygiéniques, les troupes anglaises, dont la mortalité en Angleterre ne dépasse pas 20 pour mille, perdent, dans certains établissements de la côte d'Afrique, jusqu'à 680 pour mille par an. Or, je suis convaincu, pour ma part, que dans aucun pays habité, pas même en Islande, les nègres ne fourniraient une pareille mortalité, et je les crois, par conséquent, plus cosmopolites que nous. La phthisie est une de leurs principales maladies; elle est déjà très-commune chez eux, dans leur propre pays; elle l'est beaucoup plus encore dans les climats tempérés; mais il y a certaines maladies, comme les fièvres paludéennes, dont ils sont presque exempts, et tous les renseignements tendent à établir

que leurs maladies sont moins nombreuses que les nôtres. Il paraît que le cancer est très-rare chez eux. Ce renseignement est confirmé par MM. Girard et Huard; je demanderais, toutefois, si c'était possible, qu'on le fît reposer sur des évaluations numériques.

Contrairement à l'assertion de ces messieurs, je crois pouvoir affirmer que l'hépatite est très-rare chez les nègres; j'ai des relevés établissant qu'au Sénégal on a observé 70 cas d'hépatite chez les blancs pour 1 seul cas chez les nègres.

M. BERTILLON. M. Boudin vient de nous dire que la mortalité annuelle des troupes nègres à Gibraltar ne dépassait pas 62 pour mille; pourtant, il nous a déjà dit plusieurs fois qu'un régiment de nègres, cantonné à Gibraltar, fut détruit par la phthisie pulmonaire en quinze mois! Ces deux renseignements me semblent contradictoires.

M. BOUDIN. La phthisie pulmonaire n'est pas une maladie aiguë; elle ne tue pas en quelques jours ou en quelques semaines; elle dure, au contraire, fort longtemps, et elle rend les hommes impropres au service militaire, bien longtemps avant de les faire mourir. Dans nos relevés sur la santé et la mortalité des troupes, nous voyons que le nombre des cas de phthisie est trois fois plus considérable que celui des cas de mort par la phthisie, parce que la plupart des phthisiques, après avoir séjourné quelque temps à l'hôpital, sont mis à la réforme. Dans le régiment de nègres de Gibraltar, on constata, au bout de quinze mois, que la mortalité avait été seulement de 62 pour mille par an; mais un nombre triple de malades incurables encombraient l'hôpital, d'autres sans doute avaient déjà été renvoyés aux Antilles. On n'attendit pas que le dernier homme fût atteint pour abandonner l'expérience. Le jour où il fut constaté que



le régiment était hors de service et que les troupes nègres ne pouvaient vivre à Gibraltar, on licencia les restes du régiment et on les renvoya aux Antilles.

**M. MARTIN DE MOUSSY.** La mortalité excessive des troupes anglaises au cap Coast dépend sans doute, en partie, d'une mauvaise hygiène. Nous avons eu à Montevideo, en 1846 et 1847, des troupes anglaises (environ 1,000 hommes), et, de 1846 à 1852, des troupes françaises (de 500 à 1,600 hommes). Comparée à celle des Français, la mortalité relative a été au moins triple chez les Anglais, et cette énorme différence a été attribuée avec raison aux habitudes d'ivrognerie des soldats et même des officiers anglais. Cette cause contribue sans doute beaucoup à la mortalité considérable des troupes anglaises sur la côte d'Afrique.

**M. SIMONOT.** MM. Girard et Huard insistent sur la grande mortalité des nègres sénégalais transportés hors de leur pays natal sans sortir du Sénégal. Je connaissais déjà ce fait, que ces messieurs me paraissent, du reste, avoir beaucoup exagéré. Les nègres du continent, transportés à Gorée, deviennent très-souvent phthisiques. C'est cette maladie qui détermine leur grande mortalité. Un fait analogue a été observé chez les singes, qui meurent tous de la phthisie, lorsqu'on les apporte à Gorée.

D'un autre côté, les nègres de Gorée transportés au cap Coast y subissent une influence semblable, mais non égale à celle que nous y subissons nous-mêmes. Ainsi, la dysenterie est assez commune chez eux, mais elle est beaucoup moins grave que chez les Européens. Quant à l'hépatite, qui est si fréquente chez les blancs, elle est au contraire extrêmement rare chez les nègres. M. Boudin nous a dit que la proportion relative dans les deux races était comme 1 est à 70. Cette différence n'est

certainement pas exagérée, et, pour ma part, j'aurais dit plutôt qu'elle était comme 1 est à 100.

Du reste, l'hépatite avec abcès du foie est plus fréquente à Saint-Louis que sur tout autre point de la côte. Elle ne sévit pas seulement sur les hommes d'Europe; elle atteint jusqu'à leurs animaux domestiques. Ainsi, presque toutes les volailles que l'on tue pour les manger ont des abcès dans le foie.

#### COMMUNICATION

##### *Industrie primitive.*

M. Hipp. Gosse présente plusieurs couteaux de pierre très-semblables entre eux par leur forme et leurs dimensions, quoique d'origines très-diverses. L'un a été trouvé sous le dolmen de Meudon, un autre dans le diluvium du bassin de Paris, deux dans une caverne à ossements fossiles près de Genève, un dans les habitations lacustres de la Suisse, et deux autres enfin dans les ruines d'un rempart mexicain. Tous ces instruments sont taillés exactement de la même manière : l'une de leurs faces, parfaitement plane, a été obtenue au moyen d'une seule cassure; la face opposée a été obtenue constamment au moyen de trois cassures longitudinales, que séparent deux arêtes mousses et parallèles. Si la forme de ces instruments est constante, il n'en est pas de même de leur composition : les uns sont en pierre ou en silex, d'autres en cristal de roche; les plus remarquables, sous tous les rapports, sont les couteaux mexicains. Ils sont formés d'une sorte de cristal de roche, demi-transparent, quoique d'un vert noirâtre et très-semblable à du verre de bouteille; leur tranchant est parfaitement effilé.

La similitude frappante de ces objets, provenant d'é-

poques et de contrées si différentes, montre que les mêmes idées, les mêmes inventions peuvent se produire chez des peuples qui n'ont eu aucune communication les uns avec les autres. Parmi les objets qui nous ont été présentés au commencement de la séance au nom de M. de Rochas, et qui proviennent de la Nouvelle-Calédonie, il en est qui déposent manifestement dans le même sens; je veux parler de ces projectiles curieux, de ces pierres de fronde que les Néo-Calédoniens fabriquent avec tant d'habileté et lancent avec tant de précision. Des projectiles, je ne dirai pas seulement semblables, mais tout à fait identiques, étaient employés par les frondeurs des armées romaines, et furent usités jusque vers la fin du moyen âge. Je vous en montrerai quelques-uns dans une prochaine séance, et vous pourrez les comparer à ceux de M. de Rochas.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

30<sup>e</sup> SÉANCE. — 22 Novembre 1860.

Présidence de M. BÉCLARD, vice-président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

**Anciens habitants de l'Ecosse.**

A l'occasion du procès-verbal, M. Lagneau lit la note suivante, en réponse aux questions de M. Martin de Moussy sur les anciens habitants de l'Ecosse.

« Sous la dénomination de Calédoniens, les anciens désignaient deux peuples distincts, les Pictes à l'est, et les Scots au nord et à l'ouest. Tacite ne parle sans doute que de l'un de ces deux peuples, lorsqu'il signale la

chevelure rouge et les membres volumineux des Calédoniens, qu'il regarde comme Germains. « *Rutilæ Caledoniam habitantium comæ, magni artus, germanicam originem adseverant.* » (Vie d'Agricola.) Il serait difficile de préciser auquel de ces deux peuples se rapportent ces caractères physiques; cependant ils sembleraient peut-être plus applicables aux Pictes qu'aux Scots. En effet, d'une part, la dénomination latine de *Picti* (les peints) semble, par le commun usage de se colorer la peau, rapprocher ces derniers d'autres peuples ayant composé les premières invasions kimriques ou germaniques, entre autres des envahisseurs de notre Armorique, des Bretons Cambriens, parlant le *breizad*, dialecte de l'ancien Kumbre, dont le nom, Breiz (Breton), viendrait également de Breiz, signifiant *le peint* (Le Gonidec, *Dictionnaire Breton-Français*, 1850); d'autre part les anciens Scots semblent avoir eu les cheveux foncés et les yeux bleus, à en juger du moins par les descriptions que nous donnent les poètes Caldonacks, des habitants appelés Caëls, occupant le nord-ouest de l'Ecosse et le nord de l'Irlande, pays des Scots des anciens.

« D'ailleurs ces poètes semblent distinguer les Caëls, d'une part des Bretons, de l'autre des Firbolgs ou Belges (Ossian, trad. de Letourneur, vol. II, t. III, *poème de Carthon*, etc., vol. I, t. IV, p. 63, 72, etc.).

« Ces caractères des Caëls s'accordent assez bien avec la chevelure foncée et les yeux gris indiqués par Pri-chard chez bon nombre d'Ecosseis de la côte occidentale » (*Histoire naturelle de l'homme*, trad. de Roulin, t. I, p. 265; 1843).

#### CORRESPONDANCE.

M. le ministre de la marine annonce à M. le président que, par décision en date du 15 novembre 1860, il a

souscrit à sept exemplaires des *Mémoires* et des *Bulletins de la Société d'anthropologie*, exemplaires destinés aux bibliothèques de la marine.

M. Malte-Brun, secrétaire général de la Commission centrale de la Société de géographie, remercie la Société d'anthropologie de l'envoi des premiers fascicules de ses publications, et lui adresse en échange les numéros du *Bulletin de la Société de Géographie*, à partir de janvier 1860. L'échange des publications aura lieu désormais régulièrement entre les deux Sociétés.

M. le docteur Duché, d'Ouaine (Yonne), récemment élu membre associé national, remercie la Société de sa nomination.

M. Verneuil offre à la Société les thèses suivantes, soutenues à la Faculté de médecine de Paris.

H. Guérault. *Observations médicales recueillies pendant le voyage scientifique de S. A. I. le prince Napoléon dans les mers du Nord*. Paris, 1857, in-4°.

A. Proust. *Voyage en Océanie*, de 1848 à 1852. Paris, 1858.

L. Charles. *De l'hygiène des Arabes et de leur thérapeutique*. 1854.

L. Archambault. *Sur quelques épidémies de fièvre jaune*.

Panou de Faymoreau. *Nossi-Bé; fièvres intermittentes*. 1860.

L. Berchon. *Relation médicale d'une campagne aux mers du Sud*. Paris, 1858, in 4°.

M. Boudin veut bien se charger de rendre compte de ces thèses.

## CANDIDATURES.

M. le docteur LAGNEAU, membre associé national depuis plus d'un an, auteur d'un *Mémoire inédit*, lu dans

la dernière séance, ayant par conséquent rempli les deux conditions exprimées dans l'article 51 du règlement, se porte candidat à l'une des places de membres titulaires qui ont été réservées, dès l'origine de la Société, pour les membres associés nationaux. Aux termes de l'article 51, M. le président désigne une Commission de trois membres titulaires chargée d'examiner la demande de M. Lagneau. Cette Commission se compose de MM. Martin-Magron, Perier et Verneuil.

M. le docteur GUERLAIN, présenté par MM. Topinard, Broca et Luys, demande le titre de membre associé national.

#### **Questionnaire ethnologique pour la France.**

M. LAGNEAU dépose sur le bureau la proposition suivante :

« Lorsqu'on étudie un point quelconque de l'ethnographie de la France, on est frappé du très-petit nombre de faits positifs acquis jusqu'à présent par l'observation directe des habitants actuels de notre pays. A peine si l'on a une idée imparfaite des caractères physiques et intellectuels présentés par les Normands, par les habitants de l'ancienne Armorique, et par les Bretons Cambriens.

« Pour provoquer cette étude et stimuler le zèle des anthropologistes, naturalistes et médecins, qui, par leur séjour dans nos diverses provinces, sont plus à même que tous autres d'étudier les populations au milieu desquelles ils vivent, je demande que la Société rédige un questionnaire, ainsi que M. Barnard Davis l'a fait pour les habitants des îles Britanniques. Ce questionnaire, adressé en grand nombre à nos associés ou correspondants des départements, et à beaucoup d'autres savants,

fournirait ainsi aux réponses des différents observateurs un plan dont l'uniformité permettrait de comparer entre eux les faits qui y seraient signalés. »

La proposition de M. Lagneau, appuyée par M. le président et par un grand nombre de membres, est adoptée à l'unanimité. M. le président désigne donc une Commission chargée de rédiger un questionnaire ethnologique pour la France. Cette Commission se compose de MM. Lagneau, Perier et Bertillon.

#### RAPPORTS.

##### Sur les Celtes, les Armoricaîns et les Bretons,

PAR M. HIPP. GOSSE.

J'ai à vous rendre compte de la brochure qui vous a été présentée par M. le docteur Halléguen (de Chateaulin) : elle a pour titre : *les Celtes, les Armoricaîns et les Bretons*.

L'auteur commence par donner le résumé d'un travail qu'il a entrepris sur le Finistère, et dans lequel, d'après les noms des localités et les monuments antiques, il a essayé de donner un aperçu de la population à l'époque celtique ; puis il a entrepris les mêmes recherches pour l'époque romaine. Je regrette que les cartes dressées par lui dans cette circonstance n'aient pas été jointes à son mémoire, car elles ne peuvent manquer d'offrir beaucoup d'intérêt.

Dans la seconde partie, ainsi que dans une note assez étendue, il insiste beaucoup sur la situation de Vorganium, capitale des Osismiens, qui, suivant lui, devrait être placée près de la baie de Douarnenez. De ces

recherches géographiques il est facile, suivant l'auteur, de tirer quelques données sur le rôle civilisateur qu'ont pu remplir les populations de ce pays. Il pense que les historiens et les antiquaires qui ont écrit sur la Bretagne ont beaucoup trop négligé les éléments gaulois et romain, et, s'efforçant de montrer que l'influence romaine dans le Finistère a été considérable, il arrive à conclure que (page 24) « la Bretagne est la partie la plus romaine des Gaules, car enfin les Gaulois du continent et les Bretons de l'île, qui étaient eux-mêmes Gaulois ou Celtes d'origine, n'ont reçu que l'empreinte romaine; ils se sont gardés du contact des barbares, Francs ou autres ». Pour nous, nous ne pouvons admettre cette proposition, pensant que la Bretagne peut être la partie la plus gaëlique (ou celtique) des Gaules, mais non la plus romaine.

Je me permettrai d'ajouter quelques observations touchant une note sur les monuments celtiques et préceltiques.

Rendant hommage aux découvertes de M. Boucher de Perthes, l'auteur demande à donner son avis dans cette discussion. Il ajoute que « c'est d'ailleurs dans la nature de la race celtique de parler librement sans vouloir blesser personne. » Sans être d'une race celtique aussi pure, c'est dans le même esprit que nous écrivons ces quelques lignes. D'après M. le docteur Halléguen, « M. Boucher de Perthes, dans un enthousiasme bien naturel chez lui, se laisserait aller à penser que nos menhir, nos dolmen, nos tumuli seraient antédiluviens. » Il en tire la conclusion très-logique, « qu'il faudrait alors que le déluge eût épargné la Gaule, et surtout l'Armorique ». Je puis me tromper, mais il me semble que M. Boucher de Perthes n'a pas émis cette opinion, laquelle, du reste, ne peut être soutenue



d'aucune manière. Passant à la classification des antiquités en trois âges, celui de la pierre, celui du bronze et celui du fer, M. Halléguen pense qu'à l'étranger cela peut être vrai ; mais « que dans notre Gaule les divisions ne sont pas aussi tranchées. On trouve des pierres seules, mais si bien travaillées que la pierre seule n'a pas suffi à obtenir le poli qu'elles ont reçu. » Mais je ferai remarquer que les habitants d'autres pays sont arrivés aux mêmes résultats sans l'aide du métal ; je ne vois donc pas pourquoi il n'en aurait pas été de même en Bretagne.

M. Halléguen ajoute que près des dolmen « on ne trouve souvent pas de pierres, mais seulement de la cendre et une poterie grossière, qu'en outre, quelquefois le *dolmen est creusé en terre*, au lieu d'être placé dans un tumulus plus ou moins élevé », et il demande si, d'après cela, « on ne fera pas un âge de terre, celui-ci étant tout aussi naturel que les autres et plus primitif encore. »

On peut déterminer l'âge auquel appartient une poterie par sa composition, sa forme, son ornementation ; mais les poteries se trouvent à toutes les époques, il ne serait donc pas possible d'établir un âge de terre : en tout cas, il ne serait pas plus primitif que les autres.

Enfin, M. Halléguen demande si une race préceltique a existé dans la Gaule depuis le déluge, et si on pourrait la reconnaître sur le promontoire armoricain. Cette race a certainement existé dans certaines parties de la Gaule, et les découvertes archéologiques tendent à le prouver également en Bretagne.

En outre, si je ne me trompe, notre collègue, M. le docteur Lagneau, dans le travail remarquable qu'il a lu dans la dernière séance, arrive à une conclusion semblable, en se basant sur des données toutes différentes.

Malgré ces quelques critiques, le travail de M. le doc-

teur Halléguen renferme des recherches fort intéressantes, que l'on doit désirer de voir continuer. Je demande que des remerciements lui soient adressés par notre secrétaire, au nom de la Société.

M. BROCA. J'appuie d'autant plus volontiers la conclusion présentée par M. Gosse, que j'ai lu en entier le travail de M. Halléguen, et que j'y ai trouvé des renseignements fort instructifs. Il en découle en particulier un fait important, sur lequel M. Gosse n'a pas assez insisté, c'est que les Romains ont occupé l'Armorique occidentale beaucoup plus complètement qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Ils avaient fondé dans le seul département du Finistère plus de cent établissements dont on retrouve les vestiges ou le souvenir, dans des localités situées sans exception le long des grandes routes actuelles, et cette circonstance, jointe à l'étude des tracés, à celle du mode d'exécution, a conduit l'auteur à conclure que le système des routes de la Bretagne date de l'époque romaine et a subi depuis lors fort peu de changements. Je reconnais que M. Halléguen a pu exagérer, par la loi naturelle des réactions, l'importance de l'occupation romaine en Armorique, et je suis loin d'admettre comme lui que la Bretagne soit la partie la plus romaine de la France ; mais j'ai appris du moins, dans son ouvrage, une chose que je ne soupçonnais pas jusqu'ici, c'est que les Romains n'ont pas seulement conquis l'Armorique une fois pour toutes, et qu'ils s'y sont établis en assez grand nombre et d'une manière assez durable pour y exercer une influence notable sur les populations.

M. GOSSE. Si je n'ai pas insisté davantage sur cette partie du travail de M. Halléguen, c'est parce que, l'auteur n'ayant pas publié sa carte de l'Armorique romaine, je n'ai pu suivre pas à pas sa démonstration et en apprécier la valeur. Je me demande d'ailleurs si la voie qu'il a sui-

vie dans ses recherches est parfaitement sûre. Il admet, par exemple, que tous les noms de lieux où se trouve la racine *castel*, ou *castrum*, datent de l'époque romaine et correspondent à des établissements romains. Mais le mot *castel*, appliqué uniquement dans l'origine à des camps, à des fortifications, ou même à quelques villes romaines, a pu passer ultérieurement dans la langue du pays, et être appliqué par imitation à des villages celtiques. On a trouvé, il est vrai, des poteries romaines dans un grand nombre de localités de la Basse-Bretagne ; mais on en trouve partout où les Romains ont passé, et personne ne conteste qu'ils aient pénétré en Bretagne ; on conteste seulement qu'ils y aient laissé des colonies comme dans le reste de la Gaule. Il ne faut pas confondre, en effet, les simples stations militaires, destinées à maintenir le pays dans l'obéissance, avec des colonies, qui peuvent seules exercer une influence durable sur la population.

M. Boudin. Cette distinction entre les stations militaires et les colonies véritables est de la plus haute importance, et, faute d'y avoir réfléchi, on a commis de nombreuses erreurs historiques. Ainsi, on a répété bien des fois, surtout depuis que nous possédons l'Algérie, que les Romains avaient colonisé toute l'Afrique septentrionale. Tout indique, au contraire, qu'ils n'ont fait que l'occuper militairement dans l'origine ; plus tard, les habitants sont devenus Romains, et même citoyens romains, comme les Corses sont devenus Français. Quand on compare l'immense étendue des contrées qui ont subi le même sort que l'Afrique avec le chiffre relativement si petit de la population romaine d'Italie, on ne peut admettre la réalité de ces nombreuses colonies que les Romains auraient envoyées dans la plus grande partie du monde connu.

M. Broca. Ce ne sont pas seulement des ruines de

fortifications romaines qu'on a trouvées en Bretagne : on y a trouvé également des ruines de villes, et même de grandes villes. Les plus remarquables sont celles de Corseul (Côtes-du-Nord). On suppose que c'était l'emplacement de l'ancien Curiosolitus, la célèbre capitale des Curiosolites. Les restes de constructions romaines qui existent aujourd'hui sont peu de chose, en comparaison de ce qui existait au commencement du dernier siècle. On en retira une énorme quantité de pierres et de briques romaines, qui furent transportées à Saint-Malo pour être employées aux travaux de fortification. L'église actuelle du bourg de Corseul a été bâtie avec les mêmes matériaux, qui sont très-faciles à reconnaître. On trouve dans le sol un grand nombre de fondations, réparties sur une étendue très-considérable. Enfin, les restes d'un temple de Mars sont encore debout, pour attester qu'il y avait en ce lieu une population romaine importante. On a même découvert une pierre tumulaire avec une inscription qui se rapporte à une dame romaine.

La conclusion du rapport de M. Gosse est mise aux voix et adoptée.

#### ÉLECTIONS.

L'ordre du jour appelle le vote sur les candidatures inscrites dans la dernière séance.

Sont nommés :

*Membres associés nationaux* : MM. H. BOULEY, LEBRET, DE JOUVENCEL, CORDIER, HALLÉGUEN (de Châteaulin) ;

*Membres associés étrangers* : MM. BEDDOE (de Clifton), ACKERSDYCK (d'Utrecht), CHAIX (de Genève) ;

*Correspondants nationaux* : MM. DE ROCHAS (marine), CHANOT (île de la Réunion).

**Rapport sur les transactions de la Société ethnologique  
de Londres, t. I, 1<sup>re</sup> partie.**

M. DARESTE donne une indication sommaire des principaux travaux renfermés dans ce fascicule. Plusieurs mémoires fournis par MM. Fitz-Roy, Dunn, John Crawford, Barnard Davis, sont relatifs à des questions d'ethnologie ou d'anthropologie générales, et ne pourraient être résumés en une courte analyse. Après avoir signalé les recherches intéressantes de M. Latham sur quelques points de l'ethnologie de l'Europe et celles de M. J. Beddoe sur les caractères physiques des habitants de l'Italie septentrionale, M. le Rapporteur appelle l'attention sur un travail de M. Wil. Bailey Baker, relatif aux poésies populaires des Néo-Zélandais, et insiste enfin tout particulièrement sur un mémoire de M. Francis Ainsworth, intitulé : *De l'origine assyrienne des Isedis ou Yezidis*. Les Yezidis sont une population asiatique assez nombreuse ; disséminés dans la Mésopotamie, dans l'Asie Mineure et dans la Russie méridionale, ils conservent, au milieu des diverses races qui les entourent, des caractères physiques et moraux qui leur sont propres, des habitudes et des croyances toutes spéciales. Leur religion n'a rien de commun avec celle des chrétiens, des juifs et des musulmans. Ils ont le culte du mauvais principe, et sont désignés par l'auteur sous le nom de *Devil Worshipers*. L'auteur les considère comme les descendants des anciens Assyriens, en se basant surtout sur leur ressemblance avec les personnages représentés sur les monuments récemment découverts à Ninive et à Babylone.

## LECTURE.

**Sur l'influence des mariages consanguins.**

PAR M. PERIER.

M. Perier commence la lecture de son mémoire sur les alliances consanguines. La fin de cette lecture est renvoyée à la prochaine séance.

La séance est levée à cinq heures trois quarts.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

51<sup>e</sup> SÉANCE. — 6 Décembre 1860.

Présidence de M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Louis-André Gosse, de Genève, membre associé étranger, assiste à la séance.

## CORRESPONDANCE.

M. Dareste, membre titulaire, étant chargé d'un cours à la Faculté des sciences de Lille, demande un congé d'un an. M. Dareste devra par conséquent être remplacé dans ses fonctions de secrétaire et de membre du Comité de publication. Mais le bureau propose de remettre cette élection à la prochaine séance, qui est fixée par le règlement pour les élections générales.

MM. Le Bret, de Rochas, Halléguen (de Châteaulin), Chaix (de Genève), Beddoe (de Clifton) et Ackersdyck (d'Utrecht) remercient la Société de leur récente nomination.

M. le Secrétaire dépose sur le bureau, de la part de M. Henri Guérault, d'Orléans, deux photographies contenant six figures, et représentant deux crânes d'Esquimaux et un crâne de Lapon, vus en avant et en arrière. Ces figures seront reproduites par la lithographie, et accompagneront le mémoire de M. Guérault, destiné à paraître dans le deuxième fascicule des Mémoires de la Société.

M. le docteur Magitot fait hommage à la Société de son *Mémoire sur les tumeurs du périoste dentaire*; Paris, 1860, in-8, et de sa thèse *Sur le développement et l'évolution des dents humaines*; Paris, 1857, in-4.

M. Duché envoie un exemplaire d'un travail intitulé : *Une question de races appliquée au département de l'Yonne*; Auxerre, 1860, in-12.

M. Meigs, de Philadelphie, adresse un exemplaire de son mémoire intitulé : *Observations upon the form of the occipital in the various races of men*; Philadelphie, 1860, in-8. M. Guérault est chargé de rendre compte de ce travail.

M. Barnard Davis ayant appris que la Société prépare un questionnaire ethnologique pour la France, adresse à la Société, pour être distribués aux commissaires et aux autres membres qui le désireront, vingt-quatre exemplaires de ses *Ethnological Queries to serve as a Guide in collecting Informations respecting the Inhabitants of the British Islands* (in-12).

## CANDIDATURES.

M. BAZIN, professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux, présenté par MM. Geoffroy Saint-Hilaire, Lemerrier et Godard, demande le titre de membre associé national.

M. HOLLARD, professeur à la Faculté des sciences de Poitiers, présenté par MM. Geoffroy Saint-Hilaire, Gratiolet et Lemercier, demande le titre de membre associé national.

M. le docteur MAGIOT, présenté par MM. Geoffroy Saint-Hilaire, Broca et Follin, demande le titre de membre associé national.

M. le docteur Belisario CALONGE, de Truxillo (Pérou), et M. le docteur Félesforo LÉON Y ALBA, de Lima (Pérou), présentés par MM. Martin-Magron, Broca et Godard, demandent le titre de correspondants étrangers.

Le R. P. MONTROUZIER, missionnaire à la Nouvelle-Calédonie, ayant appris la fondation de la Société d'anthropologie, s'est empressé d'écrire à M. Georges Pouchet, pour demander à faire partie de la Société : MM. Georges Pouchet, Hipp. Gosse et Marc Sée proposent de le nommer correspondant national.

MM. Giraldès, Broca et Hipp. Gosse proposent de conférer le titre de membre associé étranger à M. le professeur Van der Hoeven, à Leyde.

Ces diverses candidatures seront mises aux voix dans la prochaine séance.

#### ÉLECTION.

M. le docteur Guerlain est nommé membre associé national.

#### RAPPORT.

M. Verneuil, rapporteur de la Commission nommée dans la dernière séance pour examiner la demande de M. Lagneau, lit un rapport favorable à cette demande. La Commission, composée de MM. Perier, Martin-Ma-



gron et Verneuil, rapporteur, propose à l'unanimité de nommer M. Lagneau membre titulaire.

Les titulaires n'étant pas en nombre aujourd'hui, le vote sur cette proposition est renvoyé à la prochaine séance.

LECTURES.

Sur les mariages consanguins,

PAR M. PERIER.

M. Perier termine la lecture de son mémoire sur les alliances consanguines. Ce travail est renvoyé au Comité de publication.

M. Boudin, sachant que les nécessités de l'ordre du jour ne permettent pas de discuter aujourd'hui le mémoire de M. Perier, demande que cette discussion soit inscrite à l'ordre du jour d'une prochaine séance.

Sur les anciennes races du Pérou,

PAR M. L.-A. GOSSE.

M. Gosse père, de Genève, rappelle que son fils a lu en son nom à la Société, il y a plusieurs mois, la première partie d'un mémoire sur les anciennes races du Pérou. Avant de lire la deuxième partie de ce travail, il résume verbalement les principaux faits contenus dans la première partie.

On sait que beaucoup de crânes trouvés dans les anciens tombeaux péruviens présentent des formes tellement singulières, qu'on s'accorde généralement à considérer ces formes comme le résultat de pressions artificielles exercées sur la tête des jeunes enfants. Cette opinion, pour ce qui concerne la race des Chinchas, n'a

pas été contestée, mais MM. de Rivero et de Tschudy ont cherché à établir que dans les deux autres races péruviennes, celle des Aymaras et celle des Huancas, la conformation particulière du crâne est une disposition naturelle, un caractère anthropologique propre à distinguer ces deux races entre elles, et surtout à les distinguer de toutes les autres. Ces auteurs, à l'appui de leur thèse, ont invoqué les faits suivants : 1<sup>o</sup> les formes crâniennes qu'on attribue à des pressions artificielles, se montrent encore aujourd'hui dans des localités où les individus de ces deux races n'ont été soumis à aucune pratique ayant pour but de déformer le crâne ; 2<sup>o</sup> ces formes s'observent sur les enfants nouveau-nés, et même chez les fœtus, puisqu'on a trouvé dans l'utérus desséché d'une momie de femme un fœtus d'environ sept mois, dont la tête offre déjà les caractères en question ; 3<sup>o</sup> enfin, cette conformation spéciale coïncide avec une particularité ostéogénique des plus remarquables : la partie supérieure de l'écaille occipitale, qui constitue chez certains animaux un os distinct, de forme triangulaire, connu sous le nom d'*interpariétal*, et qui, dans la plupart des races humaines, se soude au reste de l'os plusieurs mois avant la naissance, demeure distinct dans les races du Pérou non-seulement jusqu'à la fin de la vie intra-utérine, mais encore plusieurs mois après la naissance, souvent jusqu'à la fin de la première année, et quelquefois même pendant toute la vie.

M. Gosse pense que ces arguments sont loin d'être décisifs, et les réfute successivement. La pratique des déformations artificielles était autrefois d'un usage général au Pérou, aussi bien chez les Aymaras et les Huancas que chez les Chinchas ; elle s'opérait dans ces trois races suivant trois procédés différents, qui donnaient lieu à trois formes distinctes, et qui furent prohibés tous les trois

en 1545 par le Concile de Lima. Si la forme particulière du crâne s'est maintenue depuis lors, et si elle se retrouve encore dans les localités où les Aymaras et les Huancas ont renoncé depuis longtemps à la pratique des déformations, c'est parce que les caractères accidentels produits par des manœuvres artificielles peuvent, au bout d'un certain nombre de générations, faire partie pour ainsi dire du plan de l'organisation, et se transmettre par hérédité, comme les caractères naturels.

M. Gosse n'admet pas que tous les caractères artificiels doivent nécessairement devenir héréditaires ; ils ne le peuvent que lorsqu'ils existent à la fois et uniformément chez les individus *des deux sexes*. La transmission héréditaire des déformations du crâne a pu s'effectuer dans les races du Pérou, parce que ces déformations étaient pratiquées indistinctement et de la même manière sur tous les jeunes enfants, filles ou garçons. L'auteur explique ainsi les déformations constatées non-seulement chez les individus qui n'ont été soumis à aucune pression artificielle après leur naissance, mais encore chez le fœtus trouvé dans l'utérus d'une momie de femme. Pour ce qui concerne le caractère relatif au mode particulier de développement de l'occipital, M. Gosse établit d'abord, par des considérations d'ostéogénie, que l'os désigné par MM. de Rivero et de Tschudy sous le nom d'*os interpariétal*, et désigné déjà bien longtemps avant eux sous le nom d'*os de l'Inca*, *os Inca*, ne correspond ni à l'os interpariétal des animaux, ni à celui qui existe chez les fœtus humains, pendant les premiers mois de la vie intra-utérine. Celui-ci, en effet, descend *jusque au-dessous* de la ligne demi-circulaire occipitalesupérieure, tandis que l'os des Péruviens s'arrête *un peu au-dessus* de cette ligne. M. Gosse pense dès lors qu'il s'agit d'un grand os wormien, et non d'un os in-

terpariétal proprement dit : il en attribue la formation à un trouble de nutrition provoqué par l'action des moyens de compression ; il pense que cette anomalie a pu devenir héréditaire au même titre que les changements de forme produits par les mêmes moyens, et il rappelle d'ailleurs qu'on trouve quelquefois, à titre de disposition exceptionnelle, dans diverses races humaines, et jusque dans les races caucasiques, un grand os wormien, constituant la plus grande partie de l'écaille occipitale, et semblable à celui que MM. de Rivero et de Tschudy ont désigné, chez les Péruviens, sous le nom d'*os interpariétal*.

M. BROCA. J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt la lecture de M. Gosse, et les explications verbales qu'il y a ajoutées. Il y a quelques vues théoriques qui mériteraient sans doute d'être mises en discussion ; mais, avant tout, je voudrais être fixé, si c'est possible, sur une question qui domine toutes les autres. Je savais déjà que MM. de Tschudy et de Rivero avaient indiqué, comme un caractère propre à deux races péruviennes, l'existence de l'os interpariétal ; ce caractère a été accepté par plusieurs anthropologistes américains. Mais il y a un point qui est resté jusqu'ici douteux pour moi, et qui l'est encore après la lecture de M. Gosse, savoir : quel est le degré de fréquence de l'os interpariétal chez les Péruviens ?

Ainsi que M. Gosse nous l'a rappelé, on trouve de loin en loin dans les races caucasiques des crânes d'adultes où la moitié supérieure de l'écaille occipitale est séparée de l'os, de manière à constituer un os interpariétal permanent. J'en ai vu au moins un exemple au Muséum, et il y a dans la même galerie un squelette de négresse, sur lequel cette anomalie existe également. Il ne serait donc pas étonnant qu'on eût trouvé l'os interpariétal sur quelques crânes de Péruviens adultes, et ce

caractère n'aurait une signification réelle que s'il était beaucoup plus fréquent dans les races péruviennes que dans les autres races. Je demanderai donc d'abord à M. Gosse s'il a quelques données sur la fréquence de l'os interpariétal chez les Péruviens adultes. Si les races du Pérou présentaient souvent cette anomalie, qui est très-rare dans les autres races, ce serait un fait bien digne d'attention.

Mais il y a un second fait bien autrement important, qui a sans doute des relations étroites avec le précédent, et qui constituerait un caractère anthropologique des plus remarquables, s'il était aussi général qu'on l'a admis d'après les exemples cités par MM. de Tschudy et de Rivero. Suivant ces auteurs, l'os interpariétal qui, à l'état normal, se soude avec l'occipital, dans toutes les autres races, longtemps avant la naissance, resterait isolé dans les races péruviennes, non-seulement jusqu'à la naissance, mais encore jusque vers la fin de la première année de la vie extra-utérine. Si leur assertion était exacte, il ne faut pas se dissimuler que les races péruviennes se trouveraient par là séparées profondément de toutes les autres. M. Gosse s'est efforcé d'atténuer la portée de ce fait d'ostéogénie, et de montrer que la soudure tardive de l'interpariétal n'est pas un caractère d'infériorité; mais on ne peut méconnaître que ce serait un caractère distinctif des plus graves. Je demande donc en second lieu à M. Gosse si la soudure tardive de l'os interpariétal est la règle générale chez les petits Péruviens, ou si c'est surtout une anomalie, et alors il s'agirait de savoir quel est le degré de fréquence de cette anomalie.

M. GOSSE PÈRE. L'assertion de MM. de Rivero et de Tschudy repose sur un petit nombre de faits. Ces auteurs n'ont cité spécialement que deux ou trois exemples qui leur soient propres. Ils ont décrit entre autres

un crâne d'enfant déposé dans le musée de Lima. Ils ont invoqué en outre une observation de M. Bellamy qui a trouvé l'os interpariétal sur deux crânes de momies. Rien ne prouve donc jusqu'ici que cette disposition soit autre chose qu'une anomalie, et je ne puis même pas dire si elle est beaucoup plus fréquente dans les races péruviennes que dans les autres races.

M. PERIER. M. Gosse a admis que les déformations artificielles du crâne pouvaient se transmettre par hérédité. Cela serait assez en dehors des faits d'hérédité ordinaire, pour que je croie devoir demander à notre collègue de nous faire connaître les faits sur lesquels il fait reposer cette opinion.

M. GOSSE PÈRE. C'est surtout d'après ce qui se passe chez les animaux domestiques que j'ai été conduit à admettre l'hérédité de certaines déformations ou mutilations accidentelles; mais je n'ai, je l'avoue, que peu de faits concernant le genre humain; en voici un cependant qui me paraît avoir beaucoup de valeur. Il y a trois cents ans que les Péruviens de la côte ont renoncé à la pratique des déformations artificielles du crâne, et cependant leur tête est toujours déformée; elle l'est moins sans doute que celle des Péruviens de l'intérieur qui continuent de comprimer le crâne de leurs enfants, mais elle l'est dans le même sens, d'où il me paraît résulter que la déformation, autrefois purement mécanique, a fini avec le nombre des générations par faire en quelque sorte partie du plan de l'organisme.

On peut invoquer contre cette manière de voir beaucoup d'exemples de mutilations nationales qui ne sont pas devenues héréditaires; mais la plupart de ces déformations ne sont faites que sur les individus d'un seul sexe; pour que les déformations artificielles deviennent

héréditaires, il faut qu'elles soient pratiquées à la fois sur les individus des deux sexes.

M. PERIER. L'opinion de M. Gosse tendrait à établir que les races ne sont pas permanentes, et qu'il dépend de la volonté ou du caprice de l'homme de modifier le caractère de sa race. Si cela était vrai, il y en aurait sans doute des exemples dans les races dont on connaît le passé, dans celles dont on a étudié les anciens restes, ou dont on a retrouvé les anciennes peintures. Or, tous les faits réunis établissent précisément la permanence des types.

Hippocrate, dans son *Traité des airs, des eaux et des lieux*, parle d'une race d'hommes qu'on appelait les *macrocéphales*, à cause d'une déformation artificielle du crâne qui était en usage chez leurs ancêtres. Mais Hippocrate ajoute que, cet usage ayant été abandonné, la tête des macrocéphales avait repris sa forme normale. Je crois qu'il doit en être de même dans tous les cas.

Quant à la distinction que M. Gosse établit entre l'hérédité des caractères d'un seul parent, et celle des caractères des deux parents, elle ne me paraît pas fondée. Ne savons-nous pas qu'un sourd-muet, épousant une sourde-muette, en a des enfants qui peuvent entendre et parler?

M. GRATIOLET. M. Gosse nous dit que, dans les parties du Pérou où l'usage des déformations artificielles est abandonné depuis longtemps, la conformation du crâne continue à présenter, quoiqu'à un moindre degré, des caractères analogues à ceux des crânes déformés. Il admet que cela est dû à la transmission héréditaire d'un caractère acquis par la race, à la suite de déformations artificielles antérieures; mais ce fait peut s'expliquer aisément, sans recourir à une semblable hypothèse. Il est dans la nature de l'homme de s'admirer lui-même, et d'attacher une idée de beauté aux traits qui caracté-

risent sa race ; dès lors il cherche à exagérer artificiellement ces traits distinctifs.

Chez beaucoup de peuples, les déformations artificielles du crâne n'ont pas eu d'autre raison d'être. Il est donc naturel que les crânes déformés conservent, même lorsque la déformation est poussée à l'extrême, un type analogue à celui qui caractérisait primitivement le crâne des hommes de la même race. Dès lors si la pratique des déformations est abandonnée, comme cela a eu lieu dans plusieurs parties du Pérou, les crânes des nouveau-nés, se développant librement, reviendront au type primitif, sans cesser pour cela de ressembler jusqu'à un certain point aux crânes déformés des générations précédentes. Il n'est donc pas nécessaire de supposer avec M. Gosse, et contrairement aux lois ordinaires de l'hérédité, que l'ancienne pratique des déformations artificielles ait laissé une empreinte permanente sur les crânes des races péruviennes actuelles.

Je pense, comme M. Perier, que les races persistent indéfiniment avec leurs caractères primitifs. Je ne crois pas qu'on ait observé un seul exemple d'une race modifiée au point de se transformer en une autre race. On peut, par des moyens mécaniques, exagérer ou altérer certaines conformations, mais la nature conserve ses droits ; elle reprend le dessus dès qu'elle est libre de le faire, et la race revient promptement à ses caractères primitifs.

M. GOSSE. Je connaissais déjà le fait que M. Perier vient d'emprunter à Hippocrate, et je l'ai même cité dans mon mémoire *Sur les déformations artificielles du crâne*. Hippocrate dit effectivement que les macrocéphales sont revenus à leur type primitif, lorsqu'ils ont cessé de se déformer le crâne. Mais tout permet de croire que chez ces peuples on ne pratiquait la déformation



que dans le sexe masculin. Ces déformations, probablement, avaient pour but de constituer un signe de noblesse, et on ne cherchait pas à les imprimer sur le sexe féminin, parce que la femme, à cette époque, ne comptait pour rien dans la société.

J'ai dit ailleurs que les Huns blancs, appartenant au type caucasique, déformaient la tête des enfants mâles, et des enfants mâles seulement, afin de donner à leurs guerriers la figure des guerriers mongols. Attila était un de ces Huns blancs, et on a dit à tort qu'il était de race mongolique.

Je suis disposé à croire que, lorsque les déformations artificielles sont pratiquées sur les deux sexes, pendant une longue suite de générations, elles deviennent permanentes, alors même que l'usage ancien serait abandonné, et j'ajoute que, dans ma pensée, c'est là une des principales causes des conformations crâniennes si différentes dans les diverses races. Je comprendrais ainsi que l'usage de comprimer la racine du nez chez les enfants eût fait basculer le maxillaire supérieur et donné lieu au prognathisme des nègres. Je reconnais d'ailleurs que ce n'est qu'une hypothèse, dont il serait difficile de fournir la preuve.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Le secrétaire : P. BROCA.*

---

**52<sup>e</sup> SÉANCE. — 20 Décembre 1860.**

**Présidence de M. GEOFFROY SAINT-HILAIRE.**

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Bourgarel, correspondant national, présent à la

séance, dépose sur le bureau, pour les collections de la Société, deux mâchoires de Tahitiens, un crâne de Tahitien, un crâne de Néo-Calédonien pur, un crâne de métis de Polynésien et de Calédonien, et le crâne d'un naturel de l'île des Pins. M. le Président remercie M. Bourgarel de ce don important.

#### CORRESPONDANCE.

M. Martin de Moussy dépose sur le bureau le second volume de sa *Description de la république Argentine*; Paris, 1860, grand in-8°. C'est dans ce volume que l'auteur a consigné ses recherches sur l'anthropologie de l'Amérique méridionale. M. Boudin est invité à rendre compte de cet ouvrage.

M. Pucheran fait hommage à la Société des ouvrages suivants, dont il est l'auteur : 1° *Considérations sur les formes de la tête osseuse dans les races humaines*, thèse inaugurale, Paris, 1841, in-4°; 2° *Des caractères zoologiques des mammifères dans leurs rapports avec les fonctions de locomotion*; Paris, 1860, in-4°.

M. Guggenbühl fait hommage à la Société de son ouvrage intitulé : *Die Erforschung des Cretinismus und Blödsinn, etc.* (Recherches sur le crétinisme et l'idiotie); Vienne, 1860, in-4°.

M. le Président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne fait parvenir un exemplaire du *Bulletin* de cette Société pour les deux premiers trimestres de 1860. Il demande à entrer en relations d'échanges de publications avec la Société d'anthropologie. Cette demande sera examinée par le bureau.

La Société a reçu le numéro d'octobre du *Bulletin de la Société de géographie*, et le numéro du 1<sup>er</sup> décembre de la *Presse scientifique des deux mondes*.

## CANDIDATURE.

M. le docteur AUBURTIN, chef de clinique de la Faculté de médecine, présenté par MM. Broca, Bécлар et Giraldès, demande le titre de membre associé national.

## ÉLECTIONS.

## Élection d'un membre titulaire.

La Société procède au vote sur les conclusions du rapport de M. Verneuil lu dans la dernière séance.

La Commission propose de nommer membre titulaire M. Lagneau, qui fait partie depuis plus d'un an de la Société, en qualité de membre associé national, et qui a présenté, dans l'une des dernières séances un travail inédit sur *les Gaëls et les Celtes*.

Les membres titulaires prennent seuls part au scrutin.

Votants, 19. M. Lagneau obtient 18 voix.

Un bulletin blanc.

En conséquence, M. Lagneau est nommé membre titulaire.

## Élections de membres associés et de correspondants.

Sont nommés :

*Membres associés nationaux* : MM. BAZIN (de Bordeaux), HOLLARD (de Poitiers), MAGITOT (de Paris).

*Membre associé étranger* : M. VAN DER HOEVEN (de Leyde).

*Correspondant national* : Le R. P. MONTROUZIER, missionnaire à la Nouvelle-Calédonie.

Le vote sur les candidatures de MM. Calonge et Léon y Alba est renvoyé à la prochaine séance.

**Nomination du bureau de 1861.**

L'ordre du jour appelle les élections pour le renouvellement du Bureau. Le président seul n'est pas rééligible.

*Nomination du Président : Votants, 32.*

|                 |          |
|-----------------|----------|
| MM. Béclard,    | 30 voix. |
| de Quatrefages, | 1 —      |
| Boudin,         | 1 —      |

M. Béclard est nommé Président pour 1861.

*Nomination du Vice-Président : Votants, 32.*

|                 |          |
|-----------------|----------|
| MM. Boudin,     | 28 voix. |
| Gratiolet,      | 3 —      |
| de Quatrefages. | 1 —      |

M. Boudin est nommé Vice-Président.

*Nomination des deux Secrétaires : Votants, 30.*

|               |          |
|---------------|----------|
| MM. Broca,    | 29 voix. |
| Trélat,       | 22 —     |
| Gratiolet,    | 6 —      |
| de Castelnau, | 1 —      |

MM. Broca et Trélat sont nommés secrétaires.

Sur la proposition de plusieurs membres, la Société maintient par acclamation M. Lemerrier dans ses fonctions d'archiviste, et M. Bertillon dans ses fonctions de trésorier.

**Élection du comité de publication.**

Premier tour. Votants, 29.

|            |          |
|------------|----------|
| MM. Broca, | 28 voix. |
| Lemerrier, | 27 —     |
| Trélat,    | 12 —     |

|                |          |
|----------------|----------|
| MM. Gratiolet, | 10 voix. |
| Giraldès,      | 5 —      |
| Pucheran,      | 4 —      |
| Verneuil,      | 4 —      |

MM. Broca et Lemer cier sont nommés membres du Comité de publication. Aucun autre membre n'ayant obtenu la majorité absolue, la Société procède à un second tour de scrutin.

Deuxième tour. Votants, 29.

|                |          |
|----------------|----------|
| MM. Gratiolet, | 18 voix. |
| Trélat,        | 11 —     |

En conséquence, le Comité de publication pour 1861 se composera de MM. Broca, Lemer cier et Gratiolet.

## LECTURE.

M. BOURGAREL donne lecture d'une note où il a résumé les principaux faits exposés par lui dans un long mémoire qu'il se propose d'envoyer prochainement à la Société. Ce travail est intitulé : *Sur les races de l'Océanie française, et sur celles de la Nouvelle-Calédonie en particulier*. Le mémoire de M. Bourgarel sera renvoyé au Comité de publication.

## COMMUNICATION.

**Os carbonisé trouvé dans le diluvium de Paris.**

M. Hipp. Gosse présente un os de bœuf trouvé dans une carrière de Grenelle, dans la couche du diluvium. Cet os est cassé dans le sens de la longueur, le canal médullaire est ouvert longitudinalement, et le tissu osseux pré-

sente un aspect particulier, que M. Gosse est disposé à considérer comme le résultat de l'action du feu. Sans oser donner cette interprétation comme tout à fait certaine, M. Gosse remarque cependant qu'un état semblable a été constaté sur des os très-anciens trouvés dans des cavernes, près de divers autres débris carbonisés.

**Sur un crâne de totonaque,**

PAR M. GRATIOLET.

M. GRATIOLET présente un crâne de Totonaque, qui lui a été donné par M. Biart, et dont l'origine est parfaitement déterminée. C'est le crâne d'un jeune homme de dix-neuf ans que M. Biart a vu mourir, et dont il connaissait la famille. Il a pu ainsi acquérir la certitude qu'aucune pratique ayant pour but de déformer le crâne n'avait été mise en usage sur ce sujet, ni sur les autres membres de sa famille.

Ce crâne peut donc être considéré comme ayant la forme naturelle des crânes de cette race, et lorsqu'on le compare aux crânes déformés qui ont été rapportés du même pays, on trouve que ceux-ci présentent simplement l'exagération des caractères de celui-là.

M. Gratiolet donne d'abord une description détaillée du crâne qu'il met sous les yeux de la Société. Le caractère de la brachycéphalie y est des plus remarquables : le diamètre antéro-postérieur est à peine supérieur d'un neuvième au diamètre transversal. Les bosses pariétales sont très-saillantes ; le front est très-étroit et peu élevé, d'où il résulte que la partie antérieure des lobes cérébraux était fort peu développée. Le peu d'étendue de la région frontale, dans le sens vertical, coïncide avec l'élévation des orbites, qui sont situées beaucoup plus haut

que dans les races blanches, par rapport à la face inférieure du crâne. Il existe au niveau de la suture transversale qui, comme on sait, correspond assez exactement au sillon transversal de Rolando, une dépression transversale assez prononcée, caractère intéressant qui a des connexions étroites avec la conformation du cerveau, et qui a été jusqu'ici trop négligé par les anthropologistes.

Les sutures de ce crâne sont assez compliquées. M. Gratiolet fait remarquer, à cette occasion, que la complication des sutures coïncide en général avec une ossification plus lente, et que ce caractère ne se rencontre ordinairement que dans les races douées d'un degré assez prononcé de perfectibilité. Dans les races les moins perfectibles, les sutures sont plus simples et s'effacent de très-bonne heure; elles disparaissent quelquefois plus ou moins complètement chez des sujets de trente à quarante ans. Elles persistent beaucoup plus tard dans les races supérieures. La persistance des sutures indique que le cerveau peut continuer à se développer fort longtemps : il peut même s'accroître jusque dans la vieillesse. C'est ainsi qu'on a vu, dans les races blanches, des vieillards déjà brisés par l'âge, conserver des facultés intellectuelles surprenantes ; pendant que les autres organes dépérissaient, leur cerveau a pu se maintenir dans un état de jeunesse perpétuelle. On conçoit aisément que l'éducabilité des individus ou des races doit être en rapport avec la durée du temps pendant lequel la persistance des sutures permet au cerveau de continuer à s'accroître.

M. Gratiolet fait remarquer que, sur ce crâne, il existe un prognathisme assez prononcé, mais que l'obliquité ne porte que sur la direction des maxillaires, et non sur celle des dents, qui sont verticales. Il faut distinguer les races qui n'ont que le prognathisme des mâchoires, de celles qui, comme les Mélanésien, les Australiens et la plupart

des nègres, ont les dents obliques aussi bien que les mâchoires.

Nous ne reproduisons pas ici les autres détails descriptifs donnés par M. Gratiolet, et consignés par lui dans un travail qui paraîtra dans les *Mémoires* de la Société. Il complète sa communication, en rappelant que les anciens habitants de l'île des Sacrificios (golfe du Mexique) étaient des Totonagues bien différents à la fois des Aztèques et des Caraïbes. Ces Totonagues, dont les crânes ont été retrouvés en grand nombre, s'aplatissaient la tête d'avant en arrière, de manière à exagérer leur brachycéphalie naturelle, et à rendre le diamètre antéro-postérieur du crâne plus petit que le diamètre transverse. Si nous voulions exagérer les caractères qui distinguent cette tête, nous l'aplatirions en arrière, et nous la déprimerions en avant, de manière à affaïsser le front et à faire saillir les pariétaux, et nous obtiendrions ainsi un crâne tout à fait semblable aux crânes déformés de l'île des Sacrificios.

On peut se demander, dit en terminant M. Gratiolet, si la conformation particulière du crâne des Totonagues actuels, qui ne sont plus soumis au procédé de déformation, n'aurait pas été le résultat d'une modification héréditaire acquise par cette race, à la suite de la longue pratique des déformations. Notre collègue, M. Gosse, dans sa récente communication, a paru se ranger à cette opinion. Mais ce que nous savons de la persistance des caractères anthropologiques, et ce que nous apprend partout ailleurs la comparaison de l'état des races dans le présent avec leur état dans le passé, ce que nous connaissons enfin sur les lois de la transmission héréditaire, ne nous permet guère d'admettre que des déformations artificielles, pratiquées même pendant un grand nombre de générations, puissent parvenir à changer le type d'une race. Je pense donc que les caractères que nous trouvons



aujourd'hui sur le crâne des Totonasques sont des caractères primitifs, antérieurs à l'usage des déformations artificielles, et que celles-ci ont eu pour but d'exagérer les caractères distinctifs de la race.

M. GOSSE. Il est possible que le fait si bien étudié par M. Gratiolet soit contraire aux idées que j'ai exposées dans mon mémoire. Je me suis fait une opinion d'après les faits que je connaissais alors ; mais je suis toujours prêt à modifier mes idées en présence des faits.

Je me demande toutefois s'il est bien vrai que l'île des Sacrificios fût habitée par une race particulière, différente des races du Mexique. Il paraît, au contraire, que cette île était un lieu de religion, comme une espèce de couvent, où venaient s'établir, dans un but religieux, certains habitants de la terre ferme, et où d'autres venaient accomplir leurs sacrifices. La forme particulière des crânes déformés qu'on a trouvés dans cette île se retrouve sur un grand nombre de figurines qu'on a découvertes dans les temples mexicains.

J'ajoute maintenant à ce que j'ai dit sur les conditions de la transmission héréditaire des déformations du crâne, qu'il ne suffit pas pour cela que les deux sexes soient soumis à ces déformations. Il faut qu'elles soient assez profondes pour modifier non-seulement la *forme*, mais encore la *nutrition* de l'os. Ainsi, les déformations légères du crâne, comme celles qui sont si communes dans certaines parties de la France, et qui sont dues à l'action du bourrelet ou des bandelettes, ne se transmettent pas par hérédité.

La séance est levée à cinq heures un quart.

Le secrétaire : P. BROCA.

---

ERRATUM. — Page 203, lignes 18 et 19. *Au lieu de* : les Cimmériens, refoulés en Asie par les Scythes qui conduisait Ardys, fils de Gygès, *lisez* : les Cimmériens refoulés en Asie par les Scythes, à l'époque où Ardys, fils de Gygès, régnait en Lydie.

## EXPLICATION DES PLANCHES IV A XI<sup>1</sup>.

*Crânes de Néo-Calédoniens et de Polynésiens.* — Chaque crâne est représenté sous cinq aspects différents : la face latérale est en demi-grandeur ; les autres sont réduites au quart de la grandeur naturelle. Les réductions sont aussi rigoureuses que possible ; elles ont été faites par la photographie. Une échelle de centimètres, réduite de moitié ou des trois quarts, comme les figures elles-mêmes, permet de mesurer aisément les dimensions des diverses parties du crâne. L'exactitude anatomique ayant paru préférable à l'exécution artistique, un membre de la Société a bien voulu se charger de calquer toutes les figures sur les photographies et de les dessiner sur la pierre. Nous indiquons ci-dessous le poids des crânes, non compris les maxillaires inférieurs, et nous y joignons des détails précis sur l'équilibre de ces crânes reposant sur un plan horizontal.

PLANCHE IV. *Néo-Calédonien de Kanala.* — Poids : 800 grammes. Equilibre horizontal en avant seulement, comme dans les crânes caucasiens.

PLANCHE V. *Néo-Calédonien de Kanala.* — Poids : 660 grammes. Equilibre : la tête, reposant toujours sur les apophyses mastoïdes, peut être mise en équilibre soit en arrière soit en avant. L'équilibre est plus stable en avant. Lorsque le crâne est en équilibre postérieur, il faut ajouter dans les narines un poids de 41 grammes pour le faire basculer en avant.

PLANCHE VI. *Habitant de l'île des Pins.* — Poids : 750 grammes. Equilibre dans les deux sens, mais plus stable en arrière qu'en avant. Lorsque le crâne est en équilibre postérieur, il faut ajouter dans la narine un poids de 72<sup>gr</sup>,5 pour le faire basculer en avant.

PLANCHE VII. *Néo-Calédonien de Nouméa.* — Poids : 705 grammes. Equilibre dans les deux sens ; très-peu stable en arrière. Il suffit d'un poids de 6<sup>gr</sup>,25 ajouté dans la narine pour rendre l'équilibre postérieur impossible.

PLANCHE VIII. *Néo-Calédonien de Kanala, supposé métis de Mélanésien et de Polynésien.* — Poids : 747 grammes. Equilibre dans les deux sens, plus stable en avant. Un poids de 55 grammes dans la narine fait basculer le crâne en avant.

PLANCHE IX. *Néo-Calédonien de Kanala, supposé métis de Mélanésien et de Polynésien.* — Poids : 587 grammes. Mêmes conditions d'équilibre, si ce n'est qu'il suffit d'ajouter 50 grammes dans la narine pour rendre l'équilibre postérieur impossible.

PLANCHE X. *Taitien.* — Poids : 805 grammes. Equilibre en arrière seulement. Pour faire basculer le crâne en avant, il faut ajouter dans la narine un poids de 103<sup>gr</sup>,5.

PLANCHE XI. *Crâne de Nouka-Hiva.* — Poids : 585 grammes. Ce crâne ne peut être mis en équilibre stable sur un plan. Les apophyses mastoïdes, très-courtes, ne touchent pas le plan. Le crâne repose donc en avant sur l'arcade dentaire, en arrière sur la surface convexe comprise entre le bord postérieur du trou occipital et la ligne courbe demi-circulaire inférieure. Cette surface étant convexe, la tête n'est jamais en équilibre, et le moindre vent la fait rouler autour de son axe antéro-postérieur. Ce mouvement de rotation s'arrête lorsque l'une des apophyses mastoïdes rencontre le plan horizontal.

<sup>1</sup> Pour les planches I à III, voir page 139.

## E ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

- Population française de l', 325.
- RATION** (Conditions de l'), 169, 175. Européens, plus facile dans l'hémisphère austral, 176, 282; — des Portugais au Brésil, 316; — des Français au Canada et en Acadie, 325; — des nègres au Brésil, 311; — des Allemands au Paraguay, 205; — des Boers hollandais en Afrique australe, 228. Les Turcs Mameluks n'ont pu s'acclimater en Égypte, 170, 176, ni les blancs au Sénégal, 526, ni les nègres Kroumans du Soudan au Sénégal, 527, ni les Français à Ceylan et à Bourbon, 210, ni les Français sur les bords du Zambèze, 242. L'acclimation des noirs plus difficile que les blancs dans les pays tropicaux, 176. Origine de cette opinion, 530, 533.
- RACISME** (Anthropologie de l'), 221. Résumé géographique de cette répartition, 24.
- RACISME**, de cuivre et de fer. — Le fer, 70, 75, 94, 96, 183 541; — le cuivre, 94, 186, 519; — de fer, 75, 96, 183 541. (Voyez *Industrie primitive*.)
- RACISME**. Cause de la mortalité des races, 178.
- RACISME** chez les Makololos, 242.
- RACISME** de la Nouvelle-Calédonie, leurs caractères spéciaux, 402. Caractère des races, 403. Les — sont communs au Gabon, et rares au Sénégal, 403. Les — ont les cheveux plus longs que les nègres, 526. Albinisme héréditaire, 526. Les — sont proscrits chez les nègres, 236.
- RACISME**. Déperissement des races indigènes. 1. Mortalité des troupes françaises, 82. Fréquence du ténia en —, 417.
- RACISME**. (Voyez *Iroquois*.)
- RACISME** MENTALE, n'est pas rare chez les races d'Afrique, 524.
- RACISME** du Paraguay, descendants des Français de Charles-Quint, ont conservé les caractères, 204. Colonie allemande de San-Paulo, 205. Allemands du Brésil, 316. Les races hétérogènes, diffèrent de celles des races homogènes, 188.
- RACISME**, 255, 392 (voyez aussi *Mélanésien*).
- RACISME**. Leur type s'est-il modifié en Afrique et en Australie? 191, 197, 198.
- RACISME** DOMESTIQUES (Utilité de l'étude en anthropologie, 133, 335, 441. *Domestication*.)
- RACISME**. Voyez *Diluvium*, *Homme primitif* (l') et *Fossiles*.
- RACISME** LOGIC de l'Afrique australe, 221. *Ethnologie*.)
- RACISME**, 414, 489. Tribus brésiliennes anthropophages, 311. Néolithiens, 415. Australiens, 347. L'anthropologie est-elle d'origine religieuse, 417. Sur l' — et les sacrifices humains, 473. — à Taïti, 478, niée, 478. En Australie, 488. Y paraît-elle sur la superstition, 489.
- ANTIQUITÉ** de l'homme. (Voyez *Homme*.)
- APTITUDES INNÉES HÉRÉDITAIRES**, 339, 348, 371, 374, 377. Aptitude à la civilisation. (Voyez *Civilisation* et *Perfectibilité*.)
- APTITUDES PATHOLOGIQUES**. Le choléra a atteint surtout les noirs au Brésil, 313. Éléphantiasis chez les juifs d'Algérie, 499, chez les Taïtiens, 463. Hernies ombilicales constantes chez les nègrillons au Sénégal, 528. Phthisie pulmonaire chez les nègres, 209, 302, 531, 532, 533.
- ARC**. Arme des Polynésiens, 401. N'est qu'une arme de pêche à la Nouvelle-Calédonie, 402. Inconnu en Australie et en Tasmanie, 401.
- ARINS** ou **ARREOYS** (Société des) à Taïti, 264, 283. Sociétés analogues dans les îles Mariannes, 264.
- ARMES** des Neo-Calédoniens, 401, 511. Leurs frondes et leurs projectiles, 402, 511, 535.
- ARMORICAINS**, 539. (Voyez *Bas-Bretons*.)
- ASSYRIENS** anciens. (Voyez *Féridis*.)
- AUKA**. Tribu de nègres marrons, redevenus sauvages à la Guyane, 423.
- AUSTRALIE** (Dépopulation de l'), 288. Population européenne de l' —, 257.
- AUSTRALIENS**. Sont incivilisables, 338, 371, 372, 379, 381, 422. Opinions contradictoires, 347, 376, 379, 430, 482, 487. Tentatives faites pour les civiliser, 338, 371. — civilisés par un matelot fugitif, 379, 431. Qualités morales des —, 347, 374, 482. Mœurs des —, 256. Plaidoyer pour les —, 482. Mortalité effrayante des — fixés près des Européens, 484, 494. Ils sont anthropophages, 347, 488. Peintures et sculptures des —, 488. Leurs tribus sont peu nombreuses, 381. Ils ne comptent que jusqu'à six, 486. Leurs langues comparées aux dravidiennes, 486. Ressemblances des — et des Dravidiens, 487. Crimes commis par les Anglais sur la race australienne, 348, 382. Rareté des métis d'Australiens et d'Européens, 255, 262, 263, 510. Infériorité de ces métis, 261.
- AURESS** ou **AURÈS** (Mont). Voyez *Kabyles blonds*.
- AYMARAS** (Pérou). Déformation du crâne chez les —, 550. Demi-prognathisme chez les — par suite de l'aplatissement artificiel du front, 38.
- BAKOINS** (Afrique australe), 231. Sont exempts du cancer, de la phthisie, de la scrofule, de la pierre, etc., 237. (Voyez *Béchuana*.)
- BAKUENA**, **Bakalla**, **Bataous**, 235.
- BALONDAS**. Peuples nègres entre le Zambèze et le Zaïre, 240. Leurs caractères physiques, 245. Leur fétichisme, 247. Leurs femmes peuvent régner, 248.
- BAMBARRAS** (Sénégal), 501, 502.
- BANYETIS**, **Barotsés**. Peuples nègres des bords du Zambèze soumis aux Makololos, 240. Leur couleur, 242.
- BAS-BRETONS**, 518, 529, parlent des dialectes Kimriques, 254. Bas-Bretons du Léonots

- sont principalement Kimriques, 41, 45, 24, 254.
- Basques**, 28. Leurs aptitudes, 110. Leurs qualités, 201. Sont-ils brachycéphales? 82.
- Bechuanas** (Afrique australe). Leur résidence, 225. Caractères physiques, 229. N'ont absolument aucune idée religieuse, 229. Leur intelligence, 231. Leurs mœurs, 233. Origine des noms de leurs nombreuses tribus, 235.
- Belges** de César, sont des Kimris, 10. Belges de l'île d'Albion, 24.
- Bérbers**, 155, 504. (Voyez *Kabyles* et *Touaregs*.)
- Blonds** (Hommes). Races blondes, 28. Paraissent plus fécondes que les races brunes, 153. Blondes de l'Andalousie, 18, 22. Blondes de l'Afrique septentrionale, 22, 158, 160, 161, 162, 165, 497. Texte de Seylax démontrant l'existence d'une race de Libyens blonds plus de trois cents ans avant Jésus-Christ, 179. Touaregs blonds, 505. Gétules ou Kabyles blonds, 506. Familles de blonds dans l'archipel de Taïti avant l'arrivée de Cook, 193, 216, 403. Prétendus blonds de la Nouvelle-Calédonie, 401. Sont des Albins, 402.
- Boers**. Descendants des colons hollandais de l'Afrique australe, 174, 225, 228.
- Boguera**. Cérémonie d'initiation à une sorte de compagnonnage chez les Bechuanas, 234.
- Bohémiens**. Permanence de leur type sous des climats très-divers, 211. Les Lahobé du Sénégal vivent comme les Bohémiens d'Europe, 528.
- Bone** (Fréquence du ténia à), 417.
- Boschismans**. Leur résidence, 225. Description des —, 226. Diffèrent-ils des Hottentots? 227. Ils ont des circonvolutions cérébrales très-simples, 38. Cet état, dans les races blanches, entraînerait l'idiotie, 40.
- Bougie** (Sur la ville de) et le pays kabylo limitrophe, 155.
- Brachycéphales**. Crâne brachycéphale d'un Grec de Pompeï, 306. — des Druses, 455. — des Totonagues, 562. — Les Romains rhétiques sont —, 81. Les Basques sont-ils —? 82. Ancienne population brachycéphale du Danemark, 87. Les races brachycéphales ont précédé en Europe l'arrivée des races dolichocéphales, 82, 92. Caractères de la brachycéphalie, 81, 125.
- Brazil** (Instructions pour le), 308. Races actuelles du —, 309. Races européennes du —, 315. Diminution de la race indienne au —, 309.
- Bretagne** (Influence romaine en), 540, 542. Ruines romaines de Correul, 544.
- Bugres**. Indiens du Brésil, ne sont pas Guaranis, 310.
- BULLETINS** (Publication des), 323, 386, 437.
- Cafres**. Leurs caractères physiques, 225. N'ont aucune idée religieuse, 233.
- CALCULS VÉSICAUX**. N'existent pas chez les Bakoins, 237.
- Calédoniens** (Anciens), 535.
- Calédoniens** (Néo-). (Voyez *Néo-Calédoniens*.)
- Canada** (Population française du), 324. Son accroissement considérable, 325. Méis du —, 509. Etat des Indiens au —, 343.
- Canaks**. (Voyez *Kanaks*.)
- CANCER**. Très-rare chez les nègres d'Afrique, 524, 532. Rare chez les sauvages, 134. N'existe pas chez les Bechuanas, 237, 239.
- CAPSULES SURRÉNALES** très-petites chez un nègre, 30.
- Caribes** (Demi-prognathisme chez les) par suite de l'aplatissement artificiel du front, 38. Ivrognerie chez les —, 471.
- Cayor** (Développement des dents chez les nègres du), 523. Association de mendiants aveugles au —, 525.
- Celles**, 254, 519. Caractères des —, 9. Diffusion des — dans l'Europe occidentale, 24. Celles irlandais, 29; — gallois, 30. Leur taille, 32. Différence des Gaëls et des —, 514, 517. Les — étaient-ils blonds? 515. Ont apporté le bronze dans l'Europe occidentale, 519.
- CERAUNIA**. Nom donné par les anciens aux haches celtiques, 96.
- CERVEAU**. Études sur le poids et la couleur du — d'un nègre, 53. Coloration noirâtre du cerveau chez les individus très-bruns de race blanche, 55. Comparaison du — chez l'homme et les singes, 35, 39. Le — des microcéphales, 36. Relation entre le développement des circonvolutions et la taille du corps suivant les espèces et les races, 38, 40. Relation entre le prognathisme et le développement des lobes antérieurs, 38.
- CHACAL**. A été domestiqué, 364. Le — est l'ancêtre principal du chien, 365, 369.
- CHAMORRO**. Dialecte des îles Mariannes, 252.
- Chaouia**. Tribu de Kabyles blonds, 158.
- Charruas**. Indiens de l'Amérique du Sud, exterminés par les Espagnols, 293.
- Chavvia**. (Voyez *Chaouia*.)
- Chérôkées** (Civilisation des), 343, 350.
- CHIENS**. Descendent des chacals, 365, 369. Ne peuvent pas être une espèce à part, 366. Les —, redevenus sauvages en Amérique, sont domesticables dès la première génération, 337. Les méis de — et de loup sont inéducables, 363.
- Chinchas**. Race du Pérou, 549.
- Chine** (Civilisation de la); son origine, 195.
- Choctos** (Civilisation des) (Amérique du Nord), 350.
- CHOLERA**. Au Brésil depuis 1855 seulement, 313. A atteint surtout les nègres, 313.
- CICATRICES** des Européens en Abyssinie, sont brunes, 208. Couleur des — des nègres, 529.
- Cimbres et Cimmériens**. Voyez *Kimris*.
- CIRCONCISION** chez les Bechuanas, 234, au Sénégal, tatouage de la cicatrice, 530.
- CIVILISATION** (Degré de), 420. Conditions de la —, 480, 491. Influence des croisements de races sur la —, 195. Inégales aptitudes des races à la —, 330, 338, 342. Y a-t-il des races incivilisables? 332, 358, 359. Les Australiens sont-ils civilisables? non, 339, 370, 379, 381, 422; oui: 347, 379, 381, 385, 420, 422. Les nègres sont-ils civilisables? 421, 424, 429, 433, 436, 490. Civilisation des nègres d'Afrique, 296, 490. Des nègres d'Haiti, 344,

. L'inaptitude à la — n'exclut pas les races morales, 375, 421. Sauvages civilisés et retournant à l'état sauvage, 339, 372, 484, 423. (Voyez *Perfectibilité*.) Civilisation des races comparée à la domestication des animaux, 335, 336. (Voyez *Domestication*.) Influence nuisible du contact sur les races inférieures, 209, 298, 299, 329, 336, 342. Procédés de —, 298, 335, 484, 493. (Voyez *Séparation des races*.)

IN de la Floride avant les Européens; — de la Polynésie avant les Européens; — des Indiens de l'Amérique du Nord, 342, 349, 350; — du Japon, 342.

De Taïti, 282, de la Nouvelle-Calédonie. Les Européens du Sud résistent au froid que ceux du Nord, influence du climat de l'Afrique sur la guérison spontanée de la syphilis, 237; du — de l'Abyssinie sur la guérison des cicatrices des Européens. Influence des — sur les résultats des croisements, 200. Influence sur les races, voyez *Acclimatation* (Permanence des). SÉNÉGAL, 412. Se montre quelquefois pure, 413.

Il n'était pas de race mongolique pure.

coutumes du) relativement à la menstruation des femmes, 521. STATISTIQUES de Londres (Rapport de 1840).

UNITÉ. 549. Documents favorables aux alliances consanguines, 119. 1. de M. Perier, 146. Distinction consanguinité saine et de la —, 151.

ET POLYNÉSIE (Hypothèse du), 214, 217, 218.

d'Australie. Leur nombre, 257.

1. Dialecte de la langue kimrique.

ELITISME des races humaines, 167. 3. Juive est la seule dont le — soit pur, 167. Discussions, 168-178.

*Acclimatation*.) Tribu de nègres marrons redevenus sauvages à la Guyane, 423.

IX DE PIERRE du diluvium, 61-84, celtiques, 85, 183. — des anciens Égyptiens, identiques avec les précédents.

crânes *brachycéphales* et *dolichocéphales*. (Voyez ces mots.)

humains fossiles de l'Europe occidentale, 67, 69, 73, 78. — des Romains, 80. — des Étrusques, 82. — des Grecs, 455. — d'un Grec de Pompeï, 455.

des Grecs anciens et modernes, différences des — des Lapons et des Esquimaux, 221. Crânes des Néolithiques, 390, des Mégalithiques, 391.

le du — des Néo-Calédoniens et des Indiens, 442. Crânes des métis de ces races, 448. Équilibre de ces divers types sur un plan horizontal, 450.

des dimensions des crânes de la Sibirie et de la Polynésie, 400, 450.

rt de l'état des sutures du — avec les crânes des races voisines, 450.

la perfectibilité des races, 563. Description du — des microcéphales, 37. Rapports du prognathisme et du développement des lobes antérieurs du cerveau, 38. Os interpariétal ou os de l'Inca sur les crânes du Pérou, 550, 551. Crâne de Totonaque mexicain non déformé, 562. (Voyez *Déformations du crâne* et *Prognathisme*.)

CRANIOPHAGIE. Procédé uniforme de réduction des crânes, par la photographie, 511, 566.

CROISEMENT DES RACES. Exposé des opinions contradictoires, 7. Caractères des races croisées, 8. Conditions du mélange des races, 17. Discussion, 19. Différence des résultats de la conquête et de la colonisation, 17, 20. Mémoire sur les croisements ethniques, 187. Distinction des alliages et des mélanges, 188. Sur les — des races très-différentes, 255. Discussions sur les croisements, 190-218, 255-268.

Faits tendant à établir l'utilité des —, 190, 194, 198, 208. Faits tendant à établir l'infériorité relative des races croisées, 188, 196, 198, 207, 509.

Croisements des Européens et des femmes australiennes et tasmaniennes sont peu féconds, 255, 258, 262, 263, 510. — *Idem* des Européens et des Néo-Calédoniens, 401, 402.

Influence des climats sur les résultats des —, 200. Croisements des Européens et des Indiens d'Amérique, 509, et des Polynésiens, 509.

Population hybride de l'île Pitcairn, 281. Croisement de la race polynésienne et de la race mélanésienne, en Nouvelle-Calédonie, 392, 446, 448. — des Foulhas et des nègres, 126.

Influence des — sur les immunités pathologiques, 207, 238. (Voyez *Métis*.)

Currencies ou créoles anglais d'Australie, 214.

DÉFORMATIONS ARTIFICIELLES DU CRÂNE. Au Pérou, 550. Chez les anciens macrocéphales, 555, 556. Chez les Huns blancs, 557.

Origine et explication de cet usage, 556, 561. Ces déformations sont-elles héréditaires? 551, 554, 557, 564, 565.

DEMANDES D'INSTRUCTIONS. M. Barth. Benoît (Sénégal), 79; M. d'Andrade (Brésil), 79; M. Rameau (Canada), 275; M. Bazire (Île Bourbon), 275; M. Chanot (*id.*), 513; M. J. Gérard (Sahara et Soudan), 439.

DENTS canines très-développées chez les Néo-Calédoniens, 432. — de sagesse à cinq et six tubercules chez les nègres comme chez les singes, 132.

Disposition des — chez les nègres du Sénégal, 523, et du Congo, 524.

DÉPRÉSSION DES RACES en contact avec une race supérieure, 209. A la Guyane et en Océanie, 276, 279. En Algérie, 284, au Brésil, 309, à Hawaï, 209, 279, 329, 341, aux Marquises, 277, 342, à Taïti, 331, 341, 351.

Faits contradictoires, 418, 461, 462, 464. Discussion sur les causes de la dépopulation de l'Océanie. Maladies, 276, 280, 281, 286, 287, 328, 342, 463. Ivrognerie, 284, 285. Stérilité des femmes, 277, 279, 283, 342, 352.

Observation de M. de Surzelecki sur ce sujet, 280, 288.

- 291, 298, 300. Perturbation sociale matérielle diminuant les moyens d'existence, 291, 299. Perturbation morale, 295, 300, 329. Contrainte morale imposée par les missionnaires anglais, 331, 333, 335, 341. Influence des changements de religion, 329, 334, 335, 357. Missions catholiques, 331, 334. Missions protestantes, 332. Mortalité effrayante des Australiens vivant à l'euro péenne, 484, 494. (Voyez *Civilisation*.)
- DEPOPULATION.** (Voyez *Dépérissement des races*.)
- DIFFORMITÉS.** Rares chez les Néo-Calédoniens, 398, à Taïti, 465. Explication de ces faits, 399.
- DILUVIUM.** 43. Ossements fossiles du — de la Somme, 45, 50; de la Seine, 303, 322. Objets en silex taillé trouvés dans le — de la Somme, 44, 47, 58, 61, 84; *id.* de la Seine, 274, 303, 319, 534. Os de bœuf carbonisé trouve dans le —, 561.
- DOLICHOCEPHALES.** Distinction des crânes — et des crânes brachycéphales, 81, 125. Les races brachycéphales ont précédé en Europe les races dolichocephales, 82, 92.
- DOMESTICATION DES ANIMAUX** comparée à la civilisation des races humaines, 336. Inégales aptitudes des animaux, 337, 369. Il n'y a pas d'animaux indomesticables, 369, 384. Opinions contradictoires, 369. Chacals domestiques, 364. Les chiens descendent des chacals domestiques, 365, 369.
- Dravidiens** (Indostan), comparés aux Australiens, 485, 487.
- DRIFT.** (Voyez *Diluvium*.)
- Druses,** 451. Forme de leur crâne, 455. La femme druse, 456.
- DYSENTERIE** plus rare dans l'hémisphère austral, 285. Rare et légère à la Nouvelle-Calédonie, 407. Dysenterie chez les nègres du Sénégal, 524, 527, 533.
- Egyptiens** indigènes n'obéissent qu'au bâton, 435.
- ELECTIONS** du bureau de 1859, 5; — de 1860, 121; — de 1861, 560; — du comité de publication pour 1860, 80. — d'un nouveau trésorier, 388.
- ELÉPHANTIASIS** fréquente chez les juifs d'Algérie, 499. Très-commune à Taïti, 463.
- EMANCIPATION** des esclaves a été suivie, dans plusieurs pays, du dépérissement de la race affranchie, 168, 169, 171, 173.
- EMBAUMEMENT** aux Marquises, procédé singulier, 115.
- ESCLAVAGE** (La doctrine polygéniste est-elle favorable à l')? 427, 430, 424.
- Esquimaux** (Crâne des), diffère de celui des Lapons, 221.
- ETHNOLOGIE** de la France, 6, 514, de l'Ecosse, 518, 519, 535, de la Bretagne, 540, du Pérou, 549, du Sénégal, 122, 501, 529, du Sahara, 503, du Liban, 454, de Taïti, 458, de l'Afrique australe, 221, de la Nouvelle-Calédonie, 389, 446. Questionnaire ethnologique de la France, 538.
- Etrusques** (Anciens). Etaient dolichocephales, 82. N'étaient pas de même race que les Romains Rhetiques actuels, 81.
- Europe occidentale** (Races primitives de l'), 87; étaient brachycéphales, 82, 92.
- Faramaka.** Tribu de nègres marrons redevenus sauvages à la Guyane, 423.
- Fellatahs.** Voyez *Foulahs*.
- FEMMES.** Diffèrent moins de l'homme chez les barbares que chez les civilisés, 445, 456. Peuvent régner chez les Halondas, 248. Pouvaient régner dans la Floride, 296.
- Fesses.** Voyez *Stéatopygie*.
- Fidji** (Mesures d'un crâne de l'île), 400.
- FIEVRES INTERMITTENTES** rares, malgré les marais, dans beaucoup de régions de l'hémisphère austral, 283, 285, 401. Exceptions à cette règle, 284, 299, 404, 407. Les Madécasses ont les —, 299. Les — rares à Taïti, 405, 464, et à la Nouvelle-Calédonie, 407. Les — fréquentes aux Nouvelles-Hébrides, 405, et à Rio-Janeiro, 407. Répartition des — au Brésil et au Paraguay, 408-412. (Voyez *Immunités pathologiques*.)
- FIEVRE JAUNE.** Epargne les nègres et les mulâtres à tous les degrés, 207, 313. N'a envahi le Brésil que depuis 1842, 313.
- FIEVRE TYPHOÏDE.** Ne sévit au Brésil, à la Martinique et en Algérie, que sur les nouveaux débarqués, 319, 500.
- FLÈCHES.** Flèche fossile en bois de cerf, 51, 118, probablement empoisonnée, 52, 98. Les Francs avaient des — empoisonnées, 98. — en silex du diluvium, 303, 320. — en silex implantées dans un os de cerf fossile, 52. — en silex des habitations lacustres de la Suisse, 185.
- Floride** (Civilisation de la) avant les Européens, 296.
- FOSSILE** (Homme). Voyez *Homme*.
- FOSSILES** (Ossements). Présentant des lésions faites par la main de l'homme, 52, 271. (Voyez *Diluvium*.)
- Foulahs,** 123, 501. Incertitude de leur origine, 124. Métis de Foulahs et de nègres, 125. Poulx noirs, 126. Système de numération quinaire des —, 502.
- France.** Voyez *Ethnologie*.
- Franks,** au quatrième siècle, empoisonnaient leurs flèches, 98. Etablissement des Franks en Gaule, 21.
- FROID.** Les Européens du Sud résistent mieux au — que ceux du Nord, 327.
- Fudas,** 468.
- Gaels** ou *Galls*, 9, 536. Différence des *Galls* et des *Celles*, 514. (Voyez *Celles*.)
- Gallois.** Sont de race celtique, 254. Leur taille, 32.
- GÉNÉRATION.** Influence du premier père sur les produits de la même mère et d'un second père, 289, 290, 297, 300, 301.
- Germaniques** (Races). Ont adopté la réforme religieuse, 333.
- Gétules.** Etaient-ils issus des Gètes? 159. Gétules noirs ou Mélando-Gétules, 163. Gétules blonds, 506.
- Grecs** (Anciens). Les Pélasges étaient brachycéphales, 306. Les Grecs modernes sont dolichocephales comme les anciens Hellènes, 307. Conformation du thorax chez les Grecs anciens, 307.
- Griques.** Population de sang mêlé dans

- l'Afrique australe**, 225. Forment-ils une race hybride? 228.
- Grisons des environs de Coire, ou Romans, sont brachycéphales**, 82.
- Guaranis**, 359, 309, 310. La langue guaranie est répandue de la Plata à la Guyane, 207.
- Guyane** (Dépopulation de la), 276, 286. Colonies de nègres marrons redevenus sauvages à la —, 423.
- HABITATIONS LACUSTRES DE LA SUISSE ET DE LA SAVOIE**, 162, 182. Époque de la pierre, 183. Époque du bronze, 186.
- HACHES DE PIERRE**. En Océanie, 93. En Nouvelle-Calédonie, 117, 403, 511. — celtiques, 95, 96, 183, 534. — celtiques servant au culte, 96. Haches du diluvium, dites antédiluviennes, 43, 47, 58, 61, 84, 274, 320. Discussion sur l'authenticité de ces —, 62 à 77, 84. Procédé de fabrication, 67, 71. Perfectionnements graduels, 89. Comparaison avec les — celtiques, 47, 61, 85. (Voyez *Industrie primitive*.)
- Hawaï** (Archipel) ou Sandwich. Dépopulation de l'—, 209, 279, 324, 421. Histoire de la civilisation dans cet archipel, 340, 349, 370, 377, 380. (Voyez *Perfectibilité des races*.)
- Haïti ou Saint-Domingue**. Population, 172, 267. État social des nègres d'—, 344, 432, 438.
- HAKAPAHAA**. Procédé d'embaumement aux Marquises, 115.
- Hellènes**. Étaient dolichocéphales, 306.
- HÉMISPÈRE AUSTRAL**. Plus favorable à l'acclimatation des Européens que l'hémisphère boreal, 176, 177, 282, 283. Les fièvres intermittentes y sont plus rares, 283, 285, 404. Exceptions à cette règle, 284, 299, 404, 407.
- HÉPATITE** au Sénégal, attaque aussi les nègres, et même les animaux domestiques, 524, 534. Réquente chez les nègres du littoral transportés dans l'intérieur, 527. Négation de cette assertion, 530, 534.
- HÉRÉDITÉ** des caractères moraux, 339, 348, 371, 374, 377. — des caractères acquis et des déformations artificielles, 551. Discussion sur ce sujet, 554, 556, 564, 557. Conditions de cette hérédité, 555, 565. — de l'albinisme, 526. Influence du premier père sur les produits de la même mère et d'un second père, 289, 290, 297, 300, 301.
- HERNIE OMBILICALE**. Constante chez les négroïdes au Sénégal, 528.
- HOMME** (Température du corps de l') est au moins de 38°, 5, p. 168. Parallèle du cerveau de l'— et de celui du singe, 35, 39.
- HOMME** (Antiquité de l'). Découverte de M. Boucher de Perthes, 43, 47. Antiquité des poteries du Nil, 46. Objets travaillés trouvés dans le diluvium, 44, 58, 61, 84, 96, 274, 303, 319, 534. *Id.*, dans des cavernes à ossements fossiles : hache, 117, couteau, 534, flèche en bois de cerf, 51, 118. Discussions sur ces divers objets, 45, 50, 52, 62 à 77, 98. (Voyez *Diluvium*, *Industrie primitive*, *Races primitives*.)
- HOMME FOSSILE**, 46, 49, 49, 51, 52, 58, 271, 274, 303, 534, 561. Ossements humains fossiles, 67, 69, 73, 78.
- Hottentots**. Diffèrent-ils des Boschismans? 227. Residence des — Namaquas, 227. (Voyez *Griquas*.)
- Huancas**, race du Pérou, 550.
- Huns** blancs. Étaient caucasiens, 557. Se déformaient le crâne, 557.
- HYBRIDES**. Différence des — d'espèce et des — de race, 154. Les — du chien et du loup sont inéducables, 363.
- HYBRIDES HUMAINS**. Voyez *Métis* et *Mulâtres*.
- Hyperboréenne** (Race). Comprend au moins deux races bien distinctes par le crâne (Lapons et Esquimaux), 221.
- Ibères**, 514.
- IMMUNITÉS PATHOLOGIQUES**. Immunité des nègres et des mulâtres à tous degrés pour la fièvre jaune, 207, 313. — des nègres pour la fièvre intermittente, 302, 531. Exception à Madagascar, 299. — des nègres du Sénégal pour l'hépatite, 532, 534. Opinion contradictoire, 524, 525. Rareté du cancer chez les nègres d'Afrique, 524, chez les peuples sauvages, 131. Le cancer, la phthisie, les scrofules et la pierre n'existent pas chez les Bakoinis, 237. Juifs de Bone, exempts du ténia, très-fréquent chez les Européens, 417.
- Indiens de Sud-Amérique** en voie de civilisation, 359. — de Nord-Amérique, pour la plupart réfractaires à la civilisation, 343, 349. Excepté les Cherokees, 343, 350, les Choctos, 350. État des Iroquois au Canada, 343, 349.
- Industrie des Makololos**, 242. Ils savent extraire et forger le fer, 248. — des Balondas, 246.
- INDUSTRIE PRIMITIVE**. Age de pierre, 70, 75, 94, 96, 183, 541. Origines de l'industrie, 88. Procédé de fabrication des premiers outils de silex, 67, 71, 74. Perfectionnement graduel de ces instruments, 89, 91, 185. Age de cuivre, 75, 94, 186. Age de fer, 75, 96, 187. L'industrie du silex en Océanie, 93. Flèche en bois de cerf antédiluvienne et probablement empoisonnée, 51, 52, 118. Objets trouvés dans les habitations lacustres de la Suisse, 182. (Voyez *Haches*, *Couteaux*, *Diluvium*, *Homme* (Antiquité de l').)
- INEGALITÉ DES RACES**, 330, 344, 376, 377, 380, 419, 430, 433. N'exclut pas l'égalité des droits, 427, 430.
- INFANTICIDE** en Australie, 291, 256, 493, à Taïti, 466.
- INOCULATION** du vaccin et de la variole pratiquée chez les Bakoinis avant l'arrivée des Européens, 237.
- INSTRUCTIONS** pour le Sénégal, 121, pour le Brésil, 308, pour le Canada, 326, pour le Sahara et le Soudan, 497.
- INTERPARIÉTAL** (Os) sur les crânes du Pérou, 550. Discussion sur ce sujet, 551, 552.
- Ioloffs**. Voyez *Yoloffs*.
- Iroquois** du Canada. Leur état actuel, 343, 349.
- Isédis**. Voyez *Yezidis*.
- IVROGNERIE** à Taïti, 468. Chez les anciens Carthés, 471. (Voyez *Kawa*.)

**Juifs** (Sacrifices humains chez les), 453, 454. Ont-ils toujours été monothéistes? 333, 353, 358. Documents sur la longévité des —, 180. Juifs d'Algérie, 498, très-sujets à l'éléphantiasis, 499. Paraissent exempts du ténia, 417. La race juive est la seule dont le cosmopolitisme soit démontré, 167.

**Jumbeaux**. Sont mis à mort chez les Bechuannas, 236.

**Kabyles**, 155, 506. Tatouage crucial sur le visage dans plusieurs tribus —, 157.

**Kabyles blonds** de l'Afrique septentrionale et spécialement de la région de l'Aouess, 22, 158, 160, 161, 162, 165, 497. Texte de Scylax plus de trois cents ans avant Jésus-Christ, 179. Tatouage crucial des — de l'Aouess, 158, 161.

**Kanakas** ou **Kanaks** des Iles Sandwich. Leur grande mortalité, 276. Les métis des femmes — et des Européens ne sont pas féconds entre eux, 509.

**Kanaques** aux Marquises, 116.

**Kawa** ou **Kava**. Boisson énivrante des Polynésiens, 264. Le kawa aux Carolines, 264. Affections cutanées produites par le —, 463. Sa préparation, 469. Son action, 470.

**Kimris** (Caractères des), 7. Leurs migrations, 23, 203. Sont-ils de race germanique? 27, 515. Leur langue n'est plus parlée que par les descendants des Celtes, 254. Kimris modernes en Asie (?), 203.

**Krouman**. Nègres du cap des Palmes, 524, ne peuvent s'acclimater au Sénégal, 527.

**LACUSTRES**. Voyez *Habitations lacustres*. **Lahobé**. Race spéciale du Sénégal, vivant comme les Bohémiens d'Europe, 529.

**LANGUES**. Erreurs d'anthropologie basées sur la linguistique, 81, 254. La même langue parlée par des peuples de races différentes, 232, 254. La — guaranie répandue de la Plata à Guyane, 217. La — Sichuana, chez les Bechuannas, 235. Comparaison des — australiennes et dravidiennes, 486. Diversité des — polynésiennes, 250. Celles des Carolines et des Mariannes sont toutes spéciales, 252.

**LAPINS SAUVAGES**. Deviennent domestiques dès la première génération, 337, 360.

**Lapons** (Différence des crânes des) et des Esquimaux, 221.

**Léonois**. Habitants de la côte de Léon, Finistère, sont principalement Kimriques, 11, 18, 24, 254.

**Leucathiopiens**. Leur résidence, 162, 164, **LEVRE** (Déformation artificielle de la) au Sénégal, 501.

**Liban** (Races de la région du), 454.

**Liberia**. Colonie de nègres affranchis, 423.

**Libyens blonds** (Race de) avant l'époque d'Alexandre le Grand. Texte de Scylax, 179.

**LIONS**. Vivent et chassent en troupes dans l'Afrique australe, 223.

**LOUPS**. Sont-ils domestiquables? 337, 361, 364, 369. Métis de — et de chiens, 363.

**Loyalty** (Iles). Mesures d'un crâne des —, 400.

**Macrocéphales** d'Hippocrate, 555, 556.

**Makalakas**. Peuples nègres asservis aux Makololos, 240. Leur couleur, 242, 245. **Makololos**. Conquête des Bechuannas établis sur le Zambèze, 241. Caractères physiques, 242. Mœurs et industries, 242. Leur caractère, 244.

**MALADIES** (Voyez *Aptitudes et Immunités pathologiques*), et chaque maladie en particulier). Maladies des Bechuannas, 238. Maladies zymotiques, 281. Maladies spéciales, dominantes ou absentes, 318.

**Mandingues** ou **Malinkés**, 123, 128, 513. Leur système de numération, 502.

**Maravar**, 488.

**MARIAGES CONSANGUINS**. Voyez *Consanguinité*.

**Marquises** (Iles) Le tatouage aux —, 99. Dépopulation des —, 277, 342. Développement artificiel des nymphes chez les danseuses, 523.

**Motélebs**. Tribu de Cafres, 225.

**MATMAT**. Nom du tabou au Carolines, 264.

**Maures d'Algérie**, 499. Les Pourbois métis de maures et de nègres au Sénégal, 529.

**Maurice** (Ile). Décroissance de la population nègre de l' — depuis l'émancipation, 168, 172, 173, 209. Petits blancs ou créoles de cette Ile, 175.

**MAWI**. Dialecte de la Nouvelle-Zélande, 251.

**MEDICINE** chez les Bechuannas, 238. Ils connaissent la vaccine et l'inoculation variolique avant les Européens, 237.

**Mélanésiens** ou **nègres Océaniques**. Ont occupé autrefois une partie de la Polynésie, 193, et probablement les deux presqu'îles gangetiques, 328. Les — diffèrent des Australiens, 392. N'ont fait aucun progrès, 330, 419. Crânes de —, 390, 391, 400, 411, 450. Migrations des Polynésiens en Mélanésie, 417. Métis de Polynésiens et de Mélanésiens, 392, 446, 448, 450. (Voyez *Australiens*, *Néo-Calédoniens* et *Tasmaniens*.)

**MELANGE** des races homogènes, diffère de l'alliage des races hétérogènes, 188.

**Mélano-Géules**. Leur résidence, 163.

**MEMOIRES** (Contenu du premier fascicule des) de la Société, 387.

**MENSTRUATION** (Époque de la première) chez les négresses, 521. Coutumes spéciales du Congo à ce sujet, 522.

**MÉTIS HUMAINS**. Opinions contradictoires sur leur valeur et leur fécondité, 7. Certains métis égaux aux races mères, 14. Nombre croissant des — au Brésil, 317. Infériorité des métis de Malais et d'Européens, 207; leur peu de fécondité, 259. Métis d'Européens et de Polynésiens aux Iles Sandwich, nombreux mais inféconds entre eux, 509. Rareté des métis des Européens et des femmes Australiennes ou Tasmaniennes, 255, 262, 263, 510. Infériorité physique de ces métis, 261. Rareté des métis Européens en Nouvelle-Calédonie, 258, 402 (voyez *Croisements*). Métis d'Européens et d'Indiens très-nombreux en Sud-Amérique, 286. Population de métis d'Anglais et de Tahitiennes dans l'Ile Pitcairn, 281. Métis d'Anglais dans l'Indoustan, 198, 199. — de Foulahs et de nègres ou Toucouleurs, 125. Les Poul noirs sont-ils métis? 126. Pourbois, —



de Maures et de nègres au Sénégal, 529. Griquas, — de Hollandais et de Hottentots, 225, 228. Mortalité des Topas, — de Pondichéry, 207. Zambos, — de nègres et d'Indiens, 207, 208. Paulistas, — d'Espagnols et d'Indiens au Brésil, 208. Discussion sur les Paulistas, 208, 210. Métis d'Européens et d'Indiennes au Canada, 508. Métis du Sahara, 504. Métis de Polynésiens et de Néo-Calédoniens, 392, 446. Description de leurs crânes, 448, mensurations, 450. Métis d'Européens et de nègres Africains. (Voyez *Mulâtres*.)

**Mexicain-Totonaque** (Crâne d'un), 562.

**MICROCÉPHALES**, 34. Leur cerveau ne se rapproche pas de celui du singe, 35. Leur crâne, 37. Analogies entre les — et les individus des races les plus inférieures, 78.

**Micronésie**. Double acception de ce mot, 263. La distinction de la — et de la Polynésie est arbitraire, 264.

**MILIEUX** (Influence des) sur les animaux, 335. Le maintien de la race dépend du —, 336. La religion fait partie du —, 335.

**MORTALITÉ** des troupes françaises en France, double de la — de la population civile, 170, 172. Cause de la — plus grande des soldats, 177, 178. Grande — des troupes françaises en Algérie, 282, 404, des Anglais sur la côte occidentale d'Afrique, 531, des Anglais à Montevideo, 533, des troupes nègres à l'île Maurice, 169, d'un régiment nègre à Gibraltar, 209, 302, 531, 532, des enfants blancs au Sénégal, 526. Faible mortalité des troupes européennes à Taïti, 282, 404, au Cap, à Van Diemen, et à la Nouvelle-Zélande, 263, à Sainte-Hélène, 285, à la Nouvelle-Calédonie, 404, des troupes françaises à Montevideo, 287. Mortalité des troupes anglaises en Angleterre, 283, des indigènes à Taïti, 478. Influence de la race sur la mortalité, 180. — relative des Bretons et des Normands, 181. Mortalité effrayante des Australiens fixés près des Européens, 484, 494. (Voyez *Dépérissement des Races*.)

**MULÂTRES** ou métis d'Européens et de nègres, 265. Mulâtres du Brésil, leur aptitude pour les arts, 195, 206. — du Sénégal, inférieurs aux noirs, 526. — de la Martinique, leur nombre, 265. Croisement de retour de ces — vers les races mères, 266. — d'Haïti, 267. — de la Caroline du Sud peu féconds entre eux, 259. — de la Jamaïque, peu féconds entre eux, 261. Fécondité des — portugais en Afrique, 262. — d'Européens et d'Yoloffs supérieurs aux autres, 211. — Nés d'une blanche et d'un nègre, peu robustes, 261. — nés d'un père européen de race blonde, sont inférieurs aux — nés d'un père européen de race brune, 260. (Voyez *Métis et Croisements*.)

**Namaquas** (Hottentots), 227.

**NATATION** (Procédé de) des Néo-Calédoniens, 396.

**Nègres Océaniques**. (Voyez *Mélanésiens*.)

**Nègres d'Afrique**. N'ont fait aucun progrès, 330, 421, 424, 443. Nègres autrefois ci-

vilisés par les blancs et redevenus barbares, 423. Colonies de — affranchis, 424. Les — d'Haïti sont en décadence, 425, 432, 438. Les — comparés à des enfants, 429, 436. Nègres célèbres, 429, 433, 434. Les — ne sont pas sauvages, 295. Leur aptitude à la civilisation, 432, 489. Ont été civilisés par l'islamisme, 490. Sont stationnaires, 491. Capsules surrénales très-petites chez un —, 30. Etudes sur le poids et la couleur du cerveau d'un —, 53. Dents de sagesse présentant cinq ou six tubercules chez certains —, 132. Couleur des cicatrices des —, 529. Les bouchers nègres de la Haute Kabylie ont le teint clair, 304. Maladies et immunités des — au Sénégal, 524, 530, 533. Les — d'Afrique sont d'autant plus inférieurs qu'ils sont plus voisins de l'équateur, 211. Les — ne réussissent pas à Ceylan, 209. Grande fécondité des — du Brésil, 311, différence entre ceux du littoral et ceux de l'intérieur, 312. Nègres du Sénégal, 123-128, 500, 520-530. — d'Algérie, 498; — du Sahara septentrional, 507. — de l'île Maurice, leur diminution, 168, 172, 173, 209; les soldats nègres y meurent plus que les soldats européens, 169. — de l'Amérique du Nord, sont en accroissement dans les états à esclaves, 209. Leur mortalité s'est accrue depuis l'émancipation dans les états libres, 175. Mortalité considérable des — à Gibraltar, 209, 302, 531, 532. Maladies et immunités des — du Sénégal, 524, 530, 533. Voyez *Immunités, Aptitudes, Mulâtres, Civilisation* et les noms des peuples nègres en particulier.

**Nègresses** (Epoque de la menstruation chez les), 521. Coutumes spéciales du Congo à ce sujet, 522.

**Négrillons** (Hernie ombilicale constante chez les, au Sénégal), 528. Couleur des — nouveau-nés, 131, 416, 550.

**Néo-Calédoniens**. Leurs caractères physiques, 389, 396. Sont croisés avec les Polynésiens, 392, 446, crânes de ces métis, 448, 450. Epoque de la puberté chez les —, 393. Longévité des —, 394. Crânes des —, 400, 441. Parallèle de ces crânes et de ceux des Polynésiens, 443, 450. Les pieds des — servent à la préhension, 395. Armes et ustensiles, 401, 402, 511. Religion, 413. Anthropophagie, 414.

**Noukahiva**. Crâne de —, 441. Le tatouage à —, 99.

**NOUVEAU-NÉS**. (Voyez *Négrillons*.)

**Nouvelle-Calédonie**. Races de la —, 561. Climat, 406. Population, 402. Rareté des métis d'Européens à la —, 258, 402.

**Nouvelles-Hébrides** (Mesures de deux crânes des), 400.

**Nouvelle-Zélande** (Race noire de la), 193. Mawi, dialecte de la —, 251.

**NUMÉRATION**. Système quinaire chez les Poulis et les Yoloffs, 502. Système binaire chez les Australiens qui ne comptent que jusqu'à six, 486.

**NYMPHES** (Développement des), n'existe pas chez les nègresses du Sénégal, 523. — provoqué par des moyens artificiels aux îles Marquises, 523.

298.  
 des et

182.  
 avec

que avant  
 tation de  
 203. La  
 s Bechua-  
 466, chez  
 Votilles, 467.

divers départe-  
 rignes ethno-  
 des habitants  
 — des anciens  
 des Français ne  
 ada, 213. — des  
 rme en Amérique,  
 — du corps et le  
 convolutions céré-  
 bres et suivant les

461. 495. Dépo-  
 Causes de la depo-  
 port sur—, 458. Chif-  
 des indigènes de —,  
 des naissances mas-  
 titiennes, 474. Crânes  
 Climat de —, 282.  
 enne du Brésil, réputée  
 311.  
 des Touaregs, 504.  
 terminés par les Anglais,  
 Rareté des métis de Tas-  
 Européens, 255-258. Sté-  
 maniennes, 280.  
 des Marquises, mémoire de  
 99-117. — au Sénégal, 501.  
 culier de — des plaies acci-  
 Sénégal, 530. — crucial sur  
 chez diverses tribus kabyles,

bons du Sud-Amérique, 359.  
 du corps humain, s'élève  
 sans maladie jusqu'à 42 de-  
 quent à Bone, ne sévit que sur  
 eens, 417.  
 Conformation du ) chez les an-  
 tes, 307.  
 s. Indiens du Brésil, réputés an-  
 chages, 311.  
 Métis de Pondichéry. ont peu de  
 207.  
 (Mexicain). Crâne non déformé  
 562. Anciens — de l'île de Sacri-  
 564.  
 504. Surnommes les Chrétiens  
 ert, 158, 505. Touaregs blonds, 505.  
 ors. Métis de Foulahs et de nègres,

Indiens du Brésil, ne sont pas Gua-  
 310.  
 Permanence des), Les changements  
 climats ne modifient pas toutes les  
 es, 207. Influence des climats chauds  
 humides sur la couleur de la peau.  
 7. Changement des Anglo-Saxons en  
 rd-Amérique, 191, 197, 203, en Austra-

**OCCIPITAL** (Développement de l'), chez les Péruviens, 550. Discussion, 550, 552.

**Océanie** (Division de l'), 263. La limite entre la Polynésie et la Micronésie est arbitraire, 264. Dépopulation de l'—, 276, etc. (Voyez *Dépérissement des races*.) Races de l' — française, 561. (Voyez *Nouvelle-Calédonie*, *Australie*, *Polynésie*, etc.)

**OPHTHALMIES** du Sénégal, 525. Associations de mendiants aveugles au Cayor, 525.

**OS DE L'INCA**. Nom donné à l'interpariétal persistant chez les Péruviens, 551.

**OS INTERPARIÉTAL**. (Voyez *Interpariétal*.)

**OSTÉOLOGIE** du tronc et des membres, son importance dans l'étude des races, 130. Mesurations sur le vivant, 131. Ostéologie de la tête. (Voyez *Crânes*.)

**OULÉA**. Dialecte des îles Carolines, 252.

**Ouvéa** (île). Mesure d'un crâne de l'—, 400.

**Paraguay** (Allemands du), descendants des soldats de Charles-Quint, ont conservé leur type, 204. Population du —, 205. Indiens du —, 359.

**Patagons** (Affreux ravages de la variole chez les), 286.

**Paulistas**. Méis d'Espagnols et d'Indiens à Saint-Paul, Brésil, 205. Discussion sur les —, 208, 210.

**Payaguas**. Indiens du Paraguay, 359.

**PEAU** (Causes de la coloration de la), 227, 416. Couleur des négrophiles nouveau-nés, 131, 416. Les bouchers nègres de la haute Kabylie ont la peau claire, 304. Maladie spéciale de la — par abus du kawa à Taïti, 463.

**Pélagés**. Étaient brachycéphales, 306.

**PERFECTIBILITÉ DES RACES**. Inégales aptitudes des races à la civilisation, 330, 344, 376, 377, 419, 430, 433. Races perfectibles et races non perfectibles, 338, 347, 358. Faits diversement interprétés : Australiens et Hawaïens, 339, 340, 349, 370, 371, 377, 379, 381, 386, 422, 481, 487; nègres, 423, 425, 429, 433, 436, 489; Indiens de Nord-Amérique, 342, 349, *id.* de Sud-Amérique, 359. Hérité des instincts sauvages, 339, 348, 371, 374, 377, 436. Le défaut de perfectibilité n'exclut pas les qualités morales, 375, 421. La — n'est indéfinie dans aucune race, 426. Rapport de la — et de l'état des sutures du crâne, 563. (Voyez *Civilisation* et *Domestication*.)

**PERMANENCE** des types. (Voyez *Types*.)

**Pérou**. Sur les anciennes races du —, 549. Déformation du crâne chez les Péruviens, 550. Discussion, 552.

**Petits blancs**. Créoles de l'île Maurice, 175.

**PNEUMONIE PULMONAIRE**. Très-commune chez les nègres, 531, 532, 533. A détruit un régiment nègre à Gibraltar, 209, 302, 531. Très-commune chez le singe du Sénégal transporté à Gorée, 533. — Très-commune à Taïti sur les indigènes, 464; — *idem*, aux îles Marquises, 342, — plus fréquente au Brésil depuis trente ans, 314. — inconnue chez les Bakotins (Afrique australe), 237.

**Pistes**, 535.

**L'ÈRE-MÈRE** (Couleur brunité de la) chez

les nègres, 54, chez les Malais, 56, chez les individus très-bruns de race blanche, 56.

**PIEDS** (Conformation des) et des orteils chez les nègres Sénégalais, 500. Les — sont des organes de préhension chez les Néo-Calédoniens, 395.

**Pins** (île des). Mesure de deux crânes de l'—, 400.

**Pitcairn** (île). peuplée par des métis d'Anglais et de Taïtiens, 281.

**Polynésie** (Distinction de la) et de la Micronésie, 263, 264. Dépopulation de la—, Voyez *Dépérissement des races*. Hypothèse du continent Polynésien, 197, 214, 217, 218. Diversité des langues de la Polynésie, 250. Les langues des Carolines et des Mariannes sont toutes spéciales, 252.

**Polynésiens**. Sont-ils autochtones? 192, 197. Il y a eu autrefois des nègres dans plusieurs parties de la Polynésie, 193. Migrations des — en Mélanésie, 392, 446. Diversité des —, 215. Analogies et différences des races —, 201, 214, 217, 250, 262, 263, 264, 474. Civilisation polynésienne, 481. (Voyez *Hawaïens*, *Taïtiens*.) Crânes de Polynésiens, 441. Parallèle de ces crânes et de ceux des Mélanésiens, 443. Méis de ces deux races, 446, 448, 450.

**POPULATION** de la Martinique suivant les races, 265. — du Paraguay, 205. — européenne de l'Australie suivant les sexes et les classes, 257. — nègre d'Haiti, 172. — noire de Nord-Amérique, 209. — française du Canada et de l'Acadie, 324, 325. — indigène des îles Sandwich, 329. — de Taïti, 331, 461. — des îles de la Société, 351. — de la Nouvelle-Calédonie, 402.

**POUCE**. Moins opposable chez les nègres, 211, 501.

**Pouls**. (Voyez *Poulaux*.)

**Pourognes**. Méis de nègres et de Maures au Sénégal, 529.

**PROGNATHISME** des races primitives de l'Europe, 73. Différence du — naturel et du — artificiel ou accidentel, 38. Distinction du — des dents et du — des mâchoires, 563. Distinction du — d'une seule mâchoire et du — des deux mâchoires, 37. Hypothèse sur l'origine mécanique du —, 557.

**PROPORTIONS** relatives du tronc et des membres, varient suivant les races, 130.

**PUBERTÉ** (Époque de la) chez les Néo-Calédoniens, 393.

**QUESTIONNAIRE** ethnologique de la France, 538.

**RACES HUMAINES** (Infériorité des) primitives, 69, 73, 76, 77, 87. Races détruites, les Charruas, 293, les Guanches et les Caraïbes, 327, les Tasmaniens, 293, 326, 338. Les — blondes sont plus fécondes que les — brunes, 153. Discussion sur le non-cosmopolitisme des —, 168 et suiv. Races homogènes issues de la même souche et — hétérogènes issues de souches différentes, 158. Multiplicité des — caucasiennes, 27. Des — mongoliennes, 231. (Voyez *Éthnologie*, *Croisements*, *Dépérissement*, etc., et chaque race en particulier.)

NT (Adoption du), 3. Modification  
icles 12 et 13 du—, 144. Modifica-  
 premier article transitoire, 166.  
 des Néo-Calédoniens, 413. Sacri-  
 humains et anthropophagie, 415.  
 smes des Balondas, 247. — Religion  
 , 472. Influence du changement de  
 le dépérissement des races, 322,  
 4, 335, 351, 357, 484. Influence de  
 sur la religion et le culte, 333,  
 opinion contradictoire, 352. La  
 e religieuse n'a réussi que chez  
 es germaniques, 333. Peuples sans  
 : les Bechuanas, 230. Les Cafres,  
 s Makololos, 244. Les Lahobé du  
 l, 529. Les Séraires du Sénégal (?),  
 inversion des singes au bouddhis-  
 s.  
 Colonies romaines, 543 Influence  
 e en Bretagne, 540, 542. Ruines  
 es de Corseul, 544.  
 rhétiques. Population des envi-  
 e Coire, 80. Sont brachycéphales,  
 sont pas de la même race que les  
 ues, 82.  
 E (Epidémie terrible de) à Taïti,  
  
 ES HUMAINS, 415, 452, 473. — chez  
 s, 453, 454. — à Taïti, 472. (Voyez  
 pophagie.)  
 s (Ile de). Population ancienne de  
 34, 565.  
 Population du ), 503. Nègres du  
 septentrional, 507.  
 oïdo ( Colonie allemande de ),  
  
 t (Archipel des Iles). Voyez Ha-  
 h (Ile) de l'archipel des Nouvelles-  
 es, 391. Crânes provenant de cette  
 l, 400.  
 mingue. (Voyez Haïti).  
 s (Caractères des races), 298. Il  
 as de peuple sauvage, 492.  
 35.  
 es (Races). Ont-elles toujours été  
 réistes? 333, 353, 358.  
 ( Instruction pour le ), 121. Eth-  
 du —, 122, 519, 533. Les Lahobé,  
 rante au Sénégal comme les bo-  
 s d'Europe, 529. (Voyez Nègres,  
 ité, Acclimatation, Immuni-  
 c.)  
 Voyez Chaouia.  
 a. Langue des Bechuanas, 235.  
 ILLÉ. Voyez *Diluvium*, *Industrie*  
 ve, *Homme* (Antiquité de l'), *Ha-*  
 *Couteaux*.  
 anthropomorphes, obéissants dans  
 unesse, deviennent féroces à la  
 b, 337, 436. Prétendue conversion  
 au bouddhisme, 355. Parallèle du  
 a des — et du cerveau des hom-  
 s. Développement du cerveau des  
 Les — du Sénégal deviennent  
 ques à Corée, 533.  
 RGIE, 132, 227. Chez les Boërs de  
 le australe, 228. N'existe pas chez  
 resses du Sénégal, 523.  
 x des femmes produisant le dépe-  
 nt des races, 277, 279, 298, 342.  
 femmes océaniques qui ont vécu

avec les Européens, 280, 288, 291, 298.  
 — de certains méis. (Voyez *Métis* et  
 *Mulâtres*.)  
 Suisse (Habitations lacustres de la), 182.  
 SUTURES DU CRÂNE (Rapport des ) avec  
 la perfectibilité des races, 563.  
 SYPHILIS. Existait-elle en Océanie avant  
 les Européens? 193, 198. Réfutation de  
 l'origine américaine de la—, 202, 203. La  
 — guérit spontanément chez les Bechu-  
 nas, 237. La — en Océanie, 466, chez  
 les nègres et les coolies aux Antilles, 467.  
 Syrie ( Races de la ), 455.  
  
 TABOU, 264.  
 TAILLE des Français de divers départe-  
 ment, 12. Influence des origines ethno-  
 logiques sur la—, 13. — des habitants  
 du pays de Galles, 32. — des anciens  
 Germains, 25, 212. — des Français ne  
 s'est pas accrue au Canada, 213. — des  
 Anglo-Saxons s'est accrue en Amérique,  
 212. Relation entre la — du corps et le  
 développement des circonvolutions céré-  
 brales suivant les espèces et suivant les  
 races, 38, 40.  
 Taïti ( Population de ), 461, 495. Dépo-  
 pulation de —, 331. Causes de la dépo-  
 pulation, 463. Rapport sur—, 458. Chif-  
 fre de la mortalité des indigènes de —,  
 473. Prédominance des naissances mas-  
 culines, 495. Les Taïtiennes, 474. Crânes  
 de Taïti, 441, 450. Climat de —, 282.  
 Tapajos. Tribu indienne du Brésil, réputée  
 anthropophage, 311.  
 TARGUIA. Langue des Touaregs, 504.  
 Tasmaniens. Exterminés par les Anglais,  
 293, 328, 338. Rareté des méis de Tas-  
 maniennes et d'Européens, 255-258. Sté-  
 rilité des Tasmaniennes, 280.  
 TATOUAGE au Iles Marquises, mémoire de  
 M. Berchon, 99-117. — au Sénégal, 501.  
 Procédé particulier de — des plaies acci-  
 dentelles au Sénégal, 530. — crucial sur  
 les visages chez diverses tribus kabyles,  
 157, 158.  
 Taubas. Indiens du Sud-Amérique, 359.  
 TEMPÉRATURE du corps humain, s'élève  
 quelquefois sans maladie jusqu'à 42 de-  
 grés, 168.  
 TÉNIA. Fréquent à Bone, ne sévit que sur  
 les Européens, 417.  
 THORAX ( Conformation du ) chez les an-  
 ciens Grecs, 307.  
 Tocantins. Indiens du Brésil, réputés an-  
 thropophages, 311.  
 Topas. Méis de Pondichéry, ont peu de  
 vitalité, 207.  
 Totonaque (Mexicain). Crâne non déformé  
 d'un—, 562. Anciens — de l'Ile de Sacri-  
 ficios, 564.  
 Touaregs, 504. Surnommés les Chrétiens  
 du désert, 158, 505. Touaregs blonds, 505.  
 Toucolors. Méis de Foulahs et de nègres,  
 125.  
 Tupis. Indiens du Brésil, ne sont pas Gua-  
 ranis, 310.  
 TYENS (*Permanence des*). Les changements  
 de climats ne modifient pas toutes les  
 races, 207. Influence des climats chauds  
 et humides sur la couleur de la peau,  
 227. Changement des Anglo-Saxons en  
 Nord-Amérique, 191, 197, 203, en Australe

- lie, 192, 214, des Hollandais dans l'Afrique australe, 228, des nègres en Amérique, 192. Différence des nègres du littoral et de l'intérieur au Brésil, 312. Les types sont permanents, 555, 564. Permanence des — chez les Kimris modernes de l'Asie (?), 203. — chez les Espagnols de Sud-Amérique, 204. — chez les Allemands du Paraguay, descendants des soldats de Charles-Quint, 204. — chez les Bohémiens d'Europe, 211.
- VACCINE.** Pratiquée sur le front chez les Bakoins avant d'être connue en Europe, 237.
- Vandales** d'Afrique. Sont-ils les ancêtres des Kabyles blonds actuels? 22, 158, 160, 161, 162, 165, 179. (Voyez *Blonds*.)
- VARIOLE.** Ses ravages chez les Bakoins, 237, aux îles Sandwich, 276, dans les deux Amériques, 286, 287.
- VIE MOYENNE** des juifs et des chrétiens de Francfort, 180. — des Bretons et des Normands, 181.
- Xingu.** Indiens du Brésil réputés anthropophages, 311.
- YAP.** Dialecte des îles Carolines, 252.
- Yézidis.** Descendants actuels des anciens Assyriens, 545.
- Yoloffs** du Sénégal, 123, 128, 501. Leur système de numération quinaire, 502. Sont supérieurs aux autres nègres, 211.
- Zambos.** Métis de nègres et d'Indiens en Amérique, leur peu de moralité, 207, 208.
- Zegdon.** Tribu saharienne, principalement composée de métis, 504.
- Zoulous.** Tribu de Cafres, 225.

## TABLE DES AUTEURS.

- Audain,** 267.
- Baër (de),** 80.
- Basllarger,** 63, 77, 170.
- Berchon,** 99, 117, 519.
- Bertillon,** 67, 82, 96, 121, 136, 174, 178, 221, 285, 333, 356, 406, 532.
- Boucher de Perthes,** 58.
- Boudin,** 135, 167, 169, 171, 175, 177, 206, 209, 282, 301, 307, 324, 351, 404, 412, 415, 438, 440, 452, 477, 495, 497, 530, 532, 543.
- Bourgarel,** 441, 450, 452, 561.
- Bourgeois (Alf.),** 119, 146.
- Broca,** 5, 6, 19, 27, 29, 32, 52, 64, 70, 86, 96, 121, 137, 154, 160, 162, 179, 211, 249, 255, 263, 288, 337, 362, 368, 401, 403, 452, 478, 506, 516, 542, 543, 552.
- Brown-Sequard,** 29, 31, 56, 141, 168, 172.
- Castelnau (de),** 62, 65, 69, 76, 138, 144, 153, 279, 299, 414.
- Cuzynt,** 458.
- Darvete,** 306, 545.
- Davis (Barnard),** 508.
- Delasiauve,** 136, 177, 381.
- Follin,** 202.
- Fontan,** 118.
- Geoffroy Saint-Hilaire,** 47, 53, 84, 96, 98, 142, 271, 367, 364, 418.
- Giraldès,** 506.
- Girard,** 519.
- Gosse (Louis-André),** 270, 519, 553, 554, 556, 565.
- Gosse (Bippolyte),** 162, 182, 274, 301, 303, 319, 332, 519, 534, 539, 542, 561.
- Gratiolet,** 31, 32, 297, 306, 555, 562.
- Grimaud de Caux,** 143, 145.
- Guérault,** 220.
- Hallaguen,** 539.
- Huard,** 519.
- Lagneau,** 66, 69, 97, 203, 514, 518, 535, 538.
- Lartet,** 117, 271.
- Livingstone,** 221.
- Martin-Magron,** 141.
- Martin de Moussy,** 203, 217, 286, 308, 359, 407, 518, 533.
- D'Omalius d'Halloy,** 218, 262, 267.
- O'Rorke,** 379, 381.
- Perier,** 146, 155, 161, 165, 187, 196, 201, 210, 267, 327, 333, 419, 478, 503, 549, 554, 555.
- Pouchet (Georges),** 16, 27, 28, 39, 42, 52, 433, 456, 497.
- Priocr-Bey,** 453, 454, 479, 497.
- Pucheran,** 161, 262, 296.
- Quatrefages (de),** 190, 199, 207, 210, 280, 285, 287, 295, 303, 307, 334, 347, 377, 381, 403, 415, 429, 438, 497.
- Rameau,** 321, 342.
- Retzius,** 269 (mort de M. Retzius, 322).
- Rochas (de),** 389, 402, 404, 406, 413, 416.
- Rufz,** 264, 284, 326, 358, 404, 438, 458, 479.
- Simonot,** 210, 500, 533.
- Trelat,** 68, 92, 276, 281, 287, 450, 451.
- Verneuil,** 66, 171, 336.



Fig. 2.

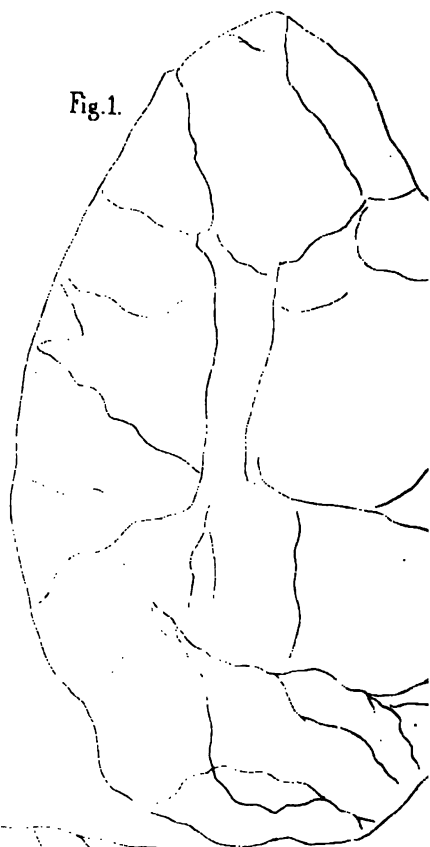


Fig. 1.

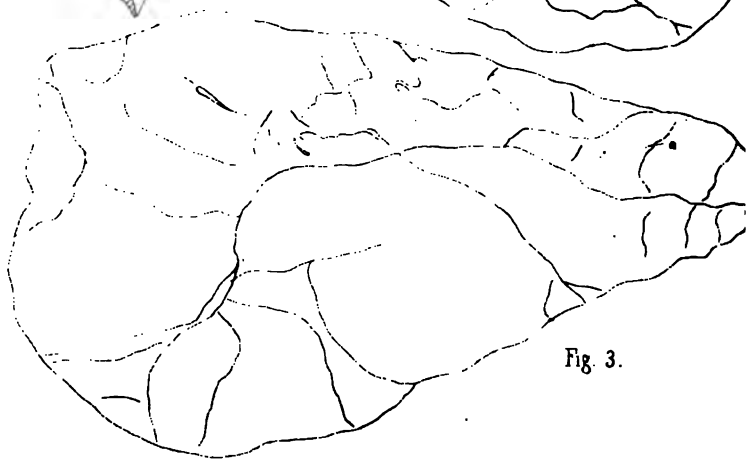


Fig. 3.



Fig. 1.

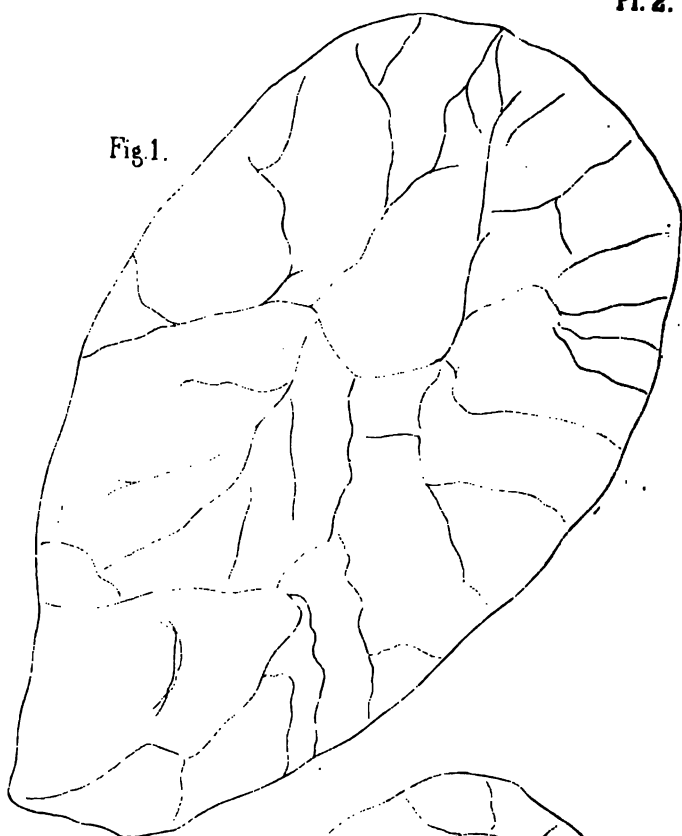
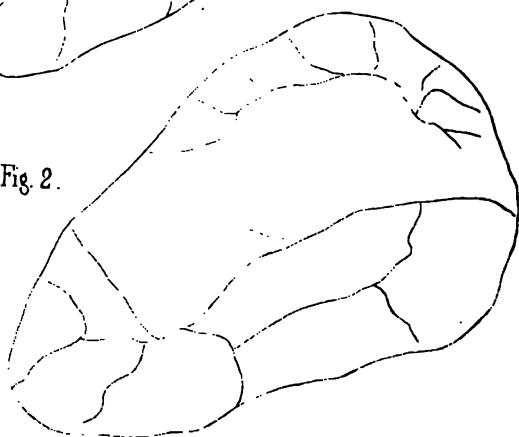


Fig. 2.





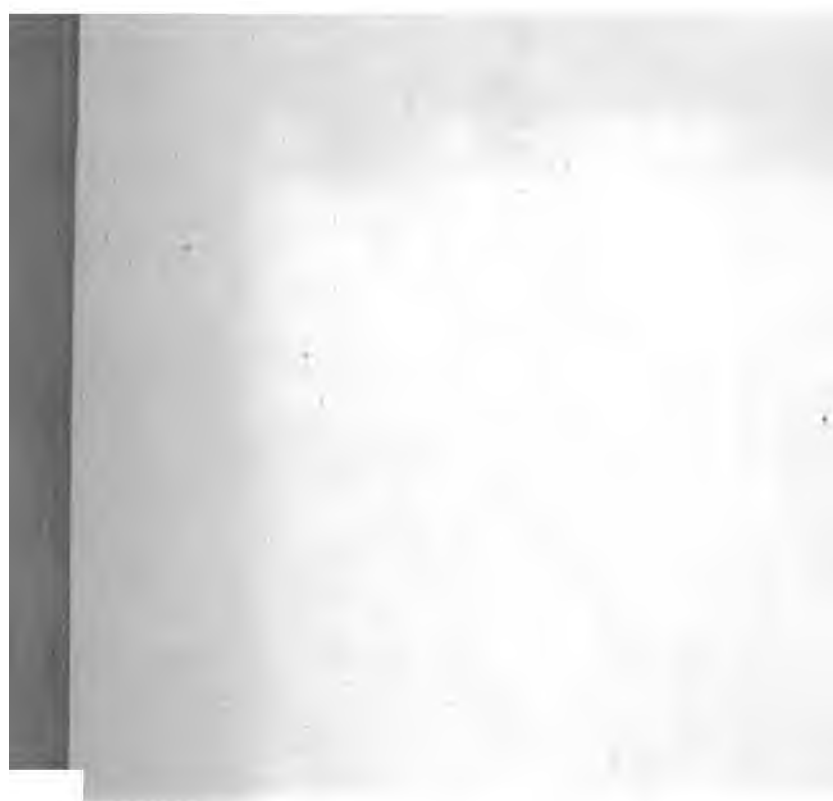


Fig. 1.

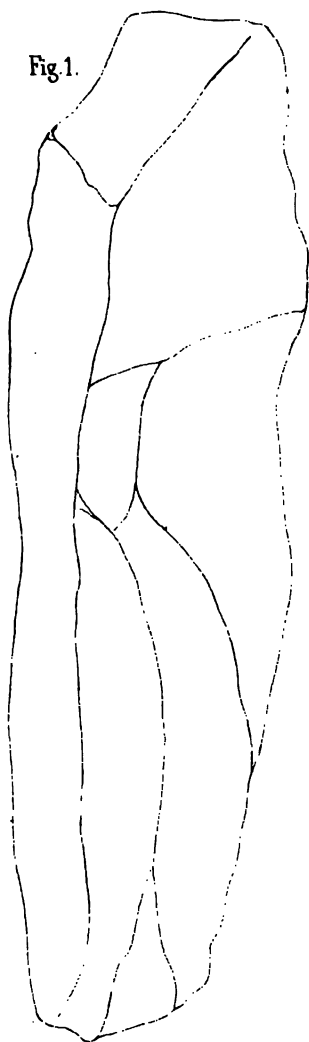


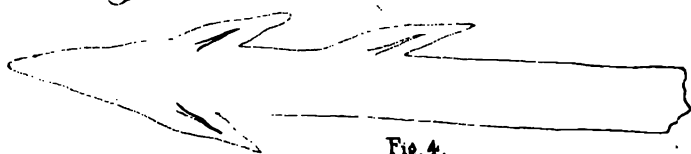
Fig. 3.

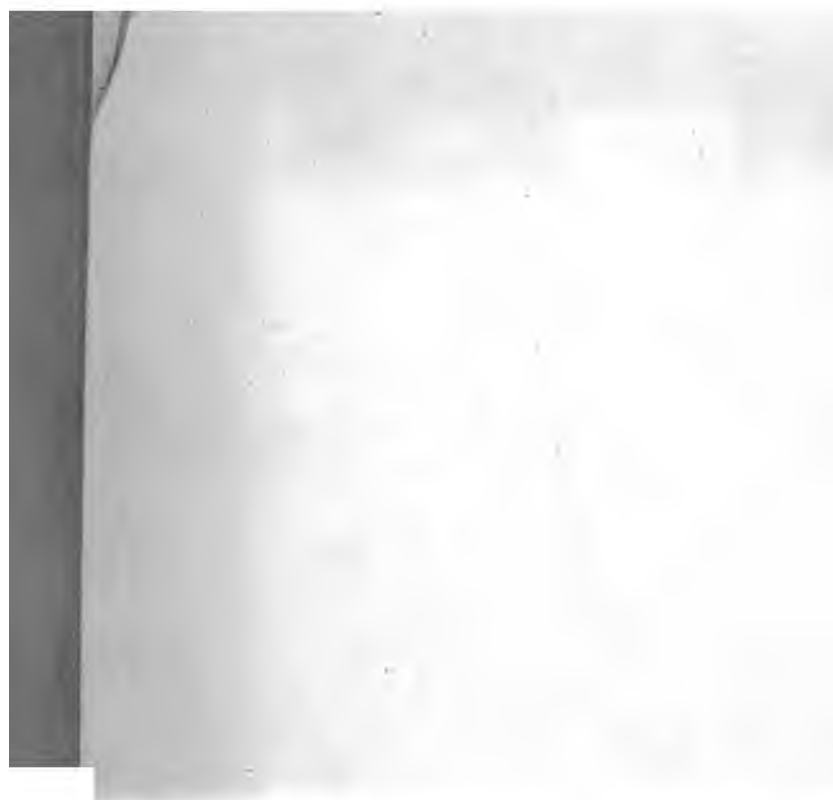


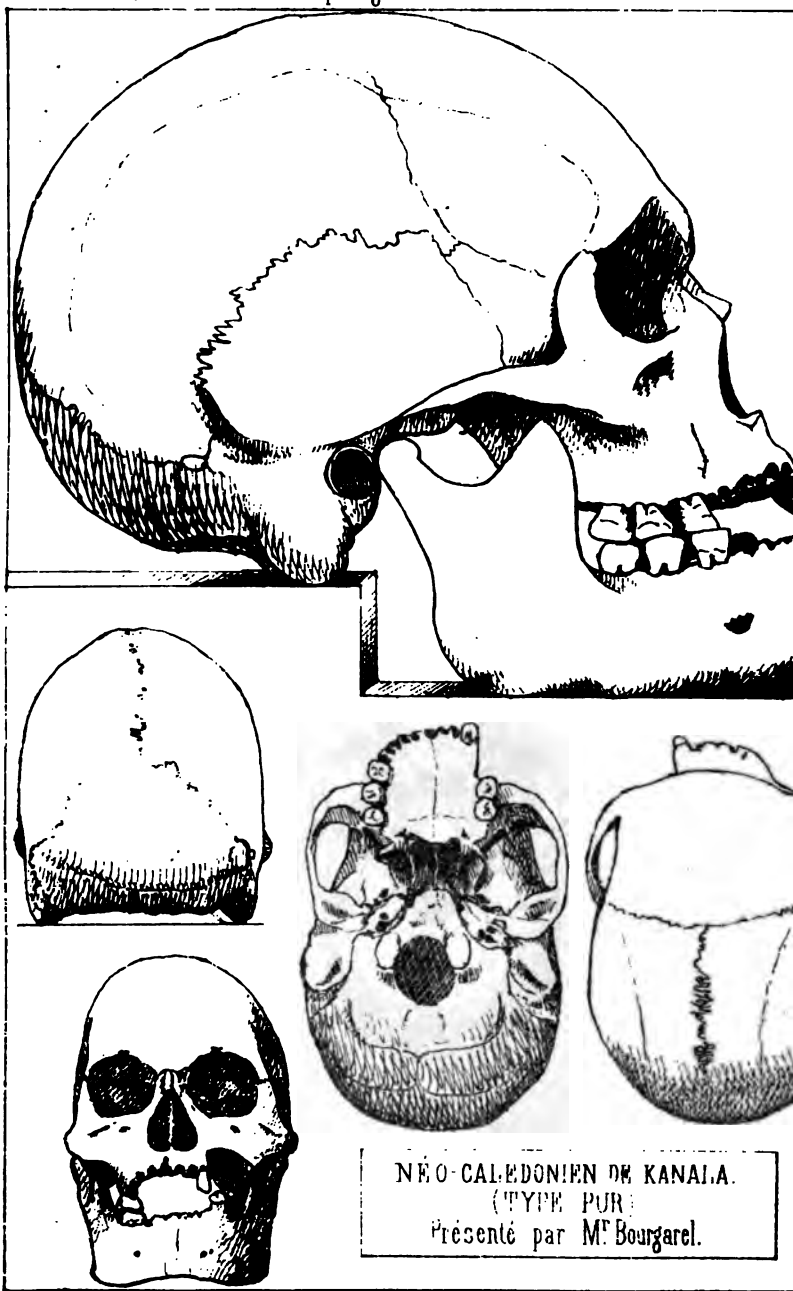
Fig. 2.



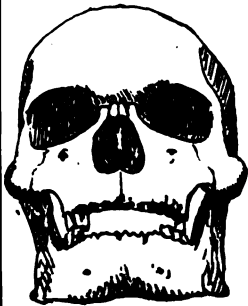
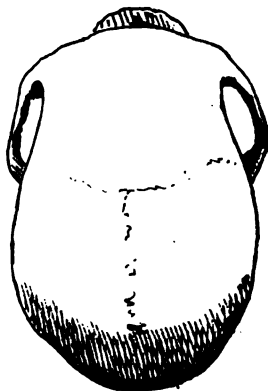
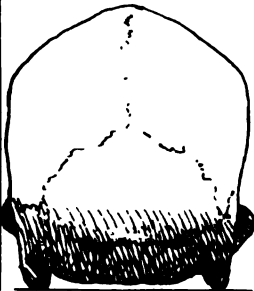
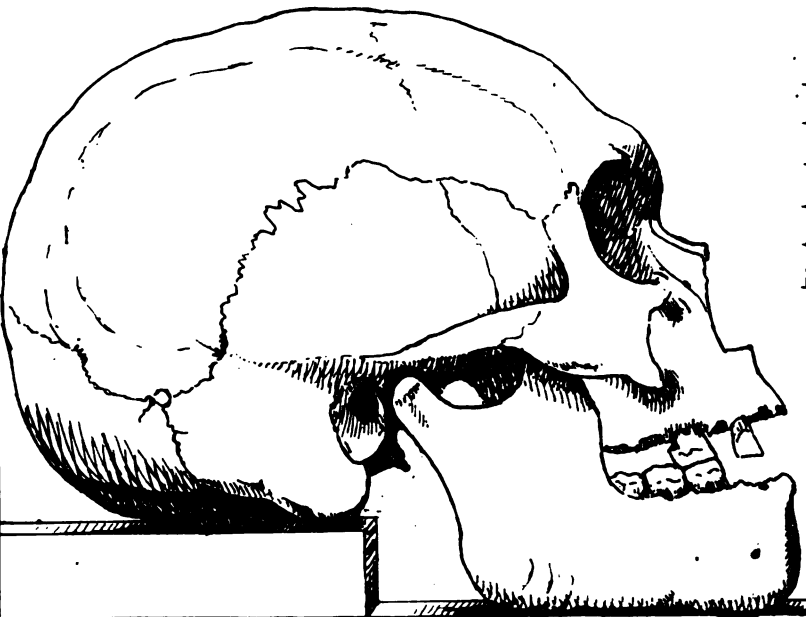
Fig. 4.



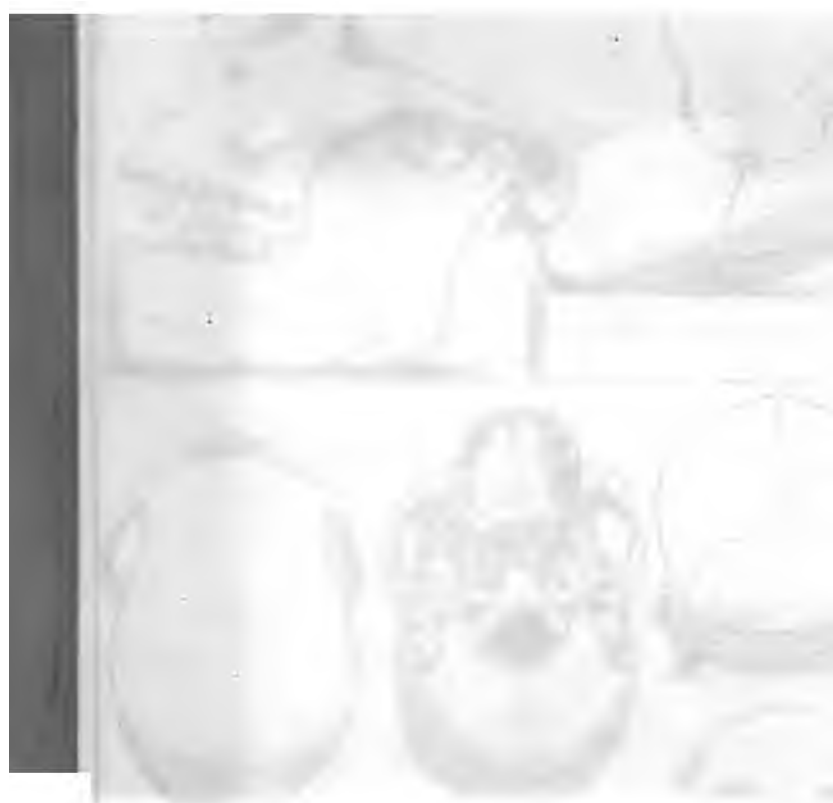


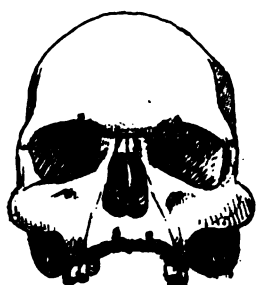
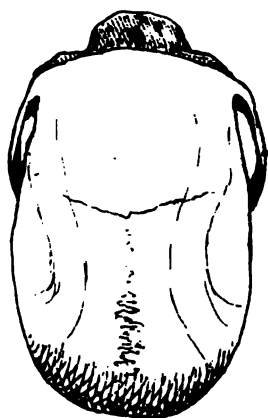
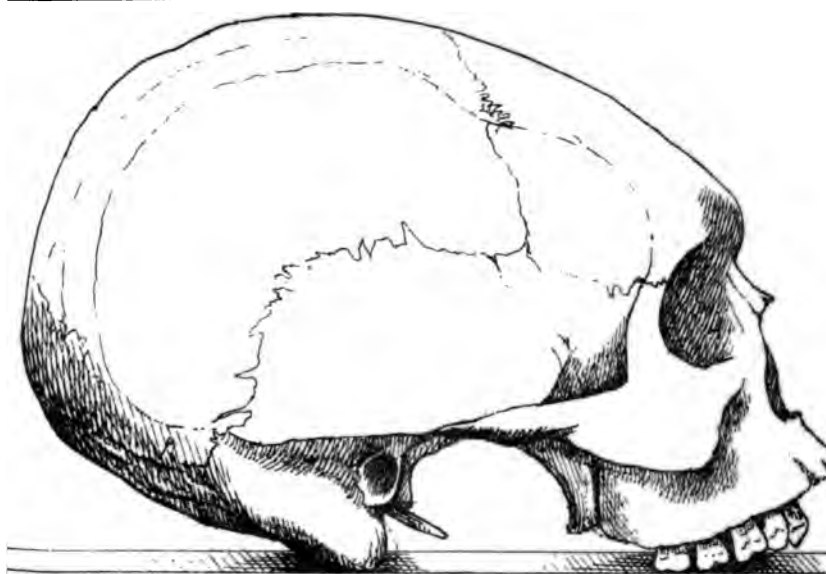






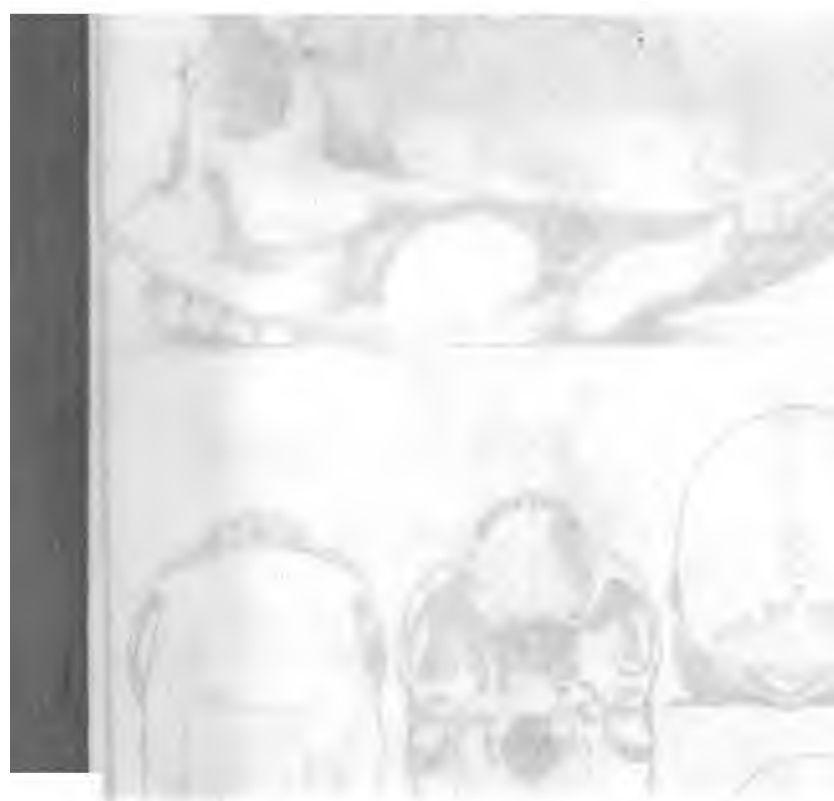
NÉO-CALÉDONIEN DE KANALA,  
(Type pur.)  
Présenté par M. BOURGAREL.

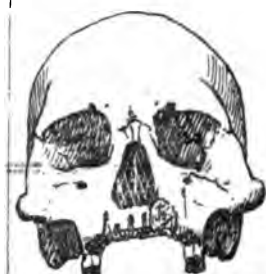
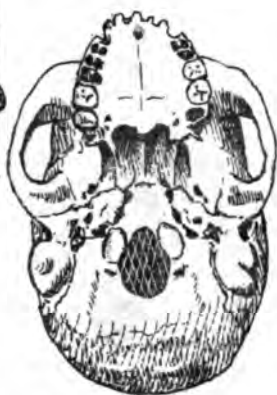
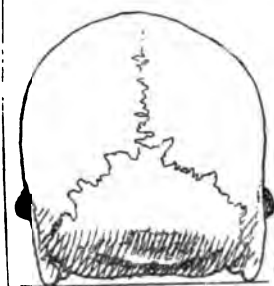
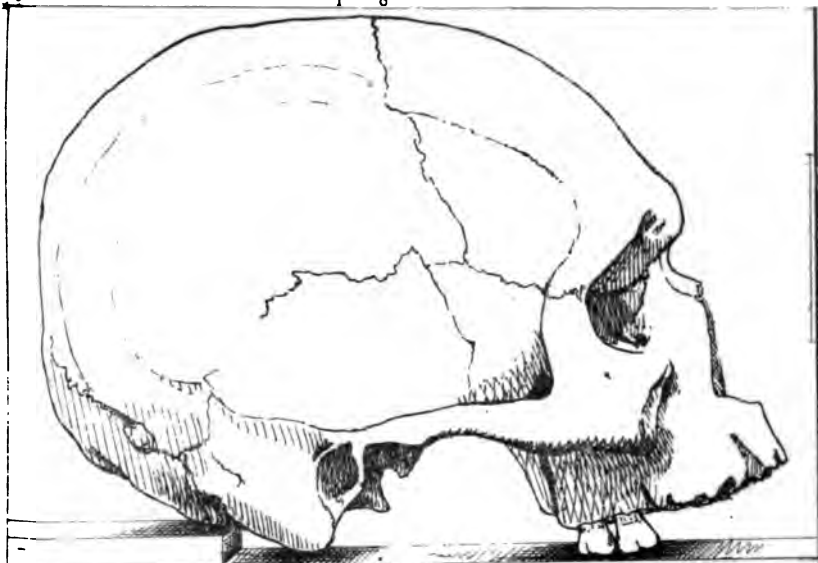




CRANE PROVENANT DE L'ILE DES PINS.  
(N<sup>o</sup> Calédonie.)  
Présenté par M. BOURGAREL.

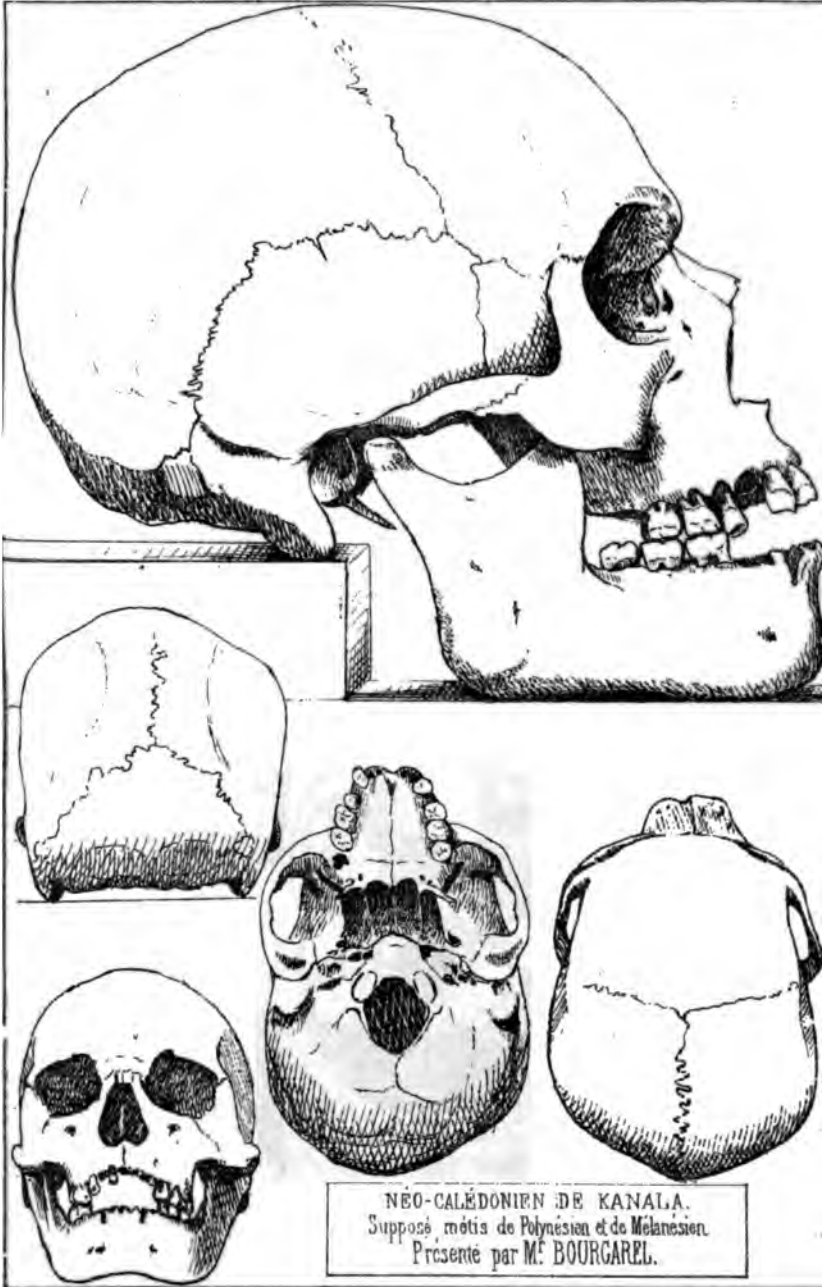




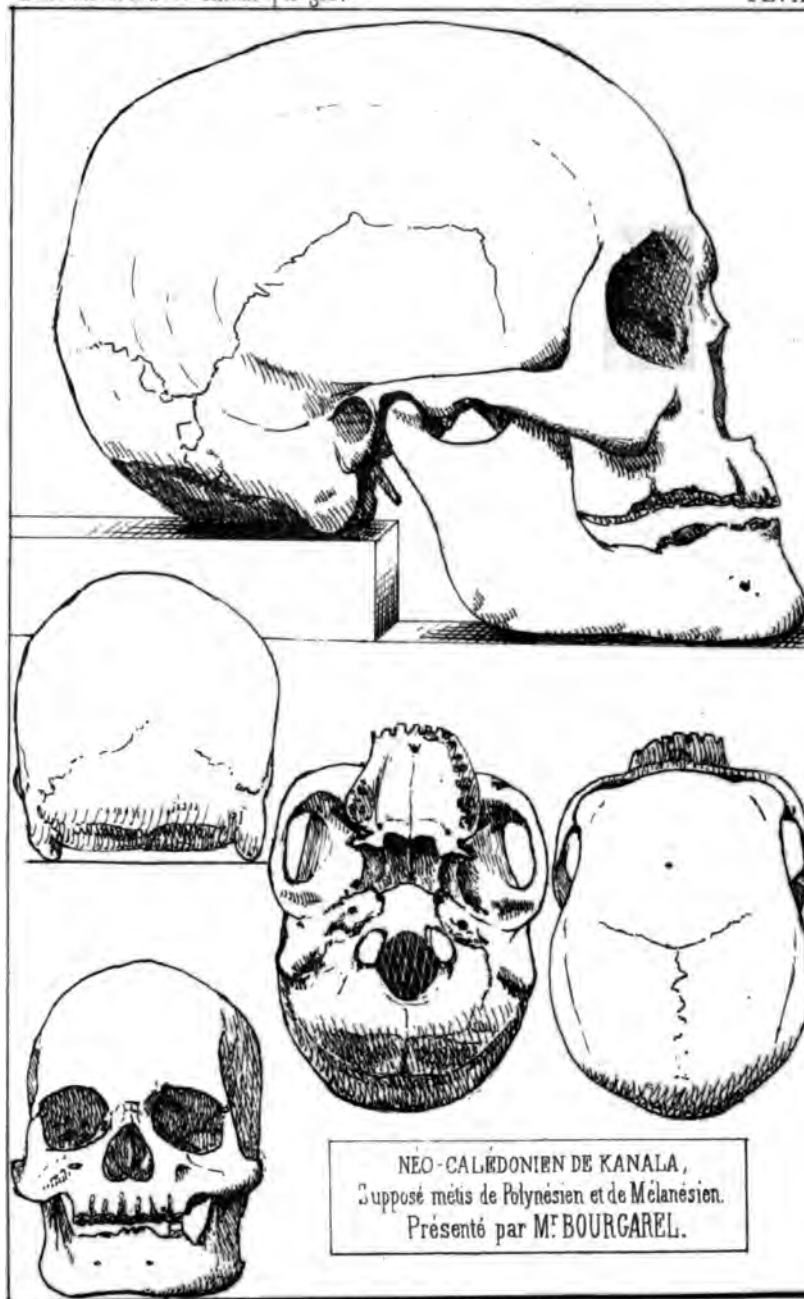


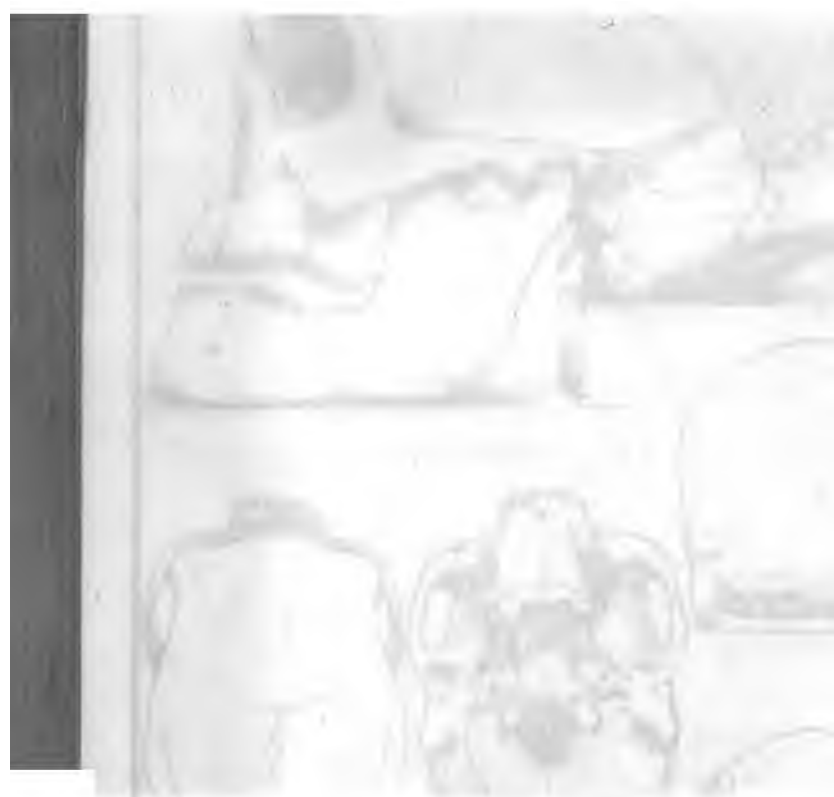
NÉO-CALÉDONIEN,  
DE PORT DE FRANCE, (NOUMÉA)  
Présenté par M<sup>r</sup> de ROCHAS.

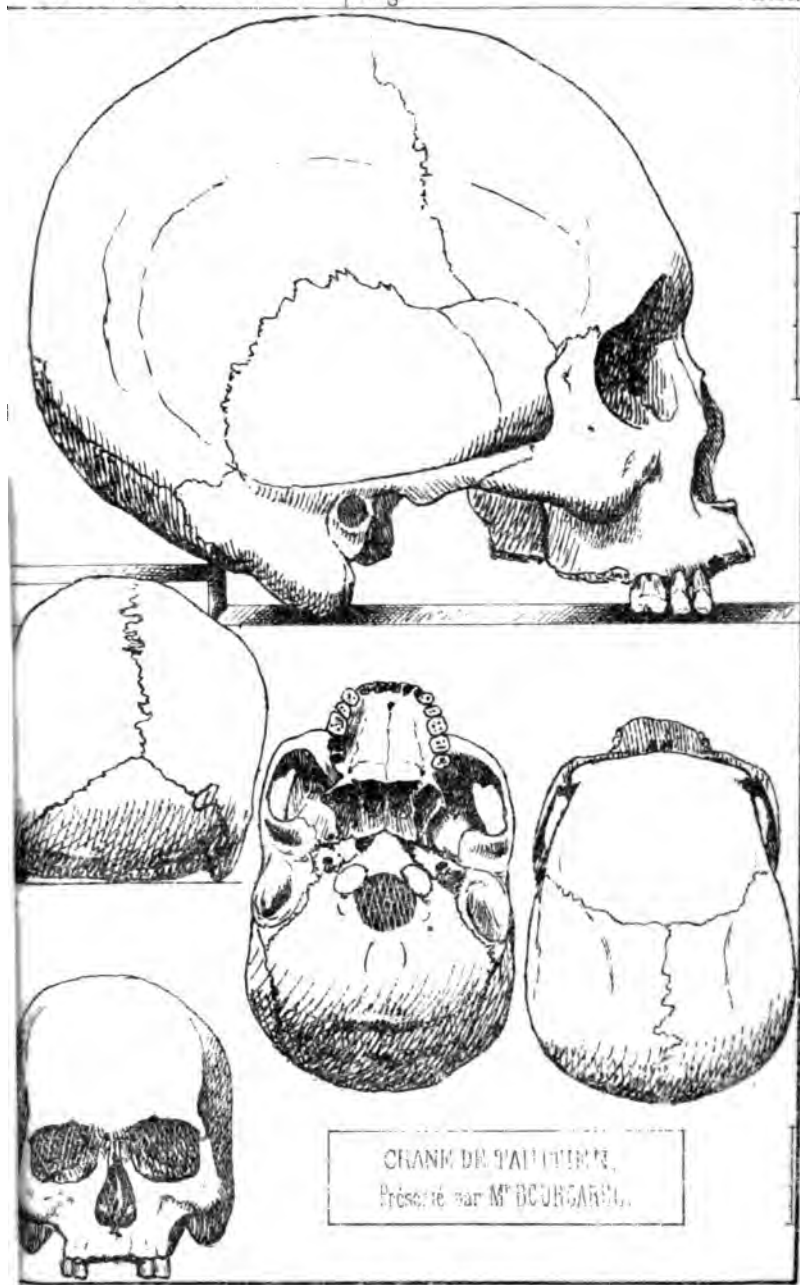






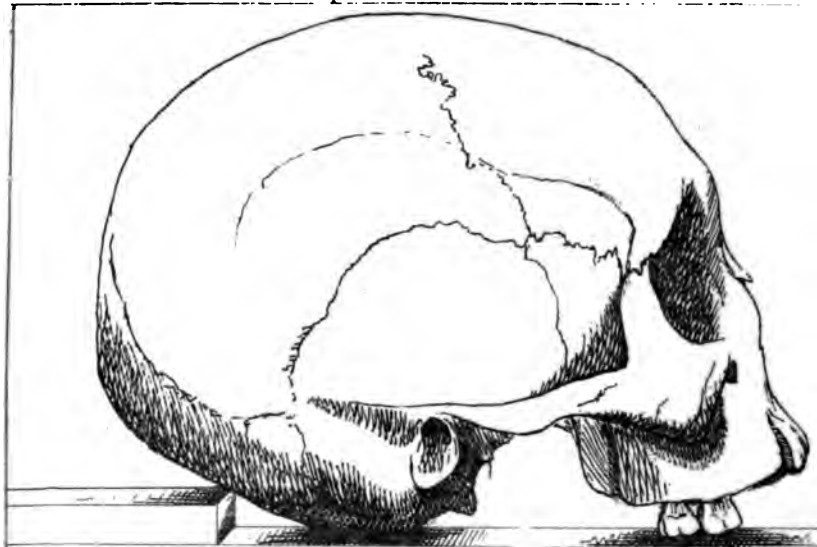












CRANE DE NOUKA-HIVA.  
Présenté par M.<sup>r</sup> BOURCAREL.



OCT 13 1925

570.5

S68

A636

BULLETINS

DE LA SOCIÉTÉ

D'ANTHROPOLOGIE

DE PARIS.

TOME PREMIER.

PARIS

VICTOR MASSON ET FILS,

PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE.

1880











